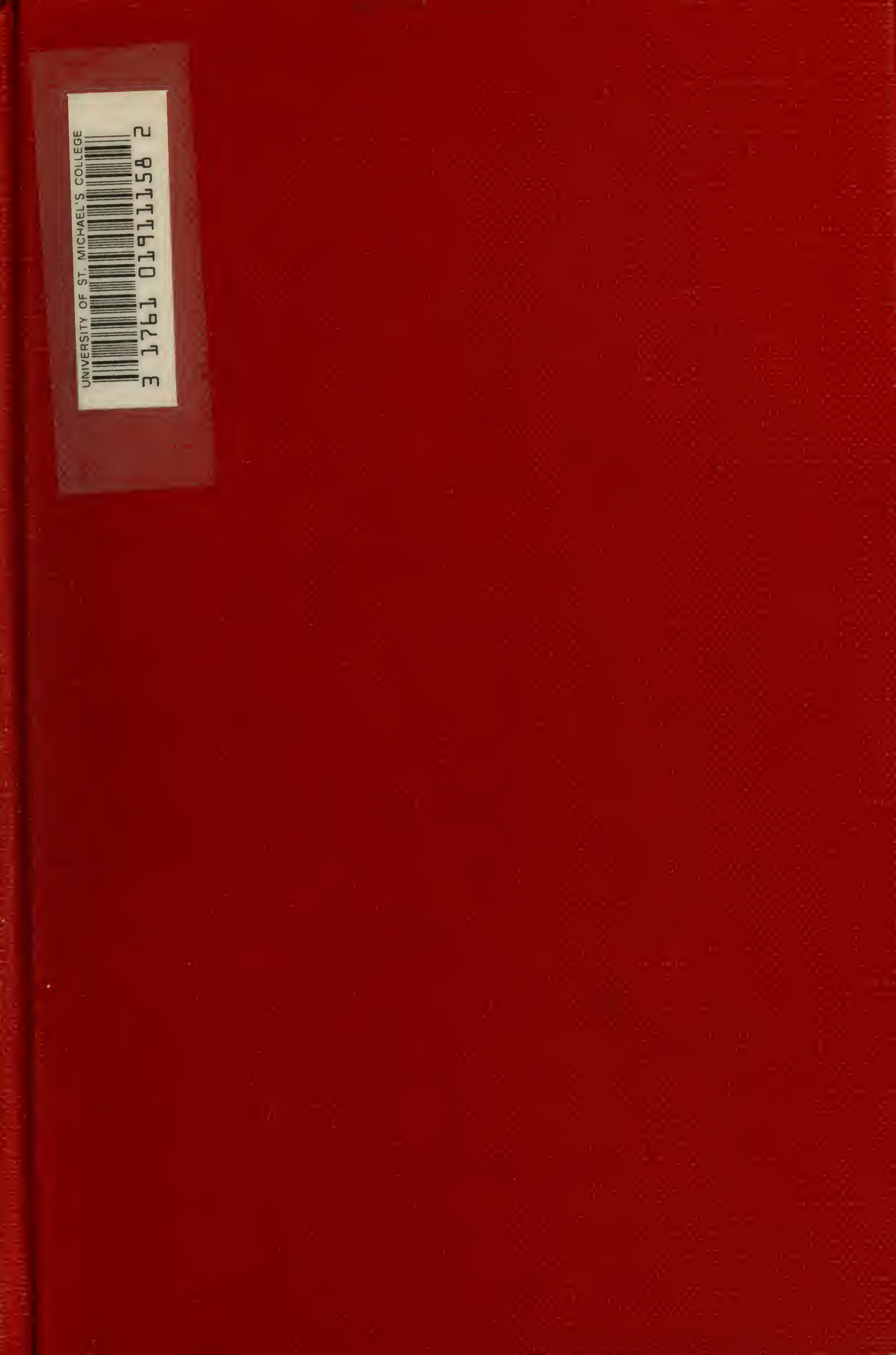
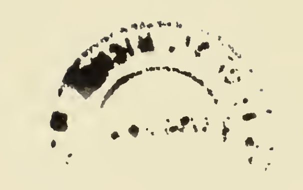

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01911158 2




TRANSFERRED


LIBRARY

DOUZIÈME

CONGRÈS EUCHARISTIQUE

INTERNATIONAL

DOUZIÈME

Congrès Eucharistique

International

TENU A LOURDES

Du 7 au 11 Août 1899



PARIS

SECRÉTARIAT GÉNÉRAL DES CONGRÈS EUCHARISTIQUES

5, Rue Bayard, 5.

A L'ADORABLE EUCHARISTIE

AU PAIN CÉLESTE DES AMES

A NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

FILS DE LA VIERGE IMMACULÉE

VRAI DIEU ET VRAI HOMME

IMMORTEL ROI DU MONDE

VÉRITABLEMENT, RÉELLEMENT

ET SUBSTANTIELLEMENT

PRÉSENT DANS LA SAINTE HOSTIE

LES MEMBRES

DU DOUZIÈME CONGRÈS EUCHARISTIQUE

INTERNATIONAL

RÉUNI PRÈS DE LA GROTTE DE LOURDES

DÉDIENT

CET HUMBLE MONUMENT

DE LEUR FOI, DE LEUR ESPÉRANCE

ET SURTOUT

DE LEUR AMOUR

PREMIÈRE PARTIE

Documents préliminaires et préparation du Congrès.

LETTRE D'INVITATION AU CONGRÈS

DE LA PART DU COMITÉ PERMANENT

Loué et adoré soit à jamais
Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement de l'autel !

Liège (Belgique), le 17 mai 1899,
fête de saint Pascal Baylon.

M

De concert avec Mgr l'Evêque de Tarbes, nous avons l'honneur de vous inviter au Congrès eucharistique international, qui se tiendra à Lourdes du lundi soir 7 au vendredi 11 août prochain.

Nous ne saurions nous le dissimuler, un état physiologique, autrefois peu connu, l'anémie, fait aujourd'hui partout de rapides et incessants progrès. Un sang appauvri circule dans les veines des générations actuelles ; les tempéraments s'énervent et s'étiolent.

Les mêmes phénomènes s'observent, et peut-être avec plus d'évidence encore, dans notre état moral : le caractère et l'énergie deviennent de plus en plus rares ; on les dirait concentrés dans la poursuite des biens et des jouissances matérielles. On ne sait même plus vouloir... la velléité a remplacé la volonté. C'est une véritable anémie morale.

Saint Paul nous en donne la cause : *Si vous vivez selon la chair, vous mourrez* [1].

La parole du Maître nous en donne le remède : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous* [2].

[1] Rom., VIII, 13.
[2] S. Jean, VI, 54.

Or, le plus grand nombre des hommes ne communient plus ou communient peu. De là, l'anémie morale, et, parmi les plus graves de ses conséquences, la question sociale, avant tout question morale ; de là, la dégénérescence, à tous les degrés, de notre pauvre humanité et la mort à bref délai, si l'on ne revient à se nourrir du *Pain de vie.*

C'est pour conjurer l'imminence d'un tel cataclysme social, que l'Immaculée Mère de Dieu apparut, il y a près de cinquante ans, à Bernadette, aux roches Massabielles. C'est par elle, intermédiaire et canal de toutes les grâces, que Jésus, auteur et source de la vie, nous a été donné ; c'est par elle, tout l'annonce, que nous allons être ramenés à lui. Oui, de même que l'Immaculée Conception de Marie fut, il y a dix-neuf siècles, l'aurore de la Rédemption, c'est elle encore qui, dans sa triple manifestation : à Paris, en 1830, par la médaille miraculeuse ; à Rome, en 1854, par la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, et à Lourdes, en 1858, par son apparition, aura été l'aurore de ce XXe siècle qui, malgré les tressaillements de l'enfer, les plus rassurants pronostics nous l'indiquent, sera un siècle de triomphe pour le règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

La voie que l'Immaculée Mère de Dieu daigne nous tracer à Lourdes nous a conduit directement à l'œuvre des Congrès eucharistiques.

Elle répète trois fois à Bernadette le cri de Jonas aux Ninivites : *Pénitence ! Pénitence ! Pénitence !* et lui enjoint *d'aller dire aux prêtres* de faire bâtir *en ces lieux une chapelle, où elle veut que l'on vienne en procession.* Et comme il n'y a pas de chapelle sans tabernacle, ni de tabernacle sans Eucharistie, c'est à la communion, vrai Pain de vie, que Marie convie l'humanité coupable pour la guérir.

Mais une Mère connaît ses enfants, et Marie n'ignore pas que, pour les amener à la Pénitence, et de la Grotte les conduire à l'Eucharistie, elle doit tout d'abord les attirer et les gagner par ses bienfaits. De là, l'invitation à Bernadette *d'aller boire et se laver à la fontaine,* qui, au geste de sa main virginale, jaillit des profondeurs du roc pyrénéen ; de là, ces guérisons merveilleuses qui, d'année en année, deviendront si nombreuses qu'on se lassera souvent de les compter, sans que Marie se lasse jamais de les renouveler ; de là, à partir du jour où la procession de la Fête-Dieu deviendra

presque quotidienne à Lourdes, les guérisons les plus éclatantes se produisent sur le passage du Très Saint Sacrement.

Les foules ont vu et elles ont cru ; elles ont prié le jour, la nuit, les bras en croix ; elles ont baisé la terre pour la conversion des pécheurs ; plus de respect humain. Les communions se sont multipliées et se multiplient tous les jours davantage. C'est le triomphe de Jésus par Marie ; c'est la glorification de Marie par Jésus.

Dès lors, n'est-il pas naturel qu'un sang nouveau commence à circuler dans les âmes anémiées qui s'abreuvent aux sources de la vie et que, le lendemain de telles et telles manifestations nationales, on constate dans l'âme de la nation les mêmes symptômes de résurrection et de vie ?

Ainsi se réalise ce que le saint homme de Tours écrivait le 26 novembre 1873 : *Il est dans l'ordre des choses que Marie ramène à Jésus. Ce n'est pas dans son intérêt personnel qu'elle insistait pour que l'on construisît une chapelle aux roches Massabielles. Elle savait bien qu'il s'agissait d'amener à la sainte Table ces milliers d'âmes qui devaient se rendre de la Grotte au Banquet eucharistique.*

Par suite d'une de ces harmonies du plan de la miséricorde divine, dont la Providence a le secret, le double appel fait à Lourdes, en 1858, par l'auguste Mère de Dieu en faveur de la Pénitence et de l'Eucharistie, devint, en 1881, le mot d'ordre des Congrès eucharistiques. Leur double but est, en effet, de hâter l'avènement du règne social de Notre-Seigneur Jésus-Christ, en le faisant de plus en plus connaître, aimer et servir dans le Sacrement de son amour, et d'éloigner de nous les foudres de la justice divine par de solennelles et internationales réparations et amendes honorables à son Cœur eucharistique.

Les onze premiers Congrès eucharistiques internationaux, secondés par de non moins nombreux Congrès eucharistiques nationaux, ont redit cet appel sauveur dans les deux hémisphères. N'était-il pas juste et opportun que le siècle de l'Immaculée Conception, qui va finir, l'entendît répéter une dernière fois, et avec la même universalité, à Lourdes, d'où il est parti, en ce lieu béni où, depuis son apparition, l'Immaculée Conception n'a cessé de préparer, par une suite ininterrompue de prodiges et de merveilles, le jour du salut, l'avènement du règne social de son Fils, le Christ rédempteur ?

Nous l'avons pensé, et Notre Très Saint Père le Pape, auquel nous en avions préalablement soumis le projet, l'a pensé avec nous ; car, c'est avec ses encouragements et la plus paternelle de ses bénédictions que le XIIe Congrès eucharistique international va se tenir à Lourdes du 7 au 11 août prochain. Il s'y tiendra avec le concours de tous les amis de Jésus et de Marie, et, permettez-nous de l'ajouter, avec le vôtre en particulier. Nous vous le demandons instamment, en vous adressant le Bref que, par la plus délicate des attentions, le Saint-Père nous a écrit le 11 février dernier, jour anniversaire de la première apparition de la très sainte Vierge à Lourdes.

Si cependant il vous était impossible d'offrir à l'Immaculée Mère de Dieu votre assistance personnelle au Congrès, nous vous prierions de vouloir bien y suppléer par une offrande, qui servirait à la glorification de son Fils, et par la plus fervente des communions, en union avec vos frères et vos sœurs à Lourdes.

Veuillez agréez, M , l'hommage de notre religieux dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Au nom du Comité permanent :

De Pèlerin,
ancien magistrat,
Secrétaire général.

† Victor-Joseph,
Evêque de Liège,
Président.

BREF DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

à Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Liège.

A Notre vénérable Frère Victor-Joseph,
évêque de Liège

LÉON XIII, PAPE

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

Il y a près de cinquante ans, qu'en la ville de Lourdes, la très bonne Vierge, Mère de Dieu, manifeste, de la manière la plus éclatante, en faveur des malheureux de tout genre, la présence de son puissant secours et la tendresse de son cœur maternel. Depuis longtemps aussi, et à la grande joie de Notre cœur, Nous savons que la dévotion des fidèles envers le très auguste Sacrement de l'autel y prend, à cette occasion, de merveilleux accroissements, qu'elle s'y témoigne par de solennelles processions et par la fréquence extraordinaire des communions.

Assurément, il n'y a là rien à quoi l'on ne dût s'attendre : car, si la Mère de Dieu attire à soi les hommes par ses bienfaits et sa très douce charité, elle ne les attire que pour les conduire ensuite à Jésus. Il sera donc, sans aucun doute, agréable à la sainte Vierge de voir les fidèles se réunir dans son sanctuaire, et comme sous ses yeux, afin de délibérer sur la manière d'accroître de plus en plus les honneurs rendus au Christ, caché sous les espèces eucharistiques.

Dès lors, Notre approbation ne peut non plus faire défaut à la résolution que vous, Vénérable Frère, avez prise avec les autres membres du Comité organisateur des Congrès eucharistiques, de tenir votre prochaine réunion dans la basilique de Lourdes. Nous l'approuvons d'autant plus que

Nous sommes assuré que, tenue sous les auspices et la protection de la Mère de Dieu, cette réunion ne peut manquer d'avoir un succès complet. Nous avons la confiance que des évêques, et surtout des évêques de France, honoreront votre assemblée de leur présence et de leur bienveillance.

Pour Nous, Nous prions Dieu de répandre sur le Congrès l'abondance de ses grâces et, comme gage de ces faveurs célestes et en témoignage de Notre bienveillance, Nous accordons, dans toute l'affection de Notre cœur, la Bénédiction apostolique à tous ceux qui y assisteront.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le XI février MDCCCXCIX, de Notre Pontificat la vingt et unième année.

LÉON XIII.

BREF DE SA SAINTETÉ LÉON XIII

désignant Son Em. le cardinal Langénieux comme son Légat au Congrès de Lourdes.

A NOTRE CHER FILS BENOÎT-MARIE LANGÉNIEUX, ARCHEVÊQUE DE REIMS, CARDINAL-PRÊTRE DE LA SAINTE EGLISE ROMAINE, DU TITRE DE SAINT-JEAN DEVANT LA PORTE LATINE.

LÉON XIII, PAPE

Cher Fils, Salut et Bénédiction Apostolique. — Au mois de février dernier, Nous avons déjà adressé à Notre vénérable Frère l'Evêque de Liège des lettres par lesquelles nous manifestions notre joie au sujet du Congrès eucharistique qui va se célébrer au mois d'août prochain dans la ville de Lourdes. Comme Nous l'avons fait entendre, sous les auspices de la Mère de Dieu, dont l'assistance est si assurée en ce lieu aux fidèles accourant de partout, Nous avons tout à espérer de ce Congrès pour le progrès et la propagation du culte eucharistique. Comme, pour rehausser la splendeur de ces assises, on désire que nous désignions quelqu'un qui les préside en Notre nom, Nous avons pensé à vous, cher Fils, à vous que plus d'un titre appelle à cet honneur. En effet, d'un côté, votre nom reste glorieusement attaché au Congrès eucharistique tenu à Jérusalem ; d'un autre côté, lorsque vous étiez évêque de Tarbes, vous avez, en un court espace de temps, donné de multiples témoignages de votre dévotion envers la Vierge de Lourdes. Appelez donc, en Notre nom, les faveurs du ciel sur le prochain Congrès. Et pour que la charge que Nous vous confions soit accompagnée des grâces et des consolations les plus abondantes, Nous vous accordons de tout cœur, à vous et à tout le Congrès, la Bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près de Saint-Pierre, le 18 mai 1899, 22e année de Notre Pontificat.

LÉON XIII, PAPE.

LISTE

DES

CARDINAUX, ARCHEVÊQUES & ÉVÊQUES

QUI ONT EXPRIMÉ LEUR ADHÉSION

Au Congrès Eucharistique de Lourdes.

Les Eminentissimes Cardinaux :

Coullié, archevêque de Lyon.
Goossens, archevêque de Malines.
Labouré, archevêque de Rennes.
Langénieux, archevêque de Reims.
Lecot, archevêque de Bordeaux.
Perraud, évêque d'Autun.
Richard, archevêque de Paris.
Vincent Vanutelli (Rome).

NN. SS. les Archevêques de :

Auch.
Avignon.
Besançon.
Cambrai.
Chambéry.
Faro (Portugal).
Héraclée (nonce en Belgique).
Fribourg (Bade).
Tarente (Sicile).

NN. SS. les Evêques de :

Agen.
Aire.
Amiens.
Angers.
Angoulême.
Arras.
Asuncion (Paraguay).
Bâle et Lugano (Suisse).
Bayonne.
Belley.
Belluno (Italie).
Birmingham (Angleterre).

Bruges (Belgique).
Cahors.
Casale (Piémont).
Fréjus et Toulon.
Gand (Belgique).
Gap.
Grenoble.
Guayana (Venezuela).
Hartford (Etats-Unis).
Lacedonia (Italie).
Le Mans.
Le Puy.
Liège (Belgique).
Limoges.
Luçon.
Medellin (Colombie).
Mérida (Venezuela).
Montauban.
Namur (Belgique).
Nancy.
Nardò (Sicile).
Nevers.
Nola (Italie).
Nottingham (Angleterre).
Oran (Algérie).
Osnabrück (Hanovre).
Pamiers.
Para (Brésil).
Petropolis (Brésil).
Popayan (Colombie).
Sovana e Petigliano (Italie).
Tarbes.
Tripoli (Syrie).
Troyes.
Valence.
Versailles.
Viviers.
Wurtzbourg (Bavière).

PROGRAMME & HORAIRE DU CONGRÈS

RÉUNIONS ET CÉRÉMONIES

Le Congrès comprend quatre ordres de réunions et diverses cérémonies solennelles :

1° *Les réunions de sections* auxquelles prennent part indistinctement les ecclésiastiques et les laïques, sauf les dames ;

2° *Les réunions sacerdotales* ouvertes aux seuls ecclésiastiques ;

3° *Les réunions de dames*. Les dames seules y sont admises. Le développement du programme et la lecture des rapports en sont faits par les ecclésiastiques directeurs des œuvres eucharistiques spéciales aux dames ;

4° *Les assemblées générales*. On y lit le résumé des travaux des diverses réunions de la journée et l'on y entend les rapporteurs et les orateurs que le Comité directeur du Congrès a désignés pour y prendre la parole.

Toutes ces réunions ont un caractère privé ; on n'y est admis qu'avec une carte de congressiste.

Les cérémonies solennelles sont des processions, des adorations diurnes et nocturnes, l'heure sainte, des amendes honorables et des actes de consécration.

PROGRAMME

RÉUNIONS DE SECTIONS

PREMIÈRE SECTION

I. — Moyens de développer la dévotion au Très Saint Sacrement.

1o *Les confréries du Très Saint Sacrement* dans les paroisses, dans les collèges et les pensionnats, dans les œuvres ouvrières. — Modes divers de recrutement, moyens d'entretien et de développement. Organisation de communions parmi leurs membres, surtout les jeunes gens et les hommes.

2o *Adorations diocésaines.* Moyens de les rendre fréquentes, pieuses, solennelles. Recrutement de zélateurs et zélatrices. Organisation des adorateurs et adoratrices. Convocations individuelles, adoration par groupes d'enfants, de familles, de membres de Confréries, de professions, d'œuvres diverses. Communions. Chants liturgiques et cantiques exécutés en tout ou en partie par le peuple. Processions d'hommes à l'intérieur de l'église, à l'extérieur si c'est possible. Amende honorable.

3o *Assistance à la sainte Messe :*

a) Moyens d'y faire participer, les dimanches et fêtes d'obligation, les pauvres, les ouvriers, les empoyés, les militaires ;

b) Organisation de cette assistance, soit quotidienne, soit certains jours de la semaine, pour les enfants des écoles ;

c) Diffusion dans les familles, dans le peuple, de la dévotion capitale de l'assistance quotidienne au saint Sacrifice de la Messe.

4o *Communions* d'hommes et de jeunes gens dans les églises paroissiales, pour l'exemple et l'encouragement mutuel, le dimanche et le premier vendredi du mois.

5o *Adoration nocturne :*

a) Mensuelle, ou, à défaut, les nuits qui précèdent l'ado-

ration diocésaine, la fête de Noël, la Fête-Dieu, la fête du Jeudi-Saint, etc. ;

b) Pratiques à observer pour rendre cette adoration plus facile et plus fructueuse ;

c) Utilité d'établir un centre de l'œuvre dans chaque diocèse et de le relier à l'œuvre centrale pour le soutien et l'extension des œuvres locales.

6° *Réunions eucharistiques* par diocèse ou par région. Pèlerinages eucharistiques.

7° *Apostolat* par les revues et publications eucharistiques.

8° *Congrégations religieuses* et œuvres spécialement vouées au culte eucharistique.

II. — Le Sacré-Cœur et l'Eucharistie [1].

1° Relations fondamentales entre le Sacré-Cœur et l'Eucharistie.

2° Etude des documents émanés du Saint-Siège concernant la dévotion au Cœur eucharistique.

3° Archiconfrérie du Cœur eucharistique. Formules de prières autorisées au Cœur eucharistique. Indulgences accordées par le Saint-Siège.

4° Le culte du Cœur eucharistique à Montmartre.

III. — La très sainte Vierge Marie et l'Eucharistie [2].

1° Lien qui rattache Marie à l'Eucharistie.

2° Secours offerts à la piété envers l'Eucharistie, par la dévotion envers Marie.

3° Influence du culte de Marie sur le culte de la sainte Eucharistie en notre siècle, surtout à Lourdes.

DEUXIÈME SECTION

Questions d'histoire et de statistique relatives au Très Saint Sacrement, particulièrement dans les diocèses du Sud-Ouest de la France.

1° Les monuments de l'Eucharistie. Les institutions eucharistiques. Les miracles eucharistiques. Les saints et les per-

[1] Ce point sera traité dans un des discours prononcés à l'une des assemblées générales.

[2] Cette partie du programme fera le sujet de trois discours aux assemblées générales.

sonnages qui ont le plus brillé par leur amour du Très Saint Sacrement. La bibliographie eucharistique.

2° Les œuvres eucharistiques diocésaines, paroissiales. Œuvres spéciales. Œuvres pour l'entretien du culte. Pratiques de dévotion spéciales envers l'Eucharistie.

RÉUNIONS SACERDOTALES

I. — Le prêtre, ministre du Très Saint Sacrement, sanctifié par l'accomplissement de ses devoirs envers l'Eucharistie : ***Sic nos existimet homo ut ministros Christi.***

1° *La digne et fructueuse célébration de la messe* assurée :

a) Par la préparation éloignée, vie pieuse et bien ordonnée, studieuse et séparée du monde ;

b) Par la préparation prochaine de l'oraison mentale ;

c) Par la religieuse observance des rubriques, la tenue respectueuse, la lecture et la récitation attentive des textes sacrés.

2° *La digne et fructueuse participation à la chair de la Victime* assurée :

a) Par l'application suivie à parvenir à la perfection des devoirs et des vertus d'état ;

b) Par la lutte soutenue contre la routine et contre les autres causes de la tiédeur ;

c) Par l'exercice de l'action de grâces fidèlement fait après la messe, pendant un temps raisonnable ;

d) Par le recueillement intérieur, dans la journée, et la pureté d'intention dans les actes de la vie.

3° *Devoirs envers la présence permanente de Notre-Seigneur au Tabernacle :*

a) L'entretien, la décence et le zèle pour la propreté et la beauté de l'autel, du sanctuaire et de l'église ;

b) La tenue et la démarche graves et religieuses ;

c) La visite quotidienne au Très Saint Sacrement. L'œuvre des prêtres adorateurs.

II. — Le prêtre, dispensateur des saints mystères : *Et dispensatores mysteriorum Dei,* chargé comme tel de donner abondamment l'Eucharistie en la faisant connaître, en la faisant recevoir, en la faisant régner :

1° *Par la parole, l'enseignement, l'apostolat sous toutes ses formes :*

a) Nécessité de prêcher fréquemment l'Eucharistie, proportionnée à l'importance de ce mystère, soit considéré en lui-même, et qui est le Christ en personne, soit considéré comme l'un des plus importants objets de la foi et l'un des plus indispensables moyens de salut ;

b) Nécessité et moyens de se former une science sûre et une doctrine claire de l'Eucharistie ;

c) Prédication fréquente des innombrables avantages de la communion, faite à toutes les catégories de fidèles, conformément à l'enseignement du catéchisme du Concile de Trente ;

d) Apostolat eucharistique dans les écoles, collèges, petits séminaires et dans les institutions de jeunes filles. Mesures à prendre pour obtenir, pendant le temps des vacances, l'assistance quotidienne à la sainte Messe et la fidélité à la sainte Communion ;

e) Même apostolat parmi la jeunesse des Universités et Ecoles supérieures.

2° *Par les œuvres et les industries du zèle apostolique :*

a) La dignité et la pompe employées dans les diverses cérémonies ;

b) La formation des clercs, employés et chantres d'église ;

c) Les saluts, expositions, adorations. L'établissement des Confréries du Très Saint Sacrement, du Sacré-Cœur, et des autres associations ou affiliations capables de stimuler la piété envers l'Eucharistie. (En ces pratiques et fondations surtout, le prêtre ne doit rien entreprendre qu'avec l'approbation de l'Ordinaire.)

3° *Par la formation individuelle des âmes à la piété eucharistique dans la confession et la direction :*

a) Conseils à donner aux parents sur la formation de leurs enfants (dès l'âge le plus tendre) à la dévotion envers la sainte Eucharistie ;

b) Confession des enfants dès qu'ils ont atteint l'âge de raison ;

c) Confession fréquente des enfants qui se préparent à la Première Communion ;

d) Dans les paroisses très populeuses, messe et instruction spéciales pour les enfants, les dimanches et fêtes d'obligation ;

e) Zèle et assiduité pour la confession, même fréquente, des gens de labeur et de modeste condition ;

Dévouement pour la direction et le progrès spirituel des âmes qui, dans toutes les conditions, peuvent être appelées à vivre dans une plus grande union avec Notre-Seigneur.

RÉUNIONS DE DAMES

I. — L'Eucharistie et la piété.

La dévotion eucharistique, centre, aliment et but final de toutes les autres dévotions, spécialement de la dévotion au Sacré-Cœur :

1° Adoration. Visites au Très Saint Sacrement. Tenue respectueuse et mise modeste dans les églises.

2° Sainte Messe. Assistance quotidienne. Messe de réparation.

3° Sainte Communion. Communion fréquente. Communion réparatrice.

II. — L'Eucharistie et la famille.

1° Préparation à la Première Communion. Moyens d'inculquer aux enfants l'amour de la sainte Eucharistie.

2° Devoir pascal. Comment amener les membres de la famille et surtout les serviteurs à l'accomplissement de ce devoir.

3° Communion des infirmes et des malades. Saint Viatique.

III. — L'Eucharistie et les œuvres.

1° Confrérie du Très Saint Sacrement.

2° Association pour l'entretien du culte dans les églises pauvres.

3o Catéchismes : Ecoles de catéchisme. Formation de catéchistes volontaires.

4o Retraites de femmes : dames, ouvrières.

5o Publications eucharistiques.

Observations générales.

Destiné surtout aux hommes d'œuvres, ce programme ne comporte pas d'études apologétiques ni dogmatiques. Les rapports qu'il provoque doivent toujours être simples, précis et pratiques, et se terminer par l'expression d'une résolution ou d'un vœu.

La durée de leur lecture ou de leur développement oral ne doit jamais dépasser un quart d'heure. Leur texte, s'ils sont écrits, l'indication de leur sujet jointe à un court résumé, s'ils sont verbaux, doit être communiqué, le 21 juillet au plus tard, soit à Mgr l'évêque de Liège, soit à M. de Pèlerin, secrétaire général, 5, rue Bayard, à Paris.

La Commission chargée de l'examen des rapports se réserve le droit de suppression pour la lecture des développements qui lui paraîtraient moins importants, de même qu'elle reste juge de l'opportunité de leur impression dans le compte rendu.

HORAIRE

Lundi, 7 août, ouverture du Congrès : 8 heures du soir, *Veni Creator* dans l'église du Rosaire. Allocution par S. G. Mgr l'évêque de Tarbes. Procession du Très Saint Sacrement (aux flambeaux). Bénédiction.

Mardi, 8 août : 6 h. 1/2 du matin, messe dans l'église du Rosaire, par un de NN. SS. les évêques présents au Congrès. Allocution. 8 heures, réunion des sections dans l'église du Rosaire. — 1re section. 10 heures, repos. 10 h. 1/4, réunion sacerdotale dans l'église du Rosaire. A la même heure, réunion de dames, dans l'abri. 11 h. 3/4, repos. Midi, déjeuner. 2 h. du soir, réunion de sections dans l'église du Rosaire. — 2e section. 4 heures, repos. 4 h. 1/2, assemblée générale dans

l'église du Rosaire. 6 h. 1/2, repos et dîner. 8 heures, sermon dans l'église du Rosaire. Procession du Très Saint Sacrement (aux flambeaux). Bénédiction.

Mercredi, 9 août : même horaire que le mardi.

Jeudi, 10 août : même horaire que le mardi et le mercredi.

Vendredi, 11 août, clôture du Congrès : 7 heures du matin, messe de communion générale dans l'église du Rosaire par un de NN. SS. les Evêques. Allocution. 9 h. 1/2, messe pontificale. 4 h. du soir. procession générale du Très Saint Sacrement.

Le Très Saint Sacrement sera exposé pendant les trois jours du Congrès dans la Basilique et dans l'église paroissiale de Lourdes.

Cartes de congressistes. Toute adhésion au Congrès, jointe à une offrande minimum de 10 francs, donne droit à une carte de congressiste, nominative et personnelle, et au compte rendu du Congrès. La carte de congressiste permet d'assister :

1° Pour les hommes, ecclésiastiques et laïques, aux réunions de sections :

2° Pour les ecclésiastiques, aux réunions sacerdotales ;

3° Pour les dames, aux réunions qui leur sont spéciales ;

4° Pour tous, aux assemblées générales et aux cérémonies religieuses, avec place réservée.

Conditions de voyage et de séjour. Tout adhérent au Congrès recevra du Secrétariat général une note spéciale lui donnant, avec les réductions de prix consenties par les Compagnies de chemin de fer, l'indication des conditions de séjour dans les hôtels et villas de Lourdes.

Correspondance. Les offrandes et demandes d'inscription et de renseignements peuvent être également adressées :

à M. de Pèlerin, secrétaire général du Comité permanent, 5, rue Bayard, Paris ;

au R. Père Supérieur des Pères de la Grotte à Lourdes (Hautes-Pyrénées) ;

ou à M. le chanoine Lucas, secrétaire de Mgr l'évêque de Liège.

DEUXIÈME PARTIE

Compte rendu des Cérémonies du Congrès, des Séances d'étude et des Assemblées générales.

VUE D'ENSEMBLE

L'autorité sacrée au Congrès.

Les Congrès ne sont pas des conciles; ils n'ont aucun article de dogme à fixer, aucun point de discipline à rétablir, aucune initiative à prendre. Ils n'ont pas rang parmi les assemblées que règle le droit canonique. Mêlés d'ecclésiastiques et de laïques, voire de femmes chrétiennes, ils sont des réunions d'émulation au service du Saint Sacrement. S'entretenir à plusieurs de ce que l'on fait, de ce qu'il y aurait à faire, selon les lois et les usages reçus, ne tombe sous le coup d'aucune juridiction proprement dite, et les Congrès satisferaient à toutes les convenances si, pour se réunir, ils se contentaient d'obtenir le consentement de l'Ordinaire du lieu de leur réunion.

Mais l'objet sacré dont ils veulent promouvoir la connaissance est chose si sainte, tout ce qui se dit de lui touche de si près au dogme le plus mystérieux, tout ce qui tient à son administration est fixé par des lois si précises, enfin l'Eucharistie est si bien le premier souci de la charge pastorale des Evêques, que les Fondateurs des Congrès eucharistiques ont voulu dès la première heure avoir pour Président du Comité permanent, chargé

de les réunir et de les gouverner, un Evêque; et jamais Congrès ne se tient sans avoir sollicité le patronage, la présence, la haute collaboration du plus grand nombre d'Evêques possible, au moins de tous ceux des diocèses qui avoisinent le lieu où il doit se tenir. S'il est vrai que de cette réunion, même nombreuse, de premiers Pasteurs, les Congrès ne reçoivent aucune autorité juridique, ils en prennent du moins des garanties contre l'erreur et des sauvegardes contre l'imprudence, même pieuse, avec le prestige d'une haute autorité morale. Les vœux émis par les Congrès sous le contrôle des Evêques présents peuvent être accueillis avec confiance et réalisés partout, sauf les réserves de droit.

Le Congrès de Lourdes a joui largement de cet honneur et de cette force de l'Episcopat bénissant ses desseins, encourageant ses travaux, présidant ses hommages de religion, apportant enfin le concours précieux de la parole et de l'exemple venus de si haut.

Non seulement Léon XIII, dont la triple couronne resplendit glorieusement de la triple auréole de la science, de la sagesse et de la sainteté, avait daigné encourager par un Bref public « la réunion du Congrès sous les yeux de la Vierge Immaculée », et déclarer « qu'Il était assuré que, tenue sous les auspices et la protection de la Mère de Dieu, cette assemblée ne pouvait manquer d'avoir un succès complet [1] »; mais dans un mouvement de cette royale grandeur où il se plaît à exercer sa suprême autorité, Léon XIII avait voulu assister au Congrès et le présider en quelque sorte personnellement, en s'y faisant représenter par un Légat choisi pour cette unique mission [2].

[1] Bref à l'Evêque de Liège, 11 février 1899.

[2] Bref au Cardinal Langénieux, 18 mai 1899. « Comme pour rehausser la splendeur de ces assises on désire que nous désignions quelqu'un qui les préside en notre nom, etc. »

L'auguste Légat est Son Eminence le Cardinal Langénieux, Archevêque de Reims, successeur de saint Remi, qui baptisa la France chrétienne en la personne de Clovis. Il fut évêque de Tarbes avant de monter sur le siège de Reims, « Evêque de Lourdes » comme il se plaît à le dire ; et il reliait ainsi en sa personne le gage de l'antique amour du Christ pour les Francs à cette démonstration faite si magnifiquement par l'Immaculée Conception sur la terre française de Lourdes, d'un amour qui ne s'est pas lassé d'aimer encore la nation choisie, bien que prodigue.

Il n'est pas nécessaire de redire ici la solennité et l'enthousiasme de la réception faite au Légat Pontifical. La foi, la religion, la tendresse filiale que l'on professe en France pour le Pape, se portaient sans réserve vers son très digne représentant ; mais ce que nous aimons à rappeler, comme un cher souvenir, et à exprimer comme un hommage de la reconnaissance de tous les congressistes, c'est la majesté tempérée par la bonté de la personne du cardinal, sa piété profonde et tendre, manifestée dans toutes les fonctions sacrées, l'élévation et la délicatesse de ses pensées et de ses sentiments, traduites par une parole dont les vibrations pénètrent jusqu'au fond des cœurs pour les secouer des plus vives émotions, le zèle exemplaire et l'assiduité touchante avec lesquels le Légat assistait aux réunions diverses et à toutes les manifestations religieuses, malgré des douleurs qui avaient pris une soudaine recrudescence à la veille même du Congrès. En vieil ami de la croix, Son Eminence les saluait aimablement comme « un gage du bon succès du Congrès, puisque rien de salutaire ne s'accomplit ici-bas qu'au prix de la souffrance. »

Au vénéré, éminent et illustre Cardinal de Reims, deux fois Légat du Pape aux Congrès eucharistiques de Jérusalem et de Lourdes : bénédictions, actions de grâces, félicité et longue vie !

Autour du Légat qui faisait resplendir dans sa pourpre le rayonnement de la majesté pontificale, se groupaient NN. SS. les Evêques dont les noms suivent :

Mgr Doutreloux, évêque de Liège, président permanent des Congrès eucharistiques ;

Mgr Billère, évêque de Tarbes ;

Mgr Hautin, archevêque de Chambéry ;

Mgr Sueur, archevêque d'Avignon ;

Mgr Bonnet, évêque de Viviers ;

Mgr Delannoy, évêque d'Aire ;

Mgr Williez, évêque d'Arras ;

Mgr Jauffret, évêque de Bayonne ;

Mgr Ilsley, évêque de Birmingham ;

Mgr Guillois, évêque du Puy ;

Mgr Enard, évêque de Cahors ;

Mgr Costa, évêque de Tarragone (Espagne) ;

Mgr Jos. Doumani, évêque grec melchite catholique de Tripoli de Syrie ;

Mgr do Rego Maya, évêque de Petropolis (Brésil) ;

Mgr Cayzedo, évêque de Popayan (Colombie) ;

Mgr Silva, évêque de Mérida (Venezuela) ;

Mgr Duran, évêque de Guayana (Venezuela) ;

Mgr Juan Sinforiano Begarin, évêque d'Asuncion (Paraguay) ;

Mgr Pardo-Vergara, évêque de Medellin (Colombie) ;

Mgr de Castilho Brandao, évêque de Para (Brésil).

Mgr Rougerie, évêque de Pamiers, qui avait promis un concours empressé, dont sa grande piété envers le Saint Sacrement était un gage assuré, fut retenu par une indisposition subite.

Mgr Cœuret-Varin fut arrêté par la mort d'un de ses grands-vicaires, à la veille de se rendre à Lourdes, dont il est un des plus fervents pèlerins.

Son Em. le Cardinal-Archevêque de Paris s'était fait représenter par M. l'abbé Odelin, Vicaire général ;

Son Em. le Cardinal-Archevêque de Lyon, par Mgr Bonnardet, Prélat de Sa Sainteté et Vicaire général ;

Son Em. le Cardinal-Archevêque de Malines, par Mgr de Clerck, Prélat de Sa Sainteté et Vicaire général;

Son Em. le Cardinal-Archevêque de Rennes, par M. l'Archiprêtre de Saint-Malo, Vicaire général;

Son Excellence Mgr le Patriarche de Lisbonne, par Mgr Quesada, Protonotaire apostolique;

Mgr l'Archevêque d'Auch, par M. l'abbé Laclavère, Vicaire général;

Mgr l'Archevêque de Cambrai, par M. l'abbé Meurisse, Vicaire général;

Mgr l'Evêque de Valence, par M. l'abbé Chosson, Vicaire général;

Mgr l'Evêque du Mans, par Mgr de Durfort, Prélat de Sa Sainteté et Vicaire général.

Mgr l'Evêque de Gand, par M. le ch. Van den Gheyn;

Mgr l'Evêque de Fréjus, par M. l'abbé Ardoin, Vicaire général;

Mgr l'Evêque de Luçon, par M. le ch. Mercier;

Mgr l'Evêque de Belley, par M. le ch. Laplace;

Mgr l'Evêque de Namur, par M. le ch. Henry;

Mgr l'Evêque de Grenoble, par M. l'abbé France;

Mgr l'Evêque de Montauban, par M. le ch. Stumpf;

Mgr l'Evêque d'Angoulême, par M. le ch. Mesnard.

C'était donc une couronne de plus de trente Evêques, présents en personne ou par leurs délégués, qui apportaient au Congrès la splendeur de leur dignité, l'édification de leur exemple, l'autorité morale de leur concours et donnaient à ses travaux une précieuse consécration. L'Episcopat de France et de Belgique y était le plus largement représenté, comme il convient; l'Angleterre avait dans la personne de Mgr Ilsley, évêque de Birmingham, un représentant assidu à tous les travaux, type achevé du parfait gentleman, d'une bienveillance extrême et dont le sourire constant était une séduction pour tous ceux qui l'approchaient. Les Eglises d'Orient, jadis si heureusement émues par le Congrès de Jérusalem, étaient

représentées par Mgr Doumani, évêque grec-uni de Tripoli de Syrie. Sept Archevêques et Evêques de l'Amérique du Sud, revenant du Concile plénier tenu récemment à Rome, avaient voulu consacrer leurs personnes et leurs diocèses à l'Immaculée de Lourdes, qu'implore la terre entière ; et, assistant au Congrès, prendre parmi les exemples offerts, les œuvres proposées, quelques moyens de ranimer la foi dans les vastes régions du nouveau Monde, en mettant en plus grande évidence le Sacrement qui, seul, peut en être la résurrection et la vie.

Nous ne voulons pas quitter la grave et glorieuse vision de ces figures épiscopales, réunies dans le resplendissement de l'Immaculée et de l'Hostie « au parfum virginal », sans saluer d'un hommage tout particulier de vénération et de reconnaissance le vénérable et très aimable Evêque de Liège. Successeur, à la Présidence permanente des Congrès eucharistiques, de Mgr de Ségur et de Mgr Mermillod, Mgr Doutreloux a hérité du zèle intrépide du premier et du charme, de l'aménité du second. Homme de tendre piété et de ferme doctrine, il sait allier l'enthousiasme généreux de la foi la plus ardente à la modération de la prudence la plus discrète. Il ne rejette rien de ce qui peut favoriser le meilleur service du Saint Sacrement, pour humble que soit celui qui le propose ; mais il écarte impitoyablement tout ce que son sens doctrinal, très sûr et très perspicace, lui montre entaché de nouveau, d'imaginaire ou d'impraticable. Il a pris à cœur l'Œuvre des Congrès eucharistiques. Leur préparation, leur conduite et leurs suites ne sont pas une charge légère ajoutée au fardeau d'un grand diocèse où son zèle multiplie dans le clergé et dans le peuple toutes les œuvres de sanctification et de relèvement social. Mais rien n'est impossible à l'amour ; il trouve tout léger, il en veut encore plus et ne dit jamais : c'est assez ! Or, l'Evêque de Liège, portant dans ses armes le Cœur sacré de Jésus au centre d'une croix,

professe qu'il faut rendre amour pour amour au Christ qui nous a tant aimés, et c'est pourquoi il se livre sans compter à tous les travaux, à tous les combats, à tous les sacrifices, pour la satisfaction du Cœur adorable et pour le salut des âmes. Peu de temps avant le Congrès, le vénéré Prélat éprouvait de redoutables fatigues qui devaient lui en rendre la présidence impossible. Il vint à Lourdes et l'Immaculée Conception fit disparaître ses graves malaises. Que la Mère et le Fils, à la commune gloire de qui il a tant travaillé, gardent longtemps à leur service ici-bas, à son diocèse et à notre filial amour, le très vénéré et très aimé Président des Congrès eucharistiques !

La fraternité chrétienne et le travail au Congrès.

C'est l'un des avantages les plus précieux et l'une des joies les plus goûtées des Congrès que le spectacle de la fraternité la plus noble, la plus sincère et la plus expansive, réunissant au service d'une même cause des laïques appartenant à tous les rangs de la société, les représentants du clergé séculier et du clergé régulier, les membres des plus anciens Ordres et ceux des plus récentes familles religieuses, les prêtres les plus éminents par l'âge, les dignités, les postes occupés, les services rendus, et les humbles curés de campagne, les jeunes vicaires, voire des clercs appartenant encore aux séminaires, et qui veulent de bonne heure s'initier aux œuvres du zèle eucharistique.

Je parlais de l'autorité sacrée dans les Congrès eucharistiques, représentée et exercée par les Evêques qui

daignent les honorer de leur présence. N'est-ce pas aussi la source d'une grande autorité morale que la présence, le travail commun, les idées émises, discutées, approuvées par tant d'hommes de Dieu, de saints prêtres, de saints religieux, et des chrétiens expérimentés dans les œuvres ? Sans représenter officiellement — puisque dans les Congrès rien n'est officiel — leurs corps religieux ou le clergé de leurs diocèses, ou les œuvres dont ils font partie, ces prêtres, ces religieux, ces hommes d'action venus au Congrès, en représentent du moins l'esprit, les habitudes, les vœux. Et c'est pourquoi, en même temps que leur commerce est doux et réconfortant pour le cœur, leur présence et leur suffrage donnent grand poids aux travaux du Congrès.

A Lourdes, sous les yeux maternels de Marie, au contact du Cœur de son divin Fils, on pouvait voir fraterniser des représentants de presque tous les grands Ordres et d'un grand nombre de Congrégations de France. Trois Pères Carmes, entourant le vénérable P. Albert, étaient là comme les témoins de l'amour de sainte Thérèse pour l'Eucharistie et les héritiers de son zèle pour la gloire du Dieu caché. — L'Ordre du séraphique François, qui chérissait la France à cause de la dévotion qu'on y porte à l'Eucharistie, comptait plusieurs Franciscains, dont le P. Thadée qui devait lire un très intéressant travail sur saint Pascal Baylon, Patron des Congrès eucharistiques ; des Capucins, au milieu desquels émergeait la tête ascétique du P. Marie-Antoine, dont les travaux apostoliques peuvent briser le corps, mais donnent à l'âme des ardeurs toujours plus consumantes. — Les Dominicains apportaient au Congrès l'honneur et la lumière de la doctrinale et éloquente parole du P. Ollivier, qui, en trois magnifiques discours, célébra l'union incomparable de Marie et de l'Eucharistie, qu'attestent le développement providentiel des événements de Lourdes et les innombrables miracles accomplis chaque jour par le Christ eucharistique à la prière de sa

Mère. D'autres Frères Prêcheurs se mêlaient cordialement aux réunions de travail du Congrès. — Le P. COUBÉ, l'orateur ardent et très goûté des grandes réunions du soir ; le P. de BAUDICOURT, de Paris ; un Père attaché à la rédaction du *Messager du Sacré-Cœur* et le P. BARQUISSEAU, Préfet spirituel du Collège du Caouzou, à Toulouse ; le P. PANGON, de Bordeaux, témoignaient de l'intérêt que la COMPAGNIE DE JÉSUS porte aux œuvres qui ont pour objet le Saint Sacrement et le divin Cœur dont, par la volonté de son Fondateur et par la mission donnée à Paray au V. P. de la Colombière, elle est l'apôtre infatigable par le monde entier. — Là, la coule noire d'un BÉNÉDICTIN faisait contraste avec le blanc vêtement d'un PRÉMONTRÉ.

Parmi les Congrégations modernes, celle des OBLATS DE MARIE IMMACULÉE comptait plusieurs Pères à Lourdes. Mais n'y eût-elle envoyé que le P. LEMIUS elle y eût figuré au premier rang par l'ardeur, le dévouement et la flamme communicative du zèle apostolique. Président des réunions de travail du Congrès, le P. Lemius gagnait la sympathie par sa franche cordialité, son horreur de toute prétention, comme il commandait l'attention par l'autorité de sa parole et le prestige de ses œuvres. Il est de ceux qui peuvent parler, parce qu'ils agissent. On voyait vivre en lui la grande œuvre de Montmartre, l'œuvre matérielle, l'œuvre des manifestations solennelles, et plus encore l'œuvre spirituelle de la prière, de l'adoration, de la réparation, qui, sur la montagne du salut, ne cesse ni la nuit ni le jour. On entendait dans sa puissante voix, acclamant dans l'Eucharistie le Cœur sacré de Jésus, l'écho des trente mille hommes qu'il amena, en avril dernier, aux pieds de la Vierge Immaculée, pour que cette Mère de miséricorde, les ayant revêtus de sa pureté et remplis de son amour, les offrît au Cœur de son divin Fils comme les prémices de tous les hommes de France, repentants et aimants.

Que le Cœur eucharistique de Jésus garde longtemps

le bon et vaillant serviteur qu'il a préposé à la garde de son sanctuaire national.

Les intrépides AUGUSTINS de l'ASSOMPTION, qui réservaient le gros de leurs forces pour le Pèlerinage national à Lourdes et le Pèlerinage de pénitence à Jérusalem, avaient envoyé au Congrès le P. LAZARE, un prédicateur distingué que Notre-Dame de Paris a entendu, et le P. LÉOPOLD-MARIE, dans le monde le très cher abbé Gerbier, le plus ancien apôtre du Cœur eucharistique, qui, ayant combattu et même souffert pour ce nom béni pendant de longues années, méritait de le voir triompher sous les auspices de la Vierge Immaculée et pleurait de joie en l'entendant acclamer par la foule émue des Evêques et des fidèles. Sans se reposer des travaux du Congrès où il accepta la tâche de Secrétaire, ce qui n'est pas une sinécure, il se mit bravement à la tête des Pèlerins de la Pénitence en se promettant de faire retentir au Cénacle les acclamations au Cœur eucharistique de Jésus, dont l'amour se porta là à ses derniers efforts pour nous laisser jusqu'à la fin des temps l'Eucharistie. — Notre-Dame du Sacré-Cœur d'Issoudun avait envoyé à la Vierge Immaculée de Lourdes un de ses serviteurs, le R. P. VAUDON, qui sut, dans un parfait discours, destiné à montrer les mystérieuses origines des Congrès, où semblent s'annoncer dans l'avenir de glorieuses destinées, réunir le choix exquis des idées, l'éloquence du cœur, la poésie de la forme, la perfection de la diction, tout ce qui charme et conquiert un auditoire. — Mais l'Immaculée Conception a ses serviteurs d'élite, les MISSIONNAIRES DE LOURDES. Heureux témoins des merveilles produites en ce lieu des prédilections de Marie, ils sont les coopérateurs de tout le bien qu'elle y opère, et c'est eux en somme, qui, préparant les âmes à la réception de l'Eucharistie et la distribuant avec un zèle infatigable, ont été les laborieux et patients ouvriers de cet épanouissement grandiose du culte eucharistique à Lourdes, conduit par Marie elle-même et qui s'est greffé

comme un splendide bouquet de roses sur l'églantier de la roche de Massabielle. Le R. P. Fournou, Supérieur, a fait au Congrès l'historique très documenté et très intéressant de ce « Geste » de l'Immaculée en faveur de son Fils au Sacrement et montré par quelle chaîne de merveilles elle a amené ce résultat qui, ayant déjà tant donné, promet davantage encore. Et ses collaborateurs étaient partout empressés, accueillants et serviables, démontrant qu'à vivre dans l'intimité de l'Immaculée on se fait des cœurs de bonté et d'inépuisable dévouement. — Les Pères de Bétharram, ces voisins des PP. de Lourdes, dont le vénérable Fondateur, le P. Michel Garricoïtz, va prochainement gravir le sommet des autels, avaient envoyé plusieurs des leurs, et l'un d'eux lut un travail fort sérieux et rempli de conseils très sages sur la FORMATION DES ENFANTS DE CHŒUR.

Un certain nombre de ces familles de Missionnaires diocésains, qui se multiplient de nos jours pour le bien des diocèses, qu'ils évangélisent avec une grande connaissance des besoins locaux et dans une parfaite communauté de vues avec le clergé dont ils émanent, avaient envoyé au Congrès des délégués qui y ont fait fort bonne figure. — D'abord le R. P. Albert, Supérieur des Missionnaires de Notre-Dame du Laus, au diocèse de Gap, fit admirer la merveilleuse physionomie de la V. Benoîte, pendant quarante-huit ans favorisée de la vision, des entretiens, des caresses de Marie et de son Fils au Sacrement. — M. Clot, qui a parlé avec tant d'intérêt DES MESSES POUR LES SOLDATS, appartient à cette noble Famille des missionnaires de Saint-Irénée, dits les Chartreux, qui compte pour peu les Evêques qu'elle a donnés à l'Eglise de France, auprès des apôtres qu'elle met au service du grand diocèse de Lyon, et qui, dans une assemblée de ses membres tenue à la suite d'une retraite annuelle, votait la résolution de ne jamais prêcher une mission sans la terminer par l'établissement d'une œuvre destinée à promouvoir la dévotion envers le Saint Sacrement.

Les MISSIONNAIRES DIOCÉSAINS DE PARIS, de création toute récente, dont les succès dans les missions données aux paroisses les plus aristocratiques, comme aux faubourgs et à la banlieue de la grande ville, ne se comptent plus, étaient représentés par M. LENFANT, écouté partout où il a parlé avec une vive sympathie. C'est que M. Lenfant est bien le type de ces prêtres, jeunes pour la plupart, distingués, instruits, qui auraient pu, dans le clergé paroissial, parvenir à des situations enviées, et qui ont tout quitté pour se livrer à l'apostolat. Ce sont de vrais apôtres, populaires, simples, ardents, pleins de foi, prêchant l'Evangile et Jésus-Christ, dédaigneux des formules de la rhétorique, hostiles à tous les atours dont se pare, et à tous les procédés, — pour ne pas dire les trucs, — dont se sert avec un soin visible une prédication trop répandue, hélas! mais peu surnaturelle et très mondaine. Ils vont droit à l'âme baptisée qui porte en elle, malgré toutes les ignorances et toutes les souillures, le caractère de Jésus, et évoquant ce nom vivant, sans réticence et sans ambages, ils réveillent la foi, ramènent l'amour et font la conversion sincère et durable.

Nous saluons encore M. L'ABBÉ FONTAN, des Missionnaires du Travail, à qui revient, avec la fondation de la compagnie de ce nom, si bien appropriée aux besoins actuels du monde ouvrier, l'idée première du grand pèlerinage d'hommes, qui eut un si grand retentissement au printemps dernier.

Ce serait le fait d'une modestie outrée que de ne pas mentionner, du moins au dernier rang, comme il convient à leur humilité, les RELIGIEUX DU SAINT SACREMENT, dont la place était tout indiquée en ce Congrès. — On entendit avec plaisir dans les réunions de travail le P. DURAND, l'évangéliste de l'Eucharistie auprès des enfants : sa bonne grâce, son zèle, sa foi pleine d'entrain lui assurent depuis longtemps dans les Congrès eucharistiques des sympathies toujours grandissantes. — Le

P. Tesnière, qui partageait avec le P. Lemius la direction des réunions d'étude, trouva également un accueil très encourageant dans les dispositions bienveillantes que lui témoignèrent les Congressistes. Et ce lui fut une joie profonde de faire acclamer par le Congrès et par la foule : le Cœur eucharistique de Jésus, Notre-Dame du Saint Sacrement, le vénéré P. Eymard. — Le P. Jarlan, un liturgiste de carrière, fut écouté lorsque, certaines discussions s'égarant au caprice d'opinions fantaisistes et confuses, il intervint avec des décrets formels ou des décisions précises des Congrégations romaines, dont il marche toujours armé. On lui confia la direction des offices pontificaux et de la grande procession finale, et on doit à son entente des cérémonies, comme au zèle qu'il déploya sous les ardeurs d'un soleil de feu, le bel ordre qui régna dans le cortège triomphal du Saint Sacrement.

C'était un autre spectacle de grande édification et un puissant encouragement que la présence de ces trois ou quatre cents membres du clergé séculier en qui se personnifiait ce que la foi, le zèle et le dévouement savent faire pour le Saint Sacrement dans les paroisses de ville ou de campagne, au milieu des difficultés les plus diverses, dont la moindre n'est pas la force d'inertie des populations déshabituées du divin.

M. l'abbé Douvaine, curé de Notre-Dame de Grâce à Passy, chanoine de Bordeaux et de Dijon, prêtre entre tous vénérable et bon, qui a le bonheur de posséder dans sa paroisse le foyer principal de la dévotion au Cœur eucharistique de Jésus, fait connaître, dans un excellent et clair rapport, l'organisation, le fonctionnement et les merveilleux résultats « de l'adoration diurne au Cœur eucharistique dans l'église paroissiale de Passy. » — M. l'abbé Odelin, le zélé directeur des œuvres diocésaines à Paris, parle de l'Œuvre des Dames catéchistes de Paris, qui, comptant par centaines ses

adeptes, apporte aux curés un concours assidu, d'autant plus nécessaire que les enfants des écoles publiques tendent à échapper de plus en plus à l'action du prêtre ; œuvre qui serait bien précieuse dans les campagnes elles-mêmes, pour apprendre aux enfants la lettre du catéchisme que, ni dans la famille, ni à l'école on ne leur montre, et pour surveiller les enfants à la messe et pendant les offices. — M. l'abbé MEURISSE lit au Congrès le compte rendu de la RÉUNION EUCHARISTIQUE de DUNKERQUE, où les prêtres de l'arrondissement étudient d'une manière très précise et très pratique, au moyen d'un questionnaire que l'on a comparé à un examen de conscience, ce qui se fait et ce qui pourrait se faire dans chacune des paroisses de l'arrondissement pour maintenir, développer ou rétablir la dévotion envers l'Eucharistie. — L'abbé BRIDET, curé de la paroisse du Saint Sacrement à Lyon, dont le nom l'oblige à être un assidu des Congrès, présente une note très pratique sur « les MOYENS DE FAVORISER L'ASSISTANCE A LA MESSE PARMI LE PEUPLE. » — Le curé DE LA CIEUTAD au diocèse de Tarbes traita le même sujet, mais avec un élan, une fougue que rien ne pouvait arrêter, ni les observations, ni les prières, ni les menaces du Président. Il se cramponnait d'autant plus à l'ambon que l'assistance, — suivant en cela la pente qui, en France, met toujours les spectateurs contre le commissaire, — encourageait de ses applaudissements mêlés de rires la résistance de l'orateur, j'allais dire de l'assiégé, décidé à faire capituler le Président. — L'abbé VIÉ, curé d'une modeste paroisse de campagne au diocèse de Toulouse, présentait un rapport sur « QUELQUES MOYENS MATÉRIELS PROPRES A NOURRIR LA PIÉTÉ DES FIDÈLES ENVERS L'EUCHARISTIE. » — UN SIMPLE VICAIRE du diocèse de Tarbes montre par un exemple couronné de succès comment on parvient, même dans un pauvre village, à organiser et à maintenir une adoration mensuelle. — M. l'abbé SARREBAYROUSE, vicaire à l'ISLE JOURDAIN, au diocèse d'Auch, a établi dans

sa paroisse une œuvre au doux nom et aux effets plus doux encore : LA CONSOLATION offerte à Jésus et aux pauvres par la visite assidue au divin Prisonnier, au plus abandonné des pauvres, et à ses membres souffrants : celle-ci étant la conséquence nécessaire de la première. — Un autre CURÉ DE CAMPAGNE, venu du diocèse de Versailles, sollicite l'attention du Congrès en faveur de la diffusion de la dévotion au Saint Sacrement dans les PAROISSES RURALES : là est la grande pitié en effet; dans les villes on a la ressource des gens de loisir quand ils sont chrétiens; mais dans plus de la moitié de nos campagnes, qui rallumera la flamme de la piété au cœur matérialisé du paysan? Qui soutiendra l'effort du prêtre et fournira à son zèle les moyens d'action? Il y a là un intérêt de premier ordre, et il faudra que les Congrès, sans rien négliger pour soutenir ce qui se fait dans les villes, apportent tous leurs soins à seconder les curés de campagne. — M. l'abbé RUL, aumônier à Montpellier, présente un excellent travail sur les moyens de relever les SACRISTAINS qui continuent dans nos églises la plupart des fonctions attribuées aux clercs consacrés par les Ordres mineurs. Que fait-on, que devrait-on faire pour les bien recruter, pour les former et pour les maintenir à la hauteur de leurs saintes et si délicates fonctions? Voilà des questions qui commandent l'étude la plus sérieuse. — L'abbé POEY et le chanoine COURAN, l'un de Nîmes, l'autre de Bayonne, ont été des collaborateurs les mieux fournis du Congrès : l'abbé Poey expose en très bons termes comment l'ADORATION NOCTURNE s'est répandue pendant les nuits qui précèdent l'adoration diocésaine; il loue chaudement la bonne volonté des populations basques ou béarnaises et le zèle à la susciter de la plupart des curés; il ne craint pas de lancer une note incisive à l'adresse de ceux qui n'ont pas pu ou pas su apporter tout leur concours à cette œuvre si propre à ranimer la foi dans le peuple, si propre à consoler le Cœur de Notre-Seigneur de l'a-

bandon et du mépris du grand nombre. — Autre rapport du même prêtre sympathique par son zèle et sa franchise, sur « L'ENSEIGNEMENT DE L'EUCHARISTIE DANS LES MAISONS D'ÉDUCATION CHRÉTIENNE. » — M. COURAN se présente avec trois rapports tous plus intéressants les uns que les autres : « L'ADORATION PAR GROUPES SOCIAUX, à Nîmes », — « Rapport SUR LE VIN DE MESSE », fournissant des indications très utiles pour assurer la validité de cette matière de l'auguste sacrifice contre les trafics sacrilèges des marchands de « Vins de Messe », — « Rapport sur L'ŒUVRE DES PETITES DOMINICAINES DE L'EUCHARISTIE », travail intéressant comme une page des Moines d'Occident, qui montre d'humbles filles sanctifiées par la vie religieuse se livrant aux travaux des champs les plus rudes — et les plus prospères, — pour l'amour du Saint Sacrement : travaillant en sa vertu, l'invoquant en commun à toutes les heures du jour et le chantant sur le sillon ou dans les vignes, au pressoir et à la basse-cour, comme autrefois les moines défrichaient le sol de la Gaule au chant des psaumes et des hymnes liturgiques. — Sans apporter aucune œuvre écrite, parce que sa pensée toujours lumineuse et précise trouve sans difficulté pour s'exprimer une langue correcte et facile, qui s'élève souvent, portée sur la flamme ardente du cœur, à la véritable éloquence, M. l'abbé VAN DEN GHEYN, Supérieur du Collège Saint-Liévin, à Gand, fut à Lourdes, comme il avait commencé de l'être à Paray-le-Monial, un des ouvriers les plus actifs, un des orateurs les plus écoutés du Congrès. Mettant au service de ses ardentes convictions ce ferme bon sens qui caractérise nos frères du Nord, tout ce qu'il dit va droit au but, est positif et pratique. Démocrate dans le sens bien chrétien du mot, il plaide en faveur de la GRATUITÉ pour l'admission dans les confréries ; artiste ayant un grand sentiment du vrai et du beau, il s'élève contre l'afféterie, la nullité des sentiments exprimés dans la plupart DES CANTIQUES chantés dans les églises

et surtout dans les pensionnats; amant passionné de la langue liturgique, il poursuit de ses anathèmes l'usage des chants EN LANGUE VULGAIRE DANS LES ÉGLISES. Si, sur ces divers points, il n'obtint pas l'assentiment unanime des esprits, du moins sut-il conquérir l'universelle sympathie des cœurs. Les prêtres Belges, venus en pèlerinage annuel, assistaient nombreux aux réunions de travail comme aux cérémonies, fiers de se serrer autour de l'illustre Evêque de Liège et de Mgr de Clerck, représentant du cardinal de Malines. — L'un d'entre eux, M. LE CURÉ DE NUYENS, prit plusieurs fois la parole avec une rondeur qui plut et un zèle un peu âpre, pour réclamer des Confrères une grande assiduité au confessionnal, surtout aux heures de la matinée ou de la soirée où les gens du peuple peuvent y venir, la confession facilitée étant le grand moyen d'amener à la pratique de la communion fréquente, seule expression parfaite de la piété envers l'Eucharistie. — M. l'abbé SCHYRGENS, professeur de religion à l'Athénée de Huy, diocèse de Liège, réunit tout le Congrès dans une acclamation unanime quand, à la proposition faite par le P. Lemius d'un Congrès national de toutes les œuvres qui se rapportent en France au culte de Marie, il demanda de substituer le vœu d'un Congrès international, catholique, pour clore dignement par cet universel hommage le XIXe siècle que l'Immaculée Conception a fait si justement nommer le siècle de Marie, et ouvrir le XXe siècle qui devra à la Vierge toute-puissante, préparatrice de toutes les grandes œuvres de son Fils, de s'appeler le siècle de l'Eucharistie.

Nous n'aurions garde d'oublier un homme qui, par son zèle et la force morale et physique dont il dispose, vaut à lui seul une Congrégation : l'ABBÉ GARNIER. Personne ne s'entend à remuer et à organiser les hommes comme lui. Et, dans le Congrès, il a concouru avec le P. Lemius à faire donner une grande place à l'étude des GROUPEMENTS D'HOMMES pour l'adoration, pour toutes

les manifestations en l'honneur du Saint Sacrement, pour l'établissement, en un mot, de l'empire du Roi Jésus.

Saluons, en terminant à regret cette longue revue de physionomies si sympathiques, où brille la flamme du Pain de vie qui nourrit leurs âmes sacerdotales, MGR COMPANS, Prélat domestique de Sa Sainteté, ancien Vicaire général de Bordeaux, qui, homme d'étude, théologien de la bonne école, disposant en outre d'une belle fortune, « dépense tout ce qu'il a et lui-même » à donner des missions dans les campagnes de l'Ariège ; — MGR CURÉ, Prélat pontifical, ancien aumônier du Comte de Chambord, auteur estimé de bons ouvrages, dont le dernier, sur la COMMUNION FRÉQUENTE, expose les doctrines les plus sûres dans le meilleur esprit ; — M. DELPECH, Archiprêtre de la métropole de Toulouse, et M. TOURNAMILLE, curé de Saint-Pierre de la même ville, deux vétérans des Congrès, deux ouvriers convaincus des œuvres du Saint Sacrement, au cœur chaque jour rajeuni par le contact avec le Cœur de Jésus-Christ; — M. LAFFORGUE, grand-vicaire de Tarbes, ancien Supérieur du grand Séminaire, qui, dans une substantielle et profonde lecture, en réunion sacerdotale, nous a montré avec quelle science et quelle expérience il formait l'âme des prêtres sur Jésus, le Prêtre idéal et unique de la nouvelle loi ; — M. LANDRIEU, Vicaire général de Reims, l'auxiliaire de tous les instants, mais aussi le fils de prédilection de l'éminent Cardinal ; — M. le chanoine LUCAS, secrétaire de Mgr de Liège, qui entoure son Evêque d'un culte filial et dont la bonne grâce suffirait à concilier à son maître, s'il en avait besoin, toutes les sympathies ; — M. BARRÈRE, enfin, le très pieux et très aimable Curé de Lourdes, le pasteur privilégié de la cité de l'Immaculée Conception et le très digne successeur de M. Peyramale. Ce Congrès fut pour lui l'occasion d'un triomphe acheté par vingt ans d'attente et d'angoisses : le jour même de la grande fête

eucharistique à travers les rues de Lourdes, si bien ornées sous l'impulsion du vénérable prêtre, le Cardinal-Légat lui apprit que toutes les permissions nécessaires pour procéder à l'achèvement de l'église paroissiale étaient signées et que Marie, qui avait voulu pour son Fils une basilique aux roches Massabielles, voulait aussi au cœur de Lourdes un temple digne de lui et d'elle, une église digne de cette cité, petite par le nombre de ses habitants, il est vrai, mais non « la moindre parmi les villes de Juda », je veux dire du monde catholique, par les glorieuses destinées que lui a faites la visite de l'Immaculée Conception.

Voici Messieurs les laïques, mêlés fraternellement aux religieux et aux prêtres ; il en est venu de partout : de Liège et de Bruxelles, de Lille, de Dunkerque, d'Arras, de Paris, de Lyon, de Marseille, de Bordeaux, de Toulouse, sans compter ceux des diocèses voisins de Tarbes : Bayonne, Auch, Pamiers. Ils appartiennent à toutes les classes de la société : à côté des personnalités portant des noms illustres de l'Armorial, on se montre des industriels, des commerçants, des employés, de très petits patrons, des ouvriers qui savent prendre sur leur tâche absorbante le temps de travailler pour Notre-Seigneur.

Citons quelques noms et fixons quelques souvenirs. D'abord, les vétérans des Congrès : le VICOMTE de DAMAS, qui, depuis trente ans, a toujours le premier répondu à tous les appels, qu'ils se fissent entendre du Vatican ou de l'Autel, en faveur des écoles ou du relèvement chrétien de la société ; il lira un bref et énergique rapport sur le CHANT LITURGIQUE. — Le COMTE de NICOLAÏ, aujourd'hui Président du comité permanent des Congrès eucharistiques, fera entendre un pressant appel pour aviser aux MOYENS DE PRÉSERVER NOS TABERNACLES de l'atteinte des profanateurs qui multiplient de nos jours leurs abominables attentats. — Le BARON de LIVOIS, qui, non content d'offrir l'hospitalité de ses Asiles de

nuit à des milliers de malheureux, est un des visiteurs les plus assidus auprès de l'Hôte abandonné des tabernacles pendant les veilles de l'Adoration nocturne, proposera que la nuit qui ouvrira le xxe siècle soit passée dans toutes les églises en adoration devant le Saint Sacrement exposé. — M. de Pèlerin, le sympathique et dévoué Secrétaire général du Comité permanent, qui des premiers, lors des décrets contre les congrégations, renonça à une magistrature qu'il ne pouvait exercer sans détriment pour sa délicatesse de chrétien, et qui, depuis lors, uniquement dévoué aux œuvres, assume particulièrement la tâche écrasante de la préparation des Congrès eucharistiques. — Parmi de plus jeunes, on distingue, malgré sa modestie extrême, M. Cazeaux, magistrat démissionnaire lui aussi, avocat au Barreau de Paris, enfant des plus chers de Mgr de Ségur, héritier de la présidence de l'Œuvre de l'Adoration nocturne de Paris, et qui semble bien avoir reçu, avec la charge du saint M. de Benque, l'héritage de son dévouement pratique et patient pour cette plus ancienne de toutes nos œuvres eucharistiques modernes. Il lit un rapport très convaincant sur l'Etablissement de Comités diocésains, reliés au Conseil directeur de l'Adoration nocturne de Paris, afin de trouver, dans cette union et cette diffusion de comités zélateurs, le moyen de propager dans la plupart des grandes villes de France cette Œuvre capitale de réparation et de prières.

A côté de lui, apparaissant pour la première fois dans nos Congrès au nom de l'Art chrétien à mettre au service de l'Eucharistie, voici la silhouette d'un véritable artiste, au fin profil, aux yeux de flamme, habitués à contempler les beautés réelles des choses divines par delà les apparences de la création matérielle. C'est M. Georges Claudius-Lavergne, peintre-verrier, de Paris. On l'entendra et on l'applaudira avec une sympathie marquée. Sa piété filiale, non moins que sa conviction artistique, qui lui montre en son illustre père le maître

par excellence, ne lui permettent de parler que de son œuvre immense, saluée avec grande espérance, dès ses débuts, par le Père Lacordaire, et qui est écrite en pages brillantes, vraies, pures et pieuses dans les verrières d'innombrables églises de France. Mais ceux qui connaissent le fils disent qu'il est de tout point digne du père, et que ce prêtre est vraiment heureux qui, voulant faire chanter à la lumière, dans les vitraux de son église, un poème de gloire et d'amour en l'honneur de Jésus, de sa Mère et de ses Saints, trouve, pour le composer, la pensée toute chrétienne, le pinceau habile, le commerce aimable et le soin consciencieux de M. Georges Lavergne.

M. de Cepeda était venu d'au delà des Pyrénées pour nous décrire les deux grands Congrès eucharistiques tenus à Lugo et à Valencia et nous dire les admirables progrès de l'Adoration nocturne en Espagne, basés sur la solide organisation de comités locaux reliés au comité central de Madrid.

Quel accueil sympathique fut fait à de vrais jeunes gens, apportant du Nord des flammes de zèle ardent, d'enthousiasme débordant, qu'on aurait cru ne pouvoir s'embraser qu'au feux du Midi! — M. Delcourt-Haillot, de Valenciennes, qui vient d'être adjoint comme secrétaire-général des Congrès à M. de Pèlerin, fera applaudir tout ce que son vénérable curé, le doyen de Saint-Nicolas, a su faire pour amener les hommes et les ouvriers de sa paroisse à la messe, à la sainte Table, d'où ils ont su aller aux urnes, mais pour introniser une municipalité catholique, bonne envers tous, à la place des sectaires qui opprimaient depuis trop longtemps la partie chrétienne de la population. — M. Doal, d'Arras, encore étudiant, croyons-nous, de l'Université catholique de Lille, dira avec grand intérêt par quelles œuvres de prière et de zèle les étudiants des Universités catholiques de Lille, de Paris, d'Angers se rapprochent

du Saint Sacrement, ce vrai Pain d'intelligence, et s'arment dans sa manducation pour les luttes de la vie. C'est lui aussi qui, avec une ardeur qu'il peut à peine contenir, parlera du Drapeau du Sacré-Cœur, dira comment, avec des compagnons aussi intrépides que lui, il va l'arborer dans des villages, dans des associations rurales, travaillant ainsi à donner satisfaction à l'une des demandes faites à la Bienheureuse par Notre-Seigneur lui-même.

En applaudissant aux convictions si sincères de ces Messieurs, entourés de quelques fervents camarades, nous regrettions qu'ils ne fussent pas plus nombreux; et, nous souvenant de cette légion de jeunes gens qui, au Congrès de Bruxelles, avaient été les auxiliaires dévoués de la préparation au Secrétariat général, avaient lu maints rapports dans les sections, avaient en qualité de commissaires concouru à maintenir l'ordre et à diriger les mouvements extérieurs du Congrès, nous demandions avec instance à Marie de susciter dans la jeunesse de nos écoles catholiques des émules des Jeunes Gardes Belges, des Doal et des Delcourt-Haillot, afin de recruter et de développer le service du Maître, qui, en instituant le Sacrement, attirait Jean sur son Cœur pour montrer quelles sont ses prédilections pour la jeunesse.

Mêlé et confondu dans la foule des congressistes, se dissimulant avec un soin jaloux, il en est un que je voudrais pourtant nommer, parce qu'il le mérite à tous les titres, et dont j'hésite à mettre le nom sous ma plume, parce que je sais que la modestie chez lui n'est pas seulement un sentiment instinctif, mais le fruit d'une humilité voulue, déterminée, une vraie passion d'être caché et compté pour rien avec le Dieu anéanti du Sacrement. On ne le remarque pas, car il n'accepte jamais de siège aux places d'honneur avec le Comité dont il est membre. Il n'aborde non plus jamais la tri-

bune ; s'il parle, c'est de sa place, humblement, sans prétention au discours, et pour faire part d'une simple observation pratique. Et cependant il agit, et personne depuis trente ans n'a agi autant que lui. Fondateur à Lille de l'Œuvre de l'Adoration nocturne, on dit qu'il passe fréquemment la nuit entière devant le Saint Sacrement, à genoux, dans un coin du sanctuaire de la rue de la Préfecture. C'est lui qui s'est fait le propagateur de l'adoration de nuit lors de l'Adoration annuelle dans les paroisses urbaines et rurales du diocèse de Cambrai, écrivant aux Curés pour solliciter leur concours, payant de sa personne et amenant de Lille avec lui quelques hommes vaillants pour donner l'exemple et susciter des imitateurs parmi les paroissiens. Et aujourd'hui plus de 125 paroisses ont adopté cette adoration de nuit, qui, se propageant de proche en proche, rendra vraiment perpétuelle, de nuit et de jour, l'adoration diocésaine. C'est à lui, à son dévouement pour l'organiser, de concert avec le regretté Gustave Champeaux, le premier Secrétaire général, à sa générosité pour en payer les frais, qu'est due la réunion du premier Congrès eucharistique à Lille, en 1881. Homme de sens pratique, n'abandonnant jamais une idée avant de lui avoir fait produire tout ce qu'elle contient, s'efforçant toujours de réaliser les vœux émis, les résolutions prises dans les réunions d'études, il poursuit aujourd'hui le projet d'établir en France un Comité national permanent des Œuvres Eucharistiques, dont l'utilité paraît indiscutable et dont les heureux effets pour la direction et le développement du mouvement eucharistique seraient considérables. Il y arrivera malgré les difficultés, comme il a réalisé tout ce qu'il a entrepris, parce qu'il n'entreprend rien qu'après l'avoir longtemps mûri dans la prière, qu'il ne poursuit aucune entreprise qu'appuyé sur Notre-Seigneur dans une union constante avec lui ; enfin, parce qu'il n'a jamais en vue que les meilleurs intérêts de Jésus-Christ ou des âmes, dans un absolu

désintéressement de lui-même. Et cet humble, cet intrépide, cet infatigable ouvrier du Saint Sacrement, est l'un des fondateurs de l'Université catholique de Lille, l'un des plus zélés présidents régionaux des Conférences de Saint-Vincent de Paul, passant une partie des dimanches de l'année à visiter les Conférences de la région pour y maintenir le règlement ou y stimuler la charité. On pourrait le soupçonner d'être le souscripteur généreux qui, il y a un mois, apportait un don de 100.000 francs pour le dôme de la Basilique du Sacré-Cœur. Entre temps, il dirige la partie technique de sa filterie et démontre que, pour agir royalement, il suffit d'avoir un grand cœur, rempli de beaucoup de cet amour dont le Cœur de Jésus est ici-bas l'inextinguible foyer. Si je me résous enfin à nommer M. PHILIBERT VRAU, c'est sans doute pour donner gloire à la vérité et satisfaire la reconnaissance ; mais c'est aussi parce que je suis convaincu qu'il ignorera toujours ce que je viens d'écrire : cet homme prie et travaille trop pour avoir le temps de lire la *Revue du Très Saint Sacrement,* qu'il a fondée cependant et soutenue longtemps de ses deniers.

Tels étaient les principaux travaux du Congrès et tels les bons ouvriers à qui nous les devons. Jamais nous ne ressentîmes plus vivement que dans la compagnie de ceux-ci la vérité de l'*Ecce quam bonum habitare fratres in unum!* On se sentait vraiment au soir de la Cène, quand Jésus répandait dans les cœurs des siens la grâce de l'union fraternelle, en même temps qu'il en créait le Sacrement ; ou bien encore, au Cénacle, quand les apôtres, les disciples et les premiers chrétiens apprenaient à s'aimer en se serrant autour de Marie, en fraternisant sur son Cœur maternel dans la Fraction du Pain.

A. TESNIÈRE, *de la Congr. du T. S. S.*

(*Extrait de la Revue :* Le Très Saint Sacrement.)

L'OUVERTURE DU CONGRÈS

Le Congrès eucharistique de Lourdes a dû son éclat à la Présidence de Son Eminence Mgr Langénieux, archevêque de Reims, Cardinal-Légat du Saint Siège, à la présence de dix-neuf archevêques et évêques, ainsi qu'à celle de sept grands pèlerinages qui avaient voulu faire coïncider leur séjour à Lourdes avec la réunion des Congressistes.

Le Cardinal-Légat devait arriver à Lourdes le lundi 7 août, à sept heures du soir. Un violent orage, qui avait éclaté dans la journée en amenant une pluie abondante, et avait empêché de mettre la dernière main aux préparatifs faits pour la réception solennelle de l'éminent Prince de l'Eglise, cessa vers les cinq heures. Dès lors, le temps se maintint au beau et permit de réaliser le programme entier du Congrès, tout en laissant à chaque pèlerinage la possibilité d'avoir presque toutes les cérémonies habituelles.

Sa Grandeur Monseigneur de Liège, président perpétuel des Congrès eucharistiques, accompagnée de Monseigneur l'Archevêque de Chambéry, de NN. SS. les Evêques d'Aire, de Birmingham, d'Arras et de Bayonne, de M. le curé de Lourdes, du R. P. Fournou, Supérieur des Missionnaires de Lourdes, et d'autres dignitaires ecclésiastiques, s'est rendue à la gare pour y recevoir S. E. le Cardinal Langénieux.

Le train vient d'arriver. Son Eminence, revêtue de la pourpre romaine, en descend et pénètre dans le grand salon de la gare. Mgr Doutreloux, entouré des Evêques

et des Ecclésiastiques présents, s'avance, présente au Cardinal-Légat ses respectueux hommages et lui souhaite la bienvenue. A son tour, M. le Maire, entouré des notabilités civiles de la ville de Lourdes, vient saluer Son Eminence et lui dire combien ses concitoyens sont heureux de recevoir celui qui s'intitulait avec tant de bonheur l'Evêque de Lourdes et se fait une gloire de se nommer le Cardinal de Lourdes. Nous savons que cette démarche a été très sensible à Mgr Langénieux, qui, après avoir quitté ces Messieurs pour venir auprès de Nosseigneurs les Evêques, n'a pu s'empêcher de revenir, une fois encore, avant de monter en voiture, remercier M. le Maire et lui dire quels doux souvenirs ses souhaits de bienvenue Lui rappellent et quelles espérances ils Lui font concevoir.

S. Eminence le Cardinal-Légat, revêtu de la *Cappa magna* de soie rouge, le chapeau de pourpre aux galons et aux glands d'or sur la tête, monte en voiture. Le cortège se met en marche.

Au rond-point de Saint-Michel, aux pieds de la statue de l'Archange, un tapis est étendu. Un prie-Dieu, au bois richement doré, y est disposé pour Son Eminence. C'est là, en effet, que doit avoir lieu la réception du Légat selon les prescriptions du Pontifical romain. Autour du tapis, la couronne des petits clercs de la Basilique, les Missionnaires de Lourdes et de nombreux ecclésiastiques qui ont voulu se joindre à eux ; enfin, M. le grand vicaire Lafforgue, représentant Mgr l'Evêque de Tarbes, retenu dans la ville épiscopale par un malaise passager. Derrière le clergé, une foule compacte qui, dans une sympathique impatience, tourne les yeux vers le Boulevard dans l'attente du Cardinal. Au delà de la foule aussi, les étendards fraîchement confectionnés semblent se dresser plus haut encore, au sommet de leurs mâts, et, s'agitant avec un joyeux empressement et faisant onduler sur le bleu profond du ciel leurs blanches et voyantes couleurs, saluent de loin Celui qui vient au nom du Vicaire du

Christ. De loin, et de haut également, par-dessus le Rosaire et la foule, les cloches de la Basilique sonnent à toute volée.

Le Cardinal-Légat vient de descendre de voiture.

M. l'abbé Lafforgue, vicaire général de Tarbes, Lui présente d'abord à baiser le Crucifix et Lui adresse l'allocution suivante :

« EMINENCE,

« Monseigneur l'Evêque de Tarbes se trouvant retenu à la ville épiscopale par une indisposition passagère, j'ai l'insigne honneur de vous souhaiter la bienvenue.

« Nous saluons tout d'abord, en votre auguste personne, le délégué officiel, le représentant du Souverain Pontife. Le titre de légat de Léon XIII ajoute à l'éclat de la pourpre cardinalice un reflet de la tiare pontificale.

« Nous vénérons, nous aimons le Pontife romain, successeur de saint Pierre, docteur infaillible, régulateur des consciences, centre de l'unité catholique, guide de cette barque mystérieuse que les vents et les flots ne feront jamais sombrer.

« La dévotion au Souverain Pontife, Votre Eminence le sait, est traditionnelle dans le diocèse de Tarbes, qui a eu le grand honneur de vous avoir pour Evêque. Pendant la tenue du Concile du Vatican, le clergé du diocèse de Tarbes envoyait à la vénérable assemblée conciliaire de respectueuses adresses sollicitant la définition de l'Infaillibilité doctrinale du Pontife romain.

« Un dévouement constant au Saint-Siège, une haute sagesse, une prudence consommée, une piété ardente envers la Très Sainte Eucharistie, ont désigné Votre Eminence au choix de Léon XIII pour la présidence du Congrès eucharistique de Lourdes.

« Peu de temps après la translation de Votre Eminence à l'archevêché de Reims, j'avais l'honneur et surtout le bonheur de me trouver avec quelques prêtres du diocèse

de Tarbes aux pieds de Sa Sainteté Pie IX, de glorieuse mémoire. — « Le diocèse de Tarbes, nous dit le Saint-Père, regrette Mgr Langénieux. J'ai nommé cet excellent Evêque au Siège archiépiscopal de Reims. Il fera beaucoup de bien à l'Eglise. »

« Cette prophétie de Pie IX se réalise admirablement. L'épiscopat de Votre Eminence est fécond et béni de Dieu. L'action bienfaisante du successeur de saint Remi a franchi les limites de son diocèse. Depuis un quart de siècle, Votre Eminence est providentiellement associée aux grands événements qui intéressent toute la catholicité. Les éclatants services rendus par Votre Eminence à l'Eglise universelle sont présents à tous les esprits et provoquent un concert de louanges. Les annales de l'Eglise en perpétueront le souvenir.

« Eminence, nous avons la douce confiance que, sous la haute direction du Légat du Saint-Siège, ce Congrès eucharistique, tenu dans la ville de Lourdes, la cité de la Très Sainte Vierge Marie, contribuera puissamment à faire connaître et à faire aimer la divine Eucharistie, qui est le centre et le principe de toute vie surnaturelle.

« Vive Léon XIII ! Vive le Cardinal Langénieux ! »

Le Cardinal-Légat, en quelques paroles délicates, partant d'un cœur qui ne sait oublier, remercie M. le vicaire général de ses souhaits de bienvenue et se proclame heureux d'être reçu au seuil des domaines de la Vierge Immaculée par celui qu'Il avait Lui-même, avant son départ pour Reims, préposé à la formation du clergé de Tarbes, toujours si dévoué à la Vierge Immaculée et au Vicaire de Jésus-Christ.

Son Eminence, après cette réponse, prend place sous le dais, que portent quatre ecclésiastiques en surplis. La procession s'organise : la croix processionnelle est suivie du clergé *in nigris,* des Missionnaires de Lourdes et des prêtres en surplis, de MM. les chanoines et de NN. SS. les Evêques. Au milieu des rangs du clergé la gracieuse

phalange des enfants de la maîtrise, aux soutanes bleu d'azur et aux blancs rochets, fait entendre d'abord l'antienne : *Sacerdos et Pontifex et virtutum opifex, pastor bone in populo, sic placuisti Domino! — O Prêtre et Pontife, qui avez fait de grandes choses, pasteur au cœur si bon pour le peuple, oh! comme vous avez plu au Seigneur !* Et tandis que retentissent les paroles de l'antienne liturgique, se présente à notre esprit le souvenir de tout ce qui a mérité à Mgr Langénieux le titre de *Cardinal de Lourdes,* tout ce qui lui a mérité le nom de *Cardinal des ouvriers : pastor bone in populo.*

Et comment n'y songerions-nous pas en entendant les cloches du Sanctuaire qu'il fit ériger en Basilique rivaliser, dirait-on, les unes avec les autres de rapidité joyeuse et d'harmonie pour saluer leur ancien évêque?

Comment l'oublierions-nous en voyant, à son passage, les pèlerins accourir en foule, jeter un regard charmé sur le visage du Légat rayonnant de bonté, se courber sous sa main bénissante, se relever ensuite pour jouir encore de ce regard d'une bienveillance pénétrante et ne pouvoir retenir ce cri du cœur : « Oh ! quelle bonté ! quelle bonté ! » *Sic placuisti Domino!* chantait la voix des enfants, et nous ajoutions, au dedans de nous-mêmes : *dilectus Deo et hominibus; cujus memoria in benedictione est!*

Mais la procession avance, elle s'engage dans cette esplanade qui, au siècle dernier déjà, était la propriété de la Confrérie du Saint Sacrement dont on aime maintenant à lui donner le nom, dans cette esplanade, théâtre des merveilles qu'y opère, depuis onze ans, le Dieu de nos autels, à l'extrémité de laquelle se dresse l'Eglise du Rosaire où, après ses triomphes eucharistiques, Jésus va reprendre sa vie cachée, où va s'ouvrir, dans quelques instants, le XIIe Congrès eucharistique. Et voici que, selon les exigences du Pontifical Romain, la Maîtrise entonne le cantique de Zacharie : *Benedictus Dominus Deus Israel, quia visitavit et fecit redemptionem*

plebis suæ et erexit cornu salutis nobis in domo David pueri sui. Quelle allusion transparente à ces processions du Saint Sacrement pendant lesquelles, à l'heure où, selon les Saints Pères, Dieu se plaisait à visiter nos premiers parents : *ad horam post meridiem,* le Dieu de nos autels passe au milieu de sa créature pour la relever de ses infirmités physiques et, par là, toucher et guérir des âmes bien plus nombreuses encore et plus malades... *ut sine timore, de manu inimicorum nostrorum liberati, serviamus illi, in sanctitate et justitia coram ipso, omnibus diebus nostris. — Et cela, pour que nous le servions sans crainte dans la sainteté et la justice, tous les jours de notre vie.*

Il n'est rien comme nos chants liturgiques pour donner une expression touchante aux sentiments qu'éprouve notre âme. Ecoutez plutôt la suite du cantique sacré que modulent, en chant grégorien, ces enfants dont Dieu lui-même a dit que de leur bouche sort la vérité : *Et tu, puer, propheta Altissimi vocaberis : præibis enim ante faciem Domini parare vias ejus. — Et vous, l'on vous appellera le prophète du Très-Haut, car vous marcherez devant la face du Seigneur pour préparer ses voies ! — Ad dandam scientiam salutis plebi ejus : pour donner à son peuple la science du salut.*

C'est bien la réalité. Préparer les voies du Seigneur pour y ramener l'Orient qui s'en est écarté, ce fut, il y a six ans, la mission du Cardinal. Préparer ces mêmes voies pour y ramener la France oublieuse de son origine, c'est ce qu'a fait naguère Son Eminence, au 14e centenaire du baptême de Clovis et de ses Francs. Préparer la réalisation de la parole du curé d'Ars prédisant que le XXe siècle serait le siècle de l'Eucharistie ; la préparer en donnant au peuple la véritable science du salut que, bientôt, le vénérable évêque de Tarbes résumera dans ce cri : « A l'autel ! à l'autel ! à l'autel ! » — et le R. P. Coubé dans cette pressante invitation : « A l'hostie ! à l'hostie ! » à l'hostie qui fera circuler de nouveau un sang généreux

et pur dans notre société moralement anémiée ; lui faire prendre la voie qui conduit au Seigneur dans son Sacrement d'amour : voilà l'auguste mission du Cardinal-Légat à Lourdes. *Illuminare his qui in tenebris et in umbra mortis sedent.* Eclairer ceux qui vivent dans les ténèbres du schisme et les ombres de la mort pour les ramener à la paix et à l'union vivifiante, *in viam pacis :* n'est-ce pas là l'œuvre pacificatrice de Mgr Langénieux au Congrès eucharistique de Jérusalem ?

Chants sacrés de notre liturgie, que vous êtes beaux ! quelle touchante éloquence vous possédez pour quiconque ne se contente pas d'écouter les sons qui frappent ses oreilles, mais vous écoute lui murmurer au cœur vos inépuisables secrets !

Le cantique est achevé.

A ce moment même, tandis que le Cardinal-Légat se trouve au pied de la Vierge couronnée, les fraîches voix enfantines entonnent le salut à Marie : *Ave, maris Stella!* Au même instant, la gerbe aux feuillages d'or et aux fleurs multicolores qui encadre la Vierge, s'illumine ; les douze étoiles qui forment son diadème étincellent. Le prince de l'Eglise qui s'avance sous le dais jette alors vers la statue de Notre-Dame de Lourdes un de ces regards pénétrants que n'oublient pas ceux qui en ont été témoins. *Ave :* Je vous salue ! doit-il dire au fond de son cœur à Celle qu'Il se plaisait autrefois à nommer *sa diocésaine*... Et, comme à Bernard, la Vierge Immaculée doit sans doute répondre : *Ave!* De son regard souriant on dirait qu'elle fixe la couronne de la flèche, emblème du titre basilical accordé à l'église demandée et que, s'adressant à Celui qui l'a tant honorée, elle lui dit : « Tu me l'as donnée, comment ne serais-je pas reconnaissante ! »

Enfin le cortège pénètre dans l'église du Rosaire. M. l'abbé Lafforgue, vicaire général de Tarbes, encense le Cardinal après lui avoir présenté l'eau bénite.

Arrivé au chœur, le Cardinal-Légat s'agenouille sur un prie-Dieu, tandis que M. le grand vicaire, rempla-

çant Mgr l'Evêque de Tarbes, récite à l'autel les prières que le Pontifical prescrit d'offrir à Dieu pour le Légat.

Ces prières terminées, Mgr Langénieux, à son tour, monte à l'autel et bénit la foule.

Après cette cérémonie, le chant du *Veni Creator* s'élève pour demander l'assistance de l'Esprit-Saint dans les travaux du Congrès et le supplier de remplir de plus en plus les cœurs des congressistes de la connaissance et de l'amour du Dieu de l'Eucharistie : *Infunde amorem cordibus... Per te noscamus... Filium.*

Son Eminence, l'hymne achevée et l'oraison du Saint-Esprit récitée, gagne son siège, tandis que, au nom de Mgr Billère, un missionnaire de Lourdes, du haut de l'un des ambons, donne lecture du discours suivant.

DISCOURS DE Mgr PROSPER-MARIE BILLÈRE

Evèque de Tarbes.

EMINENCE,
NOSSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Nous en sommes encore ému jusqu'au fond des entrailles : plus de cinquante mille hommes, accourus de tous les points de la France, sont restés trois jours en face de notre Grotte des Apparitions, ne formant qu'une seule et même âme que déchirait la douleur des écarts passés de leur Patrie, et qu'une seule et même voix pour attirer sur elle un pardon absolu, une absolue réhabilitation. Quel spectacle ! quel spectacle ! quel spectacle ! Il était si beau, si majestueux, si enlevant, qu'à ceux qui l'offraient à la terre et au ciel s'imposait une question pressante, irrésistible ; la voici : « Pour couronner cette prodigieuse mani-

festation, que reste-t-il à faire ? » La réponse fut double : « Nous n'avons qu'à mourir », s'écriaient les uns ; — « Nous n'avons qu'à vivre », s'exclamaient les autres. Certes, il y avait, des deux côtés, une part de vérité éminemment précieuse. Pour l'avoir tout entière, il ne fallait que réunir ces deux choses qui, loin de se repousser, s'appellent mutuellement. — Oui, nous avons à mourir, à la manière de saint Paul, à mourir chaque jour au péché, à mourir à tout ce qui peut nous y conduire, *quotidie morior*. — Oui, nous avons à vivre aussi, à l'exemple du même apôtre, nous avons à vivre de façon à pouvoir dire : « Nous vivons, mais ce n'est pas nous qui vivons, c'est Jésus-Christ qui vit en nous. *Vivo, jam non ego, vivit in me Christus.* »

Or, Messieurs, à mourir dans le sens sublime que nous venons d'indiquer, nous l'avons appris, ou du moins mieux appris, du Pèlerinage de Pénitence qui s'accomplissait ici à la fin d'avril dernier. Car la pénitence, c'est la mortification ; et la mortification, c'est la mort continue. Mais à vivre selon l'idéal que nous avons signalé, nous l'apprendrons, ou du moins nous l'apprendrons mieux, du Congrès eucharistique qui va s'ouvrir. Car l'Eucharistie, ce n'est pas seulement Dieu près de nous, avec nous, mais Dieu en nous-mêmes. Aussi, qu'est-ce que la vie eucharistique, soit pour Notre-Seigneur Jésus-Christ dont l'amour infini l'a inventée, soit pour nous qu'il a daigné y associer dans son immense miséricorde ? C'est le dernier sommet de la vie de la terre et du temps, c'est le passage même à la vie du ciel et de l'Eternité. Elle a trois trônes d'où elle s'épanche, sous des formes diverses, sur toutes les infirmités de la

nature humaine, qu'elle doit transfigurer. Les visiter avec vous, avec vous en admirer les splendeurs, les magnificences, c'est tout le but de ce discours que les circonstances nous imposaient.

I

Dans nos tabernacles, Messieurs, nous saluons d'autant mieux le premier trône de Jésus-Hostie, qu'il a plu à tant d'autres de les appeler une prison, un cachot. Car, cette prison, ce cachot, si c'est l'amour qui le choisit pour irradier plus largement autour de lui et loin de lui, quel trône sous le soleil lui sera comparable? Lorsque saint Louis, en effet, sous le chêne légendaire de Vincennes, réglait les affaires de son peuple, n'était-il pas là plus grand, plus glorieux, plus souverain, que sous les lambris dorés de ses palais de la ville? Et Notre-Seigneur Jésus-Christ, sous le pavillon qui domine l'autel, ne fait pas de la justice, mais de la miséricorde; il ne se contente même pas de pardonner, il comble de ses biens; là sa fonction unique est de donner, de donner sans mesure et sans fin.

Qu'y donne-t-il avant et par-dessus tout? Une chose immense, infiniment précieuse, sa présence même. Car voyez comme les grands, les puissants, les illustres d'ici-bas nous marchandent, nous dérobent la leur! Entre eux et nous, ils ne savent mettre assez d'enceintes, de barrières, quelquefois même d'épées tirées au clair et de canons braqués. Mais ce qu'ils nous refusent avec tant d'affectation et de persistance, Jésus-Christ nous le prodigue au tabernacle. Il nous y prodigue, de toutes ses présences,

la meilleure, la plus efficace. Quelle est-elle? Sans contredit, c'est sa présence de Verbe incarné, de Dieu fait Homme, sa présence Rédemptrice. Comme au poète, en effet, il nous faut un Dieu qui ait un front où se reflète la bonté, des yeux qui laissent tomber des regards de miséricorde, des lèvres qu'effleurent de doux sourires, une poitrine où batte un cœur sympathique, des mains qui sachent s'étendre pour bénir, et des pieds qui puissent nous suivre jusqu'au bord des abîmes. Oui, c'est bien là le Dieu qu'il nous faut, et c'est bien là Jésus-Christ au tabernacle. Il y est présent comme notre Sauveur, et chacun peut aller à lui. Nous l'avons tous, en cette qualité, à nos côtés. C'est plus que notre compatriote, notre concitoyen. En toute vérité, il est ce qu'on l'avait annoncé, Dieu avec nous, Emmanuel.

Mais, avec sa présence, Messieurs, Jésus-Christ nous donne un autre trésor : son temps. Ah ! le temps, admirez comme les hommes en sont avides pour eux-mêmes et avares pour les autres. Ceux que domine la passion des richesses s'écrient : « Le temps, c'est de l'or ! » Et pour avoir de l'or, ils tourmentent et dévorent le temps. A côté d'eux, se pressent les vains esclaves des jouissances matérielles qui s'en vont répétant partout : « Le temps, c'est du plaisir ! Hâtons-nous de nous couronner de roses; demain nous mourrons avec elles. » Et les voilà qui, sans trêve ni repos, pour effeuiller la dernière de leurs fleurs, effeuillent la dernière de leurs heures. Enfin, ils sont aussi là les ambitieux, avec leur cri propre de combat : « Le temps, c'est de la gloire ! » Et ils ajoutent avec l'un de leurs plus illustres chefs : « Je puis perdre une bataille,

mais une minute, jamais ! » Oh ! qu'il en va autrement de Jésus-Christ au tabernacle ! Là, tout son temps, il l'abandonne, lui, aux hommes ; il y est nuit et jour, et nuit et jour il y est pour eux. Son amour l'y enchaîne, l'y pétrifie, et rien au monde ne peut l'en détacher : ni l'indifférence, ni l'ingratitude, ni l'outrage, ni le crime. Il veut, en dépit de tout, qu'on le trouve là, à quelque moment, de quelque part, pour quelque besoin qu'on vienne à lui. C'est là son lieu d'audience, et il n'en désempare pas. Les secondes comme les années, les années comme les siècles l'y trouvent fidèle.

Enfin, Messieurs, notre divin Sauveur nous donne au tabernacle ses grâces qui sont infinies. Il nous les jette, si nous pouvons ainsi dire, à pleines mains, par torrents. Quelles que soient nos misères, nos nécessités, il dépend de nous qu'aucune ne reste sans une entière satisfaction. Tout est là pour nous, la lumière dans les ténèbres, la certitude dans les doutes, la consolation dans les peines, le soulagement dans les souffrances, le courage dans les abattements et la force dans les faiblesses. C'est de là que Jésus-Christ nous jette ce généreux appel : « Venez à moi, vous tous qui luttez, qu'accable le fléau de la vie, et je vous soulagerai. » Vous l'entendez, il s'adresse à tous les malheureux ; et qui ne l'est pas, un jour ou l'autre, sous le soleil ? Mais vous l'entendez aussi, c'est de toute infirmité, de tout mal qu'il veut vous délivrer. Sa parole y est formellement engagée ; et le ciel et la terre passeront avant qu'un seul point en puisse être retranché.

II

Mais si tel est, Messieurs, le premier trône de la vie eucharistique, du tabernacle où Jésus-Christ ne cesse de se donner, qu'en sera-t-il du second, de la pierre de l'autel où le Dieu du Calvaire ne cesse de s'immoler? En vérité, on dirait qu'ici le mystère s'ajoute au mystère, l'infini à l'infini, l'ineffable à l'ineffable. Pour nous en former une idée aussi grande et aussi haute que possible, essayons de nous en faire une de la gloire qui s'attache à l'immolation en général. Sans doute, l'héroïsme dont il s'agit, s'il faut surtout s'en rapporter à ce qu'on entend, devient de plus en plus rare parmi nous. Cependant, grâce à Dieu, nous sommes loin d'être déshérités. Que d'immolations glorieuses, en effet, n'avons-nous pas le droit de revendiquer? — Il y a l'immolation pour la famille, malgré tout ce qu'on dit de l'affaiblissement de son esprit au milieu de nous. Car en dépit de tout cela, qu'avons-nous à craindre, sous ce rapport, d'un parallèle avec le passé? Un jour, on avertit une mère que son fils, qu'elle a réussi à élever sur le trône du monde, cherche à la faire périr. Que fait-elle ? Elle s'écrie : « Que je meure, pourvu que mon enfant règne ! » Certes, c'est beau, c'est enlevant. Or, de telles mères, des mères capables d'un tel dévouement dans de telles occasions, c'est par milliers, nous osons le dire, que nous les trouverions autour de nous. — Il y a aussi l'immolation pour la Patrie, malgré tout ce qu'on raconte du refroidissement de notre amour pour elle. Qui ne sait, en effet, l'épitaphe qui fut gravée sur un roc de la Grèce ? « Passant, va dire à Sparte, qu'ici

trois cents de ses fils sont morts pour elle ! » Eh bien ! quelle est la nation vivante aujourd'hui qui n'ait pas ses Thermopyles, avec l'orgueil de l'épitaphe en moins? — Enfin il y a l'immolation pour l'humanité, bien qu'ici encore on nous accuse d'avoir dégénéré. Autrefois, un poète tragique s'écria : « Je suis homme, et rien de ce qui intéresse l'homme ne m'est étranger. » Parole magnifique, sans doute, qui fut couverte d'applaudissements universels. Mais, en vérité, est-ce que le sang de nos missionnaires si généreusement versé partout où respire un être humain, ne parle pas infiniment plus haut ? Et ce sang dévoué, il y a plus de dix-huit siècles qu'il coule à flots d'un pôle à l'autre.

Toutefois, Messieurs, ces immolations glorieuses, nous les comprenons. Elles s'imposent à notre admiration, sans écraser ni notre intelligence ni notre cœur. Mais le mystère, le mystère des mystères, pour nous, c'est l'immolation de l'Eternel pour un être d'un jour, de l'infini pour un atome perdu au sein des mondes, en un mot, d'un Dieu pour l'homme. Et pourtant, cette immolation prodigieuse, incompréhensible, est un fait. Que disons-nous ? Le plus commun et le plus vulgaire des faits. C'est un fait dont la multiplicité, à la fois, efface et redouble le miracle.

Que se passe-t-il, en effet, sur le marbre de nos autels, Messieurs? Est-ce que là ne se reproduit pas sans relâche l'immolation du Calvaire ? Car, gardons-nous bien de nous laisser tromper par de vaines apparences. Sans doute, nous ne voyons ici ni chaînes, ni fouets, ni couronne d'épines, ni croix, ni lance. Mais qu'importe ? La parole divine, elle seule, fait tout. C'est elle qui fait descendre Notre-Seigneur sur la pierre sacrée, comme il descendit autrefois dans le sein virginal de Marie. Et tout est là, en effet. « Ceci

est mon corps, ceci est mon sang. » Non seulement elle le rend là présent, mais elle l'y tient enchaîné, immobile sous les espèces, comme il parut au prétoire de Caïphe et de Pilate. Et ce n'est pas tout : la parole continue sa tâche, poursuit sa mission. C'est elle qui met encore Jésus-Christ à l'état d'Hostie offerte, de victime égorgée. Car, à ne considérer que sa force propre, que sa propre vertu, tout le corps est d'un côté, sous le signe du pain, et tout le sang de l'autre, sous le signe du vin. Elle nous les montre séparés. entièrement séparés. S'ils ne le sont pas dans la réalité matérielle, c'est que Jésus-Christ ne meurt plus depuis qu'il est ressuscité. Mais, ils le sont mystiquement, par le glaive, par l'épée de la parole. Ainsi, grâce à elle, un caractère de mort pèse sur Jésus-Christ à l'autel. Tout en lui, si nous n'entendons qu'elle, figure le sacrifice, représente l'immolation. Enfin le sceau est mis à tout par la communion du prêtre ; car par là que devient Jésus-Christ ? Il disparaît comme Eucharistie, il s'anéantit comme sacrement : notre poitrine est son tombeau.

Et voilà la vérité, Messieurs, la vérité tout entière sur l'immolation de Jésus-Christ. Mais, si telle est la vérité vraie, savez-vous ce qui en résulte? Il en résulte que Jésus-Christ ne fait que s'immoler sur l'autel. Il s'immole comme respirent nos poumons, comme bat notre cœur, comme circule notre sang. Car, quelle est la région du globe où ne s'élève une pierre sacramentelle, et de celles-ci en est-il une où Notre-Seigneur Jésus-Christ ne s'immole chaque jour? Le soleil a beau faire perpétuellement le tour du monde, dont toutes les parties bénissent successivement sa lumière et sa chaleur; l'Eglise peut défier ses rayons de cesser un seul instant de tomber sur son domaine, et de faire

resplendir une hostie entre les doigts d'un prêtre. L'aigle de Pathmos, dans un de ses vols extatiques, a vu l'Agneau de Dieu à demi égorgé au pied du trône éternel. Et tel est Jésus-Christ sur la terre : il y est dans un état d'immolation permanente.

III

Nous voici donc, Messieurs, au dernier trône de la vie eucharistique, à cette Table sainte où Jésus-Christ couronne le mystère de l'amour dont la fin tout entière est de s'unir, de s'identifier avec l'objet de son choix. Ainsi parle l'immortel Evêque d'Hippone, et avec lui la nature humaine. Contemplez, en effet, une mère devant le fruit aimé de son sein ; longtemps elle le regarde, muette, immobile, dans une espèce d'extase, de ravissement. Mais, tout à coup, par un mouvement fiévreux, elle l'embrasse moins qu'elle ne l'étouffe, et le baise moins qu'elle ne le mange. En même temps, elle lui dit, elle lui crie : « Et toi aussi, mon enfant, embrasse-moi jusqu'à m'étouffer, baise-moi jusqu'à me manger. » Or, que veut, par toutes ces impuissantes tentatives, la pauvre mère ? Elle veut s'unir, s'identifier avec le fils de ses entrailles et ne faire qu'un seul et même être avec lui. C'est l'amour qui poursuit le but qui lui est propre.

Aussi, l'amour substantiel, Jésus-Christ, Messieurs, que disait-il à son Père au moment de quitter la terre ? Il lui criait : « O mon Père, je veux que mes enfants soient avec nous... qu'ils soient un comme nous. » Ah ! si telles n'étaient pas ses paroles formelles, expresses, aurions-nous jamais pu en avoir, nous ne disons pas le sentiment, mais seulement l'idée, l'idée simple ?

Jésus-Christ veut avoir avec nous, en effet, une union semblable à celle qu'il a avec son Père. Mais, entre son Père et lui, qui nous dira les rapports, les liaisons, l'unité? Il y a entre eux fusion perpétuelle dans la même nature et sous l'influence d'un amour dont la tendresse et la profondeur n'ont pas de nom ici-bas. C'est l'amour pur et fort dans sa source infinie, c'est l'amour dans son extase éternellement virginale et féconde. Et cependant Jésus-Christ ne craint pas de comparer à cet amour incomparable celui qu'il a pour nous, et à cette identification celle qu'il veut établir entre nous et lui.

Mais comment s'accomplira ce prodige, se réalisera ce mystère, Messieurs? Ah ! ne craignez pas, ne craignez rien ! quand Jésus-Christ nous enseignait cette fin ineffable, il nous avait déjà fourni l'ineffable moyen de l'atteindre. Car, vous savez ce qu'il avait fait lorsqu'il lança vers son Père la prière de flamme que nous venons de rappeler? Il avait pris un morceau de pain en ses mains, et après l'avoir béni, consacré, il avait dit à ses apôtres : « Prenez-en tous, et en mangez, car ceci est mon corps. » Mais qu'était-ce tout cela dans la langue vraie et actuelle de l'Eglise ? Il les avait communiés pour se les unir dans toute la force qu'exigeait de lui son immense amour pour eux. Oh ! la communion, voilà donc le merveilleux instrument inventé de Dieu pour nous identifier avec lui jusqu'à la dernière limite du possible ici-bas !

Il est facile, Messieurs, de s'en rendre compte, de s'en rendre raison. Car, quand nous nous asseyons au banquet divin et que nous y recevons Jésus-Christ, lui tout vivant, lui tout entier, qu'est-ce donc qui doit invinciblement arriver ? Il doit arriver nécessairement entre lui et nous ce qui arrive entre la nourriture et

celui qui la prend. Eh ! quoi donc ? Un mélange intime, une pénétration réciproque, une assimilation entière ; telle est précisément l'image dont se sert, entre autres Pères de l'Eglise, saint Grégoire de Nysse expliquant la même vérité. Mais écoutez de quelle manière l'onctueux saint François de Sales nous dépeint, avec ses effets heureux, l'union qui s'accomplit à la Table eucharistique. Voici textuellement ce qu'il dit de ceux qui ont participé au banquet céleste : « Ils ressentent que Jésus-Christ s'épanche et se communique à toutes les parties de leurs âmes et de leurs corps. Ils l'ont au cerveau, au cœur, en la poitrine, aux yeux, aux mains, en la langue, aux oreilles, aux pieds. Mais ce Sauveur, que fait-il là ? Il redresse tout, il purifie tout, il mortifie tout, il vivifie tout : il aime dans le cœur, il entend au cerveau, il anime dans la langue, et ainsi des autres. Il fait tout en tout, et lors nous vivons, non pas nous-mêmes, mais Jésus-Christ vit en nous. »

* * *

Et maintenant, Messieurs, s'ils sont beaux et puissants, heureux et féconds, pleins de magnificence et de gloire, les trônes de la vie eucharistique dans le catholicisme, nous le voyons. Certes, en dotant l'Eglise, qu'il a plantée dans son sang, d'un tel héritage, qui n'est au fond que lui-même, mais lui avec tout l'infini de son cœur et de son esprit pour elle, notre divin Sauveur pouvait dire aux Apôtres, et en leur personne aux fidèles de tous les temps et de tous les lieux : *Ne craignez pas... j'ai vaincu le monde... et je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Aussi, de ce jour, et pour toujours, toutes les armées du monde et de l'enfer, en voulant écraser

l'Epouse du Christ, viennent-elles se briser elles-mêmes aux marches du triple trône de l'Eucharistie dans nos temples. A ce point de vue, celui-là seul, d'une résistance invincible à tout changement doctrinal, l'Eglise a fait toujours, sans le dire, sa devise de celle que certains Religieux firent graver au frontispice de leur monastère : *Stat Crux dum volvitur orbis... La Croix reste immobile, tandis que tout roule dans l'univers*. Mais, avec cette force admirable de conservation intégrale, l'Eglise en possède une autre non moins admirable d'expansion successive, de successif épanouissement. C'est par là que, non seulement elle accueille et bénit avec bonheur tous les véritables progrès de l'esprit humain, mais y concourt souvent, et toujours y mêle toutes les merveilles sociales de la piété chrétienne, dont le dogme générateur, on l'a dit et prouvé, est le dogme même de l'Eucharistie. Sous ce rapport nouveau, autre est la devise catholique. C'est celle dont Lacordaire, il y a plus de cinquante ans, fit retentir les voûtes de Notre-Dame de Paris. Il la formula ainsi : *Incedit Crux, dum incedit orbis... La Croix va de l'avant, lorsque de l'avant va le gènie de l'homme.*

Lorsque l'Arbitre souverain du ciel et de la terre, Messieurs, préparait de loin le grand Œuvre de l'Eucharistie, il n'eut garde de rien omettre de tout ce qui pouvait en rehausser la grandeur et en dilater l'influence. Il n'oublia pas même de se jouer de sa grande ennemie, de la vieille Rome, dont il força les oracles à faire pressentir au monde l'ineffable événement qui lui était réservé, tout en laissant l'orgueilleuse cité s'imaginer à souhait que là aussi il ne s'agissait que d'elle. Et c'est pourquoi, lorsqu'un

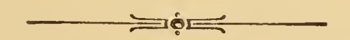
grand péril menaçait la République ou l'Empire, des voix non moins effrayées qu'effrayantes descendaient du Capitole en criant : « A l'autel ! à l'autel ! à l'autel ! » Et le peuple affolé montait, montait à flots pour se jeter au pied de l'autel du Père de ses dieux. Mais rien n'en sortait jamais pour répondre dignement à l'attente générale, universelle ; celle-ci ne reçut sa pleine et entière satisfaction qu'après que les vains simulacres eurent fait place aux réalités divines. Eh bien, Pontifes nouveaux, nouveaux Prêtres, c'est à nous qu'il appartient, quand les noirs orages s'entassent sur nos têtes, de jeter à tous les vents l'antique cri : « A l'autel ! à l'autel ! à l'autel ! » Evidemment, vis-à-vis d'une telle obligation, disons mieux, d'une telle gloire, jamais spectacle n'égala celui dont nous sommes les témoins dans le domaine de Notre-Dame de Lourdes. Selon les désirs de la Vierge Immaculée, de magnifiques temples s'y élèvent où coule à plein bord la Vie eucharistique ; et d'immenses processions y affluent de toutes les parties du monde pour s'y nourrir du Pain des forts et s'y abreuver du vin qui fait germer les vierges. Elle méritait donc au suprême degré, notre digne ville de Lourdes, dont on fait si souvent la troisième de l'univers catholique, de recevoir dans son sein le grand Congrès qui s'ouvre en ce moment, et de voir ainsi la science et la piété s'y donner un solennel et fécond baiser de paix.

EMINENCE, NOSSEIGNEURS, MESSIEURS,

Nous avons dit, et nous sommes heureux de n'avoir plus qu'à écouter pour applaudir.

Après la lecture du discours épiscopal, Mgr Hautin, archevêque de Chambéry, revêt les ornements pontificaux pour la bénédiction du Très Saint Sacrement qui clôture cette première et solennelle réunion du Congrès eucharistique de Lourdes.

Extrait du « Journal de la Grotte de Lourdes. »



LES TRAVAUX DU CONGRÈS

RÉUNIONS D'ÉTUDE ET ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

Mardi 8 août.

RÉUNION D'ÉTUDE DU MATIN

La séance de la première section est présidée par le **R. P. Lemius**, supérieur de la Basilique du Sacré-Cœur. Il est assisté de **M. l'abbé Odelin**, vicaire général de Paris, de **M. l'abbé Laclavère**, vicaire général d'Auch, du **R. P. Tesnière**, de M. le comte **de Damas**. NN. SS. les Evêques de Birmingham et de Bayonne honorent la réunion de leur présence.

Le R. P. Lemius en ouvrant la séance rappelle qu'il est là pour représenter la basilique du Sacré-Cœur de Montmartre. Il énumère les qualités des Congressistes : la simplicité, l'esprit de foi, la discrétion dans la longueur des travaux ou des discussions. Il dédie à Marie Immaculée le Congrès. Suivant la parole d'un auteur : « Ce livre contiendra tout mon cœur, je le dédie à ma Mère. »

Le R. P. Tesnière parle des Confréries du Saint Sacrement et explique la manière de les ériger. **M. le chanoine Van den Gheyn**, de Gand, veut que l'on facilite aux ouvriers et aux pauvres l'entrée dans les Confréries. Parlant des résultats des Congrès, il veut que l'on fasse connaître à NN. SS. les Evêques

les vœux, non seulement par l'envoi du volume compte rendu, mais encore par un résumé très succinct qui sera répandu très largement. On discute sur la cotisation à faire payer aux confrères du Très Saint Sacrement. M. Van den Gheyn soutient qu'il faut ne pas rendre la cotisation obligatoire, mais démocratiser les confréries. On tombe d'accord en admettant la cotisation comme simplement volontaire. Le mieux est de laisser à chaque directeur la forme à donner à la confrérie.

Le R. P. Lemius, s'inspirant de la récente lettre du cardinal Mazzella sur la dévotion au Sacré-Cœur, demande que l'on propage les Confréries du Sacré-Cœur dans les collèges ; c'est, suivant la parole de Léon XIII, le moyen de mettre un frein aux passions de la jeunesse et une voie qui conduit au Très Saint Sacrement.

M. l'abbé de Casamajor distingue entre les jeunes gens des patronages et les jeunes gens des écoles secondaires. Mais il craint que ce groupement ne les isole en les confinant dans des chapelles particulières ; il veut qu'ils aillent à la paroisse. Mais, comme le fait observer le R. P. Lemius, si l'esprit paroissial est à encourager et à développer, il y a cependant pour les confréries et pensionnats des droits acquis. La chose, même matériellement, n'est pas possible.

M. l'abbé Nougaret, curé de Saint-Joseph de Cette, insiste pour les jeunes gens sortis du collège et demande leur présence à la paroisse.

Le R. P. Tesnière explique que ces jeunes gens reçoivent dans les chapelles des enseignements utiles dont ils seraient privés s'ils ne pouvaient plus faire partie des associations. Ce qui n'empêche pas de mettre tout en œuvre pour attirer les hommes à la paroisse. On finit par s'entendre en encourageant l'esprit paroissial, mais en reconnaissant les droits acquis des collèges et pensionnats.

Le R. P. Thadée, franciscain, demande que dans les confréries des pensionnats, on insère un article destiné à susciter l'initiative privée. Pendant les vacances, il y a souvent des lacunes dans les actes de piété des jeunes gens. Il faudrait les suivre de plus près en dehors du collège. Un membre du Congrès attire l'attention de l'assemblée sur les réunions des confréries en vacances.

Au sujet de la fondation et du recrutement des confréries du Saint Sacrement, **le R. P. Albert,** missionnaire de N.-D.

du Laus, estime que le meilleur moment est celui de la clôture d'une mission.

On cite l'exemple des Chartreux de Lyon : ils ont pris la résolution de ne pas faire de mission sans établir de confrérie. A la première communion, la formule des promesses du baptême devrait être la formule de rester fidèle à la communion et à l'adoration eucharistiques.

Un membre indique l'association de la Jeunesse catholique, comme remplissant le but poursuivi par le Congrès, association dans laquelle tous les jeunes gens devraient entrer.

M. l'abbé Cazenave, curé de Cieutat, fait un rapport très intéressant sur les immenses progrès réalisés, depuis six ans, dans sa paroisse, par la confrérie du Saint Sacrement. Cette association qui, en 1893, ne comptait que trois membres, en compte aujourd'hui quatre cents.

Le R. P. Lemius signale quelques opuscules proposés au Congrès et en montre certaines exagérations.

Le R. P. Durand insiste sur l'importance qu'il y a à inculquer aux enfants, dès leur plus bas âge, une grande dévotion envers la divine Eucharistie.

Il raconte un trait charmant d'un enfant priant devant le Tabernacle pour obtenir une guérison.

Le R. P. Lemius propose un vœu, suivant lequel on conduira les enfants devant le Saint Sacrement, en les faisant prier en commun, en leur adressant des allocutions proportionnées à leur âge, aux grands jours d'adoration.

M. le chanoine Couran, de Nîmes, lit un rapport sur les adorations par professions, qui se font à la chapelle de Sainte-Eugénie.

A cette occasion **le R. P. Lemius** cite le très édifiant exemple de *l'Union catholique des Chemins de fer,* à Montmartre. Sur 200 lettres lancées dans le personnel des compagnies, 114 employés ont répondu à l'appel, et sont venus à l'adoration. Ce fut l'origine de l'Œuvre des employés de chemins de fer, qui compte, après deux ans d'existence, plus de mille membres. Parlant de l'adoration par professions, le R. P. Lemius cite les exemples touchants d'adoration des orfèvres, des épiciers, des cordonniers, de l'armée, dans laquelle les soldats deviennent des apôtres.

Dans certaines paroisses rurales, les agriculteurs viennent par villages.

M. le chanoine Couran raconte le projet d'une adoration d'artistes dramatiques, qu'il fallut ajourner de peur d'un trop grand succès d'attraction mondaine.

La réunion a été terminée par le résumé d'un rapport sur les œuvres eucharistiques d'Espagne, qui conclut par le vœu de la création d'une fédération internationale d'adoration nocturne. Il y aurait un comité central à Paris et, comme organe de la fédération, une revue internationale en français. Le vœu est adopté.

La séance se termine par la prière d'usage.

RÉUNION D'ÉTUDE DE L'APRÈS-MIDI

La réunion est présidée par **Mgr Doutreloux**, évêque de Liège, assisté de **Mgr Jauffret,** évêque de Bayonne, et de **Mgr Donati.**

M. le baron de Livois lit un remarquable discours sur l'*Hommage solennel* à rendre à Jésus Rédempteur à la fin du siècle. Les membres de l'Adoration nocturne en ont pris l'initiative en France. Le Congrès de Lourdes, pour répondre au désir de Notre Saint Père Léon XIII, émet le vœu qu'une nuit d'adoration consacre le passage du XIXe au XXe siècle, et qu'une messe de minuit y soit célébrée devant le Très Saint Sacrement exposé.

Le R. P. Lemius expose le progrès des adorations nocturnes à Montmartre. On y compte 22.687 adorateurs en l'année 1898. A l'heure actuelle, pour l'année en cours, 13.000 adorations nocturnes. Les Dames adoratrices, en 1887, étaient au nombre de 488; elles ont donné 5.648 heures. Cette année on y compte 3.664 dames adoratrices; 41.320 heures d'adoration.

Nous désirons, dit-il, faire appel à toute la France, et établir la fédération des œuvres adoratrices pour le salut national. Le R. P. présente l'exemple de la ville de Caen dont les adorations du Sacré-Cœur ont donné les plus merveilleux résultats. L'œuvre, limitée d'abord aux paroisses de la ville, est devenue

diocésaine et a envahi presque toutes les paroisses du diocèse de Bayeux. Le R. P. Lemius fait un chaleureux appel tendant à créer des œuvres de dames, des œuvres d'hommes afin d'étendre le culte et l'adoration du Cœur de Jésus vivant dans l'Eucharistie. Réunir tous les catholiques de France sous l'égide du Sacré-Cœur doit être le but poursuivi par ceux qui veulent ramener les hommes au devoir catholique. Il a fait ressortir les harmonies du Sacré-Cœur et du cœur des hommes. Former des groupes d'hommes voués au Sacré-Cœur, avec une bannière du Sacré-Cœur ou l'étendard national du Sacré-Cœur; leur faire réciter les prières *Pater, Ave* et *Credo,* et une invocation au Sacré-Cœur; qu'ils répondent aux appels de leurs curés chaque fois qu'il y aura une manifestation en l'honneur du Sacré-Cœur. Ces groupes se feront représenter aux pèlerinages diocésains, spécialement au pèlerinage national des hommes. Bientôt nous aurons 2 millions de Français qui, laissant de côté tout ce qui divise, travailleront à la régénération de la France. En préconisant le système des dizainiers, il a rappelé le grand pèlerinage d'hommes à Lourdes. Avec le Sacré-Cœur et la Vierge de Lourdes nous pouvons tout. 52 trains spéciaux, sans compter les groupes isolés. Ce fut un spectacle inoubliable. Là, devant le parvis du Rosaire, nous avons eu la pensée de réunir tous les chrétiens de France dans l'amour du Sacré-Cœur. Le bon Dieu fera des miracles comme il vient d'en faire pour le dôme, et s'il faut une Jeanne d'Arc, Dieu la suscitera pour faire la France du Sacré-Cœur.

Mgr l'évêque de Bayonne prend la parole : « Je me fais, dit Sa Grandeur, votre interprète à tous en remerciant le R. P. Lemius des choses si touchantes qu'il vient de nous dire. Nous nous ferons un devoir et un bonheur de nous conformer au vœu qu'il a exprimé. S'il fallait, pour réussir, avoir son éloquence, ce serait difficile. Grâce à Dieu, il suffit d'avoir au cœur l'amour du Sacré-Cœur et de la France. »

M. Cazeaux fait un très intéressant rapport sur les œuvres de l'Adoration nocturne dont les résultats sont vraiment merveilleux. Il rappelle que M. de Benque, président et fondateur de l'œuvre, a souvent demandé la fédération des œuvres d'adoration. Un comité a été formé dans ce but avec l'approbation de Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris. 34 diocèses ont répondu à l'appel du Comité de Paris, et ont

formé des sous-comités qui ont rendu bien plus nombreuses les nuits d'adoration. Ce comité central, en se fixant à Montmartre, s'unit à la grande adoration de Montmartre, et réalise ainsi la belle idée des œuvres groupées sous l'égide du Sacré-Cœur. Nous aurons ainsi la *Gallia pœnitens et devota.* Le vœu formé en faveur de l'adoration nocturne a été unanimement applaudi.

M. l'abbé Poey expose les résultats de l'adoration nocturne dans le diocèse de Bayonne, grâce à l'apostolat de l'excellent Métol, le pieux serviteur de Mgr de Ségur. Il a résumé le résultat d'édification, de conversions et d'organisation acquis dans cette belle œuvre. Il a montré par de touchants exemples que l'adoration est possible dans les petites paroisses. Il a terminé par cette parole de Mgr de Ségur : « Si le XIX[e] siècle a été le siècle de Marie, le XX[e] sera le siècle de l'Eucharistie. »

Le R. P. Durand ajoute de très touchants détails sur les adorations nocturnes en Belgique.

Mais il ne faut pas oublier de faire les gerbes quand on a fauché le champ de blé, ce que fait observer M. l'abbé Garnier en formulant plusieurs vœux qui résument les desiderata exprimés dans la journée, spécialement dans le beau travail du R. P. Lemius.

On donne l'analyse d'un rapport sur les congrès d'arrondissement dans le Nord. Le R. P. Lemius propose le vœu que dans tous les pèlerinages on organise des processions du Très Saint Sacrement, qui fassent de tous les pèlerinages des pèlerinages eucharistiques.

On exprime le vœu qu'il soit fondé une Revue des œuvres d'adoration nocturne et l'on invite d'ores et déjà M. l'abbé Poey à y collaborer.

RÉUNION GÉNÉRALE

La réunion est présidée par **Son Eminence le Cardinal Langénieux,** entouré de **Mgr Doutreloux,** évêque de Liège, de **NN. SS. les évêques d'Aire et de Birmingham,** et d'un très grand nombre de délégués de NN. SS. les Evêques.

Le R. P. Lemius, président de sections, résume les travaux de la journée. Avec un grand bonheur d'expressions il a salué Monseigneur de Liège et les catholiques belges, en suscitant de chaleureux applaudissements en faveur de nos frères de Flandre. Le résumé des travaux a été une éloquente démonstration de la vitalité de ce Congrès dont les études seront fécondes en très beaux résultats.

Son Eminence le Cardinal Langénieux lit un admirable discours sur l'action des Congrès eucharistiques. Il a rappelé le Congrès eucharistique de Jérusalem en termes émus, nous racontant la grandeur de l'œuvre au point de vue de l'union des Eglises. Son Eminence s'est préparée ici à cette grande entreprise dont les pèlerinages de Pénitence avaient si bien ménagé les voies. Jetant un regard sur la situation présente, il ne voit d'espérance qu'en l'Eucharistie. Les appels à la justice et à l'équité ont été sans grands succès. « Etions-nous prêts à agir ? Est-ce l'heure de Dieu qui n'a pas sonné encore? Rappelons-nous le miracle de Cana, et voyez Marie qui nous dit : Allez et faites tout ce qu'Il vous dira. Avec Marie, un cœur désespéré n'est jamais perdu. Priez pour qu'elle mette de nouveau au service de la civilisation chrétienne son épée, sa force et son cœur. »

Après lecture d'un télégramme adressé par Son Eminence le Cardinal Langénieux à Sa Sainteté Léon XIII, **le R. P. Supérieur des Missionnaires de Lourdes** lit un rapport sur le culte du Très Saint Sacrement à la grotte de Lourdes. Après avoir retracé l'histoire de la grotte de Massabielle, jadis, suppose-t-on, autel d'une déesse impure, et rappelé le caractère miraculeux des constructions admirables et des sanctuaires de Lourdes, il retrace le nombre des communions et des messes. De 1872 à 1898, on a enregistré 761.000 messes,

soit une moyenne annuelle de 24.060; et 6.000.000 de communions, soit une moyenne de 33.900. Il décrit les manifestations splendides des pèlerinages inspirés à Lourdes par la sainte Vierge. Il rappelle les premières invocations adressées à Jésus-Hostie au Pèlerinage national de 1888, et les émotions indicibles de ces acclamations, les guérisons qui suivirent; nous parle de guérisons d'ordre spirituel. La prairie elle-même fut jadis donnée en fief à la confrérie du Saint Sacrement par Barot de Savy. En face de ces splendides manifestations couronnées par le Congrès eucharistique, ne devons-nous pas voir s'accomplir les *Gesta Dei per Immaculatam Mariam ?*

Le R. P. Olivier, des Frères Prêcheurs, monte à l'ambon, et définit en termes éloquents les rapports entre la dévotion à Marie et la dévotion à l'Eucharistie. Il est impossible de séparer Jésus de Marie, surtout dans le culte qui lui est rendu.

DISCOURS DE SON ÉM. LE CARDINAL LANGÉNIEUX

Légat du Pape.

MONSEIGNEUR,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

J'ai suivi toujours avec un vif intérêt, depuis le premier Congrès eucharistique de Lille, en 1881, les progrès de votre œuvre. Je demeure reconnaissant à Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Liège d'avoir songé à Reims en 1894, et d'avoir procuré à mes prêtres et à mon peuple l'inappréciable bienfait, le spectacle réconfortant de votre prière et de vos assemblées. Et c'est pour la seconde fois que j'ai le grand honneur et la grâce de représenter au milieu de vous le Vicaire de Jésus-Christ, N. S. P. le Pape Léon XIII.

En 1893, l'Esprit-Saint, qui veille sur l'Eglise et prépare les voies à l'apostolat, vous a inspiré la pensée de porter à nos frères séparés d'Orient, sous les auspices de l'Eucharistie, l'appel maternel du Pasteur suprême, et le Saint-Siège vous a officiellement confié la mission d'aller à Jérusalem parler de paix et d'union à ces antiques chrétiens que des malentendus séculaires retiennent hors du bercail.

Là-bas, Messieurs, en ce pays des patriarches et des prophètes, sur cette terre bénie de la Rédemption qui garde, avec la trace de ses pas, le souvenir extraordinairement vivant de l'apostolat, de la mort et de la résurrection du Sauveur, au lieu même où fut instituée l'Eucharistie, à la source unique du sacerdoce, au berceau de l'Eglise, au foyer paternel, pour ainsi dire, de la grande famille catholique, qu'avez-vous fait? Vous avez prié.

Ecartant tous les prétextes, tous les griefs humains qui divisent, vous avez placé entre ces deux tronçons désunis de l'Eglise du Christ, l'adorable Sacrement de l'Eucharistie. Et alors, de ces solennités grandioses, de ces réunions pacifiques où il apparaissait si clairement que ces rites multiples, paternellement rapprochés, ne sont que des symboles différents d'une seule et même foi, des formes diverses d'un seul et même culte, un enseignement se dégageait, plus puissant, plus persuasif que toutes les controverses et toutes les polémiques des siècles passés, argument de bon sens, discret dans l'expression, mais d'une logique puissante, que saint Paul déjà avait formulé de son temps : « Si nous buvons au même calice le sang du Christ, si nous mangeons le même pain, communiant les uns et les autres au corps du Seigneur, n'en faut-il pas conclure nécessairement que tous ensemble,

Grecs, Latins, Orientaux et Romains, nous ne formons qu'une seule et même famille : *Quoniam unus panis, unum corpus multi sumus ?* » (I Cor., x, 17.)

L'histoire de vos congrès, depuis vingt ans, compte des journées bien consolantes, les étapes en sont glorieuses : Lille, Liège, Fribourg, Anvers, Toulouse, Autun..., puis Bruxelles, la dernière, imposante entre toutes. Mais je ne crois pas qu'aucun autre ait eu la portée de ce congrès de Jérusalem.

Vous n'en avez su que ce qu'en a dit la presse, et les désirs qui m'ont été manifestés maintes fois d'en connaître enfin les actes, par un compte rendu officiel, sont trop légitimes et trop impatients pour que je ne m'en fasse pas en ce moment l'écho. Vous joindrez, j'en suis sûr, MESSIEURS, vos instances aux miennes pour que M. le Secrétaire général ne retarde pas plus longtemps cette publication.

Oui, MESSIEURS, malgré des appréhensions fondées, malgré des difficultés locales considérables, malgré les troubles sanglants, les massacres d'Arménie qui les ont suivies de si près, ces solennités eucharistiques de 1893 à Jérusalem ont eu leurs conséquences. Le Saint-Siège en a consacré les idées et les conclusions par une constitution apostolique qui a mis fin à des abus et rendu confiance aux Orientaux. Pour en suivre les effets, Léon XIII a institué à Rome une congrégation spéciale de cardinaux dont il a voulu garder la présidence effective, et qu'il réunit tous les mois en sa présence.

Aussi, en peu de temps, des résultats inespérés ont-ils été obtenus !

Un souffle de vie et d'espérance a ranimé les communautés catholiques d'Orient qui languissaient découragées dans l'impuissance, et une émotion pro-

fonde a pénétré jusqu'au cœur des Eglises dissidentes. Un grand mouvement de conversions s'est manifesté en Egypte d'abord, parmi les Coptes, à la suite de la résurrection de l'antique patriarcat d'Alexandrie et de l'église de Saint-Marc ; puis, en Syrie, en Turquie, dans toute l'Asie-Mineure, depuis les Bulgares des provinces balkaniques jusqu'aux Jacobites et aux Nestoriens de Mésopotamie.

La mort, en moins de trois ans, a mis successivement en deuil tous les rites unis, et il est remarquable que les Grecs Melchites, les Syriens, les Maronites, ont élu précisément à l'éminente dignité du patriarcat les trois Evêques qui avaient pris une part prépondérante à vos réunions de mai 1893.

En un mot, la question de l'union est de nouveau posée, posée comme jamais elle ne le fut, sur un terrain net, et débarrassée de toutes ces arguties byzantines qui ont déconcerté sans cesse les âmes droites et entretenu les peuples dans l'illusion.

Au lieu de peser aujourd'hui, comme ils l'ont fait durant des siècles, dans les balances complaisantes de la politique ou de l'ambition personnelle, les raisons d'à côté, les avantages et les inconvénients d'un retour à l'unité, ils regardent la situation en face ; ils l'envisagent, grâce à votre providentielle initiative, sous son vrai jour, au point de vue religieux. Agenouillés avec nous au pied du Saint Sacrement, ils se sont retrouvés nos frères, et ils se demandent s'il est bien prouvé que la rupture ait eu jamais un fondement sérieux.

C'est-à-dire, MESSIEURS, que tout est changé.

Je ne parle pas des chefs ni des personnages auxquels le schisme a pu faire une situation ; mais, à mesure qu'elles sont renseignées, les populations s'ac-

coutument à dégager la cause religieuse des affaires politiques, et il n'est pas possible que ce mouvement d'opinion n'aboutisse, un peu plus tôt ou un peu plus tard, au triomphe de la vérité.

Aussi, MESSIEURS, cette année du Congrès eucharistique de Jérusalem, mieux encore que l'année du Concile de Florence, fera époque dans l'histoire de l'Eglise, et ce sera votre gloire que d'avoir été choisis par le Vicaire de Jésus-Christ, pour faire en Orient un de ces gestes sauveurs qui marquent une ère nouvelle pour l'apostolat catholique.

J'avais besoin, MESSIEURS, de vous dire ces choses et de vous exprimer publiquement, pour cet inappréciable concours, ma gratitude personnelle ; car humainement parlant, au jugement des diplomates les plus expérimentés et des personnages les mieux renseignés, cette entreprise ne devait être que nulle ou désastreuse. Pourquoi ces pronostics fâcheux, mais vraisemblables, ont-ils été démentis par les faits ? Parce que d'abord, à l'insu des sages de ce monde, l'heure de Dieu était venue ; — parce que les pèlerinages de pénitence, si populaires dans toute la France et si merveilleusement bénis en ce pays de Lourdes, avaient ouvert la voie et préparé les esprits ; — mais encore, mais surtout, parce que j'ai trouvé dans l'œuvre des Congrès eucharistiques, dans la prière, dans les sacrifices cachés, dans les immolations intimes qu'elle a provoquées, dans les sympathies qu'elle a su nous ménager auprès de ces populations croyantes, par la manifestation solennelle de notre foi et de notre amour au Très Saint Sacrement, l'appui efficace et décisif qui a rendu tout possible.

Voilà pourquoi j'ai tenu ce soir à vous rappeler ces souvenirs et à vous signaler ces événements. Et, en

évoquant devant vous tout ce passé, je ne puis me défendre d'une certaine émotion; car c'est ici, à Lourdes, qu'avant d'aller vous rejoindre en Terre Sainte, je suis venu, durant tout un mois, me préparer dans la solitude et la prière, sous le regard de Marie, à cette mission délicate dont je sentais peser si lourdement sur mes épaules la responsabilité ; et, pendant que là-bas nous accomplissions notre tâche, chaque jour, ici, à la basilique, les missionnaires recommandaient à Notre-Dame le Congrès de Jérusalem. Il m'est doux, MONSEIGNEUR, Votre Grandeur le comprendra, de me retrouver avec vous à Lourdes pour payer à notre Mère cette dette de reconnaissance.

D'autre part, MESSIEURS, je vous devais ces confidences, parce que j'estime que rien, en ce moment, ne saurait davantage stimuler votre zèle et ranimer, en dépit de nos tristesses, votre confiance en l'avenir.

Certes, le vent qui souffle est mauvais. La situation présente des affaires de France est de nature à déconcerter les esprits les plus optimistes, et nous n'avons en perspective que des conjectures plus sombres encore.

Il ne nous appartient pas de préjuger les desseins de Dieu sur notre pays, mais c'est notre devoir de les seconder par nos propres efforts. Il ne nous appartient pas de fixer son heure à la Providence : il dépend de nous, peut-être, d'en hâter l'avènement par nos sacrifices et par notre prière. L'homme a son mot à dire en ce monde, et sa main, pour débile qu'elle est, doit peser sur les événements. Est-ce aveuglement, est-ce lassitude ? Mais qui songe aujourd'hui que les affaires du pays sont les affaires de tous les citoyens, et que les intérêts de l'Eglise regardent tous les catholiques ? Chose étrange ; après que l'on a réclamé

si bruyamment la participation de tous au pouvoir, fait une révolution et versé tant de sang pour l'obtenir, le peuple s'en désintéresse.

L'exercice de cette souveraineté, chez la plupart, ne va guère plus loin que la lecture du journal et le besoin tout platonique d'être renseignés sur le fait du jour. Les hommes de bien semblent n'avoir plus d'énergie en dehors de la sphère tranquille de leur vie privée. Ils sont d'une passivité déplorable sur le terrain de la lutte sociale et religieuse. Au point que c'est là, peut-être, dans cette abstention, dans cet effacement des catholiques et des honnêtes gens, plus encore que dans la puissance de nos adversaires, qu'il faut chercher la cause réelle de nos humiliations et de nos malheurs.

Dans quelle mesure, MESSIEURS, cette apathie entravera-t-elle les desseins de Dieu sur notre pays? Car, enfin, il est temps, n'est-ce pas, que le ciel intervienne !

Nous avons assisté à ce long travail de déchristianisation sociale qui a énervé la France, qui l'a déconcertée et livrée, sans défense et sans voix, comme une victime dont on se joue, à ses pires ennemis. En moins de vingt ans, sous ce régime d'athéisme, ses meilleures ressources ont été compromises. Elle a laissé gaspiller follement tous les trésors de son esprit et de son cœur. Son crédit a paru fléchir sous le poids de cette épreuve, et il semble qu'un nuage ait obscurci l'éclat de son renom parmi les nations. Tout a été atteint, compromis, amoindri, et on se demande quels expédients humains sauront nous tirer des embarras où se débat actuellement notre politique. Ah ! je le sais, en temps plus malheureux encore, notre patrie a fait preuve d'une vitalité extraordinaire. Elle a des réveils

qui surprennent, et son histoire ne permet pas que l'on désespère jamais de la nation française. L'étranger, d'ailleurs, ne s'y trompe point. Mais ce qui est incontestable, c'est que les sectes ont fait leur œuvre de destruction et qu'il n'a pas tenu à elles qu'elle ne fût plus complète.

Quant à nous, catholiques, nous avons parlé, nous avons protesté ; nous en avons appelé à la justice, à l'équité, sans grand succès, il faut bien l'avouer ; nous avons prié aussi ; et, chaque jour, à mesure que la légalité se tourne contre le bon droit, nous répétons avec plus d'insistance le *Salva nos, perimus !* Mais, s'il est vrai que la Providence veut s'appuyer sur l'effort de l'homme et qu'elle exige notre concours jusqu'à l'immolation, jusqu'au sacrifice, pouvons-nous dire qu'elle nous a trouvés toujours franchement et résolûment déterminés à l'action ?

Nondum venit hora mea, répondait souvent le Seigneur Jésus-Christ à ceux qui le pressaient d'intervenir. Dans le cas présent, est-ce l'heure de Dieu qui n'a pas sonné encore, ou bien serait-elle retardée par nos hésitations, nos défaillances et nos divisions ?

Un jour, à Cana, pour éviter à des amis l'humiliation où leur imprévoyance et la sottise de serviteurs malavisés les avaient mis, la Sainte Vierge, prise de pitié, avait exposé leur détresse à son fils pour qu'il y remédiât. Or, cette initiative ne cadrait pas avec la pensée intime de Jésus. « Son heure n'était pas encore venue », et il le fit entendre. Cependant, assurée que sa prière ne resterait pas sans écho, Marie recommanda aux gens de service de faire tout ce que le Seigneur ordonnerait : *Quodcumque dixerit vobis facite.* (Joan., II, 6.) Les grandes urnes vides furent remplies d'eau, et il advint ce que vous savez. Ce fut

le premier miracle du Sauveur, figuratif de l'Eucharistie.

Eh bien! MESSIEURS, prenons pour nous ce conseil de Notre-Dame : « Faites ce qu'il vous dira! » et que cette parole d'encouragement et d'espérance soit la devise de notre Congrès.

A Lourdes, sa terre d'adoption, la Sainte Vierge ne cesse de prodiguer à la France les témoignages les plus éclatants de sa maternelle prédilection. Elle sait notre détresse. Elle y compatit : elle l'a dit à Bernadette. Elle entend notre prière. Elle sera notre avocate auprès de son divin Fils, et le temps de l'épreuve sera abrégé. Car, avec Marie, une cause, fût-elle désespérée, n'est jamais perdue.

Qu'elle est donc sainte, MESSIEURS, la tâche de ce Congrès! La prière, l'adoration, l'amende honorable au Très Saint Sacrement, le témoignage public de notre amour au Christ Notre-Seigneur! Prier à la Grotte de Lourdes, comme en 1893 vous avez prié au Calvaire et au Saint-Sépulcre! — Prier, en ce lieu béni où l'on prie comme nulle part ailleurs, où la ferveur des foules, dans l'intensité de la supplication, s'élève jusqu'à ce cri irrésistible de foi qui commande au miracle! — Prier, pour que la perversité ou l'insuffisance des hommes ne fasse point obstacle à la volonté de Dieu! — Prier, pour que l'œuvre de la Rédemption, par l'action apostolique de l'Eglise, s'accomplisse dans le monde, en dépit des difficultés et des persécutions! — pour que les nations catholiques, dont je salue avec une fraternelle affection et une profonde gratitude les illustres représentants, évêques, prélats, prêtres et laïques, membres de l'œuvre internationale des Congrès eucharistiques, pour que les nations catholiques, dis-je, fidèles à leur mission providen-

tielle, aient le souci toujours, en respectant dans leur politique le principe sacré du pouvoir, d'étendre le règne de Dieu sur la terre ! — Prier (vous nous permettrez, Messeigneurs et Messieurs, cette insistance, elle est assez justifiée par les circonstances), prier, pour que notre France, la fille aînée de l'Eglise, la grande prodigue de ce siècle, oublieuse trop longtemps de sa naissance et de son rang, à laquelle naguère, en 1896, durant toute cette année du Centenaire et du Jubilé national, nous nous sommes efforcés, à Reims, de rappeler son passé, son baptême, ses promesses et son devoir, se reprenne enfin dans un effort vainqueur ; pour qu'elle ne s'endurcisse pas comme cette Jérusalem coupable qui a résisté aux larmes du Sauveur ; pour qu'elle entende au contraire, pour qu'elle comprenne, elle aussi, les appels si pressants de Léon XIII ; pour qu'elle désavoue et répare tout le mal que les ennemis de Dieu ont fait en son nom, et qu'elle mette de nouveau, au service de la civilisation chrétienne, son épée, sa parole et son cœur ! — Prier assez, pour que la vérité triomphe du mensonge ; pour que, semblable au feu du ciel dont l'éclat fait violence même aux yeux qui se ferment, l'affirmation de la vie surnaturelle qui se manifeste, malgré tout, sous tant de formes, en notre pays, qui se dégage surtout avec tant de puissance des événements miraculeux de Lourdes, s'impose à l'esprit public, au bon sens du peuple, à ceux que l'indifférence paralyse, à ceux que les préventions aveuglent !

Ah ! Messieurs, puisque Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Liège nous a fait cette faveur, pour nous consoler dans notre affliction, de mettre entre nos mains cet admirable instrument de prière ; puisque Sa Sainteté Léon XIII a voulu s'associer à nous d'une façon si

étroite, qu'il participe de sa personne à nos assemblées et que sa voix implore avec les nôtres ; puisque Notre-Dame nous accueille et nous sourit, ayons confiance ! Allons à Jésus ! et, loyalement, généreusement, prêtres dans votre ministère, laïques de toutes conditions dans le cercle de vos affaires et de vos relations, femmes chrétiennes, dans le monde, au foyer de la famille, jeunes gens partout dans les milieux plus ardents, plus agités, où vous poussent le devoir, le dévouement, le besoin d'agir, tous, avec des vues plus larges, avec des préoccupations plus hautes, écoutez-le et faites ce qu'il vous dira ! *Quodcumque dixerit vobis, facite.*

SERMON DU SOIR

Premier sermon du R. P. COUBÉ, *S. J.*

LA SAINTE COMMUNION

O salutaris hostia ! O hostie salutaire !

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Quand elle rayonne dans la pénombre de nos sanctuaires, tremblante entre les mains du prêtre qui l'élève, ou sertie dans l'or de l'ostensoir, l'hostie ne nous apparaît-elle pas, au milieu de nos tristesses, comme un gage de salut, une messagère de paix et d'espérance ? La terre lève vers elle un regard suppliant. Dieu l'enveloppe d'un sourire d'amour. Tous ceux que guette la mort attendent

d'elle la vie. Elle est vraiment l'hostie salutaire : *salutaris hostia.*

Des hommes de tous pays tendent vers elle leurs lèvres affamées, et, quand ils l'ont reçue, sentent se renouveler leur jeunesse et leur vigueur morale. Ignorants et intellectuels, pauvres et riches, tous ceux qui vivent vivent par elle, tous ceux qui marchent marchent dans sa force, et, unis dans un même sentiment de reconnaissance, ils s'en vont par le monde chantant sa gloire : O hostie bien-aimée ! O hostie salutaire ! *O salutaris hostia !*

La gloire de l'hostie, oh ! qui la dira ? C'est la nuée légère où la Splendeur infinie s'enferme pour venir jusqu'à nous, mais où elle se cache à peine, trahie par l'éclat de ses bienfaits, comme le soleil par l'éclat de ses rayons derrière le nuage qu'il dore.

L'hostie c'est la gloire de Dieu, car c'est l'abrégé de ses merveilles, le dernier mot ici-bas de sa puissance et de sa tendresse. C'est la gloire de l'humanité, car c'est la grande preuve de l'amour dont Dieu la poursuit, c'est en elle que se consomme la déification de l'âme par son hymen mystérieux avec le Christ.

Et voici que cette gloire se répand au delà de nos églises. Des milliers et des milliers d'hommes vont en pèlerinage à nos grands sanctuaires comme aux âges de foi, et ne s'arrêtent que pour tomber à genoux tous ensemble, mouvement sublime, devant une table sainte. Des processions d'hommes, marchant dans les fleurs, entourent le Saint Sacrement ; et moins droite monte vers le ciel la flamme de leurs cierges, moins odorante la fumée de l'encens que la douce et virile prière qui s'exhale de leur cœur : O hostie bien-aimée ! O hostie salutaire ! *O salutaris hostia !*

Incontestablement il y a progrès, ascension du monde vers le tabernacle. L'aube de ce siècle était encore plongée dans les froides brumes du jansénisme, mais peu à peu le soleil de l'Eucharistie les a dissipées, et les

âmes se sont épanouies dans sa clarté comme les fleurs aux caresses du premier rayon matinal.

Qui eût dit aux hommes de la Révolution et du premier Empire, à ceux qui virent la désolation ou la solitude de nos temples durant le premier tiers de ce siècle, alors que le spectacle d'un homme communiant était une curiosité qui faisait sourire, qui eût dit à ces pauvres indifférents ou à ces forcenés qu'un jour viendrait où leurs petits-fils aimeraient à venir publiquement, par milliers, se prosterner, abîmés dans leur foi et leur amour, au pied de l'autel, pour y recevoir leur Dieu ? Ah ! le monde a marché ! Les pères criaient ou laissaient crier : Ecrasons l'infâme ! Et les fils répètent joyeux : O hostie bien-aimée ! O hostie salutaire ! *O salutaris hostia!*

Les Congrès eucharistiques, nés de cette dévotion croissante, lui ont imprimé une vive impulsion. Le Souverain Pontife le constatait et s'en réjouissait dans le bref où il leur donnait saint Pascal Baylon pour patron. En effet, dans tous les pays où ils se transportent comme des camps volants, en France, en Belgique, en Suisse, en Orient, ils suscitent de nouveaux soldats à l'Eucharistie, ils l'entourent d'une garde d'honneur; en un mot, ils promènent au grand soleil dans nos grandes villes l'étendard eucharistique où rayonne le Sacré-Cœur, vrai labarum des temps à venir[1].

Il faut, messieurs, que ce Congrès se signale entre tous par son zèle et par ses effets. Il faut qu'il projette au loin sa lumière sur ce vingtième siècle qui doit être le siècle de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur. Il faut que Marie offre ici une royale hospitalité à son glorieux Fils, qu'elle étende sur lui son manteau d'azur comme un dais somptueux. Il faut que, de cette terre de France, terre de tous les prosélytismes, et du pied de ces montagnes, parte et se répande par le monde un immense ébranlement eu-

[1] Le Congrès eucharistique de Lourdes est le douzième. Les précédents ont été tenus à Lille (1881), Avignon, Liège, Fribourg, Toulouse, Paris, Anvers, Jérusalem, Reims, Paray-le-Monial, Bruxelles.

charistique, comme une vague d'amour qui soulève tous les peuples et les porte vers le tabernacle, ce promontoire béni de l'éternité qui s'avance vers nous dans la mer du temps.

Pour coopérer à cette œuvre de salut, je m'efforcerai chaque soir de ce Congrès, à l'heure où les impressions reviennent adoucies flotter à la surface de l'âme, de faire repasser devant vos yeux la sainte vision de l'hostie qui les aura enchantés durant le jour. Je voudrais provoquer par votre entremise, surtout parmi les hommes qui ne s'approchent que rarement de l'autel, un mouvement vers la communion hebdomadaire, sans préjudice des attraits et des avantages qu'une communion plus fréquente aura toujours pour des chrétiens plus fervents. Je me propose pour cela de vous exposer aujourd'hui l'utilité et les bienfaits de la communion en général. Demain, nous verrons que, pour produire la plénitude de ses effets, il convient que cette communion ait lieu au moins tous les dimanches. Le troisième jour, je vous montrerai les raisons spéciales qu'ont les hommes de recourir ainsi chaque semaine à l'Eucharistie.

Eminence,

Lorsque, il y a cinq ans, à travers les rues de Jérusalem, vous promeniez la majesté de la pourpre romaine sur la douceur d'une blanche mule orientale, et que, dans l'élan de leur foi, les chrétiens s'écriaient sur votre passage : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » ces bénédictions que vous souleviez comme la poussière du chemin et celles par lesquelles vous leur répondiez figuraient royalement les hommages que reçoit l'Eucharistie et les bienfaits qu'elle répand dans sa marche triomphale à travers le monde. C'est avec la même foi que nous vous saluons, car vous êtes toujours l'envoyé du Seigneur, du Seigneur de Rome comme du Seigneur du ciel ; c'est avec le même frémissement de respect et d'amour que nous nous inclinerons quand

vous élèverez l'hostie, car c'est encore le salut du monde que votre main aura la gloire de nous présenter dans la paix de ces montagnes, comme elle le montrait aux croyants et aux infidèles dans la grande lumière de l'Orient.

I

Dans la promesse de l'Eucharistie que nous lisons au chapitre sixième de saint Jean, Notre-Seigneur nous dit : « Le pain que je vous donnerai c'est ma propre chair pour la vie du monde. » Oh ! comme nous avons besoin de cette vie que nous promet le Sauveur ! Comme notre âme est souvent peu vivante ! Comme elle se traîne misérablement et douloureusement vers le devoir ! Parfois le bien suprême nous apparaît avec sa beauté prestigieuse : nous voudrions l'aimer et nous élancer vers lui, mais nous restons comme en rêve cloués dans notre vieil égoïsme : ce n'est pas la vie ! Nous voudrions résister à la fascination du mal, mais le plaisir nous attire comme le serpent attire l'oiselet, et nous nous apercevons parfois avec un grand cri d'épouvante que nous sommes enlacés dans ses orbes mortels : ce n'est pas la vie ! Fatigués de nos épreuves, nous nous asseyons parfois, et nous nous endormons sous un arbre au bord de la route, c'est-à-dire que nous demandons à la créature des consolations imprudentes ou coupables ; mais l'arbre aux sombres fleurs laisse tomber sur nous ses lourdes émanations qui engourdissent la volonté et jettent l'âme dans d'effrayantes torpeurs : ce n'est pas la vie. La tête penchée et languissante, la main sur un cœur qui ne bat plus que faiblement, l'humanité peut dire avec le Roi-Prophète : « *Aruit cor meum :* Mon cœur s'est desséché : ce n'est pas la vie [1] ! »

La vie, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est lui qui

[1] Ps. CI, v. 5.

dans la communion vient guérir nos langueurs et nous donne cette belle santé morale qui permet de marcher allègrement au sentier de la vertu. Ces hommes qui, de tous temps, sont restés purs au milieu des tentations les plus violentes, ces saints qui se consacraient au soulagement de toutes les misères humaines, ces martyrs qui souriaient au milieu des tortures, c'était bien la vie, n'est-ce pas ? la vie dans son épanouissement le plus superbe ; mais où donc ces héros l'avaient-ils puisée ? Ah ! s'ils pouvaient ici nous parler, ils nous répondraient, en regardant l'hostie à travers des larmes de reconnaissance : C'est elle qui nous a rendus forts ! C'est elle qui nous a sauvés de nous-mêmes : *O salutaris hostia !*

*
* *

Mais comment Notre-Seigneur forme-t-il ainsi les âmes et les rend-il victorieuses du mal ? C'est d'abord par une abondante communication de la GRACE SANCTIFIANTE, c'est-à-dire de sa propre vie.

Lorsque nous vivons dans l'intimité d'une grande âme à la haute intelligence, au caractère puissant, il émane d'elle comme un effluve magnétique qui nous enveloppe, nous subjugue et décalque au fond de notre cœur sa volonté, ses goûts, ses idées, en un mot son portrait moral. Sa beauté s'imprime en nous comme un cachet d'or sur une cire molle.

Mais si cette âme nous aime profondément et si nous répondons à sa tendresse, oh ! alors son contact a sur nous une vertu assimilatrice incomparablement plus intense. C'est avec une irrésistible maîtrise que l'amour égale et frappe au même coin ceux qu'il unit : il fait battre leurs cœurs à l'unisson dans une vie et une respiration communes de tous les instants.

Or, Jésus-Christ possède d'abord, avec la plus haute des intelligences, le plus énergique des caractères, et

par suite la plus volontaire, la plus dominatrice des âmes, la plus capable de réduire et de s'assujettir les volontés des hommes. De plus, il nous aime d'un amour infini. Or, par la communion, il entre dans notre âme, il contracte avec elle une union merveilleuse que l'amour humain le plus exalté n'eût jamais rêvée. Nous ne touchons pas seulement la frange de sa robe, comme la pauvre femme timide de l'Evangile. Nous ne baisons pas seulement ses pieds comme Madeleine. Nous ne reposons pas seulement sur son cœur comme saint Jean. Oh ! c'est bien mieux ! nous le recevons dans notre cœur. Sa chair sacrée touche notre chair, son sang baigne notre poitrine, son âme se mêle à notre âme dans une incroyable unité, qui, plus que la croix, est le scandale des juifs et la folie des gentils.

Quand donc une âme répond et se prête à ce prodigieux amour, — et elle y répond quand elle va par la communion fréquente et bien préparée s'unir à son Dieu, — comment voulez-vous qu'elle échappe à son action, à sa force transformatrice ? Il se produit une compénétration, une fusion, une sorte d'osmose de la vie du Christ dans notre vie, de sa force dans notre faiblesse, de sa richesse dans notre misère, de sa grâce dans notre nature.

J'ai dit sa grâce : remarquez en effet que l'influence qu'il a sur notre âme dans ce prodigieux contact n'est pas humaine. Jésus n'est pas seulement le plus beau et le plus parfait des enfants des hommes, il est Dieu, et c'est la personne divine qui agit en lui, par elle-même et par son humanité. C'est la divinité qui nous envahit, c'est la vie divine qui se jette et coule impétueusement dans notre âme comme un océan qui se précipiterait jusqu'à le remplir dans un gouffre ouvert près de son rivage. Et cette vie divine captée à sa source éternelle, c'est la grâce.

La grâce, messieurs, c'est donc une participation finie de la vie infinie ; c'est la vie divine adoucie et comme diluée à très petite dose pour que nous puissions la sup-

porter ; mais c'est bien cependant la vie divine s'épanouissant en actes d'une essence supérieure à toutes les forces créées.

*
* *

Mais si la grâce nous élève à un ordre supérieur, si c'est là son rôle propre et spécifique, elle nous guérit en même temps des blessures que nous a faites le péché : *elevans et sanans.* Il y a en effet en nous une vie mauvaise, la vie des passions, vie d'en bas, vie satanique, c'est la concupiscence. Les saints eux-mêmes en ont connu les énergies humiliantes. Elle arrachait cette plainte à saint Paul : « Malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ! » Cette plainte de l'apôtre retentit de siècle en siècle. Nous la retrouvons sur les lèvres de saint Augustin, quand il nous raconte que ses passions cherchaient à le ramener au péché en le tirant par sa robe de chair. Nous la retrouvons sur les lèvres de saint Jérôme, quand il nous dit que les fantômes impurs de Rome le poursuivaient jusque dans le désert et qu'il les voyait sourire, grimacer et danser sur les parois de la caverne où il s'était enseveli vivant.

Or la grâce s'oppose en nous comme une vie supérieure à cette vie inférieure des passions. La concupiscence dit : En bas ! La grâce dit : En haut ! La concupiscence est l'animal immonde que l'Evangile nous montre se précipitant du haut d'un rocher dans l'abîme ; la grâce est l'aigle qui emporte l'âme et la chair de l'homme, dans une étreinte parfois sanglante, jusqu'aux pures régions du sacrifice et de l'extase. Or, nul sacrement ne répand en nous la grâce avec autant d'abondance que l'Eucharistie, puisqu'elle nous donne l'auteur même de la grâce. L'inclination au mal est diminuée ou notre force de résistance augmentée par toute cette vie que Jésus-Christ nous communique. C'est la doctrine expresse des saints Pères.

Ecoutez saint Cyrille d'Alexandrie : « Quand Jésus-

Christ vient habiter en nous par la communion, il y réduit la tyrannie de la loi des membres, il apaise les troubles et guérit toutes les affections morbides de notre âme. » — Et saint Chrysostome : « Comment nous délivrerons-nous de ce venin de nos passions ? Ce sera en buvant la liqueur qui tue tous les serpents et reptiles de notre cœur. Et quel est, me direz-vous, ce singulier breuvage qui a une telle vertu ? C'est le précieux sang du Christ, si nous le recevons avec confiance. » — Et saint Grégoire de Nysse : « Ce sacrement, c'est le remède salutaire qui corrige en nous les coupables convoitises de nos sens. » — Et Albert le Grand : « Il n'est pas plus naturel à l'eau de rafraîchir qu'à ce divin sacrement de diminuer en nous les ardeurs de la concupiscence : *Sicut aqua refrigerat, ita istud sacramentum ardorem concupiscentiæ mitigat.* »

N'y a-t-il pas, messieurs, des heures dans notre vie où nous sommes pris d'un immense désir de devenir meilleurs et d'en finir une bonne fois avec les faiblesses et les capitulations de la conscience? Mais bientôt l'angoisse nous étreint le cerveau et le cœur, quand repassent devant nos yeux les mêmes bons désirs déjà vingt fois et cent fois formés et toujours inexécutés, les mêmes résolutions prises et toujours violées, les mêmes serments trahis, ce poids du mal, ce boulet de la concupiscence qui entraîne en bas une âme faite pour le Thabor. « Ah ! sommes-nous tentés de nous écrier avec saint Paul, malheureux homme que je suis, qui me délivrera de ce corps de mort ? » Qui vous en délivrera? mais c'est le corps du Christ. Recevez-le donc souvent; mais entendez bien ceci, recevez-le avec foi, avec respect, avec un généreux désir de vous prêter à la transformation qu'il vient opérer en vous. C'est notre corps qui nous perd : c'est le corps du Christ qui nous sauve ! Oh ! comme nous avons raison de nous écrier dans la prière *Anima Christi :* Corps du Christ, sauvez-moi : *Corpus Christi, salva me !*

Quand il vient en nous, ce corps sacré et immaculé, quand son cœur palpite sur notre cœur, nous pouvons vraiment dire avec saint Paul: Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi. O vie, ô grande vie de mon Dieu, coulez donc en moi, inondez-moi de vos vagues fécondes, purifiez mes pensées et mes volontés, mes goûts et mes désirs : faites de moi un autre Christ : *alter Christus*. Vienne le démon, je ne le craindrai pas ! Je lui dirai : Arrière, Satan, arrière ! Reconnais en moi celui qui t'adressa jadis cet ordre superbe. Arrière, Satan, arrière ! Porte ailleurs tes pensées de boue. Le Cœur très pur qui se plaît au milieu des lis est avec moi, et me défend contre tes éclaboussures. Arrière ! Le Cœur très doux et très humble est avec moi, et je préfère le calvaire des humiliations au pinacle de l'orgueil. Arrière ! Obéis ; car, si je ne puis rien par moi-même, je puis tout en celui qui me fortifie : *Omnia possum in eo qui me confortat*.

« Mangez de ce fruit, vous serez semblables à Dieu. » C'est le serpent qui parlait ainsi à nos premiers parents. Mais aujourd'hui c'est Dieu lui-même qui nous introduit dans l'Eden de l'Eucharistie et nous dit : « Mangez de ce pain et vous serez semblables à moi. » C'est en effet pour nous montrer combien ce sacrement nous est nécessaire que Notre-Seigneur l'a institué sous forme de repas, et qu'il appelle son corps le pain qui donne la vie au monde. De même que pour renouveler et enrichir le sang dans nos veines, il nous faut une nourriture substantielle et abondante, de même pour entretenir dans nos âmes la grâce, principe de la vie surnaturelle, il nous faut recourir souvent à ce pain divin.

Si nos âmes sont si faibles, si anémiées, brûlées de la fièvre des passions, c'est parce que nous n'allons pas assez à l'Eucharistie. La tête penchée, languissante, la main sur un cœur qui ne bat plus que faiblement, l'humanité peut redire sa plainte éternelle : *Aruit cor meum*, mais elle doit y ajouter l'explication du prophète :

« Si mon cœur est desséché, fané, si faible, c'est parce que j'ai oublié de manger mon pain : *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum.* » D'où vient que le flot de l'orgueil et de la colère monte si souvent du fond de mon âme à mes lèvres ? J'ai oublié de manger mon pain, le pain des humbles. D'où vient que la sensualité me trouve si lâche ? J'ai oublié de manger mon pain, le pain des anges. D'où vient que la douleur m'abat de son premier coup d'aile, et que je ne sais plus lutter ? J'ai oublié de manger mon pain, le pain des forts. D'où vient que sur la route du devoir, je m'affaisse si souvent ? J'ai oublié de manger mon pain, le pain des voyageurs : *Panis viatorum* [1].

Le pain des voyageurs ! Mais nous sommes tous les pèlerins de l'éternité, et nous allons par des sentiers rocailleux et semés de ronces, où nos pieds sont vite meurtris et où nous succombons, comme jadis le prophète Elie. Poursuivi par ses ennemis, ce grand homme s'était réfugié dans le désert ; mais bientôt, épuisé de fatigue et dégoûté d'une vie de luttes et de dangers perpétuels, il se couche sous un arbre et dit à Dieu : « Seigneur, faites-moi mourir ! » Voilà donc le plus illustre voyant du peuple de Dieu, celui que l'Esprit-Saint appelait le « char et le conducteur d'Israël », c'est-à-dire l'homme chargé de guider et de soutenir les autres, le voilà abattu, brisé, qui ne veut plus lutter et appelle la mort. Il s'endort, mais bientôt une voix le réveille et lui crie : *Surge et comede!* Lève-toi et mange ! Le prophète voit à côté de lui un petit pain cuit sous la cendre, il se lève, il le mange ; la vigueur renaît dans ses membres, le courage dans son cœur, il se remet en route et trouve

[1] « Le plus grand nombre des hommes ne communient plus ou communient peu. De là, l'anémie morale, et, parmi les plus graves de ses conséquences, la question sociale, avant tout question morale : de là, la dégénérescence, à tous les degrés, de notre pauvre humanité, et la mort à bref délai, si l'on ne revient à se nourrir du Pain de vie. » (*Lettre circulaire de Mgr Doutreloux, évêque de Liège, annonçant l'ouverture du Congrès de Lourdes.*)

dans cette nourriture miraculeuse la force miraculeuse de marcher pendant quarante jours dans le désert, jusqu'à la montagne de Dieu : *usque ad montem Dei.*

Ce pain, messieurs, symbolise l'Eucharistie. Elie couché sous son arbre, c'est ce chrétien qui, après avoir quelque temps résisté, se décourage, renonce à la lutte et va mendier à la créature ou au péché un peu de repos, d'ombrage et de fraîcheur. Elie endormi, c'est la volonté liée par un lâche sommeil. Ah ! si vous sentez ainsi la torpeur et l'engourdissement qui vous gagnent, si la force vous manque, écoutez la voix qui tombe des cieux : *Surge et comede :* Lève-toi et mange. Ecoutez la voix du Christ qui passe dans le désert, l'hostie à la main, qui se penche sur vous et vous dit : *Accipite et manducate :* Prenez et mangez, c'est mon corps. Allons, frère, debout ! Debout, pauvre endormi, pauvre vaincu de la vie. Mange le pain des anges devenu le pain des voyageurs : *panis angelorum factus cibus viatorum.* Ce pain te rendra ta jeunesse et ta force, tu frapperas de nouveau la terre d'un pied ferme et sonore, et tu arriveras à travers le désert de la vie à la vraie montagne de Dieu : *usque ad montem Dei.*

Le monde entier devrait, à genoux, les bras en croix, les yeux levés vers le ciel, demander à Dieu cette manne vivifiante, et répéter chaque jour la prière des juifs à Jésus : « *Domine, semper da nobis panem hunc :* Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain. » Hélas ! tout est renversé : le monde a désappris cette belle prière. C'est Dieu lui-même qui doit venir nous proposer le pain de vie, nous faire valoir ses présents, nous supplier de les accepter. Il nous crie : Prenez et mangez ! *Comedite panem meum, bibite vinum quod miscui vobis.* Mangez mon pain, buvez ce vin que je vous ai préparé ! C'est la vie, c'est la force, c'est la joie. Et pourquoi voulez-vous mourir, ô mon peuple ? *Quare moriemini?* Disons-lui du fond du cœur : Nous voulons vivre, Seigneur. Nous vous demandons le pain de vie : *Semper da nobis panem hunc.*

Nous recourons à vous, ô hostie salutaire : *O salutaris hostia*. Des guerres redoutables nous pressent de toutes parts : *Bella premunt hostilia*... Donnez-nous la force et le secours dont nous avons besoin : *Da robur, fer auxilium*.

II

La théologie nous enseigne que, en outre de la grâce sanctifiante, nous avons besoin de secours passagers spéciaux appelés GRACES ACTUELLES, pour nous exciter et nous aider à produire facilement les actes de la vie surnaturelle. Illuminations rapides de l'esprit qui nous montrent le chemin du bien et les abîmes qui le bordent, éclairs qui déchirent la nuit des erreurs et des préjugés, douces émotions du cœur qui nous font goûter combien le Seigneur est suave et son joug léger, ces grâces actuelles nous sont nécessaires pour contre-balancer les influences pernicieuses des passions et des tentations. De même que la grâce sanctifiante, disposition générale et habituelle au bien, s'oppose en nous à la concupiscence, disposition générale et habituelle au mal, la grâce actuelle, secours transitoire et particulier, s'oppose à la tentation, attaque transitoire et particulière de l'esprit mauvais. Secours permanent contre une hostilité permanente, secours passager contre un assaut passager, voilà ce qui nous est nécessaire et voilà ce que nous trouvons dans la sainte communion. Elle nous crée un titre à ces divers renforts des grâces actuelles ; elle nous les envoie au moment voulu et sur tous les points menacés.

Une des formes les plus intéressantes et les plus efficaces sous lesquelles ces grâces s'offrent à notre âme, ce sont les dispositions qu'elles créent en nous par la seule considération de la grandeur et de la majesté du Dieu de l'hostie.

Voici un homme qui a la foi. Il croit en la présence du Christ dans l'hostie : il croit que son Dieu est là, le Dieu

vivant, son Créateur, l'Adoré du ciel, le Bien-aimé qui est mort pour lui, le Terrible qui le jugera. Dès lors, comment ne serait-il pas pénétré d'un immense respect et d'un immense amour? Comment oserait-il le recevoir dans une âme souillée? « Combien, s'écriait saint Jean Chrysostome s'adressant au peuple d'Antioche, combien ne doivent pas être saintes les lèvres empourprées de ce sang divin, pures et plus radieuses que le rayon de soleil les mains qui divisent cette chair sacrée [1] ! » Il parlait pour les chrétiens de son temps qui communiaient sous les deux espèces et à qui l'Eglise permettait de toucher et de s'administrer eux-mêmes le corps du Sauveur. Mais sa pensée reste vraie pour les chrétiens de nos jours, car ils reçoivent Jésus-Christ tout entier dans l'hostie que seul le prêtre a aujourd'hui le droit de toucher [2].

Les hommes étrangers à notre foi comprennent eux-mêmes combien cette pensée que Dieu est présent sous les saintes espèces doit avoir de force pour nous inspirer un profond respect envers ce sacrement et l'horreur de ce qui nous en rendrait indignes. Voltaire, que je puis bien citer ici puisque l'Evangile cite le témoignage que les démons rendaient à la sainteté de Jésus, Voltaire

[1] *Saint Chrysostome.* Homélie LX, au peuple d'Antioche.

[2] Dans la primitive Eglise, les laïques recevaient le corps du Christ dans leur main droite appuyée et croisée sur la main gauche, puis le portaient respectueusement à leur bouche. « En allant à la communion, dit saint Cyrille de Jérusalem, approche non point avec les mains étendues... mais avec la gauche placée comme une sorte de coussin sous la droite, qui doit recevoir un si grand roi. » — Quant aux femmes, elles recevaient la sainte hostie sur un linge blanc, appelé *dominicale,* sur lequel elles la prenaient avec les lèvres. On lit dans un sermon attribué à saint Augustin, mais qui est plus probablement de saint Césaire d'Arles : « Tous les hommes, quand ils doivent approcher de l'autel, lavent leurs mains (qui doivent toucher le pain sacré), et toutes les femmes présentent des linges blancs, où elles reçoivent le corps du Christ. » On retrouve cet usage en France au sixième siècle. Un concile d'Auxerre, en 578, porte ce canon : « Qu'il ne soit pas permis à une femme de recevoir l'Eucharistie sur la main nue. Que chaque femme, quand elle communie, ait son *dominicale ;* que si elle n'en a pas, qu'elle ne communie pas. » (Voir Martigny, *Dict. des Antiq. chrét.*, art. COMMUNION et DOMINICALE.)

écrivait : « Voilà des hommes qui reçoivent Dieu dans eux, au milieu d'une cérémonie auguste, à la lueur de cent cierges, après une musique qui a enchanté leurs sens, auprès d'un autel brillant d'or. L'imagination est subjuguée, l'âme saisie et attendrie ; on respire à peine, on est détaché de tout bien terrestre, on est uni avec Dieu, il est dans notre chair et notre sang. Qui osera, qui pourra commettre après cela une seule faute, en concevoir seulement la pensée ? Il était impossible, sans doute, d'imaginer un mystère qui retînt plus fortement les hommes dans la vertu [1]. »

Sans doute nos cérémonies religieuses parlent à nos yeux et rendent plus sensibles les réalités divines dont elles sont les voiles transparents et les brillants symboles. Mais ce sont ces réalités et non pas de bienheureux mirages, des jeux de l'imagination, comme Voltaire semble l'insinuer, qui agissent sur notre âme. Oui, la lumière des cierges flatte mes yeux ; mais la lumière qui éclaire mon cœur, c'est ma foi infaillible qui me montre mon Dieu caché dans l'hostie. Oui, la musique sacrée me berce doucement ; mais la musique qui m'élève au-dessus de moi-même, c'est la voix de mon Dieu qui m'appelle et me parle de son amour et me demande le mien. Oui, l'autel brillant d'or me dit que mon âme doit avoir elle aussi sa parure ; mais mille fois plus brillante, au milieu des lumières qu'elle éclipse aux yeux de ma foi, m'apparaît l'hostie : c'est pour elle que je veux faire de mon cœur une patène d'or, un ciboire d'or, un calice d'or. Non, ce n'est pas une naïve illusion, c'est vous-même, ô hostie bien-aimée, qui enchantez mon âme et la purifiez : *O salutaris hostia !*

*
* *

C'est surtout au moment de la tentation que nous avons besoin de ces grâces actuelles dont l'Eucharistie

[1] *Questions sur l'Encyclopédie,* t. VI, édit. de Genève.

est pour nous le principe. Mais Notre-Seigneur agit ici de deux manières bien différentes suivant la nature des âmes. Tantôt il apaise en nous le tumulte des passions, tantôt il leur laisse leur violence, mais accroît notre force pour y résister.

Oui, il arrive parfois que la seule présence de Notre-Seigneur met en fuite l'ennemi. Le Maître était terrible quand il chassait jadis le démon des corps des possédés. Il lui disait avec une irrésistible majesté : « Va-t'en, esprit immonde, va-t'en ! » et le démon s'en allait. Bien que la tentation ne soit pas la possession, c'est toujours Satan qui veut nous arracher à Dieu et nous asservir, et Jésus a toujours la vertu de le chasser. L'ennemi, dit saint Pierre Damien, est épouvanté quand il voit les lèvres du chrétien rougies du sang du Christ : *Terretur adversarius cum christiani labia videt Christi cruore rubentia.* Marchez donc sur lui, ô chrétiens, le front haut, les lèvres empourprées du sang divin ; dites-lui : « Va-t'en, esprit immonde, va-t'en ! » et il vous obéira, ou plutôt il obéira au Créateur dont il reconnaîtra la toute-puissance dans une pauvre petite créature.

L'âme qui jouit de cette paix n'a pas sans doute le mérite de la lutte, mais elle y trouve aussi des avantages : calme et confiante, elle porte son activité sur d'autres points ; elle travaille à l'acquisition des vertus chrétiennes, elle prie et se dévoue pour les autres âmes. Lorsque Jésus apaisait les flots sur la mer de Tibériade, la barque de Pierre voguait au large, et les apôtres écoutaient délicieusement les enseignements du divin Rabbi. De même, quand Jésus nous délivre de la tentation, notre âme est comme portée sur des flots tranquilles, dans la sérénité de son innocence, au gai soleil de la grâce, et parle doucement à Dieu et l'écoute dans la prière. Cette sérénité n'est pas, il faut l'avouer, la règle ordinaire, mais elle est parfois bien sensible, et, outre qu'elle permet à l'âme de se reposer et de reprendre confiance, elle est un bel hommage de la tempête à la puissance du Maître.

On raconte que le saint abbé Senan, irlandais, voulant procurer le bienfait de la communion à sainte Brigide, qui vivait retirée dans une île déserte, prit un léger radeau, composé de quelques branchages, l'orna de fleurs, plaça au milieu un coffret renfermant la sainte hostie et abandonna le tout aux brises du bon Dieu. L'on vit alors la frêle barque s'éloigner du rivage ; elle passait tranquillement au milieu des écueils, comme si un ange eût été au gouvernail. Les flots qui déferlaient au loin s'apaisaient autour d'elle, et elle montait, elle glissait triomphalement sur leur crête ; elle glissait, la barque fleurie, et la mer, fière de la porter, se faisait douce et chantante pour saluer son précieux fardeau, et lui dire à sa manière : *O salutaris hostia!* Et c'est ainsi que le gracieux radeau arriva au rivage où la solitaire l'attendait en adoration. Voilà, messieurs, un symbole du calme que l'Eucharistie fait parfois succéder aux agitations les plus violentes. Les passions font silence, et, toute fleurie de vertus, l'âme qui porte son Dieu s'en va doucement vers le rivage où l'attendent ses frères, les anges de la paix.

***

Il faut cependant avouer que, le plus souvent, ce sont là de simples accalmies, du moins pour ceux qui débutent dans la dévotion eucharistique. D'ordinaire, la tourmente continue à mugir plus ou moins forte. Parfois même, c'est le jour de la communion qu'elle éclate avec le plus de furie. Mais le chrétien éclairé, loin de s'en effrayer, en conclut que le démon est mécontent et fait un suprême effort pour ressaisir l'âme qui lui échappe. Il sait que Dieu prend plaisir à le voir lutter pour pouvoir le récompenser un jour plus magnifiquement. Il y a quelque chose en effet de plus beau que de calmer les flots irrités, comme Jésus le faisait parfois dans la barque de Pierre : c'est de marcher sur les flots irrités au milieu du sifflement des vents et des éclaboussures de la vague,

sans jamais sombrer ni faillir. Il y a des âmes qui béniront Dieu éternellement de les avoir ainsi laissées dans la tempête; car la tempête c'est la gloire, quand ce n'est pas le naufrage, et ce n'est jamais le naufrage quand on a un Dieu tendrement aimé dans son cœur.

Il arrive à ces âmes toujours tentées ce qui arriva à un ostensoir dans la ville de Favernay, en Franche-Comté, le 24 mai 1608. Une adoration du Saint Sacrement avait attiré un grand concours de peuple, lorsqu'un incendie éclata pendant la nuit sur l'autel et dévora en quelques instants le retable, les colonnes, le tabernacle, les fleurs. La foule accourut aussitôt; mais quelle ne fut pas la stupeur des assistants, réunis au nombre de plus de mille, de voir l'ostensoir nullement endommagé par le feu, suspendu en l'air et sans aucun support pendant trente-trois heures consécutives ! Les flammes s'étaient élancées sur lui d'un jet impétueux, mais s'étaient arrêtées tout autour, retenues par une force mystérieuse : c'était comme une couronne autour de la couronne de rayons de l'ostensoir, une caressante et fluide auréole, une gloire de flammes.

De même, chrétiens, quand vous recevez la sainte communion, votre cœur est comme une custode qui contient l'hostie, et vous êtes, vous, le vivant ostensoir. Les flammes de la tentation pourront bien encore s'élancer contre ce cœur tout rempli de Dieu ; mais, au lieu de lui nuire, elles s'arrêteront domptées et retenues par l'effluve eucharistique, et elles formeront autour de lui, par les mérites qu'il acquerra en leur résistant, une auréole, une gloire comme cette gloire de flammes que l'on admirait à Favernay.

* * *

Lorsque les passions éclatent dans l'adolescent, il lui faut une énergie surhumaine pour n'en être pas dévoré. Or, cette énergie, nulle part il ne la trouve plus abondante que dans l'Eucharistie. C'est ce que l'expérience a

montré à tous les directeurs de l'enfance. On peut dire hardiment que presque tous les enfants et jeunes gens qui ne communient pas sont la proie assurée du vice, tandis que ceux qui communient fréquemment et avec de sérieuses dispositions restent purs comme des anges, ou le redeviennent en peu de temps. L'illustre cardinal Tolet écrivait : « Il est expédient que les écoliers communient *tous les dimanches*... L'expérience montre qu'un grand nombre d'enfants retenus dans les liens de péchés très nombreux et très graves se sont à tel point corrigés, grâce à la communion hebdomadaire, qu'ils semblent n'avoir jamais connu le péché. » Voici ce que disait à ce sujet le vénéré Don Bosco : « Recommandez à tous nos enfants la dévotion à Marie et la communion fréquente. » Il écrivait encore : « On peut discuter indéfiniment sur les systèmes d'éducation. Quant à moi, quel que soit le système, je ne lui trouve de fondement sérieux que dans la confession et la communion fréquentes, et je ne crains pas de trop m'avancer en assurant que les supprimer de l'éducation c'est en bannir la moralité [1]. »

Ce ne sont pas seulement les maisons d'éducation qui ont besoin de la sainte Eucharistie pour rester chastes, ce sont les familles, les paroisses, les villes, les nations. On fait des lois et des ligues pour sauvegarder la décence des rues. C'est parfait, mais c'est ici le cas de répéter l'oracle divin : « *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustra vigilat qui custodit eam :* Si le Seigneur ne garde lui-même la cité, c'est en vain que veillent ses défenseurs. » Vos intentions, ô réformateurs, sont bonnes et belles, et l'Eglise y applaudit ; mais, combien vos efforts seront vains sans la religion, et combien au contraire le culte de l'Eucharistie, pratiqué par vous et par l'Etat, donnerait de force à vos lois ! Comme les processions du Saint Sacrement assainiraient mieux vos rues que toutes les répressions de la police !

[1] Don Bosco, *Il pastorello delle Alpi*, ch. XXI.

Quand sainte Claire vit son monastère sur le point d'être envahi par d'impurs musulmans, elle prit un ciboire rempli d'hosties et le présenta hardiment à ces barbares. Les uns tombèrent aveuglés, les autres épouvantés s'enfuirent. Les corrupteurs de nos jours sont plus dangereux que les Sarrasins d'Assise, et leurs langues plus redoutables que les dagues qui ne répandaient que le sang. Pour les repousser, ô gardiens de la moralité, le ciboire vaut mieux que le code, et l'Eglise qui prévient le crime mieux que la prison qui l'irrite sans le décourager.

III

Par tous ces bienfaits comme par autant de voix, l'hostie nous dit : « Venez à moi. » Si nous sommes capables d'un peu de reconnaissance et d'amour, si nous comprenons nos vrais intérêts, nous répondrons avec empressement à son appel.

Mais à ces voix il s'en mêle une autre bien différente, voix sinistre et tragique, voix d'abîme qui nous crie : « Guerre à l'hostie ! » C'est la voix de l'enfer, de Satan et de ses suppôts ici-bas. Or, je prétends que lorsqu'on nous dit : Guerre à l'hostie ! nous devons entendre : Allez à l'hostie ! En effet, l'enfer ne la combattrait pas ainsi et ne chercherait pas à nous en éloigner, s'il ne voyait en elle le salut et la vie du monde. Ses blasphèmes sont donc une raison de plus pour nous d'aller à l'Eucharistie pour lui demander la force qui nous manque.

Ah ! cette petite hostie, elle paraît au premier abord bien impuissante ! C'est si peu de chose, une hostie ; c'est si léger, cela ne résiste pas : un coup de vent l'emporte, un peu d'eau la dissout. Les frivoles qui ne jugent que par les apparences la méprisent comme Goliath méprisait David. Mais ne vous fiez pas, hommes aveugles, à sa frêle apparence. Cette hostie est puissante et terrible. Placée sur le cœur de l'Eglise, elle la défend contre

toutes vos attaques comme un impénétrable bouclier. Tant qu'il y aura une hostie dans le monde, l'Eglise ne craint rien de ses persécuteurs.

L'Eglise peut être contrainte à quitter un pays, chassée par ses ennemis, ou à se cacher dans de nouvelles catacombes ; mais elle emporte l'hostie sur son cœur, et avec l'hostie elle reviendra, car l'hostie doit toujours triompher.

Voilà pourquoi les plus intelligents parmi ses ennemis voudraient lui arracher ce précieux talisman, ce secret d'immortalité ! Mais c'est en vain. Tant qu'il y aura un prêtre ici-bas, il y aura des hosties, à en remplir, à en consteller toute la terre.

Ne pouvant détruire l'hostie, les impies lui ont voué une haine implacable. On en a vu qui l'emportaient dans des conciliabules infâmes, pour l'outrager, la souiller de crachats, la poignarder, la crucifier : les faits sont là authentiques, indéniables. Mais ne prouvent-ils pas combien l'hostie est vivante, puissante, salutaire ? Ah ! si elle n'était qu'un vain simulacre de la vie, on ne lui ferait pas tant d'outrages. On ne la poursuivrait pas de cette haine vivante, inextinguible, si le Christ n'était en elle, toujours vivant et priant pour nous : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis.* Est-ce que l'on s'acharne ainsi contre un peu de matière inerte ou contre un cadavre ?

Que l'on ne dise pas : Ce que nous haïssons et combattons dans l'Eucharistie, c'est une superstition ou la supercherie sacerdotale : nous voulons prouver au monde qu'il n'y a pas de Dieu, qu'il n'y a rien, dans cette hostie incapable de se défendre et de se venger. Mensonge et hypocrisie ! S'il en était ainsi, ô prétendus incrédules, on vous verrait peut-être vous précipiter au milieu de nos augustes mystères et de nos processions, arracher le calice et l'ostensoir des mains du prêtre et les briser en public, comme Polyeucte insultait et brisait les statues des faux dieux à la vue de tout le peuple pour en

montrer l'inanité et l'impuissance. Mais vous ne l'emporteriez pas en secret dans vos officines sacrilèges. Si les Juifs résolurent jadis de supprimer Jésus-Christ, c'était parce qu'il faisait trop de bien, et que les foules couraient après lui : *Ecce mundus totus post eum abiit.* C'est pour la même raison, c'est parce qu'elle est trop puissante, trop bienfaisante, cette hostie adorée, c'est parce que vous ne pouvez souffrir qu'elle vous arrache les âmes pour les donner à Dieu, que vous la crucifiez sur vos ténébreux calvaires.

Voilà aussi pourquoi les plus pervers d'entre vous, avec une clairvoyance effrayante, conseillent la communion sacrilège aux croyants qui veulent apostasier, comme le plus sûr moyen d'endurcir une conscience que Dieu poursuit encore par la voix du remords. Voltaire écrivait à un jeune homme qui lui faisait part de ses troubles : « Communiez indignement, et bientôt vous n'aurez plus de remords. » Il y a de la haine dans cette parole, oui, sans doute, une haine satanique ; mais il y a de la foi aussi, une sorte de foi que j'appellerai aussi satanique, cette foi des démons dont saint Jacques nous dit qu'ils croient et frémissent de croire : *Et dæmones credunt et contremiscunt.*

Ainsi, ô chrétiens, la rage des ennemis de Dieu contre l'hostie, voilà une preuve bien inattendue et bien émouvante de la vie qui est en elle, de la puissance qu'elle exerce, des bienfaits qu'elle répand par le monde. Cette haine nous donne la mesure de l'amour que nous devons lui porter ; ces outrages la mesure des hommages dont nous devons l'entourer. Je le disais donc bien, quand les sectaires s'écrient : Guerre à l'hostie ! ce blasphème doit sonner à nos oreilles comme l'invitation la plus pressante à recourir à elle, comme une sorte d'*O salutaris* de l'enfer, contraint de reconnaître malgré lui la vertu salutaire de l'Eucharistie.

*
* *

Il est une autre voix qui nous appelle au tabernacle avec une infinie suavité et qu'on entend ici mieux que partout ailleurs. Elle a retenti un jour dans la sonorité de ces montagnes, et les foules lui ont répondu en venant de toutes les extrémités de la terre. Mais pourquoi Marie les appelait-elle au pied de la roche bénie ? Etait-ce seulement pour le plaisir d'entendre leurs acclamations et leurs *Magnificat* mêlés aux murmures du Gave ? Non, c'était pour les pousser, frémissantes d'amour, entre les bras de son Fils, à la sainte table.

La grotte de Lourdes n'est qu'une halte très douce où les foules se reposent dans la prière avant de monter plus haut, dans la basilique où l'Hostie les attend ; le *Magnificat* prélude bien à l'*O salutaris,* et l'on ne peut mieux se préparer à recevoir le Fils que sous le regard de la Mère.

Honorer l'Eucharistie, pousser les âmes vers l'Eucharistie, voilà en effet le but de ces éclatants prodiges qui se renouvellent ici chaque jour. Ils mènent les âmes à la foi, mais la foi les mène à la charité, et la charité c'est l'Eucharistie. Voilà le mystère de Lourdes. Notre-Dame de Lourdes est la madone de l'Eucharistie. Lourdes est le cénacle où les foules apprennent à persévérer, comme les premiers chrétiens, dans la fraction du pain avec Marie, mère de Jésus. Lourdes est le noviciat où les peuples apprennent à mener une vie vraiment chrétienne, c'est-à-dire une vie eucharistique. A l'hostie ! A l'hostie ! nous crie la Vierge ; et sa main, qui s'élève ici dans le décor de la grande nature pyrénéenne, nous apparaît comme un virginal et merveilleux ostensoir qui montre l'hostie au monde [1].

[1] Cette idée que le pèlerinage de Lourdes, dans les desseins de Dieu et de la sainte Vierge, a pour but de promouvoir le culte de l'Eucharistie, est nettement exprimée par Léon XIII, dans la lettre qu'il adressait à Mgr Doutreloux, évêque de Liège, pour bénir l'idée du Congrès eucharistique de Lourdes. Elle a été plus amplement exposée dans la belle lettre par laquelle l'évêque de Liège annonçait l'ouverture de ce Congrès.

*
* *

Voulez-vous maintenant entendre une voix non moins douce, mais plus sacrée encore que celle de la Vierge ? Elle part du centre même de l'hostie et nous appelle à l'hostie. C'est la voix du Cœur de Jésus. La dévotion au Sacré-Cœur prend chaque jour de superbes accroissements dans l'Eglise. Elle monte dans les âmes comme monte, à l'heure où je vous parle, le dôme de Montmartre, tout blanc dans l'azur. Elle a pris un nouvel essor à la suite de la solennelle consécration qui jetait, il y a deux mois, le genre humain aux pieds de Jésus-Christ.

Je n'en veux pour preuve que le magnifique mouvement de générosité qui a fait naguère affluer l'or à Montmartre. La France semblait avoir épuisé son budget des aumônes, elle avait déjà donné tant d'or aux œuvres catholiques, tant d'or aux missions lointaines, tant d'or à toutes les infortunes ! Mais qu'importe ! Jésus en demandait, la France saurait bien en trouver encore. Elle a toujours de l'or comme elle a toujours du sang pour son Dieu.

Ce fut une véritable croisade. Mais ce n'étaient pas des soldats comme au moyen-âge, qui répondaient à l'appel en criant : « Dieu le veut ! » C'étaient les billets de mille francs qui se levaient de partout. Ils frémissaient entre les mains chrétiennes, ils prenaient le chemin de Montmartre, ils gravissaient la sainte colline, et, il y a quelques jours, ils pouvaient dire, alignés devant le Sauveur : « Vous avez demandé 400.000 francs et nous voici un million de plus que les 400.000 ! » Ah ! messieurs, ne sentez-vous pas la grandeur et la beauté de cette réponse ? Le cœur de la France a tressailli d'amour pour le Cœur de Jésus : le Cœur de Jésus ne se laissera pas vaincre en générosité par le cœur de la France.

Je plains les cœurs secs et les esprits étroits qui ne comprendraient pas la grandeur de cet acte, et qui pré-

tendraient, à la façon de Judas, que cet argent eût été mieux employé à secourir les pauvres. Outre qu'ils se soucient d'ordinaire fort peu des pauvres, et qu'ils réservent leurs billets de mille francs pour leurs plaisirs, il faut qu'ils soient bien aveugles pour ne pas voir que donner ainsi à Dieu, c'est ouvrir dans son propre cœur une plaie d'où la charité s'épanchera bientôt plus abondante sur la misère humaine. Qui donne à l'Eucharistie devient plus saint, et qui devient plus saint devient plus charitable. L'or monté à Montmartre en redescendra un jour en un fleuve intarissable de bienfaits vers les pauvres.

En attendant, l'or et l'argent se changent là-haut en pierres, et les blanches pierres montent, une à une, se ranger à leur place dans la voûte pour y chanter, jusqu'aux générations les plus éloignées, la gloire du Cœur de Jésus. Mais ce chant du dôme doit être un chant eucharistique, un *O salutaris,* l'*O salutaris* de la prière, répondant à celui des âmes qui montera tout vibrant du sein des foules.

En effet, le Sacré-Cœur ne doit et ne veut pas être séparé de l'Eucharistie. C'est là qu'il réside. C'est là qu'il bat d'amour pour nous sous le voile léger des espèces. C'est là, comme il le révélait à Marguerite-Marie, qu'il veut être visité et s'unir à nous. Le terme où il se repose avec délices, ce n'est pas le tabernacle, où il nous attend le long des nuits et des jours ; ce n'est pas l'autel où il s'immole : c'est notre cœur où il veut s'abîmer et se perdre dans le don total de lui-même.

Grâce à Dieu, les âmes ont entendu ces appels : de tous les horizons elles volent vers l'hostie, et il me semble entendre leurs frémissements d'ailes autour du tabernacle, car les âmes eucharistiques ont des ailes qui les aident à fuir les bas-fonds de la terre. Mais pourquoi ne sont-elles pas plus nombreuses ?

Saint Jean nous dit dans l'Apocalypse qu'il vit un ange debout dans le soleil et qui criait à tous les oiseaux

traversant l'espace : « Venez, rassemblez-vous pour le grand festin de Dieu ! » L'ange de Dieu debout dans le soleil, c'est l'Eglise qui nous apparaît dans le rayonnement de l'Eucharistie : elle crie à toutes les âmes qui traversent le ciel, à toutes les âmes qui volent et ne se traînent pas dans la fange : Venez, rassemblez-vous pour le grand festin de Dieu ! Ce festin dans l'Apocalypse était la cène de justice où Dieu donnait la chair de ses ennemis aux oiseaux de proie ; aujourd'hui c'est la cène d'amour, l'agape enchanteresse où il se fait lui-même la proie de nos âmes.

Venez donc, âmes chrétiennes, venez toutes ; venez, venez, âmes de haut vol, aigles, fils du soleil qu'enivre le grand air des cimes ; et vous, âmes pures, colombes qui glissez, mouvantes blancheurs, sous le nuage ; et vous aussi, âmes tentées, mais toujours fortes, oiseaux de tempête habitués à vaincre le vent et à en faire votre allié ; et vous enfin, âmes plus faibles, au vol plus lourd, pauvre âmes blessées, mais non tuées par le péché, venez au grand festin de Dieu ; mangez la chair sacrée qui soutiendra votre effort et vous permettra un jour, dans un dernier coup d'aile, de monter en plein soleil, dans l'agape éternelle de la gloire.

Amen.

Mercredi 9 août.

RÉUNION D'ÉTUDE DE LA MATINÉE

La réunion s'ouvre à huit heures sous la présidence du **R. P. Lemius.** Sont présents **NN. SS. de Bayonne** et de **Birmingham.**

M. l'abbé Meurisse, vicaire général de Cambrai, lit un rapport sur les réunions eucharistiques par arrondissements dans le Nord. Un questionnaire-programme qui accompagne ce rapport intéresse vivement l'assemblée et présente des avantages pratiques très considérables. Le Président émet le vœu que le programme de ces réunions, véritable examen de conscience, soit aux mains de tous les prêtres.

M. le comte de Waziers donne des détails sur les pèlerinages eucharistiques du Nord.

M. Van den Gheyn émet le vœu que les assemblées par arrondissements soient tenues dans toute la France avec communication faite au Comité permanent. Il désire que les invitations aux congrès eucharistiques soient plus étendues et que l'on fasse tout le possible pour y intéresser encore plus les prêtres.

M. le comte de Nicolay émet un vœu tendant à étendre les congrès à tous les arrondissements, diocèses, circonscriptions de France et du monde. Le R. P. Lemius ajoute un vœu sur la fondation des comités eucharistiques diocésains. M. Cazeaux et M. Van den Gheyn échangent quelques observations sur les réunions et comités diocésains.

On aborde la question des rapports entre le Sacré-Cœur et l'Eucharistie.

Le Supérieur des Chapelains de Montmartre demande que le Congrès témoigne sa reconnaissance à Sa Sainteté

Léon XIII pour ce qu'Elle vient de faire en faveur de la dévotion au Sacré-Cœur et de la royauté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il formule le vœu que l'Encyclique du Pape sur cette dévotion soit répandue aussi largement que possible afin que tous les chrétiens se pénètrent des pensées salutaires qu'elle renferme. Nous y lisons en effet ces paroles :

« A l'époque où l'Eglise, toute proche encore de ses origines, était accablée sous le joug des Césars, un jeune empereur aperçut dans le ciel une croix qui annonçait et qui prépara une magnifique et prochaine victoire. VOICI QUE PARAIT AUJOURD'HUI A NOS REGARDS LE NOUVEAU SIGNE DE SALUT, SIGNE TRÈS DIVIN ET DE SUPRÊME ESPÉRANCE.

« C'EST LE CŒUR TRÈS SACRÉ DE JÉSUS, SUR LEQUEL SE DRESSE LA CROIX ET QUI BRILLE D'UN MAGNIFIQUE ÉCLAT AU MILIEU DES FLAMMES.

« EN LUI NOUS DEVONS PLACER TOUTES NOS ESPÉRANCES, NOUS DEVONS LUI DEMANDER ET ATTENDRE DE LUI LE SALUT DES HOMMES. »

Voilà pourquoi le nouveau *Labarum* doit être répandu partout. Il faut qu'il soit à notre tête dans toutes les batailles de la foi. Le moment est critique, l'avenir bien sombre : *Anceps est iter*... nous sommes à une bifurcation, à un tournant de l'histoire pour nous conformer à certaine façon de parler. Tout dépendra de la direction que nous prendrons. — Au Souverain Pontife Léon XIII, de cette terre de Lourdes et de cette église du Rosaire, toute notre reconnaissance pour le gage de salut qu'il nous offre ! *Ad multos annos ! ad multos annos !*

Au R. P. Lemius succède **le R. P. Tesnière.** Il établit les relations fondamentales entre le Sacré-Cœur et l'Eucharistie... Si nous séparons le culte du Sacré-Cœur du culte de l'Eucharistie, nous l'affaiblissons. Le culte de l'Eucharistie, à son tour, doit toute sa force à la notion que nous aurons du Cœur de Jésus-Christ. Le Saint Sacrement sans cœur, nous n'en voulons pas. Si nous séparons le culte du Sacré-Cœur du culte de la Sainte Eucharistie, il en découle que nous faisons du culte du Sacré-Cœur une abstraction. Seule la Sainte Eucharistie nous donne dans sa réalité, dans ses influences, le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous n'aurons pas, sur cette terre, le Cœur de Jésus si nous n'allons pas le chercher au Saint Sacrement où le Christ se trouve tout entier. Prêchez

sans cesse l'union du Cœur de Jésus dans l'Eucharistie et vous aurez une dévotion vivante à l'Eucharistie.

Le R. Père en vient à parler du culte du Cœur eucharistique de Jésus. Il est plus facile, dit-il, d'en parler qu'il y a quelques années. Le nom de Cœur eucharistique n'est que l'heureuse trouvaille d'un mot pour définir l'union intime entre le Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ et l'Eucharistie. Pourquoi ne pourrions-nous pas employer ce mot, répandre cette dévotion, en faveur de laquelle, sans faire de définition dogmatique, le Souverain Pontife a accordé quinze rescrits ou brefs? Soixante-dix-neuf évêques de France, quarante-six évêques étrangers ont approuvé le nom du Cœur eucharisque. Pour préciser : le Cœur eucharistique c'est le Cœur de Jésus ressuscité, glorieux dans le ciel, perpétuant ici-bas son amour et aimant chacun de nous dans l'Eucharistie. Comprenant bien cela, tout ce que nous devons à ce Cœur de réparation et d'amour, nous les offrons à Jésus dans la sainte Eucharistie.

Le Pape ayant parlé, nous n'avons qu'à nous incliner et à proclamer avec reconnaissance la légitimité de ce culte. Alors nous ne nous prosternerons plus seulement devant une image, mais devant la réalité, devant ce Cœur palpitant dans la sainte Eucharistie. Le culte, du reste, de la Bienheureuse Marguerite-Marie au Sacré-Cœur n'a été autre que le culte du Cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans l'Eucharistie. Je vous engage à lire ses écrits. Posez-vous cette question : « Où faut-il adorer le Cœur de Jésus-Christ? » — La Bienheureuse répondra : « Dans l'Eucharistie. » — Voilà la réponse; par conséquent : « Vive le Cœur eucharistique! »

M. le chanoine Ribet, sans contredire ce qui vient d'être dit, demande qu'on évite toute confusion entre l'Eucharistie et le Sacré-Cœur.

Le R. P. Lemius accepte avec reconnaissance et donne une brève analyse d'un ouvrage sur le point de paraître, composé par le R. P. Lepidi, O. P., maître des Sacrés Palais. Le docte dominicain s'exprime en résumé de la façon suivante : La dévotion au *Sacré-Cœur,* c'est l'adoration du symbole de *tout* l'amour qu'a eu Notre-Seigneur pour les hommes, de *tous* ses amours : Incarnation, Eucharistie, Passion. Le culte de l'*Eucharistie* c'est l'adoration de ce que le P. Lepidi appelle le *datum :* Notre-Seigneur qui se donne

tout entier. Le culte enfin du *Cœur eucharistique,* c'est le culte rendu à cet amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui dépasse tous les autres amours et qui fait que Jésus a voulu rester parmi nous dans la sainte Eucharistie.

En terminant, dit **le R. P. Tesnière,** je vous laisse cette parole de Notre Saint Père le Pape Léon XIII à une sainte âme qui l'interrogeait sur la convenance de ce culte au Cœur eucharistique : « Est-ce que, ma fille, Notre-Seigneur ne mérite pas un amour spécial pour s'être mis dans le sacrement de nos autels ? » Donc : « vive le Cœur eucharistique de Jésus ! »

M. Doal, organisateur de la jeunesse catholique dans le Nord, a la parole pour entretenir l'assemblée du drapeau national du Sacré-Cœur. Il faut que ce drapeau soit populaire pour devenir national. Il faut le propager le plus possible. Le Christ l'a ordonné : « Obéissons ! » Le jeune et sympathique orateur, à la voix claire et vibrante comme un clairon, nous fait connaître des œuvres qui s'occupent de répandre le drapeau national orné du Sacré-Cœur. Grâce à ces œuvres, dans plus de 400 paroisses du diocèse d'Arras le drapeau national du Sacré-Cœur flotte fièrement devant l'autel. M. Doal fait passer devant nos yeux la scène de la bénédiction et de la remise des drapeaux, toujours bien intéressante. Pour Dieu, pour la France, en avant ! C'est sa conclusion.

Le R. P. Lemius serre chaleureusement la main à l'orateur et recommande vivement cette œuvre. Quand nos chrétiens qui ont appris au régiment à aimer le drapeau de la France nous verront déployer l'étendard national sur lequel brillera l'emblème de l'action par le courage et la charité, ils nous suivront.

On clôt la discussion en exprimant le vœu que l'invocation au Cœur eucharistique termine toutes les séances du Congrès et que des acclamations solennelles soient faites au Cœur eucharistique à la procession du Très Saint Sacrement.

La séance est levée.

RÉUNION DE L'APRÈS-MIDI

Après la prière, faite par **Mgr l'Evêque de Bayonne** qui préside cette réunion, **le R. P. Lemius** prend la parole et annonce à l'assemblée qu'il a reçu un vœu qu'il fait sien, à savoir que, pour se conformer au désir exprimé par Léon XIII, toutes les œuvres se consacrent au Sacré-Cœur de Jésus.

M. l'abbé Garnier, parlant de l'assistance obligatoire au Saint Sacrifice, le dimanche, demande comment l'on pourra ramener les âmes à la sainte communion et à l'adoration nocturne, si d'abord on ne les ramène à la sainte messe. Les deux moyens principaux proposés par l'orateur sont : 1° De faire de l'assistance des hommes à la messe, l'objet d'une œuvre particulière. On créerait, dans les paroisses où cela ne serait pas impraticable, une messe d'hommes, soit de tous les dimanches, soit d'un dimanche seulement par mois. — Cette messe, il faudra la mettre à une heure convenable et en rehausser la solennité par des chants. C'est ainsi qu'il y a quelques jours à peine, M. l'abbé Garnier a assisté, à St-Chamond, à une messe hebdomadaire à laquelle on comptait 1.700 hommes ; en hiver, il y en a, paraît-il, jusqu'à 2.400. — Les trois causes qui éloignent les hommes de la messe sont : l'ignorance, l'indifférence et le respect humain : l'œuvre proposée y remédierait bientôt efficacement. M. l'abbé Garnier cite ce qui se fait à St-Roch, où l'on voit déjà 2.700 hommes ainsi groupés pour la messe dominicale ; ces chrétiens répondent maintenant à tout appel, alors qu'on les a attirés en leur demandant le minimum des devoirs chrétiens. En un mot, conclut l'abbé Garnier, il faut prendre les âmes où elles sont pour les amener peu à peu à ce qu'elles devraient être.

Mgr l'Evêque de Bayonne, à l'appui de la cause qui vient d'être plaidée, cite le fait d'un chrétien généreux de son diocèse qui a bâti une chapelle spéciale, dans laquelle les indigents peuvent assister au St Sacrifice sans craindre d'avoir à rougir de leurs haillons.

Il y a 20 ans, nous dit ensuite, dans un rapport touchant, **M. Delcourt-Haillot**, on ne voyait jamais un ouvrier, jamais

une femme du peuple à l'église St-Nicolas. Or, M. le chanoine Caplier, curé-doyen de cette paroisse infortunée, fit publier que, tous les dimanches, un bon de pain de 0 fr. 20 centimes serait remis aux ouvriers qui assisteraient à la sainte messe. Les ouvriers répondirent avec empressement, si bien même que M. le doyen fut embarrassé pour trouver les 100 fr. nécessités chaque dimanche par cette distribution ; car la paroisse de M. Caplier est ce qu'on appelle irrévérencieusement une *paroisse à sabots*. Les mauvaises langues, nous nous trompons, les bonnes langues disaient même que M. le doyen et ses vicaires faisaient carême la moitié du temps. — Cette messe est accompagnée de chants, et, à son issue, ces bons ouvriers emportent, non seulement leur bon de pain, mais encore quelque peu de cette résignation que leur a soufflée la parole de celui qu'à Valenciennes on ne nomme que le *père du peuple*. L'an passé, M. le doyen a distribué de la sorte 17.000 bons. De plus, à cette messe, *toutes les chaises sont gratuites* pour les ouvriers. Résultat ? — La réalisation du vœu divin : la sanctification du dimanche.

Après cette intéressante communication, M. le vicaire général de Cambrai, représentant de Mgr Sonnois, ajoute que cette œuvre est également établie à Cambrai.

Le R. P. Lemius tient à souligner ce qu'a dit l'apôtre des hommes, M. l'abbé Garnier, en nous présentant le fruit de son expérience et de son observation. Oui, dit-il, occupons-nous des hommes et soyons convaincus que c'est là le grand moyen d'apostolat. Nous ne pouvons pas faire des miracles, nous ne pouvons pas guérir les malades, mais nous pouvons accomplir cette parole de l'Evangile : *Pauperes evangelizantur*. Quand on prétend que nous attirons les pauvres par un morceau de pain, *c'est un prétexte pour ne rien faire*. A Montmartre, depuis que nous avons établi l'œuvre du pain pour les malheureux, nous avons réalisé des prodiges. — L'autre jour, je confessais un de ces pauvres qui, ne pouvant pas travailler, vivait, par suite, dans la plus noire misère. Je le confesse et je trouve un homme qui n'a pas un péché véniel à m'accuser. — Etonné, je lui dis : « Mais comment avez-vous fait, mon ami, pour vous garder ainsi, exempt de toute faute ! » — « Ah ! mon Père, voici trois ans que je viens à la messe du pain ; la nuit, je ne dors pas souvent, mais je parle au bon Dieu et il me parle ! » — Je me

demandai alors si je n'avais pas affaire à un fumiste. Quand j'eus fini il ajouta en effet : « Mon Père, j'ai une grâce à vous demander. » — « Bon ! j'y suis », me dis-je, car j'avais réservé mon émotion. — « Mon Père, reprit mon homme, vous êtes le représentant de Dieu, permettez-moi de baiser votre main. » — Et ce pauvre me prit la main, et tandis qu'il y déposait un baiser brûlant, deux larmes tombèrent de ses yeux sur ma main. Ces larmes, Messieurs, je les ai bues ! — Oui, Messieurs, attirons les misérables par la charité, faisons-les prier, puis prêchons-leur, chapitre par chapitre, un petit catéchisme. Dites-leur tout ce que vous voudrez, *mais mettez un bout de cœur dans ce que vous leur direz,* et alors se réalisera cette parole qu'on rappelait naguère : La France appartiendra à qui l'aimera le plus.

Le R. P. Tesnière, à son tour, proclame que lorsque l'on suit les traces de Jésus-Christ on est dans la bonne voie. A Montmartre, on ne fait que suivre l'exemple du Sauveur qui a commencé par donner du pain à ceux qu'il voulait instruire. Le Christ ne parla à la foule qu'après l'avoir rassasiée, après l'avoir *remplie,* ainsi que s'exprime l'Evangile : *postquam impleti sunt.* Quand on veut prêcher des ventres vides, ils n'ont point d'oreilles.

M. le curé de Cieutat entre dans des détails sur la messe dans les paroisses rurales.

M. le chanoine Dormagen, au sujet de la messe des hommes, cite l'exemple d'un curé de Bordeaux qui, un quart d'heure avant cette messe, se tenait à la porte de l'église et donnait une poignée de main à tous ses hommes. — **Le P. Lemius** confirme l'efficacité de ce moyen qui a, paraît-il, très bien réussi à Mgr de Bonfils, évêque actuel du Mans, alors qu'il était curé de St-Roch.

M. le chanoine Van den Gheyn exprime le désir que les conférences de Saint-Vincent de Paul donnent aux pauvres un cachet de présence à la messe.

Le P. Lemius répond, au nom de M. Pagès, présent, qu'en France, ce moyen ne réussit pas aussi bien qu'on pourrait le croire.

M. l'abbé Garnier dit que l'Œuvre de la Sainte-Famille arrive à ce but.

M. de Casamajor signale l'Association pour la sanctification du dimanche.

M. le chanoine Tournamille demande s'il n'y a pas d'inconvénients à avoir des messes de pauvres à part.

Le R. P. Lemius répond que tout est relatif au pays et au caractère des habitants.

Le R. P. Tesnière nous parle ensuite de la manière de faire fructueusement assister les enfants à la messe dominicale. Ces moyens sont : la récitation publique des actes de la messe, et une place qui permette à ces petits chrétiens de voir le prêtre à l'autel, et ne favorise pas leur dissipation ; la dissipation leur mériterait des taloches, et nos enfants n'emporteraient de la messe, comme de l'école, qu'un souvenir fâcheux.

M. l'abbé Garnier insiste pour que le Congrès eucharistique émette le vœu que les catholiques riches, maîtres de maison et autres, laissent à leurs domestiques, ouvriers et fournisseurs le temps nécessaire pour l'accomplissement du devoir dominical, ce qui est malheureusement trop rare.

On aborde la diffusion dans le peuple de la pratique de la messe quotidienne. **Le R. P. Tesnière** fait noter l'importance de la question ; que ne pourrait-on pas faire de bien si on pensait à cette pratique ! On devrait faire un petit catéchisme très court sur la sainte Messe, un petit résumé du livre composé par le Père de Cochem. **M. Bridet**, de Lyon, veut quelque chose de très populaire et très court.

Le R. P. de Baudicourt fait quelques remarques sur la messe des ouvriers en semaine, à Saint-François-Xavier. On les a réunis le 1er vendredi du mois.

Le R. P. Lemius cite le trait d'un prêtre à Clichy se mettant à la porte d'une usine pour entraîner les hommes à la retraite et réussissant merveilleusement. Ce prêtre était le P. de Baudicourt.

On parle des chants pendant la messe.

Le R. P. Tesnière combat l'abus qui est fait parfois des cantiques pendant l'assistance à la sainte messe. C'est, dit-il avec raison, arracher les âmes à la grande action qui s'accomplit que de les occuper à ces chants qui, trop souvent, sont fades ou ridicules et n'ont aucun rapport avec l'auguste sacrement de nos autels.

M. le chanoine Van den Gheyn, de Gand, à son tour, proteste contre les cantiques non approuvés par l'autorité épiscopale, et surtout contre la musique d'opéra que l'on

entend parfois dans nos églises. Qu'on exclue, demande-t-il, de notre musique religieuse toute réminiscence profane, car nous sommes tous, plus ou moins, philosophes, et pratiquons l'association des idées. Quand, au moment de l'élévation, les fidèles entendent un cantique sur un air de Faust, par exemple, quelle impression voulez-vous qu'ils éprouvent ?

Un prêtre flamand exprime le désir qu'il y ait des messes très tôt pour les ouvriers qui vont en congé. Si on peut donner satisfaction à tout le monde, tant mieux.

Le R. P. Lemius cite l'intervention du ministre des chemins de fer belges obtenant qu'une messe soit avancée pour les ouvriers.

M. le curé de Saint-Eustache à Paris fera dire une messe très tôt pour les maraîchers des Halles centrales.

RÉUNION GÉNÉRALE

La Réunion générale, présidée par Son Eminence le Cardinal-Légat, entouré de huit évêques, s'ouvre par la prière et l'invocation au Cœur eucharistique, suivant le vœu du matin.

Le R. P. Lemius résume les travaux de la journée avec un charme éloquent. Il parle avec une grande chaleur et une riche doctrine du Cœur eucharistique, remercie le Pape... Le Sacré-Cœur sera le Labarum de la Patrie, et malgré tout le Sacré-Cœur nous sauvera.

Le R. P. Vaudon lit un charmant discours sur le P. Chevrier qui a prédit les grandes œuvres eucharistiques des Congrès. C'est un récit admirable de faits délicieux, spécialement celui d'une âme d'élite qui se fit mendiante volontaire, empruntant les haillons d'une pauvresse.

M. le Docteur Boissarie parle des guérisons de Lourdes. Ce n'est plus seulement à la piscine, mais sur le passage du Très Saint Sacrement qu'elles ont lieu. Depuis 1888, la proportion des guérisons qui se sont produites sur le passage du Très Saint Sacrement est de 60 0/0. Pendant le Congrès tous les malades sont guéris sur le passage du Très Saint Sacre-

ment. Il décrit le sacrifice d'un enfant de quinze ans, récit très touchant qui obtient des applaudissements répétés.

M. l'abbé Odelin parle du prochain Congrès catholique de Paris, Congrès international qui marquera la fin du siècle.

La réunion se termine par le discours du **R. P. Ollivier.**

SERMON DU SOIR

Deuxième sermon du R. P. COUBÉ, *S. J.*

LA COMMUNION HEBDOMADAIRE [1]

ÉMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Lorsque, hier au soir, au sortir de cette église où je vous avais rappelé la gloire et les bienfaits de l'Eucharistie, vous alliez en procession, un cierge à la main, sous la voûte étoilée du ciel, votre pensée, j'en suis sûr, errait encore autour du tabernacle; la blanche hostie vous apparaissait plus belle, plus lumineuse que les étoiles de là-haut, et vous disiez tout bas : Oui, nous voulons communier; oui, hostie bien-aimée, hostie salutaire, nous voulons désormais vivre de votre vie. Il en est même parmi vous, je le sais, que cette vision a poursuivis pendant longtemps dans le silence de la nuit, tandis qu'un *O salutaris* très doux chantait au fond de leur âme comme une céleste obsession.

Mais une question a dû surgir en même temps dans

[1] Pour ne pas allonger outre mesure cette conférence, j'ai omis ou résumé en la prononçant un grand nombre de développements que je crois bon de restituer ici dans leur intégrité. Ils constituent près du tiers de ce discours.

l'esprit de beaucoup d'entre vous : Combien de fois faut-il communier ? C'est à cette question que je voudrais répondre ce soir, et je viens vous dire : S'il s'agit de la masse du peuple chrétien, il est à souhaiter qu'elle communie en moyenne tous les huit jours, sans préjudice des droits et des attraits des âmes plus ferventes qui désirent recevoir leur Dieu plus souvent.

Dieu me garde, messieurs, de vouloir jamais ralentir l'élan de ces âmes ! Je voudrais au contraire les voir devenir de plus en plus nombreuses et de plus en plus affamées du pain eucharistique, pourvu qu'elles s'efforcent de s'en rendre de plus en plus dignes. Mais ce n'est pas pour elles que je parle ici. Je m'adresse à la foule de ces hommes qui ne s'approchent que rarement de la sainte table, qui n'auraient pas le loisir de s'en approcher plusieurs fois la semaine, et pour qui la communion hebdomadaire serait déjà un grand progrès et un effort très méritoire. A ces chrétiens qui se comptent par millions je voudrais crier : Communiez tous les huit jours. Je voudrais les prendre par la main, leur faire une douce violence, et, docile à l'ordre de Notre-Seigneur : *Compelle intrare,* les forcer d'entrer chaque dimanche dans la salle du festin, non comme spectateurs, mais comme convives.

Je n'oublierai d'ailleurs personne : des raisons que j'apporterai sortira une conclusion à double tranchant, et qui atteindra toutes les âmes, à savoir qu'il faut s'approcher du divin sacrement le plus souvent possible, plusieurs fois par semaine ou même chaque jour, si on en a le temps et si l'on veut s'y disposer ; au moins une fois tous les huit jours, si l'on ne peut faire plus et mieux.

Comme je vous ai déjà exposé quels sont les bienfaits qui découlent de l'Eucharistie, il me suffira de vous montrer que l'effusion de ces bienfaits dépend, dans l'intention de Notre-Seigneur, de la fréquence en même temps que de la ferveur de nos communions ; or cette

intention de Notre-Seigneur, il nous la faut chercher dans l'Evangile, dans les décisions de l'Eglise et les écrits des Saints. C'est ce tableau historique que je vais faire passer sous vos yeux. Je le terminerai en réfutant quelques objections qui empêchent bien des âmes d'aller à Notre-Seigneur comme elles le devraient.

I

L'intention de Notre-Seigneur.

On répète souvent, après sainte Madeleine de Pazzi, qu'une seule communion suffirait à nous sanctifier, si nous y apportions une grande ferveur. Rien n'est plus exact si l'on ne considère que la puissance de Celui qui daigne descendre dans notre cœur. Notre-Seigneur peut sanctifier une âme dans une seule visite sacramentelle, comme il peut guérir les malades et ressusciter les morts par un seul attouchement de sa main divine. Mais la résurrection des morts est un miracle fort rare. La sanctification de tous les hommes par une seule communion fervente en serait un autre. Or, Dieu ne procède pas à coups de miracle, pas plus dans le domaine spirituel que dans la nature. Il est dans l'ordre de la Providence que notre âme grandisse comme notre corps par des accroissements successifs ; de même qu'un seul repas ne suffit pas à donner à notre corps son plein développement, de même il faut bien des repas eucharistiques pour que notre âme arrive à la perfection et à la sainteté où Dieu l'appelle.

Telle est la doctrine qui découle de l'Evangile. Bien que Notre-Seigneur ne nous y ait pas fixé le nombre des communions qu'il attend de nous, son intention y apparaît nettement. Dans l'Evangile de saint Jean, il nous dit que son corps est le pain qui donne la vie au monde. Dans le *Pater,* il nous fait demander à Dieu un pain quotidien qui, de l'avis des Pères de l'Eglise, désigne princi-

palement sa chair adorable. Mais, alors même qu'il n'aurait pas employé le mot « quotidien », le seul nom de pain donné à ce sacrement est un lumineux indice du fréquent usage que nous en devons faire. Le pain n'est pas un aliment de luxe réservé à quelques privilégiés seulement, ou que l'on ne mange qu'une ou deux fois par an. C'est l'aliment de tout le monde et de tous les jours. Si donc l'Eucharistie est le pain de notre âme, notre âme doit y recourir fréquemment pour ne pas défaillir.

Si l'on considère l'essence et la forme du sacrifice de la messe, on y voit clairement que la communion en est le complément normal et naturel. La messe est un sacrifice, mais dans tout sacrifice, ainsi que nous le voyons pratiqué dans toute l'antiquité, c'est une loi que les assistants se partagent les chairs de la victime. La messe est un repas; mais dans un repas on ne se contente pas de voir passer les mets, on en mange; sinon ce n'est pas un repas, c'est un spectacle. Je sais bien que le prêtre représente le peuple chrétien auprès de Dieu, et que, de même qu'il sacrifie au nom des fidèles, il communie aussi en leur nom. Mais cette communion des assistants par procuration, si elle sauve la loi, est loin d'avoir les mêmes effets qu'une communion effective. Pour répondre parfaitement aux intentions du Christ et à la fin du banquet eucharistique, le peuple doit communier avec le prêtre.

Notre-Seigneur ne souhaite rien tant que de nous voir recourir à cette divine nourriture. « J'ai désiré, disait-il à ses apôtres, manger cette pâque avec vous, et combien j'ai hâte de la consommer ! *Desiderio desideravi hoc pascha manducare vobiscum antequam patiar* [1]. »

Desiderio desideravi! Il y a dans cette répétition un hébraïsme qui exprime l'action portée à son plus haut degré. Notre-Seigneur a voulu nous montrer avec quelle

[1] Luc., XXII, 15.

impatience il attendait le moment de se donner à nous dans l'Eucharistie. Ah ! ce désir du Christ, comme il faut qu'il soit intense pour qu'il l'ait fait passer par-dessus toutes les difficultés et toutes les impossibilités qui semblaient le condamner ! Et je ne parle pas ici des miracles. Je ne parle pas de cette idée étrange, prodigieuse, de renfermer son humanité et sa divinité sous l'apparence d'un petit morceau de pain. Votre puissance ne m'étonne pas, mon Dieu. Mais ce qui me confond c'est que, après avoir envisagé et prévu toutes les profanations, les insultes, les sacrilèges dont vous y seriez l'objet, vous n'ayez pas hésité à venir quand même. C'est cet amour, ou plutôt, permettez-moi de vous le dire après votre apôtre, ô mon bon Maître, c'est cette folie d'amour qui vous fait passer, pour venir aux cœurs qui vous aiment, par tant de cœurs qui vous outragent, et traverser, sans en craindre les éclaboussures, des flots de haine et d'impureté humaines. Oh ! oui; il faut bien que votre désir soit véhément, puisqu'il vous fait descendre chaque matin de votre ciel radieux, puisqu'il vous fixe et vous enchaîne dans cet étroit tabernacle, jusqu'à ce que nous allions vous y chercher, puisqu'il vous fait endurer ces longues attentes des jours et des nuits que seul l'amour peut supporter, bien qu'il en souffre le plus.

Ah ! si nous avions un peu de cœur, messieurs, comme nous nous empresserions de répondre au désir de Jésus-Christ par un égal désir ! Avec quelle ardeur nous lui dirions : Moi aussi, ô mon Dieu, *desiderio desideravi !* J'ai hâte d'aller à vous ! je vous attends, je vous appelle, ô hostie bien-aimée, ô hostie salutaire ! *Desiderio desideravi!* je languis d'amour. Comme le cerf altéré soupire après l'eau des fontaines, ainsi mon âme soupire après vous, ô mon Dieu !

Les saints avaient cet ardent désir de l'Eucharistie. Le tabernacle était le centre de leur vie, l'objet le plus constant de leur foi, de leur espérance et de leur amour !

A quoi pensiez-vous, chers martyrs, enfoncés dans vos noires prisons souterraines où vous attendiez la mort ? A l'hostie, et c'est elle qui vous donnait le courage d'endurer la douleur.

A quoi pensiez-vous, ô saints missionnaires, quand, surpris par la nuit dans vos courses à travers les pays sauvages, vous aviez à peine une pierre où reposer votre tête ? A l'hostie, et sa vision berçait doucement votre âme, illuminait vos rêves et vous faisait oublier vos rudes fatigues.

Tous les saints se sont endormis en pensant à l'heure bénie du lendemain où la manne céleste tomberait avec les premiers rayons du jour, et où ils pourraient aller la recueillir respectueusement, avidement, sur l'autel. Ils ne pouvaient se résigner à jeûner de l'Eucharistie ! Alors que François Xavier accomplissait ses gigantesques travaux en Orient, il ne se plaignait pas quand il manquait de la nourriture corporelle ; mais il se plaignait, mais il déclarait que c'était pour lui une privation intolérable de n'avoir pas à certains jours le pain et le vin nécessaires pour offrir le saint sacrifice et se nourrir du corps et du sang de Jésus-Christ.

Ainsi tous les grands chrétiens étaient affamés de l'Eucharistie. L'un d'eux, le vénérable M. Dupont, de Tours, écrivait un jour à un ami : « Oh ! si je savais un pays où l'on pût communier quatre fois par jour, je ferais immédiatement mes malles et je partirais pour aller y habiter. » Vous me direz peut-être que ce n'était plus seulement de la faim, cela, que c'était de la gourmandise, une sorte de gourmandise eucharistique ; j'en conviens, mais le sentiment exquis d'amour qui a inspiré cette parole en fera bien, je l'espère, pardonner et même admirer la forme originale et la familiarité.

II

L'intention de l'Eglise. — La pensée des Saints Pères. Usages des premiers siècles.

Connaissant par l'Evangile le désir qu'a Notre-Seigneur de nous voir prendre place aussi souvent que possible à son banquet eucharistique, nous connaissons par là même le désir de l'Eglise, qui n'en peut différer. Néanmoins il sera utile de constater comment, tout en gardant et en affirmant constamment le même principe, montrant le même idéal, à savoir la communion très fréquente pour ceux qui sont le mieux disposés, l'Eglise en est bientôt arrivée à établir et à propager, pour l'ensemble du peuple chrétien, la communion hebdomadaire comme la forme classique, la plus pratique et la plus opportune, de la dévotion eucharistique.

L'idée que j'exprimais plus haut que la communion est l'accompagnement obligé, le complément naturel et normal de la messe, n'a jamais été mieux comprise que dans la primitive Eglise. On la retrouve partout dans les monuments de l'antiquité ecclésiastique.

Les premiers chrétiens ne s'assemblaient jamais sans recevoir le corps de Notre-Seigneur. Les Actes des apôtres nous rapportent que les premiers fidèles de Jérusalem persévéraient dans la communication de la fraction du pain, c'est-à-dire dans la communion, et que chaque jour, tantôt dans une maison, tantôt dans une autre, ils rompaient le *Pain* et s'en nourrissaient dans la joie et la simplicité de leur cœur [1]. Toutes les fois qu'ils se réunissaient, c'était pour prendre part à ce festin : si bien que le mot *synaxis,* synaxe, qui signifie

[1] Erant autem perseverantes in doctrina apostolorum et *communicatione fractionis panis* et orationibus... *Quotidie* quoque perseverantes unanimiter in templo, et *frangentes circa domos panem*, sumebant cibum cum exultatione et simplicitate cordis. (Act., II, 42 et 46.)

assemblée, devint rapidement synonyme de communion, et il a conservé ce sens dans la littérature latine chrétienne jusqu'à nos jours. La synaxe était à la fois l'union des chrétiens entre eux et leur union avec Jésus-Christ dans l'Eucharistie [1].

Un canon des constitutions apostoliques, qui très probablement vise les laïques aussi bien que les clercs, prononce des censures contre quiconque assiste à la messe sans y communier. Un concile d'Antioche, tenu sous le pape Jules, rend le même décret.

Parmi les Pères de l'Eglise, nul n'a mieux exposé que saint Chrysostome cette belle idée de l'inséparabilité du sacrifice de l'autel et de la communion.

Il n'admet pas qu'on assiste à la messe sans participer au corps du Christ. A ses yeux, c'est sinon une faute positive, c'est-à-dire la violation d'un précepte formel, du moins un désordre, un non-sens, un manque de courtoisie, une inconvenance envers l'Hôte divin qui nous invite. « Dites-moi, s'écrie-t-il, qu'est-ce que vous penseriez si quelqu'un, étant invité à un festin, lavait ses mains, se mettait à table, se préparait au repas et ensuite ne mangeait point ? N'offenserait-il pas celui qui l'aurait invité ? N'aurait-il pas mieux valu qu'il fût absent ? Quoi ! vous assistez au festin, vous avez chanté l'hymne, vous vous êtes mis au rang des dignes en ne vous retirant pas avec les indignes. Pourquoi êtes-vous resté sans communier ? Je suis indigne, me répondez-vous. Eh bien ! mais alors vous êtes aussi indigne de la société des prières. »

Saint Chrysostome s'emporte par suite avec véhémence contre ceux qui ne communient qu'à Pâques. « C'est la pureté de conscience, dit-il, et non la saison de l'année, qui fait qu'il est temps de s'approcher de la sainte table. Ce mystère n'a rien de plus à Pâques que dans les autres temps. Il est toujours le même : c'est toujours la

[1] Voir Martigny, *Dict. des Ant. chrét.*, art. SYNAXE.

même grâce du Saint-Esprit. La Pâque continue toute l'année. »

Il attribue les faiblesses et toutes les misères de son temps à la rareté croissante des communions. « Voilà, s'écrie-t-il avec douleur, ce qui trouble tout ! »

Est-il besoin de rappeler le zèle, l'éloquence avec lesquels tous les autres Pères ont recommandé la communion fréquente ? Ils s'indignent également contre ceux qui reçoivent indignement le corps du Christ et contre ceux qui ne le reçoivent que rarement.

*
* *

Ce principe de l'inséparabilité de la messe et de la *fraction du pain,* qui avait produit l'usage de la communion quotidienne dans la petite Eglise de Jérusalem des premiers temps, où le saint sacrifice s'offrait chaque jour, ne tarda pas à amener un autre usage, celui de la communion dominicale, au moins dans un grand nombre de chrétientés, où l'on ne pouvait guère assister à la messe que le dimanche.

Tant que les fidèles furent peu nombreux, ils purent facilement s'assembler sans attirer l'attention de leurs ennemis. Mais bientôt le petit troupeau se multiplia : il devint impossible aux nouveaux chrétiens de tenir leurs réunions ou synaxes quotidiennes. Persécutés par les juifs ou les païens, ils devaient cacher leur trésor, la sainte hostie ; et c'était dans des retraites souterraines, des hypogées, des ruines de tombeaux, ou dans le silence des bois, des déserts et de la nuit, qu'ils pouvaient se grouper autour de leurs pontifes pour assister aux saints mystères. Plus périlleuses, les synaxes, assemblées et communions, devinrent nécessairement plus rares. Mais l'Eglise tint à ce qu'elles eussent lieu au moins une fois par semaine.

Le jour qu'elle choisit fut le dimanche. Comme le Christ était ressuscité le dimanche, le lendemain du

sabbat, *prima sabbati,* par vénération pour ce grand souvenir, l'Eglise voulut, dès la plus haute antiquité, que ce jour devînt le premier et le plus sacré de la semaine chrétienne, et qu'il fût fêté par la célébration plus solennelle du saint sacrifice [1].

Pierre de Blois va jusqu'à affirmer que lorsque le nombre des fidèles s'accrut, l'Eglise, ne jugeant pas prudent de leur faire un précepte de la Communion quotidienne, leur ordonna néanmoins la Communion du dimanche.

Les traces de cette ancienne discipline se retrouvent partout. Lorsque saint Paul arrive à Troade, c'est le dimanche qu'il réunit les croyants pour rompre le *Pain* avec eux. C'est encore le dimanche qu'il prescrit de faire dans les églises de Galatie et de Corinthe les *collectes* ou quêtes pour les frères pauvres ou persécutés de Jérusalem [2]. La raison en est apparemment que ce jour-là avaient lieu les grandes réunions, les grandes synaxes, auxquelles devaient assister tous les chrétiens [3]. Le dimanche devint ainsi le jour de la communion par excellence, celui où tous devaient assister aux saints mystères et communier. C'est pour cette raison que saint Jean Chrysostome l'appelait le *Jour du Pain.*

Un document de la plus haute antiquité, la *Didaché,* ou *Doctrine des douze Apôtres,* qui remonte avant l'épître de saint Barnabé, par conséquent aux dernières années du premier siècle, ou du moins aux premières du second, contient ce précepte d'une importance capitale : « Au

[1] « Dans le principe, on ne célébrait la messe qu'une fois la semaine : c'était le dimanche... » (*Dictionnaire des Antiquités chrétiennes,* par l'abbé Martigny, article Messe.)

[2] *Una autem sabbati cum convenissemus ad frangendum panem...* (Act., xx, 7.) *De collectis quæ fiunt in sanctos, sicut ordinavi ecclesiis Galatiæ, ita et vos facite : per unam sabbati unusquisque vestrum apud se seponat, recondens quod ei bene placuerit.* (I Cor., xxvi.)

[3] Bien que ce mot signifiât par lui-même toutes les assemblées, il fut bientôt réservé aux seules assemblées du dimanche, preuve de leur importance exceptionnelle. (Martigny, *Dictionnaire des Antiquités chrétiennes,* art. Synaxe.)

jour dominical du Seigneur, réunissez-vous, rompez le pain, et faites les cérémonies eucharistiques après avoir préalablement confessé vos péchés afin que votre offrande soit pure. » Ainsi donc, voilà le catéchisme le plus ancien, vraisemblablement rédigé sous les yeux et par l'ordre des apôtres ou de leurs successeurs immédiats, et qui recommande, si même il ne la *commande* pas, à tous les chrétiens la communion hebdomadaire [1].

Un autre témoignage, non moins instructif, nous a été laissé par saint Justin, qui confine lui aussi aux temps apostoliques : « Le jour qu'on nomme le jour du soleil, dit-il (c'est-à-dire le dimanche), tous ceux qui sont dans les villes ou à la campagne s'assemblent dans un même lieu [2]... Nous nous levons tous en commun pour prier; les prières étant finies, on offre le pain, le vin et l'eau... La distribution et la communication des offrandes qui

[1] Vers la fin de l'année 1883, Philothée Bryennios, métropolite schismatique de Nicomédie et doyen de l'école du Phanar à Constantinople, publiait dans cette dernière ville, d'après un manuscrit grec du onzième siècle, un livre intitulé : *la Doctrine des douze Apôtres*. Les critiques connaissaient, pour l'avoir lu dans Eusèbe de Césarée, saint Athanase et ailleurs, le titre de cet écrit. Ils savaient qne l'antiquité l'avait tenu en très haute estime, et cette pensée leur rendait plus amer le regret de l'avoir perdu. Aussi la découverte de ce vénérable monument fut-elle accueillie avec joie par tous les savants, catholiques, grecs schismatiques et protestants. Elle devint bientôt l'objet d'un grand nombre d'études critiques, qui forment, aujourd'hui, une bibliothèque de plusieurs centaines de volumes. La *Didaché*, qui a très certainement précédé le *Pasteur d'Hermas* et l'*Epître de saint Barnabé*, et remonte ainsi aux temps apostoliques, nous apporte une nouvelle confirmation de l'antiquité de nos dogmes, et nous donne les renseignements les plus intéressants sur la vie et la pensée des premiers chrétiens. Voici le texte grec du passage très précieux que nous venons de citer et qui regarde la communion et la confession du dimanche : *Κατά κυριακὴν δὲ Κυρίου συναχθέντες, κλάσατε ἄρτον καὶ εὐχαριστήσατε, προσεξομολογησάμενοι τά παραπτώματα ὑμῶν, ὅπως καθαρὰ ἡ θυσία ὑμῶν ᾖ.* (On trouvera dans les *Questions actuelles*, tom. 1, le texte grec et la traduction de la *Didaché* avec une notice bibliographique.)

[2] Le dimanche était appelé par les païens le jour du soleil. Les chrétiens ne dédaignèrent pas de se servir quelquefois de ce terme lorsqu'ils voulaient être compris des idolâtres, comme nous le voyons par l'exemple de saint Justin. Saint Ambroise les justifie par cette raison : « C'est le jour où le Sauveur, secouant les ténèbres de l'enfer, surgit de son tombeau, brillant comme le soleil. » (Ambr. Serm. XLI.)

ont servi à l'action de grâces (à l'Eucharistie) se font à chacun des assistants; puis on les envoie aux absents par les diacres... Nous ne prenons pas ce pain et vin comme un aliment et comme un breuvage ordinaires. Mais nous savons qu'ils sont la chair et le sang de Jésus incarné pour nourrir notre âme... » On voit par ce texte remarquable du saint martyr que l'assemblée chrétienne n'avait lieu que le dimanche, et que les chrétiens ne manquaient pas d'y communier.

Cette messe du dimanche s'appelait aussi *Dominicum,* sacrifice du Seigneur ou sacrifice du jour du Seigneur. Le *Dominicum* eut ses martyrs. C'était à Carthage, pendant la persécution de Dioclétien. Trente et un chrétiens furent traînés, le 12 février 304, devant le proconsul Anulinus et accusés d'avoir assisté au sacrifice du dimanche. Pendant qu'on les déchirait avec des ongles de fer, le proconsul leur reprochait d'avoir violé la loi des empereurs. Or ils répondaient : « Nous ne pouvions pas omettre le *Dominicum :* c'est la loi de Dieu. » Et comme Anulinus insistait : « Non, répétaient-ils, nous ne pouvons vivre sans le *Dominicum.* » Ce souvenir de l'Eucharistie faisait tressaillir leur cœur de joie et de fierté; et sans doute cette divine hostie qu'ils avaient reçue chaque dimanche, dont on leur faisait un crime et pour laquelle ils mouraient, devait passer devant leurs yeux, les éclairer de son rayon très doux, et c'est elle qui leur donnait la force de sourire aux tortures [1].

*
* *

Un Père ou un écrivain ecclésiastique du quatrième siècle, que l'on a cru jusqu'à nos jours être saint Ambroise, nous montre par un texte bien significatif combien l'Eglise tenait à la communion dominicale. « A part, dit

[1] Paul-Allard, *La Persécution de Dioclétien*, t. I[er], ch. IV, § 3.

ce Père, ceux à qui le prêtre donne le conseil de s'en abstenir, *tous les chrétiens doivent assister au saint sacrifice et communier chaque dimanche.* Mais, pendant le carême, je vous recommande la messe et la communion chaque jour, ou du moins, comme je l'ai dit, chaque dimanche. Aussi, menez tous une vie pure et sainte, pour être dignes de vous approcher de ce divin Sacrement [1]. »

Parmi les autres textes des Pères relatifs à la fréquente communion, l'un des plus connus, qui a été universellement attribué à saint Augustin par la tradition scolastique et qui est en réalité de Gennade, prêtre de Marseille, recommande la communion dominicale à la masse des fidèles. Gennade, qui florissait à la fin du cinquième siècle, est loin d'avoir l'autorité de l'évêque d'Hippone; mais on peut dire que son texte, qui est devenu classique, a pour lui, outre son antiquité, l'appui de tous les saints et de tous les docteurs qui l'ont cité, approuvé et commenté, entre autres saint Thomas d'Aquin, saint Ignace, saint François de Sales, saint Léonard de Port-Maurice, saint Alphonse de Liguori, etc. Voici ce texte : « Quant à la communion quotidienne, je ne la loue ni ne la blâme; mais la communion de tous les dimanches je la conseille à tous, pourvu que l'âme ne soit pas attachée

[1] *Exceptis illis, quibus sacerdos consilium dat ut non communicent, omnes christiani omni dominica debent offerre et communicare. In Quadragesima vero moneo ut die omni, aut saltem ut dixi, omni dominica, offeratis et communicetis. Et idcirco puram et mundam vitam ducite, ut digni sitis accedere ad sacram communionen.* (Patrologie latine de Migne, t. XVII, col. 654. *Sermones S. Ambrosio hactenus ascripti.* Sermon xxv.) Ce texte remarquable a été attribué à saint Ambroise par Gratien, l'auteur du *Decretum*, au douzième siècle, par Pierre Lombard et le plus grand nombre des auteurs jusqu'à nos jours. La critique moderne, se fondant sur ce fait que le sermon d'où il est tiré ne s'accorde pas, en plusieurs points, avec la doctrine connue du saint évêque de Milan, lui en refuse la paternité. Mais s'il n'est pas de saint Ambroise, il est du moins probablement d'un prêtre ou d'un évêque de son temps ou du siècle suivant, peut-être de saint Maxime de Turin : il possède en tout cas une grande valeur traditionnelle.

au péché [1]. » Il s'agit ici du péché mortel, comme l'indique le contexte. Si l'auteur ne veut pas se prononcer sur la communion quotidienne, c'est parce que, bonne pour les uns, pour ceux qui s'y préparent avec soin, elle ne l'est pas pour ceux qui n'y apportent pas la révérence et la générosité qu'elle demande et qui n'en font qu'une simple formalité extérieure.

*
* *

Les jansénistes ont prétendu que les moines qui vivaient dans les solitudes de l'Afrique et de l'Asie ne communiaient presque jamais. Or, si l'on consulte les vies des Pères du désert, on trouve au contraire que pour les cénobites qui vivaient dans les couvents ou dans les laures, et pour les ermites même qui vivaient seuls dans des gorges de montagnes, des ravins, et jusque dans les premières oasis du désert, la règle à peu près universelle était la communion dominicale.

Parfois un prêtre allait les visiter et leur porter le corps du Seigneur; plus souvent ils sortaient de leurs retraites le samedi soir : on les voyait venir de tous les horizons, descendre des montagnes, arpenter les sables brûlants, traverser le Nil et entrer dans l'église de quelque petit village pour se préparer au jour du Seigneur. Ils s'y confessaient, passaient les heures de la nuit en prière, et le lendemain matin ils s'approchaient de la sainte table; et chaque semaine le même exode recommençait. La faim eucharistique faisait sortir ces pieux solitaires de leurs retraites pour aller se nourrir du pain de l'âme.

Un fait plus touchant est celui que nous offre la vie de saint Onuphre. Ce saint vécut soixante-dix ans dans le désert, presque toujours privé de tout commerce avec les

[1] *Quotidie Eucharistiæ communionem percipere nec laudo nec vitupero. Omnibus tamen dominicis diebus communicandum suadeo et hortor, si tamen mens sine affectu peccandi sit.*

hommes; or, nous lisons que chaque dimanche un ange descendait du ciel pour lui porter la sainte communion. Si ce miracle est bien authentique, peut-on imaginer une plus haute consécration de la communion hebdomadaire ? S'il ne l'est pas, ou si l'imagination des contemporains a un peu embelli la réalité, ce récit ne prouve-t-il pas combien, à leurs yeux, l'usage de la communion dominicale était louable et saint, et répondait aux intentions bien connues de l'Eglise ?

Le fondateur de la fameuse abbaye de Saint-Victor, Cassien, qui avait vécu plusieurs années dans la Thébaïde, recommande l'usage de la communion hebdomadaire, qu'il avait vu observer et observé lui-même. Après avoir fortement blâmé ceux qui sous prétexte de respect s'éloignent de l'Eucharistie, il ajoute : « Il vaudrait beaucoup mieux approcher des saints mystères *tous les dimanches,* pour y trouver un remède à nos maladies spirituelles... »

Cependant nous voyons que, malgré les exhortations et les objurgations des saints Pères, la dévotion des fidèles envers l'Eucharistie se refroidit bientôt après les temps apostoliques. Il y eut toujours à côté du courant qui portait les âmes plus ferventes vers l'Eucharistie, un courant en sens contraire qui en éloignait les âmes lâches et pécheresses.

C'est ainsi que dès le troisième siècle le pape saint Fabien ordonne à tous les chrétiens de communier au moins trois fois par an, à Pâques, à la Pentecôte et à Noël. Le relâchement se faisait sentir surtout en Orient, où nous avons vu que saint Chrysostome s'emportait contre ceux qui s'en tenaient à la seule communion pascale. Saint Ambroise généralisait sans doute beaucoup trop lorsqu'il écrivait qu'en Orient « c'était la coutume, de son temps, de ne communier qu'une fois l'an » ; car saint Basile, son contemporain, et saint Epiphane nous apprennent que, au moins dans leurs diocèses, c'était un usage pour beaucoup de fidèles de recevoir l'Eucharistie

quatre fois la semaine [1]. Bien plus, dans certains pays et à la même époque, on faisait mieux encore : saint Jérôme nous dit que de son temps la communion quotidienne était encore en honneur à Rome et en Espagne.

Néanmoins, ce que l'on rencontre le plus souvent et ce qui répond le mieux à l'esprit de l'Eglise pour la généralité des chrétiens qui matériellement et moralement ne peuvent faire plus, c'est la communion dominicale.

Saint Grégoire le Grand nous apprend qu'à la fin du sixième siècle *le dimanche était à Rome un jour de communion générale*. Saint Théodore, archevêque de Canterbury, introduisit ou plutôt fit renaître en Angleterre cette coutume que saint Augustin avait dû y apporter au siècle précédent. Il cite l'exemple de Rome et celui de l'Eglise orientale, où, dit-il, c'était pour les laïques eux-mêmes un *précepte* imposé sous peine d'excommunication. Charlemagne, qui aimait à appuyer de son autorité royale les lois et les conseils de l'Eglise, recommandait la communion dominicale à tous les sujets de son vaste empire : ce qu'il n'aurait certainement pas fait si cette pratique avait dû paraître exagérée et irréalisable [2].

En 836, un concile d'Aix-la-Chapelle déplore l'omission de la communion hebdomadaire comme une funeste habitude qu'il fallait extirper au plus tôt [3].

[1] *Saint Basile :* « Communier et participer tous les jours au corps et au sang de Jésus-Christ, c'est une pratique très louable et très utile, puisqu'il a dit lui-même d'une manière si expresse : « Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle. » Qui doute en effet que de participer fréquemment à la vie ne nous donne une vie plus abondante ? C'est pourquoi nous sommes dans l'usage de communier quatre fois par semaine, savoir : le dimanche, le mercredi, le vendredi et le samedi, ainsi qu'à la fête de certains saints. »

[2] On lit dans les Capitulaires de Charlemagne : « Que tous les fidèles communient *les dimanches* et les fêtes principales, à l'exception de ceux à qui il sera enjoint de s'en abstenir. » (Liv. V, ch. CCCXXXIV.) Et ailleurs : « Que chaque fidèle communie *tous les dimanches,* s'il est possible, à moins qu'il n'en soit empêché par quelque faute grave, manifeste ; sans quoi il ne peut se sauver. » (Liv. VI, ch. XVII.)

[3] Le 22e canon de ce concile est ainsi conçu : « On devrait recevoir le corps du Seigneur *tous les dimanches :* c'est pourquoi il faut, autant

Il est probable que ce fut vers cette époque que le monde commença à s'éloigner d'une manière presque universelle de la sainte table. C'était une époque de transition et de troubles. Les Normands pillaient les églises en France ; les Maures les remplaçaient par des mosquées en Espagne. En Allemagne, des races à demi barbares s'amalgamaient dans le creuset de profondes révolutions politiques. Pour ces raisons et d'autres qui nous échappent, ce fut une époque critique où la religion eut beaucoup à souffrir. Au point de vue qui nous occupe, un grand nombre de fidèles en vinrent à ne plus même communier une fois l'an, si bien que le concile de Latran, au treizième siècle, dut, pour remédier à ce désordre, ordonner à tous les chrétiens de recevoir leur Créateur au moins à Pâques humblement.

III

Le décret de Latran (1215).

Ce décret du Concile de Latran peut sembler à première vue briser la tradition de la communion hebdomadaire, à laquelle nous avons vu que jusque-là l'Eglise attachait tant de prix. Aussi il est des hommes qui se retranchent derrière lui pour excuser ou défendre la rareté de leurs communions. Pourquoi, disent-ils, se montrer plus exigeant ou plus zélé que l'Eglise ? Elle se contente de la communion pascale. Ne pouvons-nous nous en tenir à la règle édictée par un concile ?

L'Eglise, messieurs, en nous ordonnant de recevoir la sainte Eucharistie au moins à Pâques, a voulu supprimer le funeste abus qui s'était introduit parmi les chrétiens relâchés de ne plus communier du tout. En les menaçant de la sanction morale la plus grave, elle contraint tous

que la raison le permettra, corriger la coutume contraire, de peur qu'en s'éloignant des sacrements on ne s'éloigne du salut. »

ceux qui ne sont pas complètement endurcis à faire un vigoureux effort pour sortir de leur coupable engourdissement. Mais, à ses yeux, la communion annuelle est loin d'être l'idéal de la vie chrétienne. C'en est, au contraire, le minimum, la limite inférieure sur laquelle il est dangereux de se tenir, au-dessous de laquelle il n'y a plus de vie chrétienne du tout, plus que la mort du péché.

Si l'Eglise n'est pas plus exigeante, c'est que dans sa bonté maternelle elle craint d'éteindre la mèche qui fume encore; elle craint de décourager des malheureux en leur imposant un fardeau qui, pour léger qu'il soit, paraîtrait cependant encore trop lourd à leur faiblesse, et qu'ils rejetteraient totalement. C'est aussi parce que cette loi très douce lui suffit à atteindre le but qu'elle se propose : secouer la torpeur de ceux qui ont encore la foi et les empêcher de croupir dans la corruption du péché; elle espère les *amorcer*, par cette communion de Pâques, et leur donner le goût de revenir souvent à la table sainte. Combien donc on se tromperait si on croyait que ce premier résultat suffit à son cœur !

En promulguant le décret de Latran, elle agit comme une mère qui écrirait à son fils : « Mon pauvre enfant bien-aimé, voilà de longs mois que tu passes devant la maison paternelle sans y entrer jamais. Ton père en est affligé et blessé, et considère l'isolement où tu nous laisses comme une injure. Je t'en prie, ne laisse pas s'achever l'année qui touche à sa fin sans venir nous voir et t'asseoir à notre table : ton père te pardonnera, te recevra avec tendresse; mais autrement il te déshériterait, il me charge de t'en avertir; et moi, ta triste mère, je ne pourrais plus te considérer comme mon fils et te presser sur mon cœur. »

S'ensuit-il que ce père et cette mère seraient satisfaits de voir leur enfant une fois l'an ? Non, leur ardent désir est de l'embrasser et de l'avoir à leur table le plus souvent possible. Il en est de même de l'Eglise. Ceux qui ne

communient pas du tout sont les prodigues déshérités par leur père. Ceux qui ne communient qu'une fois l'an sont les indifférents qui prennent le chemin des prodigues. Sans doute, l'Eglise fait une différence essentielle entre les uns et les autres. Mais les indifférents blessent aussi son cœur.

On peut affirmer qu'elle a toujours regardé avec tristesse ceux qui ne communient qu'une fois l'an, alors que le pain eucharistique est à leur portée et leur serait si profitable. Nous avons entendu saint Chrysostome s'indigner contre ceux qui s'en tenaient à la communion annuelle : « Voilà, disait-il, ce qui trouble tout. » Saint Ignace, lui aussi, attribuait les maux de son temps à cet usage et l'a ainsi stigmatisé : « On en vint enfin à l'excès de négligence et de misère où nous sommes aujourd'hui : on n'eut pas honte, comme on n'a pas honte aujourd'hui, de ne recevoir qu'une fois l'an ce pain céleste. Aussi ne reste-t-il plus aujourd'hui du christianisme que l'ombre vide du nom de chrétien. Considérez d'un œil calme et attentif le monde presque entier, et vous en serez frappés comme moi. » Ce sont là des paroles très graves, puisque ce sont des paroles de grands saints.

D'ailleurs, puisqu'on se prévaut du décret d'un concile, voici ce que dit un autre concile, celui de Bâle, dont les Pères connaissaient sans doute autant que nous les intentions des Pères de Latran : « Non seulement il est utile et salutaire de recevoir souvent le sacrement de l'autel, mais cette pratique est entièrement nécessaire à celui qui ne veut pas reculer, à celui qui souhaite de s'avancer dans le service de Dieu, dans le chemin de la vertu et de la vie parfaite. »

Ceux qui se contentent du devoir pascal ne se privent donc pas seulement d'un immense bienfait, ils se privent des grâces qui leur seraient nécessaires pour ne pas reculer : ils reculeront donc, ils retomberont presque toujours dans de graves fautes. C'est pour cette raison qu'il est bien difficile que cette abstention de l'Eucha-

ristie soit exempte de toute culpabilité de leur part. Sans doute, ils n'enfreignent pas un précepte *particulier* de l'Eglise, puisqu'ils se conforment aux termes du décret de Latran : de ce chef, il est entendu qu'il n'y a rien à leur reprocher. Mais ils pourraient violer une loi *générale,* antérieure aux lois ecclésiastiques, d'après laquelle tout homme est tenu de prendre les moyens qui lui sont personnellement nécessaires pour éviter le péché. Or, on peut dire qu'un très grand nombre d'hommes ont des tentations auxquelles ils ne peuvent résister pendant longtemps sans un secours très spécial de la grâce. Cette grâce, il est vrai, ils peuvent la puiser en partie en dehors des sacrements, dans la prière, et c'est pourquoi ils ne pèchent pas absolument et par le fait même, quand ils se contentent de la communion pascale; mais, dans la pratique, comme ils ne trouveraient ce secours avec l'abondance dont ils ont besoin que dans l'Eucharistie, s'ils s'en abstiennent volontairement, ils se privent d'un moyen qui leur est moralement nécessaire pour vaincre leurs passions; ils s'exposent à violer un précepte primordial, par suite à commettre une faute positive, bien qu'il soit difficile d'en définir la gravité, parce qu'elle varie avec la faiblesse de l'âme et la connaissance que chacune a de son besoin et de son devoir. Ce sont surtout ces demi-chrétiens qui doivent s'appliquer le mot du prophète : *Aruit cor meum quia oblitus sum comedere panem meum.* Vous vous étonnez, pauvre frère, de retomber si souvent dans vos tristes misères, d'avoir un cœur si déplorablement fragile ; n'en cherchez pas ailleurs la cause, c'est votre éloignement habituel de l'Eucharistie. Prenez donc la résolution de manger plus souvent, tous les huit jours, le pain des forts.

IV

La Communion au Moyen-Age.

Il est une autre objection, intéressante et d'ordre historique, par laquelle on prétend prouver que la fréquente communion n'est nullement nécessaire pour l'acquisition et le développement des plus hautes vertus. Le moyen-âge, dit-on, fut le plus superbe épanouissement de la vie chrétienne, et cependant on n'y communiait pas souvent. C'est en plein moyen-âge, en 1215, que le concile de Latran dut enjoindre aux chrétiens, sous peine de péché mortel, de recevoir le corps de Jésus-Christ une fois l'an. Quelque temps plus tard, saint François d'Assise, qui avait pourtant le plus tendre amour pour l'Eucharistie, ne crut pas pouvoir imposer plus de trois communions de règle par an aux religieux de son tiers-ordre, preuve évidente que le relâchement avait gagné même les meilleurs, du moins en Italie [1]. Saint Louis ne communiait pas beaucoup plus de six fois par an [2]. Comment concilier cette rareté des communions et la vigoureuse sève surnaturelle qui circulait dans cette société ?

Je réponds que si le nombre des *communions* était médiocre, comme il semble bien, en effet, pour chaque fidèle en particulier, le nombre des *communiants* était immense dans l'Eglise : c'était presque l'universalité du peuple chrétien. Par suite, le total des communions ne devait guère le céder à celui de notre temps.

De plus, ces communions étaient faites avec un grand esprit de foi, préparées par de longues prières et une rude pénitence quadragésimale. De la sorte, la nourriture eucharistique, bien que prise rarement, mais, parce qu'elle était prise dans d'excellentes conditions, répandue

[1] Lemonnier, *Vie de saint François d'Assise*, t. II, p. 11.
[2] Marius Sépet, *Vie de saint Louis.* (Lecoffre), p. 108.

dans tout le corps social et assimilée par tous ses membres, suffisait à lui assurer une brillante santé morale, une forte vie chrétienne.

Il faut aussi ajouter que le moyen-âge, ayant plus de foi, recourait en même temps aux autres sources de la vie surnaturelle. Il priait, il se mortifiait, il ne s'adonnait pas à la mollesse et à la sensualité comme on le fait à notre époque : le tempérament moral y était vigoureux. Aujourd'hui, nous vivons dans une atmosphère viciée, toute chargée de germes d'irréligion et d'impureté. Nos tempéraments sont débilités. De même qu'aux ouvriers épuisés par le travail malsain des ateliers et des usines, il faut une nourriture plus substantielle qu'aux paysans qui respirent dans les champs et les bois l'air salubre de la grande nature, de même il nous faut à nous, usés par la vie moderne, une nourriture spirituelle plus abondante qu'à nos pères du moyen-âge, vivant dans un air plus pur.

Enfin, il vaut avouer que la vie chrétienne au moyen-âge eût été plus florissante si l'on eût recouru plus souvent à l'Eucharistie. Le moyen-âge ne fut pas l'idéal de la vie chrétienne. Il eut à se reprocher des violences et des misères qu'il eût évitées s'il eût été boire plus fréquemment à la source de toute délicatesse, de toute douceur, de toute pureté. Et l'on peut dire, sans manquer au respect qui lui est dû, que le plus saint de nos rois lui-même eût encore grandi en sainteté si, avec les mêmes sentiments, il eût reçu plus souvent le corps de Notre-Seigneur.

Il existe aujourd'hui une élite qui communie fréquemment. Or, elle ne le cède en rien à l'élite du treizième siècle, si même elle ne lui est pas supérieure. La masse du peuple est moins chrétienne, moins morale de nos jours qu'à cette époque. Mais c'est précisément parce que la masse du peuple communiait alors au moins à Pâques, tandis que maintenant elle connaît à peine le chemin de l'église. Or, la différence des époques vient des senti-

ments et des mœurs qui prédominent dans la majorité. L'élite n'y peut rien, du moins directement. Quelques brillants maxima qu'elle apporte dans le problème ne peuvent relever une moyenne de communions qui s'affaisse sous le poids de tant de minima, de tant d'abstentions. Si le siècle de saint Louis fut plus chrétien que le nôtre, c'est qu'en définitive la courbe eucharistique y fut plus élevée qu'elle ne l'est de notre temps.

V

Le protestantisme.

Tel fut l'usage à peu près universel des chrétiens jusqu'au seizième siècle. Il y avait sans doute des âmes d'élite qui avaient la plus ardente dévotion envers l'Eucharistie et s'en approchaient souvent avec délices, mais elles étaient très rares. L'Eglise ne cessait de recommander la communion fréquente. Nous avons vu le décret du concile de Bâle à cet égard (1449). Saint Antonin, archevêque de Florence, écrivait à la même époque : « J'exhorte à communier tous les dimanches quiconque n'a pas la conscience souillée du péché mortel. » Néanmoins ces conseils étaient peu suivis. Lorsqu'en 1526, saint Ignace de Loyola habitait Alcala, il y menait une vie d'une vertu héroïque et communiait tous les dimanches. Or, cette pratique parut si extraordinaire que le docteur Alphonse Sanchez, chanoine de Saint-Just, lui dit : « C'est se familiariser avec Dieu d'une façon inconvenante, que d'aller ainsi chaque dimanche à la table sainte. » Et comme, malgré cet avis, Ignace, fort de son droit, se présentait encore le dimanche suivant pour recevoir l'Eucharistie, Sanchez lui fit publiquement l'affront de passer sans le communier.

Il est vrai que le brave chanoine, qui ne péchait que par ignorance, éprouva aussitôt un remords de ce qu'il venait de faire, et revint sur ses pas pour communier

Ignace; néanmoins son premier mouvement jette une triste lumière sur l'esprit de son temps.

Mais il était dans les intentions de Dieu de remédier à ce relâchement universel et de rendre désormais la communion plus fréquente dans son Eglise. Chose admirable, le protestantisme, par la vive réaction que ses attaques contre l'Eucharistie produisirent dans la chrétienté, ne fut pas étranger à ce mouvement providentiel. Ce ne fut pas la réforme qu'il demandait : ce fut la bonne.

Au souffle empesté de Luther et de Calvin, les lampes du sanctuaire s'étaient éteintes avec la foi à l'Eucharistie dans une partie de l'Europe. C'était la guerre à l'hostie. Partout où ils la trouvaient, les huguenots l'outrageaient et la brûlaient, et leurs chefs s'amusaient à boire gaiement les vins du Rhin ou de France dans les calices et les ciboires arrachés aux églises catholiques. Partout où ils dominaient, ils empêchaient les vrais chrétiens de recevoir leur Dieu. Le jeune Stanislas Kostka, malade à Vienne, dans la maison d'un hérétique, se vit ainsi impitoyablement refuser la communion. Et il pleura si amèrement que Dieu, touché, lui envoya un ange pour lui porter la sainte Hostie.

Ce fut d'abord le concile de Trente qui vengea la foi à l'Eucharistie. En exprimant le vœu que tous les fidèles communiassent chaque fois qu'ils assistaient au saint sacrifice, les Pères invitaient pratiquement, comme je vous l'ai déjà expliqué, les âmes libres et généreuses à la communion fréquente, et les autres, la masse du peuple, qui n'entend la messe que le dimanche, à la communion dominicale.

Mais, pour répandre cette bonne doctrine, il fallait des apôtres.

Voici d'abord saint Ignace. Avant même le concile de Trente, dont il est le précurseur en ce point, il recommande la communion hebdomadaire dans le livre des *Exercices spirituels*. « Pour entrer dans l'esprit de l'Eglise, dit-il, il faut louer la communion annuelle, plus

encore la communion de tous les mois, et enfin et surtout, comme bien meilleure, la communion de tous les huit jours. »

En 1541, il écrit aux habitants d'Azpeitia, sa ville natale, une lettre remarquable, où il les adjure de revenir à l'usage de la communion fréquente. C'est là qu'il blâme en termes sévères, que j'ai cités plus haut, ceux qui s'en tiennent au précepte pascal. Et il termine en recommandant à tous la communion de tous les dimanches. Voilà donc un saint, aussi renommé pour sa prudence que pour son zèle, qui recommande la communion hebdomadaire, d'une manière générale, à tous les habitants d'une ville, sans distinguer entre les hommes et les femmes, les justes et les pécheurs. Les pécheurs n'ont qu'à se confesser, et par là même ils deviendront justes.

Saint Ignace va prêchant partout cette doctrine, et il enjoint à ses compagnons et à ses enfants de l'y aider. C'est une véritable croisade eucharistique qui s'organise en faveur de la communion hebdomadaire, et elle porte partout des fruits merveilleux [1].

Bientôt les pieux fidèles ne se contentent plus de la communion hebdomadaire. Ils ont faim du pain de vie et le réclament pendant la semaine. Les pasteurs eux-mêmes en sont parfois surpris : un évêque de Brescia consulte en 1586 Sixte-Quint sur la conduite à tenir devant cette ferveur croissante de son peuple, et le Pape lui répond avec bonheur de laisser aller à Jésus ceux que Jésus attire aussi visiblement. Les disciples d'Ignace,

[1] Une lettre, écrite le 20 novembre 1583, par le P. Aquaviva, général de la Compagnie de Jésus, nous apprend que, à Rome, les communions étaient devenues si nombreuses le dimanche dans toutes les églises, qu'un prêtre devait les distribuer aux fidèles, en dehors de la messe, à un autel particulier, et qu'il y était employé presque sans interruption pendant une grande partie de la matinée.

Dans tous les collèges de la Compagnie de Jésus, les maîtres s'efforçaient d'implanter cette pieuse habitude chez leurs élèves. Et sainte Thérèse, bon juge en pareille matière, écrivait : *Les Jésuites font du bien, car ils font communier leurs écoliers tous les huit jours.*

qui s'en tenaient toujours à la communion hebdomadaire, sont entraînés par ce mouvement de grâce qu'ils avaient contribué à créer, mais qui maintenant allait plus vite qu'eux, et ils sont trop heureux de le suivre.

Dans le même siècle, Dieu suscite un grand nombre d'apôtres et d'apologistes de la communion fréquente.

C'est saint Philippe de Néri qui obtient, grâce à elle, des conversions étonnantes.

C'est saint Charles Borromée qui prêche partout la fréquentation des sacrements, et, dans ses visites pastorales, passe souvent l'après-midi à entendre les confessions des pauvres paysans, et la matinée à distribuer la communion à d'innombrables multitudes.

C'est saint François de Sales qui exalte en des pages admirables les bienfaits de l'Eucharistie, et en recommande chaleureusement le fréquent usage à tous les chrétiens.

Ce sont les théologiens et les ascètes qui se joignent aux saints pour recommander la communion fréquente et plus spécialement la communion hebdomadaire.

Le Catéchisme du concile de Trente, si estimé de l'Eglise, si recommandé par les papes, presse les pasteurs d'engager les fidèles à communier non seulement tous les ans, mais chaque mois ou chaque semaine, ou chaque jour, suivant leurs dispositions; car, à cet égard, on ne peut fixer de règle uniforme.

Le Cardinal Tolet affirme que la communion dominicale est le moyen le plus efficace pour sauvegarder la pureté des enfants.

Molina le Chartreux écrit un livre d'or intitulé : *l'Instruction des prêtres, tirée des Pères et Docteurs de l'Eglise,* livre qui excitera bientôt la fureur des jansénistes et qui aura l'honneur d'être violemment attaqué par Antoine Arnaud [1].

[1] Le livre de Molina, qui parut en espagnol, probablement dans les dernières années du seizième siècle, fut traduit et imprimé en latin à Anvers en 1618, et il eut depuis lors un grand nombre d'éditions.

Il a résumé sa thèse dans cette phrase qui exprime l'idée de ce discours :

Je dis donc que je voudrais fort et le souhaite de tout mon cœur, que tous les chrétiens du monde communiassent une fois la semaine ou le dimanche, et que pas un, tant fût-il grand pécheur, ne reculât plus de huit jours à communier.

Ainsi, messieurs, vous le voyez, le protestantisme, qui avait de tout autres desseins, devait servir, dans les vues de Dieu, à ranimer la foi à l'Eucharistie dans l'Eglise catholique. Certes il a fait un mal incalculable. En éteignant les flambeaux de l'autel, il plongea des peuples entiers dans les ténèbres. Avec l'hostie, la joie sortit des églises pillées par les hérétiques; la désolation y entra. Il faut avoir vu ces grandes et belles cathédrales d'Angleterre, jadis si radieuses dans la splendeur des fêtes eucharistiques, aujourd'hui mortes et froides, et dont les murs suintent la tristesse, pour comprendre à quel point l'Eucharistie est l'âme, la joie et le mouvement de notre religion, et que sans elle le christianisme n'est plus qu'un cadavre.

Le protestantisme a eu du moins cet avantage de forcer les vrais chrétiens à se serrer plus près autour de l'autel. Pour lutter contre les faux Réformateurs, l'Eglise a dû préciser sa pensée et son désir sur la communion fréquente. Chaque fois que retentissait le cri impie : Guerre à l'hostie ! des milliers de voix parmi les peuples catholiques répondaient : Gloire à l'hostie ! Gloire à vous, ô hostie bien-aimée ! ô hostie salutaire. Une magnifique floraison de saints et de saintes, Ignace de Loyola, François Xavier, François de Borgia, Stanislas Kostka, Louis de Gonzague, Jean Berchmans, Philippe de Néri, Gaëtan de Thiène, Fidèle de Sigmaringen, Pierre Fourier, Pascal Baylon, le patron des Congrès eucharistiques, Thérèse de Jésus, Madeleine de Pazzi, François de Sales, et combien d'autres, consolèrent l'Eglise des pertes que lui avait causées l'orage déchaîné sur les peuples d'origine saxonne.

VI

Le Jansénisme et la Communion jusqu'à nos jours.

L'hérésie qui avait triomphé de l'Allemagne et de l'Angleterre s'attaqua à notre pays avec une violence inouïe. La France fut vraiment alors le boulevard de l'Europe méridionale; elle arrêta, elle brisa l'effort du protestantisme. Elle sauva ses autels bien-aimés. Elle pressa la sainte hostie sur son cœur, la défendit de ses deux bras contre les impies qui voulaient la lui arracher, et déclara qu'elle mourrait, comme le jeune saint Tarsicius, plutôt que de livrer ce pain sacré aux chiens.

L'enfer, ayant échoué avec le protestantisme, déchaîna une seconde tempête, tempête des pays latins, qui s'étendant d'abord sur la France devait forcer les cols des Alpes et les pertuis des Pyrénées, abolir partout d'abord la communion fréquente, puis toute communion, et enfin, dévaster, avec les tabernacles et les églises, la foi dans les cœurs. Le jansénisme, ce fut donc encore la guerre à l'hostie comme le protestantisme, mais ce fut la guerre hypocrite. Il ne fallait pas heurter de front la foi de la France, il fallait la tourner. Ce fut la trahison qui simule l'amitié et donne le baiser pour mieux frapper au cœur. Au lieu de brûler l'hostie, il faisait la génuflexion devant elle, la prenait d'une main gantée de respect, l'enfermait dans le tabernacle comme dans une prison et faisait la faction autour d'elle pour empêcher les fidèles de venir recevoir ou enlever leur Dieu. Garde-chiourme en surplis, Tartufe déguisé en Père de l'Eglise, il prétendait ainsi faire respecter le Saint Sacrement. Jamais le monde n'avait vu, et peut-être ne reverra une hypocrisie aussi gigantesque. Des critiques ont prétendu que Molière avait voulu peindre le jansénisme dans la comédie du *Tartufe*. S'il en est ainsi, il a fait preuve d'une grande clairvoyance psychologique, et c'est un trait de génie qu'il

faut ajouter à ceux qui ont fait sa gloire. Quoi qu'il en soit, le jansénisme a trop bien mérité le compliment que lui fit un jour Satan lorsqu'il dit par la bouche d'un possédé : « Entre les hérésies, le jansénisme est mon chef-d'œuvre. »

Mais le Christ ne consentit pas à se laisser enfermer pour toujours dans son tabernacle. On en avait fait une prison, ou plutôt un tombeau. Il en brisa les portes comme jadis il avait soulevé la pierre du sépulcre; il parut au seuil, secouant ses chaînes et montrant son Cœur au monde. « O hommes, disait-il, parlez de ma sainteté et de ma justice, oui; mais n'oubliez pas mon amour, ne l'emprisonnez pas, ne l'étouffez pas. Le voici qui éclate et veut se répandre au dehors. Voici mon Cœur qui vous a tant aimés. Il a soif d'être honoré et reçu par vous dans le divin sacrement. » Ainsi, messieurs, le Sacré-Cœur ce fut la réponse de Jésus au jansénisme. Ce fut la vengeance de l'Eucharistie, vengeance de l'amour qui, comprimé et combattu dans l'effusion de ses bienfaits, brise toute entrave et se donne lui-même tout entier avec une fougue divine.

Nous voyons en effet que la grande marque d'amour que demande le Sacré-Cœur, c'est la communion fréquente et fervente. Les apôtres qu'il choisit pour répandre sa dévotion sont en même temps les apôtres de la communion.

Au premier rang brille l'humble Marguerite-Marie, dont les admirables écrits se résument dans ces deux idées : « Aimez le Sacré-Cœur de Jésus. — Cherchez-le dans la sainte communion. »

Le P. de la Colombière, nommément désigné par Jésus-Christ pour propager la nouvelle dévotion, fait d'admirables discours sur l'Eucharistie, où il recommande chaleureusement la communion fréquente, réfute les sophismes du jansénisme, et défend avec énergie ceux qui s'approchent chaque semaine de l'Eucharistie.

Saint Léonard de Port-Maurice, le grand missionnaire

populaire de l'Italie au dix-huitième siècle, finit ses magnifiques missions par une exhortation entraînante où il supplie tous les fidèles de s'approcher de la sainte table tous les huit jours.

Saint Alphonse de Liguori proclame qu'il ne connaît pas de meilleur remède pour guérir des habitudes du péché, que la communion fréquente, et il écrit un jour cette phrase si glorieuse pour l'Eucharistie : « On voit par expérience que ceux qui communient *tous les huit jours* ne tombent jamais ou presque jamais dans le péché mortel [1]. »

C'est ainsi, messieurs, que, grâce à la résistance infatigable de l'Eglise, grâce au secours providentiel que lui apporta la dévotion au Sacré-Cœur, grâce aux enseignements si précis et si lumineux des apôtres de l'Eucharistie, le jansénisme fut enfin écrasé. La France, dont le fort tempérament n'avait pu s'assimiler le protestantisme, rejeta également le jansénisme, et ce n'est pas là un des moindres indices de sa vitalité aux yeux des penseurs. Le jansénisme était d'une habileté infernale, il attaquait hypocritement notre pays par ses bons côtés, par la foi et le respect, tandis que le voltairianisme l'attaquait par ses mauvais côtés, l'incrédulité et le sarcasme. Humainement, la religion de la France devait succomber. Elle sortit au contraire de la tourmente, blessée, mais non mourante, et le monde s'étonna de voir comment, dès le commencement de ce siècle, elle revint rapidement à la santé. Et l'on disait, et l'on a souvent repété depuis en Allemagne : « *La meilleure preuve de l'immortalité de la France, c'est qu'elle n'est pas morte du jansénisme.* »

[1] Lire la lettre du R. P. Berthe, dans laquelle l'éminent rédemptoriste atteste la conformité de la doctrine ici exposée avec celle de saint Alphonse. Nul n'était plus qualifié et plus compétent que lui pour témoigner de la pensée du Saint dont il a écrit une vie remarquable. (Paris, Retaux.)

*
* *

En ce siècle, bien que le monstre fût mort, il a fallu de patients efforts pour réparer les ravages qu'il avait causés et qu'avait accrus l'esprit de Voltaire et de la Révolution. Mais Dieu suscita des hommes qui défendirent et firent aimer l'Eucharistie. Les ouvrages qui traitent de ses bienfaits, les œuvres et les confréries en son honneur, se sont multipliés. L'Esprit-Saint semble avoir orienté de ce côté la vigilance de l'Eglise. Des voix de plus en plus nombreuses crient aux âmes fatiguées : « Allez à l'autel, prenez et mangez le pain de vie, c'est lui qui vous rendra la force et la joie que vous avez perdues. » Elles crient aux peuples : « Au milieu des effroyables secousses qui menacent périodiquement de vous anéantir, si vous voulez du calme, de la paix, de l'équilibre, allez à l'hostie, c'est elle qui sauvera les sociétés. Communiez avec ferveur et communiez souvent. »

Quelques jours après la révolution de février, en 1848, des hommes d'Etat, des publicistes, des académiciens, allèrent trouver le vénéré curé de Notre-Dame des Victoires, M. Desgenettes, et lui demandèrent s'il ne connaissait pas un moyen pratique, populaire, d'arrêter le flot montant de l'anarchie qui avait failli emporter toutes les institutions sociales. L'homme de Dieu, après s'être recueilli un instant, arrêta sur ces représentants d'une société toujours tremblante, parce qu'elle est toujours coupable, un regard plein de compassion, et il leur dit simplement, mais avec une incroyable autorité : « Messieurs, communiez et faites communier tous les huit jours. »

Parmi ces graves personnages, plusieurs vraisemblablement durent réprimer un sourire. Ils s'étaient sans doute attendu à ce que cet homme influent et célèbre leur proposât des réformes économiques et financières,

des institutions de prévoyance et de charité, des conférences scientifiques, philosophiques et religieuses pour éclairer, moraliser, élever l'âme populaire. Ils auraient compris tout cela. Mais la communion ! moyen suranné ! mysticisme de couvent ! évidemment le saint homme retardait de plusieurs siècles. Eh bien, non, messieurs, c'était lui qui avait raison. Sans doute, les réformes économiques sont excellentes, nécessaires même, mais elles ne suffisent pas. Si on s'en tient là, rien n'est fait. Au contraire, M. Desgenettes allait au plus pressé, au cœur même de la question sociale, en indiquant l'Eucharistie comme le premier remède au mal présent. En effet, ainsi que nous le verrons demain, la cause de tout le mal, c'est l'égoïsme ; seule la religion peut diminuer l'égoïsme. Or, le cœur de la religion, c'est l'Eucharistie. C'est le grand moyen, c'est celui qui rend les autres applicables et efficaces. Le salut par l'hostie : tel est le plan divin pour les sociétés comme pour les individus : *Salutaris hostia.*

Mgr de Ségur, de pieuse et vénérée mémoire, a consacré sa vie à promouvoir la dévotion à la sainte Eucharistie. Il recommandait à toutes les âmes généreuses la communion fréquente, c'est-à-dire plusieurs fois la semaine ; mais, pour la masse des fidèles, il voulait la communion du dimanche. *La communion de chaque semaine,* a-t-il écrit, *est la communion ordinaire des bons chrétiens* [1].

[1] Mgr de Ségur a beaucoup et bien écrit sur la sainte Eucharistie. Nous recommandons particulièrement deux de ses opuscules, la *Très Sainte Communion* et *Tous les huit jours,* arrivés l'un à sa 141e édition, et l'autre à la 37e. (Chez Tolra, Paris, rue d'Assas, 28. Prix : 30 centimes *franco* pour le premier, et 20 centimes *franco* pour le second. Remises par nombre.) Dans la *Très Sainte Communion,* l'auteur réfute les principales objections derrière lesquelles les chrétiens négligents s'abritent pour excuser la rareté de leurs communions. Dans *Tous les huit jours,* il montre, par des arguments pressants, l'utilité de la communion hebdomadaire. C'est la thèse même développée dans le présent volume. Les chrétiens généreux, les apôtres de la communion dominicale, que nous voudrions susciter partout, ne se contenteront

Telle était aussi l'opinion du saint curé d'Ars. Il invitait son peuple à se nourrir tous les huit jours du pain de vie; et nous avons de lui un touchant sermon où il exhortait ses paroissiens à ne jamais manquer le *bon repas du dimanche.*

Le Souverain Pontife Pie IX montra toujours le plus grand zèle pour le culte de l'Eucharistie, et tout particulièrement pour la dévotion de la communion fréquente. Lorsque Mgr de Ségur eut composé son opuscule sur la *Très Sainte Communion,* le Pape ne se contenta pas de le bénir, il en faisait lui-même la propagande et aimait à l'offrir en souvenir à ses visiteurs [1].

Aussi l'on peut affirmer que la pratique de la communion a fait de continuels progrès parmi nous, en ce siècle.

Ils étaient rares au temps du premier Empire, de la Restauration et de la monarchie de Juillet, les hommes

pas de lire ces petits traités si pieux, si populaires et d'un prix si minime : ils voudront les répandre pour l'amour de la sainte Eucharistie. Nous connaissons plusieurs prêtres qui en ont toujours un certain nombre d'exemplaires et qui, à l'exemple de Pie IX, aiment à les distribuer à leurs amis ou pénitents.

[1] En 1861, le dimanche de la Quinquagésime, Pie IX, ayant réuni, suivant l'usage, dans la salle du Trône, au Vatican, les curés de Rome et les prédicateurs de la station du Carême, leur montra des piles d'opuscules, placées sur une table près de lui, et leur dit : « Vous vous étonnez de voir ici cette quantité de brochures. C'est un petit livre sur la *Communion fréquente,* qui a déjà fait beaucoup de bien. Chose curieuse ! ajouta-t-il malignement, il nous vient de France, où, je le répète, il a déjà fait beaucoup de bien. On devrait le donner à tous les enfants quand ils font leur première communion. Tous les curés devraient l'avoir, parce qu'il contient les véritables règles de la sainte communion, telles que les enseigne le concile de Trente, et telles que je veux qu'elles soient exposées et pratiquées. » Et pendant plus d'un quart d'heure, Pie IX, résumant avec une éloquence vraiment apostolique les avantages de la fréquente communion, recommanda aux curés et aux prédicateurs d'y insister particulièrement pendant le Carême. Puis, de sa propre main, il remit à chacun des prêtres présents quelques exemplaires de l'opuscule, et ordonna que les autres, au nombre de six mille, qu'il avait fait imprimer à ses frais, fussent distribués dans les différentes paroisses de Rome. Cet opuscule était la *Très Sainte Communion* de Mgr de Ségur, publiée l'année précédente, en 1860. (Extrait de *Tous les huit jours* de Mgr de Ségur.)

qui s'approchaient de la sainte table. La profanation de la sainte hostie était alors un jeu ordinaire dans les lycées. Un peu plus tard, un amiral déclarait péremptoirement au jeune lieutenant de vaisseau Marceau qu'il n'était plus dans nos mœurs qu'un officier communiât. Grâce à Dieu, les temps sont changés. Il est maintenant dans nos mœurs qu'un officier communie, et ce n'est pas une des moindres gloires d'une marine et d'une armée qui en ont tant d'autres. Il est dans nos mœurs que des centaines ou des milliers d'hommes s'approchent ensemble de la sainte table à certaines grandes solennités, et se réunissent au pied de l'autel dans de splendides pèlerinages.

Malheureusement, il n'est pas encore dans nos mœurs que le peuple chrétien, pris dans son ensemble, communie tous les huit jours. C'EST UNE ÉLITE QUE L'ON VOIT RECEVOIR NOTRE-SEIGNEUR LES DIMANCHES ORDINAIRES : CE DEVRAIT ÊTRE LA FOULE. Telle est en effet la conclusion qui ressort de tous les témoignages que je vous ai apportés : vous y avez vu que l'Eglise maintient toujours la communion très fréquente et quotidienne comme l'idéal suprême, mais que dans la pratique ses vœux seraient comblés si la masse du peuple, si ces pauvres gens, ouvriers, paysans, commerçants et industriels, hommes d'affaires, soldats, savants, politiques, qui se traînent languissamment dans le péché, venaient chercher *chaque semaine* la vie de l'âme à sa source la plus abondante.

VII

Objections [1].

Cette étude serait incomplète si je ne tâchais de répondre aux principales objections que les fidèles

[1] Le précieux opuscule de Mgr de Ségur sur la *Très Sainte Communion* est composé de quinze chapitres, dont chacun est la réfutation d'une des objections les plus courantes contre la fréquente communion.

opposent à la fréquente communion. L'une de celles qui reviennent le plus souvent est tirée du respect que mérite l'Eucharistie. *Non sum dignus!* Je ne suis pas digne! s'écrient-ils; je suis trop imparfait, orgueilleux, sensuel. Or, saint Paul menace des châtiments les plus terribles ceux qui s'approchent indignement de ce redoutable mystère.

Non sum dignus! Je ne suis pas digne! Il règne, messieurs, une regrettable confusion sur ce mot. Quelle est donc la sainteté qui est ici requise comme une condition nécessaire?

On peut distinguer trois sortes de dignités en cette matière.

Il est d'abord une dignité absolue et qui suppose l'égalité. On est absolument digne de recevoir un personnage quand on est son égal par la nature, la condition, l'intelligence, la vertu. Mais il est clair que ce n'est pas cette dignité qui nous est demandée. Ni les anges, ni les saints, ni la Vierge Marie elle-même ne la possèdent : seul un Dieu est digne d'un Dieu; et il n'y eut jamais qu'une seule communion qui, à cet égard, n'ait pas été indigne, ce fut celle que Jésus se donna à lui-même dans la dernière Cène.

Il est une autre dignité qui est constituée par la sainteté. Certes, s'il est des hommes qui aient le droit de s'approcher de Notre-Seigneur et de le recevoir, ce sont les saints, ces spécimens les plus splendides de l'humanité. Mais c'est là une dignité qui ne saurait être requise, sans quoi la plupart des hommes qui n'ont pas l'héroïsme de la sainteté seraient excommuniés. Notre-Seigneur n'aurait pu dire à ses apôtres : « *Accipite et manducate :* Prenez et mangez »; car ses apôtres n'étaient pas des saints, et il les aurait ainsi moralement forcés à faire une communion indigne. Non, les sacrements sont pour les hommes, donc pour les pécheurs; et l'Eucharistie, qui est un pain, ne peut être l'aliment de ces seuls privilégiés que sont les saints.

Enfin il est une troisième dignité : celle que nous confère la grâce sanctifiante. La grâce efface en nous la souillure du péché, si elle l'y trouve; elle nous rend participants de la nature divine, elle nous fait entrer dans la famille de Dieu. Dieu ne peut demander moins aux mortels, sans quoi il se profanerait lui-même en se donnant aux impurs. Mais il ne peut demander plus, sans quoi il aurait institué un sacrement qui ne serait pas pour les hommes. Quiconque a la grâce reste sans doute indigne de recevoir l'Eucharistie à plusieurs titres, il peut et il doit continuer à se frapper la poitrine en disant : *Non sum dignus!* Je suis indigne par mon néant, je suis indigne par mes iniquités passées. Mais il est cependant exempt de la seule indignité qui soit prohibée, la seule que saint Paul menace de la colère divine, c'est-à-dire celle du péché mortel actuel. Il a la dignité essentielle. Théologiquement parlant, il est purement et simplement *dignus,* digne. Il est même saint, car la grâce qui est en lui est la grâce sanctifiante. Il porte la robe nuptiale nécessaire pour pouvoir entrer sans sacrilège dans la salle du festin. « Avec cette pureté, disait saint Chrysostome, approchez-vous toujours de la sainte table, et, sans elle, jamais. »

Aussi, au chrétien, teinté de jansénisme, qui viendrait me répéter : Je ne puis, je n'ose communier tous les huit jours, parce que je n'en suis pas digne, *non sum dignus,* je répondrais : Que voulez-vous dire, mon frère ? Voulez-vous dire que vous n'êtes pas l'égal de Dieu ou que vous n'êtes pas un saint ? C'est entendu ; mais aussi bien n'est-ce point une condition nécessaire pour communier avec avantage. Voulez-vous dire que vous êtes en état de péché mortel ? Eh bien, alors, purifiez-vous dans le bain de la pénitence, puis allez manger le pain de vie : ce sera le meilleur préservatif pour vous empêcher de retomber. Voulez-vous dire que votre âme est criblée de péchés véniels et d'imperfections ? Eh bien, purifiez-vous de ces fautes comme des fautes plus graves, par le repentir et

la pénitence ; le sacrement de pénitence n'est même pas nécessaire, si vous n'avez pas de péché mortel : allez-y cependant non en esprit de scrupule, mais en esprit d'amour pour offrir à votre Dieu un cœur tout resplendissant de pureté ; promettez-lui de faire les plus sérieux efforts pour vous amender : un si grand bienfait en vaut bien la peine. Après cela, ou avec cela, allez communier tous les huit jours. Toute communion préparée avec une bonne volonté sincère et généreuse produit une force merveilleuse dans l'âme : peu à peu, ces fautes vénielles diminueront, et avec elles votre dernière excuse tombera.

L'erreur des chrétiens que je réfute ici est celle des jansénistes : elle consiste à regarder la communion comme une récompense et non comme un remède, la sainteté comme sa condition et non comme son fruit. Ils ressemblent, en se tenant éloignés de l'autel, à des hommes qui diraient : « J'attends d'être guéri pour appeler le médecin », ou encore : « J'attends d'avoir chaud pour m'approcher du feu, et jusque-là je reste les pieds dans la neige. »

Cette disposition essentielle, l'absence de tout péché mortel, suffit aussi bien pour la communion hebdomadaire que pour la communion pascale. Molina le Chartreux dit avec beaucoup de raison : « La même disposition qui suffit pour communier une fois l'an suffit aussi pour communier tous les dimanches, pourvu que l'homme veuille bien se disposer. »

D'ailleurs, messieurs, si le respect et l'humilité exigeaient, comme le prétendent les disciples de Jansénius, que l'homme s'éloigne de l'Eucharistie tant qu'il se sent faible et misérable, et qu'il attende d'être un saint pour s'en approcher, il arrivera ceci de très bizarre et de monstrueux : c'est que les saints seront les hommes du monde les plus éloignés de ce divin sacrement, ou bien les hommes du monde les plus présomptueux. En effet, ou bien ils entendront l'humilité au sens janséniste, et alors comme ils sont très humbles, comme ils déplorent tou-

jours leurs péchés, ils s'abstiendront à jamais du pain de vie ; ou bien, entraînés par les promesses du Christ, ils ne s'en abstiendront pas, mais alors ils se proclameront par là même les meilleurs et les plus parfaits des hommes, ce qui est d'un intolérable orgueil.

∴

Autre objection. Certaines personnes craignent de s'habituer à l'Eucharistie et prétendent que, lorsqu'elles communient souvent, elles n'ont que peu de dévotion, tandis qu'elles éprouvent une grande ferveur sensible, quand elles viennent à la sainte table après un long intervalle.

Je pourrais d'abord contester que ce soit le cas ordinaire. Un grand nombre d'âmes, en effet, constatent que plus leurs communions sont rares, plus elles sont froides et sèches. Je pourrais aussi demander si ce refroidissement et cette sécheresse du cœur viennent bien de ce que l'on communie souvent, ou si elles ne viennent pas plutôt de ce que l'on communie sans préparation et sans désir sincère d'en profiter. Il est vrai que l'accoutumance nous dégoûte de bien des choses ; mais la grâce est plus forte que l'accoutumance, et quand Dieu voit nos efforts sérieux, il peut, s'il le juge utile à notre âme, nous faire trouver dans l'aliment divin ce goût varié et délicieux qu'il avait mis dans la manne du désert : *panem de cælo omne delectamentum in se habentem.*

Enfin, en admettant qu'un accroissement de ferveur sensible suive les longues abstinences eucharistiques, l'avantage qui en découle ne compenserait pas les grâces dont nous nous priverions. Cette ferveur sensible n'est pas le but et le fruit de la communion. C'est, je puis bien me servir de cette comparaison, un assaisonnement humain destiné à nous faire aimer une nourriture divine ; mais ce que nous devons chercher, le fruit substantiel,

c'est un accroissement de vie et de force spirituelles qui ne dépend nullement de la consolation sensible.

« Lorsqu'un homme venant du dehors par un froid glacial entre dans un appartement bien chaud, il ressent une impression de chaleur et de bien-être que n'éprouvent pas ceux qui y sont depuis longtemps. Celui qui mange, après trois jours de jeûne, un morceau de pain noir, lui trouve un goût exquis. Cependant le plaisir qui suit ces brusques passages de la disette à l'abondance ou du froid à la chaleur ne valent pas le bien-être insensible, mais profond qui résulte d'un régime normal [1]. »

*
* *

Troisième objection. On dit encore : Mais il y a tant de personnes qui communient fréquemment et qui n'en deviennent pas meilleures ! Elles n'en continuent pas moins à déchirer la réputation de leur prochain, à se montrer hautaines et vindicatives. En face de ces résultats si médiocres, ne peut-on pas se demander si la communion a vraiment cette merveilleuse efficacité qu'on lui attribue ?

Je réponds d'abord que, même en admettant la vérité de ces critiques, il ne s'ensuit nullement que la communion soit inutile pour ces mêmes personnes. Savez-vous si, en s'éloignant de la sainte table, elles ne deviendraient pas dix fois pires ? Savez-vous si la communion ne les a pas empêchées à certaines heures de vous nuire et ne les a pas décidées à vous pardonner, à vous défendre, à vous servir peut-être à votre insu ? Savez-vous si elle ne les a pas retenues sur la pente du vice où leurs passions les auraient entraînées, et n'a pas épargné au monde bien des scandales et bien des malheurs ? « Je dis, s'écriait le Vénérable P. de la Colombière, que ceux qui communient tous les huit jours, sans pourtant devenir plus vertueux,

[1] *Le Confesseur de l'enfance*, P. Cros, p. 320. Paris, Vic, 1877.

perdraient ce qu'ils ont de vertu s'ils communiaient plus rarement... »

En second lieu, n'est-ce pas un vilain sentiment de jalousie ou d'amour-propre blessé qui vous rend ainsi sévères envers ceux dont la dévotion à l'Eucharistie condamne votre indifférence envers ce sacrement? Et pour quelques taches qui vous offusquent en eux, ne les chargez-vous pas injustement ? « Si je voulais les justifier, s'écriait Bridaine, je vous dirais que pour quelques défauts que vous apercevez en eux, et que vous exagérez, ils ont mille vertus que vous ne remarquez pas ou que vous vous efforcez avec malice de diminuer. Car, il faut l'avouer, les gens du monde commettent généralement cette horrible injustice : une imperfection, d'après eux, est un crime dans les personnes qui font usage des sacrements; mille vertus sont des riens ou des apparences trompeuses. Je vous dirais ce que Jésus-Christ disait aux hypocrites : « Vous voyez une paille dans l'œil de votre prochain et vous lui reprochez de légères faiblesses, et vous ne voyez pas la poutre dans votre œil, vous ne vous rendez pas compte de vos crimes énormes et de votre monstrueux libertinage [1]. »

*
* *

Ces réserves faites, je dois bien reconnaître cependant qu'il y a des personnes qui font peu d'honneur à l'auguste sacrement qu'elles reçoivent et qui continuent à traîner une vie languissante et coupable tout en allant souvent à la source de toute vertu. C'est là un fait indéniable. Mais il ne prouve qu'une chose que nous savions déjà et que nous répétons toujours : c'est que la fréquence matérielle dans la réception des sacrements ne suffit pas à nous sanctifier : il ne prouve nullement que l'Eucharistie soit en elle-même inefficace. Le mal vient de ce que nous neutralisons son influence bienfaisante par notre malice.

[1] Bridaine. Sermon xxv.

Sans doute, il suffit que l'âme soit en état de grâce pour que Notre-Seigneur produise en elle par la seule vertu de sa visite eucharistique, *ex opere operato,* une augmentation de grâce sanctifiante. A ne considérer que ce fait, il est donc vrai de dire qu'il n'y a pas de communion nulle, il n'y a que des communions sacrilèges ou salutaires : sacrilèges, si l'on est en péché mortel; salutaires, si l'on est en état de grâce. Néanmoins, lorsqu'on apporte à la réception des sacrements, comme certains chrétiens, une incroyable légèreté, un cœur rempli de sensualité et d'amour-propre, délibérément attaché au péché véniel et à mille frivolités, voici ce qui arrive : on reçoit bien de Notre-Seigneur une grâce, un bienfait, mais on l'offense au même moment : on lui répond par une irrévérence, une ingratitude. Par là, on mérite un châtiment, on s'habitue à résister à l'Esprit-Saint, on endurcit son cœur, on met un obstacle à l'effusion de la grâce sanctifiante et des grâces actuelles dont le Christ avait le dessein de nous combler. S'il y a un gain provenant de la libéralité du Sauveur, il y a une perte provenant de notre malice. Je ne dis pas que le gain et la perte portent sur le même point : car la grâce sanctifiante dont nous enrichit Notre-Seigneur ne peut jamais diminuer; elle se perd totalement par le péché mortel, mais le péché véniel ne l'amoindrit pas. En réalité, il y a gain sur un point et perte sur un autre, mais dans le même sujet. Notre âme va au divin Maître qui lui donne un peu de sa force; mais en y allant, elle se blesse au milieu des épines du péché, elle y perd en quelque sorte son sang, sa vigueur, son habitude acquise de résister au mal. Tantôt, le gain dépasse la perte; tantôt, il lui est égal; tantôt, il lui est inférieur. Dans ce dernier cas, l'âme, au lieu de profiter de ses communions, se rend plus coupable, s'appauvrit et s'affaiblit de ce qui devrait la fortifier et l'enrichir [1].

[1] « Il faut remarquer que la communion fréquente (faite en état de grâce), si elle va de pair avec une tiédeur croissante et une vie mon-

Ce dernier point est très grave, messieurs : n'oubliez pas qu'une seule communion bien préparée et reçue avec de grands sentiments de foi et de piété, est plus fructueuse pour l'âme que cent communions faites avec légèreté et négligence. N'allez pas en conclure cependant qu'il vaut mieux communier rarement pour s'y mieux disposer. Loin de là : dans tous les cas, il faut un effort de la volonté, il faut de la générosité, pour se bien préparer à ce grand sacrement ; mais, toutes choses égales d'ailleurs, il est plus facile d'avoir ces dispositions quand on va souvent à la sainte table que lorsqu'on s'en approche rarement ; car une communion bien faite est une excellente préparation à la communion suivante. Aussi, messieurs, ce que nous vous demandons, ce n'est ni un grand nombre de communions tièdes, ni un petit nombre de communions ferventes : ce que nous vous demandons, au nom de l'amour de Notre-Seigneur et dans l'intérêt de vos âmes, c'est un grand nombre de communions bien préparées et bien faites : l'idéal pour l'Eglise, c'est la *communion fréquente et fervente,* ne l'oubliez jamais.

A défaut de ferveur, apportez du moins une sérieuse bonne volonté à vous préparer, un grand désir de profiter des grâces que Dieu vous apporte. En effet, outre cette augmentation de grâce sanctifiante qu'il nous accorde toujours gratuitement dans l'Eucharistie par sa seule vertu (*ex opere operato*) et indépendamment de nos mérites, il y a un surcroît de grâce qu'il y ajoute, si nous sommes bien disposés, et qu'il proportionne à nos bonnes dispositions (*ex opere operantis*). Préparez-vous à la plus

daine, *peut causer un grand dommage à l'âme :* soit parce que l'habitude diminue et détruit presque le respect dû au sacrement ; soit parce que *l'accroissement de grâce habituelle, quel qu'il soit, que l'on reçoit dans de telles conditions, ne compense pas les pertes qu'éprouve l'âme* en se confirmant ainsi dans la tiédeur, et en se rendant de plus en plus incapable de recueillir les fruits de la communion ; soit enfin parce que les péchés véniels commis par négligence dans la réception de l'Eucharistie sont par eux-mêmes un grand mal. » (R. P. L. Billot, S. J., *De Ecclesiæ Sacramentis.* Quæst. LXXX, § 4.)

sainte de toutes les actions par des prières, des sacrifices, par des sentiments profonds de foi, d'humilité, de contrition et d'amour. Oh ! alors, Notre-Seigneur ne mettra plus de bornes à sa libéralité. « Dilate l'abîme de ton cœur, nous dit-il, et je le remplirai : *Dilata os tuum et implebo illud.* » Pourquoi, placés près d'un trésor inépuisable, vous contentez-vous d'y prendre de quoi ne pas mourir de faim et n'y puisez-vous pas à pleines mains ? Pourquoi, penchés sur le bord des eaux vives, vous contentez-vous d'y tremper le bout des lèvres et n'y buvez-vous pas à longs traits ? Pourquoi, lorsqu'un Dieu vient à vous, remuant ciel et terre et bouleversant toutes les lois du monde, ne faites-vous pas quelques efforts et quelques sacrifices pour aller à sa rencontre ?

Allez donc, ô vous tous qui avez du cœur, allez à Jésus qui vous appelle. Vous venez de voir que plus vous le recevrez souvent et avec ferveur, plus il sera heureux et plus il sera généreux à votre égard ; mais que, la perfection étant impossible ici-bas, son vœu le plus cher serait comblé si la masse des fidèles le recevait tous les huit jours.

En conséquence, chrétiens, qui en venant à ce Congrès avez voulu honorer l'Eucharistie, faites cette promesse et emportez d'ici cette résolution dans vos cœurs : de communier au moins une fois chaque semaine et de travailler à répandre cette pratique autour de vous. Encore une fois, ce n'est pas un précepte que l'Eglise vous impose ; mais c'est une marque d'amour que votre cœur doit être heureux d'offrir au Sauveur. La messe du dimanche n'aura pour vous tous ses effets que si vous la complétez et l'achevez en quelque sorte en recevant le corps de la céleste Victime. Il faut que le dimanche devienne le jour de LA COMMUNION UNIVERSELLE, comme il est le jour de LA MESSE UNIVERSELLE.

*
* *

Dimanche, jour du repos ! L'humanité ne peut marcher longtemps : au bout de huit jours, elle est épuisée ; elle a besoin d'une halte ; elle la trouve à la table sainte.

Dimanche, jour de pain ! C'était le nom que lui donnait saint Chrysostome. L'humanité ne peut travailler longtemps : au bout de huit jours, elle doit réparer ses forces. Or, voici le pain de vie, le pain merveilleux qui donne la vie et la vigueur au monde.

Dimanche, jour du soleil ! C'était le nom que lui donnaient les païens et que les saints Pères n'ont pas craint d'adopter. L'humanité ne peut vivre sans lumière. Le soleil des corps reparaît chaque matin sur l'horizon. Le soleil des âmes reparaît chaque matin sur l'autel. Le soleil des âmes, c'est l'hostie. Ah ! que le cher astre adoré resplendisse au moins tous les huit jours à l'horizon de la vie chrétienne, qu'il jette son sourire dans la clarté des aubes dominicales, et que sa traînée lumineuse s'étende sur les jours suivants dans le doux crépuscule de l'action de grâces !

Dimanche, jour d'exultation ! L'humanité ne peut se passer de joie. Or, l'Eucharistie soutient notre âme défaillante, et le sang de Jésus l'enivre d'une sainte allégresse. Les premiers chrétiens tressaillaient de bonheur en communiant : *Sumebant cibum cum exultatione.*

Repos, force, nourriture, lumière, joie de l'âme, voilà, ô sainte hostie, ce que vous apportez au peuple qui vous reçoit chaque dimanche dans la simplicité de son cœur !

Hostie d'amour, partout où s'épanouit la vertu, où rayonne la charité, où l'âme s'élève, partout où la terre devient meilleure et plus semblable au ciel, je vous aperçois et je reconnais votre action salutaire.

Hostie d'amour, je vous vois au milieu des tempêtes sanglantes des persécutions. C'est vous qui animez les premiers chrétiens. C'est au *Dominicum,* au sacrifice et

au banquet du dimanche, qu'ils puisent leur force, et c'est pour le *Dominicum* qu'ils meurent !

Hostie d'amour, je vous vois dans le désert que vous transfigurez. Les vieux anachorètes sont bien seuls dans leurs grottes silencieuses, où n'arrive que le hurlement des fauves : mais, le dimanche, vous les visitez, vous ensoleillez leur retraite. Et partout où l'on rencontre, à travers les grands sables arides, des oasis d'âmes, pleines du murmure et du parfum des psaumes, toutes trempées de poésie et de larmes d'amour, on est sûr que vous êtes au centre, répandant la fraîcheur et la vie, faisant fleurir la solitude.

Hostie d'amour, c'est en vain que le monde et l'enfer vous attaquent, que le protestantisme et le jansénisme veulent vous écraser, l'un de son mépris et l'autre de son respect hypocrite ; vous défendez le peuple qui vous adore et il vous défend à son tour. Chaque semaine, il vous prend sur son cœur ; c'est en vain qu'on veut vous arracher à lui : il est prêt à mourir pour garder son trésor.

Hostie d'amour, ce sont nos passions surtout, notre paresse, notre respect humain, notre sensualité qui, aujourd'hui, veulent vous arracher à nous. Eh bien ! nous le jurons, nous vous garderons nos cœurs ; nous mourrons comme le jeune Tarsicius, plutôt que de vous abandonner ; et, chaque dimanche au moins, nous aurons le bonheur et l'honneur de nous agenouiller à la table sainte pour vous y recevoir avec respect.

Amen.

Jeudi 10 août.

RÉUNION DE LA MATINÉE

M. le comte de Nicolaï lit un rapport sur la garde des tabernacles et les moyens les plus efficaces à opposer aux tentatives infernales qui, dans ces derniers temps, se sont multipliées contre le divin Prisonnier de nos autels. Rester indifférent en présence de pareils attentats n'est pas possible, car, si cette situation se prolongeait, Notre-Seigneur, proscrit déjà de nos rues, serait bientôt exilé aussi des demeures que lui ont construites nos pères. Pour empêcher ces vols et ces profanations sacrilèges, que faisons-nous? Dans certains diocèses des mesures préventives ont été prises... M. de Nicolaï rend hommage à l'*Œuvre des Tabernacles,* grâce à laquelle les autels de nos églises pauvres ont encore quelque éclat; il voudrait que, grâce à elle aussi, Notre-Seigneur fût désormais en sûreté, même dans les églises dénuées de ressources.

Mgr Enard, évêque de Cahors, demande la parole pour entretenir l'assemblée de cette *Œuvre des Tabernacles* et des églises pauvres. Il en résume l'historique, fait ressortir le bien qu'elle opère. Il évoque le souvenir d'une sainte fille qui s'était vouée à cette belle Œuvre et pour rester inconnue signait *Theresia Cleri.*

Sa Grandeur intéresse vivement l'assemblée en parlant de *l'archi-association* qui a été fondée à Bruxelles et a pour but l'adoration du Très Saint Sacrement et les secours à donner aux églises pauvres. De nationale cette œuvre est devenue internationale. Elle a de très grandes analogies avec notre œuvre française des tabernacles. De nombreuses indulgences lui ont été accordées, et son siège a été établi à Rome. Mgr Enard entre dans d'intéressants détails sur le fonctionnement de l'Œuvre des tabernacles, dont les ressources s'élèvent au moins

à 450.000 fr. par an. Elle a pour principe de ne pas donner généralement des vases sacrés, mais des ornements, et deux fois du linge, car, dit spirituellement Sa Grandeur, les paroisses ressemblent trop souvent à certaines personnes qui portent de belles robes et n'ont pas de chemises. Mgr l'Evêque de Cahors nous parle encore de l'*Œuvre des partants* qui fournit ces mêmes objets aux missionnaires en y ajoutant encore des soutanes et du linge de corps. Le zélé prélat se demande s'il n'y aurait pas profit à provoquer l'union de ces œuvres françaises avec l'œuvre belge établie à Rome et devenue internationale. Mgr Enard termine par ces mots : « Souvenez-vous, Messieurs, que lorsque vous donnez aux pauvres, vous donnez aux représentants de Dieu, mais qu'en donnant aux églises pauvres, vous rendez à Dieu un service personnel. »

Le R. P. Lemius remercie Sa Grandeur de son éloquent rapport et accepte sa proposition. Le R. Père croit qu'il serait utile de faire imprimer ce rapport et de le faire largement distribuer aux comités diocésains de l'Œuvre des tabernacles.

M. le ch. Van den Gheyn remercie Mgr Enard des paroles sympathiques dites à l'adresse de la Belgique ; il demande la permission d'ajouter quelques perles à la couronne tressée par l'Evêque de Cahors en l'honneur de l'archi-association belge. A Gand, des filles de fabrique vont quêter pour l'ouvroir, et le lundi, quand l'usine chôme à quatre heures, elles vont travailler à l'ouvroir. Il cite l'exemple de la Présidente de l'Œuvre des églises pauvres assistant à la procession de Bruxelles à 70 ans; malgré la crainte des désordres et des cohues, elle répondit : « Là où Notre-Seigneur sera, j'irai. » (Il s'agissait d'entraîner aux processions les dames, qui d'après l'usage n'y allaient pas.)

M. Doal, qui la veille avait parlé du drapeau du Sacré-Cœur, est salué d'unanimes applaudissements quand il paraît à la tribune. Il signale les œuvres eucharistiques fondées par la jeunesse de nos Universités catholiques de Lille, de Paris, d'Angers, de Lyon et de Toulouse. L'Eucharistie est le secret de la force de la jeunesse, car, comme le disait de Sonis, quand on a Dieu dans son cœur on ne capitule pas.

Le R. P. Lemius remercie M. Doal en exprimant l'espoir que ces jeunes qui auront bu à longs traits le sang de Jésus-Christ, s'en iront, un jour, au Parlement affirmer hautement les droits du Christ et de son Eglise.

M. le ch. Clot, aumônier militaire à Lyon, parle des messes militaires. Il exprime le vœu que le jeune et ardent orateur qui a parlé tout à l'heure des œuvres faites par les jeunes arbore son drapeau du Sacré-Cœur dans la salle des séances.

Le R. P. Tesnière signale l'adoration faite par les soldats à Saint-Philippe-du-Roule à Paris.

Le R. P. Lemius ajoute à cette communication que ce qu'il juge de plus pratique, c'est de voter le vœu que, dans toutes les paroisses, il y ait des messes de départ, si profitables à nos conscrits, et que le curé profite du départ du jeune soldat pour lui confier une lettre qu'il le priera de remettre directement à l'aumônier comme à un ami personnel.

Un curé *du diocèse de Bruges* lit à ce sujet quelques ordonnances épiscopales en vigueur dans son diocèse.

Le R. P. Tesnière résume le rapport de M. le doyen de Bonlieu (Drôme) sur l'*Archiconfrérie de la messe réparatrice,* qui compte 350.000 adhérents. Cette œuvre demande l'assistance à la sainte messe, en réparation de l'abstention coupable de tant de chrétiens : ainsi Notre-Seigneur est consolé et sa miséricorde sollicitée pour ceux qui ont le malheur de le délaisser.

Un prêtre *du diocèse d'Auch* vient, à son tour, faire connaître *l'Œuvre de la consolation de Notre-Seigneur* dans le Très Saint Sacrement et dans la personne des pauvres.

M. l'abbé Garnier, après avoir lu une note sur la Communion réparatrice dans l'industrie à Roubaix, parle des pèlerinages d'hommes à Rome. Il rappelle la mission de la France auprès de la Papauté, et montre la relation entre les coups qui ont frappé la Papauté et les coups dont la France a été frappée. Le but des pèlerinages est de ramener la France à Rome. Il faut fixer l'attention de l'opinion publique. En 1889, 10.000 hommes sont allés acclamer le Vicaire de Jésus-Christ. « Je suis venu voir le Pape, s'écrie l'orateur, et je donnerais ma vie pour lui. » M. Garnier demande l'adhésion des prêtres et des prières pour le pèlerinage futur. Il termine, les larmes dans les yeux, en parlant de la mission de la France.

Mgr l'Evêque de Liége exprime le regret que la direction générale ne lui laisse pas le loisir de venir souvent aux réunions. Après des paroles de bienveillants encouragements il lève la séance.

RÉUNION DE L'APRÈS-MIDI

M. le chanoine Ribet dit qu'il existe dans le diocèse de Toulouse une pieuse association de prêtres, fondée en 1857, par le Cardinal de Villecourt ; ses membres s'intitulent les *Prêtres Serviteurs de Jésus-Hostie* et sont pris dans le clergé séculier de tout diocèse. Cette Société est dirigée par un Supérieur général aidé de deux assistants. Il donne des renseignements sur cette pieuse association, très répandue dans le midi et qui a plus d'une analogie avec celle des *Prêtres-Adorateurs*. **Le R. P. Tesnière** souhaite aux *Prêtres Serviteurs de Jésus-Hostie* de se multiplier et de se sanctifier de plus en plus.

Après lui, **M. Georges Claudius Lavergne** nous montre, avec une grâce charmante et spirituelle, que trop souvent les ecclésiastiques se désintéressent des questions d'art ; il le prouve par maint trait piquant. Il donne ensuite lecture de quelques pages délicieuses du *Répertoire iconographique* dans lesquelles il décrit plusieurs des chefs-d'œuvre de son illustre père, et termine en émettant le vœu que, dans chaque diocèse, des ecclésiastiques soient préposés par Nosseigneurs les Evêques pour contrôler les travaux d'art au point de vue doctrinal.

Après la peinture et les arts qui s'y rattachent, la musique a eu son tour. **M. le vicomte de Damas** trouve, avec raison, qu'il n'est que temps que le chant liturgique reprenne la place que la musique fantaisiste a usurpée. A son avis les causes de cette usurpation ou de la décadence du chant liturgique sont : 1° Le talent de l'organiste qui ne soutient pas le chant et ne cherche dans son accompagnement qu'une occasion d'élucubrations artistiques. 2° Les chœurs de chanteurs ou de chanteuses où l'on veut faire valoir telle ou telle voix. — En conséquence, M. le vicomte émet le vœu, quelque peu radical, que : 1° L'orgue se borne à accompagner le chant et à jouer à l'entrée et à la sortie. 2° Que le clergé s'occupe de faire participer tout le peuple au chant liturgique.

Le R. P. Tesnière répond que ce vœu ne saurait être voté

que *par division,* ainsi que l'on dit au Parlement; la première partie lui paraît excessive; la seconde, au contraire, lui semble digne d'être acceptée.

Le R. P. Jarlan, de la Congrégation du Saint Sacrement, répond à cette question : « Est-il permis de chanter des cantiques en langue vulgaire? » — S'inspirant des plus récentes réponses de la S. Congrégation des Rites, le R. Père répond : « Oui, pour les messes basses. — Non, pour la grand'messe. — Oui, pour les bénédictions du Très Saint Sacrement, avant le chant du *Tantum ergo.* — Non, entre le *Tantum ergo* et la bénédiction du Très Saint Sacrement. — Aux processions du Très Saint Sacrement, *le peuple* peut chanter en langue vulgaire, pourvu que les chants liturgiques soient exécutés en latin par le clergé.

A ce sujet **le R. P. Marie-Léopold,** Augustin de l'Assomption, fait remarquer que plusieurs hymnes liturgiques ne sont que d'anciens cantiques populaires, ainsi que le prouve l'histoire de saint Hilaire composant des hymnes ou cantiques afin de lutter contre les ariens qui introduisaient les cantiques populaires dans leurs réunions.

Le R. P. Lemius se lève et, de sa place, adresse à l'assemblée le chaleureux appel que voici : « Nous sommes dans un lieu où la Vierge Immaculée a manifesté d'une manière admirable son amour pour notre chère patrie. Il s'agit, en parlant de la très sainte Eucharistie, de ne pas oublier Marie, Mère de Jésus. Quel serait l'acte qui pourrait dignement clore ce Congrès eucharistique? Depuis longtemps certains dévoués serviteurs de Marie ont caressé le projet de réunir un congrès en l'honneur de la très sainte Vierge. Si, en effet, nous repassons les bontés de Marie pour le monde entier et surtout pour la France pendant ces cent dernières années, nous sommes profondément remués. Elle vient à la rue du Bac; elle apparaît à La Salette, à Lourdes, à Pontmain et sans doute à Pellevoisin! Eh bien, pouvons-nous terminer le siècle que l'on a justement nommé le siècle de Marie, sans nous réunir et proclamer les grandeurs et les bontés de cette tendre Mère? Il me semble que ce XIX[e] siècle doit se terminer par cette grandiose manifestation de l'amour filial de tous les cœurs français pour la Protectrice de leur patrie. — Mais je n'ai pas le droit de vous demander le vote de ce projet. Nous devons le soumettre à Nosseigneurs les Evêques. Déjà, depuis cinq

ans, S. E. le Cardinal Langénieux a été pressenti et S. E. le Cardinal-Archevêque de Lyon, de son côté, a bien voulu mettre à la disposition de ce Congrès l'illustre sanctuaire de Fourvière. Nous vous demandons donc d'émettre le vœu que Nosseigneurs les Evêques soient sollicités pour que, l'an prochain, la terre de Marie nous réunisse de tous les coins de notre Patrie afin de pouvoir chanter ensemble, non pas le *Te Deum* qui s'adresse à Dieu seul, mais le *Magnificat* de la France qui s'adressera à la Vierge Immaculée. Je demande que le Congrès émette ce vœu pour encourager les promoteurs de ce projet et pour que soient faites les démarches officielles qui en assureront l'exécution, afin que, comme je l'ai dit, l'an prochain, nous nous réunissions pour proclamer les bontés de Marie et lui chanter notre reconnaissance. » (Triple salve d'applaudissements.)

Un prêtre d'origine étrangère demande la parole et exprime le désir que ce Congrès, en l'honneur de la Vierge Marie, soit international. **Le R. P. Lemius** accepte la proposition de grand cœur. Il faudra donc que ce Congrès soit digne de Marie, c'est-à-dire qu'il soit *mondial*.

C'est par ce souhait que se terminent les réunions de sections.

RÉUNION GÉNÉRALE

Le R. P. Lemius rend compte des travaux.

M. Doal fait son entrée portant le drapeau national du Sacré-Cœur qui est arboré près de l'autel.

Le R. P. Lemius termine en annonçant, pour Lyon, la tenue du Congrès de Marie, en 1900, à la fin du siècle de la promulgation de l'Immaculée Conception.

Toutes les nations s'embrasseront sur le Cœur de la Mère pour se consacrer au Cœur de Jésus.

M. Lenfant résume les travaux lus aux réunions des Dames.

M. Odelin parle de l'Œuvre des patronages et des catéchismes à Paris : 70 sont dirigés par les Dames du monde.

Il entretient aussi le Congrès du culte de l'Eucharistie dans les paroisses.

Le R. P. Marie-Léopold parle de l'Hommage solennel qui sera fait à Jérusalem par le XIXe pèlerinage de Pénitence et demande que le Congrès délègue les pèlerins pour le représenter. Ce vœu est acclamé.

Le R. P. Albert fait connaître le sanctuaire de Notre-Dame du Laus où des merveilles sans nombre se sont accumulées dans le siècle dernier.

Lé R. P. Thaddée parle de saint Pascal Baylon, le patron des Congrès eucharistiques.

M. de Cepeda, professeur de droit naturel à Valence, prend la parole. Il remercie Monseigneur de Liège et décrit les Congrès eucharistiques d'Espagne, ceux, entre autres, de Lugo et de Valence. Il y a certaines églises qui ont l'adoration de jour et de nuit perpétuelle.

Il demande que l'on prie pour les Œuvres de sa patrie. (Applaudissements prolongés.)

Le R. P. Tesnière demande d'acclamer Notre-Dame du Saint Sacrement.

Mgr Freppel a dit : « Rien n'est beau comme l'action de la Mère sur le Christ eucharistique. » Le R. P. Tesnière expose cette belle doctrine avec des accents émus. Ce titre de Marie est chaleureusement acclamé.

Il demande le suffrage du Congrès, et des prières pour l'introduction de la cause du R. P. Eymard. Il cite des traits délicieux de son enfance et résume la vie de celui qu'on a appelé le *Prêtre de l'Eucharistie*, et qui a fondé le premier institut religieux d'hommes consacré exclusivement au culte du Très Saint Sacrement.

Monseigneur de Liège remercie le R. P. Tesnière de tout ce qu'il a fait pour le Congrès.

On demande des prières pour l'Angleterre. On décrit les luttes des Anglicans et des Ritualistes.

Le R. P. Lemius parle des rapports de Marie et de l'Eucharistie. Il propose le projet caressé par un prêtre éminent de Paris : provoquer un Congrès à la fin du siècle en l'honneur de Marie. Ce qu'elle a fait dans le siècle est rappelé par les sanctuaires de Marie : Pellevoisin, rue du Bac, La Salette, Pontmain, Lourdes. Résurrection de vieux pèlerinages. Grâces innombrables. Lyon sera le socle : sans le voter encore, parce

que nous n'en avons pas le droit, mais en *vœu* et comme témoignage de notre piété envers Marie.

Monseigneur de Bayonne espère que ce projet sera réalisé, comme l'a si bien exprimé le P. Lemius.

Le R. P. Tesnière ajoute que le Comité permanent veut le Congrès international.

Le R. P. Lemius : « Il sera mondial. »

M. de Pèlerin, au nom du Comité permanent, annonce la fondation d'un Comité international à Paris pour les Œuvres eucharistiques.

La séance est terminée par une dernière bénédiction de S. E. le Cardinal-archevêque de Reims.

SERMON DU SOIR

Troisième sermon du R. P. COUBÉ, *S. J.*

LA COMMUNION DES HOMMES

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

C'est une opinion malheureusement trop répandue, même parmi les chrétiens, que la communion fréquente est une pratique essentiellement féminine et qui n'est pas faite pour les hommes. Natures sentimentales et rêveuses, cœurs tendres et avides de surnaturel, les femmes trouvent dans cette union sacramentelle avec leur Dieu une consolation, une force dont il serait impie et cruel de vouloir les priver. La dévotion eucharistique est un luxe spirituel qu'il faut leur permettre, une parure mystique dont elles ont besoin comme elles ont besoin d'autres parures, mais qu'il ne convient pas aux hommes

de jeter sur la sévérité de leur religion. Pour eux, il leur suffit, s'ils ont la foi, de s'approcher de la sainte table une ou deux fois par an ; le reste du temps, ils se contentent d'adorer Dieu en esprit et en vérité.

Or c'est là un préjugé des plus funestes. Je pourrais vous rappeler que les hommes, vivant plus au dehors, plus libres, plus indépendants, plus souvent en contact avec le mal, sont exposés à des occasions dangereuses que la jeune fille ne rencontre pas sous l'aile maternelle, ni la femme au sanctuaire de son foyer, et que, par suite, ils ont au moins aussi besoin qu'elles de recourir à l'Eucharistie, source de toute vertu. Mais je préfère vous apporter des raisons plus générales tirées du rôle de l'homme dans la société.

Je dis d'abord que puisque les hommes créent le péril social par leurs passions, c'est à eux de le conjurer par leur sagesse et leurs vertus. Or, ils ne trouveront que dans l'Eucharistie le remède à opposer au mal qui ronge les sociétés.

En second lieu, les peuples doivent à Notre-Seigneur, et, par suite, à l'Eucharistie, forme tangible sous laquelle il se présente à eux, un culte public, social, officiel. Or, les hommes seuls ont qualité pour donner ce caractère et cette ampleur à leurs actes, puisque ce sont eux qui représentent, dirigent et gouvernent les sociétés.

Enfin, pour faire face à leurs devoirs spéciaux dans le monde, les hommes ont besoin d'une force de volonté, d'une virilité de caractère que rien n'abatte, surtout à l'époque de lutte que nous traversons. Or, cette virilité, cette force, ils ne la puiseront que dans la fréquentation des sacrements.

Telle est la triple pensée que je me propose de vous exposer.

Dans la parole de M. Desgenettes que je vous citais hier : « Communiez, messieurs, et faites communier tous les huit jours », il y a deux choses : une exhortation générale à la communion hebdomadaire, dont nous avons

suffisamment parlé, et une exhortation spéciale à la communion des hommes sur laquelle j'insiste aujourd'hui. C'était, en effet, à des hommes de la classe dirigeante, inquiets des dispositions menaçantes de la classe ouvrière, que s'adressait le célèbre curé de Notre-Dame des Victoires. Il reconnaissait ainsi que la communion avait pour les hommes le caractère particulier d'un devoir social.

C'était aussi la pensée du curé d'Ars. Il avait fondé dans sa paroisse une confrérie du Rosaire pour les femmes et une confrérie du Saint Sacrement pour les hommes ; car, disait-il, *les hommes doivent être les premiers à rendre hommage à Jésus-Christ dans l'Eucharistie.*

Eh bien ! cette thèse de deux des plus saints prêtres que Dieu ait suscités dans notre pays en ce siècle, je m'en empare, je la fais mienne et je voudrais la faire vôtre. Je voudrais la crier à tous les hommes de ce temps, avec toute la force et toute la conviction que peuvent donner à un prêtre l'amour le plus ardent d'une société malade qui périt et la certitude que là est pour elle le remède. Communiez donc, ô hommes, ô hommes de France, ô hommes du monde entier ; communiez, jeunes gens et pères de famille ; communiez, patrons et ouvriers, maîtres et serviteurs, agriculteurs, commerçants, soldats, magistrats, princes et chefs de peuples, vous qui êtes les bras de la société et vous qui en êtes le cerveau ; communiez, non pas à Pâques seulement, mais chaque semaine ; communiez, non pas isolés, mais en masse, dans de grandes et solennelles agapes, avec la foi et la ferveur que demande un si grand sacrement ; et je vous affirme au nom du ciel que vous trouverez dans l'hostie le salut social que vous cherchez ; vous verrez que ce ne sont pas seulement les individus, mais les sociétés, qui doivent lui chanter l'hymne de supplication et de reconnaissance : *O salutaris hostia.*

I

J'ai dit, messieurs, que c'est aux hommes d'écarter le péril social, parce que ce sont eux qui le créent : ce sont les hommes, en effet, qui font les mauvais livres et les mauvaises lois. Ce sont les hommes qui renversent les trônes et dressent les échafauds. Ce sont les hommes qui guillotinent les rois et poignardent les présidents de république. Ce sont les hommes qui élèvent les barricades et tirent les balles fratricides.

Il y eut, en 1793, des tricoteuses qui chantaient la *Carmagnole* et jonglaient avec des têtes coupées. Mais, qui avait coupé les têtes ? Les hommes.

Il y eut, en 1871, des pétroleuses, terribles à voir, quand elles se dressaient dans la lueur des incendies et des fusillades, fantômes débraillés, vraies furies révolutionnaires aux mains noires de poudre, rouges de sang, et qui achevaient à coups de talon les otages expirants. Mais, qui avait abattu les otages ? Les hommes. Qui avait intoxiqué par de sinistres harangues les malheureuses créatures et les avait jetées, bêtes malfaisantes, dans la rue ? Les hommes. Ce sont donc les hommes qui sont les auteurs responsables de toutes les anarchies sanglantes. Ce sont eux qui sont malades et qui répandent la contagion. Ce sont eux qu'il faut guérir. Mais, pour les guérir, il faut savoir la cause et le germe de leur mal.

Le germe du mal, c'est l'égoïsme qui veut jouir. Il travaille secrètement la société, comme le virus de la rage qui s'infiltre lentement dans l'organisme sans paraître le troubler, puis, un jour, après une période d'incubation plus ou moins longue, éclate irrésistible, épouvantable. On veut jouir, jouir à tout prix, *per fas et nefas,* jouir ici-bas, parce qu'on n'est pas sûr de l'au delà ; jouir à tout instant, par toutes les puissances de son être, d'une jouissance intensive, parce que la vie est courte. Voilà le cri de la bête affolée qu'est l'homme

quand il oublie ses destinées divines ; voilà ce hennissement de la luxure dont parlait le prophète ; c'est le cri caractéristique d'une époque où l'égoïsme est partout, en haut et en bas.

Si l'on est riche et irréligieux, on étale un luxe scandaleux ; on boit à la coupe de tous les orgueils et de toutes les orgies ; on danse follement comme ces fantômes décapités dont Heine a représenté la ronde macabre. Pendant ce temps, l'orage s'amoncelle et commence à gronder au dehors. L'orage, c'est le peuple ; le peuple qui n'a rien, mais qui ne pense qu'à jouir lui aussi, quand il n'a pas d'espérances plus hautes ; le peuple, mordu au cœur par d'âpres jalousies, et qui passe, le regard farouche, les poings crispés, sous les fenêtres illuminées où voltigent les ombres des danseurs. Un jour vient enfin où il éclate, entre en rafale dans la salle où l'on s'amuse, et balaye comme des fétus de paille les jouisseurs apeurés, quand il ne les écrase pas sous les décombres de l'édifice.

Qu'arrive-t-il alors ? Pensez-vous qu'une douce aurore se lève sur le monde, comme le jour apparaît triomphant sur l'horizon lavé par les nuits d'orage ? Non, parce que l'égoïsme est toujours là. L'égoïsme arrivé oublie et méprise l'égoïsme en marche. Il avait promis le partage égal du pain et de l'or, et il s'y taille des parts léonines.

Malheur au peuple s'il murmure ! On l'écrase par une tyrannie plus atroce que celle dont il se plaignait. Mais on ne bâillonne pas longtemps la misère ; elle finit toujours par se faire entendre ; elle crie ses doléances, elle mugit ses volontés ; et, un jour, l'orage éclate de nouveau plus dévastateur que jamais. Voilà notre histoire, éternelle comédie suivie de tragédies de plus en plus sanglantes. Les couches sociales irréligieuses, fouettées par le vent de l'anarchie, sont comme les vagues qui déferlent sur les larges plages : chacune d'elles accourt au galop, se gonfle, dresse une crête menaçante, se précipite contre celle qui la précède, la recouvre et la tue,

jusqu'à ce qu'elle soit elle-même étouffée par celle qui la suit. Mais les partis ont beau se supplanter, c'est toujours un égoïsme qui tue un égoïsme, une tyrannie qui succède à une tyrannie.

* * *

Seule, la religion peut aider l'homme à vaincre son égoïsme. Seule, par les motifs supraterrestres et les secours surhumains qu'elle lui offre, elle peut le décider à renoncer à la jouissance immédiate et à projeter ses ardentes convoitises de bonheur sur un avenir éternel. Seule, par l'amour de Dieu et des hommes qu'elle lui inspire, elle lui fait accepter le sacrifice. Or, la religion a concentré sa vertu dans l'Eucharistie. Par conséquent, ceux qui ont mis la société en péril doivent être les premiers pour la sauver à recourir au remède que Dieu a déposé dans le tabernacle. Il avait donc bien raison, M. Desgenettes, de dire et j'ai bien le droit de vous répéter après lui : « Messieurs, messieurs, communiez et faites communier tous les huit jours ! »

O hommes, que sépare l'égoïsme, venez donc vous réunir près de l'autel ; voyez ce prêtre qui se tourne vers vous tenant d'une main le ciboire, de l'autre l'hostie et vous disant : « *Ecce Agnus Dei qui tollit peccata mundi :* Voici l'Agneau de Dieu qui efface les péchés du monde. » Adorez l'hostie, recevez l'hostie ! Blanche et pure comme le froment, elle apprendra à votre âme à devenir, elle aussi, blanche et pure. Elle vous dira : *Sursum corda!* Jouir n'est pas le but de la vie ! Jouir n'est pas digne de vos âmes immortelles ! Jouir n'est pas le bonheur !

Ecce Agnus Dei ! Voici l'Agneau de Dieu ! Voici l'hostie douce et aimante ! Le cœur d'un Dieu bat sous sa frêle apparence. Elle vous dit : Je suis l'amour : aimez-vous les uns les autres. Je suis le sacrifice, car je suis la victime immolée au Calvaire et sur l'autel ; sacrifiez-vous les uns pour les autres.

Ecce Agnus Dei ! Voici l'Agneau de Dieu ! Voici l'hostie ! O hommes, que la richesse et la pauvreté divisent en deux camps et rejettent aux deux pôles de la société, voici un Dieu qui peut vous réconcilier, car il a réuni en lui la richesse et la pauvreté. Il est le grand Riche et le grand Pauvre ! Il est le grand Riche, car, ayant créé les cieux, il en est le propriétaire. Il est le grand Pauvre, car il a renoncé à tout par amour pour vous, et ne veut, au tabernacle, être entouré que de vos aumônes. Riches et pauvres, il est de votre monde, écoutez-le. Riches, il est votre égal. Pauvres, il est votre frère. Il vous demande de vous unir. Il le demandait pour vous à son Père dans la dernière Cène : *Unum sint !* Qu'ils soient un ! L'Eucharistie est le sacrement de l'unité. Il n'y a pas deux *Pater,* l'un plébéien et l'autre aristocratique. Il n'y a qu'un seul *Pater,* qu'on récite avant la communion, comme il n'y a qu'un Père au ciel. Il n'y a pas deux Christ : un Christ démocrate et révolutionnaire et un Christ d'ancien régime. Il n'y a qu'un seul Christ éternel, un Christ dominant, comme son Eglise, toutes les formes changeantes d'organisation politique et sociale, un Christ réconciliant en lui tous les hommes. Il leur répète sans se lasser : *Pax ! Pax !* La paix avec vous ! La paix entre vous ! Et s'il en voit un s'approcher de lui avec des sentiments hostiles pour l'un de ses frères, il se dresse du fond du tabernacle, et, lui montrant la porte de l'église : « Va d'abord, lui dit-il, te réconcilier avec ton frère, tu reviendras ensuite m'offrir tes présents à l'autel. »

*
* *

Mystère d'amour, de sacrifice, de dévouement, l'Eucharistie est ainsi, de tous les mystères chrétiens, le plus apte à prêcher et à persuader l'union aux hommes. Voilà pourquoi partout où elle rayonne, le socialisme, système de haine et de guerre sociale, pâlit et finit par

s'éteindre. Partout où avance l'hostie, le drapeau rouge recule. O rois et empereurs, pauvres princes qui tremblez sur vos trônes ; ô hommes d'Etat et économistes, que le spectre révolutionnaire réveille en sursaut, soyez donc sages, soyez intelligents ; au lieu de faire marcher devant vous les canons qui coûtent fort cher à vos peuples et qui les massacrent après les avoir ruinés, rangez-vous derrière l'homme qui dit aux foules au nom de Dieu : *Ecce Agnus Dei !* Cet homme est plus fort que le soldat. Le soldat, armé du fusil, noie les révoltes dans le sang ! Le prêtre, armé du ciboire, prévient les révoltes en semant l'amour et la paix avec les hosties dans les cœurs.

Un éminent publiciste belge [1] énonçait l'an dernier, au Congrès eucharistique de Bruxelles, cette grande vérité sous cette forme mathématique : *Les progrès du socialisme sont en raison inverse du nombre des communions pascales*. Et il citait à l'appui de son assertion les élections d'Allemagne de 1897, où, sur deux millions de suffrages obtenus par le socialisme, il y en avait à peine mille émanant d'électeurs catholiques de naissance. Au contraire, le torrent révolutionnaire, en passant à travers les provinces protestantes, privées de l'Eucharistie, y avait fait d'effroyables ravages. Il n'est qu'une digue, la digue eucharistique, qui puisse arrêter ce torrent de l'anarchie.

Notre pays catholique semble donner un démenti à cette loi. Le démenti n'est qu'apparent. Ce n'est pas en effet parmi les populations qui communient que le collectivisme fait des victimes ; celles-là ont de la tête et du cœur et ne se laissent pas séduire par les beaux parleurs du parti. C'est dans ces faubourgs de nos grandes villes, dans ces centres ouvriers, ces ateliers et ces usines où l'on est tombé plus bas que le paganisme, où la nuit de plus en plus épaisse de passions et d'erreurs n'est jamais traversée par un rayon parti du tabernacle. Ah ! si

[1] M. Verspeyen, directeur du *Bien Public* de Gand.

l'*Ecce Agnus Dei* y retentissait quelquefois, comme il adoucirait ces pauvres âmes aigries et leur rendrait vite la paix avec le bon sens ! Mais non, ce que l'on y entend, c'est l'excitation à la débauche et à la révolte. Pauvres ouvriers, privés du pain de vie, en proie à des souffrances sans réconfort humain ni divin, faut-il s'étonner qu'à certains jours l'exaspération les pousse aux grands crimes collectifs décorés du nom de révolutions ? Seule l'Eucharistie pourrait leur rendre l'équilibre perdu et la force morale ! Ah ! certes, leurs excès sont dignes de réprobation ! Mais combien plus coupables ceux qui les éloignent de Dieu ; véritables affameurs du peuple, ils lui enlèvent le pain le plus nécessaire, le pain de l'âme !

On raconte que, dans la ville de Gand, la corporation des tisserands et celle des foulons, divisées par de vieilles querelles et toujours armées l'une contre l'autre, étaient un jour rassemblées sur le Marché du Vendredi. On allait en venir aux mains et s'entr'égorger ; déjà les piques et les lances s'agitaient, lorsqu'une petite clochette retentit. Toutes les têtes se lèvent. On reconnaît un prêtre qui s'avance au milieu de la foule portant le Saint Sacrement. Et par sa seule présence, sinon par ses lèvres, il semble dire : *Ecce Agnus Dei...* Aussitôt les combattants tombent à genoux des deux côtés, et après avoir adoré le Dieu de charité, ils se relèvent et se tendent la main en signe de réconciliation.

— Ah ! messieurs, ce ne sont pas seulement deux corps de métier qui menacent aujourd'hui la paix publique ; c'est la société tout entière qui est divisée en deux camps, prêts à en venir aux mains. Combien je voudrais que ma voix fût la petite clochette qui fait lever la tête au monde et l'avertit de l'approche de la sainte hostie ! Combien je voudrais persuader à tous les hommes de recevoir tous les huit jours ce sacrement de la paix qui peut seul prévenir les derniers malheurs [1] !

[1] La thèse développée dans ce premier point sur la vertu unitive

II

Le motif du péril social à éviter par la sainte communion est tiré de nos intérêts les plus graves. En voici un autre qui fait appel à notre conscience.

Nous ne devons pas nous lasser, et pour ma part, je ne me lasserai jamais, tant que Dieu m'accordera un souffle de vie et de voix, d'affirmer hautement le *droit social* de Jésus-Christ, c'est-à-dire le droit qu'il a d'être honoré des sociétés aussi bien que des individus. Il n'est pas seulement notre concitoyen, lui qui daigne habiter parmi nous, mais il est notre Roi. Il doit donc régner sur nous. *Oportet illum regnare.* Ce cri de saint Paul doit être notre cri de ralliement dans le désarroi où nous sommes tombés. Quels que soient nos dissentiments sur d'autres terrains, nous devons nous unir sur celui-là, dans la reconnaissance de la royauté sociale de Jésus-Christ.

Il faut qu'il règne dans nos cœurs tout d'abord. Mais cela ne suffit pas. Il faut qu'il règne dans nos lois et nos institutions économiques. Il faut qu'il règne dans toutes les manifestations de la vie et de la volonté nationales. Il faut que son nom retentisse du haut de toutes nos tribunes académiques, populaires et officielles, comme le nom universellement aimé et respecté, le nom qui calme et qui pacifie; il faut que, voilé sous l'hostie, il puisse paraître en public au milieu de son peuple, et que sa marche soit triomphale. Il faut que partout et toujours on reconnaisse ses droits.

Au siècle dernier, on a proclamé les droits de l'homme. Je ne sais si c'était bien nécessaire. L'homme n'est guère

et sociale de l'Eucharistie a fait l'objet d'un discours que j'ai prononcé en 1898, au Congrès eucharistique de Bruxelles, sous ce titre : *La Révolution sociale et l'Eucharistie.* (Paris, librairie Josse, 31, rue de Sèvres.) Je me permets d'y renvoyer le lecteur : il y trouvera des arguments que je n'ai pu répéter ici.

porté à oublier ses droits : il est bien plutôt enclin à les exagérer et à les outrepasser au détriment du prochain. En tout cas, si l'on tenait absolument à les consacrer et à les faire respecter, il eût fallu les appuyer sur ceux du Créateur qui en sont la base. Or, on a, au contraire, proclamé la déchéance des droits de Dieu et de son Christ. Ce fut un grand crime et un grand malheur. La société apostate s'appliqua à elle-même la peine du talion. Car ces droits de l'homme qu'elle avait prétendu substituer aux droits de Dieu, elle fut la première à les violer. Elle les noya dans un torrent de sang. Le droit à la liberté prit en pleurant le chemin de la prison, et le droit à la vie celui de l'échafaud.

La plus effroyable catastrophe sociale suivit la plus grande apostasie sociale que le monde eût encore vue. Un tremblement maladif, le *delirium* des révolutions, s'empara des sociétés coupables ; cette maladie dure depuis plus de cent ans, et elle durera autant de temps que le grand crime ne sera pas réparé ; les droits de l'homme que l'on a audacieusement violés en ce siècle ne seront respectés et, par suite, le calme ne renaîtra que lorsqu'on aura publiquement, solennellement reconnu les droits imprescriptibles de Jésus-Christ.

Or, messieurs, puisque ce sont les hommes qui ont prévariqué, ce sont eux qui doivent réparer le mal. Puisque les grandes apostasies nationales ont été consommées dans des assemblées d'hommes, c'est dans des assemblées d'hommes que doivent se faire les grandes amendes honorables.

Sans doute, pour que ce devoir social fût pleinement accompli, les pouvoirs constitués devraient partout en prendre l'initiative, ou du moins, par une éclatante participation, lui donner le caractère officiel.

Un gouvernement, en effet, doit remplir les engagements de son pays envers les autres puissances : il doit payer les dettes nationales. Or, la plus haute de toutes les puissances avec laquelle les peuples aient à traiter

c'est Jésus-Christ. La plus sacrée de toutes leurs dettes est celle qu'ils ont contractée au Calvaire.

Nous devons donc travailler à établir parmi nous ce culte officiel, ce suprême hommage que Notre-Seigneur demande à tous les peuples de la terre. Mais, en attendant, et pour le préparer, les hommes doivent donner toute la publicité et toute l'ampleur possibles aux manifestations de leur foi.

*
* *

La forme la plus naturelle sous laquelle nous pouvons nous acquitter de ce devoir, c'est le culte extérieur de l'Eucharistie, parce que c'est par l'Eucharistie que Notre-Seigneur se rend présent parmi nous. Lorsqu'un souverain étranger vient nous visiter, nous lui rendons tous les hommages dus à son rang. Lorsqu'un héros qui a noblement servi son pays et en a porté le drapeau triomphant sur les rives lointaines revient parmi nous, nous l'acclamons avec toute la chaleur de notre cœur et de notre enthousiasme patriotique. Mais Jésus-Christ est notre Roi et notre héros. Il a planté son drapeau, le drapeau de l'humanité rachetée sur le mont sanglant du Calvaire. Puisqu'il daigne nous visiter et habiter parmi nous, nous devons le recevoir avec tous les honneurs dus à sa majesté infinie et à ses bienfaits. Nous devons manifester en son honneur. Manifestez donc, vous les hommes, vous les laïques, vous tous qui avez du cœur.

Mais, comment manifesterez-vous ?

Avant tout, par des communions d'hommes solennelles. Chaque année, à Paris, au son des cloches de Pâques, la vaste nef de Notre-Dame se remplit de chrétiens ; et parfois l'on se sent ému jusqu'au fond des entrailles, et l'on ne peut retenir ses larmes, à voir ces hommes de tout rang, unis dans une même pensée de foi, s'avançant graves, les bras croisés, les yeux baissés vers la sainte table. Ce n'est pas encore ce culte officiel que Dieu réclame ; mais c'en est l'ébauche et la promesse.

Ces hommes sont, en effet, l'élite morale de leur pays : ils pourraient être appelés demain à le représenter officiellement et à le gouverner. Ils ont recueilli dans leurs cœurs les désirs épars et les pensées flottantes dans des millions de cœurs, et ils leur ont donné cette simple et superbe expression. Unissez-vous, messieurs, partout où vous le pouvez, à ces grandes et belles pâques qui sont un premier triomphe pour Notre-Seigneur. Manifestez.

Vous vous associerez aussi à toutes les autres cérémonies qui auront pour but d'honorer l'Eucharistie. L'Esprit-Saint souffle de ce côté aujourd'hui. Il s'adresse aux hommes. Des hommes autour du tabernacle ! Des hommes pour réparer le mal causé par les hommes ! Voilà, semble-t-il, un des plus pressants appels de la grâce à la conscience moderne.

Le monde a entendu ce cri. Aussi nous voyons l'Adoration nocturne et l'Adoration perpétuelle du Saint Sacrement se propager de plus en plus. Il n'y a pas deux ans, mourait l'un des plus ardents promoteurs de cette dévotion, l'un des plus zélés apôtres de l'Eucharistie en ce siècle, le vénéré M. de Benque ; et voici que sur sa tombe, son œuvre, privée de son bras terrestre qui la cultivait, mais fécondée par les grâces qu'il fait pleuvoir sur elle du haut du ciel, grandit et prospère. Voici que, partout, les adorations fleurissent nuit et jour, comme des fleurs immortelles autour du Tabernacle.

Des hommes ! Des hommes ! La France répondait à cet appel de Notre-Seigneur lorsque, au mois d'avril dernier, quarante mille hommes venaient ici même prier à la grotte et recevoir le corps de Notre-Seigneur. Elle y répondait encore lorsque, le 18 juin, à la voix du cardinal de Paris, des milliers d'hommes gravissaient la colline de Montmartre pour se consacrer au Sacré-Cœur, et faisaient retentir, autour de l'hostie portée en triomphe, un *Credo* formidable à ébranler les murs trop étroits de la basilique.

∴

Des hommes, il en faut surtout aux processions publiques du Saint Sacrement. Ces belles cérémonies sont bien ce qui se rapproche le plus du culte social et officiel de l'Eucharistie, désiré par Notre-Seigneur. Jésus fut un jour acclamé par la foule dans les rues de Jérusalem ; l'Eglise a toujours été hantée par ce spectacle, et désireuse de renouveler ce triomphe de son Maître. A lui, le soleil et la terre en fleurs ; à lui, la rue avec les foules en fête pour lui crier hosanna !

Ah ! c'est un beau spectacle, messieurs, que celui du Créateur s'avançant au milieu de ses créatures, entre les maisons pavoisées, sur les chemins jonchés de feuillage ! Les passants s'agenouillent à son approche, les malades tournent vers lui leurs yeux brillants d'espoir, les mères, oh ! les mères ! lui tendent leurs petits enfants. Les campagnes se sont parées pour lui faire honneur ! les fleurs exhalent vers lui le parfum de leurs doux encensoirs, et les moissons ondulantes semblent vouloir s'agenouiller comme une foule sous sa bénédiction. Cependant, la procession déroule ses brillants anneaux : jeunes filles sous leurs voiles blancs, pontifes sous leurs chapes d'or, hommes chargés de lourdes bannières ; et des voix inlassables répètent :

Lauda, Sion, Salvatorem,
Lauda ducem et pastorem
In hymnis et canticis.

« O Sion, loue ton Sauveur, loue ton chef et ton pasteur, dans les hymnes et les cantiques. »

Quantum potes, tantum aude,
Quia major omni laude
Nec laudare sufficis.

« Tu n'en pourras jamais trop faire, tu n'en feras jamais assez, car il est au-dessus de toute louange. »

Puis le cortège s'arrête autour du reposoir, l'ostensoir apparaît triomphal sur l'autel au milieu des nuages d'encens, comme un beau soleil dans la gloire de l'azur qu'il embrase. Ecoutez encore :

Tantum ergo sacramentum
Veneremur cernui.

Ah! devant un si grand sacrement, il convient en effet de tomber à genoux. Et il est doux d'entendre ces voix d'enfants qui s'élèvent vers le ciel, bénissant la manne nouvelle qui a toute saveur : *Panem de cœlo... omne delectamentum in se habentem.* Enfin ce qui suit s'aperçoit à travers les larmes : l'hostie s'élève radieuse sur les têtes inclinées, une pluie de pétales de roses tombe autour d'elle, plus bruyante et plus serrée, comme les prières des fidèles, les encensoirs s'élancent plus agiles au bout de leurs longues chaînes pour la saluer, les clochettes s'agitent à se briser comme les cœurs, tandis que la fanfare éclate, que les tambours battent aux champs et que le canon fait retentir au loin son hosanna pour le Fils de David.

Ah! c'était beau, messieurs, n'est-il pas vrai ; c'était beau et très doux de pouvoir ainsi recevoir chez nous, dans nos rues et nos campagnes, le Roi des rois, le Seigneur des seigneurs. C'était trop beau, paraît-il. Des hommes pervers ont supprimé presque partout les processions dans notre pays ; ces processions si populaires, si aimées de tous ! Ce qui est accordé au dernier des misérables, le droit de paraître en public, est refusé à notre concitoyen Jésus-Christ. Ce qui est permis aux mascarades les plus grotesques est interdit au plus grave des cortèges. Le Christ troublerait l'ordre public et la circulation. Lui qui pourrait jeter éperdus, pantelants à ses pieds, les faquins et les imbéciles qui l'outragent, il est mis hors la loi, traité en paria dans son royaume. Ah ! pardon, Seigneur, pour ces malheureux !

Mais il ne suffit pas de demander pardon. Il y a là

une situation que vous ne pouvez pas accepter. Il vous faut protester, pétitionner, agir et lutter par tous les moyens que vous donne la loi pour reconquérir cette grande liberté chrétienne partout où elle a été supprimée. Et là où les processions peuvent se déployer, il faut vous efforcer par votre concours, par votre participation effective, par votre générosité, d'en rehausser la magnificence.

Vous y viendrez avec la foi de ces hommes que j'ai vus l'an dernier au Congrès eucharistique de Bruxelles, accourus de toutes les villes et de tous les villages de la Belgique, avec les bannières des gildes et des municipalités, défiler par milliers pendant cinq heures à la procession du Saint Sacrement de Miracle.

Vous y viendrez avec les sentiments de cet amiral, qui, ayant été blâmé par un ministre pour avoir assisté en grand uniforme à une procession, répondit : « Monsieur le ministre, votre gouvernement méconnaît les règles élémentaires de la bienséance. D'après la loi, la grande tenue est d'ordonnance pour la réception des personnages de distinction. »

Par toutes ces manifestations, messieurs, vous attirerez les bénédictions de Jésus-Christ sur votre pays, et vous préparerez la reconnaissance officielle de son droit social. Vous seuls le pouvez : vous seuls représentez et pouvez être appelés à diriger la société. Hâtez donc ce règne social de Jésus-Christ, qui est le grand désir de son cœur et qui doit être votre rêve parce qu'il sera votre salut.

III

Pour lutter contre le péril de l'anarchie, pour travailler au règne de Notre-Seigneur, et par conséquent pour accomplir dans sa plénitude leur devoir social, les hommes ont besoin d'une volonté énergique, d'une noble et chrétienne combativité. Or ils ne trouvent ces vertus que dans l'Eucharistie.

Saint Thomas a dit cette parole profonde : « *Eucharistia movet ad actum :* L'Eucharistie pousse à l'action. » Sans doute elle embrase le chrétien de mystiques ferveurs : elle lui apprend le secret de la prière intime. Mais elle fait plus encore. Elle est l'amour. Or l'amour est fort comme la mort, et il est actif et fécond comme la vie. Il ne laisse pas de repos à celui qu'il a blessé. « *Caritas Christi urget nos,* s'écrie saint Paul. La charité du Christ nous pousse en avant. » En avant ! Telle est la devise de l'Eucharistie. En avant dans les splendeurs de la bataille ! En avant dans les audaces du verbe et les saintes folies de l'action ! En avant dans la liberté des enfants de Dieu ! En avant dans la revendication de nos droits ! En avant dans la lumière contre la nuit, contre la mort, contre la coalition de toutes les impiétés de la terre et de l'enfer !

Mais pour aller ainsi en avant, il te faut, ô mon soldat, mépriser la souffrance et la mort, être prêt à rougir de ton sang l'étendard divin que tu portes. Qui ne craint pas la mort est incapable de ces petites lâchetés dans la vie privée ou publique, de ces compromissions et de ces défaillances qui ont discrédité et perdu parmi nous le parti des conservateurs. Ils tenaient trop à la vie ces hommes, et par suite à tout ce qui l'embellit et la charme, fortune, plaisirs, faveurs du pouvoir. Toi, ô mon soldat, ne tiens qu'à la vérité, à la justice, et à l'amour de ton capitaine Jésus-Christ ; alors tu seras fort et invincible. Et si par hasard tes yeux ne doivent pas saluer l'aurore de la victoire, si tu dois mourir inconnu dans la nuit, tu passeras du moins en tombant ton drapeau à ton frère, et c'est du haut du ciel que tu assisteras au triomphe de ton Dieu, préparé par ton sacrifice.

Or, pour nous apprendre à mépriser ainsi la souffrance, l'Eucharistie a une vertu souveraine. Que craindrait-on quand on a dans son cœur un Dieu passionnément aimé et qui peut changer les supplices en ivresse du paradis ?

Au temps des persécutions, l'Eglise défendait à ses enfants d'aller au prétoire pour confesser la foi sans s'être munis, s'ils le pouvaient, de la force que donne la communion. Quand ils étaient en prison, elle leur envoyait des frères qui leur portaient le pain de vie. Ainsi fortifiés, ils défiaient les chevalets et les ongles de fer, et leur constance était si admirable que les païens les accusaient d'user de magie et de sortilèges pour se rendre insensibles à la douleur. Un proconsul demandait un jour à l'un d'eux par quels moyens il était arrivé ainsi à ne rien sentir. Le vaillant martyr répondit : « Mes sortilèges à moi, ma magie à moi, c'est le Christ : *Præstigiæ meæ Christus.* » Il aurait pu ajouter : « Vous m'avez accusé de crimes abominables, vous m'avez calomnié et insulté ; mais contre vos outrages j'ai un consolateur, un divin magicien qui change l'opprobre en gloire ; c'est le Christ : *Præstigiæ meæ Christus.* Vous m'avez jeté en prison, dans l'horreur des ténèbres ; mais j'avais un compagnon invisible qui charmait ma solitude et illuminait ma nuit, divin magicien qui changeait l'ennui en heures délicieuses : c'était le Christ : *Præstigiæ meæ Christus.* Et maintenant déchirez, tenaillez, brûlez mes membres : certes je sens l'angoisse de ma chair, l'épouvantable douleur ; mais j'ai toujours un ami, céleste ami, cher magicien qui répand une rosée d'amour sur mes blessures et change ma torture en extase : *Præstigiæ meæ Christus !* »

Comment, messieurs, l'Eucharistie, qui, aux jours de persécution, était ainsi l'école de l'héroïsme, ne serait-elle pas dans la vie ordinaire l'école de la virilité ? On l'a mis en doute cependant même parmi des chrétiens. On a été jusqu'à dire : « Nous demandons des hommes et l'on nous envoie des communiants ! » Antithèse calomnieuse, et aussi outrageante pour le Christ que pour ses soldats ! Les communiants qui communient bien, et nous ne faisons appel qu'à ceux-là, seront toujours les plus fiers et les plus entreprenants des hommes.

N'avez-vous pas lu que Jeanne d'Arc avait un bataillon de choix sur lequel elle comptait dans les moments suprêmes plus que sur le reste de son armée ? C'étaient de fervents chrétiens qui communiaient souvent avec elle, surtout au matin des plus rudes batailles. C'est avec eux qu'elle accomplit ses plus beaux faits d'armes. C'est avec eux qu'elle gagna ses plus fameuses victoires : avec eux qu'elle chassa l'Anglais. L'on peut dire que c'est un *bataillon de communiants* qui sauva la France au quinzième siècle.

Ah ! messieurs, voilà ce qu'il nous faudrait. Notre pays est menacé comme au temps de Jeanne d'Arc d'une effroyable catastrophe. Vous voulez le sauver. Oh ! vous le voulez, n'est-ce pas, à tout prix ! Eh bien ! formez un bataillon de communiants comme celui qui combattit sous la bannière de la Pucelle. Recrutez des compagnons. Que le bataillon devienne armée ; et je vous en réponds, vous verrez bientôt l'étendard de l'Eucharistie flotter sur des champs de bataille plus glorieux que celui de Patay ! Vous le voyez, c'est une ligue qu'il faudrait former, une ligue pacifique qui ne peut porter ombrage à personne et que seul l'enfer a le droit de redouter. Prenez ici, messieurs, la résolution de vous y enrôler et de lui recruter des adhérents.

*
* *

Le plus grand obstacle peut-être qui empêcherait cette ligue de se former serait le respect humain. Mais des hommes de cœur ne se laissent pas arrêter par ce sentiment imbécile et lâche. Ils peuvent peut-être en ressentir les atteintes, comme au premier sifflement des balles les soldats ont un frisson à fleur de peau. Mais de même que les braves dominent cette impression et se grisent de courage en volant au plus fort du danger, de même les vrais chrétiens méprisent la peur du respect humain et se présentent le front haut devant un monde sceptique

et railleur. Ils savent que ce serait une bassesse, la fuite devant l'égratignure.

Ils savent aussi que ce serait une folie. On peut rougir, en effet, du mal qu'on a fait, mais rougir d'un acte aussi sublime que la communion, rougir de ce coup d'aile de l'âme dans la foi, de cet honneur qui nous élève jusqu'à nous diviniser, non, ce serait le comble de l'insanité ! Ah ! s'il est un beau et fier spectacle, c'est celui d'une multitude d'hommes rendant hommage au Dieu de l'autel et lui jurant fidélité comme des soldats à leur général. Qu'est-ce qui fait la beauté d'une armée allant au combat ? C'est qu'elle est une grande force au service d'une grande idée : des milliers de cœurs qui battent, des milliers de bras qui s'arment, des milliers de vies qui s'offrent pour la patrie. Oui, cela est beau, et je comprends l'extase du prophète barbare quand il s'écriait devant la belle ordonnance du camp qu'on le priait de maudire : « Oh ! qu'ils sont beaux tes pavillons, ô Israël ! » Non moins grandiose est la vue de ces chrétiens réunis dans une communion ou une procession immenses autour de Notre-Seigneur, et lui offrant leurs cœurs, leurs bras et leurs vies pour sa gloire et pour le salut du monde.

Voilà des actes qui relèvent l'humanité, qui l'emportent dans un grand essor bien loin des bas-fonds de l'égoïsme dans des splendeurs d'apothéose. Je vous vois dans ces splendeurs, ô soldats du Christ, et je vous salue comme le prophète qui bénissait le peuple de Dieu : Oh ! qu'ils sont beaux vos tabernacles, ô hommes de l'Eucharistie !

Habitez ces splendeurs, où l'âme inaccessible aux petitesses du respect humain comprend les choses divines et s'enivre de leur beauté ! Vous n'y serez pas isolés, vous y trouverez d'autres soldats de l'Eucharistie qui vous y ont précédés. Leurs noms forment un incomparable livre d'or. J'en choisis quelques-uns seulement parmi les laïques vos modèles.

C'est *Thomas Morus,* le grand chancelier d'Angleterre.

Il communie tous les jours ; et comme de tristes prélats, chancelants dans la foi qu'ils vont bientôt abandonner, prétendent qu'un homme occupé comme lui aux grandes affaires de l'Etat et mêlé aux frivolités de la cour ne doit pas s'approcher si souvent de la sainte table, il leur répond : « Vous m'apportez là justement les raisons que j'ai de communier chaque jour. Ma dissipation est grande : je me recueille par la communion. Les tentations sont fréquentes : je me fortifie dans la communion. J'ai besoin de lumières pour gouverner l'Etat : je les demande à la communion... »

C'est *Montalembert* qui se prépare par la prière à ses grandes luttes et à ses grands triomphes parlementaires, et qui tient à s'armer par une communion fervente toutes les fois qu'il doit prononcer un important discours, comme les premiers chrétiens quand ils devaient confesser le nom de Jésus-Christ.

C'est *Berryer* qui, interrogé un jour par Thiers sur sa religion, lui répond avec une noble franchise : « Oui, je fais mes pâques, je les fais même deux fois ; une première fois à Paris, pour montrer à mes collègues du parlement que je ne rougis pas de ma foi, et une seconde fois à ma campagne d'Angerville, pour l'édification de mes bons villageois. »

C'est *Garcia Moreno,* le président de l'Equateur. Grand intellectuel, habile guerrier, profond politique, il n'entreprend aucune affaire importante sans demander les lumières du ciel dans une fervente communion. Il consacre solennellement sa république au Sacré-Cœur de Jésus, proclamant ainsi le premier le règne social et officiel du Christ sur son pays, accomplissant l'acte magnifique, idéal, qui en fera le modèle de tous les chefs d'Etat chrétiens dans l'avenir. Apôtre du Sacré-Cœur et de l'Eucharistie, il mérite d'en être le martyr. En effet, c'est le premier vendredi du mois, jour consacré au Cœur du divin Maître, et quelques instants après avoir communié, qu'il est poignardé par la Franc-maçonnerie sur

le seuil de la cathédrale de Quito, et il tombe en s'écriant : *Dieu ne meurt pas !*

C'est le général *de Sonis,* qui, sur le champ de bataille de Patay, passe une longue et terrible nuit d'hiver, trouvant la force d'oublier ses horribles blessures dans la pensée du tabernacle et dans la vision du Sacré-Cœur de Jésus ; Sonis qui n'a pas de plus grand désir et de plus grand bonheur que de communier plusieurs fois la semaine ; Sonis qui s'agenouille dans les rues sur le passage du Saint Sacrement, et qui travaille sans relâche à faire aimer l'Eucharistie par ses enfants, ses amis, ses officiers et ses soldats.

C'est le commandant *Marceau* qui, lui aussi, s'approche presque tous les jours de la sainte table, et toujours en uniforme, bravant les sarcasmes qu'on ne lui ménage pas. Il écrit un jour à sa mère : « Je fais bien ici un peu de scandale en assistant chaque jour à la messe et en communiant chaque semaine. » Il aime à passer de longues heures en adoration au pied du tabernacle. « Comment fais-tu, Marceau, lui disent un jour des officiers, ton équipage est toujours gai et content, tandis que les nôtres murmurent ? — Messieurs, leur répond-il, quand mes hommes ne marchent pas, je vais passer une heure devant le Saint Sacrement ; ensuite, tout va à merveille. »

C'est l'illustre orateur allemand *Winthorst,* « la petite Excellence », qui fait trembler et finit par vaincre Bismarck. Chacun de ses grands discours est une bataille livrée contre le Chancelier de fer, pour la liberté de l'Eglise. Or, il les écrit tous aux pieds de son crucifix, et, avant de les prononcer, il fait comme Montalembert, il s'arme dans la communion.

Combien d'autres illustres catholiques laïques je pourrais encore vous citer, Cauchy, Ampère, Donoso Cortès, le colonel Pâqueron, M. Dupont, le saint homme de Tours, O'Connell, Louis Veuillot, Melun, et tant d'autres qui ont montré en ce siècle la plus grande dévotion, le plus

vif amour envers l'Eucharistie ! C'étaient des savants, des génies, des hommes d'Etat, mais surtout des hommes d'action et de lutte : c'étaient des caractères. Or, c'est dans le Sacrement de l'autel qu'ils puisaient leur énergie. Ils ont livré, en ce dix-neuvième siècle, des combats d'où ils sont sortis avec l'honneur, sinon avec la victoire. Joignez-vous à leur phalange ; tenez comme eux, d'une main ferme, l'étendard eucharistique.

En 1239, pendant la terrible lutte que les Espagnols soutinrent pour délivrer leur patrie du joug des musulmans, une petite garnison de chrétiens fut enfermée et assiégée par un ennemi supérieur en nombre dans une citadelle près de Valence. Le matin du jour où devait se donner le suprême assaut, les soldats demandèrent tous à communier ; comme il n'y avait pas assez d'hosties, six chefs seulement eurent cette faveur. Mais le Christ voulut récompenser magnifiquement tous ces braves. Des gouttes de sang, perlant miraculeusement sur les hosties, tachèrent le corporal, comme si Notre-Seigneur eût voulu dire à ses athlètes qu'il était là avec eux, et que son Cœur saignait de compassion pour eux. Au moment où commença l'action, le prêtre qui avait offert le saint sacrifice arbora ce corporal au haut d'une hampe, et, debout sur le sommet le plus élevé de la citadelle, il le dressa au-dessus des combattants. Etincelant au soleil, frissonnant à tous les vents de la plaine, il flottait dans l'azur, le merveilleux étendard, empourpré du sang du Christ, et de ses taches de sang partaient des rayons qui terrifiaient et aveuglaient les Maures, et réconfortaient les chrétiens. C'est ainsi que les Espagnols remportèrent la victoire.

Voilà, messieurs, une brillante image de la lutte engagée de nos jours. Nous avons à reconquérir une société, et nous, Français, une patrie sur des ennemis du nom chrétien aussi acharnés que les musulmans. Or, il est aujourd'hui une citadelle plus élevée que celle de Valence et que l'on aperçoit de tous les horizons de la

terre : c'est le Vatican. Au haut de cette citadelle, debout, est un prêtre plus autorisé que celui de Valence, un blanc vieillard, qui d'une main infatigable tient le drapeau eucharistique. Il l'élève depuis quelques mois plus haut que jamais, et nous montre sur ses plis sacrés, non des gouttes d'un sang divin, mais le Cœur même du Christ. Naguère, il disait au monde que c'est là notre labarum. Rangez-vous donc, chrétiens, autour de ce drapeau chéri. Que la poussière du combat ne le dérobe jamais à vos regards. C'est lui qui vous donnera le courage et la victoire.

Ainsi soit-il.

Réunions sacerdotales.

Le prêtre, ministre du Très Saint Sacrement, sanctifié par l'accomplissement de ses devoirs envers l'Eucharistie : tel est l'objet de la première réunion sacerdotale qui se réunit le mardi à onze heures et qu'ouvre une pieuse allocution de **M. l'abbé Lafforgue**, vicaire général de Tarbes.

Le R. P. Tesnière succède au représentant de Mgr Billère, et insiste sur la formation de l'âme sacerdotale. La messe, dit saint Thomas, est l'acte capital du sacerdoce. Or, nous ne la dirons bien que si nous savourons les textes qui la composent, et ce goût mystique nous sera donné par l'étude de nos saints livres. Plus donc nous nous livrerons à l'étude dans un but de sanctification, mieux nous dirons la sainte messe, plus nous nous rapprocherons du grand Prêtre, qui n'est guère venu en ce monde que pour y dire sa messe, offrir son sacrifice et répandre dans le monde le fruit de la croix.

Mgr l'Evêque de Bayonne recommande la *préparation visible* de la sainte messe, faite à l'église, au pied des autels, et qui édifierait grandement les fidèles. — Après Sa Grandeur, **le R. P. Tesnière** conseille l'oraison, faite, selon le désir de Mgr Jauffret, au moins en partie, au pied de l'autel, si toutefois l'église n'est pas trop inhabitable. Après avoir conseillé l'exacte observance des rubriques, le R. Père recommande, pour la préparation à la sainte messe, un livre intitulé : *Triplex expositio missæ, litteralis, moralis et mystica.*

Le R. P. Lemius, rappelant que Notre-Seigneur, dans ses révélations de Paray-le-Monial, se plaignait surtout d'être méconnu et outragé par des cœurs qui lui sont consacrés, propose à tous les prêtres d'offrir au Sacré-Cœur, par l'entremise de Marie, une messe de réparation pendant ce Congrès eucharistique.

Avant de donner la parole à **M. l'abbé Rull**, de Montpellier, pour la lecture d'un très intéressant et très pratique rapport sur les sacristains, le **R. P. Tesnière** fait observer que le

sacristain n'est que le délégué du prêtre et que le prêtre est toujours et partout le premier sacristain, par conséquent responsable.

Très pratique, oui, le rapport de **M. l'abbé Rull**. Songeons-nous assez aux conditions requises pour les ministres de nos autels, comme intelligence, comme piété, comme moralité ? Songe-t-on à former ces âmes qui s'approchent si près de Notre-Seigneur ? Il est nécessaire de faire de meilleurs choix, de ne pas prendre nos sacristains trop bas, de rendre leur situation enviable, de remédier à l'instabilité de leurs fonctions qui, parfois, peuvent dépendre d'un caprice. Pourquoi ne fonderait-on pas pour eux des séminaires, des écoles de formation ?

En Belgique, nous dit le **R. P. Tesnière**, les sacristains n'entrent en charge qu'après des lettres patentes de l'évêque, et **M. le chanoine Van den Gheyn** fait observer que des écoles normales pour la formation des sacristains existent à Gand et à Malines. Il existe aussi, dans ces diocèses, des retraites et des conférences pour les sacristains.

A la réunion sacerdotale du mercredi, après quelques observations utiles, formulées au sujet des enfants de chœur, de leurs défauts et des moyens pratiques à employer pour les former à la piété et au parfait accomplissement de leurs nobles fonctions, la parole est à **M. l'abbé Mermillod**, du diocèse d'Annecy. Le sujet de son rapport est la matière du saint Sacrifice qui, trop souvent, hélas ! est frelatée. — Se promenant un jour en Savoie, on était en juillet, M. l'abbé Mermillod crut apercevoir de la neige dans la plaine. « Eh ! quoi, dit-il à son compagnon, de la neige maintenant ? » — Hélas ! non, ce n'était pas de la neige, c'étaient des pierres blanches que l'on extrayait d'une carrière, que l'on réduisait ensuite en une poudre impalpable pour l'expédier à des minotiers qui la mélangeaient à la farine. — Tout récemment, **M. l'abbé Mermillod** a eu, par hasard, entre les mains, un prospectus d'un industriel de Marseille offrant à un boulanger de la sciure de bois assez finement pulvérisée pour être mélangée à la farine. Cela coûtait 5 francs les 100 kilos. Le prospectus ajoutait que c'était par 100.000 kilos que cette farine s'expédiait en Angleterre et en France. Et voilà avec quoi on fait du pain ; est-ce du pain? Non, hélas... Voilà pourquoi il a été fondé dans le

diocèse d'Annecy un *moulin eucharistique* dont M. l'abbé Mermillod a la haute direction. — L'orateur désirerait que le Congrès émît le vœu suivant : « Vu la nécessité de se pourvoir d'une manière certainement licite et valide pour la célébration du saint Sacrifice, le Congrès applaudit à l'établissement des *moulins eucharistiques* et engage ceux qui s'occupent de la fabrication des pains d'autels à y prendre leurs farines. »

Le R. P. Tesnière confirme ce que vient de dire M. l'abbé Mermillod, en citant l'exemple d'une communauté de Paris, qui avait été indignement trompée par ses fournisseurs de farine, et avait, par suite, de longues années durant, confectionné des pains d'autel qui ne méritaient pas ce nom. — Il en est de même, hélas ! du vin de messe — trop souvent frelaté. — Les recommandations du pasteur de la paroisse ne sont pas toujours suffisantes, ainsi que l'a prouvé une triste expérience. — Le mieux est de s'adresser à des religieux, tels que Trappistes, Chartreux ou Bénédictins, qui cultivent la vigne et font eux-mêmes leur vin. — Le Congrès émet le vœu que les curés ne recommandent les fournisseurs de vin de messe qu'avec une autorisation de leur évêque.

La réunion sacerdotale du jeudi commence par une communication du **R. P. Durand**, sur l'Œuvre des prêtres-adorateurs. Cette œuvre a pour but de stimuler la piété envers la très sainte Eucharistie dans les âmes sacerdotales, et demande d'elles, par semaine, une heure d'adoration, faite à une heure quelconque du jour ou de la nuit. Le R. Père rappelle que c'est un prêtre-adorateur, M. l'abbé Lagardère, qui a eu l'idée de la procession du Très Saint Sacrement au cours du pèlerinage national et des acclamations auxquelles Notre-Seigneur a répondu par tant de merveilles.

Au R. P. Durand succède le **R. P. Lazare,** religieux Augustin de l'Assomption, qui, pour que les communions soient vraiment fructueuses, demande que les prêtres s'occupent d'une façon toute spéciale de chacune des âmes qui leur sont confiées, selon la parole de saint Paul : *monens unumquemque vestrum.*

Le R. P. Tesnière, après lui, a la parole pour recommander l'étude de la sainte Eucharistie, surtout dans les ouvrages du Docteur angélique, et spécialement, en approfondissant les traités : de Dieu, de l'Incarnation, de l'Eucharistie,

auxquels il faudra joindre celui de la Grâce pour bien comprendre les merveilleux effets de ce divin Sacrement.

Profitant d'un moment d'absence du R. P. Tesnière, le **R. P. Lemius** recommande aussi la lecture des ouvrages que ce docte prêtre du Très Saint Sacrement a publiés sur l'Eucharistie.

Le R. P. de Baudicourt, S. J., nous dit ensuite que le meilleur moyen d'amener les hommes à faire la sainte communion, c'est de leur faire faire l'adoration, et le R. Père confirme ce qu'il avance par de touchants exemples.

Le R. P. Lemius, apercevant dans l'assistance l'un de ses anciens maîtres, M. l'abbé Dudon, rend un public et chaleureux hommage à ce prêtre zélé qui, par la dévotion au Sacré-Cœur et à la sainte Eucharistie, transformait les séminaires et les paroisses.

Le R. P. Durand ne comprend pas que, dans certaines paroisses ou maisons d'éducation, ce soit une règle qu'à des jours déterminés il n'y ait pas de nappe de communion, ce qui est loin de favoriser la communion fréquente, et surtout la communion nécessitée par des besoins particuliers. Il insiste aussi pour que le Congrès eucharistique émette le vœu que soit généralisée la coutume de faire la sainte communion aux jours anniversaires de la naissance, du baptême, de la première communion, de la confirmation, du mariage, etc.

C'est par ce vœu, adopté par tous les prêtres présents, que se termine la troisième et dernière réunion sacerdotale du Congrès eucharistique de Lourdes. Ces réunions ont été présidées par S. E. le Cardinal-Légat en personne, qui éprouvait un bonheur tout particulier à se trouver au milieu de pasteurs des âmes si zélés à rechercher les moyens de se sanctifier et de sanctifier les autres au moyen de la sainte Eucharistie.

Les réunions de Dames au Congrès.

Comme les saintes femmes au temps de l'Incarnation, réunies sous la conduite de Marie, suivaient le Sauveur, employant leur temps et leurs ressources à son service et à celui du Collège apostolique, ainsi le vénérable Evêque de Liège a-t-il pensé qu'il serait opportun de faire une place aux femmes chrétiennes dans les Congrès eucharistiques, pour leur faire connaître, à elles aussi, les œuvres diverses auxquelles elles peuvent prendre part et les exciter à s'y dévouer. Et, en vérité, sauf l'Adoration nocturne, peut-être, quelles sont les œuvres de la dévotion envers la Messe, la Communion et la Présence de Jésus au tabernacle, qui ne sollicitent la piété, le dévouement des femmes chrétiennes ?

Quel n'est pas le concours que les prêtres peuvent attendre de leur zèle, s'ils l'éclairent bien et le dirigent avec prudence ?

Ce qui avait été heureusement commencé l'an dernier à Bruxelles, a été repris et développé à Lourdes avec grand succès. Outre les séances générales où elles ont toujours été admises, les Dames eurent leurs séances particulières tous les jours, de dix heures à midi, dans l'abri Saint-Joseph. Leur empressement était grand à s'y rendre et la vaste salle se remplissait aussitôt qu'ouverte.

L'Evêque de Liège honora de sa présence chaque séance et la présida avec une grande assiduité, ce qui édifiait et touchait beaucoup cette sensible et reconnaissante assemblée. M. l'abbé Lenfant l'assistait. Encore que l'abri Saint-Joseph ne fût pas une église, où saint Paul défend aux femmes de parler en public, tandis que le religieux respect leur défend de le faire même à voix basse, on ne crut pas devoir donner aux Dames congressistes le droit de discussion. Il faut le temps de se former. Du moins est-il permis d'espérer qu'au prochain Congrès on sollicitera des rapports des Dames adonnées aux Œuvres eucharistiques et qu'elles pourront les lire publiquement. On peut s'attendre à de belles œuvres, pieusement pensées, finement écrites et dites avec un charme pénétrant :

la femme française, quand elle joint les vertus de sa foi aux qualités de sa race, n'est-elle pas la femme idéale ? Et si, plus tard, on accorde aux Dames congressistes la liberté de discussion, l'on verra que les Congrès eucharistiques de Dames n'ont absolument rien de commun avec les congrès féministes, dont les échos criards et confus fatiguent souvent les oreilles contemporaines.

En attendant, la plupart des prêtres en vue du Congrès furent invités à prendre la parole devant cet auditoire, gagné d'avance à la cause du Saint Sacrement par sa vive piété et par son habitude des œuvres. M. l'abbé ODELIN, Vicaire général de Paris, parla de l'ŒUVRE DES CATÉCHISTES VOLONTAIRES dont il est le Directeur, et qui met plus de deux mille personnes au service des Curés pour apprendre aux enfants, surtout à ceux des écoles communales, la lettre du catéchisme et pour les surveiller, les tenir recueillis pendant la retraite de première Communion en les groupant toute la journée autour d'elles. — M. l'abbé LENFANT démontra l'excellence et exposa le fonctionnement de l'Œuvre des Patronages de jeunes filles, tenus dans les paroisses pauvres et populeuses de Paris et de la banlieue, par des jeunes personnes de la société. Il avait l'oreille de son auditoire et je suis sûr qu'il a dû y lever de nombreuses recrues pour son Œuvre. — Le P. LEMIUS, qui, à Montmartre, a su former la plus belle ASSOCIATION D'ADORATION DIURNE par les femmes qui soit au monde, en parla avec un enthousiasme que dépasse certainement encore le mérite de l'Œuvre. Il exposa ce qui a été fait déjà et ce qui reste à faire pour répandre cette adoration dans toutes les églises et chapelles de France, puis du monde entier, s'il est possible, afin que le Christ Jésus puisse voir partout et toujours à ses pieds des témoins fidèles de la Consécration du genre humain qui a été faite à son divin Cœur, la continuer et l'étendre sans fin. — M. le chanoine DOUVAINE lut son rapport si intéressant sur l'Adoration perpétuelle du Cœur eucharistique établie dans la paroisse de Notre-Dame de Grâce à Passy. — Le P. DURAND, partout écouté, devait être accueilli avec une plus sensible faveur par les femmes auxquelles il venait parler des enfants, et entre plusieurs sujets : DE LEUR FORMATION A LA PIÉTÉ EUCHARISTIQUE DÈS LE PREMIER AGE ; — Le P. PANGON, Jésuite, traita de l'INFLUENCE EUCHARISTIQUE EXERCÉE PAR QUELQUES COMMUNAUTÉS DE FEMMES ; — Mgr DOUMANI, Evêque

de Tripoli, arracha des larmes en racontant l'héroïsme déployé par les Arméniens catholiques pour confesser leur foi en l'Eucharistie et sauvegarder des profanations le Saint Sacrement, lors des atroces massacres exercés par les Turcs, il y a quelques années, et dont l'impunité reste la honte de l'Europe moderne. — Le P. TESNIÈRE vint plaider la cause du Christ au Cœur méconnu, méprisé et trahi dans l'Eucharistie, et solliciter en sa faveur le MINISTÈRE DE LA CONSOLATION. S'adressant au cœur de ces femmes, qui sont des êtres de pitié parce qu'elles sont des êtres de tendresse et de souffrance, il était sûr d'être compris quand, ayant exposé dans quel sens on doit entendre ces expressions de douleur, de souffrance, de plaies du Sacré-Cœur, répandues dans le langage pieux et autorisées par des révélations authentiques, il demanda leur compassion pour le plus pauvre, le plus persécuté, le plus abandonné, mais le plus innocent, le plus noble des infortunés et le plus digne d'être consolé d'urgence : le Christ enchaîné dans la faiblesse, enseveli dans la solitude, perdu dans la poussière de l'état sacramentel !

(*Extrait de la Revue :* Le Très Saint Sacrement.)



LES CÉRÉMONIES DU CONGRÈS

La prière au Congrès.

Le but des Congrès eucharistiques n'est pas seulement de promouvoir, en de fraternelles communications, les œuvres qui concernent le service du Saint Sacrement. Quand on approche de si près le Saint des saints que de vouloir traiter de ses intérêts, le suprême intérêt s'impose avant tous les autres, qui est de lui rendre hommage par l'adoration privée et par les actes publics de la sacrée Liturgie, dont il est le premier objet : c'est là l'unique nécessaire au demeurant, et la loi qui préside à ces réunions chrétiennes est bien celle que le Verbe incarné proclamait près du puits de Jacob aux foules qu'il était venu du ciel réunir pour rendre à son Père une religion digne de lui : « Mon Père cherche des adorateurs : et c'est en esprit et en vérité qu'il faut adorer. »

Le Congrès joignait donc la pratique à la théorie. Avant les réunions destinées à l'étude et à la discussion, la journée s'ouvrait par une messe célébrée à l'église du Rosaire par un de NN. SS. les Evêques, pendant laquelle la presque totalité des membres laïques s'approchaient du banquet eucharistique, source de lumière et de force.

Chaque soir, à 8 heures, après un éloquent discours du R. P. Coubé sur les bienfaits et la nécessité de la communion, s'organisait une procession aux flambeaux telle que Lourdes n'en avait pas encore vu.

Le Très Saint Sacrement ayant été exposé, les fidèles, deux à deux, sortent du Rosaire, un cierge à la main; les prêtres, et, après eux, les évêques suivent, et enfin, sous le dais, s'avance le Dieu de l'Eucharistie porté par l'un des prélats.

Les pèlerins chantent les hymnes liturgiques. Cependant la Basilique étincelle de la base au sommet, ses arêtes sur le ciel noir se dessinent en lignes de feu, tandis qu'un réflecteur placé dans la flèche projette une puissante lumière sur les lignes de la procession.

Pendant les trois nuits du Congrès, le Saint Sacrement fut exposé dans l'église du Rosaire et entouré de nombreux adorateurs, dont la ferveur était stimulée par des prêtres de bonne volonté, qui fournissaient, du haut de la chaire, en paroles pieuses et convaincues, un aliment substantiel à la piété commune.

La clôture du Congrès.

Mais c'est au dernier jour du Congrès, comme à son couronnement nécessaire, qu'étaient réservées les splendeurs des hommages solennels et du triomphe dus au Christ qui a établi ici-bas pour toute la durée des siècles « son trône dans la nuée » du Sacrement adorable.

Les esprits avaient été éclairés par d'abondantes paroles de doctrine, découvrant les beautés, les perfections et les droits du Christ présent au milieu des hommes;

on avait dit de bien des manières, plus persuasives les unes que les autres, les amabilités du Cœur sacré qui a manifesté les besoins et les désirs ardents qu'il a d'être aimé dans le Sacrement; et la reconnaissance, l'amour pressaient tous les cœurs de se répandre en manifestations ardentes, capables de réparer, de faire oublier les oublis et les outrages et d'en consoler Celui qui en est l'innocente et patiente victime, toujours prête à pardonner. Enfin, la confiance gonflait les âmes, les disposait à une fervente prière et à un enthousiasme impatient d'éclater en acclamations de joie et de triomphe, excitée qu'elle était par cette atmosphère de Lourdes, toute saturée des preuves de la bonté toute-puissante de l'Immaculée et de son Fils au Sacrement.

Quel lieu, en effet, était mieux préparé et plus propice pour célébrer le triomphe du Christ eucharistique que cette terre de Lourdes, « visitée par Marie et qu'elle a enivrée, pour parler, comme l'Eglise, le langage des saints Livres, de la surabondance de ses faveurs multipliées à l'infini », pour y manifester la gloire de son Fils : *Visitasti terram et inebriasti eam et magnificasti locupletare eam*[1] ; que cette terre de Lourdes, où les miracles des guérisons les plus inattendues, préparées par la prière à la grotte et les ablutions de la fontaine de l'Immaculée Conception, éclatent chaque jour depuis des années sur le passage du Saint Sacrement ; que cette terre de Lourdes, domaine acquis par la Mère pour devenir le trône de son Fils, et dont une partie, celle que parcourent tous les jours les processions du Saint Sacrement, portait le nom prophétique de « Prairie du Saint Sacrement », plus de cent ans avant que l'action merveilleuse de l'adorable Eucharistie s'y manifestât[2] ? Il n'est pas une parcelle de cette terre, tant de fois foulée par les pas du Christ eucharistique, qui ne puisse rendre

[1] Messe de l'Assomption : communion.

[2] Cette prairie, avant la Révolution, appartenait à la Confrérie du Saint Sacrement de la paroisse de Lourdes.

témoignage d'un miracle, qui n'ait été imprégnée des larmes de reconnaissance des miraculés, après avoir été foulée par les genoux de ceux qui priaient avec angoisse, inondée de leurs larmes suppliantes, baisée par leurs lèvres humiliées.

Pendant que dans ce Congrès même on dissertait des moyens de relever la foi envers l'auguste mystère, le Christ qu'il cache révélait sa présence, sa puissance et sa bonté en opérant plusieurs miracles en faveur des pèlerins de l'Artois, dont les malades se levaient guéris, la santé rendue ou les membres instantanément restaurés, sur le passage de la procession journalière.

La foi semblait avoir déchiré tous les voiles et posséder les clartés de la vision, tant, à ces preuves de sa royale bonté, obéissant aux désirs de ses créatures qui lui demandaient des bienfaits dépassant nettement les forces de la nature et les ressources de la science, tant le Christ-Jésus se montre vivant et agissant dans l'apparente impuissance et la matérielle inertie du signe sacramentel.

Aussi le jour triomphal du Congrès se leva-t-il dans une aurore de joie spirituelle, de foi ardente, de gratitude enthousiaste, plus brillante que celle qui, à l'orient, annonçait un soleil de feu dans un ciel d'éclatante pureté.

A la messe de communion générale, célébrée par Son Eminence le Cardinal-Légat, les communions furent innombrables, chacun voulant introduire en triomphateur dans le domaine de son cœur et de sa vie personnelle le Christ eucharistique, qui aime ces triomphes secrets et qui ne nourrit les âmes que pour régner sur elles en les animant de sa propre vie.

La liturgie de la grand'messe pontificale se déploya ensuite dans toute sa splendeur, célébrée par Mgr Delannoy, évêque d'Aire, le Cardinal-Légat tenant chapelle,

et tous les Evêques formant autour de l'autel une vivante couronne, qui rappelait cette autre couronne glorieuse de saints vieillards qui entourent l'autel céleste et chantent à l'Agneau vainqueur, toujours vivant et toujours immolé, l'alleluia de la joie éternelle. Or, y a-t-il un rite, une cérémonie, une manifestation quelconque de la vie civile ou religieuse, qui égale, pour exprimer le triomphe, le grandiose et magnifique déroulement d'une messe pontificale ?

L'orgue a lancé ses flots d'harmonie au-devant du Pontife qui pénètre majestueusement dans le sanctuaire, précédé de la théorie des clercs et des prêtres revêtus de lin, de soie et d'or. Les chants liturgiques commencent de se répandre sous les voûtes sacrées, tantôt montant lents et graves, tantôt s'envolant rapides sur des ailes d'allégresse. Aux invocations, répétées et sûres d'être exaucées, du *Kyrie,* succèdent les acclamations joyeuses du *Gloria* et l'Hosanna du *Sanctus.* — La confession solennelle du *Credo* évoque, avec la certitude triomphante de la foi des siècles, l'Etre divin, ses Personnes adorables et les œuvres magnifiques appropriées à chacune d'elles ; le Christ Jésus dans son Incarnation, sa mort et sa résurrection, avec l'établissement de son indéfectible Eglise ; enfin les destinées surnaturelles de l'homme inaugurées au baptême et s'achevant dans les splendeurs de la vie éternelle : en vérité le *Credo* est un poème de victoire ! — Puis voici qu'au milieu des nuages embaumés de l'encens se déroule la mystérieuse Action de la consécration qui rend le Fils de Dieu présent ici-bas par le renouvellement de sa mort, il est vrai, mais d'une mort victorieuse, qui se relève avec l'élévation de l'Hostie vivante pour célébrer la gloire de la Résurrection et la splendeur de l'Ascension, tandis que le peuple prosterné chante à Dieu cette louange sublime du silence, seule expression de l'adoration où Dieu trouve la louange parfaite. La voix du Pontife traverse tout à coup ce religieux silence, faisant monter vers le Père la sublime

prière du Christ, devenue la prière du peuple tout entier, laquelle ne parle que du Règne de Dieu, par l'empire de sa volonté reconnue sur la terre comme au ciel ; de la délivrance victorieuse de la tentation et du mal, ce qui est la royauté de l'homme ici-bas. — Voici le festin de joie et de fête de la Communion, où sont conviés à se nourrir du Pain d'immortalité tous les victorieux du monde et du péché, au milieu des cantiques de l'action de grâces, échos des cantiques éternels de la patrie glorieuse. Tout, en vérité, dans la Messe, dit le triomphe du Christ, manifeste son règne au ciel, l'étend et l'assure sur la terre, l'achève jusque dans les régions de la mort en Purgatoire. C'est pourquoi, rien, plus que la solennelle Action liturgique du Sacrifice eucharistique, ne dit en termes certains de ne pas tromper, rien n'opère en même temps, d'une manière plus assurée, le triomphe de Dieu et de son Fils Jésus, le triomphe de l'Eglise son Epouse et du peuple chrétien !

Et ce triomphe fut traduit et chanté en paroles de flamme par le vénérable Evêque de Cahors, Mgr Enard, dans l'homélie qu'il fit au cours de la solennelle Fonction, où il provoqua les Evêques et le peuple, soulevés par son ardente conviction, à acclamer trois fois le Cœur du Christ eucharistique comme « le Roi et le centre de tous les cœurs ! »

Pourtant il est vrai que le triomphe du Christ Roi célébré dans les temples qui sont le trône de sa présence et de sa bonté, d'où descendent sur le peuple tous les biens célestes en même temps que montent de l'autel toutes les satisfactions et toutes les louanges dues à Dieu, a besoin de se manifester au dehors dans les rues et sur les places publiques où s'exerce la vie sociale du peuple chrétien. C'est de l'Eucharistie que s'écoulent tous les bienfaits qui font cette vie paisible et prospère : il faut que le Christ en reçoive l'hommage public dans les lieux

mêmes où elle s'accomplit. De là les processions du Saint Sacrement où toutes les classes de la population, tous les âges, tous les organismes sociaux se réunissent pour faire escorte à l'unique Maître, à l'unique Roi nécessaire de la république chrétienne.

La cité de l'Immaculée Conception a le bonheur d'être régie par des magistrats chrétiens qui savent que, leur autorité ayant son principe et son soutien dans le Christ Jésus, leur premier devoir est de reconnaître son auguste suprématie par leur libre dépendance, ce qui leur permet de régir sans asservir et de procurer le bien du temps en préparant pour leurs concitoyens le bien éternel. Ils se firent donc un devoir non seulement d'ouvrir libres et larges toutes les voies de leur pittoresque cité, mais de les faire richement orner et d'employer toutes les ressources dont ils disposent à rehausser le triomphe du doux et bienfaisant Roi Jésus. Et ils étaient à leur poste d'honneur, marchant humbles et fiers, immédiatement auprès du Très Saint Sacrement.

Félicitations sans réserves à M. le Maire et aux membres du Conseil municipal de Lourdes ! Ils ont bien mérité du Christ Jésus Notre-Seigneur, Roi immortel des Francs, et de l'Immaculée Conception, gloire incomparable de leur cité privilégiée !

Nous empruntons, pour garder le souvenir de la procession triomphale de Lourdes, la plume d'un des Pères de la Grotte, qui l'a décrite dans le *Journal de Lourdes* avec autant de talent et de piété que d'exactitude.

La procession de clôture.

La cérémonie terminale du Congrès, celle qui devait procurer à Jésus-Hostie un triomphe splendide et consolant, devait être la procession du Très Saint Sacrement à travers les rues de Lourdes.

Quatre heures viennent de sonner. Du haut des rampes du Rosaire, une foule nombreuse contemple le défilé qui s'organise. Un piquet de pompiers, le casque en tête, baïonnette au bout du fusil, ouvre la marche ; viennent ensuite les hommes de Lourdes. Entre leurs rangs flottent les bannières des corporations, si souvent citées, et, parmi leurs étoffes en drap d'or et leurs velours multicolores, deux étendards aux couleurs nationales qui servent de ralliement aux membres de deux sociétés de secours mutuels. A leur suite s'avance le pèlerinage de Charleroi présent à Lourdes ; il est précédé du drapeau belge, entre les plis duquel nous apercevons l'image du Sacré-Cœur. A sa suite : de magnifiques étendards de soie fine, aux couleurs voyantes, bleu, blanc, jaune, rouge, vert, aux dessins enchevêtrés. Voici venir les orphelines de Nevers au capulet blanc; l'une d'elles porte un drapeau tricolore orné du Sacré-Cœur. Puis viennent des centaines d'enfants de Marie, vêtues de la robe et du voile blancs ; sur l'éclatante blancheur de leur costume la ceinture bleue se détache agréablement et fait songer à la Vierge de Massabieille ; d'autres, après elles, nombreuses aussi, sont en noir et, commes celles qui les précèdent, portent la ceinture bleue. Des hommes encore font cortège à un gigantesque drapeau national magnifiquement écussonné du Cœur du Rédempteur. Le cortège avance toujours. Voici les prêtres *in nigris,* puis, les longues files des prêtres revêtus du surplis, et enfin une centaine d'ecclésiastiques en dalmatiques et en chasubles. Parmi eux un prêtre aux longs cheveux flottants, revêtu d'une chasuble orientale, attire tous les regards.

Un coup de cymbale retentit, les fifres, les hautbois et les instruments de cuivre, après avoir fait vibrer l'air d'une note élevée et retentissante, poursuivent en leurs cascades rapides et saccadées une marche triomphale. Nos cœurs, eux aussi, vibrent. Un frisson de joie nous remue : le Dieu de nos autels peut encore dans notre France être salué par les accents d'une fanfare rempla-

çant nos musiques militaires. La fanfare qui a cet honneur, en cette occasion, est la fanfare municipale de Lourdes.

Et maintenant voici NN. SS. les Evêques en chape et crosse, accompagnés chacun de deux chanoines et de deux porte-insignes.

Agenouillons-nous : voici le Dieu-Hostie qui passe ! Après lui avoir dit notre néant, notre misère, notre espoir en sa bonté, notre joie de son triomphe, relevons-nous et contemplons le trône sur lequel l'envoyé de son Vicaire l'offre à l'adoration de tous.

Pour avoir l'idée de ce char, figurez-vous une carène recouverte de drap d'or, frangée de dentelles fines et de guirlandes de fleurs également d'or ; de la dunette plus élevée qui domine le devant, des degrés recouverts de riches tapis écarlates descendent vers la poupe. Au milieu de la dunette, quatre colonnes recouvertes de soie blanche à torsades d'or, supportent un dais aux broderies magnifiques. Tout autour, une rampe qui descend vers la poupe. Sous le dais, sur un petit autel très riche, un Thabor où repose l'ostensoir que tient le Cardinal-Légat agenouillé. La longue traîne de la chape de Mgr Langénieux, tout éclatante de blancheur, retombe majestueusement sur les tapis rouges des marches. A droite et à gauche de Son Eminence, sur deux prie-Dieu : un diacre et un sous-diacre en dalmatiques. Chaque colonne du dais est accostée d'un enfant de chœur à la soutane bleue et au surplis blanc, portant à la main un fanal. Derrière le prince de l'Eglise, trois autres petits clercs semblablement vêtus d'azur et de blanc soutiennent, l'un, le grand chapeau cardinalice, les deux autres, la calotte et la barrette rouges qui reposent sur deux plateaux de vermeil. Huit pompiers, le fusil sur l'épaule, marchent aux côtés de ce char magnifique tiré par quatre chevaux bai brun, recouverts de housses en drap d'or, tenus en main par des guides pyrénéens aux guêtres de laine blanche, aux culottes courtes de

velours noir, au gilet blanc, à la veste rouge, au béret marron, portant leur petit fouet en bandoulière. Quatre autres guides marchent à leur suite. Devant eux, devant le char du Dieu-Hostie, les encensoirs fument et répandent leur parfum, tandis que plus loin la théorie écarlate de la maîtrise paroissiale jonche le sol de fleurs.

Nous voici au pont des Pères ; tandis que derrière le char la multitude des femmes ne cesse de répéter ce refrain : Amour, amour à Jésus ! le clergé entonne ces paroles : *Lauda Jerusalem Dominum, lauda Deum tuum Sion ! Hosannah Filio David !*

Les rues sont jonchées de verdure, les devantures disparaissent sous de blanches tentures piquées de fleurs naturelles ou artificielles aux couleurs les plus délicates. Les balcons, si nombreux à Lourdes, sont tendus de draperies roses ou rouges, parfois festonnées et, souvent, recouvertes de rideaux de dentelles ; à toutes les fenêtres des bannières religieuses, des drapeaux tricolores montrant dans leurs plis l'image du Sacré-Cœur ; en bien des endroits, des tableaux ou des statues religieuses entourés de lumières. Certaines maisons, toutes tapissées de glycines gigantesques, montrent une luxuriante floraison de roses artificielles qu'on y a piquées. D'un côté de la rue à l'autre ce ne sont que guirlandes de verdure soutenant des couronnes à leur point de croisement.

Sur les trottoirs, aux fenêtres, partout une foule innombrable, silencieuse et recueillie. A l'entrée du Marcadal, le char triomphal s'arrête ; tout le monde s'agenouille ; le *Tantum ergo* une fois chanté, S. E. le Cardinal Langénieux bénit la foule avec le Très Saint Sacrement, et le cortège reprend le chemin de la Grotte. Mentionnons, comme s'étant particulièrement signalés par leurs riches et gracieuses décorations, la rue de la Grotte et le boulevard. Assurément, nul chef d'Etat, quelque part que ce soit, n'est l'objet d'un pareil accueil, du déploiement de tant de pompe. Deux heures durant, cette procession incomparable parcourt les rues de la

cité de Marie, dont l'ornementation fait l'admiration des étrangers.

Au retour, quand le Saint Sacrement, descendu de son char triomphal, eut été déposé sur l'autel d'argent érigé devant le portique du Rosaire, autour duquel les Evêques prirent place sur des prie-Dieu, tout le peuple tomba à genoux et le R. P. Tesnière récita l'Amende honorable composée pour la circonstance :

AMENDE HONORABLE

A Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le Sacrement de ses miséricordes.

Jésus, ô notre Créateur et notre souverain Seigneur, vrai Fils de Dieu fait homme dans le sein de la Vierge Immaculée ;

Qui demeurez anéanti sous les voiles du Sacrement pour appliquer aux générations de tous les temps les fruits rédempteurs de votre mort victorieuse ;

A l'appel de l'Immaculée Conception criant au monde coupable qu'elle veut sauver : « Pénitence ! Pénitence ! Pénitence ! »

Nous nous prosternons le front dans la poussière, que nous baisons en toute humilité, pour vous faire amende honorable !

Abrités sous le manteau de la Mère des Douleurs, vous offrant ses angoisses, ses larmes et ses satisfactions, supérieures à toute appréciation, nous vous demandons pardon du fond du cœur de tous les péchés commis dans le monde entier contre votre Personne sacrée, contre vos droits souverains et ceux de votre Eglise, contre votre amour enfin, contre ses miséricordieuses avances, toujours méconnues, et contre sa longue patience, toujours méprisée.

Daignez, ô Cœur d'infinie pitié, céder aux inclinations de votre bonté et laisser jaillir encore une de ces effusions qui sont pour le monde la résurrection et la vie !

Par votre passion et votre mort : pitié, pardon, ô Jésus !

Par vos anéantissements sacramentels, votre sacrifice et votre médiation perpétuels : pitié, pardon, ô Jésus !

Par votre Cœur toujours ouvert, toujours miséricordieux, aimant quand même : pitié et pardon, ô Jésus !

Par votre sainte Mère, qui est la nôtre aussi, par son Immaculée Conception, par son sang qui coule dans vos veines, par son Cœur rempli pour vous de la plénitude de l'amour, par ses souffrances et sa supplication toute-puissante, par sa visite sur cette terre bénie de Lourdes, qu'elle a pétrie de sa bonté et enrichie de ses innombrables bienfaits : pitié, pardon, ô Jésus !

Pardonnez-nous, Seigneur ! Relevez-nous ! Soutenez-nous jusqu'à notre dernier soupir dans votre amour et votre service, dans l'amour et dans le service de votre Mère ! Ainsi soit-il !

Le peuple tout entier répondit par trois fois :

« Cœur eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous ! »

Après le chant du *Parce,* le P. Lemius, de sa grande voix, vibrante et sympathique, prononça la formule de la Consécration du genre humain au Cœur Sacré de Jésus, donnée par Léon XIII.

Et le Saint Sacrement, s'élevant majestueusement dans les mains du Cardinal-Légat, bénit lentement l'immense multitude prosternée d'une lente et bienfaisante bénédiction, de celles qui versent jusqu'au fond des cœurs le pardon, la paix et les invincibles espérances. L'Immaculée Conception, maternelle et souriante, semblait bien bénir avec son Fils, et ce souhait si pieux se réalisait alors pour tous les heureux témoins de cet inoubliable moment : *Nos cum Prole pia, benedicat Virgo Maria !*

Le Très Saint Sacrement étant rentré dans le Taber-

nacle du Rosaire, les Evêques montèrent sur le palier de l'autel et en garnirent les degrés, et tous ensemble, mitre en tête et crosse en main, chantant avec le Cardinal-Légat la formule sacrée de la bénédiction solennelle, élevèrent leurs mains et firent descendre sur la foule prosternée une dernière bénédiction, écho et consécration sensible de celles de Jésus et de Marie.

On pria alors pour le Souverain Pontife, pour les Evêques, pour la France et pour toutes les nations représentées au Congrès par leurs Evêques, et la multitude commença de se disperser en lançant des acclamations qui traduisaient les prières qui venaient d'être répandues d'un cœur si fervent et si unanime.

Telle fut la journée des solennels hommages offerts au divin Roi du Sacrement, sous les yeux et dans le domaine privilégié de sa Mère, « l'Immaculée Conception », ostensoir vivant de Jésus, digne de tout point de Celui qu'à Lourdes elle montre au monde d'une manière si éclatante et qu'elle veut si ardemment donner au monde pour sa paix et pour son salut !



TROISIÈME PARTIE

Rapports présentés au Congrès.

RAPPORTS

PRÉSENTÉS AU CONGRÈS

1

PROJET D'UN RECUEIL DE PENSÉES SUR L'EUCHARISTIE

par M. VASSAL, chevalier de S.-Grégoire le Grand, à Perpignan.

Un recueil de belles et fortes pensées sur l'Eucharistie réjouirait la piété chrétienne.

Pourquoi le Congrès ne le provoquerait-il pas ?

Pour notre faible part nous avons choisi les plus belles pensées de deux saints Prélats qui, dans notre siècle, ont le mieux écrit de l'Eucharistie, du grand Gerbet et de Mgr Saivet.

Ces deux Evêques, à eux seuls, ont assigné au diocèse de Perpignan une place d'honneur dans l'Eglise de France.

« L'un, comme l'aigle, avait pris son vol jusque dans les profondeurs du Mystère ; l'autre, comme la colombe, le méditait humblement » dans des gémissements inénarrables.

Tous deux ont toujours eu la passion de l'Eucharistie, aliment et honneur de leur vie.

Il fait bon planer dans les régions supérieures avec ces

Evêques aussi distingués par leur doctrine que par leurs vertus.

Après les avoir lus, l'esprit comprend mieux et le cœur aime davantage le Très Saint et Très Divin Sacrement.

Divulguer leurs pensées n'est-ce pas la meilleure manière de glorifier l'Eucharistie et de donner un digne tribut de louanges à ces grands morts, toujours vivants dans leur immortalité et dans le souvenir de ceux qui ont eu le bonheur de les connaître et de les aimer ?

Nous livrons avec confiance ces lumineuses pensées aux méditations des membres du Congrès.

Pensées de Monseigneur Gerbet.

« Celui que Dieu *engendra avant l'aurore, qui est l'éclat de sa clarté, l'empreinte de sa substance,* traverse, en descendant du sein de sa gloire, tous les degrés de la création, pour arriver aux derniers confins de la cité des intelligences, à ce terme extrême où finit la vie intellectuelle, où commence l'existence aveugle. Là il trouve l'homme ; l'homme qui semble être à la fois le jeune frère des anges et le frère aîné des brutes, ombre d'un Dieu dans le corps d'un animal : et le Verbe se fit homme. Pourra-t-il descendre encore, après être entré si profondément dans les étroites proportions d'un être au-dessous duquel nous ne voyons plus d'êtres intelligents ? Son amour a su se créer un anéantissement plus profond. Le Dieu qui se cacha sous le voile brillant de la nature, qui s'effaça sous le voile obscur de l'humanité, s'ensevelit sous l'apparence de la plus vile matière, pour se mettre, comme elle, à l'usage de l'homme. Là, tout disparaît, même sa forme humaine ; il est comme s'il n'était pas, et, parvenu à l'apogée de son abaissement, Il s'abîme dans le sein de nos misères sans fond.

L'Eucharistie est une partie intégrante des deux mondes, un temple placé sur les confins de la terre et du

ciel. Là se trouve leur point de contact, là s'opère la jonction des symboles de l'un et des réalités de l'autre, et la communion s'accomplit comme sous le vestibule entr'ouvert du sanctuaire invisible où se consomme l'éternelle union.

Depuis l'incarnation du Verbe, l'Eglise croit à la présence réelle du Christ ; mais qu'est-ce que cette présence, sinon l'incarnation permanente ou continuée ?

La présence réelle, foyer du culte public, le vivifie par une sorte d'attraction perpétuellement agissante, en même temps qu'elle l'élève à la plus grande sublimité qu'un culte terrestre puisse atteindre.

La communion chrétienne n'est pas une simple participation à la grâce, mais à la substance même de l'Homme-Dieu, s'incarnant en chacun de nous pour purifier notre âme et la nourrir. C'est l'union avec Dieu élevée, si l'on peut parler ainsi, à sa plus haute puissance, et parvenue au dernier degré qu'il soit possible d'atteindre dans les limites de l'ordre présent : au delà, c'est le Ciel.

Ce pain des Anges, qui est devenu le pain des hommes, fait vivre le fidèle d'une double vie. Le plus grand acte de la vie mystique est lui-même une grande action sociale.

De même qu'en divinisant la nature humaine, le Christ brisa le joug des doctrines dégradantes qui avaient longtemps pesé sur elle, de même la communion fréquente, qui divinise en quelque sorte chaque chrétien, combat perpétuellement, dans nos mœurs, jusqu'à l'ombre de l'ancienne barbarie.

L'allégresse de la terre soupire, son bonheur pèse, et, pour qui connaît à fond cette vie, le plus grand miracle de la communion est de la rendre légère.

Le catholicisme remue le monde pour le soulever vers le ciel : le sacerdoce est son levier et la présence réelle son point d'appui.

Ce Mystère est le Cœur du christianisme. »

Pensées de Monseigneur Saivet.

« Le peuple qui vraiment possède Dieu ici-bas, qui jouit de sa présence visible, est associé à ses projets intimes, qui lit même dans sa pensée et voit au fond de son cœur, qui dans une parenté inouïe partage avec Lui jusqu'à sa chair et à son sang, c'est le peuple catholique.

Si malheureuse que soit une âme aujourd'hui, elle a toujours la ressource d'aller à Jésus-Christ, et de l'aborder plus facilement qu'elle n'eût pu le faire autrefois dans les rues de Jérusalem, ou sur les chemins de la Galilée. Au fond silencieux du sanctuaire, elle entre en tête-à-tête avec Lui, mieux que la Samaritaine au puits de Jacob, ou Madeleine au château de Béthanie.

Jésus-Christ, sous le voile de l'Eucharistie, s'est hâté de descendre à travers les siècles ; pèlerin sublime de l'amour, Il accourt au-devant de chacun de nous, pour charmer notre solitude et porter le fardeau de notre vie.

C'est au culte de l'Eucharistie que les peuples catholiques doivent le sentiment de leur dignité, leur incontestable supériorité de vertu, et même leur tranquillité de vie intérieure, qui n'est pas aussi inutile qu'on pourrait le croire à la paix publique du monde.

S'il est quelque chose au monde de capable de nous révéler notre propre grandeur, et d'imprimer fortement à notre âme le sentiment de notre dignité personnelle, c'est assurément la présence perpétuelle de Dieu parmi nous.

Dieu est là ! qu'est-ce qui peut aller plus à fond que cet éclair dans nos pensées et dans nos affections ? Dieu est là ! Je ne suis donc ni méprisé ni oublié de Lui ? ma vie a donc assez d'attraits, mon âme assez de valeur pour intéresser, pour attirer, pour enchaîner Dieu près de moi !

Qui pourrait dire aujourd'hui combien ce seul fait de la présence de Jésus-Christ en face de nous, a éteint,

depuis deux mille ans, de rêves mauvais, suspendu et étouffé de résolutions immorales, fait germer de saintes vertus ?

Si, malgré le mal qui déborde, nous ne sommes pas encore submergés, si, malgré l'audace et la force inouïe des méchants, le vice rencontre en nous des résistances dont il est impuissant à triompher, c'est à ce type de gloire idéale, toujours rayonnant sous nos yeux, qu'il en faut absolument rendre hommage.

En s'établissant d'une façon permanente et visible au centre de son peuple, Jésus-Christ y a sans cesse maintenu la foi et ranimé les espérances.

Le caractère saillant des peuples sans Eucharistie, quand ce n'est pas l'abêtissement complet, c'est l'impatience et l'agitation.

Faites des pactes tant qu'il vous plaira, c'est ici que se constitue l'union. Rêvez de réconciliation publique et de concorde nationale, c'est l'Eucharistie qui non seulement réalise la paix, mais qui est substantiellement la paix.

En honorant Jésus-Christ dans l'Eucharistie c'est notre propre gloire que nous défendrons, c'est l'honneur de notre vie morale que nous protégerons, c'est la France enfin que nous relèverons ; tant il est vrai qu'en Jésus-Christ nos intérêts sont mêlés comme nos vies, et qu'il suffit qu'Il soit aimé pour que nous soyons glorifiés et sauvés.

Si l'Eucharistie nous honore par la présence permanente de Jésus-Christ ici-bas, Elle honore bien autrement Dieu le Père par le culte incomparable qu'Elle constitue pour Lui au sein de l'univers.

Une voix s'élève au-dessus du tourbillon des siècles, voix éloquente et connue, qui gémit, qui conjure et qui frappe, tout à la fois cri de Victime, prière de Pontife, et larmes de Fils. Culte sans pareil où toutes les austérités, toutes les tendresses, toutes les puissances ont été confondues ensemble comme si Dieu qui l'a lui-même constitué eût voulu s'arracher d'avance le pouvoir d'y résister.

« Comme l'aigle qui provoque au vol ses aiglons voltige d'abord au-dessous d'eux, puis les prend sur ses ailes étendues et les emporte au fond des cieux », ainsi Notre-Seigneur dans l'Eucharistie, par les hommages qu'il rend en notre présence à son Père, par l'ardeur et l'émotion communicative de sa prière, excite les âmes à travers les siècles, les anime, les soulève de terre, et finit par les emporter dans le vol sublime de ses pensées et de sa vie. Pas un sentiment ne s'élève de nos cœurs, pas une supplication pure ne monte à nos lèvres dont Il ne soit le mobile, et dont il ne s'empare comme de son bien, pour les mêler à son culte et les fondre dans son amour.

Rêvez tant que vous voudrez la suppression du culte public, dispersez les pierres des temples, dissipez les biens ecclésiastiques, essayez de détruire la hiérarchie sainte, toujours quelque pauvre prêtre, à l'abri de vos fureurs, garde quelque part la sainte Eucharistie sous vos ruines, et, du sein même de vos désordres, de divins et imperturbables hommages monteront malgré vous vers le ciel et appelleront encore sur vous la pitié et le pardon.

Mon Pontife est toujours vivant, mon Dieu est toujours présent: que voulez-vous que je redoute pour les destinées générales de l'Eglise, ou même pour celles du monde? L'Eucharistie soutient l'Eglise, l'Eglise refera toujours le monde. »

« Il est raconté, dans la vie de saint Pascal Baylon, que, chaque fois que le prêtre, durant le sacrifice, élevait dans ses mains l'hostie consacrée, les os de Pascal Baylon tressaillaient sous terre dans le voisinage, et battaient à coups précipités les parois de son sépulcre. »

Au mois d'avril, date à jamais célèbre, cinquante mille hommes, représentant la France entière, escortaient, dans les rues de Lourdes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la plus belle procession de notre siècle, et l'acclamaient avec l'enthousiasme de la foi et de l'amour.

O merveilleuse influence de l'Eucharistie !

Chaque fois que la divine Hostie est solennellement glorifiée dans nos églises, nos processions ou nos Congrès, la France qui semble morte et qui n'est qu'endormie, la France tressaille et son cœur bat à coups redoublés pour son Dieu et pour son Roi Jésus-Christ qui aime toujours les Francs !

Puissent ces pensées, recueillies pour la gloire du Très Saint Sacrement, faire tressaillir l'âme de ceux qui les liront pour la divine Eucharistie et lui faire redire ce cri de notre foi : Je crois, j'adore !

Conclusion.

Qu'il plaise au Congrès d'agréer et d'émettre le vœu qu'il soit publié sous le titre : *Le Livre d'or de l'Eucharistie,* un recueil des plus belles pensées de nos Evêques sur le Très Saint et Très Divin Sacrement.

Ce livre serait une joie, une lumière et une force pour la piété chrétienne dont il ferait les délices.

2

LA RÉUNION EUCHARISTIQUE
DE L'ARRONDISSEMENT DE DUNKERQUE

Par M. JULES BECK

M. Cornaille-Raison au Congrès de Bruxelles, M. Thieullet au Congrès de Lourdes, ont présenté d'intéressants rapports sur les réunions eucharistiques organisées chaque année dans les divers arrondissements de la Province ecclésiastique de Cambrai.

Une de ces réunions s'est tenue à Dunkerque le 17 mai dernier, en la fête de saint Pascal Baylon, patron des Œuvres eucharistiques, que nos confrères d'Espagne honoraient avec tant de foi le même jour par une Romeria nationale à Villareal.

Obéissant au désir si aimablement exprimé par Monseigneur l'Evêque de Liège, nous venons dire bien simplement au Congrès eucharistique réuni aux pieds de la Vierge des Pyrénées ce qui s'est fait dans la ville de Notre-Dame des Dunes, en l'honneur du Très Saint Sacrement, pendant cette pieuse journée du 17 mai. Puissent ces quelques renseignements inspirer à de bons chrétiens, suivant le vœu de M. de Pèlerin, notre zélé Secrétaire général, la ferme résolution de promouvoir de semblables réunions dans leur arrondissement ! L'organisation de cette œuvre, ainsi restreinte à quelques décanats, ne présente pas de difficultés insurmontables, et elle est féconde en heureux résultats.

Préparation.

L'arrondissement de Dunkerque compte 143.000 habitants et 66 paroisses. Dès le 8 mars, un questionnaire ne contenant pas moins de 48 demandes, et que l'on trouvera annexé à ce rapport, fut envoyé à Messieurs les Curés de l'Archiprêtré pour leur permettre de renseigner la réunion sur l'état de leurs œuvres eucharistiques.

Un mois plus tard, le 19 avril, des invitations furent lancées dans tout l'arrondissement. Elles étaient signées par Monsieur l'Archiprêtre et le Président du Comité d'organisation, M. Edouard Blanckaert. Chaque Curé en reçut un certain nombre, avec prière de les distribuer à ses paroissiens.

Les réponses ne tardèrent pas à parvenir au Secrétariat et, quelques jours avant le 17 mai, nous comptions sur nos listes plus de cent adhésions envoyées de tous les points de la Flandre maritime.

Un patronage, avec sa gracieuse chapelle, ses vastes salles et son immense cour, avait été mis très aimablement à notre disposition. La chapelle fut ornée de fleurs, de lumières et d'oriflammes en l'honneur de la sainte Eucharistie; une salle fut aménagée pour les séances et une autre fut transformée en salle à manger. De cette façon, les congressistes pouvaient passer dans une complète retraite toute cette journée de prières et de pieux entretiens.

Monseigneur l'Archevêque de Cambrai avait autorisé l'exposition du Très Saint Sacrement depuis la Messe jusqu'au Salut, et, en conséquence, des convocations avaient été envoyées aux membres des Confréries de la ville qui devaient se relever de demi-heure en demi-heure devant la divine Hostie.

Le jour de la Réunion.

L'horaire de la journée avait été réglé de la façon suivante :

A 9 heures, Messe avec allocution ;
à 10 heures et demie, première réunion ;
à midi, récollection à la chapelle ;
à midi un quart, dîner ;
à 2 heures un quart, seconde réunion ;
à 4 heures et demie, Salut avec sermon.

La Messe devait être dite par M. le Vicaire général Lobbedey, le sympathique archidiacre de la Flandre que Mgr l'Archevêque de Cambrai avait délégué pour présider en son nom les réunions; mais, retenu au dernier moment dans la ville archiépiscopale, M. le Vicaire général se fit remplacer à l'autel par M. le chanoine Scalbert et l'allocution fut adressée aux congressistes par M. le chanoine Jules Didiot qui devait présider les séances avec cette compétence et cette perfection que connaissent depuis longtemps les assidus des Congrès eucharistiques.

La première réunion commença aussitôt après la Messe. Le procès-verbal si parfait qu'en a donné notre dévoué confrère M. Jules Verlande me facilitera singulièrement la tâche de cette partie de mon rapport.

Tout d'abord on constata avec bonheur que trente-deux paroisses étaient représentées au Congrès. Comme toujours, Messieurs les Doyens avaient montré le bon exemple : pas un ne manquait à l'appel. Mais toutes les roses ont des épines, et c'est ainsi qu'il nous fallut noter que ces paroisses n'avaient point toutes des Confréries en l'honneur du Très Saint Sacrement.

Est-il pourtant une œuvre plus importante que celle qui consiste à former une garde du corps à Notre-Seigneur Jésus-Christ pour lui rendre de solennels hommages? La conséquence qui découla tout naturellement de cette observation fut le vœu exprimé par l'assemblée de voir ces Confréries érigées au plus tôt dans toutes nos bonnes et pieuses paroisses de Flandre. Aussi bien la réalisation de ce vœu semble-t-elle des plus faciles, car toutes nos paroisses possèdent des groupes souvent bien nombreux de porte-flambeaux et, à n'en pas douter, ces hommes à la foi robuste ne demanderont pas mieux que de s'embrigader dans ces pieuses milices du Christ.

Le moyen de donner à ces associations une vie intense préoccupa tout particulièrement les congressistes. Un certain nombre de Confréries ont bien quelques réunions à de rares intervalles, les unes pour la reddition des comptes, d'autres pour le recrutement des membres, mais aucune n'a de réunions mensuelles, et l'Assemblée, jugeant comme son Président qu'il est de l'essence même des Confréries d'avoir des réunions, émit le vœu que les Confréries possèdent des bureaux actifs, qu'elles aient des réunions périodiques et que les membres du clergé veuillent bien y adresser aux Confrères une courte exhortation pieuse.

Les congressistes n'abandonnèrent point cette partie du programme sans s'occuper des Confréries du Saint

Sacrement dans les collèges. On sait combien ces associations sont recommandées dans les maisons d'éducation afin de préparer la jeunesse aux grandes Confréries paroissiales ; il n'en existe pas dans les deux Collèges ecclésiastiques de notre arrondissement, mais leurs zélés directeurs qui honoraient la réunion de leur présence ne manqueront pas d'étudier les moyens d'introduire cette pieuse pratique parmi leurs nombreux élèves.

On passa ensuite à la question des diplômes. M. le Président déclara qu'il attachait beaucoup d'importance à ce point, le considérant à juste titre comme un excellent moyen de propagande, de fidélité et d'édification. L'assemblée fut absolument de son avis et elle examina avec le plus vif intérêt un ravissant diplôme polychromé, édité par la Société Saint-Augustin, et qui, indépendamment de son mérite artistique, a cet immense avantage de ne coûter que cinquante centimes. Un vœu fut donc émis à ce sujet : Que les Confrères fassent usage de diplômes à encadrer et à conserver dans les habitations.

A la question des diplômes se rattache celle des insignes. La Confrérie de l'église Saint-Jean-Baptiste de Dunkerque possède encore un insigne des plus curieux que portaient les Confrères vers 1850 ; c'est le riche chaperon de Confrérie, toujours en usage, croyons-nous, dans certaines paroisses de Normandie et de Bretagne, sorte de petite étole ou manipule que les Confrères se mettaient sur l'épaule gauche pendant leur heure d'adoration.

Très sagement l'assemblée jugea impossible la remise en usage d'un semblable insigne qui n'est plus compatible avec nos goûts modernes. Il faut qu'une Confrérie soit restée, comme à Anvers et comme chez les Pénitents-Blancs, constamment fidèle aux traditions anciennes pour pouvoir porter encore la riche simarre ou l'ample cagoule à capuchon ; mais, forts de l'exemple des Confréries de Paris qui toutes ont une médaille ou une petite croix, munie d'un ruban pour la boutonnière et servant

de ralliement aux associés aux jours de réunions plénières, les membres de l'assemblée ont émis unanimement et très vivement l'avis que, pour les Confréries de l'arrondissement, il sera utile d'avoir des insignes accommodés aux mœurs actuelles.

Un autre point du programme arrêta encore l'attention de l'assemblée : celui des règlements et coutumiers des Confréries. Il en est de fort bien faits, de très intéressants et de tout à fait curieux. Malheureusement, un grand nombre des plus anciens ont disparu, comme celui de la Confrérie de Dunkerque qui a été imprimé en 1709 dans cette langue maternelle *moedertael* qu'affectionnaient nos pères. Il existe aussi quelques statuts de date récente et, comme on le remarqua, les Confréries qui ne cherchent pas à établir parmi leurs membres des usages particuliers, n'ont qu'à suivre le règlement inséré dans l'Ordo diocésain et reproduit sur de petites feuilles volantes.

Ici se place l'intéressante question de l'histoire des Confréries, car, à notre époque de reconstitution historique, elle est en effet d'un intérêt tout spécial. Nous avions le bonheur de posséder dans l'assemblée M. le chanoine Flahaut, qui recueille en ce moment de nombreux documents pour l'histoire du culte du Saint Sacrement, ses Confréries et ses fondations dans la Flandre maritime. Le savant hagiographe a l'intention de grouper pour chaque paroisse tout ce qui, dans le passé, a concouru à développer les hommages rendus au Saint Sacrement de l'autel. Ses investigations ont surtout porté sur les registres des Confréries, les bulles d'indulgences, les actes des Evêques d'Ypres et de Saint-Omer qui se partageaient l'administration spirituelle du West-Quartier.

M. le chanoine Flahaut s'est aidé aussi pour son travail des registres de catholicité, des comptes d'Eglise et de la table des pauvres.

Certaines Confréries, comme celle de Gravelines, sont très riches en anciens documents ; les archives de Dun-

kerque renferment aussi de précieux renseignements sous ce rapport et parfois les détails les plus curieux qu'il serait trop long de relater ici.

M. le Président insista sur la nécessité de rechercher les anciens registres des Confréries pour montrer aux hommes de notre temps ce que valaient leurs ancêtres et pour les stimuler ainsi à suivre leur exemple. Il fit remarquer de plus que nos Confréries du Saint Sacrement, dans leur origine, avaient un caractère militant et qu'elles étaient fondées non seulement pour adorer, mais pour défendre le Saint Sacrement à l'époque des Gueux ; or, sous d'autres formes, ces ennemis de l'Eucharistie existent encore.

L'assemblée, entrant tout à fait dans cet ordre d'idées, exprima alors le vœu qu'on poursuive la recherche de registres et de documents concernant les Confréries du Saint Sacrement. Un des documents les plus précieux pour l'histoire des Confréries est assurément la liste des membres. A ce sujet, on donna d'intéressants détails sur plusieurs tableaux flamands destinés à cet usage, notamment à Bourbourg, ce qui fit émettre le vœu suivant : Qu'on reprenne dans les paroisses la coutume à la fois eucharistique et esthétique d'autrefois pour l'affichage des règlements et des listes des Confréries du Saint Sacrement.

Dans l'arrondissement de Dunkerque, comme partout ailleurs, les églises paroissiales ont l'exposition du Saint Sacrement le jeudi de chaque semaine. Tantôt ce sont les Confréries qui prennent à leur charge les frais qu'occasionne cet office; tantôt ce sont les familles de la paroisse qui, à tour de rôle, font célébrer cette Messe ; ailleurs, lorsqu'on demande une Messe, on choisit de préférence celle du jeudi, dite Messe du Saint Sacrement.

L'assemblée crut utile de signaler ces excellents usages au public chrétien dans le but de rehausser toujours davantage le culte de la divine Hostie. Elle ne s'arrêta qu'un moment à la belle fête de l'Adoration perpétuelle

très suivie dans les diverses paroisses de l'arrondissement, là surtout où une procession aux flambeaux clôture cette journée de réparation ; nous en avions eu un exemple frappant deux jours auparavant à l'église Saint-Eloi de Dunkerque où deux cents hommes précédaient le Très Saint Sacrement.

Disons ici en passant que quelques nuits d'adoration sont passées dans l'arrondissement, qu'elles sont suivies par une centaine d'hommes, mais que l'Œuvre de l'Adoration nocturne mensuelle n'existe pas chez nous.

Le temps ne permit pas de se préoccuper du nombre des communions dans l'arrondissement ; remarquons cependant que pour Dunkerque, ville de 40.000 âmes, il doit être évalué à cent mille par an. C'est peu, si l'on compare ce chiffre à ceux des autres parties des Flandres qui ont été donnés aux divers Congrès tenus en Belgique.

La réunion ne pensa pas davantage qu'il fût nécessaire de parler des Processions. Grâce à Dieu, elles existent dans toutes les paroisses de l'arrondissement où aucun potentat à petit pied n'ose encore se permettre d'empêcher le Maître des dix-huit cent milliards de mondes qui gravitent dans l'immensité de parcourir triomphalement les routes ombragées de nos villages flamands et les rues de nos cités richement ornées de pavillons et d'oriflammes ou des traditionnels *roosenhouts,* de *meyen* verdoyants et de *vynken* fleuris. A l'aide de souscriptions qui se font chaque année parmi les habitants, un grand nombre de rues entretiennent un matériel uniforme qui offre le plus bel aspect. Dunkerque surtout, où la race espagnole a laissé dans le sang des habitants des goûts passionnés pour la pompe des fêtes religieuses, si on ne voit plus comme au XVI[e] siècle les collégiens danser devant le Saint Sacrement, ainsi que le font encore les Seises de Séville ; si on ne rencontre plus le géant Reuse promenant, comme ses cousins de la Péninsule, son encombrante masse pendant la sortie de la procession de la Kermesse, les groupes symboliques et historiques qui précèdent le Dieu de

l'Eucharistie ont une fraîcheur et une richesse qu'aime toujours à revoir la foule pressée sur le parcours du pieux cortège.

Est-ce à dire que quelques regrets ne se mêlent pas dans bien des cœurs à la joie de ces magnificences ? Ceux-là se rappellent qu'avant 1884 notre belle armée française prenait part, elle aussi, à la procession de la Fête-Dieu, et ces religieux flamands de France envient leurs tout proches voisins les Flamands de Belgique qui voient toujours leurs superbes processions faites des mêmes décors et des mêmes costumes, rehaussées par le brillant concours de la cavalerie, de l'infanterie et des musiques militaires.

Pour nous, peut-être faudra-t-il imiter l'exemple de notre paroisse du Grand Fort Philippe, où a été créée une garde de 40 lanciers pour escorter Notre-Seigneur pendant ses sorties solennelles.

Mais passons : l'intéressante question des pèlerinages eucharistiques attire maintenant notre attention.

Le Nord s'est empressé, dès 1890, d'accéder aux vœux des Congrès en organisant des pèlerinages eucharistiques dans la province de Cambrai. Toutefois, jusqu'à présent, aucun de ces pèlerinages n'a eu lieu dans l'arrondissement de Dunkerque dont les catholiques ne se sont réunis que pour glorifier la Mère du Sauveur, avec quel éclat on le sait ! Mais Marie conduit toujours à son Fils ; ce n'est pas à Lourdes qu'il est nécessaire de soutenir cette vérité. L'assemblée du 17 mai se trouva donc appelée à étudier les moyens d'avoir un pèlerinage eucharistique dans l'arrondissement. Il ne fut pas longtemps à trouver ; M. le Curé de Watten n'eut qu'à dire un mot : la pieuse paroisse avec sa charmante colline de 73 mètres, altitude très appréciable dans notre pays de Flandre, avec son panorama superbe embrassant nos plantureuses campagnes, eut aussitôt toutes les sympathies de l'assemblée qui exprima le vœu suivant : Qu'un pèlerinage eucharistique ait lieu à Watten le plus tôt possible et que

l'exécution en soit laissée au Clergé et aux Comités catholiques.

On s'occupa ensuite des moyens de développer la piété eucharistique chez les enfants et chez les membres des œuvres de jeunesse et des œuvres ouvrières. Grave question que celle-là, particulièrement dans une ville comme Dunkerque. Une des principales pratiques usitées dans ce but est la cérémonie de la Communion mensuelle des enfants qui se fait dans chaque paroisse.

Il fut dit aussi quelques mots des retraites eucharistiques, spécialement des retraites fermées qui se font avec tant de succès à Notre-Dame de Hautmont; puis notre Président, toujours zélé pour promouvoir les œuvres en l'honneur du Saint Sacrement, consulta l'assemblée sur l'opportunité d'une nouvelle réunion eucharistique pour l'arrondissement dès l'année prochaine. Tous les assistants, ressentant les heureux effets de cette réunion, furent unanimes à demander qu'elle se renouvelât chaque année dans l'une ou l'autre ville de l'arrondissement, et il fut immédiatement décidé que celle de 1900 se tiendrait à Gravelines.

Ce point résolu, M. le Président demanda à l'assemblée si elle était d'avis de voir créer dans le diocèse une petite publication eucharistique destinée à donner, non des articles de piété qui existent déjà dans les revues spéciales, mais des faits et documents, statuts anciens et actuels, histoire des Confréries, détails sur leur marche et leur développement, compte rendu des fêtes, etc. Ce projet sourit beaucoup aux membres de la réunion qui exprimèrent aussitôt le vœu qu'un bulletin trimestriel, ayant pour titre : *Les Confréries du Saint Sacrement*, revue eucharistique du diocèse de Cambrai, fût publiée dès le mois de janvier 1900.

L'heure du Salut étant arrivée, M. le Président se trouva alors obligé de lever la séance. Un grand nombre de questions portées au programme n'ont pu être examinées pendant cette journée trop courte, mais ces heures

passées à la glorification du Dieu d'amour ont montré combien ces petites réunions sont utiles et quel bien elles peuvent produire dans un arrondissement.

Dirai-je quelques mots du dîner qui, suivant la coutume flamande, réunit à midi et demi les congressistes? Il fut fort goûté, très animé, tout fraternel et, au dessert, plusieurs toasts, vigoureusement applaudis, furent portés par M. l'Archiprêtre de l'arrondissement, M. Ed. Blanckaert, président du Comité catholique de Dunkerque; M. le chanoine Jules Didiot et M. le chanoine Godin, l'ardent doyen de la merveilleuse basilique de Notre-Dame de Brebières à Albert, qui invita les Flamands au grand pèlerinage eucharistique du 25 juin.

Ma tâche est terminée. Peut-être trouvera-t-on ce compte rendu d'une réunion d'arrondissement beaucoup trop long pour un Congrès international qui a tant de questions à étudier; mais tout mal fait que soit ce rapport, s'il peut démontrer que les réunions eucharistiques restreintes à un archiprêtré sont aussi profitables à la glorification de la sainte Eucharistie que les grands Congrès généraux, et s'il parvient à donner aux membres du Congrès de Lourdes l'idée d'organiser de semblables réunions dans les divers arrondissements de France, ce modeste travail n'aura pas été inutile.

VŒU

Le Congrès eucharistique de Lourdes exprime le vœu que des réunions eucharistiques se tiennent chaque année dans tous les chefs-lieux d'arrondissement.

RÉUNION EUCHARISTIQUE DE L'ARRONDISSEMENT DE DUNKERQUE

QUESTIONNAIRE

I

Examen de la situation des différentes œuvres relatives au Très Saint Sacrement.

Confréries et associations de porte-flambeaux.

1° Y a-t-il des Confréries ou Associations de porte-flambeaux dans toutes les paroisses ?

2° Fait-on des réunions du bureau ?

3° Fait-on des réunions générales des membres dans un autre but que les intérêts administratifs de la Confrérie ? Ont-elles lieu à l'église ?

4° Délivre-t-on des diplômes ? des insignes ? La Confrérie possède-t-elle une bannière ?

5° Y a-t-il des règlements ou des coutumiers ? Quelles en sont les principales dispositions ? Cotisations, obligations, catégories de membres, etc. ?

6° Pourrait-on faire des recherches pour retrouver les anciennes Confréries, reconstituer les listes de leurs membres, écrire leur histoire ?

Expositions.

7° Le Saint Sacrement est-il exposé le jeudi de chaque semaine et le premier dimanche de chaque mois pendant la grand'messe ?

8° Les confrères assistent-ils en corps aux messes du jeudi et du premier dimanche du mois ?

Processions.

9° Quelle est l'assistance des hommes aux processions, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur des églises ?

10° Fait-on la procession du premier dimanche du mois ?

11° Fait-on des processions pour clore solennellement l'adoration diocésaine du Très Saint Sacrement ? Y distribue-t-on des cierges, des feuilles de chants ?

12° Quels moyens emploie-t-on pour solenniser les processions de la Fête-Dieu ?

13° Par qui le dais est-il porté ?

14° A-t-on pensé à faire une œuvre du matériel pour la décoration des processions ?

Œuvre du saint Viatique.

15° Le Très Saint Sacrement est-il escorté quand on le porte aux malades ?

16° Ne pourrait-on pas établir l'Œuvre des Dames pour la communion des mourants et l'administration des derniers sacrements ?

Adoration diurne et nocturne.

17° Quels développements a pris l'adoration nocturne dans la circonscription ?

18° Quelle méthode a-t-on adoptée dans les différentes localités ?

19° Y a-t-il, outre l'adoration perpétuelle diocésaine, des sections régulières d'adoration mensuelle ? Instituts de l'adoration perpétuelle ?

Adoration perpétuelle diocésaine.

20° L'adoration perpétuelle diocésaine est-elle bien suivie ?

21° A-t-on cherché le meilleur mode d'invitation pour l'adoration à la ville et à la campagne ?

Prières des Quarante-Heures.

22° Les prières des Quarante-Heures existent-elles dans la paroisse ?

Adoration mensuelle.

23° L'œuvre de l'exposition et de l'adoration diurne mensuelle est-elle établie dans quelques paroisses ?

24° Y aurait-il moyen d'établir l'adoration par catégories sociales comme à Nîmes ?

Pèlerinages eucharistiques.

25° Prend-on part régulièrement au pèlerinage eucharistique régional qui a lieu chaque année dans la province ecclésiastique de Cambrai ?

26° A-t-on établi un pèlerinage eucharistique annuel dans chaque canton ?

Assistance fréquente à la sainte messe.

27° Que faire en général pour ramener les chrétiens à l'assistance quotidienne à la sainte messe ?

28° Y a-t-il des écoles où l'on conduit les enfants à la messe tous les jours ? Les y conduit-on au moins le jeudi ?

29° Dans les établissements d'enseignement secondaire, les jeunes gens ont-ils la messe tous les jours ?

Visites au Très Saint Sacrement.

30° Y a-t-il des paroisses où la visite au Très Saint Sacrement est pratiquée dans la journée ? Heure sainte ?

31° La génuflexion est-elle faite par tous les fidèles ?

32° L'œuvre des agrégés du Très Saint Sacrement ?

Communion fréquente.

33° Que pourrait-on faire pour exciter à la communion fréquente?

34° Œuvre de la communion hebdomadaire des hommes?

Communion réparatrice.

35° Pourrait-on organiser des communions réparatrices?

36° Propagation des œuvres qui ont pour but de porter les cultivateurs à la communion et à l'observation du repos dominical?

Moyens de développer la piété eucharistique chez les enfants et les membres des œuvres de jeunesse et des œuvres ouvrières.

37° A-t-on institué de petites Confréries du Très Saint Sacrement dans les maisons d'éducation, dans les patronages et dans les écoles?

38° Qu'a-t-on fait sous ce rapport dans les œuvres ouvrières?

39° Les enfants des catéchismes font-ils la communion mensuelle?

II

Organisation de la propagande et moyens d'augmenter le zèle pour les œuvres eucharistiques.

Retraites pour les membres des œuvres eucharistiques.

40° Quels sont les moyens de promouvoir les retraites eucharistiques, soit dans les paroisses pour les Confréries, soit dans les maisons de retraite?

Congrès eucharistiques.

41° Principaux vœux émis dans les Congrès eucharistiques; s'en est-on occupé?

42° Adoration solennelle pour la dernière heure du XIXe siècle et la première heure du XXe?

Assemblées régionales.

43° Moyens de promouvoir les assemblées régionales et d'arrondissement?

44° Quels seraient les moyens à employer pour augmenter le nombre des zélateurs des œuvres eucharistiques? Pourrait-on profiter des groupes existants, tels que cercles, syndicats, etc.?

45° Assemblées générales des membres des Confréries d'une même ville?

Oblats du Très Saint Sacrement.

46° Développement de cette Association?

Publications eucharistiques.

47° Pourrait-on dans les Confréries du Très Saint Sacrement fonder des bibliothèques eucharistiques?

Bibliographie.

48° Publications diverses : annuaires eucharistiques, revues, tracts, etc.

3

UN MODE DE RECRUTEMENT DES CONFRÉRIES
DU TRÈS SAINT SACREMENT

par M. l'abbé CAZENAVE, curé de Cieutat, diocèse de Tarbes.

Dans la pléiade des Confréries, celle du Saint Sacrement devrait être la plus brillante, parce que toutes reçoivent leur rayonnement de son centre lumineux qui est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Il est cependant un fait certain : c'est qu'elle est la plus obscure dans bien des paroisses. Autour d'elle, elle ne voit graviter que quelques membres, tandis qu'autour des autres, il y a de nombreux satellites.

N'importerait-il donc pas de recourir à une mesure qui pût lui assurer la persévérance ? Cette mesure me paraît être dans le mode de recrutement.

Ce recrutement, me semble-t-il, ne devrait pas se faire en faisant appel uniquement aux individus. Il ne produit qu'une petite levée de membres, parce qu'aujourd'hui la société est envahie par le respect humain et qu'on redoute, pour ce motif, de s'enrôler sous les plis d'une bannière religieuse. Une Confrérie, établie d'après ce principe, doit se réorgarniser souvent, parce que la mort fait disparaître les personnes qui la composent.

Le recrutement par famille, au contraire, peut susciter, à l'aide de certains moyens, une phalange très nombreuse de confrères parce que, par ce mode d'incorporation, ils ne sont pas retenus par le respect humain. S'il favorise l'érection glorieuse de la Confrérie, il la défend contre la chute, parce que les familles résistent aux coups de la mort et survivent à la disparition des individus.

Contre ce mode de recrutement, on pourrait objecter qu'on enrôlera des personnes qui sont sous l'empire de l'erreur et des vices. Mais, dans le corps humain, le membre sain ne coopère-t-il pas à la guérison du membre malade ?

Mais quels moyens employer pour enrôler un grand nombre de familles ?

Il est évident que ces moyens sont divers suivant le milieu où on doit établir la Confrérie, suivant que ce milieu est religieux, agricole, industriel ou commercial. Il appartient à la sagesse des chefs de paroisse de déterminer quels seront les plus puissants. Comme la paroisse à la tête de laquelle Dieu m'a placé est une paroisse où le culte des morts est en honneur et où l'on se livre à l'élevage du bétail et à la culture de la terre, j'ai proposé d'ériger la Confrérie pour provoquer la protection de Notre-Seigneur Jésus-Christ Hostie pour la délivrance des âmes du Purgatoire et pour la conservation du bétail et des récoltes.

En vue d'obtenir la protection de Notre-Seigneur Jésus-Christ pour les intérêts matériels, nous disons, chaque dimanche, cinq *Pater* et cinq *Ave*. Nous disons, pendant l'année, plusieurs messes à la même intention. Nous bénissons les semences, nous donnons une bénédiction générale aux troupeaux et nous allons renouveler cette même bénédiction dans les maisons, lorsque le troupeau est envahi par quelque maladie. Le troisième dimanche de chaque mois, chaque famille est obligée d'être représentée à la procession par un membre de la famille, sous peine d'amende infligée après l'appel général.

Pour obtenir de Notre-Seigneur Jésus-Christ la délivrance des âmes du Purgatoire, nous prions tous les dimanches à cette intention, aux divers offices de la journée.

Nous disons plusieurs messes dans le courant de l'année. Chaque famille doit envoyer un de ses membres à l'enterrement d'un membre de la Confrérie. Lors des

obsèques, nous prions en commun pour le défunt et on fait une quête dont le produit est employé à offrir le Saint Sacrifice pour le soulagement de son âme.

Tous les trois mois, au renouvellement de chaque saison, nous faisons un exercice eucharistique avant de chanter les petites vêpres pour honorer d'abord Notre-Seigneur Jésus-Christ qui veut bien se rendre présent au milieu de nous, qui s'immole pour mieux nous protéger, mais ensuite pour le remercier des bénédictions matérielles et spirituelles et lui demander de nous les continuer.

Il importe de faire remarquer que l'on peut s'incorporer dans la Confrérie, à l'aide d'une légère cotisation.

Les familles pauvres sont dispensées de la faire.

Ce mode de recrutement a donné les plus heureux résultats puisque le nombre des membres, qui était de trois quand j'ai réorganisé la Confrérie, est maintenant de quatre cents environ.

4

L'ADORATION SOCIALE

ÉTABLIE A NIMES DANS LA CHAPELLE SAINTE-EUGÉNIE

Rapport présenté par M. le chanoine COURAN, de Nîmes.

L'Adoration sociale établie à Nîmes dans la chapelle Sainte-Eugénie, le premier lundi de janvier 1886, conformément au vœu émis par le Congrès eucharistique de Fribourg, n'est point une œuvre distincte de l'Adoration des hommes fondée dans la même église le premier lundi de décembre 1884. C'est — pour employer une image dans

le cas présent d'une parfaite convenance si elle n'était pas quelque peu prétentieuse — un diamant enchâssé dans une couronne qu'il rehausse, mais avec laquelle il se confond. L'adoration sociale n'a fait en réalité qu'ajouter au premier groupe d'adorateurs un autre groupe, non plus individuel, si je puis m'exprimer de la sorte, c'est-à-dire formé de simples individualités, sans lien extérieur qui les unisse, mais collectif et social, composé de membres d'une même fraction de la société, corporative ou professionnelle, et cela dans le double but d'affirmer et de glorifier la souveraineté sociale de Notre-Seigneur et d'attirer par cet acte réparateur sur la société les bénédictions du ciel qu'elle semble avoir perdues.

Si vous le voulez bien, je vous dirai un mot 1° sur son opportunité, 2° sur sa mise en mouvement ou sur sa marche à travers le cours de l'année, 3° sur l'acte même qui la constitue.

L'adoration sociale est une œuvre tout à fait opportune.

Le torrent de la Révolution à l'heure actuelle déborde de toutes parts. L'adoration sociale n'a pas la prétention d'être une digue, mais elle voudrait contribuer pour sa petite part à mettre en place et à consolider la pierre angulaire qui peut en arrêter les flots dévastateurs.

Le grand crime de notre époque est de ne pas vouloir du Christ, Fils de Dieu, dans notre société. Il a reçu les nations en héritage et on le chasse de partout. Depuis déjà longtemps on l'avait banni des lois et des constitutions ; depuis longtemps il ne siégeait plus dans les conseils des cités et des peuples ; mais on lui laissait encore des places qu'on n'avait pas eu même la pensée de lui disputer, dans les hôpitaux, dans les écoles, dans les bagnes, sur les champs de bataille. Aujourd'hui c'est arrêté, résolu : le Christ ne doit régner nulle part ; et pour qu'on le sache bien, on supprime son image, même au chevet des malades et devant les yeux de l'enfant ; et lorsque cette image est sculptée ou gravée dans les murs, on s'arme du ciseau ou du marteau pour la détruire. Il

n'y a donc plus à se le dissimuler : après avoir assassiné les rois, la Révolution veut assassiner Dieu ; de toutes parts elle fait entendre le cri déicide : *Nolumus hunc regnare super nos !*

L'adoration sociale a pour effet d'affirmer, de glorifier et de défendre la souveraineté de Notre-Seigneur qu'elle proclame le vrai Maître et Roi du monde.

Tous les lundis, à neuf heures, celui qui préside le rappelle dans la lecture des intentions et met toujours en première ligne, sous le vocable d'intention spéciale, l'affirmation et la glorification de la souveraineté sociale de Notre-Seigneur Jésus-Christ réellement présent dans la sainte Eucharistie.

Ecoutez l'acte solennel qui, également tous les lundis, est prononcé par un membre de la corporation assisté de deux de ses confrères tenant un cierge à la main :

« O Jésus, notre Sauveur et notre Roi ! rien n'a éte « fait que par vous, en vous, et pour vous ! C'est vous « qui êtes la fin et la raison dernière, non seulement des « choses qui vivent dans l'éternité, mais encore de celles « qui se meuvent dans le temps préparateur de l'éternité.

« Vous avez dit un jour, en prophétisant le grand sacri- « fice rénovateur du monde : Quand je serai élevé de terre, « j'attirerai tout à moi.

« Tout : c'est-à-dire, non seulement tout l'amour d'un « cœur fidèle, mais tous les cœurs, tous les fronts, tous « les regards, tous les amours, toutes les puissances, tous « les honneurs, toutes les génuflexions de l'humanité à « tous ses degrés d'être et sous toutes les formes de sa « vie : les foyers comme les autels, les lois publiques « comme les mœurs privées, l'hommage d'une nation et « celui des groupes sociaux qui la composent aussi bien « que le culte d'une simple famille et la prière du plus « petit enfant.

« C'est pour obéir à ce commandement de votre volonté « adorable qui est la grande loi de toute la création, en « même temps que sa force et son suprême honneur, que

« nous venons aujourd'hui, au nom de la profession de...
« à laquelle nous appartenons, vous rendre l'adoration et
« l'amour qui vous sont dus.

« D'abord nous vous reconnaissons, ô Jésus, comme le
« Maître, le Roi des Rois, le seul Seigneur à qui nous
« devons tout, puisque c'est de vous que nous avons tout
« reçu, et nous déclarons hautement et avec toute l'énergie
« dont nous sommes capables, que vous avez sur nous et
« sur le monde entier des droits inaliénables auxquels
« personne ne peut se soustraire, ni les peuples, ni les
« rois.

« En second lieu, prosternés aux pieds de vos taber-
« nacles, nous vous faisons très humblement l'amende
« honorable de toutes les fautes qui peuvent avoir été
« commises dans le corps social dont nous faisons partie,
« soit en commun, soit en particulier, soit par nous-
« mêmes, soit par d'autres, soit par actes contraires à
« votre sainte loi, soit par simple oubli de la reconnais-
« sance de votre royauté; et nous nous écrions du plus
« profond de nos cœurs, avec l'accent du plus sincère
« repentir : Pardon, Seigneur, pardon !

« En troisième lieu, à la vue et à cause même des
« outrages sans nombre auxquels vous êtes en butte dans
« ces temps malheureux, nous protestons de notre fidélité
« entière et nous nous engageons à opposer toujours aux
« insultes et aux blasphèmes, pour les condamner et les
« réparer, le cri toujours croissant de notre foi et de
« notre amour.

« Enfin, pour imiter votre exemple et ne point mettre
« de bornes à notre dévouement tandis que le vôtre a été
« sans mesure, nous vous faisons la donation entière,
« irrévocable, de tout ce qui nous appartient et de tout
« ce que nous sommes. Nous vous offrons sans réserve et
« sans retour notre cœur avec toutes ses affections, notre
« esprit avec toutes ses pensées, notre corps avec tous
« ses sens, toute notre personne et toute notre vie que
« nous dédions et consacrons à votre Majesté souveraine.

« Puissiez-vous, ô Jésus, régner à tout jamais sur nous, « sur nos familles, sur nos professions, sur nos cités, sur « notre patrie, sur la société tout entière ! Que partout « votre vie abonde, dans nos maximes, dans nos mœurs, « dans nos lois : votre vie dans sa plénitude ! avec la « vérité qui est sa splendeur, avec la force qui est son « apanage ! Votre vie divine ! la seule vie féconde qui ne « vieillit jamais, qui rajeunit toujours, qui après avoir « rempli le temps de ses merveilles, malgré les défail- « lances de l'humanité, aura le privilège de se perpétuer « au milieu de toutes sortes de biens et de joie, pendant « la durée interminable de l'Eternité. Ainsi soit-il. »

Il existe un acte plus solennel encore signé par les Petites Dominicaines de l'Eucharistie et lu par une d'entre elles en l'année 1889. Depuis lors il est déposé dans le tabernacle auprès du saint Ciboire; on l'en retire tous les ans pour le relire à la clôture de la retraite avant la bénédiction du Saint Sacrement.

Voici comment, un soir, à l'adoration sociale des architectes et des entrepreneurs, le Directeur terminait l'allocution qu'il leur adressait :

« Voulez-vous, Messieurs, que le succès couronne nos « efforts ? Imitez notre exemple. Nous avons dressé, « comme vous le voyez, dans notre sanctuaire un trône « magnifique à la Royauté de Jésus; et cet hommage « public n'est que la faible image du culte que nous lui « rendons.

« Faites de même ! élevez dans le domaine de votre « vie et puis dans celui de vos familles, dans le cœur de « vos enfants, un trône à Jésus. Faites-le régner sur « vous et autour de vous, et vous êtes sûrs que le bon et « très doux Maître qui est l'auteur de tout bien ne man- « quera pas de tenir à votre sujet la promesse qu'il a « faite à la terre : de donner à tous ceux qui cherchent « avant tout le royaume du ciel, tout le reste par surcroît. »

L'adoration sociale ainsi pratiquée n'est pas un acte de simple dévotion; c'est un acte de vrai bon sens patrio-

tique, de vrai salut social. Le monde se perd parce qu'il n'est plus dans la voie qui mène à Dieu : il va inévitablement à l'abîme. Il faut donc avant tout le ramener sur sa route, et cette arrivée des professions, corporations ou sociétés, à tour de rôle, une fois par an sans doute, mais tous les lundis et toutes les années, aux pieds de Notre-Seigneur, réellement, véritablement, substantiellement présent dans la sainte Eucharistie, constitue à elle seule, par le seul fait de son existence, comme une première marche d'une évolution importante. C'est un ébranlement : le premier pas de la société qui change de route, qui en retournant à Dieu reprend son chemin, la grande voie du vrai progrès et de la vraie civilisation.

Voilà comment l'adoration sociale est opportune. Indiquons maintenant sa mise en mouvement et sa marche à travers le cours de l'année.

Jadis, lorsque nos vieux rois s'arrêtaient dans une de nos cités, toutes les professions s'empressaient de leur apporter le tribut de leur fidélité et de leur amour. Tour à tour les professions de la ville de Nîmes convoquées pour leur adoration sociale viennent offrir à Notre-Seigneur leur hommage et reconnaître son autorité souveraine.

Comme de juste, c'est le clergé qui commence et ouvre le premier lundi de janvier la série des adorations professionnelles. Monseigneur préside la première heure, prononce l'amende honorable et donne la bénédiction. Mais après, le plus grand nombre des prêtres reste, et au lieu de psalmodier, on chante en entier l'office du Saint Sacrement.

Les Religieux, les Frères des Ecoles chrétiennes, les magistrats, arrivent les trois autres lundis de janvier. D'ordinaire, les quatre lundis de février sont assignés aux jardiniers, aux architectes et entrepreneurs, aux cultivateurs et aux merciers.

En mars, ce sont les menuisiers qui débutent en l'honneur de leur saint patron ; viennent ensuite la Société de

Sainte-Perpétue, les serruriers, les tisseurs et la Société de Saint-Baudile.

Cette adoration me rappelle un fait des plus touchants. On avait invité, en 1886, un des religieux que les décrets avaient exilés de leur patrie. A la vue du drapeau de la Société déployé au pied de l'autel, le P. Emmanuel ne peut retenir la joie qui déborde de son cœur. Il dit combien il est heureux de revoir sa patrie aux pieds de son Dieu, dans l'attitude de l'adoration. Ce spectacle lui semble de bon augure; il lui apparaît comme l'aurore de jours meilleurs. Des larmes coulaient de tous les yeux.

En avril la belle association des anciens élèves des Frères ouvre la marche : elle a l'honneur de représenter la ville et c'est l'honorable M. Monteil-Nougarède, ancien maire de Nîmes, qui plusieurs fois a lu l'acte de consécration. Aux trois autres lundis sont convoqués les ferblantiers, les chaudronniers, les doreurs.

Au premier lundi de mai, l'œuvre de jeunesse de M. le chanoine Argand redouble de zèle. Elle aussi vient chanter et l'on comprend, aux accents de l'amende honorable, qu'on fait cet acte avec conviction et ferveur. On a l'habitude de convoquer, le second lundi du même mois, les imprimeurs lithographes et typographes, le troisième lundi les cordonniers, le quatrième lundi les bourreliers.

En juin, c'est le tour des épiciers, des courtiers du commerce, des commis, des couteliers et armuriers. En juillet, les confréries du Saint Sacrement et celles de Saint-Vincent-de-Paul sont fidèles au pieux rendez-vous.

En août l'adoration des maçons frappe pendant plusieurs années l'attention. Un ouvrier tailleur de pierre surprend l'auditoire par la beauté de sa voix et le naturel de sa prononciation; mais j'abrège pour n'être pas trop long.

Je signale une petite mésaventure. Je retournais un jour de notre campagne située dans la banlieue de Nîmes : en face du cimetière je pris place dans le tramway; on venait d'enterrer un artiste célèbre; bon nombre de ses

confrères montèrent également. A la descente de la voiture, à ma grande surprise, je me trouvais sans le sou dans mon porte-monnaie : avec la plus grande amabilité le chef de la troupe paye pour moi les dix centimes et, pour rendre ce petit bienfait, j'invitai M. Magger, le premier organiste de la ville, à organiser une adoration de musiciens : il accepta mon offre avec plaisir; mais je reculai, car il voulait m'amener dans notre chapelle, si recueillie, tout l'orchestre du théâtre escorté de ses chanteurs et chanteuses.

L'adoration des militaires en décembre dédommage Notre-Seigneur. Ils étaient nombreux et la plupart en tenue. Je vois encore dans ma pensée un colonel de haute taille qui pendant la psalmodie récita l'office tout entier sans avoir besoin de son livre. Le général... en costume, lut l'amende honorable : il était assisté de deux lieutenants.

L'Œuvre, comme vous le voyez, est belle. Sa marche, en apparence compliquée, est simple. Nous sommes à sa quatorzième année : comme toute chose humaine, elle paie son tribut à la faiblesse. Nos invitations ne sont pas toujours écoutées, mais l'Œuvre dure toujours : elle n'a pas eu encore d'interruption.

Il me reste à vous faire connaître notre adoration elle-même et à vous décrire les actes qui la composent. L'adoration des hommes dure la nuit entière, le lundi de chaque semaine, depuis neuf heures du soir jusqu'à quatre heures et demie du matin. Mais l'heure solennelle qui est seule exigée se termine vers les dix heures. Elle comprend : la psalmodie à deux chœurs des Matines de l'office du Saint Sacrement, l'instruction (lorsqu'elle a lieu), la prière du soir, la consécration prononcée aux pieds du Saint Sacrement par le membre le plus notable de la corporation ou de la profession, assisté de deux de ses confrères tenant un cierge à la main, le chant du *Parce* et du *Tantum ergo,* la bénédiction du Saint Sacrement, la psalmodie également à deux chœurs des Laudes.

Cette première heure, bien qu'elle n'amène pas l'affluence des premières années, n'a rien perdu de sa beauté. Les gens instruits, les hommes du peuple, tous la trouvent non seulement pleine d'édification, mais aussi pleine de charmes. Ils aiment à entendre l'invitatoire, les strophes des hymnes, les antiennes et les versets des psaumes récités alternativement par des voix graves et pieuses. La lecture des leçons faite tantôt par un vieillard à cheveux blancs, tantôt par un jeune homme, aujourd'hui par un avocat, un autre jour par un ancien magistrat, quelquefois même par un ouvrier intelligent et instruit, frappe l'attention. On est surpris de voir en plein XIXe siècle, au sein d'une grande ville, ce qui semblait n'avoir existé qu'aux premiers siècles de l'Eglise, ou bien dans les vieux monastères du Moyen-Age. C'est vraiment le même accent de piété et de religion ; et lorsque les trois membres de la profession s'avancent un cierge à la main, aux pieds du Saint Sacrement, pour l'amende honorable, lorsque l'on entend de leur part et au nom du groupe social qu'ils représentent le cri de repentir en même temps que celui de la protestation et de la fidélité, on ne peut se défendre contre l'émotion qui parfois est allée jusqu'au saisissement.

Après l'heure solennelle, la plupart des adorateurs se retirent, mais l'adoration ne cesse point ; elle se poursuit par groupes successifs jusqu'à quatre heures du matin, heure à laquelle les Petites Dominicaines la reprennent pour la continuer tout le jour.

Je ne puis pas sans être ingrat et injuste ne pas signaler à votre admiration celui que nous appelons notre capitaine : c'est un modeste coiffeur déjà d'un certain âge. Depuis quinze ans il passe toute la nuit ; il n'a manqué que deux fois, un lundi où la neige arrêta à Lunel le train qui arrivait de Montpellier ; un autre lundi où un coup de sang le retint chez lui et l'empêcha de venir. Sa famille se permet parfois de formuler à son sujet quelques plaintes : « Père, lui dit-on à son retour le lendemain,

vous n'y tiendrez pas ! » — « La preuve en est belle, répond l'infatigable coiffeur ; voilà quinze ans que je fais mon service et je n'ai gardé le lit qu'une seule fois, à l'occasion du fameux coup de sang. » Seulement, ajoute-t-il lorsqu'il est avec ses amis, « j'ai la précaution, le mardi dans l'après-dîner, après avoir achevé mon travail, d'aller à mon petit mazet où la pioche, la serpette et le bon air me fournissent le moyen de secouer mon sommeil. »

Si ces efforts se multipliaient, si, grâce à notre zèle, le mouvement se généralisait, ne pourrions-nous pas voir renouveler en faveur de notre Patrie, aussi malheureuse que le vieil Israël, le prodige accompli du temps de Néhémie ? Le feu sacré, enfoui par la prudence dans les entrailles du sol où il n'a pas tardé à être de la boue, ne pourrait-il pas se rallumer et devenir encore un brasier ?

Rappelons-nous les paroles tombées des lèvres de Celui que nous adorons : « Je suis venu pour apporter le feu sur la terre, et que désirè-je sinon que le monde entier en soit embrasé ? » ou bien ces autres paroles prononcées à Béthanie près du tombeau de Lazare : « Je suis la Résurrection et la Vie ! » La France n'est pas morte ni même près de mourir. Dans tous les cas nous savons qui peut la faire revivre.

Marthe et Madeleine disaient : « Si vous aviez été là, notre frère ne serait pas mort. »

Jésus ne s'en est pas allé ; il est resté au milieu de nous. Confiance donc ! notre patrie ne mourra pas, elle reprendra sa vigueur première et nous la verrons triompher comme au temps de saint Louis, Charlemagne et Clovis.

C'est le vœu de nos cœurs ; le Cœur de Jésus le réalisera.

5

L'ADORATION NOCTURNE

RAPPORT SUR LA CONSTITUTION D'UN COMITÉ CENTRAL A PARIS ET DE COMITÉS LOCAUX DANS CHAQUE DIOCÈSE, POUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'ŒUVRE

Par M. CAZEAUX, Président de l'Adoration nocturne à Paris.

Messieurs,

J'ai reçu mission de vous entretenir des suites données à un vœu formulé au Congrès eucharistique de Paray-le-Monial, et qui avait pour objet la création dans chaque diocèse de France d'un Comité local, dit Comité diocésain, à l'effet de travailler au développement de l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement dans ces diocèses, comme complément de l'Adoration perpétuelle de jour.

Bien souvent déjà, dans vos Congrès, on vous a fait le récit de la merveilleuse extension que depuis cinquante ans l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement avait prise en France d'abord et bientôt dans le monde entier. C'est sous le regard même de Marie, à l'autel de Notre-Dame des Victoires, le 6 décembre 1848, alors que Pie IX, le Pontife de l'Immaculée Conception, venait d'être chassé de Rome par la Révolution triomphante, que fut passée en France la première nuit d'adoration devant le Très Saint Sacrement exposé. Les difficultés du début, la protection sensible de Marie sur l'Œuvre naissante vous ont été bien des fois racontées. Et vraiment quand on suit pas à pas ses progrès, la sollicitude toute maternelle dont n'a cessé de l'entourer la Vierge

Immaculée, il semble bien que ce soit à Lourdes qu'il appartient de lui donner le dernier coup de grâce qui doit assurer son entier et complet développement.

En France, six diocèses, en tête desquels il faut placer Paris, ont l'adoration du Très Saint Sacrement exposé vraiment perpétuelle, c'est-à-dire sans interruption le jour comme la nuit.

Six diocèses..... pourquoi six et pourquoi pas tous? Serait-ce donc un effort impossible à tenter?

A côté de ces six diocèses, il en est plus de cinquante dans lesquels l'Adoration nocturne fonctionne, d'une façon plus ou moins irrégulière, mais d'une façon suffisamment multipliée et suffisamment étendue, au Nord comme au Sud, à l'Est comme à l'Ouest, dans le centre comme aux extrémités, pour qu'on puisse affirmer que sur toute l'étendue du territoire l'Adoration nocturne a été expérimentée, qu'elle y est connue et aimée, que nulle part elle n'a rencontré de région réfractaire, que partout au contraire il existe déjà des foyers épars qu'il suffirait de relier les uns aux autres pour leur procurer une solide organisation et leur donner une vie plus intense, plus active, et, si je puis ainsi parler, plus communicative.

Ce sont sur beaucoup de points des œuvres spéciales, comme à Lyon, Valence, Grenoble, Lons-le-Saunier, Toulon, Nîmes, Aix, Bayonne, Marseille, Autun, Mâcon, Riom, Clermont-Ferrand, Bourges, Orléans, Reims, Compiègne, Lille, Arras, le Hâvre, etc., etc..., qui se réunissent à intervalles réguliers, une, deux, trois, quatre fois par mois, dans une église ou chapelle déterminée, pour y faire l'Adoration nocturne ; la plupart de ces œuvres, établies dans des villes plus ou moins importantes, font en outre l'Adoration nocturne dans leurs paroisses comme complément de l'Adoration de jour, à l'époque de l'Adoration perpétuelle; beaucoup font en outre la nuit du Jeudi au Vendredi Saint. Il existe aujourd'hui en France plus de quatre-vingt-dix œuvres

d'Adoration nocturne, nous pouvons dire une centaine d'œuvres locales de ce genre.

A côté de ces œuvres constituées avec des cadres permanents, il y a de nombreuses localités, de simples paroisses rurales, bourgs ou villages, où le zèle du Curé obtient de ses paroissiens qu'à l'époque de l'Adoration perpétuelle de jour, trente, quarante, cinquante, quelquefois deux cents et jusqu'à trois cents adorateurs, — (cela s'est vu dans certaines paroisses des Pyrénées) — fassent l'Adoration nocturne pendant la nuit qui précède l'Adoration perpétuelle de jour. Dans le diocèse de Bayonne, dans celui de Cambrai particulièrement, plus de cent à cent cinquante paroisses rurales ont ainsi fait l'Adoration nocturne comme préface de l'Adoration de jour.

Nous citons ces deux diocèses, pour vous fournir des exemples tirés des deux extrémités de la France. Mais en dehors d'eux, notamment dans toute cette région pyrénéenne où nous nous trouvons actuellement réunis, dans les diocèses de Tarbes, Montauban, Aire, Auch, Agen, Pamiers, Perpignan, Rodez, Toulouse, de nombreux essais d'Adoration nocturne ont eu lieu dans les campagnes, dans de simples bourgades de trois à quatre cents habitants, et toujours, nous l'affirmons, quand on s'y est pris à temps, on a réussi au delà de toute espérance. Si je pouvais m'attarder à vous citer quelques-unes des centaines de lettres écrites par les heureux Curés, débordant de joie au souvenir du spectacle qu'ils avaient eu sous les yeux pendant ces nuits bénies, vous seriez émus des fruits de grâces vraiment extraordinaires que Notre-Seigneur aime à répandre sur ces braves populations de travailleurs, qui ne craignent pas de sacrifier quelques heures de leur repos pour venir veiller avec Lui. Des hommes, qui n'avaient pas fait leurs Pâques depuis quinze ou vingt ans, s'approchent de la Table sainte; de vieux pécheurs se convertissent en pleurant avant la fin de leur veillée; et le bien persiste,

car presque toujours les pâques sont plus nombreuses l'année qui suit la nuit où s'est faite l'Adoration nocturne dans la paroisse.

Aussi ces Adorations rurales étaient-elles l'objet d'une propagande des plus actives de la part de notre regretté Président, le Baron de Benque, et Dieu seul sait le nombre de lettres qu'il a répandues sur la France entière pour provoquer de la part des pieux pasteurs des essais d'Adoration nocturne rurale.

Tel est le mouvement qui existe actuellement en France ; vous me permettrez de m'en tenir là pour aujourd'hui, et de passer sous silence ce qui, depuis une vingtaine d'années, se produit à l'étranger et mériterait cependant bien une étude attentive : en Espagne spécialement dont les nombreuses sections se partagent actuellement toutes les nuits de l'année et ont offert à Notre-Seigneur, en 1898 : 6.833 heures d'adoration nocturne.

Mais je ne dois pas sortir de mon sujet, qui est uniquement l'organisation de l'Adoration nocturne en France. S'il plaît à Dieu d'élargir cette organisation et de l'étendre à l'univers catholique, nous verrons plus tard : à chaque jour suffit sa peine. Aujourd'hui, si vous le voulez bien, bornons-nous à la France.

Eh bien, en France, si depuis cinquante ans l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement a fait les progrès que vous savez, progrès répartis un peu partout, cependant il faut reconnaître que cette dissémination même, cet éparpillement du zèle et des efforts, si je puis m'exprimer ainsi, empêchent l'Œuvre de prendre tout l'essor dont elle serait susceptible. Que d'exemples nous avons eus de bonnes volontés paralysées par la difficulté de la mise en train, le défaut d'initiative, l'hésitation que ressentent les esprits les plus pieux à aller seuls de l'avant, sans direction qui les guide, sans appui qui les soutienne, par l'ignorance des ressources qui souvent vous entourent, qui répondraient au premier signe et

qui restent enfouies faute du moindre appel provocateur! Particulièrement dans les campagnes, où cependant le paysan, l'ouvrier, se rendent avec tant d'empressement aux invitations qui leur sont faites, combien de fois l'humble Curé a-t-il été retenu par la pensée qu'il ne lui appartenait pas de prendre une initiative devant laquelle avaient reculé des paroisses voisines plus importantes que la sienne! Et de ces timidités, de ces hésitations, qui donc souffre, sinon les âmes qui ont manqué au rendez-vous que leur offrait Notre-Seigneur, désirant toujours d'un immense désir les rapprocher de son divin Cœur?

M. de Benque avait été très frappé dans les derniers temps de sa vie de ce défaut d'organisation; et quelques jours avant sa mort (ce fut comme son testament), il avait communiqué au Conseil de l'Œuvre de l'Adoration nocturne de Paris la pensée qu'il avait conçue de créer un *Comité Central,* destiné à relier les unes aux autres toutes les œuvres d'Adoration nocturne actuellement existantes, à leur donner une direction commune, leur laissant leur vie propre et absolument indépendante, mais leur offrant un point de ralliement de nature à soutenir et régulariser leurs efforts. Ce Comité devait avoir son siège à Paris; Paris étant le centre naturel de notre pays, et ayant en outre le grand honneur d'avoir été le premier à pratiquer, puis à propager l'Adoration nocturne. Mais ce n'est pas à distance qu'on peut vraiment exercer une influence utile sur les esprits, vaincre les obstacles, se rendre compte des ressources offertes par chaque localité, connaître les individualités susceptibles d'entraîner les autres et de se mettre à la tête d'un mouvement de propagande.

Aussi ce Comité central, dans la pensée de son auteur, ne devait-il pas prétendre à se substituer aux influences locales. Bien loin de là, son but principal était de les faire apparaître, de les mettre en mouvement, de les solliciter pour qu'elles fassent dans leur centre ce qu'à

Paris le Conseil de l'Œuvre de l'Adoration nocturne diocésaine n'avait cessé de faire pendant les douze premières années de son existence (1852-1864), avant d'arriver au fonctionnement ininterrompu de l'Adoration nocturne, telle qu'elle se pratique actuellement dans le diocèse de Paris : c'est-à-dire s'en aller de porte en porte, ou plutôt de paroisse en paroisse, frappant à chaque presbytère, lorsqu'approche la date de l'Adoration perpétuelle de jour, et demandant au Curé, — surpris peut-être tout d'abord, mais bientôt convaincu, si on peut lui citer ce qui s'est fait dans une paroisse voisine, les succès et les consolations obtenus par d'autres Confrères, surtout si on se met à sa disposition pour l'aider au recrutement des adorateurs, — lui demandant de convoquer ses paroissiens à venir adorer Notre-Seigneur, qui sortira pour eux de son tabernacle, pendant la nuit qui précédera l'Adoration perpétuelle de jour.

Ces démarches, ces efforts, c'est sur les lieux mêmes, et là seulement, qu'on peut efficacement les faire. Aussi n'était-ce pas le soin qui devait incomber au Comité central. Pour lui, son rôle devait être la création dans chaque diocèse d'un Comité local, dit COMITÉ DIOCÉSAIN, qui aurait précisément pour objet de remplir dans sa région cette mission de propagande, tout en restant étroitement uni au Comité central sur lequel il s'appuierait et qu'il tiendrait au courant de ses efforts, des difficultés qu'il pourrait rencontrer, des succès obtenus.

Et alors, se plaçant en face des résultats possibles, notre cher Président envisageait le jour où dans tous nos diocèses, grâce à cette organisation méthodique, chaque paroisse se passant tour à tour le flambeau sacré, l'allumerait successivement chaque soir devant la Majesté infinie du Dieu Rédempteur ; où, dans chaque diocèse, toutes les nuits, il y aurait soit dans nos grandes cathédrales, soit dans les plus humbles églises de nos campagnes, dix, quinze, vingt adorateurs, penchés sur

les pieds du Christ, priant pour la patrie, demandant pardon pour les pécheurs, pour les crimes publics comme pour les fautes privées, et hâtant par leurs supplications les miséricordes divines.

Ah ! qui pourrait douter que le salut serait là ?

Et quel est le chrétien, convaincu que la parole de Dieu ne trompe pas, que son Cœur nous appelle, qu'il nous attend, qu'il nous veut, quel est le chrétien qui hésiterait à travailler de toutes ses forces à la réalisation d'un aussi grand dessein ?

Le Conseil de l'Œuvre de l'Adoration nocturne de Paris recueillit comme un legs pieux la dernière pensée de son vénéré Président, et malgré son deuil, il se mit résolument à l'œuvre.

Au mois de décembre dernier, un Comité fut formé avec l'agrément de Son Eminence le Cardinal-Archevêque de Paris, sous la présidence d'un de ses vicaires généraux, avec le concours de différents représentants des ordres religieux (Jésuites, Maristes, Pères du Saint Sacrement), de quelques représentants des œuvres de province, de tous les membres du Conseil de l'Œuvre de Paris et du Président Général de la Société de Saint-Vincent de Paul.

Dans une première réunion on décida d'envoyer à Nosseigneurs les Evêques d'abord, puis à toutes les œuvres d'Adoration nocturne dont le Comité avait connaissance, une circulaire dans laquelle seraient exposés le but à atteindre et les moyens que le Comité se proposait d'employer.

Cet exposé était suivi d'un questionnaire dans lequel on demandait l'avis de chacun sur l'opportunité de grouper ainsi toutes les œuvres d'Adoration nocturne autour d'un centre commun, avec ramifications dans chaque diocèse par la création de comités diocésains.

Puis, dans une série de questions, on sollicitait de chaque œuvre un compte rendu sommaire de sa situation, de son mode de fonctionnement, et des indications

sur les ressources qu'offrirait le diocèse auquel elle appartenait pour la constitution d'un Comité diocésain.

A cette circulaire, trente-quatre diocèses ont daigné répondre et donner leur adhésion au programme qui leur était soumis.

Quelques-uns ont fait plus, et, ne se contentant pas d'une approbation de principe, ont constitué immédiatement un Comité diocésain, avec l'agrément et la bénédiction de leur Evêque, et sont entrés aussitôt en fonction, faisant un appel aux curés et aux hommes d'œuvres du diocèse, pour multiplier les nuits d'adoration comme complément de l'adoration de jour dans les paroisses.

Qu'il nous soit permis de rendre ici un très particulier hommage de respectueuse gratitude à Monseigneur de Valence dont la chaude sympathie a été pour nous le plus précieux encouragement, et qui, par la rapidité avec laquelle il a installé dans son diocèse l'organisation que nous sollicitions de sa haute bienveillance, nous a montré combien simple était cette organisation, et combien, avec un peu d'effort, il serait facile de l'établir partout. Une fois de plus nous avons vérifié l'exactitude de cette parole : Vouloir, c'est pouvoir.

Le branle est donc donné : les adhésions nous sont arrivées nombreuses ; il s'agit maintenant de ce qu'il y a de plus difficile dans les œuvres : de la persévérance dans l'effort. Et ici, vous l'avouerai-je, en présence de ces trente-quatre diocèses, — (sans compter ceux qui peuvent nous venir, et que nous espérons bien), — nous envoyant les réponses les plus sympathiques, mais dont beaucoup semblaient attendre, pour passer de la sympathie plus ou moins platonique à une pratique effective, que nous prissions nous-mêmes l'initiative que précisément nous sollicitions de leur activité personnelle, nous avons ressenti une sorte d'effroi devant l'immensité de la tâche. Quelle correspondance formidable à entretenir, quelle suite de négociations patientes, laborieuses, demandant un libre emploi de son temps,

dont bien peu de nous pouvaient disposer ! Nous, qui pressions les autres, nous avons eu un moment de découragement, et nous avons cherché où nous pourrions trouver le secours.

Il s'agit d'une œuvre chère entre toutes au Cœur de Jésus, demandée par lui-même à la Bienheureuse Marguerite-Marie en termes formels, lorsqu'il l'invitait à convier les hommes à se lever entre onze heures et minuit, chaque semaine, dans la nuit du jeudi au vendredi, pour l'adorer en expiation des péchés des hommes. Qu'est-ce que cela, sinon l'institution même d'une œuvre d'Adoration nocturne ?

Et alors, mûs par un sentiment d'irrésistible confiance, nous nous sommes tournés vers Montmartre, vers la colline sainte d'où découlent sur la France, et s'épanchent sur le monde entier, toutes les grâces du Cœur de Jésus. Nous avons pensé que s'il nous était permis de rattacher à ce foyer d'Adoration perpétuelle qui brûle constamment aux pieds du Très Saint Sacrement, nuit et jour exposé, notre Comité central, chargé précisément d'allumer dans tous nos diocèses de France des foyers semblables d'adoration, d'expiation et de prière, nous trouverions dans cette union une force, des grâces, un secours que nous ne saurions rencontrer ailleurs.

Nous avons frappé hardiment à la porte de Montmartre, et nous y avons été accueillis avec une bonté toute paternelle. Vous devinez par qui..... Le P. Lemius nous a dit en souriant qu'il attendait depuis longtemps notre Comité, comme un enfant qui appartenait de droit au Cœur de Notre-Seigneur. L'Adoration nocturne, mais c'est le plus beau fleuron de Montmartre, c'est le flambeau d'amour qui ne s'éteint jamais, et qui commence sur terre l'œuvre même du Paradis : l'Adoration perpétuelle en la perpétuelle présence de Dieu.

Où donc un Comité ayant pour objet d'être le centre de toutes les œuvres d'Adoration nocturne de France, et même du monde, si l'on veut, pourrait-il établir plus

naturellement son siège qu'à Montmartre ? — Montmartre est avant tout le siège de l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur : c'est entendu. Mais qu'est-ce que le Sacré-Cœur, sinon le symbole vivant de l'amour ? Et où, et comment Notre-Seigneur peut-il être plus aimé, où son Cœur divin peut-il recevoir plus d'hommages et de satisfaction que dans ces rendez-vous intimes avec sa créature humblement prosternée à ses pieds dans le recueillement d'une nuit d'adoration ? Là, dans le silence, dans l'isolement, dans la joie du sacrifice qu'il s'impose, en prenant sur son sommeil, l'homme prie comme il ne prie nulle part ailleurs et entend la voix de son Dieu comme il ne l'entend à aucun autre moment.

Aussi l'accord fut-il bien vite conclu ; et, coïncidence frappante, comme si Marie voulait continuer jusqu'au bout de donner à tous les développements de l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement la marque de sa protection paternelle, c'est à Lourdes qu'il nous est réservé de vous faire connaître cette organisation définitive du *Comité central pour le développement de l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement, en union avec l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur à Montmartre.*

Cette union féconde laisse au Comité central son individualité propre et son caractère spécial de Comité de propagande pour l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement ; mais en fixant son siège à Montmartre, elle le rattache par des liens étroits à l'Archiconfrérie du Sacré-Cœur, facilite par suite l'affiliation de tous les membres des œuvres d'Adoration nocturne de province avec l'Archiconfrérie, par l'intermédiaire des Comités diocésains qui devront transmettre leurs noms, afin qu'ils soient inscrits sur les registres de l'Archiconfrérie et participent aux indulgences ; elle apporte au Comité central des secours de toutes sortes qui rendront son fonctionnement facile, notamment pour la correspondance, assurée désormais grâce au concours d'un personnel nombreux ; enfin elle nous donne le spectacle

d'une admirable unité, groupant toutes les œuvres eucharistiques autour de leur centre naturel : le Cœur Sacré de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Rien n'est changé d'ailleurs dans l'objet du Comité central : son but reste toujours le développement des nuits d'adoration devant le Très Saint Sacrement exposé; son moyen principal : la création dans chaque diocèse, avec l'agrément et les encouragements de Nosseigneurs les Evêques, d'un comité diocésain, mi-partie ecclésiastique, mi-partie laïque, recruté parmi les hommes d'œuvres les plus dévoués et les plus zélés de la région. Ce Comité local, toujours uni au Comité central et demeurant avec lui en communauté de vues, aura à tâche de se mettre en relations avec toutes les œuvres d'Adoration nocturne du diocèse et de stimuler leur activité; puis dans chaque paroisse, grâce à la connaissance qu'il aura des ressources de chacune d'elles, il s'efforcera d'amener Messieurs les Curés à organiser, la veille de l'Adoration perpétuelle de jour, une nuit d'adoration ; il leur en facilitera la préparation par ses conseils, par l'indication de ce qui s'est fait ailleurs, et quand il le croira possible, il provoquera une veillée spéciale dans la nuit du Jeudi au Vendredi-Saint, auprès du tombeau de Notre-Seigneur : bien souvent en effet cette sainte veille a été le point de départ d'une succession de nuits d'adoration dans les paroisses.

C'est ainsi, par cette division méthodique du travail, par cette multiplicité des Comités de propagande, et surtout, proclamons-le avec humilité et avec foi, par l'action toute-puissante du Sacré-Cœur de Notre-Seigneur, que nous arriverons... dans dix ans, dans vingt ans, qu'importe ? pourvu que nous arrivions ! à réaliser ce magnifique idéal d'une France pénitente et dévouée, tout entière agenouillée aux pieds du Dieu de l'Eucharistie, et lui offrant chaque nuit, dans chacun de nos quatre-vingt-six diocèses, le tribut de ses adorations, de sa prière et de ses réparations.

Alors vraiment la France pourra se dire la France du Sacré-Cœur, c'est-à-dire la France régénérée, prête à reprendre dans le monde son rang et sa mission de fille aînée de l'Eglise.

VŒU

Le Congrès eucharistique de Lourdes, approuvant les vues et les efforts du Comité central constitué à Paris pour le développement de l'Œuvre de l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement, en union avec l'Archiconfrérie de Montmartre, émet le vœu que dans chaque diocèse de France soit établi, avec l'autorisation épiscopale, un *Comité diocésain,* à l'effet d'étudier les moyens de propager dans chacun d'eux l'œuvre de l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement exposé, et spécialement de faire précéder, dans toutes les paroisses où cela semblera possible, l'adoration de jour d'une adoration de nuit, qui seule assure à Notre-Seigneur la gloire et la consolation d'une adoration vraiment perpétuelle.

6

L'ŒUVRE DE L'ADORATION NOCTURNE EN ESPAGNE

Compte rendu présenté au XII[e] Congrès eucharistique international par le Conseil suprême de l'Adoration Nocturne en Espagne.

S'il est vrai de dire que la dévotion au Très Saint Sacrement a été toujours très grande en Espagne, il y a lieu de ne pas perdre de vue que les manifestations du culte populaire nocturne sont de notre époque. Et ceci

s'explique parfaitement bien, non seulement par la discipline de l'Eglise qui en général a toujours défendu avec sagesse les réunions nocturnes des fidèles dans les temples, mais aussi par la vie que menaient nos ancêtres, vie paisible, calme, tranquille. Ils vivaient de jour. Ils avaient du temps de reste pour tout, et comme il était naturel à leur grande piété, ils passaient une grande partie de ce temps dans les églises, rendant un culte à Jésus au Saint Sacrement.

Aujourd'hui, il n'en est pas de même. On vit et on travaille par l'électricité. La vie de l'employé, de l'ouvrier et de l'homme actif est vertigineuse. Le jour ne suffit pas pour remplir les obligations professionnelles. Il faut dérober une grande partie de la nuit pour tout, soit pour le bien, soit malheureusement aussi pour le mal. L'homme de bien, l'honnête homme, a peu d'instants, nous dirons même n'en a aucun, dans la journée, pour se rendre à l'église. Il est plus esclave de ses devoirs qu'aucun autre homme. Dans combien d'occasions son désir serait que le jour se composât de quarante-huit heures, afin de pouvoir en consacrer à Dieu et à son âme quelques-unes, alors même que celles-ci seraient les moindres !

De là, la nécessité du culte nocturne pour l'homme principalement et l'explication de son apparition et de sa propagande partout où l'on vit à la moderne, où les occupations de la journée dominent avec plus d'intensité. Ceci n'est pas méconnaître le fondement théologique, pieux et de convenance, avec la foi dans le Saint Sacrement, de l'Adoration nocturne ; mais, nous le croyons, ces raisons d'ordre secondaire ont motivé, par une spéciale providence de Dieu, que l'on pense, que l'on étudie, avec plus d'attention et de soin que dans des époques peut-être meilleures, ce fondement de notre précieuse Œuvre.

Nous pouvons indiquer dans l'ordre historique, comme une heureuse disposition pour notre Œuvre, l'habitude

très ancienne et fort répandue en Espagne de veiller les *monumentos,* dans la nuit du Jeudi au Vendredi Saint. Il y a plus encore : nous signalerons, comme origine immédiate de la première Adoration nocturne qui eut lieu à Madrid, la fondation, dans cette capitale, de la Royale Archiconfrérie du Luminaire et de la Veillée nocturne des saints Tabernacles (*Real Archicofradia del Alumbrado y Vela nocturna en los santos Sagrarios*), fondation due à des circonstances tout à fait extraordinaires.

Le Frère Jérôme de S.-Elisée, carmélite déchaussé, résidant à Rome, partit de cette ville pour aller faire une pieuse visite au Carmel. La Providence l'avait destiné à remplir une mission eucharistique. Une tempête l'obligea d'aborder à Carthagène, province de Murcie, d'où l'obéissance le conduisit au couvent de son Ordre à Madrid. Le Frère Jérôme, non seulement adorait le Saint Sacrement durant la journée, mais encore il y consacrait une grande partie de la nuit. Pour que tous les fidèles fussent à même de connaître l'endroit où se trouvait la divine Eucharistie, il plaça à côté du Tabernacle deux cierges de cire, obtenant qu'un certain nombre de fidèles se partageassent les heures du jour pour adorer le Seigneur. Son influence auprès des princes Charles et Marie-Louise de Bourbon hâta l'introduction de la nouvelle dévotion dans le Royal Alcazar, et, avant de monter sur le trône, l'histoire dit qu'ils veillaient déjà devant le Tabernacle de la chapelle royale, pendant l'heure qu'ils avaient désignée. En 1788, le Prince monta sur le trône sous le nom de Charles IV. Le Frère Jérôme s'ingénia de manière à obtenir de Sa Majesté, par cédule royale du 28 avril 1789, communiquée en forme à S. E. le Cardinal Patriarche des Indes, l'établissement, dans la chapelle royale, de la Congrégation du Luminaire et de l'Adoration perpétuelle (*Alumbrado y Vela continua*) au Très Saint Sacrement dans les saints Tabernacles. Le Cardinal, par décret du 24 juillet de la même année, l'étendit à toutes les Eglises de la juridiction palatine.

La nouvelle de cette fondation fut reçue, avec de très grands applaudissements, par tous les prélats ordinaires, réguliers, par tout le clergé et les fidèles du royaume. Peu de temps après, s'étendit dans tout le pays l'habitude de faire brûler devant le Saint Sacrement deux cierges enfermés dans des tubes de métal de la hauteur du Tabernacle. Cette coutume subsiste encore aujourd'hui dans bien des églises ainsi que la pratique de distribuer les heures de la journée entre les fidèles pour les visites au Très Saint Sacrement. La Congrégation, en outre de son culte continuel, commença à célébrer une Octave solennelle dans un temple du centre de la capitale. En 1791, Pie VI accorda une indulgence plénière à tous ceux qui y assisteraient, et en 1803, Pie VII, eu égard sans doute à la réputation pieuse de la Congrégation, ou, ce qui est encore plus probable, par une vue providentielle, donna une nouvelle impulsion à l'Œuvre en accordant le privilège d'exposer, de jour et de nuit, le Très Saint Sacrement de l'autel, pendant toute l'Octave.

Nous avons dit « une nouvelle impulsion » pour l'Adoration nocturne. En effet, le peuple, à l'exception de quelques jours dans l'année, ne jouissait pas des délices d'une si belle Œuvre sans présumer que cette jouissance pouvait et devait être journalière et que l'heure sonnerait où cela aurait lieu, comme aujourd'hui nous l'avons dans plus d'une localité en Espagne. Les Octaves solennelles avec exposition de jour et de nuit continuèrent, sauf de rares exceptions dues aux événements politiques, et cela fut le foyer qui enflamma quelques âmes du désir de voir réalisée l'Adoration nocturne [1].

Mais le moment n'était pas encore venu. Diverses tentatives se firent pour établir l'Adoration nocturne, et en 1874 l'on parvint à l'organiser pendant quelques nuits

[1] Le samedi 1er juillet 1899, l'Adoration nocturne de Madrid chanta, pour la première fois, l'office solennel du Très Saint Sacrement, après avoir célébré une vigile générale dans l'église du Buen Suceso. Les groupes (*turnos*) veillèrent les nuits antérieures.

dans l'Oratoire de l'Esprit-Saint. On fut obligé, toutefois, de suspendre ce pieux exercice par suite des agitations politiques qui eurent lieu plus tard.

Néanmoins, l'idée palpitait dans un grand nombre de cœurs, et comme le grain de froment qui brise l'écorce de la terre lorsqu'il arrive à sa maturité, ainsi l'idée de l'Adoration nocturne cherchait à tout prix une sortie, malgré toutes les difficultés, malgré tous les obstacles.

Etant donnée l'impossibilité de faire l'Adoration nocturne dans l'église, elle se répandit dans les maisons. Des petits billets, avec l'insinuante et très délicate invitation suivante : *Jésus m'attend à telle heure,* rappelaient aux associés l'heure de garde. Dieu seul connaît l'histoire intime de cette originale et belle adoration nocturne développée dans le foyer sacré de la famille. Dieu sait ce qu'auront valu, devant sa divine majesté, ces adorations cachées aux yeux des hommes..... La main de quelque ange aura dressé les procès-verbaux de ces veillées pour en donner lecture au jour de la grande Assemblée des justes dans le ciel.....

Enfin la voix de Dieu se fit entendre lorsqu'on y pensait le moins... La très chrétienne nation, la France, communiqua à la nation catholique, l'Espagne, l'étincelle du feu eucharistique qui fit briller à Madrid le premier foyer de l'Adoration nocturne réglementée... Notre compatriote D. Juan de Montalvo y O'Farrill, qui était adorateur nocturne à Paris et membre du Conseil, vint en Espagne en 1877. Il assista à une des séances du Centre Eucharistique de Madrid. Contre l'opinion de ses membres et spécialement de l'illustre D. Luis de Trelles qui considérait cette innovation comme une folie, en vue des bouleversements politiques, D. Juan de Montalvo leur arracha la décision d'établir immédiatement l'Adoration nocturne. Montalvo s'entend avec les autorités, il leur communique les livres de prières de Paris et pourvoit à tous les détails. Le samedi 3 novembre 1877, sept hommes firent l'Adoration dans l'église de San Antonio del Prado... Peu de

temps après, en 1879, Saragosse suit l'exemple, et en 1880, Valencia. Comme une traînée de poudre qui s'enflamme, l'Espagne devient de jour en jour de plus en plus la proie du très doux feu eucharistique...

Aujourd'hui (et nous ne le disons pas avec un vain orgueil, mais seulement pour la glorification de Dieu) l'Adoration nocturne en Espagne, après vingt années d'épreuves, de luttes et de contradictions, est une Œuvre qui a son caractère propre, une vigoureuse vie et de grandes espérances pour l'avenir.

Son esprit. — Cachée dans le Tabernacle, elle s'étudie à y copier, moyennant la grande loi du silence, les vertus eucharistiques de Jésus. Celles d'obéissance et de discipline brillent dans la collectivité et l'on peut assurer que toutes les Sections adoratrices nocturnes d'Espagne, c'est-à-dire les cent quarante-cinq phalanges d'adorateurs qui existent dans autant de localités, et ses douze mille hommes, constituent une seule et même famille, nous pourrions presque dire une légion militairement organisée.

Son organisme. — C'est la reproduction, la copie de l'ordre hiérarchique et territorial de l'Eglise espagnole. Ainsi la Section de chaque localité, dirigée par son Conseil directif, vit unie à sa paroisse. Les diverses Sections d'un diocèse vivent unies entre elles, dirigées par le Conseil diocésain sous la dépendance de l'Evêque. Toutes les Sections d'Espagne, par l'intermédiaire de leurs Conseils diocésains respectifs, traitent les affaires de caractère général et international sous les auspices du Conseil Suprême qui réside à Madrid, subordonné lui-même à son propre Evêque et en relations avec tout l'Episcopat espagnol. L'organe officiel est *la Lampara del Santuario* (*la Lampe du Sanctuaire*), revue eucharistique qui compte trente ans d'existence... Le Conseil diocésain de Valencia, pour les besoins de sès soixante-six Sections, a un bulletin régional intitulé : *La Noche eucaristica* (*La Nuit eucharistique*).

Sa vie. — Valencia et Madrid ont tous les jours adora-

tion nocturne ; Barcelone, dix nuits chaque mois ; les autres Sections oscillent entre six et une seule nuit par mois.

Chaque nuit, veille ce que l'on appelle un *turno,* c'est-à-dire, un groupe de quinze à vingt adorateurs, et davantage. Dans le courant de l'année, il y a certaines nuits où tous les groupes ou leur majeure partie font la veillée générale (*vigilia general*). L'on a mis également en usage les Vigiles de pèlerinage qui donnent d'excellents résultats. Pour ces Vigiles, diverses Sections ou divers groupes d'une Section se réunissent d'ordinaire dans un sanctuaire voisin pour fêter quelque événement notable, ou célébrer la fête dite *des Epis,* pour la consécration et la bénédiction des champs... L'on a aussi fait l'essai, avec le résultat que le Congrès verra dans un des comptes rendus qui lui seront soumis, des pèlerinages eucharistiques nationaux. Celui de Villareal, auquel assistaient quelques membres distingués du Congrès, devint un grand événement.

Toute cette organisation, toute cette vie, tout ce mouvement de l'Adoration nocturne en Espagne sont dus, après Dieu, aux Assemblées générales célébrées avec grand profit, en 1893 à Valencia et en 1897 à Madrid. Le *Règlement général,* qu'en dehors de ce compte rendu nous avons l'honneur de présenter au Congrès, procède de ces Assemblées, c'est-à-dire de leurs décisions.

Dans ce Règlement, le Congrès est à même de voir en détail toute la substance de l'organisme et la manière d'être de l'Adorateur nocturne en Espagne.

Quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum ! C'est le sentiment qui jaillit de la considération de tout ce que nous venons de dire. Le titre d'« Adorateur nocturne » est comme un sauf-conduit international qui nous fait aimer et traiter en frère celui qui le porte légitimement et avec honneur. Pourquoi ne serrerions-nous pas, de plus en plus, les liens qui nous unissent ?... Pourquoi ne formerions-nous pas de tous les adorateurs

du monde une seule et même famille ?... Pourquoi ne nous communiquerions-nous pas toutes nos joies, toutes nos peines, tous nos triomphes, tous nos moyens d'action pour obtenir le règne du Christ-Hostie sur toute la surface de la terre ?...

Le Conseil Suprême de l'Adoration nocturne en Espagne, s'inspirant de ces désirs communs à tous les Adorateurs de l'univers, a l'honneur de proposer au Congrès de Lourdes l'approbation du vœu suivant :

VŒU

Le Congrès désire constituer une fédération internationale de toutes les Œuvres de l'Adoration nocturne du monde, sous le titre de

Fédération internationale des Adorations nocturnes.

COMITÉ CENTRAL. — Le Conseil de l'Adoration nocturne de Paris.

MOYENS D'ACTION. — Le Comité central, mettant en jeu tous les moyens possibles, sollicitera les adhésions de toutes les Œuvres de l'Adoration nocturne du monde, maintiendra la Fédération, resserrera ses liens et la propagera par le moyen d'une Revue internationale ; celle-ci se publierait en français et serait remise aux Œuvres confédérées qui pourraient lui prêter leur concours moral et matériel.

TITRE DE LA REVUE. — *L'Adorateur nocturne,* ou un titre quelconque, expressif et laconique.

Béni et adoré soit le Très Saint Sacrement de l'autel!

Bénie soit la Vierge Immaculée de Lourdes!

7

L'ADORATION NOCTURNE EN GALICIE (ESPAGNE)

Rapport présenté par M. MANUEL PAWO BECENI,
président de l'Adoration nocturne de Lugo.

I

Qu'il est grand le contentement qui domine mon âme et immense le bonheur que je sens en me voyant aujourd'hui dans cette ville témoin irrécusable de tant de miracles et de tant de merveilles ! J'y vois mes aspirations les plus ardentes remplies au moment où je me prosterne devant la Sainte Vierge qui opère tant de prodiges et qui a réalisé tant de conversions dans la grotte de Massabielle ; j'y puise une nouvelle vie et un vaillant enthousiasme auprès de mes coassociés ou confrères aux œuvres eucharistiques. Je viens comme fils de la ville de Lugo, la cité du Saint Sacrement, et président de son œuvre de l'Adoration nocturne, m'associer, quoique modestement, au Congrès eucharistique qui rend tant de gloire à Notre Roi et Seigneur et aide si notamment à lui donner satisfaction des offenses et des méconnaissances qu'il reçoit des hommes.

Le diocèse de Lugo ne pouvait manquer de se faire représenter à ce si solennel accord de louanges au T. S. Sacrement de l'autel et à son auguste Mère N.-D. de Lourdes. Car le diocèse de Lugo est éminemment eucharistique et plus que tout autre, car il jouit depuis l'an 589 du singulier privilège d'avoir l'Auguste mystère d'amour exposé durant le jour et durant la nuit à l'adoration des fidèles.

Les mendiants y demandent l'aumône au nom du T. S.

Sacrement ; un nom si saint y fait découvrir et incliner la tête : on l'y invoque au commencement et à la fin du repas ainsi que lorsqu'on entreprend quelque ouvrage ; il y a dans toutes les paroisses la confrérie du Très Haut Sacrement, on y compte des centaines de centres du culte continuel et de la garde d'honneur, et les œuvres eucharistiques, telles que celle des Caméristes de Jésus dans l'Eucharistie, l'Association du saint Viatique, l'oraison diurne y sont très vivantes. L'Adoration de Lugo a porté une institution si pie aux diocèses du royaume de Galicie, appelé depuis longtemps royaume du Christ, et en 1896, on a célébré dans la cité susdite le 2e Congrès eucharistique national avec une extraordinaire solennité, grâce au zèle et à l'effort de l'évêque actuel, l'excellentissisme et docteur Mgr Benoît Murna, auquel Congrès plus de vingt évêques ont assisté et où plus de 7.000 associés se sont inscrits.

Si la section adoratrice nocturne de Lugo lors du Congrès célébré à Paray-le-Monial ne put que se borner à envoyer par écrit son adhésion, aujourd'hui, en échange, représentée par quelques-uns de ses membres, elle a à Lourdes l'honneur singulier de joindre ses prières aux prières ferventes qu'on y élève au Dieu de l'Eucharistie en y apportant le témoignage public de la dévotion eucharistique du diocèse de Lugo.

Et, Messieurs, il semble qu'il y a un courant de sympathie grand et énergique entre le culte à Dieu dans l'Eucharistie et celui de la Vierge à Lourdes ; il semble que le Fils dans son Mystère d'amour convoque ses adorateurs afin qu'ils implorent sa sainte Mère sous le titre qui attire tant d'âmes à cet incomparable endroit ; il semble qu'il les fait assembler autour de son trône pour qu'ils fassent aussi leur cour à la dispensatrice de toutes les grâces et de tous les pardons, grâces et pardons qu'elle dispense si abondamment quand on l'invoque sincèrement.

Dans le diocèse de Lugo où toutes les associations

eucharistiques vivent vigoureuses et fortes, animées par la chaleur et par la vie qu'elles reçoivent du saint Tabernacle, la dévotion à la sainte Vierge de Lourdes est aussi très répandue : le culte d'une dame si éminente est l'objet d'une prédilection de la part des enfants de ce diocèse. A la capitale elle a une image précieuse qui y est journellement honorée et devant laquelle s'assemblent bien des dévots pour implorer ses grâces. On y célèbre à son honneur des triduums qui deviennent toujours remarquables par le concours et la ferveur. En outre, dans plusieurs églises paroissiales du diocèse, on vénère l'image de la Vierge de Lourdes et la dévotion que l'on sent pour elle est si vive que l'on voit bien des personnes faire des voyages de plusieurs lieues et traverser des montagnes pour aller prendre part aux solennités célébrées en l'honneur d'une mère si miraculeuse.

II

Le spécial motif qui justifie mon intervention à cette assemblée si solennelle étant exposé, maintenant permettez-moi de traiter le plus brièvement possible un point qui se présente comme sujet d'étude à la première section de cette importante assemblée, point qui devient pratique depuis quelque temps dans la section adoratrice nocturne que j'ai l'honneur immérité de présider, point d'une haute importance et qui, si le Congrès eucharistique y fixe son attention, peut contribuer grandement à ce que se développe de jour en jour une œuvre que nous, qui avons le bonheur de la connaître, nous ne pouvons jamais vanter assez et à laquelle il faut que nous consacrions tous nos efforts si nous devons nous montrer reconnaissants de l'immense faveur d'être durant la nuit les immédiats serviteurs du souverain dispensateur de tous les pardons.

Je veux parler de l'Adoration nocturne mensuelle, ou, à défaut de celle-ci, de l'adoration pendant les nuits solennelles de Noël, de la Fête-Dieu, du Jeudi-Saint, etc.

Il est hors de doute que, en établissant l'Adoration nocturne dans une contrée, on doit chercher à célébrer au moins une veillée mensuelle : c'est ainsi que l'exige un des principes fondamentaux de l'Œuvre. C'est l'organisation de l'Adoration nocturne dans la plupart des nations ; c'est aussi son intérêt pour qu'elle prenne des racines et acquière des conditions de fixité et de stabilité.

Cependant des difficultés locales s'imposent le plus souvent et ni le bon désir ni le zèle le plus actif ne sont capables de les surmonter. Quand il s'agit des peuples chez lesquels la piété n'est pas trop grande et qui ne se sentent pas disposés à accepter dans toute son intégrité une institution qui demande quelque sacrifice, comme il arrive dans notre chère œuvre, alors la célébration des veillées nocturnes aux fêtes principales peut être le moyen dont Dieu se sert pour porter à ce peuple l'inappréciable bienfait d'un esprit religieux qui le vivifie et le mène tout droit au chemin du bien puisque l'Adoration nocturne a le singulier privilège d'attirer d'une manière spéciale les hommes à la communion fréquente.

Il y a en outre une autre cause encore plus puissante qui empêche maintes fois de pouvoir célébrer la veillée mensuelle ; et c'est cette cause qui empêche vraiment d'établir, comme il serait à souhaiter, l'Adoration nocturne avec les conditions réglementaires en usage chez des peuples aussi religieux que le Galicien.

Bien des populations se trouvent éparpillées : quelques paroisses de deux ou trois cents personnes occupent une lieue de territoire et il va de soi que, la plus grande partie de la section étant à un grand éloignement de l'église, tous les paroissiens ne sauraient concourir une fois par mois et à un jour déterminé à passer la nuit au pied du Tabernacle. Voilà pourquoi le Conseil diocésain de l'Adoration nocturne de Lugo, en comprenant cela même et en cherchant à donner quelque satisfaction à ceux qui souhaitent veiller quelquefois près de l'autel durant les heures silencieuses où quelques-uns l'injurient et d'autres

l'oublient, en s'efforçant de procurer quelques nuits de satisfaction au Seigneur, a décidé de mettre en pratique les moyens convenables pour que, dans les fêtes principales, le Seigneur fût aussi honoré d'une manière singulière dans l'auguste mystère d'amour. Ce système a produit d'excellents effets, non seulement parce que les veillées susdites deviennent la plupart des fois solennelles et édifiantes, mais encore parce que les hommes s'attachent peu à peu à nos pratiques. Il résulte de là qu'après peu de temps on voit des hommes rustiques tout à fait instruits sur les prescriptions de la veillée nocturne, s'y affectionner et demander que l'on célèbre plus souvent les veillées plusieurs mois de l'année.

Quel a été le moyen dont le Conseil diocésain de Lugo s'est servi pour pouvoir mettre en pratique une telle pensée ? Eh bien ! Messieurs, c'est en recourant aux jeunes écoliers qui font partie de l'Adoration nocturne durant le cours d'études et parmi lesquels se sont distingués notamment ceux qui se préparent à la carrière du sacerdoce. De là la convenance de faire des recrues parmi les jeunes écoliers pour l'œuvre de l'Adoration. Pendant leurs vacances ils seront la semence qui répandra notre œuvre chérie, en servant de guides dans la pratique des veilles parmi leurs concitoyens qui ne tarderont pas à se montrer reconnaissants envers ceux qui leur font connaître une œuvre dont les résultats sont si satisfaisants.

Parmi les confrères adorateurs il y a une certaine émulation pour augmenter le nombre des membres adorateurs et il est fréquent de voir plusieurs d'entre eux mener à la veillée du Seigneur un grand nombre d'hommes de condition modeste, et ceux-ci passent la nuit contents et joyeux en compagnie de Jésus au Très Saint Sacrement de l'autel.

Si cela n'est pas encore suffisant et que l'on ne puisse le considérer praticable dans tous les diocèses, nous croyons d'un résultat très efficace que le Conseil diocésain,

ou à défaut le Conseil d'adoration du chef-lieu, adresse une invitation aux membres du clergé au moyen des bulletins pour qu'ils annoncent la veillée nocturne comme une des cérémonies des fêtes principales; et puisque l'ignorance d'une chose fait que celle-ci ne soit pas voulue, il est hautement convenable que n'importe quel associé adorateur déjà expérimenté s'offre à diriger la première veillée ou les premières. C'est ainsi que l'on évite en même temps d'adopter des pratiques qui ne sont pas trop conformes à l'esprit de l'Œuvre. De plus l'exemple exerçant très souvent son influence sur le résultat des bonnes œuvres, il est bon de rendre compte des veillées célébrées de la sorte, ainsi que du nombre de ceux qui y ont assisté et ont eu l'incomparable bonheur de s'approcher de la sainte Table ; et de dresser par diocèse un état des veillées qui ont lieu annuellement.

Par ce système, en plus d'avoir un moyen indirect et puissant de propagande d'Adoration nocturne, on éveille une sainte émulation qui produit d'abondants et d'excellents résultats pratiques.

Que de fois, en voyant que l'on réussit à établir l'Adoration nocturne dans un lieu où elle ne paraissait pas possible, nous nous sentons incités à travailler à l'établir ailleurs !

Je termine mon rapport. Daignez m'excuser si je ne l'ai pas fait plus lucidement et avec les conditions dues à une assemblée si importante, et votre indulgence étant si grande et votre considération si extraordinaire, permettez-moi de vous faire une demande, de vous adresser une prière. Puisque l'œuvre de l'Adoration nocturne est si populaire en Espagne, unissons nos prières pour que cette œuvre y soit un élément de régénération et demandons pour elle dans toutes nos veilles d'adoration au Dieu trois fois saint miséricorde et pardon.

Oui, travaillons avec ardeur à amener les hommes dans les églises pendant les nuits pour veiller le Seigneur de l'Eucharistie et ne cessons nos efforts que quand nous

verrons les hommes de tous les pays prosternés au pied du Tabernacle dire et répéter avec foi :

« Loué et adoré soit à jamais Notre-Seigneur Jésus-Christ au Très Saint Sacrement de l'autel! »

8

L'ADORATION NOCTURNE PAR PROFESSIONS

Rapport présenté par M. DOAL,
secrétaire des Œuvres eucharistiques de Lille.

L'une des causes principales de la crise sociale est sans contredit le manque d'organisation professionnelle. L'organisation professionnelle est un organisme nécessaire à une société solidement constituée. Les catholiques ont le devoir de la réclamer partout et en tous lieux ; leurs efforts, sagement combinés, doivent forcer le législateur à compléter l'œuvre inachevée commencée en 1884.

Sans attendre que nos gouvernants s'intéressent à cette question vitale, sachons, nous, nous en occuper plus pratiquement que par de stériles récriminations ; sachons mener les Associations professionnelles aux pieds du Souverain Maître afin qu'il les bénisse.

Les moyens sont nombreux, ici je ne veux en signaler qu'un seul : *l'Adoration nocturne par professions.*

A côté des pieuses veilles où chacun indistinctement sollicite pour l'Eglise, la France et la société les bénédictions dont elles ont tant besoin, ne serait-il pas utile de voir les hommes partageant le même travail quotidien, ayant les mêmes soucis et les mêmes désirs, se rassembler officiellement et en corps en face de l'Ostensoir

rayonnant et implorer pour leur métier ou leur profession les faveurs divines qui ne leur feront pas défaut ? Ainsi défileraient successivement et indifféremment par exemple les menuisiers, les cordonniers, les avocats, les bouchers, les notaires, les médecins, les orfèvres, etc., etc.

Ces pieux adorateurs, dont quelques-uns viendront parce qu'ils y verront les autres, se connaîtront mieux et noueront entre eux des relations utiles.

Réunis d'abord pour prier, ils s'uniront bientôt pour défendre leurs intérêts communs.

Un triple bien religieux, moral et matériel sera donc accompli. *Le syndicat chrétien des Employés du chemin de fer,* tout récent et déjà prospère, n'a pas d'autre origine. Ces adorations par professions, réalisées avec succès à Montmartre depuis peu de temps, prouvent leur possibilité.

Sans doute elles sont surtout réalisables dans les villes populeuses, mais, grâce aux progrès de l'industrie, les grandes cités ouvrières abondent sur notre sol européen.

Il suffit donc à un curé, à un vicaire ou à un religieux de choisir soit une église, soit — pour éviter les froissements — une chapelle où se fait déjà l'adoration, de relever sur un *Bottin* les noms de la profession désignée, puis de les inviter par lettre ou mieux dans une visite.

On choisira de préférence la veille de la fête patronale de la Corporation, saint Eloi, saint Nicolas, saint Fiacre, saint Jean devant la porte Latine.

Menée avec intelligence et persévérance une telle œuvre doit réussir.

VŒU

Le Congrès émet le vœu que, dans les grandes villes et partout où c'est possible, on suscite des nuits d'adoration par professions. La veille des fêtes patronales des corporations sera choisie de préférence.

9

L'ŒUVRE DE L'ADORATION NOCTURNE

DANS LE DIOCÈSE DE BAYONNE

Rapport de M. l'abbé POEY, aumônier des Dominicaines de Pau.

Messeigneurs,
Monsieur le Président,
Messieurs,

Plus d'une fois déjà nous avons eu à traiter certains sujets dans divers Congrès catholiques. Aucun n'a eu pour nous un attrait semblable à celui qui nous a été confié par M. le Président du Comité de l'Adoration nocturne de Paris.

Nous avons reçu mission de vous dire ce que cette œuvre est dans notre diocèse de Bayonne : son histoire, ses résultats, son organisation. C'est ce que nous allons essayer de faire en mettant sous vos yeux les détails scrupuleusement historiques de ce triple point de vue et avec la conviction qu'ils pourront être utiles aux diocèses ou l'Adoration nocturne n'est pas encore établie.

I. — Histoire de l'Adoration nocturne.

A n'en pas douter la divine Providence avait sous ce rapport des desseins particuliers sur notre diocèse. Depuis une trentaine d'années déjà, l'Adoration perpétuelle de jour y prospérait avec un succès des plus consolants ; mais l'Adoration nocturne y était encore inconnue lorsque soudain se trouvèrent réunis les éléments capables de la rendre populaire. Ici qu'on nous permette un souvenir personnel.

C'était le 2 mars 1888. Dans une des principales rues

de Pau nous sommes abordé par un homme dont plus d'une fois nous avions entendu prononcer le nom, mais dont la personne nous était encore absolument inconnue. Apôtre fervent des œuvres eucharistiques, il avait vécu de longues années auprès d'un saint prélat : Mgr de Ségur, dont il fut toujours le fidèle serviteur. Cet homme, cet apôtre, ai-je besoin de le dire, puisque déjà vous l'avez nommé, c'était « le bon M. Méthol. »

Sa parole ardente et convaincue, l'accent de piété et de franchise qui la caractérisait ne tardèrent pas à gagner toute notre sympathie.

— Monsieur l'aumônier, nous dit-il, j'ai vu tout à l'heure Mgr l'Evêque [1], et de sa part — en attendant qu'il vous en parle lui-même — je viens solliciter votre concours pour une œuvre.

Vivement intrigué : — De quoi s'agit-il donc ?

— D'une chose très importante : de l'organisation de l'œuvre de l'Adoration nocturne dans le diocèse de Bayonne, qui a déjà été précédé dans cette voie par plusieurs autres.

Cette œuvre sourit à Sa Grandeur qui jadis l'avait établie dans son ancienne paroisse de Sèvres. Elle serait heureuse de la voir organisée parmi nous ; mais ne connaissant pas encore assez les paroisses de son Eglise, Elle laisse à ce sujet pleine liberté à MM. les curés, se contentant de faire des vœux ardents pour son complet succès.

— Et vous croyez que cette œuvre n'aura pas à lutter contre des obstacles insurmontables ?

— J'en suis absolument convaincu. Je me porte garant du pays basque, car je connais bien mes compatriotes, leur foi énergique, leur dévouement pour les œuvres eucharistiques. Si le Béarn répond avec le même empressement aux désirs de Mgr l'Evêque, le succès sera éclatant.

[1] Mgr Fleury-Hottot.

Sans partager absolument l'optimisme national de notre ardent interlocuteur, nous donnâmes sans réserve notre adhésion à une si belle œuvre, trop heureux de nous conformer aux désirs de l'aimable Prélat et de concourir, quoique dans une bien modeste mesure, à la gloire de Notre-Seigneur.

Le *Bulletin Catholique,* dont la direction à cette époque était entre nos mains, commença par faire connaître l'œuvre, ses avantages et les moyens de l'organiser. Cela suffit pour faire inaugurer presque immédiatement l'Adoration nocturne.

La communauté des Prêtres du Sacré-Cœur de Notre-Dame de Betharram, fidèle aux enseignements et aux exemples personnels de son fondateur le Vénérable P. Garicoïts, eut l'honneur d'entrer la première dans ce mouvement eucharistique. L'Adoration nocturne y fut célébrée avec l'éclat incomparable que revêtent les fêtes liturgiques dans ce sanctuaire béni de la Reine des Cieux.

Ce début était à lui seul une véritable bénédiction pour la diffusion de l'œuvre dans le diocèse et le plus favorable des présages. N'est-ce pas Marie qui conduit facilement à Jésus, *ad Jesum per Mariam ?* N'est-ce pas à N.-D. des Victoires de Paris qu'a été inaugurée l'Adoration nocturne qui a pris de là un si merveilleux essor ?

Les deux paroisses de St-Martin et de St-Jacques de Pau donnèrent elles aussi un magnifique exemple, et elles furent suivies bientôt par plusieurs autres, dans les archiprêtrés d'Orthez, d'Oloron et de Mauléon.

Ces premiers succès semblaient devoir s'accentuer de plus en plus lorsqu'un événement douloureux, la mort du regretté Mgr Fleury-Hottot, parut un moment les compromettre.

Les nouveaux vicaires capitulaires crurent devoir modifier l'ordre des exercices de l'adoration perpétuelle précédée de la veillée de nuit. Par une ordonnance insérée dans l'*Ordo* diocésain de 1890, cette dernière

cérémonie fut transférée à la nuit qui suit l'Adoration du jour.

Dieu nous garde de critiquer le moins du monde cette décision bien inattendue et surtout de soupçonner la sympathie de l'administration diocésaine, durant cette période, pour l'Adoration nocturne. Cependant, tout en nous inclinant respectueusement devant cette ordonnance, nous en vîmes facilement les fâcheuses conséquences et l'œuvre nous parut singulièrement compromise.

Nos prévisions ne se réalisèrent que trop. Comment aurait-il pu en être autrement ? Etait-il facile, était-il même possible d'obtenir du clergé paroissial et des fidèles fatigués par l'adoration du jour, surmenés peut-être par les innombrables prières, cantiques et autres occupations de cette solennité, de se soumettre à une veillée de nuit, alors que le repos devenait une plus urgente nécessité ? Exiger l'adoration nocturne dans ces conditions, c'était la rendre moralement impossible, peut-être même condamner l'œuvre à une ruine certaine ; en tout cas, l'éclipse qu'elle subit durant près d'un an fut complète, totale.

Mais l'épreuve, si elle est la pierre de touche indispensable des bonnes œuvres, en est aussi bien souvent le sceau qui les consacre et le principe qui leur infuse une nouvelle vie.

L'Adoration nocturne ne devait pas tarder à prendre un nouvel essor. Le successeur de Mgr Fleury-Hottot, dont la tendre dévotion à la sainte Eucharistie était connue dans notre diocèse avant son arrivée, fut heureux de lui manifester son dévouement.

Mgr Jauffret, dès les premiers jours de son installation sur le siège de saint Léon, n'a pas négligé une occasion d'en développer les progrès. Tout en laissant à son clergé liberté entière au point de vue de l'adhésion à cette œuvre, il témoigne sa vive satisfaction à ceux qui ne reculent point devant les difficultés et même les sacrifices. Maintes fois le *Bulletin* du diocèse, organe et interprète fidèle de la pensée épiscopale, a publié sur

ces émouvantes cérémonies des comptes rendus très élogieux ; chaque année, un coup d'œil sur les résultats obtenus résume le mouvement religieux qui s'est produit à cette occasion. C'est en même temps un remerciement aux paroisses fidèles à la veillée de nuit devant le Saint Sacrement et un encouragement donné à celles qui ne sont pas encore entrées dans cette voie.

Grâce à cette publicité si autorisée, l'œuvre a été de plus en plus connue ; les moyens de l'organiser sont devenus populaires. A l'heure actuelle on peut sérieusement espérer que le nouveau gage de sympathie donné par Mgr l'Evêque aux œuvres eucharistiques en fondant parmi nous un comité chargé de les promouvoir, leur donnera un plus vigoureux élan dont l'heureuse influence rayonnera sur toutes les parties du diocèse sans exception.

*
* *

D'aucuns trouveront peut-être que nous laissons bien dans l'ombre certaines paroisses très importantes qui sans doute ont dû s'empresser de correspondre aux désirs des premiers Pasteurs du diocèse. Nous regrettons sincèrement de ne pouvoir citer jusqu'ici, dans la liste des paroisses dévouées à l'Adoration nocturne, celles qui par leur primauté devraient précéder toutes les autres. Si elles brillent, ce n'est point par leur adhésion, mais par leur abstention.

Comment expliquer ce mystère ? Ce n'est pas nous qui nous chargerons d'en trouver la clef. Cependant nous ne voulons pas désespérer. Les plus dignes, dit-on, marchent les derniers à la procession ; espérons que sans tarder on les verra entrer avec éclat elles aussi dans le cortège de celles qui les ont précédées dans la voie de ces magnifiques manifestations religieuses. D'avance nous saluons ce spectacle réconfortant. Ce sera un précieux exemple donné à bien des localités qui se retranchent derrière

cette abstention pour ne pas organiser l'Adoration nocturne.

Nous sommes heureux cependant de constater que le pays basque est déjà entamé. Plusieurs paroisses ont imité celles du Béarn, et célèbrent l'Adoration nocturne avec un tel succès que leurs pasteurs, en présence des résultats obtenus, en sont devenus les chaleureux apôtres, au risque de déplaire à certains confrères qui sont encore sous l'influence d'un préjugé ou plutôt d'une crainte dont nous devons dire ici un mot.

Depuis plus de trente ans l'Adoration perpétuelle instituée par Mgr Lacroix d'impérissable mémoire est célébrée dans toutes les parties de notre vaste diocèse, mais dans le pays basque surtout, avec un éclat et une édification admirables. C'est le jour le plus solennel de l'année. Le nombre des communiants, parmi lesquels beaucoup d'hommes, est extraordinaire à une des messes spéciales de la matinée. On est émerveillé rien qu'à voir ce spectacle touchant dont l'éloquence est supérieure à celle des plus beaux discours, et en particulier l'entrain qui préside aux exercices du matin et du soir.

Aussi MM. les curés sont particulièrement jaloux de conserver à cette solennité son caractère de manifestation grandiose. Ils craignent que l'Adoration nocturne par son éclat ne nuise à celui de l'Adoration du jour et que le nombre des communions de la nuit ayant été considérable, le chiffre des communions de la messe solennelle ne soit diminué d'autant.

Tout en respectant cette manière de voir, en apparence fondée, nous ne saurions à aucun degré la partager. Si elle explique jusqu'à un certain point les hésitations de nos excellents et vénérés confrères basques, elle ne saurait le moins du monde les justifier. Si — comme l'expérience le démontre assez éloquemment — l'Adoration nocturne augmente considérablement le chiffre des communions d'hommes, favorise la ferveur pendant toute la journée et produit des bienfaits extrêmement précieux,

comme nous allons le démontrer tout à l'heure ; loin de redouter cette influence, il n'y a qu'à la bénir et l'utiliser [1].

II. — Résultats de l'Adoration nocturne.

S'il faut juger de l'arbre par ses fruits et d'une œuvre par les bienfaits dont elle est la source ou l'occasion l'Adoration nocturne a droit à une place d'honneur dans l'estime et le dévouement de tous ceux qui pèsent au poids de l'éternité la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Longue serait la liste des faveurs célestes et même temporelles obtenues dans les paroisses par ce moyen si influent sur le Cœur de Jésus. Nous pouvons les grouper sous cette triple dénomination : 1° grâces d'*illumination ;* 2° grâces de *conversion ;* 3° grâces de *rénovation.*

*
* *

Graces d'illumination. — Elle procure aux intelligences des lumières précieuses au point de vue des convictions religieuses et de la vie chrétienne. L'Adoration nocturne n'aurait que ce seul avantage qu'elle serait digne de l'adhésion universelle, de la sympathie de tous les

[1] Plus d'une fois nous avons reçu sur ce point des objections qui ne sont guère sérieuses. Parmi les moins faibles nous en avons trouvé une qu'un digne curé du Labourt formulait ainsi : « Vous ne pensez donc pas aux graves inconvénients qu'il *peut* y avoir à célébrer l'adoration pendant la nuit ? » — Oui, cher confrère, en tout il *peut* y avoir des inconvénients et si vous voulez pousser la logique jusqu'au bout vous supprimerez la messe de minuit à Noël, la prière du soir à l'église, les exercices du mois de Marie, des retraites, des missions, etc. On ne saurait donc donner que des arguments sans la moindre valeur contre l'adoration nocturne. Aussi bien la question se pose bien simplement. Cette œuvre est-elle vraiment utile ? Est-elle agréable à Notre-Seigneur ? Exerce-t-elle une réelle influence pour la rénovation de la foi dans les paroisses ? Si oui — et cela est certain — pas d'hésitation possible. Il y a là une véritable source de grâces mises à notre disposition par le divin Rédempteur et qu'on ne saurait négliger sans contrister son Cœur adorable.

catholiques en général, et de ceux qui ont reçu mission d'évangéliser les âmes en particulier. A notre humble avis, basé sur une longue expérience, il n'est pas de circonstance plus favorable, de moyen plus pratique et plus fécond pour éclairer les âmes, les nourrir de la manne substantielle de la doctrine divine et faire évanouir les préjugés les plus invétérés.

Durant ces heures bénies passées dans le temple saint, au moment où tout respire le recueillement, en face de l'autel extraordinairement décoré et brillamment illuminé, sous les regards du divin Maître contemplant lui aussi les vaillants chrétiens qui font preuve de cette « bonne volonté » à qui ont été promis les bienfaits de la « paix » au soir de la première adoration nocturne dans l'humble étable de Bethléem, l'étoile des divins enseignements brille pour eux d'un éclat particulier. Comment l'esprit des adorateurs pourrait-il rester fermé aux lumières de toute sorte que produisent les instructions et les méditations, alternant sans cesse avec les chants sacrés, les amendes honorables, les actes de réparation et d'action de grâces !

Aussi bien Notre-Seigneur, cette lumière venue ici-bas pour éclairer tous les hommes, n'est-il pas heureux à son tour de faire éprouver à ceux qu'il considère comme ses amis de choix les trésors de ses surnaturelles lumières ? En voyant autour du trône de gloire qui lui a été élevé en cette circonstance, ces hommes accourus de loin, bien souvent malgré les intempéries de la saison, lui former une couronne d'honneur, il ne peut évidemment s'empêcher de faire rayonner dans leurs âmes les célestes clartés de sa doctrine sublime, leur faciliter l'intelligence parfaite des vérités développées à cette heure par les ministres de sa parole.

Non, jamais heure plus propice pour rappeler aux adorateurs les devoirs parfois négligés, peut-être même oubliés de la vie parfaitement chrétienne. Quelle occasion favorable pour un pasteur des âmes qui, mieux que per-

sonne, connaît leurs besoins, pour faire entendre des vérités nécessaires avec toute l'autorité qu'elles tirent de sa mission ! Quel accent de persuasion donne à sa parole la conviction que le Pasteur par excellence ne demande qu'à combler ses chères brebis de ses dons les plus privilégiés ! Pas un mot qui ne soit pour ainsi dire une semence de vérités pratiques ; les réflexions les plus sévères sont docilement reçues et telle observation et reproche qui, dans une autre circonstance, eussent peut-être causé de cruelles blessures, sont en ce moment des remèdes véritablement réparateurs.

Nous voudrions pouvoir nommer ici un éminent pasteur de notre diocèse qui saurait confirmer la vérité de ce que nous venons d'affirmer. Un des premiers à donner son adhésion à l'œuvre de l'Adoration nocturne il a pu, durant neuf années, en expérimenter l'influence heureuse pour les hommes de sa paroisse. Durant cette nuit bénie, il ne cessait d'avoir, avec eux, sous forme d'instructions tour à tour familières et élevées, paternelles et sévères, des entretiens cœur-à-cœur, parfois émus et touchants, éloquents toujours. Il disposait ainsi admirablement leurs âmes aux bienfaits de la confession et de la communion et nous ne sortons certainement pas des limites de la plus scrupuleuse vérité en disant que son apostolat, durant cette seule veillée, avait plus de résultat que les exercices prolongés d'une mission de plusieurs semaines. Aussi avons-nous la conviction bien fondée que le nouvel archiprêtre d'Orthez n'oubliera pas de sitôt les consolations éprouvées, en cette circonstance, par l'ancien curé-doyen de Morlaàs.

* * *

Graces de conversion. — C'est la conséquence inévitable des grâces dont nous venons de parler. A cette heure solennelle, le Dieu de l'Eucharistie exerce une influence spéciale, non seulement sur les intelligences, mais encore sur les volontés ; après avoir illuminé l'esprit, il touche

le cœur, la grâce est désormais victorieuse et le pécheur vaincu par sa céleste puissance se jette aux pieds du ministre des divines miséricordes.

Ici nous n'avons que l'embarras du choix en fait de ces victoires de la grâce. Le cadre restreint de ce modeste travail ne nous permettant point les détails nombreux, bornons-nous à raconter le fait suivant ; il suffit pour donner une idée de tous les autres.

C'était pendant l'hiver 1894. La paroisse Saint-Jacques de Pau célébrait l'Adoration nocturne avec le traditionnel éclat que revêtent dans cette église les grandes solennités du cycle liturgique.

Vers une heure du matin un bourgeois attardé — probablement un habitué des cafés — passait sur la place. Intrigué par les chants et les invocations dont l'écho parvient à son oreille, il franchit le seuil du temple saint.

Un spectacle qui était loin de lui être familier s'offre à ses regards. Il s'avance sans presque s'en apercevoir, poussé pour ainsi dire par une main invisible, vers la balustrade du sanctuaire où sont groupés des hommes nombreux, appartenant à toutes les classes de la société. Grande est sa surprise à voir ces messieurs et ces ouvriers réunis dans un même sentiment de foi, de prière et de réparation et sans le moindre sentiment de respect humain.

Il ne pouvait détacher ses regards de ce tableau si insolite pour lui, lorsque soudain il s'aperçoit d'un va-et-vient qui se produit entre le sanctuaire et la sacristie.

— Que vont-ils donc faire là ces hommes ? se demande-t-il silencieusement. Et, se faisant lui-même une réponse empruntée à un ordre d'idées probablement plus familier : Ils vont boire du vin blanc, se dit-il. Si j'allais en faire autant !

Sitôt pensé sitôt fait. Notre homme pénètre dans la sacristie, mais de vin blanc pas la moindre trace, pas même le moindre petit verre pour l'orienter. Il cherchait un peu partout lorsque soudain, d'un coin de la sacristie

où il entendait les confessions, un pieux enfant de Saint-François allant vers lui :

— Que cherchez-vous, brave homme ? lui dit-il.

— Le vin blanc, parbleu !

— Le vin blanc ? ce n'est guère le lieu ni l'heure d'en boire.

Allons, rassurez-vous, un autre vin vous attend : le cordial régénérateur de la grâce. Vous vouliez imiter les autres en ce qu'ils ne faisaient point, vous allez les imiter en ce qu'ils font, c'est-à-dire vous confesser.

— Vous plaisantez ? Ah ! pour ça, mille fois non ! Voilà plus de cinquante ans que je n'en use pas.

— Raison de plus, répliqua le zélé religieux, devenant de plus en plus pressant. Il faut réparer le temps perdu, l'occasion est unique. Allons ! pas d'hésitation ; exécutez-vous.

En même temps le Père poussait notre bourgeois un peu décontenancé vers le prie-Dieu où, sans presque s'en apercevoir, il se trouva bientôt à genoux.

Que se passa-t-il alors entre le ministre de Dieu et ce pénitent improvisé ? Dieu et ses anges le savent. Mais ce qui était visible pour tous, c'est que l'amateur de vin blanc rentrait radieux de bonheur dans le sanctuaire où il resta avec les autres adorateurs jusqu'au dernier moment fixé pour les hommes.

Vers cinq heures, il retournait à la sacristie où le Père franciscain continuait toujours à purifier les âmes.

— Mon Père, je viens de nouveau vous remercier.

— Et qu'allez-vous faire maintenant ?

— Revêtir mes plus beaux habits.

— Pourquoi faire ?

— Pour assister à tous les exercices du matin et du soir de cette solennité dont le prêtre vient de nous parler. J'entends désormais vivre en bon chrétien et être fidèle à tous les devoirs que cette vie impose. »

Nous croyons donc ne rien exagérer en affirmant que l'Adoration nocturne est un moyen extrêmement puissant

pour ramener les âmes égarées à Dieu, réchauffer le zèle de celles qui lui sont demeurées fidèles.

Du reste les sacrifices que cette manifestation de foi impose, les sympathies qu'elle trouve dans le cœur de Jésus sont le gage de ses bénédictions les plus privilégiées. Aussi croyons-nous qu'à l'heure actuelle l'Adoration nocturne peut exercer une très heureuse influence de conversion même dans les paroisses les plus déshéritées au point de vue des pratiques religieuses.

Les pasteurs zélés dont les efforts variés auront plus d'une fois échoué en essayant plusieurs autres moyens de conversion trouveront dans celui-ci, nous en avons la profonde conviction, un puissant élément de succès.

Aussi nous permettons-nous d'insister respectueusement auprès de nos vénérés confrères pour leur faire adopter ce moyen si efficace de rénovation religieuse dans les paroisses confiées à leur sollicitude pastorale.

*
* *

GRACES DE RÉNOVATION. — Lorsque les intelligences sont illuminées par les radieuses clartés de la foi qui en chassent les erreurs et les préjugés, les cœurs touchés par les divins attraits de la grâce, on peut affirmer que l'œuvre de l'Esprit-Saint qui *renouvelle* la face de la terre est accomplie. Aussi la transformation ne tardera-t-elle pas à se manifester dans la fidélité des paroissiens aux devoirs de la vie chrétienne, et principalement dans l'accomplissement du devoir pascal. Ecoutons à ce sujet un excellent pasteur d'une paroisse où ce dernier devoir était assez négligé.

« Dieu soit loué, écrivait-il ; il y a quelques mois, je songeais, mais non sans des appréhensions bien fondées, à organiser dans ma nouvelle paroisse l'Adoration nocturne que j'avais été si heureux de célébrer dans celle que je venais de quitter. Je me demandais si tenter cette entreprise n'était pas courir au-devant d'un échec.

« Le Ciel a béni ma persévérance et mes efforts. Le succès a dépassé tout ce que j'aurais pu espérer. A Pâques, une quarantaine d'hommes seulement avaient accompli leur devoir ; le soir de l'Adoration nocturne, une centaine se sont présentés à la Table Sainte ; la solennité du jour n'a jamais été si brillante... »

Puissent ces lignes réconforter le courage et stimuler le zèle de certains de nos vénérés confrères !

Le R. P. Tesnière, Président. — Pourriez-vous bien nous dire, Monsieur le Rapporteur, quels sont par paroisses les résultats obtenus, c'est-à-dire indiquer le chiffre de celles qui, chaque année, célèbrent l'Adoration nocturne?

M. le Rapporteur. — Ce nombre, mon T. R. Père, s'élève à une moyenne de 35 paroisses environ. Si l'on considère l'ensemble du diocèse de Bayonne, ce chiffre peut paraître relativement modeste, mais il convient de faire observer, pour apprécier impartialement cette situation, que toutes les parties de notre département ne sont pas encore entrées dans le mouvement eucharistique. Il y en a même une : le pays basque, qui s'est montrée, au début, comment dirai-je?... un peu réfractaire... à l'Adoration nocturne [1]. Néanmoins, de ce côté encore, il se produit un mouvement qui autorise les meilleures espérances pour l'avenir.

Mgr Jauffret, évêque de Bayonne. — Je tiens à constater que j'ai conduit, il y a trois ans, 5.000 hommes basques au sanctuaire de N.-D. de Lourdes. (Applaudissements.)

M. le Rapporteur. — Ce que vous venez de dire, Monseigneur, loin de contredire ce que j'avance, le confirme au contraire pleinement. Si nos excellents compatriotes du pays basque sont si dévots à Marie, ils doivent l'être

[1] Nous sera-t-il permis de faire observer que nous écrivons ici une page d'histoire du diocèse? A ce point de vue l'unique pensée qui doit nous inspirer ce n'est point la préoccupation d'être agréable ou désagréable à n'importe qui, mais le souci exclusif de la vérité historique et de la critique historique qui exigent que les faits soient présentés, non tels qu'ils devraient être, mais tels qu'ils sont.

aussi davantage à Notre-Seigneur. Si les pèlerinages de Lourdes trouvent chez eux des échos si enthousiastes, à plus forte raison l'Adoration nocturne ne saurait les laisser indifférents. Aussi peut-on concevoir l'espoir bien fondé que, grâce à la sympathie dont Votre Grandeur veut bien honorer l'Adoration nocturne, cette œuvre deviendra prospère dans toutes nos paroisses. (Applaudissements.)

III. — Organisation de l'Adoration nocturne.

C'est le point le plus important peut-être de notre travail. Le succès d'une œuvre — avons-nous besoin de l'affirmer — dépend de son organisation. Plus les bases sont solides, plus l'édifice est fort contre les obstacles; plus les éléments sont harmonieusement combinés, plus sa vie est intense et durable. Il ne saurait en être autrement de l'œuvre de l'Adoration nocturne.

Sans prétendre tracer des règles absolument immuables pour tous les pays en général et chaque paroisse en particulier, nous croyons devoir résumer ici dans un tableau d'ensemble les principaux traits de la physionomie de cette œuvre dans le diocèse de Bayonne avec l'espoir bien fondé que ces indications seront utiles à bon nombre d'autres lorsque nous aurons exposé brièvement ce qui doit être fait en cette circonstance avant, pendant et après l'Adoration nocturne.

***

Avant l'Adoration nocturne. — Inutile assurément d'insister sur la nécessité d'une préparation préalable qui peut se faire par divers moyens dont voici les principaux :

1° *Exhortations en chaire.* — Elles doivent être commencées plusieurs semaines à l'avance. On ne saurait trop exciter le zèle des hommes, et pour cela il est nécessaire de mettre en évidence la grandeur, les avantages spirituels et même temporels de l'Adoration nocturne. C'est aussi le moment, si elle n'est pas déjà faite, de

procéder à la liste des adorateurs distribués par groupes, qu'il est bon d'afficher à la porte de l'église.

2° *Lettres d'invitations personnelles.* — L'efficacité de ce moyen est incontestable. Les fidèles qui sont l'objet d'une invitation spéciale en sont légitimement fiers. La plupart se considèrent comme moralement obligés de répondre à l'appel de leur pasteur et à se rendre à l'heure indiquée au poste d'honneur assigné.

La formule de cette lettre peut varier suivant les circonstances de temps, de lieux et de personnes et les nécessités spéciales des paroisses. Nous nous permettons de donner ci-après un spécimen du genre :

« Cher et bien-aimé Paroissien,

De la part de Notre-Seigneur, qui veut bien nous réserver, à l'occasion de l'Adoration perpétuelle célébrée le ...... dans notre paroisse, des grâces particulières, en mon nom personnel et en qualité de votre pasteur, je viens vous inviter à participer de ...heures à ...heures à la veillée de nuit qui précédera cette solennité.

Je fais donc appel à vos sentiments religieux en vous priant de vous réunir pour célébrer l'Adoration nocturne à plusieurs autres chrétiens qui seront heureux de lui prêter le concours de leur présence et de leur foi catholique en formant une couronne d'honneur au Dieu de la sainte Eucharistie.

Si vos devoirs de citoyen français vous trouvent toujours sur le chemin de l'empressement et de l'exactitude, vos devoirs de chrétien ne vous trouveront pas, j'en ai l'espoir bien fondé, moins fidèle et moins empressé. C'est vous dire que je compte sur votre exactitude au rendez-vous que je vous donne auprès du Dieu qui rend les âmes vertueuses et les nations fortes.

Veuillez agréer, cher et bien-aimé paroissien, l'expression anticipée de ma reconnaissance et de mon paternel dévouement en Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

3° *Concours des âmes chrétiennes.* — Il est indispensable,

du moins extrêmement utile à MM. les Curés, surtout lorsqu'il s'agit des personnes qui vivent en dehors des pratiques religieuses. Les exhortations données du haut de la chaire ne sauraient atteindre que les auditeurs et non ceux qui ne fréquentent point l'église.

Mais il n'est guère de famille où l'on ne puisse trouver quelques membres disposés à exercer un apostolat de persuasion et d'entraînement. Ils se font à leur tour les messagers de la bonne nouvelle. Ces zélateurs ou zélatrices peuvent tenter des démarches interdites ou du moins difficiles au pasteur d'une paroisse, insister même après des premiers refus. Sur ce point nous pourrions citer des faits extrêmement consolants.

A un autre point de vue qui n'est pas à dédaigner en matière d'organisation d'une cérémonie de ce genre, ce concours peut être d'une grande utilité. Sans parler de certaines dépenses inévitables, les frais d'illumination durant la nuit et le jour sont relativement considérables et les ressources de la Fabrique parfois moins que médiocres sont souvent insuffisantes. La générosité chrétienne sollicitée un peu partout doit donc y suppléer.

Cette générosité notre diocèse en a plus d'une fois bénéficié. L'apôtre de cette œuvre parmi nous, à qui revient presque exclusivement le mérite du succès de l'Adoration nocturne dans le Béarn, a eu la bonne pensée de faire appel, pour les frais de luminaire des adorations nocturnes, à bon nombre d'âmes généreuses de Paris, qui inscrivent chaque année dans leur budget une certaine somme destinée à cet objet. Grâce à ce concours il a pu être distribué aux paroisses peu fortunées une petite somme pour couvrir ces frais, et le chiffre de ces libéralités dans l'espace des dix dernières années forme déjà la somme respectable de 5.000 francs.

Un moyen aussi efficace que légitime d'obtenir ces ressources c'est d'offrir chaque adoration nocturne à l'intention du généreux donateur qui sollicite, tantôt la réussite d'une entreprise, tantôt la guérison d'un malade.

la conversion d'un pécheur, le succès d'un examen, etc. Chose merveilleuse et non pas étonnante, la plupart de ces intentions sont généralement exaucées. Un fait seulement à ce sujet.

Il y a trois ans, la T. R. Mère générale d'une grande congrégation religieuse de la capitale visitait avec une assistante les diverses maisons de son ordre fondées dans l'Amérique du Nord. Atteintes par une maladie épidémique très dangereuse qui régnait en ce moment dans la contrée, leur situation, de l'avis des médecins, était extrêmement grave. Elles ne désespèrent point cependant. Mettant en Dieu toute leur confiance elles promirent par vœu d'offrir une somme assez abondante en faveur des adorations nocturnes du diocèse de Bayonne si le mal disparaissait. Deux jours après, comme par enchantement, la guérison était complète, les deux pieuses religieuses purent rentrer en France en bonne santé.

Signalons encore la voiture dite du St-Sacrement exclusivement destinée, par un négociant de Pau, à conduire un petit renfort d'adorateurs palois qui, à 30 kilomètres à la ronde, prête un concours précieux aux paroisses où l'Adoration perpétuelle est célébrée pour la première fois.

4° *La prière de tous.* — D'abord celle du pasteur qui est par excellence l'homme de la prière. C'est au succès de l'Adoration nocturne qu'il doit l'offrir bien souvent. Nous connaissons un vénérable curé qui, souvent, passe la nuit entière devant le Saint Tabernacle, faisant son adoration nocturne pour le succès de l'Adoration de nuit annuelle. Les paroissiens qui aperçoivent la lueur des cierges à travers les vitraux, profondément édifiés, disent ces paroles bien connues dans la paroisse : « Ce soir, c'est l'Adoration nocturne de M. le curé. »

Cette cérémonie étant une source de grâces précieuses, il n'est pas d'obstacle que l'ennemi de tout bien ne cherche à lui susciter. Pour les surmonter, les secours surnaturels et par conséquent la prière sont indispensables.

C'est donc le bataillon de la prière qu'il faut organiser pour déjouer son astuce et ses efforts.

Adressons-nous par conséquent aux âmes pieuses, dévouées, et principalement aux âmes innocentes et pures des jeunes enfants. Groupons-les autour de nos saints Tabernacles, parlons-leur en termes chaleureux de l'Adoration nocturne. Ce sera déjà une première initiation à cette œuvre qu'ils apprendront à aimer de bonne heure pour y participer plus tard.

*
* *

Pendant l'Adoration nocturne. — Le moment solennel est arrivé, la sainte veillée va commencer. Quelle est l'heure la plus favorable pour le début? Il a lieu ordinairement à 8 heures dans notre diocèse. La paroisse entière peut, pendant deux heures, assister aux divers exercices de cette première partie de l'Adoration nocturne. Voici dans quel ordre les diverses cérémonies sont célébrées :

1° Exposition du T. S. Sacrement suivie des Vêpres de cette fête ou des Complies.

2° Procession dans l'intérieur de l'église.

3° Chant des litanies des Saints avec les oraisons correspondantes.

4° Instruction sur les intentions diverses de l'Adoration nocturne.

5° Chants de cantiques.

6° Récitation du chapelet s'il y a lieu.

A 10 heures précises, les femmes se retirent et l'Adoration nocturne est exclusivement réservée aux hommes. Il est très utile, après les avoir groupés dans le sanctuaire même ou autour de la balustrade, de débuter par quelque cantique entraînant. Le chant du *Credo,* si les adorateurs sont assez nombreux, produit à cette heure un effet grandiose.

Commence ensuite la récitation du Rosaire qui sera

durant toute la nuit une guirlande autour de laquelle viendront s'épanouir les fleurs de piété aux parfums les plus balsamiques.

Chaque dizaine est précédée de quelques pieuses et pratiques réflexions, sur la partie méditée des mystères joyeux, douloureux ou glorieux ; elle est suivie du chant du *Parce Domine,* de quelques strophes de l'*Ave maris stella, Cor Jesu sacratissimum, etc...*

Après les cinq dizaines de chaque mystère, on peut faire une amende honorable ou une consécration au Sacré-Cœur de Jésus, chanter quelques cantiques en harmonie avec la solennité, etc., etc.

Pour stimuler davantage la ferveur des adorateurs, il est très utile de donner aux diverses dizaines du Rosaire une intention spéciale. On prie donc pour le bien spirituel et temporel de leurs familles, les malades, la conversion des pécheurs de la paroisse, le Souverain Pontife, Mgr l'Evêque, le clergé paroissial, le diocèse, la France catholique, le triomphe de l'Eglise, etc., etc.

Cependant les confesseurs sont à leur poste pour réconcilier les pénitents avec Dieu. Les heures bénies s'écoulent rapidement. Après minuit commencent les séries des communions précédées d'une allocution de préparation immédiate et suivies d'une autre en action de grâces pour inspirer de saintes et généreuses résolutions.

A 4 heures, le prêtre monte à l'autel pour célébrer le saint sacrifice et distribuer encore la manne eucharistique. A 5 heures, l'Adoration nocturne des hommes prend fin. Ils sont remplacés par les femmes chrétiennes jusqu'à 7 heures, moment de la messe solennelle.

Dans notre ville de Pau les enfants de Saint-François sont chargés de ces deux heures d'adoration qui ont une physionomie spéciale et très édifiante. Plus de 500 femmes tertiaires accourent comme les saintes femmes de l'Evangile, de très bonne heure, *valde mane,* au rendez-vous déjà donné par le Père franciscain qui les dirige et célèbre en ce moment la sainte messe.

Telle est parmi nous l'Adoration nocturne. Ce que nous venons d'en dire, malgré son imperfection, nous semble suffisant pour la recommander aux âmes chrétiennes et engager surtout les vénérés confrères du ministère paroissial à organiser au sein du troupeau confié à leur sollicitude pastorale une œuvre qui peut si bien éclairer les esprits, convertir les cœurs, renouveler l'esprit chrétien si menacé de nos jours.

D'aucuns, nous le savons, auraient bien le désir de recourir à ce moyen précieux de sanctification paroissiale; mais leur sainte ambition rêve de grands horizons et ils reculent devant la perspective d'un succès très modeste. On croit qu'il n'y a pas d'Adoration nocturne si la plupart des hommes n'y participent point. C'est une erreur absolue. Assurément il est à souhaiter que le nombre des adorateurs de nuit soit très considérable : la manifestation sera d'autant plus grandiose et plus nombreuses les faveurs célestes ; mais il n'en est pas moins vrai de dire, et nous tenons à le proclamer instamment, l'Adoration nocturne a lieu alors même qu'une trentaine d'adorateurs seulement, soit cinq par heure, ont participé à ces pieux exercices : la prière, l'adoration, la réparation, etc. C'est après tout l'essentiel. Le divin Sauveur a été loué, glorifié et invoqué toute la nuit ; il n'en faut pas davantage pour que l'Adoration nocturne soit réalisée dans le sens le plus complet du mot. Si les proportions ont été modestes, celles de la reconnaissance du Cœur de Jésus n'en seront pas le moins du monde amoindries.

*
* *

Après l'Adoration nocturne. — Tout ne saurait être fini avec la double solennité de nuit et de jour. Il importe, croyons-nous, de réunir comme en un seul bouquet de céleste parfum tous les éléments qui ont contribué en cette occasion à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes. Ce sera le moyen de graver plus profondément dans

les esprits le souvenir de ces heures du ciel sur la terre et rendre l'Adoration nocturne plus sympathique et plus populaire encore.

Si déjà il ne l'a pas fait, à la fin de l'Adoration perpétuelle, le pasteur devrait, le dimanche suivant, jeter un coup d'œil sur les conséquences de ces manifestations catholiques, adresser aux vaillants adorateurs l'expression de sa vive reconnaissance, les féliciter de leur fidélité à répondre à l'appel de Notre-Seigneur.

Parfois peut-être quelques hommes n'auront pas répondu à cet appel. Plusieurs même qui auraient pu participer à cette manifestation de foi catholique n'auront pas eu le courage de s'imposer les sacrifices nécessaires pour cela. Dans ce cas, les pasteurs des paroisses ne se laisseront point aller à des reproches intempestifs, à des récriminations stériles pour ne pas dire nuisibles. Il sera plus charitable, beaucoup plus habile, au point de vue de l'avenir, d'interpréter avec délicatesse et dans un sens favorable ces abstentions, exprimer l'espoir que le bon exemple donné en ce moment par un certain nombre d'hommes sera suivi par tous les années suivantes; laisser parler plus le cœur que l'esprit nous semble préférable, en tout cas plus utile à l'œuvre de l'Adoration nocturne.

Et maintenant, pour conclure, nous sera-t-il permis d'affirmer que l'Adoration nocturne, si elle est extrêmement utile comme nous croyons l'avoir démontré, est aussi très possible non seulement dans les grandes mais encore dans les plus modestes paroisses? Partout où le clergé paroissial l'a voulu, le succès a couronné ses efforts. Il suffit pour cela d'un peu de bonne volonté et d'esprit de sacrifice, deux mots qui expriment des idées, à n'en pas douter, très familières aux prêtres chargés de la sanctification des âmes.

Aussi bien, n'est-ce pas un devoir par excellence pour eux de procurer au prix de tous les sacrifices la gloire du Dieu de la divine Eucharistie? N'est-ce pas à eux

surtout que Notre-Seigneur adresse ces paroles que nous ne saurions trop méditer : « Celui qui m'aura glorifié parmi les hommes, je le glorifierai à mon tour devant mon Père ? »

Ils contribueront ainsi, dans une large mesure, à réaliser les paroles vraiment prophétiques bien souvent exprimées par le saint prélat si enflammé d'amour pour le Très Saint Sacrement, Mgr de Ségur : « Si le xixe siècle a été le siècle de Marie, le xxe sera celui de la Sainte Eucharistie. »

*
* *

Nous serions incomplet si nous ne signalions pas une autre forme de l'Adoration nocturne dont les organisateurs ont droit à nos plus respectueuses et reconnaissantes félicitations. C'est l'Adoration mensuelle établie à Pau et à Bayonne par un groupe d'excellents chrétiens qui lui consacrent chaque mois une nuit en union avec les adorateurs de Montmartre. Les exercices de cette veillée eucharistique se font avec une piété admirable [1].

Comme celles qui précèdent l'Adoration du jour, les Adorations mensuelles ne sauraient être trop encouragées. Aussi nous permettons-nous de soumettre à l'approbation du Congrès les deux vœux suivants :

Le Congrès eucharistique exprime le vœu : 1° que, dans toutes les paroisses, l'Adoration perpétuelle soit précédée de l'Adoration nocturne ; 2° que l'Adoration nocturne mensuelle soit organisée au moins dans les villes importantes.

[1] Nous devons constater également que la Communauté des Dames du Sacré-Cœur de Pau fait l'Adoration nocturne la veille du jour où l'Adoration perpétuelle est célébrée dans sa chapelle, et le 31 mai en union avec Montmartre.

10

L'ADORATION MENSUELLE NOCTURNE DE CASTRES

Note de M. l'abbé X.

Nous avons actuellement à Castres une Adoration mensuelle nocturne d'hommes, marchant très bien depuis quatre ans, dans une petite chapelle ayant au rez-de-chaussée une salle où l'on transporte quelques fauteuils pour le repos de ceux qui veulent rester la nuit.

Les réunions commencent le samedi à neuf heures par une instruction et la bénédiction du Très Saint Sacrement, avec trente ou trente-cinq adorateurs.

Le nombre diminue au milieu de la nuit et se réduit à six ou sept ; puis, à partir de deux heures et demie, va en augmentant jusqu'à quatre heures.

Un Père vient avant quatre heures pour recevoir les confessions ; on dit la messe où une quinzaine de personnes reçoivent la sainte Communion. Après une courte instruction et la bénédiction du Saint Sacrement, tout le monde peut se retirer à cinq heures prendre du repos.

A part ces Adorations ordinaires qui attirent une cinquantaine de personnes, il y a des Adorations solennelles où l'on ne manque pas de venir beaucoup plus nombreux : près de deux cents personnes dans le courant de la nuit. Un prêtre préside aux exercices de réparation, et les prières intercalées avec les chants empêchent la monotonie et maintiennent l'intérêt des adorateurs.

Les communions arrivent jusqu'à cinquante.

Une localité voisine, Mazamet, depuis trois ans et demi, a organisé ses adorations d'après ce dernier système dans une petite chapelle indépendante.

Il y a quatre-vingts membres qui restent la nuit entière.

Auparavant, l'œuvre de l'Adoration avait lieu tous les mois alternativement dans les quatre paroisses. Elle a végété ainsi plusieurs années.

Le service du transport du mobilier était plus compliqué. On se plaignait de n'avoir pu obtenir qu'un prêtre vînt dire une messe matinale et les adorateurs attendaient la messe paroissiale, ce qui les obligeait à rester jusqu'à sept heures.

Les adorateurs confondaient souvent et oubliaient quelle était l'église où le Saint Sacrement était exposé.

Lorsque l'œuvre a été abandonnée pendant plusieurs années et qu'on a voulu la reprendre, Messieurs les Curés ont trouvé des inconvénients graves pour la surveillance de l'église à la rétablir d'une manière régulière, mais ils l'admettaient simplement à titre exceptionnel une fois dans l'année.

C'est ainsi que nous avons été amenés à Castres à avoir notre œuvre autonome dans une seule petite chapelle avec un aumônier pour nous dire la messe à une heure très matinale.

Nous croyons ainsi nous trouver dans les meilleures conditions de stabilité.

11

LA NUIT D'ADORATION

DU 31 DÉCEMBRE 1900 AU 1er JANVIER 1901

Rapport de M. le Baron DE LIVOIS.

Au mois de septembre 1897, le Congrès eucharistique était réuni dans la petite ville de Paray-le-Monial, ville devenue sainte et célèbre par les apparitions de Notre-Seigneur à sa servante, la Bienheureuse Marguerite-Marie, qu'il appelait à propager la dévotion à son Sacré-Cœur.

Parmi les nombreux rapports soumis à cette pieuse Assemblée, nous rappellerons celui du vénéré M. de Benque, Président du conseil de l'Œuvre de l'Adoration nocturne du Très Saint Sacrement exposé, à Paris, rappelé à Dieu quelques mois plus tard.

Sa pensée ne quittait pas Jésus eucharistique, et dans son zèle pour sa gloire il proposait au Congrès, pour répondre au désir de Notre Saint Père le Pape Léon XIII, de consacrer l'époque de transition de ce siècle au siècle suivant, d'émettre le vœu que la nuit du 31 décembre 1900 au 1er janvier 1901 soit passée, tout entière ou en partie, en adoration devant le Très Saint Sacrement exposé, dans toutes les églises et chapelles du monde catholique, en esprit d'expiation de tous les crimes commis contre la majesté et les droits de Dieu pendant le siècle qui finit, et en esprit de prière suppliante pour faire descendre sur celui qui commence les bénédictions du Ciel.

D'autre part, Son Em. le Cardinal Jacobini avait adressé aux Evêques du monde catholique une lettre, en date du 15 avril 1897, qui commençait ainsi :

« Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

« Vous avez eu sans doute connaissance du projet formé par *quelques hommes de haute piété,* en vue d'obtenir que par un ensemble d'actes de religion, au déclin du siècle présent, les fidèles répandus dans tout l'univers affirment leur amour et leur reconnaissance à l'égard du Tout-Puissant Rédempteur du genre humain, en une manifestation solennelle. »

. . . .

« Or, le projet de ces personnages ayant reçu la pleine approbation de Sa Sainteté et les délégués catholiques de toutes nations s'étant réunis en congrès à Rome, afin d'en amener la réalisation, il a plu au Souverain Pontife de me désigner, sans aucun mérite de ma part, comme Président d'honneur de ce Comité. »

Ainsi, comme l'écrit Son Eminence, le projet d'un solennel hommage a été formé par quelques hommes de haute piété, parmi lesquels on doit raisonnablement supposer un certain nombre de laïques. Il faut en déduire que les laïques, à plus forte raison les Congrès eucharistiques, sont autorisés à proposer à Son Em. le Cardinal Jacobini des actes de religion pour concourir à la manifestation solennelle voulue par Notre Saint Père Léon XIII.

Ainsi l'avait compris notre regretté Président, et le 22 janvier 1898, fort de l'approbation de Son Em. le Cardinal Richard, il adressait à Son Em. le Cardinal Jacobini une humble supplique à l'effet d'obtenir que cette nuit d'adoration universelle soit mise au nombre des actes qui seront prescrits pour célébrer les grandes solennités de la fin du XIXe siècle.

Vous savez, Messieurs, que, depuis l'origine de l'Œuvre de l'Adoration nocturne, un certain nombre d'adorateurs se rendent, le 31 décembre avant minuit, à Notre-Dame des Victoires, pour terminer devant Jésus-Hostie l'année qui tombe dans le passé et voir lever l'aurore de l'année

qui commence. En 1882, le même usage s'est implanté à la Basilique du Sacré-Cœur. On récite le *Miserere* en expiation des péchés du monde et le *Te Deum* en action de grâces des bienfaits reçus.

Quand minuit sonne, on se prosterne à terre. Le moment est solennel : c'est comme le dernier soupir de l'année qui finit. Au dernier tintement de l'horloge, on se relève en jetant vers Dieu un cri de louange : *Sit nomen Domini benedictum !*

Les fidèles qui se sont rendus dans l'un de ces deux sanctuaires le 31 décembre à minuit, connaissent seuls l'émotion de cette heure sainte passée dans le recueillement et la prière. Et ce n'est qu'une nouvelle année qui commence ! Que dire du commencement d'un nouveau siècle ! Ne devrions-nous pas cent fois prier davantage pour chacune des années qui le composent ?

L'importance capitale de la prière publique récitée à minuit, au moment précis où finira le siècle pour faire place à l'autre, n'a pas échappé aux Œuvres de l'Adoration nocturne du monde entier. La pensée en a été suggérée peut-être par la circulaire du 8 septembre 1897, signée de M. le baron de Benque, Président de l'Œuvre de l'Adoration nocturne à Paris. Mais l'idée en avait germé dans bien des cœurs. L'Archiconfrérie romaine de l'Adoration nocturne, mère de toutes les Œuvres analogues, a pris l'initiative d'adresser une supplique dans cette intention. M. le Comte Acquaderni, Président à Bologne du Comité international du solennel hommage au déclin du XIXe siècle et au lever du XXe, a répondu le 7 mai 1898 à M. de Benque : « Son Em. le Cardinal Jacobini, disait-il, avait bien reçu la demande qui lui avait été adressée par la pieuse Œuvre à laquelle M. de Benque présidait si dignement ; la dite demande était d'ailleurs conforme aux autres demandes présentées par les œuvres similaires de Grenoble, Poitiers, Autun et Riom. »

De la Chine, de l'Inde, du Pérou, du Chili, des adresses ont été envoyées à Son Em. le Cardinal Jacobini. Presque

toutes ces suppliques ont été apostillées par NN. SS. les Evêques.

L'hommage solennel que nous proposons est en bonne voie; que nous reste-t-il à faire? Prier sans doute, pour que la volonté de Dieu s'accomplisse en toutes choses!

Cependant nous ne pouvons nous dissimuler que l'expression d'un vœu émis par le Congrès eucharistique et respectueusement transmis à Son Em. le Cardinal Jacobini aurait un grand poids dans la balance.

Déjà un Congrès eucharistique, celui de Venise, nous a donné l'exemple en votant un vœu semblable. « Dans sa séance de clôture du 11 août 1897, le Président (Mgr Callegari, Evêque de Padoue) a émis le vœu que la nuit qui unira la fin du XIXe siècle et le commencement du XXe soit sanctifiée par l'Adoration du Très Saint Sacrement, pour obtenir que Notre-Seigneur Jésus-Christ soit reconnu Roi du siècle à venir, comme il l'est dans tous les siècles.

Ce vœu a été approuvé [1]. »

Nous appuyant sur ce précédent, nous proposons au Congrès d'adopter le vœu suivant.

VŒU

Le Congrès eucharistique de Lourdes, pour répondre au désir de Notre Saint Père Léon XIII de consacrer l'époque de transition de ce siècle à l'autre par l'invocation toute particulière du secours divin de Jésus-Christ, émet le vœu qu'au premier rang des actes recommandés pour manifester cette consécration solennelle, soit placée une nuit d'adoration universelle devant le Très Saint Sacrement exposé, qui sera passée tout entière, ou en partie, au moment même du passage d'un siècle à l'autre, c'est-à-dire pendant la nuit du 31 décembre 1900 au

[1] Extrait du *Très Saint Sacrement*, études sur l'Eucharsitie, N° 3, Septembre 1897, page 203.

1er janvier 1901, dans toutes les paroisses, églises et chapelles du monde catholique; et pour faciliter cette grande manifestation de foi, de prière et de réparation en présence de l'Eucharistie, que l'autorisation soit accordée à toutes les paroisses, églises et chapelles catholiques de faire célébrer, dans cette nuit du 31 décembre 1900 au 1er janvier 1901, une messe de minuit devant le Très Saint Sacrement exposé.

12

L'ŒUVRE DE L'ADORATION DE L'ENFANCE

Rapport présenté par Mgr DE T'SERCLAES, président du Collège ecclésiastique Belge, à Rome.

Notre temps a beaucoup fait pour l'éducation chrétienne de l'enfance, mais il est un point qui peut-être n'a pas attiré suffisamment jusqu'ici l'attention de ceux qui se préoccupent des questions qui s'y rattachent. Parmi les enfants comme parmi les hommes, tous ne sont pas également prévenus de la grâce divine, tous ne sont pas également portés à la piété. Quiconque a pu observer le réveil des jeunes intelligences et des jeunes cœurs à la piété a dû se convaincre qu'il est de belles âmes d'enfants qui ne demandent qu'à s'épanouir au soleil de la foi et de l'amour divin. Trop souvent ces tendres âmes ne trouvent pas leur voie par défaut d'une culture suffisante. Leur piété, non soutenue par des moyens convenables, s'étiole, ou bien elle ne donne qu'un éclat momentané, et trop souvent, hélas ! ces jeunes cœurs faits pour aimer excellemment le Seigneur et doués par lui, à un haut degré, de sensibilité et d'énergie,

font dévier bientôt ces précieuses qualités et reportent sur la créature ce qu'elles étaient appelées à donner à Dieu.

A ces petites âmes, si chères au Cœur de Jésus, ne peuvent d'ordinaire suffire les soins dont la piété des parents et des maîtres chrétiens entoure leurs enfants.

Soumises dès l'éveil de la raison à une formation délicate et spéciale, elles seraient conduites facilement et rapidement au degré d'amour de Dieu où les veut Celui qui a dit : « Laissez venir à moi les petits enfants et ne les empêchez pas, parce que le royaume des cieux appartient à ceux qui leur ressemblent. » — Mais quel meilleur moyen d'obtenir le but désiré que de conduire aussitôt que possible les enfants à Jésus au Saint Sacrement, par la prière, par l'adoration, et au moment voulu par la sainte communion?

La pensée de fournir ainsi à Jésus au Saint Sacrement une couronne d'anges adorateurs et de mettre en communion intime les cœurs de ces petits avec le cœur de Celui qui se proclame leur divin Ami, se trouve réalisée dans des conditions fort remarquables par la petite Œuvre de l'Adoration de l'Enfance, telle qu'elle existe en ce moment à Rome dans l'église de Saint-Nicolas-en-Amerie et à Lyon dans la paroisse de Saint-Pierre. Cette Œuvre est en elle-même tout ce qu'il y a de plus simple et de plus touchant.

La première base en est le choix des enfants. Elle s'adresse à une élite, ne reçoit et ne garde que des enfants qui témoignent de dispositions spéciales à la piété et répondent par le fait aux espérances qu'ils ont fait concevoir. Elle prend les enfants des deux sexes dans les années qui précèdent la première communion et reçoit, outre les enfants inscrits à l'Œuvre, de petits aspirants appartenant au tout premier âge.

Les jeunes adorateurs et adoratrices portent un costume de chœur en laine blanche avec la médaille de l'Œuvre. Cet usage renouvelé des anciennes confréries

contribue extrêmement à la piété des enfants dans les adorations et leur inspire un grand attachement à l'Œuvre. Les petits garçons et les petites filles ont séparément des réunions hebdomadaires où on les exerce au chant liturgique et où on les instruit et les entretient familièrement de la dévotion à Jésus au Saint Sacrement, pour les préparer à l'adoration publique qui a lieu une fois par semaine et qu'ils pratiquent en silence et avec une touchante dévotion pendant une demi-heure. A certains jours solennels les adorateurs et adoratrices se retrouvent divisés en deux chœurs devant le Saint Sacrement et récitent un charmant petit office où sont exposés les principaux mystères de la religion en relation avec l'Eucharistie. L'on ne peut se faire une idée de l'impression d'édification qui s'empare des fidèles à la vue de ces anges adorateurs prosternés devant Jésus, dans un recueillement au-dessus de leur âge et où semble apparaître une action toute spéciale de la grâce.

La constitution complète de l'Œuvre devrait comprendre dans chaque ville un centre où se pratiqueraient assidûment les exercices préparatoires, l'adoration, et de plus l'exercice de la retraite, un jour par mois, puis des groupes paroissiaux qui fourniraient les éléments de ce dernier exercice tout en pratiquant également l'adoration hebdomadaire. C'est à des personnes du sexe auquel l'Eglise a donné son beau nom de sexe pieux que devrait être confié sous la direction du clergé le soin des enfants adorateurs. Pour cela une grâce particulière et un dévouement que j'appellerai maternel sont nécessaires. L'Œuvre a reçu jusqu'ici de précieux encouragements de la part de l'autorité ecclésiastique, et les résultats obtenus permettent d'espérer que l'esprit de Dieu suscitera en nombre suffisant les vocations désirées.

De son côté le Congrès eucharistique de Bruxelles a émis le vœu que l'adoration de l'enfance s'étende dans les paroisses et que la piété et la charité des fidèles permettent à l'Œuvre telle qu'elle existe à Rome de se

consolider et de se propager. Cet appel a été entendu en Belgique par plusieurs cœurs généreux qui ont eu assez de foi pour accorder leur appui à une œuvre dont les débuts sont modestes mais portent aux yeux des meilleurs juges le caractère de l'action divine. Peut-être le Congrès de Lourdes croira-t-il devoir confirmer le vœu du Congrès de Bruxelles. Réuni aux pieds de Marie Immaculée, il contribuera ainsi à appeler la féconde bénédiction de la Mère de Dieu et du Cœur de son divin Fils sur l'humble semence qui germe en ce moment dans le sol de la Ville éternelle, patrie commune de tous les chrétiens, pour devenir un jour, nous l'espérons, un arbre de vie dont les fruits seront communiqués au reste du monde.

(Pour renseignements ultérieurs, s'adresser à Mgr de T'Serclaes, président du Collège ecclésiastique Belge, à Rome; pour les dons destinés à soutenir l'Œuvre, à Mme la Ctesse Maria de T'Serclaes, au château de Lubbeck, près Louvain. Belgique.)

13

L'EUCHARISTIE ET LES CAMPAGNES

Rapport présenté par M. l'abbé BRANDEL,
chanoine honoraire de Nazareth,
curé d'Epinay-sur-Orge, au diocèse de Versailles.

MESSIEURS,

La dévotion à l'Eucharistie et le culte envers le Très Saint Sacrement peuvent se développer partout, même dans les campagnes. Nous en avons fait plusieurs fois la douce expérience.

Voici, avec la grâce de Dieu, comment nous avons procédé successivement depuis seize ans dans les trois paroisses du Mesnil-Aubry, de Presles et d'Epinay-sur-Orge, au diocèse de Versailles.

A peine installé, le pasteur annonce que chaque jour à quatre heures et demie il sera à l'église pour sa visite au Saint Sacrement. Il dira le chapelet et exprime le désir de voir de temps à autre quelques personnes s'unir à lui. Les commencements sont toujours difficiles, pendant six mois, huit mois, il ne vient que deux ou trois personnes.

Mais avec de la persévérance les difficultés, soulevées par le démon qui mieux que personne sait quels sont les fruits d'une réunion de ce genre, finissent par être vaincues, et après la première année, le nombre moyen des assistants est de quinze à vingt personnes et souvent davantage.

Ces prières faites en commun sont pour les œuvres ce que la rosée du ciel est pour les plantes.

Pour encourager les fidèles et développer leur dévotion envers le Très Saint Sacrement, dans le courant de la seconde année, l'autorisation d'un salut hebdomadaire est demandée. Ce salut amène beaucoup plus de monde. Parfois le pasteur fait une allocution, on occupe les fidèles pour leur faire faire une heure d'adoration.

Enfin, quand on a obtenu (ce qui arrive toujours avec de tels moyens) de quelques âmes une vraie piété eucharistique, il faut établir *l'Adoration mensuelle.* C'est très facile en choisissant un dimanche. Nous pouvons affirmer que ce jour d'adoration devient un jour de fête pour la paroisse. Les adoratrices sont nombreuses, quelques hommes viennent faire leur adoration et naturellement les petits enfants occupent une place d'honneur près de l'autel. Parfois ces derniers intercèdent pour tous et leurs prières faites à haute voix et leurs acclamations à Jésus-Hostie ont certainement ému bien souvent le cœur du divin Maître. Les résultats ne se font jamais attendre.

Une triple expérience nous permet de dire que trois années suffisent pour doubler l'assistance à la messe et aux vêpres, pour doubler et tripler les communions pascales et pour fortifier les œuvres paroissiales, surtout la Confrérie des Enfants de Marie.

Je ferai remarquer qu'il s'agit ici de paroisses de campagnes de cinq cents à mille habitants et dans lesquelles l'église *était fermée tout le jour* en dehors du temps de la messe basse.

Nous nous permettons d'émettre très humblement le vœu que, dans toutes les paroisses, il soit établi une réunion quotidienne de piété, en l'honneur de Jésus-Eucharistie et de l'Immaculée Vierge Marie.

14

LA DIVINE EUCHARISTIE ET L'ACTION DE GRACES

Rapport présenté par M. le chanoine LAFFON-MAYDIEU, curé de Saint-François d'Assise à Castelnaudary.

L'apôtre saint Paul recommande aux fidèles de la primitive Eglise de rendre grâces à Dieu en tout et toujours par Notre-Seigneur Jésus-Christ[1]. L'Eglise dans sa liturgie sacrée nous enseigne aussi ce grand devoir : au saint Sacrifice de la messe et fréquemment dans les saints Offices elle met sur nos lèvres ces deux mots : *Deo gratias!* Les docteurs et les saints insistent tous sur l'obligation rigoureuse où nous sommes de témoigner notre reconnaissance au Père Céleste duquel découle

[1] I Thes., v, 18.

tout don parfait; à leur tête l'Immaculée Vierge Marie donne dans son *Magnificat* la plus magnifique expression de la gratitude religieuse. « De même, dit saint Thomas, « que la Religion est une piété suréminente, elle est pa« reillement une reconnaissance par excellence. »

Notre existence, notre rédemption, notre sanctification sont des bienfaits divins qui exigent notre reconnaissance, devoir sacré de justice qui s'harmonise merveilleusement avec les plus nobles aspirations de notre cœur créé à l'image de Dieu. « Quand Dieu fit le cœur « de l'homme, dit Bossuet, il y mit premièrement la « bonté. »

L'ingratitude, vice odieux, flétri par toutes les langues humaines, semble passée dans les habitudes des hommes et même des chrétiens vis-à-vis du Seigneur. Toutes les hérésies qui ont désolé la terre, tous les schismes qui ont déchiré le sein maternel de l'Eglise, toutes les désobéissances à ses Lois et aux Commandements de l'Esprit-Saint, tous les abus de la grâce, prix du sang rédempteur, sont des actes d'ingratitude d'autant plus graves qu'ils renferment en eux le mépris, au moins implicite, d'une bonté souveraine et d'un amour infini. Jamais, croyons-nous, l'ingratitude du monde vis-à-vis du Ciel n'a été poussée plus loin que de nos jours. Dans les siècles passés on attaquait un point de doctrine ou de morale, aujourd'hui on attaque l'ordre surnaturel tout entier, et jusqu'à l'existence de Dieu. Leibnitz avait dit : « L'a« théisme sera la dernière de toutes les hérésies. » Nous sommes arrivés aux temps malheureux où le naturalisme et l'athéisme public engendrés par la libre-pensée, fille du libre examen et mère de la morale indépendante, préparent la substitution logique du satanisme au christianisme. « Ni Dieu, ni maître! » dit-on cyniquement autour de nous; c'est la dernière limite de la négation et le paroxysme de l'ingratitude.

[1] Sec. sec. quæst. cvi, art. 1.

En présence de cette horrible ingratitude qui blesse le cœur de Dieu, il paraît nécessaire d'établir une œuvre pour rappeler à tous le devoir essentiel de l'action de grâces, afin de répondre à la plainte trois fois séculaire du Sacré-Cœur de Jésus à la Bienheureuse Marguerite-Marie, de payer au Père des miséricordes, en union avec son Fils bien-aimé, le noble tribut inspiré par l'amour reconnaissant et pour apaiser son courroux prêt à éclater, comme la foudre, sur le monde ingrat.

Ce ne peut pas être en vain que tous les prêtres catholiques redisent chaque matin, sur tous les points du monde chrétien, au commencement de la Préface : Rendons grâces au Seigneur notre Dieu, *Gratias agamus Domino Deo nostro*. Remplissons ce grand devoir partout et toujours, *semper et ubique*. Partout, parce que l'univers est rempli des bienfaits du Dieu créateur et du Dieu rédempteur ; toujours, parce que notre existence est une création merveilleuse de tous les instants.

Le Symbole, depuis le premier article qui proclame la Paternité divine jusqu'au dernier qui nous promet la vie éternelle, n'est qu'une série touchante et sublime de motifs d'action de grâces. Les sept sacrements sont les précieux canaux de la grâce divine qui éclaire, guérit, régénère, fortifie et sanctifie le chrétien, de la naissance à la mort, du berceau à la tombe, je devrais dire de cette terre d'épreuve, où il combat, au ciel, où il triomphe. Les fêtes de l'Eglise sont les souvenirs des bienfaits insignes du Seigneur, des mystères remplis d'enseignement et de grâce de sa vie mortelle, de la vie de son auguste Mère et de celle des saints nos protecteurs et nos modèles.

« Si je me dois tout entier à Dieu, s'écriait saint « Bernard, parce qu'il m'a tiré du néant, que pourrai-je « rendre à celui qui m'a si miséricordieusement ra- « cheté ?... Dans l'œuvre de la création il m'a communi- « qué l'existence ; dans celle de la rédemption, il m'a « rendu la vie surnaturelle et il s'est donné à moi. Je

« me dois déjà deux fois à Celui qui m'a créé et qui m'a « racheté; que lui rendrai-je pour le don de sa personne « adorable ? Me donnerais-je mille fois à lui que ce serait « bien peu en comparaison de ce que je lui dois. Que « suis-je devant lui ? (*De dilig. Deo.*) Nous sommes le « néant devant l'Infini, *tanquam nihilum ante te.* »

Comment pourrons-nous acquitter la dette, effrayante pour notre faiblesse, de notre gratitude? Serons-nous éternellement impuissants ? Tandis que les cieux célèbrent avec magnificence la gloire de leur auteur, serons-nous muets au sein de l'harmonie universelle? Rassurons-nous. Saint Jean Chrysostome enseigne que le Sauveur a institué la divine Eucharistie afin que l'homme ne soit pas condamné à être ingrat. Par le sacrifice de l'autel la Très Sainte Trinité reçoit en effet des remerciements d'un prix infini ; l'Homme-Dieu adorateur de Dieu, à genoux et anéanti devant sa majesté sur la pierre sacrée où il s'immole, sous les humbles et frêles apparences du pain, acquitte depuis le Cénacle et partout la dette de reconnaissance du genre humain dont il est le médiateur et la Victime. Par la communion l'âme fidèle s'unit intimement au Cœur eucharistique pour faire monter jusqu'au trône de l'Eternel l'hymne de la louange qui glorifie Dieu et réjouit ses anges : *Deum honorat, angelos lætificat.*

Le prophète royal, qui est le chantre inspiré de l'action de grâces, invite toutes les créatures à louer avec lui le Seigneur; les cieux et la terre, les montagnes et les vallées, les êtres animés et inanimés : *Laudate Dominum mecum.*

L'Eglise, dans sa magnifique Liturgie, a des cantiques de religieuse reconnaissance : le *Te Deum,* dont les strophes enflammées semblent descendre directement du ciel pour y remonter avec les élans d'amour des cœurs reconnaissants ; le *Benedictus,* le *Magnificat,* le *Gloria in excelsis,* la *Préface,* le *Gloria Patri,* ne sont-ils pas des hymnes de louange, de jubilation et de bénédiction ?

« Je bénirai le Seigneur en tout temps », s'écrie le roi-prophète; et notre grand Bossuet, faisant écho à cette parole inspirée, écrit : « L'action de grâces doit durer « toute la vie, *semper laus ejus in ore meo;* la vie chré-« tienne est un *amen* et un *alleluia* éternels. »

Le dogme, la morale, le culte, comme les divines Ecritures et l'histoire émouvante de l'Eglise, avec ses docteurs qui pulvérisent les hérésies, ses apôtres qui prêchent la foi, ses confesseurs qui édifient le monde par leurs vertus, ses vierges qui répandent dans notre atmosphère terrestre de célestes parfums, ses martyrs qui triomphent des persécuteurs par le sacrifice de leur sang, semence féconde de nouveaux chrétiens, invitent puissamment les cœurs à reconnaître avec joie qu'ils doivent imiter Dieu victime, objet de leurs adorations dans l'Eucharistie, par des sentiments eucharistiques.

C'est par l'Eucharistie en effet et par elle seule que nous pouvons dignement remercier Dieu. « Que rendrai-« je au Seigneur pour les biens dont il comble mon indi-« gence ? » disait le saint roi David, et l'Esprit-Saint lui dictait cette ravissante réponse : « Je prendrai le calice « du salut et j'invoquerai le nom du Seigneur, *Calicem « salutaris accipiam et nomen Domini invocabo.* » Ce calice du salut, c'est l'Adorable Eucharistie. Quand nous offrons au Père des Cieux cette hostie de louange nous lui présentons une action de grâces infinie, digne de Lui, égale à Lui ; par Jésus-Hostie tout honneur et toute gloire monte jusqu'au Dieu tout-puissant. *Per ipsum, cum ipso et in ipso est tibi, Deo Patri omnipotenti, omnis honor et gloria.*

L'action de grâces renferme les quatre fins du sacrifice eucharistique : elle suppose l'adoration qui en est le fondement essentiel; elle répare la monstrueuse ingratitude de l'humanité qui oublie, méconnaît ou méprise les ineffables témoignages d'amour de son Dieu; elle contient implicitement la demande sous sa forme la plus

délicate puisque la gratitude pour les faveurs reçues en attire infailliblement sur nous de nouvelles.

Les grandes âmes dans l'Ancien et le Nouveau Testament l'ont toujours compris ainsi. Qu'il nous suffise de nommer David, Judith, Débora et les Macchabées. On connaît la sublime résignation de Tobie qui ne « mur- « mura pas contre Dieu de ce qu'il l'avait rendu aveugle, « mais persévéra dans la crainte du Seigneur, lui ren- « dant grâces tous les jours de sa vie. » (Tob., II, 13.)

Saint Jérôme affirme que « le propre du chrétien est « de remercier Dieu, même dans l'adversité. » Saint Augustin nous apprend que « les premiers chrétiens et « tous les religieux de son temps se saluaient mutuelle- « ment par cette parole : *Deo gratias.* » (In Psal. CXXII.) Saint Cyprien, quand on prononce son arrêt de mort, répond à haute voix : *Deo gratias!* et il fait remettre vingt-cinq écus d'or au bourreau qui va lui trancher la tête. Qui n'a admiré l'héroïque sérénité de sainte Elisabeth de Hongrie chassée de son palais au milieu de la nuit avec ses enfants et allant à l'église voisine des Frères Mineurs, à l'heure de matines, pour faire chanter un *Te Deum?*

L'action de grâces initie les âmes à la vie du ciel d'où la prière de demande est à jamais bannie pour faire place à une perpétuelle louange et à un royal service d'amour devant le trône de l'Agneau. Plus un chrétien embrasse ces saintes et sanctifiantes pratiques, plus il se rapproche à la fois du Cœur eucharistique de Jésus et de l'état des bienheureux dans la gloire. Isaïe décrit ainsi le Ciel : « C'est le lieu béni de la joie et de l'allé- « gresse, de l'action de grâces et de la louange. *Gaudium* « *et lætitia, gratiarum actio et vox laudis.* » (Is., LI.)

Il existe au couvent des religieuses de l'Action de grâces, à Castelnaudary, diocèse de Carcassonne, une Confrérie qui a pour but de procurer la gloire de la Sainte Trinité, en union avec Jésus-Hostie, par la pra-

tique de l'action de grâces perpétuelle et universelle, sous les auspices de Marie Immaculée. Erigée canoniquement par Monseigneur l'Evêque de Carcassonne et enrichie de précieuses indulgences, elle fait vivre ses membres de la vie eucharistique; ils ont dans leur cœur le sentiment de la reconnaissance qui se traduit par les cantiques liturgiques de l'Action de grâces; ils visitent souvent le Saint Sacrement, s'approchent fréquemment de la Table sainte, assistent chaque jour à la sainte Messe dans le même esprit; enfin ils aspirent à reproduire la vie cachée et merveilleusement féconde du Sauveur dans le Saint Sacrement, vie de prière, de silence, d'obéissance, d'immolation et d'abandon pour la plus grande gloire de Dieu et le salut du monde. L'idéal de leur vie est contenu dans la *Postcommunion* de la fête de saint Louis de Gonzague : « Nourris du pain des « anges, faites-nous vivre, Seigneur, avec des mœurs « angéliques; et à l'exemple du saint que nous honorons « aujourd'hui, daignez nous accorder la faveur de rester « toujours en action de grâces. *Angelorum esca nutritos, « angelicis etiam, Domine, da moribus vivere; et ejus « quem hodie colimus exemplo, in gratiarum semper « actione manere.* »

Deux grands serviteurs de Dieu, dont la mémoire est en bénédiction dans l'Eglise de France, ont reconnu et affirmé l'opportunité providentielle de l'œuvre de l'action de grâces par Jésus-Hostie : le Révérend Père Hermann, l'heureux converti du Saint Sacrement, et le vénérable Jean-Baptiste-Marie Vianney, curé d'Ars. Nous lisons en effet dans la Vie du P. Marie-Augustin du Saint-Sacrement (3e éd., p. 383) : « Il y a quelques mois je me « rendis auprès du vénérable curé d'Ars, j'eus le bonheur « de pouvoir l'entretenir quelques instants et de lui dire : « Mon Père, n'avez-vous pas remarqué qu'on est bien « plus occupé de demander au Seigneur des bienfaits « que de le remercier de ceux qu'on a reçus? — Oui, « me dit-il, c'est bien vrai; nous sommes comme les

« lépreux de l'Evangile qui s'en vont guéris sans dire « merci. — Mais, mon Père, ne pourrait-on pas fonder « une œuvre qui aurait pour but de rendre d'incessantes « actions de grâces à Dieu pour le torrent de bienfaits « qu'il verse sur le monde ? »

« C'est cela, dit-il, vous avez raison. Faites-le, Dieu « vous bénira. C'est une lacune parmi les œuvres de « piété, il faut la combler. »

Sous les auspices et le patronage du modèle des curés au XIX[e] siècle et du célèbre Carme qui a merveilleusement chanté l'Eucharistie, avant de mourir victime de son dévouement à nos soldats prisonniers en Allemagne, nous osons présenter avec confiance l'Institut des Religieuses de l'Action de grâces, établi à Castelnaudary par Monseigneur de la Bouillerie, et la Confrérie de l'Action de grâces perpétuelle, à l'étude et à la plus bienveillante attention du Congrès eucharistique de Lourdes. Nous émettons le vœu que ses membres deviennent de plus en plus les apôtres de l'action de grâces par Jésus-Hostie !

15

L'ŒUVRE DE LA CONSOLATION

OU JÉSUS CONSOLÉ DANS LE T. S. SACREMENT ET LES PAUVRES

Rapport présenté par M. l'abbé SARREBAYROUZE, à l'Isle-Jourdain (Gers).

L'*Œuvre de la Consolation* est essentiellement une œuvre de charité. La reine des vertus théologales comprend un double objet : l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Cette affirmation doctrinale est si vraie que

Notre-Seigneur Jésus-Christ, parlant fréquemment de la charité dans son Evangile, ne sépare pas ces deux amours. *Vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme, de toutes vos forces;* c'est le premier commandement, et le second est semblable au premier : *Vous aimerez le prochain comme vous-même.* Aimer son prochain, c'est aimer le Christ en nous, c'est-à-dire en ce que la grâce y a déposé de divin. D'où la conclusion que plus l'amour de Dieu est profond, intense, dans notre âme, plus sera grand notre amour envers le prochain. Elle est donc bénie du ciel, conforme aux désirs de Notre-Seigneur, éminemment salutaire aux âmes cette Œuvre qui, pour nous rendre charitables à l'égard de nos frères, commence par nous conduire auprès du Cœur de Jésus dans le Très Saint Sacrement. Là, en effet, est le foyer de toute charité. De plus, son nom a été suggéré par la méditation de ces paroles du Psalmiste : *J'ai cherché un consolateur et je n'en ai pas trouvé.* (Ps. LXVIII, 26.) Ce nom indique clairement le but qu'elle se propose, c'est-à-dire la *consolation de Jésus dans le Très Saint Sacrement et dans les pauvres.* Venir en aide aux déshérités de ce monde et compatir au bon Maître dans l'Eucharistie, n'est-ce pas pratiquer la charité dans ce qu'elle a de plus excellent ?

I. — But de l'Œuvre.

I. Et d'abord, l'*Œuvre de la Consolation* se propose de consoler Jésus dans le Très Saint Sacrement.

Quand nous voulons avoir une faible idée de l'affliction profonde de Notre-Seigneur Jésus-Christ, des souffrances qui ont torturé son Cœur, les stations du Chemin de Croix, les scènes lamentables de la Passion se présentent à notre esprit. Au jardin des Oliviers, pendant les heures mortelles de son agonie, nous l'entendons se plaindre douloureusement de l'ingratitude des hommes. *Eh quoi!* dit-il aux Apôtres endormis, *vous n'avez pu veiller une*

heure avec moi ! C'était la vision anticipée de nos offenses et de nos crimes qui l'abreuvait alors d'amertume. Hélas ! pourquoi faut-il que son agonie se prolonge en quelque sorte au tabernacle, où son amour le retient captif et le jour et la nuit? Combien lugubre serait le tableau des mauvais traitements qui lui sont infligés dans l'adorable Sacrement ! Négations de la fausse science, blasphèmes, irrévérences, profanations des malfaiteurs, communions tièdes, nulles ou sacrilèges de personnes qui le reçoivent sans les dispositions convenables. Et puis l'on vous montrerait successivement l'indifférence outrageante d'un si grand nombre de chrétiens, les égarements des pécheurs, la haine systématique des âmes asservies par l'esprit infernal, les odieuses trahisons des cœurs qui renouvellent le crime de Judas, l'isolement révoltant auquel les hommes condamnent leur Dieu prisonnier par amour dans nos temples abandonnés. Oh ! la lugubre vision ! Le divin Maître exprime la douleur qu'elle lui cause par la bouche du Prophète royal : *L'opprobre et l'angoisse ont pénétré mon cœur. J'ai attendu que quelqu'un prît part à ma douleur, et il ne s'est trouvé personne. J'ai cherché un consolateur et je n'en ai pas trouvé.* (Ps. LXVIII, 25, 26.)

⁂

La considération de ces souffrances eucharistiques émut profondément quelques personnes pieuses de la paroisse de l'Isle-Jourdain. Le 16 juillet 1897, fête de Notre-Dame du Mont-Carmel et jour anniversaire de la dernière apparition de la sainte Vierge à Lourdes, elles se réunirent sous la présidence de M. le Curé-doyen pour organiser une œuvre qui aurait pour but de consoler Jésus dans le Très Saint Sacrement. Sans doute, toutes les offenses contre la divine Eucharistie excitaient leur zèle réparateur ; mais la pensée que les chrétiens ingrats le délaissaient dans ses temples déserts les impressionnait plus vivement. Aussi, d'un commun accord, résolu-

rent-elles de faire une demi-heure d'adoration par jour et de se succéder sans interruption devant le tabernacle. Il ne leur suffit pas de prêcher d'exemple. On les vit se répandre dans la paroisse pour recruter de nouveaux adorateurs. Notre-Seigneur bénit leur zèle ; la petite phalange adoratrice s'accrut insensiblement et, à l'heure actuelle, plus de trois cent cinquante fidèles, parmi lesquels une trentaine d'hommes, ont donné leur nom pour l'adoration quotidienne ou hebdomadaire. Sans doute, tous ces associés ne tiennent pas toujours exactement leur promesse. Un prétexte souvent futile, le démon de la négligence si dangereux, suffit à leur faire oublier les engagements contractés. Mais la zélatrice est chargée de réveiller leur zèle ; et d'ailleurs ne faut-il pas se réjouir à la pensée que depuis six heures du matin jusqu'à sept heures du soir, l'église n'est jamais déserte ? Notre-Seigneur a continuellement devant lui l'une de ces âmes qu'il a rachetées de son sang, l'une de ces brebis fidèles sur lesquelles son regard peut se reposer avec amour. Que dis-je ? à certaines heures de la journée, on remarque parfois disséminées dans l'église cinq, sept, dix personnes en adoration, car le prie-Dieu et le cierge allumé sont exclus ; la visite se fait en toute liberté et sans le moindre apparat. Essayez de calculer maintenant les grâces reçues, les fléaux conjurés, les faveurs temporelles ou spirituelles, les bénédictions de tout genre que les prières incessantes de ces amis de Notre-Seigneur ont attirées sur les âmes, les familles et la paroisse.

* * *

II. Mais il ne suffit pas, pour vivre de la vie surnaturelle de la charité, de permettre à son cœur de s'envoler vers Dieu sur les ailes de l'amour ; il faut encore, pour accomplir entièrement le précepte, savoir s'incliner vers ceux qui souffrent dans cette vallée de larmes. Notre-Seigneur est réellement présent dans la sainte Eucharistie, où il

s'anéantit par amour pour nous. Dès lors, aux adorations des anges du sanctuaire doivent s'unir les adorations des hommes [1] ; à l'amour brûlant des séraphins, l'amour ardent et contrit des pécheurs. Mais Jésus n'est-il pas aussi présent, d'une manière différente sans doute et cependant bien touchante, sous les haillons du pauvre ? Les déshérités des biens de ce monde, les malades, n'ont-ils pas arraché au Cœur aimant du Maître des paroles pleines d'une tendre et délicate sollicitude ? Les pauvres, les malheureux ne sont-ils pas les membres souffrants du Sauveur ? Aussi, quand les âmes conduites auprès du tabernacle se seront exposées aux rayons du soleil eucharistique, il se passera en elles quelque chose d'analogue à ce qui a lieu dans nos jardins le printemps venu. Sous l'action vivifiante du soleil d'avril et de mai, une sève généreuse circulera dans les moindres arbustes et fera éclater les bourgeons. Ce sera l'annonce joyeuse du renouveau avec ses riantes promesses de fleurs odorantes et de fruits savoureux. Placées près du foyer eucharistique, ces âmes ne demeureront pas inertes. Jésus agira nécessairement en elles ; il les poussera à l'action, il éclairera leur intelligence et réchauffera leur cœur, et quand elles sortiront du temple pour se mêler à la vie du monde, elles ne seront pas insensibles aux maux de leurs frères moins fortunés qu'elles. Et si on leur dit que la meilleure manière de résoudre la question sociale c'est le rapprochement du riche et du pauvre, la solidarité chrétienne en un mot, elles n'hésiteront pas à se rendre dans la mansarde assombrie et dans la chaumière ouverte au vent pour l'égayer d'un sourire, pour y porter, en même temps que les secours matériels, l'aumône d'une prière, d'un bon conseil.

[1] « Entendons mieux le grand mystère de la foi : la Communion, sans les œuvres de charité, serait comme un sacrifice interrompu par un crime, un sacrifice sans action de grâces. Offert dans le temple, il ne se termine que dans la chaumière de l'indigence, parce que là aussi habite le Fils de l'Homme ; la miséricorde est l'hymne qui l'achève. »

(Mgr Gerbet.)

En effet, cet élan charitable, ce passage de la contemplation à l'action n'a pas manqué de se produire dans la paroisse de l'Isle-Jourdain. Si nous ouvrons le cahier où sont consignés les procès-verbaux des séances du conseil des zélatrices, nous y lisons l'observation suivante à la date du 16 décembre 1897, c'est-à-dire deux mois après la naissance de la première branche de l'œuvre : « Les zélatrices prennent la résolution de visiter les pauvres à domicile, d'exercer auprès d'eux l'apostolat de la charité, en leur portant divers secours, tels que bons de pain, de viande ou de bois. » Et cette résolution n'est pas restée lettre morte. Car pendant deux années, dans une paroisse dont la population ne dépasse pas le chiffre de 4.300 habitants, plus de quarante familles pauvres ont été consolées, assistées, moralisées. Grâce à cette œuvre, plusieurs malades ont pu se préparer à la mort et recevoir les derniers sacrements. Faut-il vous parler de l'excellent effet moral produit sur la population par ces visites multipliées où la charité surnaturelle occupe une si large place ? Faut-il parler aussi de toutes les bonnes pensées, de tous les conseils utiles semés par les visiteuses sur leur passage, et qui, comme une graine sur l'aile des vents, sont allés évangéliser des âmes rebelles et provoquer leur conversion ? Il y a plus encore. Chaque mois, des tracts apologétiques portés par les zélatrices viennent rappeler aux associés l'heure d'adoration choisie par eux. On en a déjà distribué cinq mille. Ces feuilles volantes permettent de faire la propagande par l'image que les Saints ont tant aimée. Elles sont comme une sorte de prône, d'apostolat à domicile, fournissant aux esprits sous une forme attrayante cette nourriture forte, substantielle, que les chrétiens du jour n'ont ni les moyens, ni le courage d'aller puiser dans les gros livres. Puissent-elles bientôt, ces modestes feuilles volantes, devenues de véritables tracts eucharistiques, pénétrer dans chacun des foyers de la paroisse afin d'y apporter la connaissance et l'amour de Jésus-Eucharistie !

II. — Organisation de l'Œuvre.

Ces premières explications dessinent assez nettement la physionomie de l'œuvre de la Consolation, les traits principaux qui la caractérisent. La mise en pratique du précepte fondamental de notre sainte religion : l'amour de Dieu et l'amour du prochain, tel est le but élevé qu'elle poursuit. Quant au bien qu'elle est susceptible de produire, les chiffres déjà cités dans ce rapport l'indiquent avec la clarté de l'évidence. Elle n'offre rien de compliqué dans son *mécanisme.*

Le *Conseil des zélatrices,* composé actuellement de seize personnes, est l'organe essentiel de l'œuvre. Il se réunit tous les quinze jours sous la présidence du prêtre directeur de l'Association. Chargées de recruter de nouveaux adorateurs et de visiter les pauvres, les zélatrices rendent compte de leurs démarches charitables, et, depuis deux années que l'œuvre fonctionne, il n'y a pas eu de séance où le nom de quelque nouvel associé ne soit venu grossir la liste des adorateurs. On revise pareillement la liste des familles pauvres. On fait une quête qui doit toujours demeurer secrète ; on prie en commun et les zélatrices se séparent après avoir entendu quelques paroles d'édification de la bouche du Directeur de l'œuvre.

Mais le Conseil des zélatrices n'est pas l'œuvre tout entière. Nous avons donné le chiffre de trois cent cinquante associés. Par quels liens sont-ils rattachés à l'œuvre ? On en compte plusieurs.

Il y a d'abord le billet d'admission. — L'associé le reçoit le jour, où sur la demande d'une zélatrice, il accepte un quart d'heure ou une demi-heure d'adoration soit quotidienne, soit hebdomadaire. Sur ce billet d'admission orné d'une gravure, on lit son nom, — l'heure d'adoration qu'il a choisie, — et puis ces paroles : *O mon Jésus, je viendrai vous visiter autant que possible à heure fixe et*

je vous demande en retour de m'accorder les grâces qui me sont nécessaires. Les pensées imprimées à la suite ont pour but d'indiquer la signification de l'œuvre, son importance et les avantages précieux que l'associé retirera de la fidélité avec laquelle il répondra au rendez-vous que lui donne le bon Maître.

La visite mensuelle de la zélatrice. — Chaque mois, d'ordinaire l'avant-veille du troisième dimanche, les associés reçoivent la visite d'une zélatrice chargée de leur remettre un tract orné d'une gravure. Très probablement cette personne ne restera pas muette ; elle dira quelques bonnes paroles à l'associé. Mais garderait-elle le silence que le fait seul de la remise du tract parlera à sa place. Et en effet, quand ses yeux s'arrêteront sur cette gravure, l'associé se dira à lui-même : « Je me suis engagé à faire chaque jour ou chaque semaine un petit quart d'heure d'adoration ; pour rafraîchir ma mémoire on a écrit en tête de cette gravure l'heure que j'ai choisie ; de plus, c'est aux vêpres de dimanche prochain que les associés se réuniront et contribueront par leur présence à fêter le divin Prisonnier du tabernacle. » Et aussitôt, rentrant en lui-même, il fera un petit examen de conscience, et il se demandera si, pendant le mois qui vient de s'écouler, il a été fidèle à la visite. En cas de réponse négative, très souvent, avec l'aide de la zélatrice, la contrition sera accompagnée de bon propos.

La réunion du troisième dimanche du mois. — On se plaint avec raison que les vêpres du dimanche soient généralement délaissées dans nos régions. Un groupe assez restreint de bonnes femmes, quelques enfants, le curé de la paroisse assisté de chantres gagés, voilà, la plupart du temps, de quoi se compose l'assistance. N'y a-t-il pas dans le tract mensuel porté par la zélatrice l'avant-veille du troisième dimanche et dans l'invitation directe qu'elle adresse à l'associé, un moyen excellent de redonner la vie à la cérémonie des vêpres et d'obtenir ainsi que le jour du Seigneur soit mieux sanctifié ? L'expérience

a été faite dans notre paroisse d'une manière très heureuse. Beaucoup d'associés sont venus. La procession du Très Saint Sacrement, une prédication de dix minutes ou d'un quart d'heure sur l'Eucharistie, des chants bien exécutés ont contribué à faire des vêpres du troisième dimanche une cérémonie des plus édifiantes.

La messe de Requiem *pour les associés défunts.* — On l'annonce en chaire; les membres de l'œuvre y sont conviés; plusieurs parmi eux se font un devoir d'y assister, voire même d'y faire la sainte communion et d'y offrir leurs prières pour cette pauvre âme qui est peut-être détenue dans les flammes du Purgatoire. Quel acte magnifique de charité! et si l'œuvre de la Consolation se propose de pratiquer cette vertu dans sa perfection en visitant Jésus oublié, méconnu dans son tabernacle, et Jésus souffrant, méprisé sous les traits du pauvre ou du malade, n'est-il pas vrai qu'elle a pour ses membres une attention des plus délicates en les suivant par-delà la tombe, en les accompagnant de ses suffrages jusque dans ces lieux d'expiation où le seul bien désirable c'est la prière, la prière libératrice qui adoucit les souffrances des âmes du purgatoire et leur ouvre les portes du ciel!

* * *

Voilà exposé aussi succinctement que possible le plan de notre œuvre. D'exécution facile, elle apparaît comme un puissant moyen de régénération paroissiale. Son côté original et vraiment utile, c'est de fondre ensemble deux œuvres rattachées d'ailleurs par un lien mystique et qui naissent l'une de l'autre, je veux dire : l'*Adoration du Très Saint Sacrement* et la *Visite des pauvres.* Puisse le Sacré-Cœur de Jésus lui accorder ses meilleures bénédictions! Puisse Notre-Dame de Lourdes, qui en est la patronne principale, lui continuer sa maternelle sollicitude! Aussi bien, cette Mère bien-aimée ne remplit-elle pas auprès des roches de Massabielle le rôle sublime de

Consolatrice? Regardez-la, un jour de pèlerinage, souriant à toutes les infortunes, guérissant les malades, accordant à chaque pèlerin prosterné devant elle une faveur, une grâce, une consolation ! Voyez-la encore dans ce lieu béni rassemblant les âmes des quatre coins du monde autour de l'Hostie rayonnante ; et quand les pèlerins s'arrachent du pied des autels et s'éloignent à regret, Elle semble leur dire en leur montrant son Jésus anéanti dans le Sacrement : « Aimez-le, consolez-le par vos adorations incessantes, ainsi que je le faisais moi-même sur la terre ; ne laissez point seul ce Cœur qui a tant aimé les hommes. » O Mère bien-aimée, puisque les zélatrices s'efforcent d'atteindre dans la paroisse le but que vous réalisez si merveilleusement à Lourdes, n'est-ce pas vous-même, en quelque sorte, qui leur demandez de donner à leur œuvre le nom d'*Œuvre de la Consolation ?*

Avis important.

L'Œuvre dont on vient de parler dans ce Rapport existe à l'Isle-Jourdain, à côté d'autres associations ou confréries. Elle peut naître avec la même facilité et se développer sous la même forme dans toutes les paroisses où n'existe pas déjà une œuvre de charité. Il suffirait de quelques zélatrices de bonne volonté qui se réuniraient à cet effet sous la direction de M. le Curé ou d'un prêtre délégué par lui.

Dans les paroisses où se trouverait établie une réunion de dames de charité, on se contenterait d'accepter la partie du règlement qui est relative à l'*Adoration continuelle du Très Saint Sacrement*, et l'on remplacerait celle qui est relative à la *Visite des Pauvres* par le règlement de l'œuvre locale déjà existante. Ainsi l'*Œuvre de la Consolation* ne change pas les œuvres paroissiales ; mais elle les rend plus fécondes par les grâces qu'attire nécessairement sur elles la fidélité des membres à consoler *Jésus dans la sainte Eucharistie.* La question pécuniaire se réduit à la dépense nécessitée par la distribution des *feuilles* ou *tracts* destinés à rappeler l'heure de l'adoration. Quelle est la paroisse, si pauvre soit-elle, qui ne puisse subvenir à cette minime dépense ?

Les prêtres qui désireraient avoir des renseignements plus amples et se procurer le règlement de l'*Œuvre de la Consolation*, pourront s'adresser au Directeur de l'Œuvre, à l'Isle-Jourdain (Gers).

16

LA CROISADE RÉPARATRICE

Par M. DE BESSONIES, vicaire à N.-D. des Victoires, à Paris.

Née, il y a trois ans, d'un sentiment d'amour à l'égard de la divine personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, si grièvement offensé par les blasphèmes et les sacrilèges des sectes maçonniques, la *Croisade réparatrice* a été accueillie avec faveur par les âmes pieuses et encouragée de tous les côtés.

Le Congrès antimaçonnique de Trente, les Congrès nationaux de Reims et de Paris, le Congrès eucharistique de Paray-le-Monial, le Congrès franciscain de Nîmes sont venus successivement lui apporter leur précieux et sympathique appui.

Nous nous contenterons donc d'une simple note rappelant le but et les moyens proposés, les résultats obtenus et les consolations procurées par cette modeste *Croisade.*

Le but est très précis. Parmi les nombreuses œuvres de réparation, la *Croisade réparatrice* s'applique très spécialement à contrebalancer, aux yeux de la justice et de la bonté divines, les blasphèmes, les profanations, les sacrilèges de toutes sortes dont l'inspiratrice est la secte ennemie de l'Eglise, la Franc-Maçonnerie. Elle désire, comme l'exprime sa prière approuvée par Son Eminence l'Archevêque de Paris, donner au Seigneur Jésus « mille fois plus d'amour que le démon et ses suppôts ne lui portent de haine. » Mais, en même temps, sachant répondre au plus vif désir du Cœur sacré de son divin Maître, elle sollicite de sa miséricorde la conversion de ceux-là même qui l'offensent ainsi.

Les moyens proposés sont tout naturellement les actes de la piété et de l'amour qui peuvent le mieux atteindre ce but. D'abord et avant tout, l'offrande du saint Sacrifice de la Messe, l'acte suprême de notre religion, l'immolation de la divine Victime, la plus parfaite et la plus sainte des réparations. Puis tout ce qui peut être offert à la même intention, œuvres de piété, de pénitence, de charité, moyen précieux de donner à toutes les actions méritoires un but qui en précise la direction et en augmente la valeur.

Les résultats obtenus ont été bien touchants et nous pouvons espérer qu'ils ont été agréables au Seigneur.

Depuis l'origine de l'Œuvre (mai 1896) 9.800 messes ont été célébrées. Chaque mois, 270 messes sont offertes aux intentions de la *Croisade réparatrice* en France et aussi à l'étranger, car nous en trouvons à Rome, à Jérusalem, à Assise, à Padoue, à Naples, à Subiaco, à Lorette, à Bruxelles, au Tyrol, à Saïgon, à la Guadeloupe et au Brésil. — A cette offrande quotidienne et multipliée du saint Sacrifice, nous pouvons ajouter un magnifique trésor spirituel composé d'abord d'une participation perpétuelle aux prières et aux bonnes œuvres de 24 communautés, d'une participation temporaire aux œuvres de 18 autres, et enfin d'une multitude d'œuvres diverses dues au zèle de communautés, de fraternités franciscaines, d'âmes pieuses. Nos dernières statistiques enregistraient pour chaque mois : 12.000 journées offertes en esprit de réparation, 40.000 messes entendues, 20.000 communions, 15.000 chemins de croix, 66.000 chapelets, 7.000 heures saintes, 44.000 visites au Saint Sacrement, 37.000 offices récités, 76.000 œuvres de charité, 107.000 mortifications, 168.000 heures de travail offertes, 112.000 prières de petits enfants, 236.000 prières diverses.

Quelle consolation pour nous d'offrir une telle somme de sacrifices unis à l'auguste Sacrifice de nos autels en réparation de tous les outrages faits directement à la majesté divine par les sectes anti-chrétiennes et les mal-

heureux qu'elles inspirent ! Quelle consolation aussi de pouvoir, comme nous l'avons fait à la suite des vols sacrilèges qui ont attristé le diocèse de Châlons, donner au pasteur du diocèse et aux curés des paroisses éprouvées l'assurance que les âmes qui se dévouent à la *Croisade réparatrice* appliqueront spécialement leurs offrandes de messes et d'œuvres à réparer ces crimes ! Grâce, en effet, à une *Petite Revue* de l'Œuvre qui paraît tous les deux mois, les personnes qui ont à cœur cette forme particulière de dévotion au Cœur de Notre-Seigneur sont informées des sacrilèges et des profanations qui trop souvent désolent les fidèles, et gardent entre elles une union de pensées et de prières qui stimule leur zèle et console leur piété.

Nous ne terminerons pas cette note par un vœu ; ceux qui ont été émis aux Congrès que nous avons nommés en commençant ont répondu à tous nos désirs. Nous nous contenterons de demander aux personnes qui veulent s'intéresser à la *Croisade réparatrice* de s'adresser pour avoir les renseignements complémentaires, la prière spéciale et les imprimés relatifs à l'Œuvre, à M. l'abbé de Bessonies, à Notre-Dame des Victoires, à Paris.

Daigne Notre-Dame de Lourdes bénir la *Croisade réparatrice !*

17

L'HOMMAGE SOLENNEL A JÉSUS RÉDEMPTEUR
AU CÉNACLE DE JÉRUSALEM

Discours du R. P. MARIE-LÉOPOLD, des Augustins de l'Assomption.

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

A la veille de voir finir le XIXe siècle, une belle pensée a surgi dans l'esprit d'un grand nombre de catholiques.

Pourrions-nous voir, se sont-ils dit, s'achever cette période qui laissera dans l'histoire des traces profondes, sans nous retourner vers Dieu, et sans lui offrir l'hommage solennel de notre foi ?

Ce siècle a été marqué par de grands bienfaits venus d'en haut ; mais son histoire a été attristée par de grandes iniquités : à ce double titre nous devons à Dieu un hommage solennel d'actions de grâces et un sacrifice de réparation.

Mais où offrir à Dieu ce double hommage? — Sans doute les catholiques seront invités à en multiplier l'expression sur tous les points du monde, dans la nuit qui sera le passage du XIXe au XXe siècle. Toutefois, il y a des lieux prédestinés où l'on se trouve plus près du ciel, où la religion prend une intensité plus solennelle, une ardeur plus significative. Lourdes, assurément, Messieurs, est un de ces lieux désignés par la Providence, un de ces points stratégiques de la piété, où la religion triomphe, où le Christ règne, où son amour éclate en magnificences grandioses. Voilà pourquoi des multitudes d'hommes sont venues à Lourdes, il y a trois mois, et ont fait monter vers le ciel cette voix puissante

des foules, que l'Ecriture compare à celle des grandes eaux, en des accents si enflammés et si sincères, qu'il n'est plus permis de désespérer de la France catholique.

Lourdes, nous le sentons vivement pendant ce Congrès, c'est le surnaturel dans son expression vivante ; c'est le miracle palpable ; c'est Jésus-Hostie opérant des merveilles ; c'est Jésus disant dans son Sacrement aux malades qui l'implorent comme jadis en Judée : Lève-toi et marche.

Mais il est une autre cité qu'appelle cet acte de religion solennelle ; et, dans ce lieu, il devrait prendre des accents plus pénétrants et des énergies plus puissantes encore. C'est Jérusalem.

Jérusalem, c'est le champ de bataille du divin Conquérant des âmes ; c'est la terre consacrée par l'effusion du sang rédempteur. C'est le lieu du sacrifice unique de la Croix, c'est le Calvaire, c'est le Cénacle. C'est là qu'il convient que les catholiques aillent porter l'élan de leur foi et l'ardeur de leur amour.

Or, Messieurs, pendant que cinquante mille hommes se pressaient à Lourdes, acclamant Jésus-Hostie, un navire cinglait sur les plages de l'Orient. Il portait un nom prédestiné, un nom bien connu à Massabielle, un nom qui va retentir ici même au lendemain de ce Congrès, au Pèlerinage national : c'est Notre-Dame de Salut.

Et le navire portait dans ses flancs une multitude de pieux chrétiens ; il y avait des Français ; il y avait des Belges, Monseigneur [1] ; il y avait des représentants de peuples que l'on peut encore appeler catholiques. Et comme roi du bord, et comme roi de cette petite nation bien catholique, Jésus-Christ était là dans son Hostie.

Ah ! Messieurs, l'Eucharistie sur un navire, perdue au milieu de l'immensité des flots ; l'Eucharistie adorée par ces prêtres qui consacrent chaque matin le pain mystérieux ; l'Eucharistie sans cesse visitée dans la basilique

[1] Mgr Doutreloux, évêque de Liège, président du Congrès.

flottante : quelles prières, quels élans ! quelle ferveur cela dit au cœur du pèlerin qui a vu ces choses !

Et quand, pendant six jours d'une retraite vraiment eucharistique, nos pèlerins eurent prié, ils touchèrent le sol sacré de la Palestine et baisèrent la Terre Sainte de leurs lèvres émues.

Pendant vingt jours ils parcoururent chacune des cités ou des bourgades sanctifiées par la présence du Sauveur : Nazareth, le lieu à jamais sacré où Jésus commença sa vie de victime adoratrice et réparatrice ; la Galilée, le lac de Génézareth, Capharnaüm, Cana, Naïm, Bethsaïde, Sichem, tous ces lieux où Jésus sema les miracles et annonça la vérité au monde ; Bethléem où il expia dans la pauvreté et les vagissements de l'enfance les fautes des hommes. A Jérusalem, ils suivirent chacune des stations de la Voie Douloureuse ; ils allèrent du Mont Sion à Gethsémani, de Gethsémani au palais de Pilate ; de là, en pleurant sur les douleurs de Jésus, ils portèrent sur leurs épaules jusqu'au Calvaire une lourde croix destinée à l'un des sanctuaires célèbres de la France. Ils se prosternèrent au Calvaire, glorifièrent Jésus triomphant au divin Sépulcre ou s'élevant au ciel du sommet du mont des Oliviers.

Ils s'étaient identifiés avec le Christ en le suivant partout par la réparation pénitente et par la prière.

C'était fini. Le jour de la Pentecôte on les vit se rendre en multitude sur le Mont-Sion. C'était là qu'il convenait d'accomplir l'acte de l'hommage solennel au lieu même où furent institués l'Eucharistie et le sacerdoce, au lieu même où le Cœur de Jésus, nous aimant jusqu'à la fin, nous donna l'Hostie et se fit le Cœur eucharistique, devenant victime de réparation pour nous.

Une vaste tente avait été dressée à une petite distance du Cénacle, demeuré, hélas ! aux mains des Turcs. Elle était ornée de drapeaux aux couleurs pontificales et françaises. Tous les chrétiens de Jérusalem s'y étaient donné rendez-vous. Après la messe solennelle chantée

par les pèlerins, le Saint Sacrement fut exposé. En quelques paroles ardentes un prêtre rappela le caractère de l'hommage solennel.

Il dit ce qu'avait été le siècle qui s'achève : siècle de bénédiction de la part de Dieu, d'ingratitude de la part des hommes. Ce siècle a été le siècle du surnaturel. Lourdes et tant de prodiges fameux en sont une démonstration saisissante.

Ce siècle a été le siècle de la Papauté ; à nulle autre époque elle n'a été plus belle, que les Pontifes se soient appelés Pie IX ou Léon XIII. Ce fut le siècle de Marie. A la proclamation du plus aimable de ses privilèges, Marie a répondu à Massabielle en disant : Je suis l'Immaculée Conception ; et les faveurs surnaturelles qui accompagnent les apparitions de Lourdes sont un éclatant témoignage de ses maternelles protections.

Mais en même temps ce siècle a été celui du naturalisme et de l'athéisme ; c'est celui de l'impiété révolutionnaire. C'est celui de l'enseignement sans Dieu, de l'Eglise spoliée, du dimanche profané, du mensonge qui s'étale dans les livres et dans les revues. Que de raisons d'ajouter les actes de réparation aux hommages de reconnaissance !

Et là, sur cette terre bénie, nous, prêtres, le cœur ému, nous remerciâmes le Christ-Hostie de notre vocation sacerdotale ; nous offrîmes nos actions de grâces pour la France faite du froment de l'Eucharistie et du sang des martyrs ; nous demandâmes pardon pour les péchés de la France et de toutes les nations que nous représentions. Et nous disions toutes ces choses au Christ, qui là même nous prodigua son amour jusqu'aux excès de l'Eucharistie.

La grandeur de l'acte, le lieu où il s'accomplissait, les circonstances qui l'accompagnaient émurent tous les cœurs ; des larmes coulaient de tous les yeux, quand on lut l'acte de consécration.

Oui, c'était grand ! c'était émouvant ! Il nous semblait

que nous avions réjoui sur cette terre désolée le Cœur de notre Dieu.

Messeigneurs, Messieurs, au lendemain de ce Congrès qui fait suite au Congrès eucharistique de Jérusalem dont la possibilité est due à nos pèlerinages de pénitence, nous allons reprendre dans huit jours le chemin de Jérusalem avec plusieurs centaines de pèlerins.

Nous ferons encore une fois avec non moins de piété l'acte de l'Hommage solennel. Nous irons encore au Cénacle, l'autel eucharistique par excellence, au Calvaire, l'autel de la Rédemption.

Nous partons bénis par Sa Sainteté Léon XIII. Plusieurs Brefs du Saint-Siège ont consacré notre œuvre des pèlerinages de pénitence et l'ont enrichie des plus précieuses faveurs spirituelles. NN. SS. les Evêques nous envoient chaque année en très grand nombre leurs approbations encourageantes et leurs bénédictions paternelles.

Il a été particulièrement doux à un fils de l'Assomption, Monseigneur le Cardinal [1], d'entendre hier Votre Eminence proclamer que notre œuvre des pèlerinages de pénitence a facilité grandement les belles assises du Congrès eucharistique de Jérusalem.

Aujourd'hui, en face de cette belle assemblée catholique, présidée par Votre Eminence, entourée de NN. SS. les Evêques, sous le regard de Marie Immaculée, nous voudrions sentir vibrer dans notre pèlerinage comme l'âme de ce beau Congrès eucharistique de 1899.

Les membres du Congrès ne pourraient-ils venir avec nous ? Il nous semble que les flancs de notre Nef de Notre-Dame de Salut se dilateraient pour vous accueillir tous. Au moins donnez-nous vos cœurs, afin que l'Hommage offert au Sacré-Cœur de Jésus-Hostie soit plus brûlant et plus éclatant au Calvaire et au Cénacle.

C'est pourquoi je propose non seulement à vos suffrages mais à vos acclamations le vœu suivant :

[1] S. E. le cardinal Langénieux, archevêque de Reims, président d'honneur du Congrès.

VŒU

Le Congrès eucharistique de Lourdes s'associe à l'Hommage solennel que les pèlerins de la pénitence vont bientôt offrir au Sacré-Cœur près du Cénacle à Jérusalem et les délègue pour le représenter dans l'accomplissement de ce grand acte d'action de grâces et de réparation, au lieu même où le Cœur de Jésus, nous donnant l'Hostie, nous aima jusqu'à la fin.

18

L'ÉDUCATION EUCHARISTIQUE DES ENFANTS

ET LE SALUT SOCIAL

Allocution prononcée à la réunion des Dames par le R. P. HENRI DURAND, de la Congrégation du Très Saint Sacrement.

MESDAMES,

C'est une simple causerie que j'ai à vous donner sur un sujet qui a toujours le don de plaire à des femmes pieuses, intelligentes et dévouées, comme vous l'êtes toutes : je veux parler de l'éducation eucharistique des enfants, surtout des plus jeunes, et des secours que la société peut attendre d'une telle formation de l'enfance chrétienne.

Cette éducation peut et doit même être faite tout d'abord au sein de la famille par les mères chrétiennes et par les personnes pieuses qui s'occupent des enfants. Mais je dois vous donner de suite une idée de ce que j'entends par ces mots *éducation eucharistique;* cela ne veut pas dire, vous le pensez bien, que vous deviez faire

à ces chers petits des cours réguliers d'instruction sur la religion, spécialement sur les plus mystérieux de nos dogmes; cela signifie tout simplement que vous aurez soin de profiter de toutes les occasions possibles pour appeler et fixer l'attention si mobile des enfants sur le fait si merveilleux et si ravissant de la présence réelle de Jésus parmi nous. — Permettez-moi de vous donner ici une petite leçon de cette pédagogie d'un nouveau genre.

Par exemple, à l'occasion d'un crucifix ou d'un tableau, d'une image représentant Jésus crucifié, apprenez à vos enfants que ce cher Sauveur est ressuscité et qu'Il est au Ciel sur un trône magnifique entouré de tous les anges et de tous les saints. Mais ce n'est pas tout, il faut compléter de suite votre petite instruction : le point capital, c'est de leur dire bien vite et affirmer très fort que ce même Jésus est aussi sur cette terre. — Ils vous demanderont aussitôt où Il est, où Il demeure. Vous leur direz que c'est dans les églises et ils désireront déjà y aller. — En promenade, vous passez près d'une église, dites à votre bébé que vous tenez par la main ou peut-être encore sur les bras : « Mon enfant, voilà la Maison du bon Dieu, c'est là que demeure ce Jésus qui a tant aimé, qui aime toujours les petits enfants. » Et le cher petit demandera peut-être de lui-même à entrer à l'église; en tout cas, il vous y accompagnera volontiers. Là, vous aurez bien soin de lui apprendre de bonne heure que le bon Jésus n'est pas partout dans l'église, mais seulement dans le tabernacle devant lequel brûle une petite lampe. — Un jour ou l'autre, au moment d'une communion ou d'une bénédiction, il pourra apercevoir la sainte Hostie. Ne craignez pas d'exciter doucement son attention et de lui dire à voix basse : « Mon enfant, ne vois-tu pas quelque chose de blanc entre les mains du prêtre, ou dans le brillant ostensoir? regarde bien, c'est la sainte Hostie, c'est le Très Saint Sacrement, c'est le bon Jésus! »

Et l'enfant vous croira simplement avec cette foi naïve qui ignore absolument les *pourquoi* et les *comment,* et vous en ferez facilement un petit ange d'adoration et de prière.

C'est ainsi, Mesdames, c'est en semant avec persévérance dans l'âme des enfants ces germes pieux, que l'on obtient pour le présent des résultats merveilleux et que l'on prépare pour l'avenir les âmes d'élite par lesquelles, avec la grâce de Dieu, s'opérera le salut de la société.

Essayez, Mesdames, je vous en conjure, ne tardez pas, et vous verrez peut-être bientôt un de ces petits s'échapper de vos mains, sachant à peine marcher, et, renouvelant les exploits d'un jeune Pascal Baylon, escalader à *quatre pattes,* comme il disait, les degrés de l'autel ; ou bien vous le trouverez, grimpé sur un escabeau derrière ce même autel, l'oreille collée contre la paroi du tabernacle pour mieux entendre Jésus, comme faisait quelquefois le petit Pierre-Julien Eymard, le futur fondateur de la Congrégation du Très Saint Sacrement.

Que de traits charmants je pourrais vous citer, lesquels sont le fruit précieux de ces rapports anticipés de tant de jeunes enfants avec le Dieu de la première communion ! — J'ai entendu parler d'une petite fille qui, dès qu'elle apercevait l'église, se mettait à crier et tirait sa mère par la robe jusqu'à ce qu'elle eût obtenu d'aller rendre visite à son Jésus. — J'ai connu des enfants de cinq à six ans qui souhaitaient déjà de faire leur première communion et pour lesquels il a fallu avancer l'époque régulière de ce grand acte religieux. — Il y en a qui écrivent des lettres au petit Jésus. Quelques-unes de ces épîtres enfantines m'ont été confiées pour les remettre au céleste destinataire et, facteur indiscret, je me suis permis de les lire. J'y ai trouvé des choses ineffables. — Une enfant de six ans, une petite Bruxelloise, termine ainsi sa lettre : « *Bon petit Jésus, embrasse bien pour moi la sainte Vierge et saint Joseph et beaucoup de compliments à tous les saints.* » — Une autre petite Belge écrivait : « *Tous*

les samedis j'offre un cierge à la sainte Vierge ma Mère du ciel; tu dois être bien content, petit Jésus, car c'est aussi ta Mère, et je fais cela au lieu d'acheter des boules; pour toi, bon Jésus, je t'offrirai un bouquet, dimanche Fais-moi la grâce de t'aimer beaucoup et de faire une bonne première communion. »

L'année dernière, ici même, à Lourdes, dans une chapelle particulière, à l'époque du carnaval, on trouva une petite fille de six ans, toute en larmes, les bras tendus vers le Très Saint Sacrement et s'écriant d'une voix étouffée par les sanglots : « *O bon petit Jésus, n'aie pas peur, ne crains rien; Anna est là, et si les méchants veulent te faire de la peine, c'est Anna qui te défendra; personne ne pourra t'offenser : je suis là, je suis là, n'aie pas peur!* » — La pieuse dame, témoin de ce fait, s'approcha de l'enfant, qui se croyait seule, et lui demanda ce qu'elle ferait pour défendre le bon Jésus, ce qu'elle lui disait tout bas pour qu'il n'eût pas peur. — « Oh! répondit Anna, *je lui dis beaucoup de « Notre Père.* »

N'est-ce pas sublime de foi naïve, de simplicité et de générosité?

Sur le désir de notre vénéré Président [1], je vais ajouter encore une petite fleur à ce bouquet d'exemples : c'est un des plus gracieux souvenirs de mon apostolat près des enfants; il s'agit de la conversion d'un enfant de quatre ans par la pensée de la présence réelle. Oh! ce n'était pas un grand pécheur, mais vous allez voir qu'il avait cependant grand besoin de changer de vie. — Il y a quelques années, j'avais une réunion d'enfants, à notre chapelle de Paris, à l'occasion de la Fête-Dieu, et, voulant inspirer le respect du lieu saint à mon jeune auditoire, je dis qu'il fallait être bien sage et surtout ne pas parler parce que Jésus était là, sur l'autel; et, du doigt, je montrais la blanche Hostie, toujours exposée dans ce sanctuaire de l'Adoration perpétuelle et solennelle. Or,

[1] Mgr Doutreloux, évêque de Liège.

voici ce qui arriva : à la fin de la cérémonie qui dura assez longtemps, une dame me demande au parloir ; elle était accompagnée d'un bébé de quatre ans. « Mon Père, me dit-elle, je viens vous remercier, car vous avez *converti* mon enfant et c'est déjà un petit apôtre. Figurez-vous que jusqu'à présent je ne pouvais en venir à bout dans les églises. Se remuer, courir, parler, crier, telle était sa manière de prier et d'adorer ; mais dès que vous avez montré le Très Saint Sacrement et que vous avez dit : *Jésus est là !* ses petits yeux se sont fixés et comme immobilisés sur l'ostensoir. Mais mieux que cela ; j'ai voulu, vers la fin de la cérémonie, lui dire un mot qui me paraissait utile, et il m'a répondu à voix basse, en mettant son doigt sur ses lèvres : *Maman, tais-toi, Jésus est là !* »

Ce dernier trait démontre à ravir l'heureuse influence qu'exerce sur les enfants la foi pratique envers la sainte Eucharistie. — Cependant cette formation pieuse des enfants serait incomplète si l'on ne développait chez eux, en même temps que l'esprit de foi, l'esprit de sacrifice. N'oublions jamais qu'il n'y a pas de vraie piété sans mortification, qu'il est impossible d'aimer sincèrement l'Eucharistie, qui est le fruit du sacrifice de la croix, renouvelé chaque matin sur nos autels, sans aimer aussi la croix de Jésus ; que dans la vie de ces héros du christianisme qui s'appellent des saints, comme dans la vie du Saint des saints, il y a deux mots qui s'appellent toujours et qui peuvent résumer tout ce qu'ils ont pensé, tout ce qu'ils ont dit, tout ce qu'ils ont fait : *amour* et *sacrifice*. Et c'est pourquoi, si nous voulons faire de nos enfants des hommes de caractère, de solides chrétiens, des saints, il est de toute nécessité que nous les imprégnions de bonne heure de l'esprit de sacrifice.

O mères trop tendres qui avez peur de faire pleurer vos enfants et qui ne songez qu'à satisfaire tous leurs petits caprices, que je vous plains *de les gâter ainsi !* quelles larmes vous verserez plus tard pour avoir négligé

de corriger leurs défauts naissants et pour ne pas leur avoir appris à se corriger eux-mêmes, à se vaincre, à se mortifier ! Ignorez-vous donc que la voie du sacrifice est la véritable et l'unique voie du bonheur en ce monde comme en l'autre ?

Mais à quel âge leur donner *cette rude leçon de pénitence?* Je réponds hardiment : le plus tôt possible, c'est-à-dire dès qu'ils ont une petite lueur de raison et de conscience, dès qu'ils savent ce que c'est que faire de la peine ou du plaisir à papa, à maman, au petit Jésus. Pour beaucoup c'est vers trois ou quatre ans. C'est déjà à ce moment de la vie que l'homme se dessine dans l'enfant, d'après un de nos plus profonds penseurs, Joseph de Maistre ; c'est alors que se prennent des directions, des plis qui ne se modifieront plus dans l'avenir. Vous voyez comme il importe de donner de bonne heure aux enfants de saintes habitudes.

Et n'allez pas me dire, Mesdames, que c'est trop sérieux, trop grave pour des enfants, surtout trop contraire à leurs instincts naturels ; qu'à cet âge et jusqu'à six ou huit ans et même au delà, ces chers petits ne pensent qu'à s'amuser, à sauter, à courir, à chanter. C'est très vrai, ils ne pensent qu'à cela et ne font que cela ordinairement ; et je ne puis les en blâmer, nous en avons fait tout autant, vous et moi, à cet âge heureux. Aussi bien, n'est-il pas question de les empêcher de jouer ; mais il s'agit de leur apprendre à entremêler de quelques sacrifices même leurs petits jeux. Et cela, ils le comprennent et le goûtent mieux qu'on ne saurait l'imaginer, car ils ont l'intelligence très ouverte aux choses de la foi, grâce à leur innocence baptismale ; ils sont aussi, pour la même raison, très généreux pour se corriger de leurs défauts et pour prouver leur amour au bon Jésus. Ici encore il n'y a qu'à essayer pour obtenir des résultats inattendus. Une fois qu'ils sont entrés dans cette voie des sacrifices, il y aurait plutôt à les retenir qu'à les pousser.

En voulez-vous quelques preuves, voulez-vous quelques échantillons du zèle et de la générosité des petits enfants? Oui, des faits, des faits, il n'y a rien de tel pour fortifier les démonstrations.

Je vous disais que les sacrifices pouvaient facilement se mêler aux jeux des enfants. — Une petite fille m'écrivait un jour que, sachant très bien jouer aux osselets et étant sûre de gagner toujours, cependant elle perdait volontairement quelquefois pour mortifier sa joie de gagner. Mesdames, avez-vous jamais fait de semblables mortifications? — J'en doute. — J'ai connu un petit garçon, de noble famille, qui a aujourd'hui une vingtaine d'années et qui fait l'honneur et la joie des siens. Savez-vous ce qu'il faisait de temps en temps, lorsqu'il jouait tout seul en présence de sa mère? Il joignait ses petites mains et regardait le ciel un instant, puis il se remettait à courir ou à jeter sa balle en l'air. Sa mère lui ayant demandé pourquoi ce petit manège, il répondit qu'il faisait une petite prière à Jésus. — Pensons-nous à élever quelquefois notre cœur et nos regards vers le ciel au milieu de nos récréations? Que de leçons nous donnent les petits enfants et dont nous devrions faire notre profit!

Mais voyez ce dont ils sont capables lorsqu'on leur demande des sacrifices pour l'amour du Très Saint Sacrement, par exemple, comme je le fais chaque fois, pour le succès de nos Congrès eucharistiques. — Une enfant écrit : « J'ai voulu étudier dans mon lit; mais comme c'est défendu, je ne l'ai pas fait. » — « J'ai fait une grande mortification en restant jusqu'aujourd'hui auprès d'une élève qui n'est pas propre et qui est difficile. » — « Je n'ai pas parlé en sortant de la salle d'étude. » — Une autre : « En vue du Congrès eucharistique j'ai mangé de la soupe que je n'aime pas. » — « J'ai bien soigné mes devoirs. » — « J'ai marché sur la pointe des pieds et j'ai gardé le silence en montant les escaliers. » — « J'ai été patiente avec une compagne désagréable. » — « Pour plaire au Cœur de Jésus-Eucharistie, j'ai bien

étudié. » — « J'ai vaincu une répugnance. » — Une troisième : « Je n'ai pas murmuré quand on m'a grondée. » — « A toutes les rentrées en classe, j'ai été silencieuse ; le bon Dieu m'a bénie, car je n'ai pas encore de mauvaises notes. » — « Une compagne m'a donné un soufflet ; au lieu de le lui rendre, j'ai dit *Deo gratias.* »

C'est vraiment le comble de la reconnaissance et du sacrifice, avouez-le.

Et les petits garçons ne sont pas en retard sur les petites filles : celui-ci n'a pas mis de beurre sur sa tartine ; il a passé près d'un cerisier et n'a pas pris une cerise ; celui-là a laissé ses soldats de plomb dans une boîte pendant trois jours. — Un autre s'est mordu la langue au lieu de parler en classe ou à l'église. — Un autre enfin était près d'une fenêtre, des chiens se battaient dans la rue et aboyaient fort, il avait grande envie de regarder de ce côté, il n'a pas regardé ; n'est-ce pas héroïque de la part d'un enfant ?

Mais c'est surtout au sujet de la première communion et comme préparation éloignée à ce grand acte de la vie chrétienne qu'il est bon et intéressant de stimuler l'ardeur de ces vaillants petits soldats du Christ. Quand on s'attache de bonne heure à leur faire entrevoir la grandeur, la beauté, les délices d'une bonne première communion, ils s'arment aussitôt d'un nouveau courage pour travailler coûte que coûte à l'amélioration de leur caractère et à la sanctification de leur vie.

Heureuses les mères, heureux les éducateurs qui comprennent ces choses et qui, selon le conseil d'un saint Evêque, Mgr de la Bouillerie, second président de l'Œuvre des Congrès eucharistiques, font de la première communion le *pivot central de l'éducation* de leurs enfants !

Permettez-moi à ce sujet, Mesdames, de signaler à votre pieuse attention le premier et le plus grand des avantages de cette éducation eucharistique. Cette manière d'élever les enfants les préparera tout d'abord à faire une excellente première communion et les dispo-

sera pour la suite à la pratique de la communion fréquente et fervente. Ce double résultat est d'une portée incalculable.

Vous savez de reste qu'une bonne première communion est quelque chose de fondamental dans la vie d'un chrétien et que c'est un gage presque assuré du salut éternel, alors même que se produiraient des chutes malheureuses entre la première et la dernière communion. Je n'insiste pas sur ce point et je vous prie surtout de considérer les fruits de la communion fréquente après la première communion.

La communion fréquente et bien faite à partir de l'enfance, c'est la conservation de l'innocence, c'est la préservation des fautes graves, c'est l'école du sacrifice et de la virilité, c'est le principe des plus belles vocations sacerdotales ou religieuses. — Si, grâce à l'éducation eucharistique des enfants, la communion fréquente se généralisait au milieu du peuple chrétien, on verrait bientôt se renouveler les merveilles des temps héroïques de la primitive Eglise : les fidèles ne formant plus qu'un cœur et qu'une âme, et triomphant de leurs ennemis par la séduction de leurs sublimes vertus ou, s'il le fallait, par la force toujours victorieuse du martyre ; la paix sociale enfin s'établissant comme d'elle-même et le ciel inauguré déjà sur cette pauvre terre avec l'établissement du règne de Notre-Seigneur.

Or, il serait très facile d'attirer souvent à la table sainte et de faire communier très pieusement les petits anges adorateurs tels que vous les auriez préparés. Ils auraient en effet toutes les dispositions voulues pour s'unir souvent au Roi des anges : la pureté du cœur, les saints désirs et l'esprit de sacrifice. — Et ils persévéreraient unanimement dans la fraction du pain eucharistique, à l'imitation des premiers chrétiens, parce qu'ils en auraient eu le goût et l'attrait dès leur plus tendre enfance et qu'ils en goûteront chaque jour de plus en plus les effets bienfaisants.

Permettez-moi à ce sujet, pour appuyer plus sûrement cette doctrine, de vous citer encore Mgr de la Bouillerie qu'on n'a pas appelé en vain le chantre de l'Eucharistie : se faisant l'interprète de Notre-Seigneur lui-même, parlant à ses prêtres de leur apostolat près des enfants, le pieux Evêque dit : « L'âme de l'enfant est un sol facile où tout ce qui est divin germe et s'épanouit aisément. Si vous voulez plus tard recueillir beaucoup, cultivez d'abord ces jeunes fleurs. Et si un jour vous voulez voir tout un peuple de fervents chrétiens environner la table eucharistique, groupez d'abord autour de mon tabernacle ces petits anges : *Faites venir à moi les enfants* [1]. »

O Mesdames, quelle mission sublime est la vôtre ! Il dépend de vous de relever et de sauver le monde, car c'est à vous principalement qu'il appartient de lui donner et de lui préparer des sauveurs.

Mais, j'ai encore un mot à vous dire et ce sera le plus puissant des encouragements. — Croyez-moi bien, Mesdames, si l'on voulait cultiver d'une manière plus générale ces chères petites âmes au point de vue de la piété envers le Très Saint Sacrement, si surtout on pensait davantage à exploiter leur puissance d'intercession; si, comme je le demande à cor et à cri depuis tant d'années, on voulait organiser la *croisade eucharistique* des petits enfants, c'est-à-dire leur faire faire chaque jour une petite prière au pied des autels pour le triomphe de l'Eglise et le salut de nos patries respectives, ce n'est pas seulement dans dix ans, vingt ans, trente ans que l'on ressentirait les effets d'une telle formation, c'est du jour au lendemain que l'on verrait éclater des événements merveilleux qui changeraient la face de la terre au point de vue religieux, politique et social. Vous me direz peut-être qu'il est difficile de croire que de si petites causes soient capables d'amener de tels résultats. Mesdames, parcourez nos saints Livres; lisez l'histoire de l'Eglise,

[1] *L'Eucharistie et la Vie chrétienne*, par Mgr de la Bouillerie.

lisez surtout la vie des saints et des plus grands saints, par exemple des François-Xavier, des Philippe de Néri, des François de Sales, des Vincent de Paul, et vous verrez ce que Dieu et son Fils, Notre-Seigneur Jésus-Christ, ce que l'Eglise et les saints pensent de la prière des enfants, et vous ne me contredirez plus.

Ignorez-vous donc que « la prière est la plus active et la plus énergique de toutes les forces qui résident au sein de l'humanité; que cette arme est toujours sûre de la victoire, lorsqu'elle est maniée par une piété ardente et une foi sincère [1] »; ignorez-vous que « la prière fait plus que les batailles [2] », plus que tous les moyens humains réunis, surtout quand elle émane de cœurs innocents et qu'elle s'adresse au Cœur de Jésus, présent et vivant dans la sainte Eucharistie, « à ce Cœur sacré, remède de tous les maux qui affligent le monde, arche sainte de salut, pour échapper au naufrage universel : propitiatoire où la justice éternelle s'apaise et détourne ses fléaux [3] ? »

Or, après la prière de Marie, qui est appelée une toute-puissance suppliante; après la prière du prêtre armé de l'Hostie et du calice rempli du précieux sang, il n'est rien de fort pour toucher le Cœur de Dieu, comme le petit enfant armé de son innocence et de sa simplicité.

A une époque où le monde était fort troublé, pas encore autant que de nos jours, une sainte âme, Pauline Jaricot, fondatrice de l'Œuvre de la Propagation de la foi, s'écriait : « Aux grands maux les grands remèdes! Or, je n'en connais pas de plus grands, du côté de la terre, que les toutes-puissantes supplications des chers petits êtres qui n'ont pas encore blessé le Cœur de Jésus. »

Mais c'est Marie elle-même qui nous indique ce grand moyen de salut; en ces derniers temps, à la Salette, à Lourdes, ici même, et plus récemment à Pontmain, la

[1] Cardinal Pie.
[2] Donoso-Cortès.
[3] Léon XIII.

très sainte Vierge ne s'est-elle pas servie des enfants pour en faire les messagers des bonnes nouvelles qu'elle apportait à la terre, à la France en particulier ?

C'est pourquoi, malgré les angoisses de l'heure présente, en dépit des justes épouvantes qui nous étreignent en vue de l'avenir, nous n'aurons plus rien à craindre et nous devrons tout espérer, si les petits enfants *sont là pour nous défendre,* rangés en bataille autour du tabernacle où réside le petit Jésus, qui n'est autre que le grand Dieu du Ciel, le Vainqueur de Satan, l'unique Sauveur et Conservateur des sociétés.

A l'œuvre donc, Mesdames ! je vous en supplie au nom de ce que vous avez de plus cher, embaumez de plus en plus des parfums et de l'amour du Christ eucharistique ces chers petits êtres qui grandissent à l'ombre de vos foyers; conduisez-les chaque jour aux pieds de leur céleste et tout-puissant Ami. Vous ne sauriez faire rien de plus grand ni de meilleur pour l'honneur de l'Eglise et pour le bien de la patrie.

19

PROJET D'UNE ASSOCIATION

AYANT POUR BUT LA PRÉPARATION DES CONGRÈS EUCHARISTIQUES

Note présentée à la réunion des Dames par Mlle M. B., du diocèse d'Arras.

Permettez-moi, Mesdames, d'attirer votre charitable attention sur un humble projet, modeste épi glané dans le beau champ que vos cœurs ont cultivé avec tant de piété et d'exquise délicatesse pour la gloire du Dieu de

l'Eucharistie. Transplanté sur le sol brûlant et privilégié de Lourdes, mûri aux rayons du Soleil divin, de Jésus-Hostie exposé à nos adorations pendant ces trois jours, protégé par le regard bienveillant et protecteur de Notre-Dame de Lourdes, Reine du Très Saint Rosaire, que nous aimerons jusqu'au dernier soupir, puisse-t-il servir un jour de nouvel aliment à notre zèle pour le Très Saint Sacrement! Il en sera du reste ce que Jésus et sa divine Mère décideront par l'entremise éclairée de nos prudents et vénérés Directeurs du Congrès, et cela suffit.

Voici donc, Mesdames, le pieux désir sur lequel je voudrais attirer vos saintes méditations, vos ferventes prières :

1° *Association dont le but serait de préparer par la prière les Congrès eucharistiques annuels et d'en assurer les heureux fruits.* — Cette association réclamerait une cotisation annuelle, fixée par le Comité permanent de Paris, en vue de la propagande eucharistique et pour couvrir les frais des Congrès. Les membres de cette association seraient trouvés facilement dans les rangs si nombreux des âmes dévotes au Très Saint Sacrement, et dont la plupart sont trop souvent empêchées d'assister aux Congrès annuels.

2° *Un jour de réunion ou d'adoration serait fixé tous les ans pour ces mêmes associés dans l'église du Vœu national à Montmartre.* — Le Sacré-Cœur ne verrait-il pas avec bonheur les membres de cette association eucharistique réunis au pied du même tabernacle dans les mêmes pensées de foi et d'amour, et ne serait-ce pas en effet l'une de ces adorations corporatives si fortement proposées dans l'inoubliable Congrès de Paray-le-Monial et si délicatement accomplie par l'un de nos vénérés Cardinaux et ses auxiliaires dévoués au cours du même Congrès de 1897?

Oui, Mesdames, et si je l'osais dire, mes Sœurs et mes aînées dans la dévotion au Dieu de l'Eucharistie, vous savez toutes les grâces particulières obtenues par les

nombreuses adorations dans la basilique du Sacré-Cœur, monument vraiment providentiel : le dôme élevé par des miracles quotidiens de générosité le proclamera dans toute la suite des âges...

Je termine, Mesdames, pour ne pas abuser de votre charitable patience, laissant à Notre-Seigneur Jésus-Christ réellement présent dans la divine Eucharistie, le soin de nous réunir tous les ans à Montmartre pour y chanter d'un seul cœur et d'une seule âme l'*Ecce quam bonum* si cher aux congressistes. Là, sur le mont des martyrs, comme d'autres Moïse, nous lèverons les yeux et tendrons les bras vers Dieu pour implorer son secours, et Jésus du fond du tabernacle nous donnera intimement ses ordres et ses conseils en rapport avec notre situation personnelle. Nous prierons ensemble pour la France coupable, mais dont le repentir s'accentue de plus en plus, et nous redescendrons vers la plaine, c'est-à-dire vers le monde et nos foyers respectifs, disposées de plus en plus à propager l'amour envers le Sacré-Cœur de Jésus dans l'Eucharistie.

En attendant, Mesdames, allons déposer au pied de l'ostensoir notre gerbe eucharistique liée par d'humbles et ferventes prières. La prière, à Lourdes en particulier, n'est-elle pas la raison de tous les miracles spirituels et corporels ?

20

L'ŒUVRE DE JÉSUS-OUVRIER

Rapport présenté par M. DELCOURT-HAILLOT,
président des Conférences populaires de Valenciennes.

Il y a vingt ans à Valenciennes on ne voyait jamais à l'église un ouvrier, ni une femme du peuple. Une fois la première communion, les enfants s'éparpillaient et ne revenaient plus dans la maison de Dieu.

C'est alors qu'un saint prêtre, qui consacre toute sa vie à la classe des déshérités, M. le chanoine Cappliez, doyen de Saint-Nicolas à Valenciennes, voulut essayer de ramener les pauvres à l'église, et annonça qu'il donnerait le dimanche à chaque chef de famille un bon de pain à la fin d'une messe spéciale pour les ouvriers.

Nos travailleurs furent ravis d'avoir leur messe à eux et répondirent en foule à l'appel de leur doyen.

Ils vinrent même trop nombreux au début; car ce brave doyen se trouve à la tête d'une paroisse composée presque exclusivement de pauvres, d'une paroisse que les autres plus fortunées traitent irrévérencieusement de paroisse à sabots.

Aussi les cent francs à trouver chaque dimanche constituaient une grave difficulté, et de bonnes langues racontent que M. le Doyen, ainsi que ses vicaires, faisaient carême la moitié de la semaine pour pouvoir économiser le complément du dimanche des ouvriers.

La Providence vint à l'aide du doyen et peu à peu les subsides affluèrent, assurant la continuité de l'œuvre, qu'on appela « de Jésus ouvrier. »

L'œuvre est maintenant bien développée ; chaque

dimanche l'église Saint-Nicolas est trop petite pour contenir les trois à quatre cents chefs de famille pauvres qui arrivent à leur messe, entourés de leurs enfants.

M. le Doyen monte en chaire, et, pendant toute la messe, il fait pour les ouvriers ce que les organisateurs du Congrès eucharistique ont si bien fait pour nous autres congressistes, il ne leur laisse pas une minute pour s'ennuyer.

On dit à haute voix les prières du matin ; ensuite l'Evangile est commenté dans un français admirablement clair et bien à la portée de cet auditoire populaire.

On chante, on prie bien haut, tous ensemble, comme à Lourdes. C'est le chant mélodieux et plaintif du *Parce Domine,* qui s'élève vers le ciel ; puis le doux murmure de la salutation angélique répétée cent fois ; enfin ce magnifique cantique *Ave Maria,* entraînant comme une chanson de route, comme un chant de soldat.

Voilà déjà la messe finie : chaque chef de famille reçoit son bon de vingt-cinq centimes et s'en va gaiement entouré de ses enfants, emportant du courage pour supporter les douleurs et les misères de la semaine qui vient, et surtout un peu de cette belle résignation chrétienne, que leur a soufflée la parole éloquente de celui qu'à Valenciennes on ne connaît que sous le nom de père des ouvriers.

C'est une chose essentielle pour la bonne réussite de cette œuvre que le prêtre qui parle pendant la messe connaisse bien le peuple, qu'il parle son langage, qu'il s'adresse au cœur des ouvriers, de façon à les intéresser et à leur faire le vrai bien moral que l'on recherche.

M. le Doyen de Saint-Nicolas a distribué l'an dernier 17.000 bons, et comme son œuvre s'est étendue dans les autres paroisses de la ville, plus de 50.000 bons ont été distribués de cette façon.

L'œuvre est-elle bonne, est-elle utile?

Voici comment on la critique.

Quelquefois on voit parmi les chefs de famille des

« dégourdis » sortir les premiers, faire le tour de l'église en courant, et rentrer par une autre porte pour avoir ainsi deux bons de pain au lieu d'un, et l'on dit : Vous voyez bien que cela n'est pas sérieux. — Vous n'avez simplement qu'à fermer cette porte, et d'ailleurs cette petite malice n'enlève pas le caractère sérieux de l'œuvre, et je crois que l'on ne peut s'arrêter à cette objection.

D'autres disent : C'est bon à Valenciennes cette œuvre, parce que la fabrique est riche et peut supporter la perte de la location des chaises ; mais chez nous, ce n'est pas possible. Eh bien, Messieurs, si vous avez le courage de chercher et de trouver de quoi donner chaque dimanche quatre sous aux ouvriers qui viennent à la messe, croiriez-vous avoir beaucoup plus de mal à trouver en plus le demi-sou que coûte l'usage d'une chaise ?

Ce n'est pas là un obstacle sérieux et M. le Doyen de Saint-Nicolas, qui, comme je vous le disais tout à l'heure, a une fabrique très pauvre, est cependant parvenu à résoudre ce problème, en faisant, comme le feront tous les bons pasteurs, un appel plus large à la charité de ses paroissiens fortunés. La prière, c'est la bonne recette.

Priez, Messieurs, et si la Providence approuve votre œuvre, elle ne manquera pas de vous envoyer, permettez-moi l'expression, la bonne galette, soyez-en persuadés.

Une autre objection est celle-ci : Nos chaises sont louées à l'année par les riches, et nous ne pouvons sans désagréments les laisser occuper par des pauvres, par des ouvriers.

Comment, vous des catholiques, en êtes-vous encore à invoquer ces vieilles barrières sociales, qui coupent notre peuple en classes manquant absolument de points de contact, et qui doivent ainsi forcément accentuer de plus en plus la lutte qui nous divise d'une façon si peu chrétienne ?

Eh bien, nous l'avons aussi résolue cette question-là à Valenciennes. A la messe des ouvriers, toutes les chaises sont à la disposition des ouvriers. Il n'y a plus

alors de question de chaises de riches, et jamais un de ceux-ci ne proteste contre cet usage.

Voilà, Messieurs, ce que peut produire l'enseignement d'un prêtre aimé, et je n'ai pas besoin de vous dire que c'est à M. le Doyen de Saint-Nicolas que nous devons cette heureuse transformation.

C'est ce que j'appelle être vraiment chrétiens; car ne sommes-nous pas tous frères devant Dieu notre père à tous?

Qui plus est, bon nombre de patrons, d'heureux du monde de la paroisse à sabots assistent depuis quelque temps de préférence à la messe des ouvriers. Oui, ils ne répugnent pas à venir se mêler dans le rang des petits de la terre dans la maison de celui devant lequel toutes les grandeurs disparaissent.

J'ai le bonheur de voir cela de temps en temps moi-même, et je vous assure que chaque fois j'éprouve une joie vraiment consolante en contemplant ce beau spectacle de charité chrétienne, qui me rappelle la belle parole de nos saintes Ecritures : « *Quam bonum et jucundum* « *nos esse tanquam fratres in unum!* »

Enfin, comme dernière objection, on nous dit : « Payer des ouvriers pour aller à la messe, mais c'est très mauvais! »

C'est un bien grand mot que celui de payer pour le don d'un simple morceau de pain.

Et puis c'est peu connaître nos ouvriers, qui sont comme de grands enfants et qui aiment bien les petits cadeaux. Cela fait toujours plaisir de recevoir quelque chose qui ne coûte rien, et le vieux mot, *panem et circenses,* reste toujours vrai : seulement M. le Doyen de Saint-Nicolas l'a heureusement transformé et il dit : *panem et missam.*

Et les résultats de cette œuvre, quels sont-ils?

Le principal n'est-il pas la réalisation de la loi divine de la sanctification du dimanche?

Cette œuvre apporte dans la vie des malheureux ce

rayon de soleil, qui est nécessaire de temps en temps à l'humanité souffrante. On n'a pas faim à Valenciennes le dimanche; car on a toujours du bon pain blanc, si on n'a pas, comme les paysans de notre roi Henri, la bonne fortune de pouvoir mettre la poule au pot.

Nos pauvres ont peu à peu repris le chemin de l'église; nous n'avons pour ainsi dire pas d'enterrements civils, pas beaucoup de divorces non plus.

Je n'oserai pas vous dire que c'est grâce à cette œuvre que Valenciennes a gardé ses belles processions ; qu'aux élections municipales complémentaires, la liste catholique, avec, comme tête de liste, M. le comte Thellier de Poncheville, notre grand orateur catholique, a été élue, il y a quelques jours, triomphant de tous les efforts d'une municipalité absolument inféodée à la franc-maçonnerie.

Je n'oserai pas vous dire que c'est dans cette œuvre que nos ouvriers ont enfin trouvé la sagesse; mais je crois que les prières de ces rudes travailleurs, de ces enfants du peuple, sont agréables à Dieu; je crois que cette œuvre est bonne, et je me permets de déposer le vœu de la voir se développer, s'étendre au pied de chaque clocher.

Alors j'aurai vraiment l'espoir de revoir notre France d'autrefois, notre vieille patrie, qui était si grande, si respectée au dehors, parce qu'elle était unie, et parce qu'elle était catholique.

21

LE SACRIFICE DIVIN DE LA MESSE

Par M. l'abbé P. BRIDET, curé du Très Saint Sacrement, à Lyon.

C'est l'acte de la religion le plus grand et le plus avantageux.

Il rend à Dieu, dans une perfection infinie, *tous* nos devoirs : d'adoration, d'action de grâces, de réparation des péchés et de demande des biens dont nous avons besoin.

Il nous donne quatre biens incomparables : 1º la présence réelle et perpétuelle, au milieu de nous, de notre Sauveur, le Fils de Dieu en personne ; 2º les fruits inépuisables de la passion et de la mort du Sauveur : il nous donne même la *source* de toutes les grâces désirables, puisqu'il est le même sacrifice que celui de la croix, lequel est la source unique de toutes les grâces passées, présentes et futures ; 3º il nous donne la nourriture divine de la communion pour nos âmes ; 4º il nous donne le Cœur de Jésus qu'il met à notre portée et à notre disposition, près de nous, dans le tabernacle et tout à côté de notre cœur dans la communion.

Le sacrifice divin de la Messe est la plus grande action qui s'accomplisse en ce monde et le trésor le plus riche qui soit dans les possessions de l'homme.

Donc, il faut le faire mieux connaître et en faire mieux profiter.

Pour cela, il faudrait un opuscule, *à la portée de tous,* disant, dans le style simple et concis du catéchisme, les quatre choses suivantes :

1º Ce *qu'est* le sacrifice divin de la Messe ; quelles sont

ses parties *essentielles* — le sacrifice proprement dit et la communion ; — quelles sont ses parties *accessoires,* qui servent de préparation ou de suite aux parties essentielles.

2° Les quatre fins du sacrifice (adoration, action de grâces, réparation des péchés, demande des biens dont nous avons besoin) et les cinq fruits renfermés dans la quatrième fin, la demande : fruit pour le prêtre, fruit pour les assistants, fruit pour l'Eglise, fruit pour l'intention *principale* du prêtre, fruit pour les intentions *secondaires* exprimées par le prêtre.

3° La manière *obligatoire* de participer au sacrifice divin et les manières *conseillées* pour y participer avec plus de fruit.

4° La *signification* des ornements du prêtre et de l'autel ; et le *sens* des multiples rubriques ou manières d'officier, qui se succèdent sans interruption depuis l'arrivée du prêtre jusqu'à son départ et qui toutes, petites et grandes, sont voulues par l'Eglise : le *sens* donc complet de ces rubriques, non pas seulement le sens que la piété y a mis ou peut y mettre, mais surtout le *sens entendu et voulu par l'Eglise,* lorsqu'elle a prescrit chacune de ces rubriques.

Plaise au Congrès eucharistique d'émettre le vœu qu'il soit fait un *opuscule à la portée de tous,* faisant bien connaître le sacrifice divin de la Messe, dans son essence et dans ses détails.

22

LE LIVRE DU P. DE COCHEM SUR LA SAINTE MESSE

Rapport du R. P. MAXIME, *O. C.*

Le but de ce rapport est de proposer au Congrès eucharistique, comme moyen de propagande et d'apostolat, avec quelques observations ou réserves que nous développerons tout à l'heure, le petit Livre du P. Martin de Cochem, intitulé « La Sainte Messe », livre publié et répandu en Allemagne depuis plus de deux cents ans.

Une première traduction de cet excellent ouvrage, de l'allemand en langue française, avait été faite il y a quelques années déjà. Ce travail a eu l'honneur d'être revu, corrigé, annoté et approuvé par Mgr Doutreloux, évêque de Liège, président du Comité permanent des Congrès eucharistiques. Il est certes à regretter que cette traduction ne soit pas plus vulgarisée et connue ; cependant elle est bien parvenue déjà à sa 4e ou 5e édition.

Une traduction nouvelle a été faite tout récemment sur l'édition de Cologne par A. Rugemer, *O. S. C.*, diocèse d'Albi, un autre fils de saint François d'Assise, comme le P. Martin de Cochem lui-même... Elle est revêtue de très hautes approbations, porte la sanction du Provincial de Toulouse et « l'*imprimatur* » de la censure ecclésiastique de Tournai.

Sans nous permettre de contrôler ces deux éditions, ni d'établir un parallèle, une comparaison quelconque à ce sujet, puisque les évêques sont respectivement gardiens de la foi dans leurs diocèses, nous dirons seulement que le Livre du P. de Cochem semble venu à une heure vraiment opportune et providentielle. Aujourd'hui, en effet,

comme à l'époque où ce Livre a paru, il est facile de constater une ignorance profonde dans les masses, un relâchement général, une indifférence presque universelle pour les choses de Dieu et de la religion. L'auguste sacrifice de nos autels en particulier n'est que trop méconnu et oublié, du moins de la grande majorité des chrétiens.

Ce mal tend malheureusement à s'accroître de plus en plus sous l'influence néfaste et infernale d'une secte abominable de renégats.

La traduction du Livre du P. de Cochem fait donc son apparition à un moment favorable, et on ne saurait trop le recommander et le propager. S'il a pu susciter un renouvellement de piété et de ferveur sur les bords du Rhin, s'il entretient encore, à l'heure qu'il est, le même esprit dans les pays germaniques, nul doute qu'il n'obtienne ces heureux résultats parmi les races latines, en France et ailleurs.

Divisé en trente et un chapitres, ce petit Livre est un abrégé substantiel, précis et pratique du traité de l'Eucharistie, ou mieux, de la doctrine catholique sur le Saint Sacrifice, avec des aperçus tout nouveaux. *Non nova !!! sed nove.*

Aussi attrayant qu'instructif, il présente en termes concis et serrés tout ce qui peut intéresser l'âme pieuse sur la nature, l'essence, l'excellence, la fin et les salutaires effets de l'adorable Sacrifice ; il montre d'une manière tout à fait neuve comment le Sauveur y renouvelle son Incarnation, sa naissance, sa vie, sa prière, sa Passion, sa mort enfin, conformément aux paroles du Nouveau Testament : « Faites ceci en mémoire de moi. — Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boirez de ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur. »

Il donne en outre des détails circonstanciés, étendus et amplement suffisants pour l'ensemble des fidèles, sur la consécration des églises et des autels, sur la bénédiction

des ornements, calices et autres objets du culte, sur l'ordination des prêtres, etc. Il explique brièvement les principales cérémonies, et jusqu'aux paroles, jusqu'aux prières même de la sainte Messe, prières sublimes dont le traducteur a soin de nous dire, et avec raison, dans sa préface, que leur beauté simple est l'exacte expression des sentiments qui doivent remplir l'âme chrétienne, qu'il n'est rien de comparable à la liturgie de l'auguste Sacrifice, que pas un mot, pas une syllabe de ces divines prières ne procède de quelque conception personnelle, qu'elles sortent des entrailles du dogme catholique, que c'est l'Esprit-Saint qui les a dictées, dans les moindres détails, à la foi de la sainte Eglise, que certains livres de fausse dévotion ne sauraient inspirer que de l'ennui et du dégoût lorsqu'on vient à lire les prières de la liturgie catholique.

Avec non moins de clarté et de précision, l'auteur montre comment le Sacrifice de nos autels réalise éminemment toutes les fins des sacrifices de l'ancienne Loi ; qu'il est seul, à proprement parler, le vrai Sacrifice latreutique, eucharistique, impétratoire, propitiatoire et satisfactoire ; que les sacrifices de la Loi mosaïque n'en étaient que la figure, qu'ils empruntaient toute leur valeur du Sacrifice de Jésus-Christ ; qu'ils devaient être enfin abolis et remplacés par ce Sacrifice unique, prédit par Malachie, offert au Très-Haut sur tous les lieux du monde et que Dieu tiendrait seul pour agréable à l'avenir.

De plus, il n'est presque point de page où l'auteur n'invoque à l'appui de sa doctrine les meilleurs témoignages, les empruntant, tantôt aux plus illustres Pères et Docteurs, tantôt à de pieux écrivains ascétiques, tantôt à de saintes âmes spécialement versées dans la spiritualité, favorisées de communications diverses et de dons célestes, si connues du reste par leur dévotion singulière au Très Saint Sacrement. Enfin, d'intéressants faits historiques, judicieusement et sobrement choisis, viennent

corroborer ces divers témoignages et distraire agréablement le lecteur en l'instruisant.

Ce précieux opuscule présente un ensemble, un tout complet. Il fait du bien, il éclaire, il touche, il remue profondément l'âme, il satisfait ; et on ne peut pas certainement le lire avec attention sans devenir réellement, sans se sentir meilleur. C'est donc faire œuvre utile et bonne, croyons-nous, que de le recommander particulièrement au Congrès eucharistique, de le faire connaître, divulguer et répandre ou par la presse, ou par les missions et les retraites, ou par tout autre moyen.

Ajoutons que la modicité de son prix, du moins de la dernière traduction, le met à la portée de toutes les bourses. Ainsi le volume relié se vend 75 centimes seulement ; broché, 50 centimes. Par colis postal et en nombre plus considérable, on peut obtenir des réductions plus importantes encore.

Et maintenant, pour bien traduire toute notre pensée, si une légère lacune se fait sentir dans l'ouvrage du P. Martin de Cochem (nous voulons parler surtout de la traduction récente), c'est l'absence à peu près complète de notes explicatives pour les passages douteux, obscurs, équivoques et à double sens, qui sont susceptibles d'être mal interprétés par les gens simples, peu instruits, peu versés dans les questions théologiques.

On remarque, en effet, de-ci de-là, des expressions impropres, des phrases ambiguës qu'on ne saurait prendre évidemment à la lettre, et même des chapitres tout entiers, tels que le X[e], qui ne peuvent être entendus que dans un sens mystique ou métaphorique, et non dans un sens littéral.

Or, en fait de notes, c'est à peine si le traducteur ose hasarder timidement une petite observation de ce genre au chapitre XXVI[e], sur l'utilité de se recommander à beaucoup de messes. Encore, a-t-il presque l'air de la regretter.

Afin donc que l'œuvre du P. de Cochem puisse atteindre

le but proposé, c'est-à-dire, opérer le plus grand bien dans les âmes, il serait à souhaiter, ce semble, qu'il parût le plus tôt possible une nouvelle édition annotée et corrigée, ainsi que l'a fait Mgr Doutreloux pour la première édition, de manière à éclairer le lecteur sur les points obscurs et difficiles, dût le prix enchérir de quelques centimes.

Ainsi, pour ne citer que quelques exemples, prenons d'abord le chapitre X^e^. L'auteur intitule ce chapitre de la manière suivante : « A la Sainte Messe, Jésus-Christ renouvelle l'effusion de son Sang. » Le paragraphe Ier du même chapitre, où l'auteur veut montrer en quoi consiste l'effusion du Précieux Sang à la Sainte Messe, débute par ces mots : « Le Sang de Jésus-Christ est véritablement répandu à la Sainte Messe. » Et il appuie cette assertion du témoignage de saint Paul, de l'apôtre saint Jean, de saint Chrysostome, etc. *Calix sanguinis mei qui pro vobis et pro multis effundetur in remissionem peccatorum. Corpus Domini traditur, datur, frangitur pro nobis ; sanguis Domini effunditur.*

Sans doute, l'auteur expose la vraie doctrine catholique au chapitre VIIIe, quand il nous dit que « la Victime qui s'offre par le ministère du prêtre est la même qui s'offrit un jour sur la croix ; seulement que la manière est différente, c'est-à-dire que le Sacrifice de la nouvelle Loi est non sanglant ; que si le Concile de Trente déclare anathème à celui qui affirmerait que la Sainte Messe n'est que le souvenir du Sacrifice consommé sur la Croix, le même Concile ajoute que sur nos autels est présent et immolé d'une manière non sanglante le même Christ qui s'est offert une fois d'une manière sanglante sur la Croix. Et le Concile de Chalcédoine, le 4e œcuménique, ne l'avait-il pas déjà appelé le Sacrifice redoutable et non sanglant ? « *Terribile et incruentum Sacrificium.* »

Mais enfin, quand, au chapitre X^e^, l'auteur nous répète sans cesse qu'il y a effusion de sang, quand, pour le démontrer, il nous cite le témoignage de saint Paul dans

l'épître aux Hébreux, de Moïse aspergeant avec le sang des victimes le « Livre de la Loi et le peuple », quand il invoque l'autorité de saint Augustin, de saint Jean Chrysostome, du P. Kisseli, etc., tout cela prête à l'équivoque et le lecteur peut se demander facilement s'il n'y a pas là un paradoxe, une contradiction avec la doctrine précédente du chapitre VIIIe, c'est-à-dire avec la doctrine de l'Eglise.

Si donc le chapitre Xe ne doit pas être retranché d'une édition nouvelle, il serait bon au moins que des notes suffisantes, en lettres italiques, en marge ou au bas des pages, nous indiquent dans quel sens doit être interprétée la pensée, c'est-à-dire, déclarent que tout ceci doit s'entendre d'une manière figurée, mystique et spirituelle; que l'auteur a voulu dire que le Sacrifice de la Messe, qui est le même en substance que celui de la Croix, nous applique les mérites infinis du Sang divin répandu au Calvaire; que si le Sacrifice de la Croix a amassé le trésor, la Sainte Messe le distribue, mais, qu'à proprement parler et à la lettre, il n'y a pas effusion de sang. Au Calvaire l'immolation a été physique et sanglante; au Saint Sacrifice de la Messe, l'*immolation est mystique* sans effusion de sang, l'immolation de Notre-Seigneur Jésus-Christ est *réelle* quoique le Corps ne soit pas séparé du Sang. Voilà sans doute la pensée de l'auteur.

De même, le chapitre IXe nous présente cette phrase : « Voilà pourquoi Jésus-Christ renouvelle à chaque messe sa mort très douloureuse, telle qu'elle a eu lieu au Calvaire. » Un fait, une apparition du Sauveur au Saint Sacrifice, sous la forme qu'il avait sur la Croix et prêt à expirer, vient immédiatement confirmer cette proposition. Le traducteur pourrait nous dire en notes si ces souffrances du Sauveur sont simplement mystiques au Saint Sacrifice de la Messe et non physiques et réelles comme au Calvaire.

Entre quelques expressions impropres qui peuvent être très facilement modifiées, en voici une que nous

trouvons au chapitre XVe. L'auteur explique comment la Sainte Messe opère la rémission des péchés et la conversion des pécheurs : il nous dit que sainte Gertrude n'osant pas prier un jour pour les réprouvés (c'est l'expression qu'il emploie), Notre-Seigneur la reprit de sa crainte et lui dit : « Quoi ! la présence de mon Corps sans tache et de mon Sang précieux ne mérite-t-elle pas de ramener à une meilleure vie ceux qui sont dans la voie de perdition ? » Cette dernière expression « en voie de damnation » corrige la première ; mais, de prime abord, le mot « réprouvé » désigne ou bien ceux qui sont damnés irrémédiablement, ou bien ceux qui, dans le sens impie de l'hérésiarque saxon, sont fatalement et antécédemment voués à l'enfer.

Enfin, parmi les faits historiques que l'auteur rapporte et que l'on retrouve aujourd'hui pour la plupart dans nos catéchismes de persévérance, livres de piété, de prières, et autres, il en est un qui produit une impression assez étrange parce que, par les circonstances qu'il relate, il nous reporte à l'erreur de ces Juifs qui, au lieu de recevoir sans discussion la parole de Jésus-Christ, après avoir été témoins de ses merveilles, se séparent du Sauveur, alors qu'il leur promet l'institution eucharistique, s'imaginant, dit saint Augustin, que Notre-Seigneur allait couper sa chair en morceaux et la distribuer ainsi à manger.

Le fait dont il s'agit est raconté au chapitre VIIIe du Livre du P. Martin de Cochem. Le fils d'un prince sarrasin assiste un jour à la Sainte Messe dans un temple grec. Après le Sacrifice, il aborde le prêtre en colère et lui dit : « Eh quoi ! meurtrier féroce, chien de chrétien, ne t'ai-je pas vu sacrifier un bel enfant sur l'autel ? Le sang a coulé dans le calice et tu as partagé le corps en quatre parties sur un plat, homme impie, cruel, impur. De mes yeux je t'ai vu ensuite manger de la chair de cet enfant et en distribuer aux autres. »

Ce n'est pas le fait en lui-même de l'apparition de Jésus-

Christ qui peut paraître étrange, Notre-Seigneur s'étant manifesté bien des fois d'une manière visible dans la sainte Eucharistie, ainsi que l'auteur le reconnaît lui-même par d'autres exemples qu'il cite, mais ce sont les circonstances qui l'accompagnent comme contraires à l'interprétation de saint Augustin et au dogme catholique. Jamais l'Eglise n'a enseigné qu'en partageant l'hostie, on partageait en deux ou en quatre le Corps de Jésus-Christ.

Pour revenir donc à notre pensée, une nouvelle édition de cet excellent Livre du P. Martin de Cochem semble sinon nécessaire du moins très utile; mais ne faudrait-il pas joindre au texte quelques annotations et éclaircissements, de manière à éviter les interprétations fausses ou erronées et à dissiper toute équivoque? Le Congrès en décidera.

Quant au présent rapport, il émet le vœu que le Livre du P. Martin de Cochem, ayant pour titre « La Sainte Messe », soit vulgarisé le plus possible comme livre de propagande et d'apostolat éminemment chrétien, à la condition toutefois que les nouvelles éditions revues et corrigées expliquent ou éliminent les passages à double sens « *ne in sensus pravos detorqueantur.* »

23

ASSOCIATION

POUR LE REPOS ET LA SANCTIFICATION DU DIMANCHE

Honorée des brefs de S. S. Pie IX en date du 21 décembre 1854
et de S. S. Léon XIII en date du 15 mars 1895.

35, rue de Grenelle, Paris.

Pas de religion sans Dimanche. (Pie IX.)

Sans Dimanche il n'y aurait bientôt plus ni religion, ni famille. On aurait à redouter le plus effroyable effondrement social. (Pie IX.)

L'Association pour l'observation du Dimanche tend par elle-même et directement à faire rendre à Dieu, comme il convient, un honneur juste et bien dû par la cessation du travail, ce que Lui-même avait rigoureusement prescrit dès le début de l'ancienne loi. (Léon XIII.)

La profanation du Dimanche est le renversement absolu de toute l'économie chrétienne. (Cardinal Pie, évêque de Poitiers.)

Un des moyens les plus efficaces pour combattre l'impiété est sans contredit de travailler à rétablir l'observation du précepte dominical. (Cardinal Richard, archevêque de Paris.)

La meilleure organisation de la loi morale est le Décalogue de Moïse, complété par l'Evangile, car les populations qui en respectent le mieux les commandements sont précisément celles qui jouissent au plus haut degré du bien-être, de la stabilité et de l'honneur. L'ensemble des pratiques établies sous cette influence, dans l'exercice des professions usuelles, constitue partout la meilleure organisation du travail. (Le Play, *Organisation du Travail*, Ch I, §. 4.)

L'*Association du repos et de la sanctification du Dimanche* a pour but de propager, par l'exemple et par la persuasion, le repos et la sanctification des Dimanches et Fêtes.

Les membres de l'Association se divisent en associés et en adhérents.

Les premiers prennent, par leur inscription sur la liste d'un comité, l'engagement de ne pas travailler ou faire travailler, vendre ou acheter le Dimanche, en dehors des cas autorisés par l'Eglise, et de faire tout ce qui dépend d'eux pour faire observer et sanctifier par autrui ce jour de repos.

Les seconds prennent seulement, dans la même forme, l'engagement de ne pas faire travailler, vendre ou acheter le Dimanche en dehors des cas autorisés par l'Eglise.

De ces engagements ressort une double action : — L'action personnelle — l'action du prosélytisme.

Aotion personnelle.

Moyens à employer pour assurer le repos et la sanctification du Dimanche.

— Assister, le Dimanche, à la messe, qui est de précepte rigoureux et aux offices de l'Eglise, y conduire ses enfants, laisser à ses domestiques toute latitude pour s'y rendre.

— Ne pas se livrer soi-même au travail manuel, le Dimanche, n'en exiger et n'en tolérer aucun, sans nécessité, de ceux que l'on a sous ses ordres et alléger le plus possible le service de ses domestiques.

— En conséquence éviter, autant que l'on pourra, de donner, les samedis et Dimanches, de grandes fêtes et de grands dîners.

— Ne pas acheter le Dimanche, sauf les denrées alimentaires qui ne peuvent être achetées la veille. Quand il n'y aura plus d'acheteurs le Dimanche, il n'y aura plus de vendeurs.

— En semaine, donner sa clientèle de préférence aux magasins qui ferment le Dimanche.

— Quand on fait des achats, des commandes, spécifier toujours que les objets ou produits achetés ou commandés ne seront pas livrés le Dimanche ; les refuser, s'ils sont nonobstant présentés.

— Eviter de commander des travaux le samedi pour le lundi, ils seraient nécessairement exécutés le Dimanche.

— Ne pas mettre à la poste le samedi soir ou le Dimanche des lettres ou paquets non urgents.

— Dans le cas où l'on expédierait des colis le samedi, ajouter sur la déclaration d'expédition, soit à la main, soit à l'aide d'une griffe, les mots : *Ne pas livrer le Dimanche.* Cette défense de livrer le Dimanche doit être écrite dans la feuille d'expédition ou dans la lettre de voiture et non sur les colis mêmes. (Arrêté ministériel du 9 mai 1891.)

Si l'on attend, au contraire, une livraison de chemin de fer, on adresse au chef de gare une lettre, dite *inhibitoire,* lui interdisant de faire cette livraison le Dimanche. Les personnes qui reçoivent souvent des expéditions, peuvent notifier, une fois pour toutes, aux chefs des gares des diverses lignes aboutissant à leur résidence, leur volonté de ne rien recevoir le Dimanche.

Parfois, avant d'avoir écrit une lettre inhibitoire, on reçoit une lettre d'avis, par laquelle la gare prévient le destinataire de l'arrivée d'un ou de plusieurs colis à son adresse et demande si l'on veut que la Compagnie en effectue le camionnage ; il convient alors de répondre : *Oui, mais pas le Dimanche ou tel jour de fête.* Cette interdiction, ainsi formulée, dispense de la lettre inhibitoire.

— Ne pas entreprendre de voyage le Dimanche sans nécessité.

— Introduire dans les baux à ferme des propriétés rurales une clause imposant formellement le repos du Dimanche.

— Dans les contrats de location d'immeubles ou de parties d'immeubles, défendre expressément tous travaux, toutes réparations qui ne seraient vraiment pas urgents.

— Dans les marchés ou devis pour travaux de constructions ou de réparations quelconques, stipuler qu'en

dehors des cas de force majeure dûment établis et prouvés, l'entrepreneur devra toujours suspendre les travaux les Dimanches et jours de fête sous peine, en cas de violation de cette défense, de subir pour chaque infraction, constatée par simple témoin, une retenue, dont le taux sera déterminé et gradué suivant l'importance et la durée de l'infraction.

— Eviter d'aller le Dimanche dans les études de notaires et d'avoués ainsi que dans les cabinets d'huissiers et d'agents d'affaires, là où ces études et cabinets sont ouverts.

— Si l'on est propriétaire d'actions donnant accès dans les assemblées générales des grandes Compagnies, user de ce droit pour réclamer personnellement ou par délégation le repos du Dimanche, dans les limites du possible, en faveur du personnel; réclamer notamment la limitation des transports par petite vitesse, l'arrêt des travaux de construction, et de tous ceux pouvant être remis.

— Comme électeur et comme élu au Conseil municipal, au Conseil d'arrondissement, au Conseil général, à une chambre de prud'hommes, à une chambre de commerce, au Parlement, saisir toutes les occasions de protester contre l'exécution, le Dimanche, des travaux publics et demander de faire rétablir dans les cahiers des charges des adjudications l'ancienne clause d'interdiction du travail le Dimanche.

Action du prosélytisme.

— Pour établir l'œuvre du Dimanche, pour la faire progresser, il est indispensable de constituer des Comités paroissiaux placés sous la direction du Curé ou d'un ecclésiastique désigné par lui. Ces Comités, qui tiennent des réunions périodiques, peuvent être composés soit d'hommes, soit de dames. Si celles-ci sont observatrices scrupuleuses du repos et de la sanctification du Dimanche,

elles les feront même mieux pénétrer que les hommes dans les détails de la vie.

Ces Comités sont composés de zélateurs ou de zélatrices choisis parmi les associés. Ils peuvent être rattachés à une autre œuvre ou à une confrérie déjà fondée et dont les membres en forment les premiers cadres.

Tous les Comités, qu'ils soient organisés en dehors de toute autre œuvre ou qu'ils soient joints à une association pieuse ou charitable, doivent être reliés au Comité central afin d'avoir part aux indulgences accordées par le Saint-Siège et de rester unis dans le même but et dans le même esprit religieux.

Tous ils servent la grande cause du Dimanche :

1° Par l'exemple donné par chacun de leurs membres ;

2° Par la publication et la distribution de la liste des magasins et ateliers fermant le Dimanche ;

3° Par la propagande de tracts exposant la question dominicale sous ses divers aspects pratiques, par la distribution d'images faite soit aux réunions, soit aux fêtes de l'Association ;

4° Par des visites d'enquête ou des réunions par catégories d'industrie ou de commerce pour connaître les motifs de la résistance opposée par tel ou tel corps d'état, par telle ou telle classe de marchands et chercher les moyens de la surmonter ;

5° Par des démarches auprès des chefs de magasins et d'ateliers pour les engager à fermer le Dimanche et même à ne pas obliger leur personnel à venir ce jour-là pour « le rangement de l'atelier ou du magasin » ;

6° Par des démarches auprès des propriétaires, des fermiers, des architectes, des entrepreneurs, afin de les amener à faire respecter et à respecter le Dimanche ;

7° Par la vulgarisation des moyens à employer pour empêcher les Compagnies de transports de faire des livraisons le Dimanche.

Dans son bref du 15 mars 1895, Sa Sainteté Léon XIII nous écrivait : « Nous voulons que ce que vous avez

fait spontanément jusqu'à ce jour, vous le continuiez à l'avenir sur notre invitation. » Donc travailler à l'œuvre du Dimanche et former dans ce but une sainte croisade embrassant toutes les paroisses de France, c'est obéir aux recommandations du Saint-Père.

Indulgences

accordées aux membres de l'Association pour le repos et la sanctification du Dimanche par bref de Notre Saint Père le Pape Pie IX, en date du 21 décembre 1854.

Indulgence plénière :

1. Le jour de leur réception ;
2. A l'article de la mort ;
3. Le jour de la fête de l'Immaculée Conception, ou l'un des jours de l'Octave de cette fête et le jour de la Fête-Dieu ;
4. Chaque mois à ceux qui assistent aux réunions mensuelles ;
5. A ceux qui auront procuré à l'Œuvre au moins cinquante associés.

Indulgence de 200 jours aux associés qui publieront ou propageront des écrits invitant à observer et à sanctifier le Dimanche, ou qui travailleront au développement de l'Association.

Indulgence de 100 jours à ceux qui amèneront au moins un associé à l'Œuvre.

24

ARCHICONFRÉRIE DE LA MESSE RÉPARATRICE

Rapport présenté par M. le chanoine REVOL, curé de Bonlieu (Drôme), directeur de l'Archiconfrérie.

EMINENCE, MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

De toutes les Œuvres eucharistiques qui sollicitent votre attention et votre zèle, il en est une qui mérite une place d'honneur, tant en raison de son excellence qu'en raison des grâces qu'elle appelle sur le monde coupable.

C'est la Sainte Messe Réparatrice.

Vous le savez, Messieurs, il est de l'essence même du Dieu créateur et de l'homme créé qu'il y ait des rapports entre eux. Dieu aurait agi et l'homme vivrait sans but, s'il en était autrement : la création serait une absurdité.

Les rapports de Dieu avec l'homme sont ceux d'un Souverain Bienfaiteur qui donne à sa créature tout ce qu'il a et qui se donne lui-même sans compter. Les rapports de l'homme avec Dieu doivent donc être de le reconnaître pour Maître, de le remercier de ses bienfaits, de lui rendre satisfaction pour les fautes commises, de lui demander ce qui est nécessaire. Ce raisonnement est à la portée des plus modestes intelligences.

La seule chose qui pouvait embarrasser l'homme, devenu coupable de graves offenses à l'égard d'un Dieu si aimant, c'était de trouver le moyen de Lui rendre dignement et efficacement ces devoirs. Ce moyen, la divine Bonté le lui a encore donné en instituant le Saint Sacrifice de la Messe. Jésus-Christ a voulu, par cet admirable Sacrifice renouvelé du Calvaire, se mettre à la disposition de ses fidèles, afin que ceux-ci puissent l'offrir à son Père, comme un présent digne de Lui, en s'unissant au prêtre qui est leur délégué, leur porte-voix autorisé et agréé. Ceux donc qui refusent d'assister à la Messe ne méritent pas le nom de créatures raisonnables ; ils troublent l'ordre et détruisent le but de la création, en privant Dieu d'une gloire qui lui est absolument due pour tant de motifs. Ils ne sont que de misérables révoltés, des ingrats, indignes d'une vie dont ils abusent pour insulter Celui de qui ils la tiennent et qu'ils devraient glorifier.

I

Cette révolte privant Dieu d'une gloire qui lui revient de droit, voilà ce qui a donné l'idée de la Messe Réparatrice.

Il y a de cela trente-sept ans (le 19 juin 1862), une

humble et pauvre veuve, qui devait plus tard mourir dans le cloître, sous le nom de sœur Rose, en eut l'inspiration en voyant dans l'église tant de places inoccupées. Elle en parla à son Directeur, qui l'adressa au R. P. Blot. Celui-ci rédigea, sur ses données, une petite notice dont les éditions se sont multipliées. Plus tard, en 1871, quand sœur Rose vint frapper à la porte du monastère des religieuses Norbertines de Bonlieu, son Œuvre l'y suivit pour y germer dans l'ombre et le silence du cloître, jusqu'à sa pieuse mort survenue le 21 octobre 1882. Elle avait annoncé que la Messe Réparatrice n'aurait son entier développement qu'après sa mort, et qu'elle atteindrait elle-même à un âge avancé ; les événements lui ont donné raison.

Le 27 avril 1886, Mgr Cotton, évêque de Valence, érigeait cette association en Confrérie de la Messe Réparatrice, et publiait quelque temps après une Instruction pastorale qui demeure comme un monument de suave piété et de haute éloquence pour recommander cette Œuvre au zèle des pasteurs et des fidèles de son diocèse.

A cette haute approbation, plus de cent évêques, archevèques et cardinaux ajoutèrent la leur, en y joignant leurs vœux et leurs bénédictions. Enfin, le 24 août 1886, le Souverain Pontife Léon XIII daigna donner à la Messe Réparatrice la suprême sanction, par un Bref qui l'érigea en Archiconfrérie pour la France et ses possessions coloniales, et par un autre Bref du même jour, qui l'enrichit de nombreuses indulgences plénières et partielles.

Bientôt après, la même faveur fut accordée à la Belgique, à la Hollande, à l'Angleterre et à l'Autriche.

A ces grandes voix des premiers pasteurs de l'Eglise, firent écho les applaudissements des Congrès eucharistiques de Liège, de Paris, de Jérusalem et de Reims, où, comme à Paray-le-Monial, l'élite de la science donnait la main à l'élite de la vertu.

II

Ces témoignages d'approbation étaient bien dus à l'Œuvre de la Messe Réparatrice, en raison du but si élevé qu'elle se propose. Son but, en effet, est de rendre à Dieu toute la gloire qui lui revient de l'assistance à la messe, gloire que les indifférents lui enlèvent en la manquant volontairement les dimanches et fêtes d'obligation. Pour l'atteindre, ce but, elle demande que l'on assiste, ces jours-là, à une messe de plus ; et dans le cas d'impossibilité absolue, que l'on fasse la sainte Communion ou que l'on assiste à des messes dans la semaine. Les associés, s'élevant au-dessus de toute préoccupation humaine d'attirer des grâces sur eux ou sur des personnes chères mais coupables, ne pensent qu'à Dieu et à sa gloire. C'est le degré d'amour le plus parfait, l'amour de bienveillance qui souhaite, veut et fait le bien à quelqu'un, non pour ce qu'il peut en retirer, mais pour le seul désir de le voir glorifié. C'est l'amour détaché et désintéressé qui provoque plus que tout autre la miséricorde divine ; car Dieu ne se laisse pas vaincre en générosité ; Il n'oublie pas ceux qui s'oublient pour Lui et Il les comble de ses faveurs plus abondamment peut-être que s'ils les Lui avaient demandées.

Telle est la note individuante de la Messe Réparatrice, celle qui la distingue des œuvres de même dénomination, au pluriel, dont le but, tout différent, est de faire offrir le Saint Sacrifice pour réparer le mal causé par certaines personnes, certaines lois, certaines institutions ennemies de Dieu. Ces œuvres peuvent coexister mais non se confondre. De même qu'il n'y a qu'une Œuvre de la Communion Réparatrice approuvée et légitimement constituée, bien que l'on puisse faire, en dehors d'elle, des communions de réparation ; ainsi, bien que l'on puisse faire dire des Messes de Réparation, en est-il de celle que le Souverain Pontife a canoniquement établie au jour où il

l'érigea en Archiconfrérie. Ce titre et les droits qu'il confère, nous les revendiquons humblement mais fortement pour éviter une confusion qui a fait parfois écarter notre Œuvre sous prétexte de double emploi.

III

Considérée à ce point de vue, cette Œuvre nous paraît opportune et nécessaire. Elle est opportune parce que jamais, plus qu'à notre époque, l'esprit d'incrédulité et d'indifférence n'avait éloigné le peuple des églises. Ne pourrait-on pas dire de nos temples ce que le prophète disait de Sion dévastée et désolée : « Les voies qui y conduisent pleurent, parce que personne ne vient plus à leurs solennités ? » Ils le savent bien ceux d'entre nous qui habitent les régions où le prêtre trouve à peine un enfant pour répondre à la messe. Elle est nécessaire, si nous ne voulons pas voir tomber sur nous des châtiments affreux. La Sainte Vierge pleurait sur les montagnes de la Salette, il y a aujourd'hui plus de cinquante ans, parce qu'on ne sanctifiait pas le dimanche, qu'on n'assistait pas à la messe, qu'on travaillait, qu'on blasphémait ce jour-là. Elle craignait de ne pouvoir plus soutenir et écarter le bras de son Fils prêt à nous frapper. Si, depuis lors, beaucoup d'âmes chrétiennes se sont laissées attendrir par les larmes de leur Mère du Ciel et se sont levées à sa voix, combien n'en reste-t-il pas, hélas ! qui sommeillent dans l'indifférence ou qui combattent Dieu et ses lois dans l'ombre et au grand jour ! C'est donc bien l'heure de nous livrer à cette Œuvre Réparatrice par excellence, pour soulager le Cœur de Marie, apaiser le Cœur de Jésus, rendre à Dieu, sinon en totalité, du moins en partie, la gloire qui lui appartient.

IV

Le bien immense que l'Archiconfrérie de la Messe Réparatrice est destinée à accomplir pousse le prêtre qui

la dirige à ne négliger aucun moyen de la répandre. Des notices sont distribuées par centaines de mille. Chaque mois un bulletin intitulé : *La Divine Hostie,* part du centre du foyer de l'Œuvre et va entretenir le feu divin dans les âmes des associés, encourager leurs efforts, relever leurs espérances. L'abonnement est individuel, mais il peut être aussi collectif pour les personnes qui, ne pouvant le payer seules, unissent leurs petites économies. Un livre qui relate, d'une façon intéressante et complète, les origines et la nature de l'Œuvre, c'est : *La vie de Sœur Rose,* par Arthur Loth, l'écrivain bien connu. Il existe aussi une *Vie de Sœur Rose,* plus abrégée et de propagande, publiée par la Direction de l'Œuvre. Les prêtres qui veulent établir dans leurs paroisses des Confréries de la Messe Réparatrice reçoivent un diplôme d'affiliation donnant droit à toutes les indulgences plénières et partielles accordées par le Souverain Pontife. Lorsque des confréries paroissiales ne peuvent être établies, des diplômes de zélateurs ou zélatrices sont accordés aux personnes qui veulent bien s'occuper de la propager. Ce diplôme leur attribue le pouvoir d'affilier, à la seule charge de transmettre les noms au siège de l'Archiconfrérie.

Grâce à ces moyens, l'Œuvre a pris, en peu de temps, une extension considérable. Elle compte en ce moment plus de 310.000 associés. Elle est connue et pratiquée non seulement en France, mais en Angleterre, en Belgique, en Hollande, en Allemagne, en Autriche, en Italie, en Espagne et jusque dans les deux Amériques.

V

Permettez-nous, Messieurs, de compter sur tout l'élan de votre foi, sur toute l'ardeur de votre piété pour nous aider à la répandre encore davantage. C'est pourquoi nous demandons très humblement, mais très instamment, au Congrès d'émettre le vœu que les missionnaires

dans leur prédication, les curés dans leurs paroisses, les prêtres dans leur direction, les religieux et religieuses dans leurs cloîtres ou leurs maisons d'éducation, les hommes et les femmes du monde dans leurs familles et dans leurs relations, que tous, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, depuis la châtelaine jusqu'à l'humble ouvrière, se fassent les pratiquants et les apôtres de cette belle Œuvre de Réparation.

L'amour se reconnaît aux œuvres. Faisons beaucoup, si nous aimons beaucoup. N'oublions pas que nous serons glorifiés au ciel dans la mesure où nous aurons glorifié Dieu sur la terre.

25

CE QUE DIEU RÉCLAME DES CHRÉTIENS PRATIQUANTS

par le R. P. LAZARE, des Augustins de l'Assomption.

I

Les pèlerinages et les Congrès ont ce double avantage :

1° Mettre en œuvre toutes les énergies de la foi, de la prière et du sacrifice ;

2° Provoquer, en faveur de l'ensemble des chrétiens, un indispensable réveil d'un sommeil ou d'une torpeur qui sont devenus un mal social.

Ces avantages sont si réels que les œuvres accomplies depuis un demi-siècle n'auraient pas eu leur éclat, leurs succès et leur stabilité si les pèlerinages et les Congrès n'avaient suscité des hommes capables de les comprendre,

de les adopter et de les soutenir. Les principes, en effet, sont remis en lumière, tandis que la pratique montre des hommes décidés, des hommes éclairés, et des hommes généreux et dévoués.

O douleur ! Pourquoi tous les chrétiens pratiquants ne sont-ils pas ces hommes ? Si Dieu tarde tant à nous secourir, n'est-ce pas que nos *prétendus* fidèles manquent encore *des vertus nécessaires* ?

On dit souvent, pour nous décourager, que les masses populaires nous échappent, et que notre action sacerdotale et apostolique ne s'exerce que sur une minorité. Nous-mêmes, lorsque nous voulons nous rendre compte de l'influence religieuse, nous sommes obligés de reconnaître que le grand nombre est encore du côté du mal et de l'indifférence. Nous n'en serions pas là si tous nos fidèles gardaient et mettaient en œuvre la lumière de la foi, la force morale et la vertu du sacrifice ; pour tout dire en un mot, si le premier commandement était pratiqué par tous ceux qui communient.

Au lieu de cela, nous trouvons pour les Pâques, par exemple, des habitudes extérieures, de la routine, quelquefois même du respect humain ; mais des fruits de vie chrétienne et des résultats dans le cours de l'année, c'est chose rare, c'est chose exceptionnelle.

Nous voyons donc se produire, pour l'Eucharistie, ce qui nous désole quand il s'agit de la Confirmation. De fait, s'il est une cérémonie considérée par nos populations comme une formalité, ou une chose officielle qu'il faut subir (en attendant que ce soit la première communion, ce qui ne tardera pas), c'est certainement la Confirmation. A part quelques rares exceptions d'enfants privilégiés, on peut se demander si on a jamais trouvé un changement dans la vie et la conduite de la plupart des confirmés. Allons plus loin, sans crainte de passer pour misanthrope ou janséniste.

Regardons, dans les meilleures paroisses combien d'âmes se maintiennent, une partie de l'année, en état de

grâce. L'expérience nous révèle un minimum désolant. En effet, dans bien des contrées, la moitié de ceux qui font leurs Pâques manquent la messe le dimanche suivant. Ce qui fait que le sacrement de pénitence, pour ces personnes, prépare presque toujours des ruines, et quelles ruines ! mais sans rien édifier ou bâtir. Les pierres ne sont pas cimentées. Dès lors la moindre secousse, il vaut mieux dire le moindre devoir qui se présente, de religion, de morale, de charité, de justice, trouve ces âmes, qui pourtant ont communié, mais faibles, aveugles, lâches. Et pendant une année, ou du moins plusieurs mois, ces âmes qui n'ont pas profité de leur communion sont encore en état de péché mortel, comme les années précédentes.

Qu'est-ce qui a manqué dans l'accomplissement du précepte de l'Eglise ? Ce qui a manqué ? c'est le cœur par lequel on accomplit le premier commandement : « Un seul Dieu tu adoreras, et aimeras parfaitement. » Il n'y a pas eu le cœur pour aimer ; donc le cœur a manqué pour agir, comme pour se sacrifier.

Nous trouvons en effet, dans un grand nombre de nos chrétiens pratiquants, ou bien la corvée, ou bien la formalité, ou bien la négligence, ou bien la routine, ou encore la lettre sans l'esprit, la loi sans la grâce, le corps sans âme, le côté officiel de la religion, le formalisme froid et vide, lorsque Dieu demande avant tout, et lorsque l'Eucharistie est si capable de nous donner du cœur et encore du cœur, c'est-à-dire des sentiments pour animer l'acte et lui donner sa vertu et toute son efficacité.

N'est-il pas trop triste, après dix-huit siècles d'Eucharistie, dix-huit siècles de la loi d'amour, à dix-huit siècles de distance, d'en être revenu aux côtés formalistes, extérieurs, tragiques, si l'on veut, de la loi ancienne ? La contrainte, il est vrai, n'existe pas, mais le côté affectif fait tout autant défaut.

Il y a quelques semaines, un prédicateur eut l'à-propos, pour ne pas dire le courage, de traiter en chaire ce

sujet, à savoir que Dieu demande le cœur et les sentiments, mais ne se contente pas des formes officielles de la religion. Chose étonnante ! on vint le remercier, après l'office, d'avoir rappelé cette doctrine trop oubliée.

Ce qui console un pasteur zélé, ce n'est pas le nombre des Pâques, ce sont les fruits ou les résultats qu'il constate dans les familles au cours de l'année. Ce qui le console encore, ce ne sont pas ces assistances nombreuses, trois ou quatre fois l'an, — il ne se fait pas d'illusion, — mais c'est le noyau sérieux et édifiant qui *s'accroît d'années en années, et composé toujours d'âmes éclairées, d'âmes sincères, d'âmes généreuses.*

Autrement c'est le *statu quo* des âmes, c'est-à-dire le péché mortel gardant toujours ses victimes, et ce *statu quo,* c'est celui des paroisses bientôt menacées d'un amoindrissement progressif. Pourquoi ?

Parce que les âmes même qui communient le font sans amour de Dieu, sans goût, sans cœur, sans but, sans résultat. Pas d'influence dans la famille, parce que la communion officielle n'a pas créé les vertus nécessaires, ou ne les a pas fait croître ; pas d'influence dans la paroisse, parce que, la vie chrétienne ayant manqué de plusieurs de ses caractères, ces chrétiens *manqués* ont été *contestés. Paralysés par leur manque de foi,* ils *sont devenus paralysants par leur manque de vertu.*

Alors s'établit dans le cœur du pasteur une de ces amertumes que le temps ne saurait guérir. Le prêtre s'étonne de la stérilité de ses efforts, de l'inefficacité de ses prédications. On s'en étonne moins quand on songe qu'à belle année, les chrétiens, qui l'écoutent encore, sont en péché mortel. Il nous répugnerait de n'avoir fait dans cette rapide étude que constater l'existence d'un cercle vicieux. Nous oserons dire au contraire (lorsque tant de fois on s'est permis d'incriminer le zèle ou l'activité des prêtres de paroisse) que les difficultés pratiques sont là où nous les avons établies.

Nos communiants, le lendemain de la réception du

Sacrement de la Vie, ne vivent pas ensuite de l'Evangile, de la sainte loi de Dieu, et cependant la parole de Notre-Seigneur est claire et formelle : « *Qui manducat me, et ipse vivet propter me.* Celui qui se nourrit de moi, devra vivre pour moi. »

Quant aux communions qui se succèdent, soit une fois, soit plusieurs fois l'année, ne doivent-elles pas réaliser en pratique l'autre parole du divin Maître ? « *Ego veni ut vitam habeant, et abundantius habeant.* Je suis venu, afin qu'ils aient la vie, mais une vie plus abondante », c'est-à-dire plus vraie, plus fructueuse, plus complète.

Au lieu de cela, trop souvent ce n'est qu'une apparence, puis des compromis, puis des négligences graves.

Nous n'insistons pas, mais combien il serait désirable de trouver un remède pratique !

Si deux choses surtout sont déplorables de la part des chrétiens pratiquants : l'ignorance et l'absence de l'amour de Dieu, c'est sans nul doute de ce côté que doivent se porter nos efforts.

II

Conclusions.

1° Arriver à ce que toute personne qui communie soit éclairée et instruite.

2° S'assurer que toute personne qui communie fréquemment est dirigée, pour pratiquer les vertus qui doivent être et la préparation souvent et la conséquence toujours de la sainte communion.

3° Insister dans les instructions, prônes et sermons, sur l'importance du premier commandement. Car non seulement il est la loi parfaite résumant tous les préceptes, mais nous devons dire qu'il est la source, la sève, la flamme, l'âme de tous les autres préceptes.

4° Tandis que la masse nous échappe, chercher les âmes en détail, une par une, *pour former* aujourd'hui

celle-ci, demain celle-là : aujourd'hui ce père de famille, demain la mère, après-demain le jeune homme ou la jeune fille.

L'apôtre saint Paul, dans ses adieux si touchants aux habitants de Milet ou d'Ephèse, nous a donné sur ce dernier point un exemple bien pratique :

« *Non enim subterfugi,* je n'ai pas perdu une occasion — *quominus annuntiarem omne consilium Dei vobis* — aucune occasion de vous faire connaître tout dessein de Dieu à votre égard. » Voilà l'action sur l'ensemble. Il descend ensuite au détail, à chacune des âmes en particulier : « *per triennium nocte ac die, non cessavi, cum lacrymis, monens unumquemque vestrum.*

« Oui, pendant trois ans, vous vous en souviendrez, je n'ai cessé jour et nuit, y mêlant mes larmes, d'avertir ou de diriger chacun d'entre vous. »

Il y a là pour nous tous un souvenir précieux, mais au sujet de la sainte communion n'est-ce pas une indication? *Suivre les âmes* qui ont communié et les encourager. Autrement dit, en faire des âmes *vivantes,* pour les rendre ensuite aimantes et généreuses.

26

DE LA COMMUNION FRÉQUENTE ET MÊME QUOTIDIENNE

CHEZ LES ÉTUDIANTS : SES RÉSULTATS

Rapport sur l'Œuvre de l'Adoration nocturne d'Aix-en-Provence.

Permettez-moi, Messieurs, d'apporter à la Vierge de Lourdes le salut de notre vieille terre de Provence, de cette terre qui, aux temps apostoliques, reçut sur ses

rivages, en un miraculeux esquif, les meilleurs amis du Sauveur, et où, sur un autel formé de leurs mains, furent probablement célébrés pour la première fois, en notre pays des Gaules, les mystères eucharistiques.

Permettez-moi de vous apporter le salut religieusement confraternel de l'Œuvre de l'Adoration nocturne d'Aix-en-Provence. Tous ses membres seront heureux d'apprendre à votre école à mieux connaître, à mieux aimer, à mieux servir Jésus-Hostie.

Un lien bien doux et bien ancien nous rattache d'ailleurs à l'Œuvre des Congrès eucharistiques. Votre Secrétaire général est depuis près de cinquante ans des nôtres. Etudiant à Aix en 1852, il fut un des quatorze qui, le 10 janvier de cette année, firent la première adoration de nuit dans la chapelle où elle fut fondée. Et en 1888 nous l'avons, par acclamation, nommé membre d'honneur.

Je voudrais, Messieurs, en ces quelques mots, vous montrer de notre Œuvre le côté le plus intime, celui qui séduit ou impressionne le plus profondément ceux qui l'ont approchée, ne fût-ce qu'un moment : je veux parler de la pratique de la communion fréquente et même quotidienne chez nos étudiants et des fruits qu'elle produit. A l'ombre de la bannière de l'Adoration nocturne, l'assiduité à la Table sainte s'affirme par des sacrifices, par des actes qui dépassent les forces ordinaires de la volonté humaine. Elle ne s'explique que par l'attraction que, du fond de son Tabernacle, le Pain de vie exerce sur ceux qui lui ouvrent leur cœur sans arrière-pensée. Les adorateurs ont le faible mérite de se grouper autour de l'Hostie sainte et leur divin Roi les récompense en les rivant en quelque sorte à la Table où il se donne lui-même en nourriture.

En un pareil sujet, je me garderai, Messieurs, de me livrer à aucune discussion dogmatique, je feuilleterai simplement devant vous nos annales, laissant parler les faits ; eux seuls porteront l'exemple et nous dicteront une conclusion.

Notre Œuvre comprend plusieurs séries : la série *sacerdotale,* exclusivement composée d'ecclésiastiques, se réunit après l'Heure-Sainte pour la nuit du premier vendredi. La série dite des *vétérans,* la plus fidèle, la plus ancienne, gardienne des traditions. La série des *étudiants* se recrute à nos Facultés de droit ou de lettres, à notre Ecole d'Arts et Métiers, à l'Ecole Saint-Eloi. La série *militaire* emprunte ses éléments aux officiers, sergents et simples soldats de notre régiment. Les deux dernières séries distinctes ou confondues, suivant les époques, dont le personnel plus variable se renouvelle périodiquement, forment l'élément jeune et ardent de notre Œuvre. C'est parmi eux que je voudrais vous montrer spécialement comment s'épanouit la pratique de la fréquente communion; quels fruits de pureté, de générosité et d'apostolat elle y produit.

Laissez-moi, Messieurs, bien qu'un rapporteur doive s'effacer, vous livrer une confession personnelle sur l'ineffaçable impression que fit sur mon âme, dès mon entrée dans l'Œuvre, ce groupe de communiants intrépides... La messe de sept heures, spécialement réservée aux étudiants, se disait dans la chapelle des RR. PP. Jésuites, alors sous les scellés; en la nef silencieuse et déserte, évoquant une vision des catacombes, un groupe de jeunes gens, inscrits aux Facultés de droit ou des lettres, avocats stagiaires, entouraient l'autel; ils servaient la Messe à tour de rôle, s'approchaient presque tous de la sainte Table en un profond recueillement et, après une courte action de grâces, se hâtaient à leurs cours. « La communion fréquente, nous disait leur rapporteur de 1891, a pour celui qui la pratique un attrait irrésistible qui tient du miracle. Les bons y prennent des ailes pour s'élever aux sommets; les pauvres hères, comme nous, y trouvent le quotidien réactif contre les quotidiennes tentations. »

Rien ne les arrête, ces vaillants : voir, en effet, des étudiants arriver pieusement après leurs cours, vers

onze heures, demander la sainte communion n'est plus chose rare depuis longtemps. Plusieurs même en ont contracté l'habitude de jeûner tous les jours, ils assurent que leur santé ne s'en trouve que mieux. L'un d'entre eux qui avait dû communier très tard, un jour de neige et de froid, à un ami qui le plaignait : « Oh! dit-il, quand je jeûne pour pouvoir communier, je n'ai jamais froid ! »

Convenons, en passant, que la grâce de la communion quotidienne tient le corps à sa place dans la servitude qui lui convient.

Les jours où ils organisent de grandes excursions (car nos jeunes confrères n'engendrent pas la mélancolie, je vous prie de le croire) ils n'entendent pas pour cela jeûner du Pain eucharistique, ils s'ingénient à trouver une Messe matinale. Ne surprit-on pas un jour le bon Père Perrolaz, déjà souffrant, leur disant la sainte Messe à trois heures du matin?

La fatigue, les maladies ne sauraient leur barrer la route... Un de nos jeunes confrères revenait de visiter son père malade, il avait passé toute la nuit à voyager, il était donc bien juste qu'en arrivant il prît un repos nécessaire. Il n'en fit rien : « Il est neuf heures, dit-il, j'ai le temps d'aller à l'église » ; et il court à l'Hostie où l'attend Jésus, son aliment indispensable. Il ajoutait : « Depuis que j'ai goûté de la communion quotidienne, je ne puis me décider à m'en passer. »

Mais voici un trait saisi au vol. Il est tout récent. Un étudiant de l'Adoration, accidentellement loin d'Aix, n'entendait pas pour cela être privé de sa communion quotidienne. Il se lève de grand matin et se dispose à faire une heure de route à pied pour atteindre la gare la plus proche. Au moment du départ, ses fermiers, dont il est l'idole, lui offrent un déjeuner fort appétissant dont ils ont voulu lui faire la surprise. Notre confrère est on ne peut plus contrarié, il répugne à contrister ses hôtes et il lui faut lutter contre les réclamations d'un

estomac de vingt ans. Quelle tentation et que de bonnes raisons pour céder! L'âme triomphe néanmoins et le respect humain est battu. Notre confrère n'arrive à Aix qu'à dix heures, mais il a sa communion.

Un de ses amis, beaucoup plus jeune, tenait le même langage : « J'ai omis ma communion, un seul jour, cette semaine, disait-il en gémissant, et je me suis senti faible et malheureux toute la journée. »

Nos militaires nous édifient plus encore. Retenus parfois par d'intempestives corvées, toute la matinée du dimanche, ils se font un jeu de demeurer à jeun et l'on ne trouve plus extraordinaire de les voir accourir tout essoufflés à la sainte Table à midi et quelquefois plus tard encore.

En 1883, deux sergents du 112e en avaient si bien pris l'habitude que, pendant les grandes manœuvres d'un été brûlant, ils trouvaient le moyen de communier tous les dimanches : « Comment vous y êtes-vous pris? » leur demandait-on, de retour à Aix. Et eux, avec une fierté bien légitime : « Comment nous nous y sommes pris?.... c'est bien simple... nous avons voulu! La chose n'était pas d'ailleurs bien difficile. Dès que nous étions libres, le dimanche, nous demandions au premier venu où était l'église, et aussitôt : En avant, au pas gymnastique! Parfois nous arrivions, toutes les Messes dites. Alors, au presbytère! Vite, Monsieur le Curé, ayez la bonté de nous confesser et de nous communier! Le prêtre nous toisait, un peu surpris de s'entendre réquisitionner de la sorte par deux troupiers haletants et poudreux. Mais bientôt, avec la plus obligeante amabilité, il accédait à notre désir. Après la sainte communion, il insistait pour nous faire accepter quelque rafraîchissement. Mais nous : En avant de nouveau! Et avec l'agilité d'un pied de vingt ans et d'un cœur réconforté par Dieu lui-même, nous rentrions au casernement où nul ne songeait à notre bonheur et à notre escapade. » Nos deux confrères ne vous paraissent-ils pas, en leur humble condition,

presqu'aussi grands que le général de Sonis, s'échappant à cheval, pour aller, lui aussi avec un ami, dérober en quelque sorte sa communion quotidienne presque sous les feux de l'ennemi ?

Ah ! Jésus-Hostie est vraiment le Dieu des héros ! Que n'encombre-t-on sa Table toujours dressée, et les chrétiens valeureux seraient moins rares !

Mais, nous dira-t-on, ces jeunes hommes que vous nous montrez quittent les sentiers ordinaires pour les voies de la perfection. Nullement, Messieurs, ils entendent tout simplement et tout humblement rester chrétiens, et chrétiens dans l'intégralité de leur foi et de leurs mœurs. Ecoutez ce jeune soldat d'un an : « Je communie trois ou quatre fois par semaine, non parce que je suis un saint, disait-il, mais parce que sans cela je serais un vaurien. »

Dans leurs confidences, comme dans leurs rapports annuels, ils nous répètent : « Sans la communion fréquente, nous défaillirions dans le chemin, nous n'aurions pas *la Vie* en nous... Nos pères dans la foi allaient chaque jour chercher en secret le Pain eucharistique, car chaque jour ils devaient être prêts à confesser leur foi. Eh bien, dans la vie telle que le monde nous l'a faite, sans cet Aliment quotidien de notre faiblesse, nous nous sentons chaque jour en péril d'apostasier dans notre foi ou dans nos mœurs. *Primum vivere, deinde philosophari...* répéterions-nous volontiers à nos amis qui se scandalisent. Nous voulons vivre tout d'abord, nous discuterons ensuite si vous le voulez bien... Mais qui oserait discuter la parole du divin Maître ? Il ne nous a pas dit, en effet : Recevez mon Corps sacré et *adorez...* Mais : Prenez et *mangez... tous...* Pourquoi faut-il que tant de catholiques négligents s'obstinent à adorer sans se nourrir ? »

Que nul d'ailleurs ne songe à se choquer de la sainte familiarité dans laquelle ils vivent avec Jésus-Hostie ; si leur foi est simple, elle n'est pas moins éclairée.

Ecoutez ce jeune officier que tous ont connu dans notre Œuvre. Pendant les grands jours d'été, après une marche forcée commencée à quatre heures du matin, il se présente à la résidence en toute hâte, il a laissé ses camarades à table, il est pressé. La sainte communion reçue, il rejoint les autres officiers qui ont à peine pris garde à son absence : « Mais, se permit de lui dire familièrement un ami habitué comme lui de la communion quotidienne; mais, lieutenant, et la préparation et l'action de grâces? » Et lui, tout bonnement : « La préparation, mon cher, c'est le désir, et l'action de grâces, c'est de faire son devoir. Quand on en a le temps, on s'attarde avec joie chez l'ami qui vous reçoit à sa table; mais, quand on n'a nul loisir, on ne se prive pas pour cela de nourriture; c'était mon cas d'aujourd'hui. »

L'hiver précédent, un autre militaire ne se montra pas moins avisé. Celui-là, simple soldat, était rationné, il ne pouvait communier que le dimanche; mais, cette communion hebdomadaire, il la lui fallait à toute force. Un dimanche matin, il s'acheminait déjà vers l'église, quand un *demi-tour* impitoyable le refoule dans la caserne pour la journée. Hélas! quelle déception! il s'applique à sanctifier sa journée de son mieux. Le lendemain matin, Notre-Seigneur veut le dédommager; on l'envoie de bonne heure porter le café aux camarades d'un poste éloigné. Il revenait déjà de sa corvée, quand une idée lui est suggérée par l'Ange de l'Adoration. Il se hasarde à entrer dans une église, devant laquelle il passe, il dépose son bidon derrière la porte et s'avance timide à l'autel où justement on distribuait la sainte communion. Le pauvre troupier s'agenouille en son costume de travail et il communie en bourgeron et en pantalon de treillis, et il s'esquive tout radieux...

Tous ces avides du Pain de vie, tous ces affamés de leur Dieu, connaissent mieux que d'autres, sans doute, toute l'étendue de leur faiblesse et de leurs misères... et c'est précisément à cause de cela qu'ils courent à l'Ami

divin qui leur a dit : *Caro mea vere est cibus... Venite ad me omnes qui laboratis et onerati estis.*

Leur président rappelait d'ailleurs, dans son rapport de 1892, avec une légitime fierté, les encouragements précis qu'ils avaient reçus du Souverain Pontife. « Une bénédiction de Léon XIII, datée du 29 mai 1891 et transmise à notre Directeur par S. Em. le Cardinal Mermillod, a renouvelé la haute sanction, déjà donnée plusieurs fois par le Saint-Père, à notre assiduité à la communion. »

Eh bien, Messieurs, c'est à ces jeunes hommes qu'on a lancé cette trop célèbre apostrophe, si souvent ramassée par nos ennemis : « Vous nous faites des communiants et non point des hommes ! »

Eh quoi ! ceux qui se nourrissent du pain des forts y perdraient leur virilité ! Je ne me permettrai pas de riposter avec l'impétuosité d'un de nos jeunes confrères : « Ah ! la perfide assertion ! c'est un mensonge de l'ennemi pour nous couper les vivres ! » Je demanderai à regarder l'objection en face pour voir ce qu'elle vaut. — Tout d'abord les étudiants, dévots à la sainte communion, sont-ils mous au travail ? mais je les vois partout au premier rang et je vois mûrir au soleil eucharistique une moisson de lauriers qui, dans l'espace de dix ans, a donné 46 lauréats à notre livre d'or, dont plusieurs prix au Concours général des facultés de France.

Si nous les voyons ardents au travail, comment se comportent-ils quand sonne l'heure de l'action ? Plusieurs nous quittent chaque année pour le régiment, leurs lettres nous montrent avec quelle inépuisable provision de bonne humeur et de gaieté ils abordent la vie de caserne ; tous vouent au drapeau un culte de généreux enthousiasme.

Il est bien nôtre, Messieurs, cet héroïque Lionel Hart, dont un de nos directeurs a écrit la Vie. Sa vaillance, jugez-la : A la veille du jour où son régiment devait partir pour le Tonkin, il reçut un congé d'un mois. Son

colonel lui dit : — Votre mère est malade; votre congé est arrivé; vous pouvez aller la voir. — On le vit ému, mais il répondit : « Dieu et ma mère m'ont donné à la France; je pars avec mon régiment. » — Il serait trop long de raconter tous ses actes de courage mêlés de foi. Un jour, seul avec quatre hommes, il se trouve en face d'un fortin défendu par de nombreux Chinois. Il se met à genoux avec ses soldats : « Il n'y a pas de prêtre ici pour nous absoudre, mais nous sommes tous chrétiens ; récitons notre acte de contrition. » Il enroule son scapulaire autour de son bras et d'un seul élan enlève la redoutable position. Inébranlable sur les champs de bataille, il n'eut pas la mort des braves, mais celle du lit d'hôpital, où il déploya un héroïsme plus difficile encore.

Si nos confrères de l'Adoration servent en bons fils la Patrie, ils aiment non moins ardemment leur mère la sainte Eglise. Et s'il m'était permis de citer des noms propres, je voudrais pouvoir vous énumérer la longue liste de ceux qui nous ont quittés pour se dévouer à elle sans retour sous l'habit du prêtre, du Jésuite, du Dominicain, du Bénédictin.

Ces âmes d'apôtres ou de soldats, dans un corps de vingt ans sont-elles des âmes viriles? je le demande. Et n'est-ce pas au Dieu de l'Eucharistie qu'elles vont chaque jour redire le : *da robur*?

On pourra m'objecter que je cite seulement une élite; mais si nous interrogeons ceux qui suivent des voies plus ordinaires, si nous leur demandons quel est leur idéal de vie, leur conception du devoir social, que vont-ils nous répondre? Jugeons-les d'abord à leurs œuvres; il m'est sans doute agréable de lire d'élégants programmes sur l'*Action morale*, mais le moindre acte de dévouement ou de sacrifice me toucherait bien davantage.

Or, je ne vois pas que la foi qu'alimente le Corps de Notre-Seigneur demeure une foi morte. En 1880, peu de

temps avant la dispersion des religieux, notre Association, réunie en assemblée, entourait de ses témoignages de reconnaissance le R. P. Michel Jullien et les condamnés des décrets. Notre président, pour consoler l'heure si noire, nous présenta le tableau des Œuvres dont les racines prirent leur vitalité dans la sainte Eucharistie, à l'ombre du drapeau de l'Adoration nocturne. Il put alors constater, avec un légitime orgueil, qu'à cette époque, toutes les institutions de quelque valeur : les Conférences, les Comités, les Cercles, les Confréries; toutes les Œuvres militantes et agissantes d'Aix, avaient leurs présidents respectifs et leurs directeurs parmi les plus fervents adorateurs et les plus intrépides communiants.

Sont-ils donc des timides et des pusillanimes dans l'affirmation de leurs convictions, ces hommes d'œuvres? J'interroge ces générations d'étudiants que nous avons vus se succéder dans nos rangs, hôtes habituels du banquet eucharistique, et toutes me répondent par une virile et publique affirmation de leur foi. C'est ce confrère, aide-commissaire de la Marine, qui nous écrit du Gabon : « Je me moque du *qu'en dira-t-on?* J'occupe seul, le dimanche, le banc du gouvernement à la chapelle des missionnaires. »

Ce sont douze de nos étudiants qui s'aventurent un soir dans la grande salle de l'Eden où un conférencier socialiste réunissait un nombreux et turbulent auditoire, et, autour de leur vaillant ami M. Gonin, acclament Jésus-Christ. — Notre rapporteur de 1896 a narré cette scène avec beaucoup d'humour.

Voulez-vous savoir, Messieurs, quels actes d'énergie coûte à nos confrères de l'Ecole Nationale d'Arts et Métiers une seule de ces communions emportées d'assaut à la pointe de l'épée? Jugez-en vous-mêmes. Quand un de nos intrépides confrères veut communier, il doit patienter jusqu'au jour de sortie. Ce jour enfin arrivé, il assiste au déjeuner, sans goûter miette, sous les regards

railleurs de ses condisciples ; de là il se rend en étude et peut enfin être libre, jamais avant dix heures. C'est alors qu'il accourt chez le Père Directeur, qu'il se confesse et reçoit le Pain des forts, qu'il a, ce semble, bien conquis. — Nos registres attestent le fait sous cette briève mention : « Aujourd'hui dimanche, quatre ou six élèves des Arts et Métiers sont venus se confesser et communier un peu avant midi ; ils avaient à leur tête Gustave C... Ce dernier est mécanicien sur un navire dans les eaux de Nossi-Bé. »

A ces dévots de la sainte Eucharistie, on ne refuse pas des qualités personnelles de piété et de vertu, mais on paraît vouloir leur dénier toute action sur les jeunes gens de leur temps. Un de nos magistrats les plus distingués écrivait en 1882, lorsqu'il était encore étudiant : « L'apostolat que les jeunes gens de l'Adoration exercent au milieu de leurs camarades est considérable. A l'époque de la rentrée, on recherche les nouveaux étudiants pour les arracher aux amitiés mauvaises, pour les attirer dans le groupe des fidèles ; ceux qui sont isolés y trouvent des amis, ou mieux des frères ; ceux qui commençaient déjà à être entraînés, reviennent dans le bon sentier ; tous sauvegardent ensemble leurs habitudes chrétiennes. C'est là, dans la sainte Eucharistie, que se trouve tout le secret qui fait la force de cette jeunesse ! » Vous souvient-il de cet obligeant ami, lauréat au Concours général, entraînant vers la Table sainte un de nos jeunes confrères en lui disant : « Cette communion, vous me la devez ; elle est le salaire de mes répétitions et de votre succès à l'examen ? »

Cette action fut si profonde et si durable sur notre Faculté de Droit, qu'en 1883, Mgr l'Archevêque d'Aix, dans son mandement, crut devoir rendre un public hommage « à cette admirable pléiade de jeunes étudiants qui, loin de scandaliser par les légèretés trop ordinaires à leur âge, portent partout l'édification par leur *virile* piété. »

Mais enfin, sont-ils de leur temps ces jeunes hommes, ces communiants ? Eh bien, il nous est quelquefois donné, hélas ! de pénétrer dans l'intimité de leur vie, de surprendre en leur journal intime leur *état d'âme.* Certes, ce n'est ni une piété fermée, ni une religion égoïste que nous y trouvons. Voyez cet admirable Joseph Sépet, avocat à la Cour d'appel, leur chef de file, que la mort nous a si tragiquement ravi et dont le P. Adam nous a conté la vie si courte et si pleine de promesses. « Sépet, écrivait son meilleur ami, n'était pas un de ces dévots individualistes, qui ne voient dans le catholicisme que le moyen d'assurer leur salut personnel ; il y trouvait surtout des motifs d'apostolat et de salut social. Nul n'était plus pénétré que lui du sentiment de notre responsabilité sociale et ne se préparait avec plus de soin à exercer une action sérieuse et féconde. — Pleurer et gémir sur *les malheurs des temps,* ce *leit-motiv* du paresseux et du découragé, eût paru à Sépet non seulement inutile, mais coupable. Car ce n'est pas le hasard qui a décidé l'heure et le point de notre apparition dans le monde : c'est Dieu. Dès lors, plutôt que de s'immobiliser dans une attitude boudeuse, le devoir ne serait-il pas d'étudier son siècle afin de le mieux comprendre ; de l'aimer, afin d'avoir plus de prise sur lui, et non pas *quoique* chrétien, mais *parce que* chrétien, d'être un homme de son temps ? Aussi Sépet n'a jamais voulu rester étranger au mouvement intellectuel de ces dernières années. Ce n'est pas seulement avec les idées, c'est encore avec les hommes qu'il importe de *rester en contact.* Sur ce point essentiel, Sépet avait tenu à s'expliquer nettement, dans un discours de rentrée de la conférence Saint-Louis de Gonzague : « Mes « amis, disait-il avec force, soyons *fermes,* ne soyons « pas *fermés.* Etre *fermes,* c'est-à-dire ne rien abandonner « de ce qui constitue le patrimoine doctrinal de l'Eglise, « être inébranlable sur les principes et dans la pure « dignité de la vie. — Ne pas être *fermés :* c'est-à-dire

« être bon pour les personnes, reconnaître les mérites « de ceux que nous sommes dans la nécessité de com- « battre; oublier parfois ce qui divise, pour ne se sou- « venir que de ce qui unit. »

J'ai tâché, Messieurs, en mon rapport de laisser la parole à nos étudiants; ce sont eux qui nous ont redit que c'est dans la réception fréquente et même quotidienne du Dieu qui *réjouit leur jeunesse* qu'ils ont trouvé la force de rester purs, de rester croyants, de demeurer fermes en leurs principes, tout en étant des hommes de leur temps.

C'est encore à l'un d'eux que j'emprunte ma conclusion : « Eh oui ! s'écriait en plein Congrès lyonnais de l'Association catholique de la jeunesse française M. Victor Berne, oui, Messieurs, nous communions, et nombreux, à chacune de nos réunions. Nous communions, parce que nous voulons être forts de la force de notre Dieu, et nous tenons pour démontré, nous, jeunes gens, qu'on ne peut être un *homme,* quand on n'est pas un *communiant.* »

27

LE SECRET DE RENDRE LES COMMUNIONS PLUS FRÉQUENTES

DANS LES MAISONS D'ÉDUCATION ET DANS LES PAROISSES

par le R. P. DURAND, de la Congrégation du Très Saint Sacrement.

Le plus sûr moyen de conjurer cette anémie morale dont se meurt la société chrétienne de nos jours, c'est, comme l'a si bien fait remarquer notre vénéré Président, dans sa lettre d'appel au Congrès, de ramener les masses

à la pratique de la communion plus fréquente ; la Vierge de Lourdes le demande et les Congrès eucharistiques répondent au désir de son Cœur Immaculé.

Mais, nous le savons tous, ce n'est pas du jour au lendemain que nous ferons rentrer dans les mœurs cette sainte habitude qui donnait tant d'énergie aux premiers chrétiens et en faisait un peuple de frères et de héros. Nous savons également qu'il ne suffit pas de communier, mais qu'il faut bien communier.

Je voudrais vous exposer en peu de mots un moyen simple et pratique d'arriver doucement, mais sûrement, à un usage plus fréquent et meilleur de la sainte communion dans le collège et aussi dans la paroisse.

Ce moyen, il est connu et pratiqué par les âmes pieuses, mais il s'agit de le généraliser.

Je veux parler de la bonne et sainte habitude de communier aux anniversaires des principaux événements de notre vie : par exemple le baptême, la confirmation, la première communion, la mort d'un parent, d'un bienfaiteur. Voilà déjà trois, quatre, cinq ou six communions de plus en dehors des communions régulières. Ajoutons-y le jour de la fête du Saint dont on porte le nom ; ajoutons encore, selon la dévotion de chacun, une série de communions pendant quelques dimanches consécutifs, en l'honneur de saint Louis de Gonzague ; quelques lundis en l'honneur du bienheureux Gérard Majella ; quelques mardis pour saint Antoine, sans compter durant le mois de mai et de juin quelques communions de plus en l'honneur de la Sainte Vierge et du Sacré-Cœur de Jésus.

Nous pouvons obtenir ainsi et très facilement un bon nombre de communions supplémentaires.

Généralement ces communions, faites par dévotion et avec le sentiment de la reconnaissance, sont bien faites. Ce résultat sera déjà très précieux, mais en voici un autre qui sera très sensible surtout dans les maisons d'éducation.

Il y a des collèges, des pensionnats, où le règlement

semble interdire la communion à certains jours de la semaine. C'est tellement réglé que ces jours-là la Table sainte n'est pas dressée. Il n'y a pas de nappe de communion et personne n'y trouve à redire, c'est l'usage. Usage malheureux, très malheureux, à mon avis. Je comprends que les mêmes enfants ne viennent pas tous les jours s'agenouiller à la Table sainte, mais que sur cent, deux cents, trois cents élèves, il n'y en ait pas chaque jour au moins un petit noyau qui vienne consoler le Cœur de Jésus en répondant à la soif qu'il a de se donner, même chaque jour si l'on voulait, voilà ce que je ne comprends pas.

D'autant plus que sur un si grand nombre d'enfants et de jeunes gens il doit y en avoir quelques-uns qui ces jours-là précisément auraient le plus grand besoin de trouver dans le pain des forts le soutien nécessaire pour résister au mal.

Cet inconvénient grave n'existerait plus ou du moins serait notablement diminué avec le système que je préconise.

En effet, tous ces enfants n'ayant pas les mêmes dates pour leurs anniversaires pieux, n'ayant pas non plus les mêmes patrons (sauf pour quelques noms de baptême fort répandus), il arriverait fatalement que chaque jour, ou à peu près, on verrait un bon petit groupe d'élèves s'approcher pieusement de la Table sainte ; personne n'en serait étonné et peu à peu ces jeunes âmes s'apprivoiseraient avec le Dieu d'amour, selon le mot charmant du P. Eymard.

On pourrait établir cette pratique dans les paroisses, au moins dans une certaine mesure ; elle s'y établirait au bout d'un certain temps par la force des choses, si, comme il faut l'espérer, les enfants et les jeunes gens qu'on y aurait habitués, persévéraient à communier aux différents jours que nous avons indiqués.

A la suite de ces considérations, je propose le vœu suivant :

« Le Congrès eucharistique de Lourdes, comprenant
« l'importance qu'il y a d'amener les fidèles et surtout
« la jeunesse à une participation plus abondante du Pain
« des forts, émet le vœu que soit généralisé de plus en
« plus le pieux usage de s'approcher de la sainte Table,
« en dehors des jours réguliers de communion, les jours
« anniversaires de certaines dates précieuses et lorsque
« l'Eglise nous exhorte à la pratique de certaines dévo-
« tions fondamentales, — toujours de l'avis du confes-
« seur. »

Ce vœu est admis à l'unanimité.

28

LE SACRÉ-CŒUR ET L'EUCHARISTIE

LE CŒUR EUCHARISTIQUE

Rapport du R. P. TESNIÈRE, de la Congrégation du T. S. Sacrement.

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Le vénérable Président permanent de nos Congrès m'a demandé une note sur « *les documents relatifs à la dévotion envers le Cœur eucharistique de Jésus.* » Je voudrais que ce travail, très simple d'ailleurs et très court, eût pour effet d'établir définitivement, et pour tous, la parfaite légitimité du nom de « Cœur eucharistique », décerné par la piété contemporaine au Cœur adorable de Jésus-Christ, et le droit à l'invoquer sans être taxé de nouveauté ou de témérité; trop heureux serais-je si je pouvais arriver à le faire aimer de vous et à vous inspirer le désir d'en répandre la connaissance.

Il me paraît difficile que quiconque en aura entendu la justification, pour imparfaite qu'elle soit, ne se sente attiré vers ce nom béni, ce nom de vie et d'amour, doux à l'âme et aux lèvres comme la moelle même de l'Eucharistie : « *Nom nouveau* » de la « *Manne cachée* » sous la double écorce des signes sacramentels et de la poitrine du Christ et qui est promise à tous ceux dont la foi victorieuse sait pénétrer jusqu'aux réalités intimes du plus profond et du plus aimable des mystères !

I

C'est vers le milieu de ce siècle, en 1854, qu'une prière « *au Cœur eucharistique* de Jésus », parue sous les auspices de Mgr de la Bouillerie, répandit dans le monde pieux ce nouveau nom du Sacré-Cœur, qui venait s'ajouter à tant d'autres titres multipliés pour louer ses perfections, raconter ses œuvres ou implorer sa miséricorde. Cette prière avait été composée par une âme privilégiée qui devait donner au Sacré-Cœur une Famille de vierges vouée à le consoler des outrages et des abandons, plus outrageants peut-être, dont on accable son amour dans le Saint Sacrement. Et c'était pour fixer l'attention, les réparations, la reconnaissance et la prière de ses filles sur le Sacrement où vit, aime et se donne actuellement, mais aussi où est tous les jours méconnu et trahi le Cœur aimant du Divin Maître, que, certainement éclairée d'en Haut, guidée par le Sauveur lui-même à comprendre et à exprimer son besoin le plus poignant, « la soif ardente d'être aimé et consolé dans le Saint Sacrement », cette âme s'était sentie portée à adjoindre au Sacré-Cœur l'épithète « d'eucharistique. » D'autres formules contenant l'invocation au Cœur eucharistique se succédèrent, recevant indulgence de plusieurs Evêques, entre autres du Cardinal Pie, l'illustre évêque de Poitiers, l'homme qui, en ce siècle, fut doué certainement du regard théologique le plus profond, le

plus étendu et le plus sûr. Pie IX accorda en 1868 une indulgence de 100 jours insérée dans la *Raccolta* de cette époque, à cette louange si expressive : « Loué, adoré et remercié soit à tous les moments le Cœur eucharistique de Jésus, dans tous les tabernacles du monde, jusqu'à la consommation des siècles. »

Une confrérie séculière du « Cœur eucharistique » s'était greffée à Paris sur la Congrégation religieuse consacrée à son culte : le cardinal Guibert l'approuva en 1879. Sur les instances des Cardinaux Guibert, Desprez, Lavigerie, Sa Sainteté le Pape Léon XIII daigna, par un Bref du 23 décembre 1879, accorder des indulgences à cette confrérie. Depuis lors, le Souverain Pontife s'est plu, avec une magnificence soutenue, à enrichir cette pieuse association, érigée par Bref du 26 novembre 1889 en Archiconfrérie, ainsi que les prières au Cœur eucharistique, d'indulgences de plus en plus nombreuses. C'est en cinq Brefs, six Rescrits, que sa constante bienveillance s'affirme, jusqu'à ce que cette année même, dans un nouveau Bref du 6 janvier, répondant au digne Supérieur de l'Œuvre à Paris, « qui implorait deux cents jours d'indulgence pour tous les fidèles récitant dévotement certaines prières en l'honneur du Cœur eucharistique de Jésus-Christ : *In honorem Cordis Eucharistici Jesu Christi* », — Léon XIII prononce ces solennelles paroles : « Rien ne saurait être plus important pour nous, rien non plus ne peut nous être plus agréable que de voir la piété du peuple chrétien envers le Sacré-Cœur de Jésus et envers le Sacrement de son amour prendre de jour en jour de plus grands accroissements : *Nos autem quibus nihil antiquius est, neque magis gratum quam ut Christiani populi pietas erga sacratissimum Christi Cor et amoris Sacramentum, potiora in dies incrementa capiat, votis istis annuentes...* » Voilà ce que pense le Souverain Pontife de la dévotion au Cœur eucharistique, voilà comment il la juge et l'apprécie dans des documents publics ; voilà les vœux qu'il fait pour sa

diffusion ; j'ose dire : voilà comment il en définit la portée; elle est le « moyen par excellence de faire grandir en même temps dans les âmes l'amour pour le Sacré-Cœur et l'amour pour le Saint Sacrement. » Et cela, comme nous le verrons tout à l'heure, parce que ce nom de Cœur eucharistique unit devant le regard de la foi ces deux grandes choses distinctes, mais inséparables : l'Eucharistie et le Sacré-Cœur, Jésus présent ici-bas dans le Sacrement et son Cœur source de la vie, foyer de l'amour qu'il y prodigue à tous les hommes jusqu'à la fin des siècles.

A ces encouragements, à ces approbations du Souverain Pontife, l'Episcopat, comme il est naturel, a fait un immense écho.

Son Eminense Mgr Parocchi, Cardinal vicaire, en érigeant canoniquement la Confrérie du Cœur eucharistique à Rome, disait dans le décret d'érection : « On ne saurait trouver rien de plus important en notre temps pour alimenter la piété chrétienne, même dans la Ville sainte, ainsi que pour favoriser et accroître la dévotion envers l'Auguste Sacrement de l'autel, et multiplier les adorations. »

De Paris où cette dévotion avait pris naissance, de Rome où elle avait été confirmée, elle s'est répandue par le monde entier, et sur son Livre d'or je relève les noms de soixante-dix-neuf Evêques français, de quarante-six Evêques d'autres pays qui l'ont approuvée, accueillie et recommandée dans leurs diocèses. Retenez, Messieurs, ces chiffres, exacts à ce jour, mais qui ne cesseront de croître, et dites-moi si une dévotion, si un nom qui se présentent avec une telle « nuée de témoins » et de tels patronages, n'est pas authentiquement baptisée dévotion légitime et catholique, nom chrétien, saint et sacré, méritant l'un et l'autre les respects de tous les enfants de l'Eglise et la chaude acclamation de tous ceux qui font profession de piété soit envers l'Eucharistie, soit envers le Sacré-Cœur ?

Certes, nous ne prétendons pas que ces autorités rendent obligatoire l'adoption du nom et de la dévotion du Cœur eucharistique. Il est de l'essence des dévotions d'être proposées à la piété, mais non imposées à la conscience. Elles constituent des secours et des forces, elles offrent des beautés et des attraits qui sont un précieux appoint pour la vie chrétienne : mais on n'est jamais obligé de les embrasser toutes ; on peut n'embrasser point celle-ci ou celle-là sans détriment pour le salut, pourvu que l'on ne les condamne pas quand l'Eglise les approuve et qu'on ne les méprise pas dans son for intérieur, puisqu'elles sont des dons de l'Esprit-Saint.

II

Peut-être qu'au moment où je vous parle ainsi, quelques-uns d'entre vous sont-ils hantés du souvenir d'une opposition qui, dans l'un ou l'autre de nos Congrès, fut faite à la dévotion envers le Cœur eucharistique ; de polémiques soulevées contre elle dans quelques périodiques religieux ; enfin, d'une certaine réponse venue de Rome et qu'on alléguait à l'encontre du Cœur eucharistique. Je crois qu'il vaut mieux reconnaître qu'en effet cette dévotion a rencontré sur son chemin des oppositions assez vives, qui prétendaient s'appuyer sur un décret émané d'une Congrégation romaine pour refuser passage au Cœur eucharistique. Mais il a été démontré ou que telle de ces pièces ne visait pas le Cœur eucharistique, ou que l'interprétation qu'on faisait de telle autre était abusive.

Ainsi, de France, où l'imagination des âmes pieuses, très ardente, est souvent mieux intentionnée qu'éclairée, on demande, en 1891, à la Congrégation du Saint-Office d'approuver des images qui prétendent représenter le Cœur de Jésus dans l'Eucharistie. On y voit un cœur surmonté de flammes au milieu d'une hostie. Outre que cette demande émanait d'un particulier, et non de la

Direction religieuse ou ecclésiastique de l'Œuvre du Cœur eucharistique, dont l'initiative eût pu seule engager la dévotion, cette idée de détacher le Cœur de Jésus de sa poitrine et de le représenter seul au centre d'une hostie, de manière à faire croire aux âmes simples que l'Eucharistie ne contient que le seul Cœur de Jésus, cette idée, contraire aux lois de l'état sacramentel, qui enlève à l'humanité de Jésus toute forme mensurable ou visible, contraire à la réalité de la présence réelle qui rend le Christ tout entier substantiellement vivant, glorieux et immortel sous les voiles sacramentels, cette idée deux fois fausse en droit, avait bien quelque chose aussi de bizarre dans son exécution, et elle était souverainement inopportune : où peut bien se trouver en effet l'utilité d'induire, par les yeux, les âmes en erreur sur des vérités essentiellement spirituelles, que seule la foi pure peut saisir et confesser ? Aussi le Saint-Office répondit-il très justement « que ces images nouvellement proposées ne méritaient pas d'être approuvées. »

Réprouver des images dues à l'initiative privée, ce n'est certes pas condamner une dévotion canoniquement reconnue, régulièrement exprimée dans une Archiconfrérie et, depuis plusieurs années déjà, hautement encouragée par des documents publics, émanés du Souverain Pontife.

Il est vrai que cette très juste sentence du Saint-Office était suivie d'une note peu favorable à la dévotion au Cœur eucharistique elle-même, dont on contestait le fondement, « vu, disait-on, que le culte du Sacré-Cœur dans l'Eucharistie n'est ni plus parfait que le culte de l'Eucharistie elle-même, ni différent du culte du Sacré-Cœur de Jésus. » Ces deux affirmations ne constituaient pas une décision, un décret, mais alléguaient des raisons que l'on peut discuter.

Et, pour le dire en passant de la première. s'il est vrai que le culte du Sacré-Cœur dans l'Eucharistie n'est pas plus parfait que le culte de l'Eucharistie elle-même, il

offre un fondement distinct de celui de l'Eucharistie ; il concourt à rendre plus vivant, plus touchant et plus efficace le culte de l'Eucharistie ; enfin, il semble bien avoir été demandé par Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite-Marie, puisque c'est en réparation des injures commises contre l'Eucharistie exposée pendant l'octave de la Fête-Dieu que le Sauveur demande le culte de son Cœur. Pourquoi ? sinon que ce culte apporte un accroissement au culte de l'Eucharistie et lui est un complément désirable. Il faut dire du culte du Sacré-Cœur par rapport au Christ eucharistique ce que l'on en dit par rapport au Christ en général. Le culte du Sacré-Cœur révèle l'amour de la vie et de la mort du Sauveur, et attache à lui par les liens de la reconnaissance. Le culte du Cœur eucharistique révèle l'amour de l'Eucharistie et conquiert au Christ eucharistique par les motifs les plus puissants et les plus doux. Si le Sauveur attendait une glorification nouvelle de la révélation de son Cœur, le Christ eucharistique recevra de la religion rendue à son Cœur dans l'Eucharistie des satisfactions nouvelles aussi, mais ardemment désirées de lui, si nous en croyons ces paroles de la première Révélation de Paray : « J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Sacrement de mon amour. »

Quant à la seconde allégation, que « le culte du Sacré-Cœur dans l'Eucharistie n'est pas différent du culte du Sacré-Cœur de Jésus », nous admettons bien volontiers qu'il n'en diffère pas « quant à la substance » selon une définition émanée de la Congrégation des Indulgences ; mais, avec cette définition, nous disons qu'il en diffère quant au motif, puisque parmi toutes les preuves d'amour données au monde par le Sauveur, et qu'honore le culte du Sacré-Cœur en général, il choisit pour son objet spécial de religion « cet acte d'amour par lequel le Sauveur institua l'Eucharistie et y demeure avec nous jusqu'à la fin. « Puis, le Cœur eucharistique dit le lieu où se trouve réellement présent et vivant,

actuellement brûlant d'amour pour les hommes, c'est-à-dire en l'Eucharistie, le Cœur sacré de Jésus : n'est-ce pas une raison suffisante pour légitimer ce nom nouveau d'une chose si ancienne ?

Les deux raisons jointes au Décret de 1891 sont donc fort discutables ; et d'ailleurs l'attention du Saint-Office ayant été appelée par qui de droit sur les interprétations diverses données de ces raisons par plusieurs écrivains dont l'improbation retombait forcément sur les Associations du Cœur eucharistique, canoniquement approuvées, et sur les Brefs accordant des indulgences aux prières et aux pieux exercices en l'honneur du Cœur eucharistique, Son Excellence le Commissaire général du Saint-Office, Mgr Sallua, archevêque de Chalcédoine, prit soin d'écrire la lettre suivante au Cardinal-Archevêque de Paris :

« Rome, Saint-Office, 30 décembre 1893.

« Les nouveaux emblèmes du Sacré-Cœur de Jésus dans l'Eucharistie ne sont pas à approuver par le Saint-Siège apostolique. Mais restent approuvés la dévotion et le culte au Sacré-Cœur eucharistique de Jésus. Et, par suite, demeurent sans valeur les interprétations individuelles publiées par divers organes de la presse. Voilà la vérité.

† Fr. Vincent-Léon Sallua,
Commissaire général, Arch. de Chalcédoine. »

Ainsi tombait d'un seul coup le mensonge colporté d'une condamnation du Saint-Siège contre la dévotion envers le Cœur eucharistique, et se déchirait le réseau des interprétations erronées et malveillantes tendu sous les pas des fidèles par un certain nombre d'écrivains religieux, pour les détourner d'embrasser une forme de piété qui n'avait pas le bonheur de leur plaire.

Du reste, ici comme dans la plupart des cas, les objections venaient d'une intelligence incomplète, d'une

étude trop superficielle de cette sainte dévotion. On la repoussait de parti pris, sous prétexte surtout de nouveauté, sans se donner la peine de l'examiner de près. Et c'est pourquoi je voudrais la définir nettement devant vous, Messieurs, afin que, les objections de fond étant écartées, la vérité pût jeter et étendre librement ses racines dans vos convictions raisonnées.

III

Quelle est donc, Messieurs, la nature précise, quelle est la raison d'être de la dévotion au Cœur eucharistique ?

Nous en avons une définition de grande autorité donnée par la Congrégation des Indulgences dans une note insérée par l'ordre du Souverain Pontife Léon XIII dans la dernière édition de la *Raccolta,* ou Recueil authentique des Indulgences reconnues par la Congrégation préposée à leur dispensation. Après avoir inséré diverses invocations au Cœur eucharistique avec les indulgences qui ont été concédées à leur récitation, la *Raccolta* contient la note suivante : « Le culte du Cœur eucharistique de Jésus ne doit pas s'entendre comme différent en substance du culte que l'Eglise professe envers le Sacré-Cœur. Seulement le culte du Cœur eucharistique choisit et propose comme objet de spéciale vénération, d'amour, de reconnaissance et de réciprocité, cet acte de dilection suprême par lequel le Cœur très aimant de Jésus a institué l'adorable sacrement de l'Eucharistie, daignant par ce moyen rester avec nous jusqu'à la fin des siècles. »

Voilà une définition précise. Elle dit en quoi la dévotion au Cœur eucharistique se distingue de la dévotion au Sacré-Cœur, et en quoi elle se confond avec elle. Substantiellement, elle n'en diffère pas ; c'est-à-dire que son objet matériel est bien aussi le Cœur de chair de Jésus ; son objet spirituel, l'amour de Jésus ; sa fin, l'amour de reconnaissance et de réparation pour Jésus.

Mais elle en diffère en ceci qu'elle honore spécialement, mais sans exclusion de ses autres états, le Cœur de chair de Jésus pour autant qu'il est présent et vivant dans l'humanité du Christ eucharistique ; l'amour de Jésus, elle le considère surtout dans l'acte de l'Institution et dans le don permanent de l'Eucharistie; la religion qu'elle appelle, c'est surtout la reconnaissance pour l'amour témoigné par le Sauveur dans l'Eucharistie, la réparation des offenses commises contre l'Eucharistie et le zèle pour les intérêts de l'Eucharistie.

Ainsi, quant à tous les éléments qui la composent, objet sensible, objet spirituel, but poursuivi, la dévotion au Cœur eucharistique est substantiellement la même que la dévotion au Sacré-Cœur ; elle s'en distingue en ce qu'elle montre davantage le Cœur du Christ dans l'Eucharistie et parce qu'elle met les âmes en rapports plus directs, plus constants et plus intimes avec l'Eucharistie.

Bien loin de rien exclure de tout ce qu'embrasse la dévotion au Sacré-Cœur, elle le montre dans le Mémorial institué par le Sauveur lui-même pour en garder le souvenir à jamais efficace ; elle le donne dans le Trésor qui le contient le plus abondamment, elle l'applique par l'Instrument qui l'opère le plus efficacement, à savoir le Sacrement qui n'est pas seulement un don, une grâce, une puissance de Jésus, mais qui est Jésus lui-même se donnant à l'âme en personne avec tous ses dons qu'il apporte, toutes ses grâces dont il dirige les effusions dans toutes les puissances de l'être, toutes ses vertus qu'il imprime dans l'âme, toutes ses œuvres qu'il reproduit dans nos œuvres sanctifiées, toute sa vie personnelle qu'il mène en chacun de nous, s'appliquant, en demeurant en nous, à nous transformer en lui-même.

Donc la dévotion au Cœur eucharistique ne peut avoir que cet effet : unir dans la piété des fidèles deux choses qui sont unies en réalité, et qui n'en font qu'une en vertu d'une union nécessaire et voulue de Dieu, le Sacré-Cœur

et l'Eucharistie, le Cœur de Jésus et l'humanité du Sauveur, que l'Eucharistie présente au monde inséparées à jamais. Le nom de Cœur eucharistique exprime en un terme précis, net, facile à retenir, cette union que réclame la vérité substantielle, que réclame le Sauveur dans les révélations de Paray, que réclament l'instinct et le besoin de nos cœurs. Et comme tel, bien loin d'être une altération ou un affaiblissement du culte du Sacré-Cœur, il en est un développement régulier, son parfait et plein épanouissement.

Plus on unira le Sacré-Cœur et l'Eucharistie, plus on ira dans le sens de la réalité dogmatique, plus on sera dans la vérité. En fait, le Cœur de Jésus est indissolublement lié à la personne de Jésus. L'immortalité acquise par la résurrection fait que le Cœur sacré est lié à la sainte humanité comme le principe de sa vie glorifiée, ainsi qu'il était le principe et l'organe essentiel de sa vie mortelle. Le chercher et le confesser dans l'Eucharistie, c'est le reconnaître tel qu'il est, dans la vérité de sa vie et de son amour ; c'est le glorifier de ce qu'il est, le Cœur du Christ immortel ; c'est le glorifier de ce qu'il fait, la vie dans le Christ, la vie dans les âmes où le Christ veut vivre en les nourrissant de lui-même, pour être le moteur régulier de leur vie surnaturelle. Le reconnaître dans l'Eucharistie, c'est lui offrir la religion parfaite du sacrifice, de la communion, de l'adoration et des honneurs publics.

Aucun autre hommage rendu aux symboles du Sacré-Cœur par la prière et les honneurs extérieurs vaut-il, pour le Sacré-Cœur, l'hommage du Sacrifice public qui renouvelle dans toute la vérité l'amour de la Passion et son œuvre rédemptrice, la satisfaction donnée aux droits de Dieu et le pardon acquis à tous les pécheurs ? Peut-il valoir l'hommage de la Communion qui rend le Chrétien participant dans la plus large mesure possible des fruits de la rédemption et qui installe en Maître souverain le Christ rédempteur dans l'âme qu'il nourrit de lui-même

pour s'introniser en elle comme le principe nécessaire de toute sa vie surnaturelle? Peut-il valoir l'hommage de l'Adoration où l'âme reconnaît le Christ comme le principe souverain de qui elle dépend sans réserve et comme sa fin suprême, vers laquelle elle doit tendre à travers tous les obstacles vaincus et par de là toutes les affections crées? Certes le culte du Sacré-Cœur exprimé dans les images, gravé sur les étendards est légitime et salutaire; il le faut exercer et répandre; on ne le saurait trop faire pour frapper les intelligences par les regards attirés et ravis : mais que vaut l'exaltation de l'image du Sacré-Cœur portée en triomphe, en face de l'Eucharistie, du Christ en personne et par conséquent de son Cœur vivant, passant au milieu des foules prosternées; acclamé, adoré et invoqué, bénissant et répandant son amour et sa vie dans les âmes? Et que serait, pour l'honneur vrai et la gloire parfaite du Sacré-Cœur, un triomphe où l'on exalterait son image en négligeant de faire adorer sa réalité, dans le Sacrement qui seul la contient et la livre avec tout son amour et toute sa puissance?

Donc le Sacré-Cœur appelle l'Eucharistie et veut lui être inséparablement uni dans le culte des hommes, comme il l'est dans la constitution même du Verbe incarné : cette union, le nom de Cœur eucharistique la proclame et c'est pourquoi c'est un nom de gloire pour le Sacré-Cœur!

L'Eucharistie ne la réclame pas avec moins d'urgence. L'Eucharistie est le mystère d'un Dieu fait homme, Verbe incarné, continuant ici-bas la vie, l'amour et les bienfaits de la présence qu'il voulut avoir au milieu des hommes; dans un état différent de son état voyageur, mais dans la même réalité vivante et sincère. Le Sauveur s'est maintenu présent ici-bas pour que tous croient en lui et recourent à lui comme ils faisaient quand il passait visible au milieu d'eux. Cependant, pour des raisons pleines de sagesse et de bonté, pour se faire immoler sans horreur et manger sans répugnance,

pour multiplier sa présence et la proportionner aux besoins de l'existence sociale, il a dû l'envelopper dans l'insensibilité extérieure de l'état sacramentel, au risque de voir le nuage eucharistique le rendre méconnaissable à la grossièreté d'êtres qui jugent trop facilement des réalités spirituelles sur les apparences matérielles qui les enveloppent. Tout ce qui pourra révéler la présence de l'Homme-Dieu dans le Sacrement, l'affirmer et l'empêcher de disparaître aux regards légers ou trop matériels des hommes, servira les intérêts de l'Auguste prisonnier de son amour.

Or rien n'y peut davantage contribuer que la notion du Sacré-Cœur. Le Cœur dit la vie, il dit l'amour. Que la foi vous révèle le Sacré-Cœur au fond du nuage eucharistique, qu'elle vous dise nettement que ce signe inerte renferme un cœur vivant et aimant, et aussitôt l'Eucharistie s'anime, vit, aime : elle n'est plus un signe, mais une réalité ; elle est la vie, elle est l'amour ; elle est Jésus en personne ; elle s'impose au respect, elle gagne la confiance, elle fixe l'amour. Elle peut alors accomplir ce magnifique dessein d'aimer jusqu'à la fin « les siens qui sont dans le monde », et de continuer avec eux le commerce de vie et de salut commencé par le Christ en son existence humaine, et que par l'Eucharistie il veut étendre à tous jusqu'au dernier soir du monde. Sans l'Eucharistie, pas de Cœur véritable, présent pour moi ici-bas ; sans le Sacré-Cœur, pas d'Eucharistie vivante et aimante, agissant sur les cœurs des hommes et les gagnant par la reconnaissance et la fidélité. Le Cœur eucharistique, en exprimant l'union nécessaire du Sacré-Cœur et de l'Eucharistie, satisfait donc aux besoins, aux droits, à la gloire de l'un et de l'autre : Gloire et amour au Cœur eucharistique de Jésus-Christ !

En outre, l'union de l'Eucharistie et du Sacré-Cœur, exprimée par le Cœur eucharistique, paraît seule répondre parfaitement aux désirs exprimés par le divin Maître dans les grandes Révélations de Paray. C'est dans l'Eu-

charistie, « quand le Saint Sacrement était exposé », qu'il se montre à la Bienheureuse prosternée en adoration ; c'est l'amour prodigué aux hommes dans l'Eucharistie qu'il exalte en découvrant son Cœur dévoré de flammes et en disant : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ! » C'est des offenses commises contre l'Eucharistie qu'il se plaint en ces accents douloureux : « Et en retour, je ne reçois de la plupart que des ingratitudes par les froideurs, les mépris et les sacrilèges qu'ils commettent contre le Sacrement de mon amour ! » — C'est par les actes de la religion eucharistique qu'il demande que lui soient offertes les réparations tant désirées de son Cœur : « Avant tout, tu me recevras autant de fois que l'obéissance te le voudra permettre, quelques sacrifices qu'il t'en doive coûter ! » — Enfin toute l'économie du plan de ces sublimes et touchantes révélations est dominée par cette parole de la première manifestation, qui en dit nettement la raison et la fin : « J'ai une soif ardente d'être aimé et honoré des hommes dans le Saint Sacrement ! »

Certes, personne mieux que le divin Maître lui-même ne peut manifester les lois, l'esprit, les qualités de la parfaite dévotion envers son Cœur adorable : or, il la montre unie à l'Eucharistie, exprimée par l'Eucharistie, vivant de l'Eucharistie. La voie est tracée, le but clairement indiqué : c'est au Sacrement qu'il faut aller chercher le Cœur de Jésus-Christ pour l'honorer et l'aimer comme il le veut être !

C'est le besoin impérieux du cœur humain.

Depuis que, condescendant à cette exigence de nos âmes, faites à sa ressemblance, qui ne peuvent vivre heureuses qu'en sa possession, il s'est fait semblable à nous, prenant chair et vivant avec nous ici-bas, nous ne pouvons plus nous passer de la présence réelle de Jésus-Christ. Ni le récit de sa vie et la vérité de ses paroles contenues aux saints Evangiles ; ni les images

qui s'efforcent de nous redire sa douce physionomie de père, de frère et d'ami, ses traits eussent-ils été marqués par lui-même sur le lin qui les conserve miraculeusement à travers les siècles ; ni les précieuses parcelles de sa croix, où nous adorons les traces empourprées de son sang répandu : non, rien ne peut nous suffire ! C'est le Christ lui-même dans la vérité de son humanité, de sa vie et de son amour qu'il nous faut. Le Christ nous continuant le commerce de sa conversation, de sa tendresse et de sa miséricorde ; le Christ consentant à continuer la réalité du sacrifice de sa mort, indispensable à la rémission de nos péchés comme à la manifestation de son amour pour nous ; le Christ allant jusqu'à se donner dans le mode le plus capable d'unir deux êtres, de les fondre et de les identifier dans la mutuelle possession et la commune vie, c'est-à-dire la manducation, qui fait de celui qui mange la chair du Christ un seul être avec le Fils de Dieu, comme le Fils est un avec le Père : voilà la possession réelle, humaine, vivante, de Jésus, qui seule peut nous satisfaire ! C'est celle qu'il daigna accorder aux hommes dans les jours de l'Incarnation ; celle qu'il veut donner aux élus comme l'achèvement de leur perfection, le prix de leur récompense et le moyen de leur béatitude. Nous la demandons ici-bas comme l'unique moyen de traverser le désert de notre exil sans défaillir, comme l'unique force qui nous puisse rendre victorieux de tous les ennemis acharnés à notre perte, comme l'unique moyen d'acquérir le degré de ressemblance qui nous permettra d'être reçus en la société de notre Père, et l'unique consolation qui soutienne nos espérances à travers tant de maux jusqu'au jour de leur réalisation.

Eh bien, l'adorable Sauveur nous a laissé sa présence réelle, sa mort réelle, sa possession réelle, dans la réalité vivante, immortelle, partout répandue, à tous offerte tous les jours, de l'Eucharistie !

Et quand il daignera ouvrir jusqu'en son secret le

plus intime le trésor de sa personne adorée, pour nous montrer ce Cœur qui inspira, soutint, poussa jusqu'en ses excès sacrés l'amour de sa vie et de sa mort, l'amour du don de lui-même dans les prodigalités de l'Eucharistie, ce ne serait pas ce Cœur lui-même, ce Cœur de chair, ce Cœur vivant, ce Cœur uni personnellement à la Divinité, ce Cœur qui a palpité de ma vie, de mes joies et de mes douleurs, ce Cœur qui m'aime encore actuellement et qui bat pour moi, qui veille sur moi, qui a pitié de ma misère et tient béante sur moi la large blessure par où s'échappe sur moi le flot intarissable de ses miséricordes, ce ne serait pas, enfin, ce vrai Cœur humain de mon Sauveur et de mon Dieu que j'aurais le droit et la facilité de prier, de manger, de posséder, pour refaire en lui mon pauvre cœur? Il faudrait me contenter du souvenir ou de l'idée abstraite, ou de l'image matérielle du Cœur de Jésus, quand tout mon être crie : Réalité, vie réelle, union réelle, possession réelle et sans fin ? Ce n'est pas possible !

Et l'Eucharistie, le Sacrement par excellence des réalités, me présente le Cœur vivant de Jésus ; le cercle si restreint des espèces me dit exactement où il est, où il vit, où il bat pour moi, en me mettant sous les yeux l'humanité sacramentelle de Jésus ; l'inertie des signes me dit que ce Cœur qui a poussé pour moi le Sauveur jusqu'à la mort du Calvaire, le maintient encore pour moi dans l'oblation perpétuelle de cette mort à la justice et à la bonté de Dieu. Et quand l'Hostie, devenue la chair et le sang de Jésus, descend jusqu'à moi pour me nourrir, je sais qu'elle m'apporte le Cœur de Jésus et que Jésus me le donne pour transformer au sien mon pauvre cœur, pour prendre la place du mien et me faire vivre, aimer et souffrir divinement, comme vivait, aimait et souffrait Jésus lui-même ! Et ainsi je dois à l'Eucharistie de posséder selon toutes les exigences de mes besoins, dans toute la réelle possession possible ici-bas, le Cœur de Jésus-Christ !

Au nom des droits et des intérêts de l'Eucharistie, au nom des droits et des désirs manifestes du Sacré-Cœur, au nom des besoins les plus sacrés de nos cœurs, unissons donc toujours dans notre culte l'Eucharistie et le Sacré-Cœur ; vivifions l'une par l'autre la dévotion envers l'Eucharistie et la dévotion envers le Sacré-Cœur, et nous aurons donné à notre amour pour Jésus-Christ la plus grande et la plus intense des forces surnaturelles dont puisse s'alimenter et vivre à jamais son feu !

Et, encore une fois, c'est parce que le nom de « Cœur eucharistique » exprime nettement cette union si nécessaire et si féconde, que je le salue avec ma foi et ma reconnaissance, que je vous demande de l'acclamer ici, de vous habituer à le dire et à le redire souvent, de le faire connaître partout : car c'est un nom de vie et d'espérance, un nom d'avenir et de triomphe pour toutes les saintes causes qui l'auront invoqué !

Que si quelques-uns pourtant, réfractaires à toute nouveauté, même légitime, et redoutant la multiplicité dans les formules de piété, ne se pouvaient résoudre à l'adopter, ah ! que du moins, s'ils laissent le nom, ils adoptent la chose ; et qu'ils unissent toujours dans leur culte le Sacré-Cœur et l'Eucharistie ! l'Eucharistie et le Sacré-Cœur ! le Sacré-Cœur qui vit en l'Eucharistie, l'Eucharistie qui vit par le Sacré-Cœur ! le Sacré-Cœur qui ne vient à nous que par l'Eucharistie, l'Eucharistie qui ne vaut pour nous que par le Sacré-Cœur, parce qu'il fait d'elle le Christ toujours vivant, le Christ toujours aimant au milieu de nous !

Ce discours, écouté avec une faveur de plus en plus marquée, fut salué par d'unanimes applaudissements.

Un membre de l'assemblée demanda que les séances du Congrès fussent ouvertes par cette invocation : « *Cœur eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous !* »

Un autre obtint que des acclamations fussent faites au Cœur eucharistique de Jésus à la suite de la procession du Saint Sacrement. Ces vœux furent accueillis avec enthousiasme.

Les acclamations furent composées, à la prière de Mgr l'Evêque de Liège, par le P. Tesnière. Et quand, le soir, le Saint Sacrement fut revenu devant la Basilique du Rosaire, après une marche triomphale autour du domaine de Marie, quand la foule de plusieurs milliers de pèlerins se fut massée autour de son divin Roi, auquel les Evêques formaient la plus majestueuse des couronnes, la voix du Père retentit claire, éclatante, portant ses vibrations sonores jusqu'aux derniers rangs ; et elle chantait le Cœur eucharistique dans les acclamations suivantes, à chacune desquelles Evêques, prêtres et fidèles répondaient : « *Cœur eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous !* »

Acclamations au Cœur eucharistique de Jésus.

I. — Cœur Sacré de Jésus, qui, atteignant le terme suprême de votre amour, avez conçu l'ineffable dessein de l'Eucharistie, avez accumulé les trésors d'amour que vous vouliez y prodiguer aux hommes, avez affronté tous les sacrifices et tous les abaissements de l'état sacramentel, afin de ne pas abandonner « les vôtres qui restaient dans ce monde », nous vous adorons, nous vous bénissons dans le sacrement de votre amour !

Cœur Eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous !

II. — Cœur Sacré de Jésus, indissolublement uni à l'Humanité et à la Divinité du Christ Eucharistique ; — foyer de la vie que Jésus vit en nos tabernacles à travers tous les siècles ; — source du sang qu'il répand pour nous en sacrifice et nous donne en breuvage ; — germe de la chair sacrée qu'il ordonne à tous de manger s'ils veulent arriver à la vie éternelle, — nous vous adorons et nous vous aimons dans le Sacrement de votre immortelle présence ici-bas !

Cœur Eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous !

III. — Cœur Sacré de Jésus, formé du sang immaculé de Marie, rempli pour Marie du plus pur amour de

fils, qui voulez d'un immense désir la gloire de votre Mère et vous donnez aux hommes pour leur faire des cœurs capables d'aimer et de servir Marie comme elle mérite de l'être, nous vous adorons et nous vous bénissons dans le Sacrement de votre amour !

Cœur Eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous !

IV. — Cœur sacré de Jésus, qui, en vous révélant, un jour que le Saint Sacrement était exposé, disiez : « Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes qu'il n'a rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consumer pour leur témoigner son amour ! » nous vous adorons, et nous vous aimons, en retour, de tout notre cœur dans le Sacrement de votre amour !

Cœur Eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous !

V. — Cœur Sacré de Jésus qui, soulevant les voiles du Sacrement, vous êtes montré tout environné de flammes dévorantes et qui disiez : « J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans le Sacrement de mon amour ! » nous vous y adorons, nous vous y aimons et nous voulons vous y aimer et vous y faire aimer toujours davantage !

Cœur Eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous !

VI. — Cœur Sacré de Jésus qui, avec l'accent de la douleur infinie et inconsolée, faisiez entendre cette plainte poignante en vous révélant dans l'Hostie du sanctuaire de Paray : « Et en retour, je ne reçois de la plupart que des outrages par les ingratitudes, les froideurs, les mépris dont ils m'accablent dans le Sacrement de mon amour, ce qui m'est plus sensible que tout ce que j'ai enduré dans ma Passion », nous vous adorons, nous compatissons à vos humiliations, à vos abandons, aux trahisons et aux profanations dont vous êtes l'innocente et auguste victime ; daignez agréer le baume de notre fidélité, de nos repentirs, de nos larmes, de nos

sacrifices, que nous verserons tous les jours dans la plaie toujours béante de votre Cœur adorable !

Cœur Eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous !

VII. — Cœur Sacré de Jésus, Cœur de l'unique Prêtre parfait, Cœur du Médiateur toujours exaucé, Cœur du miséricordieux Pasteur, toujours ouvert en l'Hostie pour que tous ceux qui sont chargés et qui succombent sous le fardeau entrent en vous, s'y refassent et y trouvent l'adoucissement de leur joug, l'allègement de leurs fardeaux, la consolation et la paix de leurs âmes, nous vous adorons et vous bénissons dans le Sacrement qui vous garde et vous livre à chacun de nous pour jamais; nous venons à vous, et voulons habiter en vous pour y vivre et pour y mourir.

Cœur Eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous !

VIII. — Cœur Sacré de Jésus, Cœur du Créateur, du Rédempteur, du souverain Juge des vivants et des morts, qui avez institué l'Eucharistie pour y régner sur les nations rachetées par votre sang, nourries par votre chair, conduites par votre Providence toujours attentive sur nous dans le Sacrement de votre universelle présence ; nous vous adorons, nous nous donnons à vous sans réserve, nous faisons le serment de vivre de vous et pour vous et de vous appartenir à jamais !

Cœur Eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous !

IX. — Cœur Sacré de Jésus qui avez tant aimé la France que de lui envoyer vos amis les plus chers, que de l'adopter pour votre fille aînée, que de révéler votre Cœur à « une fille de son peuple », que de vouloir faire rayonner l'amour et sourdre la source intarissable de la miséricorde dans la Basilique que vous élèvent son repentir et son amour dévoué ; Cœur de Jésus qui voulez le salut de la Madeleine des nations, pour qu'elle vous console en amie et vous serve en apôtre par le monde

entier : nous vous adorons, nous vous acclamons, nous vous aimons au nom de notre chère patrie et nous vous la consacrons à jamais !

Cœur Eucharistique de Jésus, ayez pitié de nous !

29

LA CONFRÉRIE DU CŒUR EUCHARISTIQUE DE JÉSUS

RAPPORT présenté par le Conseil de l'Œuvre de l'Adoration diurne du Cœur Eucharistique de Jésus, de Notre-Dame de Grâce de Passy.

Lorsqu'en 1886 M. l'abbé Douvain fut nommé à la cure de Passy, son cœur de prêtre eut en arrivant une douleur : celle de constater l'état d'abandon de l'Œuvre d'Adoration, régulièrement établie cependant : « Dieu est là, nous disait-il, l'audience est accordée, les cierges brûlent, les Anges attendent... et les places sont vides. N'y a-t-il pas là une sorte d'affront pour Notre-Seigneur ?... Ou les prie-Dieu disparaîtront, ou bien ils seront occupés, et notre adorable Maître entouré comme il convient. »

C'est dans cette vue que M. le Curé exprima à notre vénéré Cardinal le désir de mettre en honneur dans sa paroisse la *Confrérie du Cœur Eucharistique de Jésus* qui, selon la définition toute récente donnée par la sainte Eglise, « choisit comme objet de spéciale vénération, d'amour, de reconnaissance et de réciprocité, cet acte de dilection suprême par lequel le Cœur très aimant de Jésus a institué l'adorable sacrement de l'Eucharistie, daignant ainsi rester parmi nous jusqu'à la fin des

siècles [1]. » En effet, si la plus grande preuve d'amour est de livrer sa vie pour ceux qu'on aime, la livrer de manière à mourir toujours et à donner sans fin, n'est-ce pas un plus grand amour encore ? C'est à cet amour que s'adresse la dévotion au Cœur Eucharistique ; elle est tout à la fois la dévotion au Saint Sacrement et la dévotion au Sacré-Cœur. Naissant d'un même amour, vivant au même foyer, elle vient comme un doux rayon se projeter sur les tabernacles de la terre pour illuminer et réchauffer ces deux dévotions.

La demande de M. le Curé fut exaucée, et l'érection eut lieu solennellement le 14 juin 1888. La bénédiction de notre saint Pontife Léon XIII, accordée pour cette fête, sembla être le gage des grâces abondantes qui devaient suivre.

Dès le début, l'Œuvre fut bien comprise ; elle se présentait avec une organisation simple et forte. Un règlement, longtemps expérimenté avant d'être déterminé, fut soumis à Son Eminence qui daigna l'approuver. Depuis onze ans, il est observé avec une pieuse fidélité. Les adoratrices sont maintenant au nombre de cent quarante-cinq ; et, grâce à leur exactitude pleine d'amour, le vœu le plus cher de notre Pasteur est réalisé : *le tabernacle n'est plus seul.* Un prie-Dieu vide est dans la paroisse un fait exceptionnel ; et souvent trois, quatre, six personnes sont en même temps aux pieds de Notre-Seigneur. Même pendant les mois d'été qui produisent des absences si nombreuses, la bonne volonté spontanée des adoratrices suppléantes a fourni au divin Prisonnier une fidèle garde d'honneur.

Ce beau résultat est justement attribué à deux causes : 1° le charme de la dévotion au Cœur Eucharistique, qui pénètre les âmes de respect et d'amour pour la mission confiée ; 2° l'organisation et le bon fonctionnement assurés par le Règlement que nous allons exposer en quelques mots.

[1] Note insérée dans la *Raccolta* de 1898.

Les adoratrices sont recrutées exclusivement parmi les associées de la Confrérie, proposées à M. le Curé et agréées par le Conseil ; elles doivent faire une demi-heure d'adoration par semaine.

Le Conseil, présidé par M. le Curé et choisi par lui, est ainsi composé : une présidente, une secrétaire, une trésorière, six zélatrices, une pour chaque jour de la semaine (le dimanche excepté), auxquelles peuvent être adjointes des adoratrices suppléantes.

La mission des zélatrices est de se mettre en rapport avec les personnes qui ont choisi le jour de la semaine dont elles sont responsables, de leur envoyer tous les mois les bulletins sur lesquels sont inscrites les intentions recommandées, et de s'assurer autant que possible du fonctionnement régulier de l'adoration. Elles doivent être prévenues des absences ou des empêchements qui ne permettraient pas de se rendre aux heures désignées, et s'efforcer de pourvoir au remplacement.

Les bulletins doivent être remis par chacune des adoratrices présentes dans un tronc placé à cet effet entre les deux prie-Dieu. La secrétaire est chargée d'en relever le nombre et de constater ainsi l'exactitude des adorations, ou les vides qui se seraient produits.

Ces bulletins, qui portent au recto un doux et pressant appel de Notre-Seigneur, ont été depuis adoptés par plusieurs paroisses.

La Présidente a la mission d'exciter le zèle des associées, de maintenir parmi elles l'esprit de ferveur et de charité dans lequel l'Association a été fondée, et qui est contenu d'une manière si forte et si suave dans les statuts de la Confrérie. C'est à elle que tout aboutit ; elle est la tête et surtout le cœur de cette association tout imprégnée d'aimable cordialité ; mais aucune décision n'est prise sans en référer à M. le Curé.

Le troisième jeudi de chaque mois, une messe est dite pour les associés vivants et défunts de la Confrérie ; elle est suivie de la réunion du Conseil. Lorsqu'une adora-

trice est décédée, la messe qui doit être célébrée à son intention est annoncée au prône.

Quatre fois par an ont lieu les réunions trimestrielles dans lesquelles M. le Curé adresse une exhortation propre à raviver le zèle des adoratrices ; il leur présente leur mission comme une affaire capitale, leur faisant comprendre qu'elles sont près du divin Maître les représentantes, les ambassadrices de la paroisse, dont elles doivent plaider la cause et exposer les besoins. Il donne les avis nécessaires et communique les nouvelles intéressant la Confrérie, les grâces marquantes obtenues, le développement et les fruits bénis de la dévotion ; car partout où se trouve un groupe d'associés, mais plus encore là où la Confrérie a pu être établie et soutenue par le Pasteur, les premiers résultats ont été d'amener auprès des tabernacles, trop souvent abandonnés, hélas ! des âmes de foi et de prière attirées à contempler Notre-Seigneur dans la plus tendre des manifestations de son amour. Le chrétien ne comprendra jamais l'amour de son Dieu, s'il ne vient se placer dans le sanctuaire face à face avec le tabernacle.

Les adoratrices ont l'honneur d'être admises à prendre part à la procession du Très Saint Sacrement le premier dimanche de chaque mois et autres jours désignés, revêtues de leurs insignes et précédées de leur bannière.

Le mois d'avril est particulièrement consacré au Cœur Eucharistique ; il est clôturé par la procession du Très Saint Sacrement et un salut solennel. Pendant tout ce mois, un troisième cierge est ajouté à ceux qui brûlent habituellement.

Pendant les jours de l'Adoration perpétuelle, l'exemple des adoratrices ajoute à la piété des cérémonies et en rehausse l'éclat.

Une douce charité règne entre toutes et a procuré à plusieurs de précieuses consolations, surtout pendant la maladie et à la dernière heure. La mort elle-même ne rompt pas les liens qui existent entre nous.

Notre vénéré Cardinal, lorsqu'il a daigné visiter notre paroisse, a félicité M. le Curé d'avoir établi cette Œuvre. Le 19 décembre 1897, il voulut bien présider la fête dans laquelle, après une mission admirablement suivie, la paroisse fut solennellement consacrée au Cœur Eucharistique. L'acte fut lu en chaire par M. le Curé avant le *Tantum ergo,* après lequel Son Eminence donna la bénédiction du Très Saint Sacrement. Vingt-trois nouvelles adoratrices se firent inscrire ce jour-là.

Lors du dernier pèlerinage de Notre-Dame de Grâce à Montmartre, le R. P. Lemius disait que la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus était un foyer d'amour, une source intarissable de ferveur et de fécondité pour une paroisse. Notre-Seigneur, en effet, semble vouloir confirmer lui-même ces précieux encouragements, car sur ces petites feuilles qui lui confient tant de supplications et aussi tant de reconnaissance, notre secrétaire a relevé, à la fin de l'année 1896 : 10.840 actions de grâces ; en 1897, 14.000, et en 1898 plus de 12.000. L'un de ces témoignages était ainsi conçu : « exaucé à la première prière. » Un grand nombre de faveurs insignes : guérisons, conversions, etc., obtenues par le recours au Cœur Eucharistique ont été enregistrées ; elles forment un recueil touchant bien propre à raviver la foi et la confiance.

Nous étions bien heureuses lorsqu'à son retour de Rome où il avait pu exposer longuement au Saint Père les œuvres dont sa vie est toute remplie, nous avons entendu M. le Curé nous dire tous les encouragements qu'il avait reçus. Quinze jours après cette audience bénie, au moment du départ, le Souverain Pontife, distinguant notre bon Pasteur dans un groupe nombreux de pèlerins, *se souvint...* et lui dit ces simples mots, que nous voulons prendre comme devise : « Courage, Passy. »

Plus beau encore était le jour de Pâques où, au prône, fut solennellement donnée lecture du Bref par lequel Sa Sainteté Léon XIII, ouvrant plus largement ses trésors en faveur de notre pieuse Confrérie, venait d'accorder

deux cents jours d'indulgence à nos prières autant de fois qu'on les réciterait.

Notre chère dévotion a été examinée, étudiée, passée au crible. Elle a, non seulement les plus hautes approbations, puisqu'elle a reçu deux cent quatorze témoignages donnés par des prélats de toutes nations, qu'elle a été confirmée par sept Rescrits et six Brefs du Saint-Siège, mais elle a conquis l'amour du Chef suprême de l'Eglise. C'est son plus doux triomphe...

Resserrons donc les liens de charité qui nous unissent, entraînons les âmes à notre doux Sauveur. Obtenons que la prière au pied du tabernacle ne soit plus interrompue. Vivons sous les rayons du Cœur Eucharistique, comme nous disait M. le Curé; notre esprit s'illuminera et, dans cette pleine lumière, nous apprendrons tout ce qu'il nous est bon de savoir, et surtout la sublime, l'ineffable science de l'amour de Dieu qui nous embrasera du désir de le faire aimer. L'amour eucharistique appartient au temps, et le temps doit lui être spécialement voué. Le temps presse, car il passe, et, dans l'éternité, l'usage des sacrements cessera. Oh ! que la terre serait belle si elle se couvrait tout entière de cette Œuvre d'adoration du Cœur Eucharistique de Jésus, et si toutes les âmes la comprenaient !

Au Congrès de Reims, Sa Grandeur Monseigneur l'Evêque de Liège disait que la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus, bien expliquée aux fidèles, était capable de produire le plus grand bien dans les âmes; et déjà, au Congrès d'Avignon, en 1882, le vœu « que la dévotion au Cœur Eucharistique de Jésus se répande de plus en plus » avait été adopté par l'assemblée.

Souhaitons maintenant que, sous l'égide bénie de la Vierge Immaculée, à laquelle les associés de la Confrérie adressent journellement une pieuse invocation, le même vœu soit acclamé par toutes les bouches, afin de multiplier les hommages de réparation et d'actions de grâces rendues au Cœur *oublié, délaissé, outragé* de Jésus, et

de raviver dans les âmes la foi et l'amour envers ce doux Sauveur qui a dit : « J'ai une soif ardente d'être honoré dans le Très Saint Sacrement de l'autel, et je ne trouve presque personne qui s'efforce, selon mon désir, de me désaltérer. »

30

LES « JEUNES » ET LE SACRÉ-CŒUR

Rapport présenté par M. DOAL, vice-président de l'Association de la Jeunesse catholique du Pas-de-Calais.

En honorant l'Eucharistie, nous devons avoir pour but de hâter nous-mêmes par nos prières et notre action l'avènement du règne social du Christ, et pour cela de dissiper ce que le vénéré Cardinal de Reims appelait naguère « le malentendu entre l'Eglise et la société contemporaine. »

L'une des formes les plus aimées et les plus propices de cet apostolat nécessaire est la dévotion au Sacré-Cœur.

A quelle époque cette admirable dévotion fut-elle plus actuelle et plus française ?

Un acte solennel et décisif de Léon XIII vient de consacrer à ce Cœur adorable le genre humain tout entier.

Un élan de foi et de sublime prière vient de jeter vers le ciel plus d'un million pour l'achèvement du dôme de Montmartre.

Bientôt nous verrons flotter sur cette basilique terminée le drapeau tricolore dans les plis duquel nous saluerons l'image bénie du Cœur du Sauveur.

Le drapeau national du Sacré-Cœur !

C'est là une question bien vivante et bien actuelle! C'est de celle-là qu'un jeune voudrait vous dire quelques mots.

Que le drapeau national français doive porter le Sacré-Cœur, et que le moment en soit bientôt arrivé, je n'essaierai pas de vous le démontrer, ceci a été éloquemment prouvé dans d'intéressantes brochures dues à la plume de divers écrivains, comme MM. François Veuillot, R. de la Bégassière, Franque, Jonglez de Ligne, un curé-doyen, un pioupiou, etc., etc.

Pour ma part je ne donnerai qu'un argument : le Christ l'a ordonné, obéissons joyeusement et courageusement.

Attendre une motion du Parlement déclarant que le Sacré-Cœur figurera sur nos étendards est une utopie et une absurdité.

Le drapeau du Sacré-Cœur doit être populaire avant d'être national.

Il sera populaire s'il est répandu à profusion, s'il figure à la tête des cercles, des patronages, des associations de jeunes, s'il remplace — et cela avantageusement — les bannières aux formes bizarres de nos orphéons et fanfares.

Ne discutons pas. Soyons pratiques.

Comment se procurer des drapeaux du Sacré-Cœur?

En les achetant ou en les recevant gracieusement. Voir ces drapeaux dans le commerce est une belle chose; mais, je dois le reconnaître, ils sont souvent mal faits et ne répondent nullement à nos désirs. Il y a sur ce point beaucoup à faire; aussi, tout en réclamant des améliorations, suis-je partisan des dons gracieux.

Ces cadeaux, par qui doivent-ils être faits?

Par des particuliers sans doute, mais aussi par des œuvres spéciales fondées à cet effet.

Les Dames françaises ont créé une foule d'œuvres admirables en faveur des missions, des églises pauvres, des crèches, des blessés, etc., etc. Pourquoi ne fonde-

raient-elles pas, dans le plus grand nombre possible de diocèses, l'œuvre du drapeau national du Sacré-Cœur?

Ma proposition n'est pas une utopie. Elle a été réalisée dans le Pas-de-Calais.

Une communauté de Visitandines s'est mise résolument à l'œuvre. Elle a fait des achats en gros, et confectionné des drapeaux. De leurs mains agiles, les religieuses ont artistement peint l'image du Sacré-Cœur sur nos couleurs nationales.

Ces drapeaux fabriqués en grande quantité sont splendides et reviennent à un prix relativement bas, 25 francs environ.

La généreuse initiative de ces intelligentes religieuses doit trouver des imitatrices.

Dans une ville, à défaut ou à côté d'une communauté religieuse, les réunions d'enfants de Marie, la garde d'honneur, les associations d'anciennes élèves peuvent facilement prendre la tête du mouvement.

Où trouver des finances? Question bien inutile, quand il s'agit du Sacré-Cœur. Par souscriptions petites et grosses, par des cotisations ou des dons volontaires. Combien il est de familles qui n'ont pas envoyé leur billet de 1.000 francs au Dôme de Montmartre et qui le donneront volontiers et non moins utilement pour la propagande du drapeau du Sacré-Cœur !

Dames françaises, une fois encore, montrez votre dévouement.

Dans le Pas-de-Calais, les drapeaux confectionnés qu'en fait-on?

Les débouchés sont différents. — MM. les Curés peuvent en demander pour leur paroisse, ils en reçoivent gracieusement, et ainsi, dans plus de 400 églises du diocèse d'Arras, voyons-nous le drapeau du Sacré-Cœur reposer fièrement à côté de l'autel et flotter près de la Croix dans les processions. Les œuvres ne sont pas oubliées. La Commission des Patronages du Nord et du Pas-de-Calais s'en est beaucoup occupée.

Quand il a été décidé qu'un drapeau figurera dans un patronage, qu'il a été obtenu, et que les négociations sont terminées, on règle le programme de la remise que l'on rend la plus éclatante possible afin de frapper les jeunes imaginations.

Le programme est double : religieux et profane.

La cérémonie religieuse se passe à la chapelle ou mieux à l'église paroissiale; après une allocution et des chants de circonstance, le drapeau est bénit solennellement. Le soir, une grande représentation réunit les patronnés et leurs familles; on interprète une pièce sur les zouaves de Patay, par exemple; pendant un entr'acte un des membres de la Commission remet solennellement le drapeau aux « jeunes » et leur expose ce qu'il est; il nomme ensuite la garde d'honneur, remet les insignes aux nouveaux chevaliers et leur donne l'accolade.

Les jeunes gens sont très fiers de ce cérémonial et sont toujours très attachés au drapeau.

Les cours fermées des œuvres n'ont pas suffi aux apôtres du drapeau du Sacré-Cœur, ils ont voulu les rues et les places publiques. Un comité spécial, peu nombreux mais actif, s'est formé à cette intention. Sa tactique est simple : il examine le pays, cherche un village souvent petit où la population sera sympathique à une manifestation quelconque. Ceci se trouve facilement et les plus indifférents au point de vue religieux sont quelquefois les plus ardents.

L'endroit choisi, on fixe le programme; il varie naturellement selon les circonstances, mais il peut se ramener à quelques points fondamentaux.

Le comité composé uniquement de jeunes gens — car il n'y a que les jeunes capables de telles équipées — s'assure le concours d'étudiants et de jeunes orateurs venant de loin, de Lille et de Paris. Pendant quinze jours, on fait mousser la fête dans les journaux, on fait briller leurs titres divers; l'affaire est parfaitement lancée, surtout si la presse sectaire a le bon esprit de nous prêter

son concours; elle attaque, on riposte longuement, ceci attire l'attention, le succès est certain.

Le jour venu, tous attendent anxieux ce qui va se passer; vers une heure, les orateurs arrivent, la population curieuse se porte instinctivement à leur rencontre pour voir ces êtres mystérieux; on a eu soin de grouper les jeunes gens et de leur faire saluer leurs visiteurs, heureux qu'ils sont d'en recevoir une cordiale poignée de main. L'entrée est presque triomphale : quelques clairons et tambours, parfois des cavaliers, prennent la tête du cortège. On se rend sur la place publique, ou dans une prairie; une tribune y a été aménagée : les jeunes orateurs haranguent la foule et remettent solennellement le drapeau au milieu des sonneries de clairons et des éclats des bombes; quelques chants patriotiques relèvent l'intérêt.

De là le cortège se rend à l'église, ou plus souvent, comme celle-ci est trop petite, dans une autre prairie où un reposoir a été aménagé. Le clergé bénit le drapeau, un prédicateur dit ce qu'est le drapeau au point de vue religieux. Le Très Saint Sacrement arrive et suscite une courte mais touchante cérémonie eucharistique.

La cérémonie religieuse terminée, les orateurs font des conférences dans les cabarets. La bonne parole y est semée à foison et produit toujours d'excellents résultats.

Chacune de ces fêtes a laissé des souvenirs inoubliables dans le cœur des orateurs comme des populations.

De telles fêtes sont faciles à organiser et ne coûtent rien. Essayez et vous recommencerez.

L'apostolat en faveur du Sacré-Cœur est plein de consolations, c'est celui qui convient le mieux à la jeunesse.

Tous ensemble travaillons à hâter le règne social du Christ.

Permettez-moi de vous laisser pour devise celle de ce comité dont je vous parlais tout à l'heure :

Pour Dieu, Pour la France. En Avant!

31

LA DÉVOTION DE L'HOMMAGE AU SACRÉ-CŒUR

Rapport présenté par le Fr. VICTOR-MARIE,
Tertiaire de Saint-François.

Cette dévotion si glorieuse pour Notre-Seigneur a dorénavant droit à l'attention des membres des futurs Congrès eucharistiques, puisque l'hommage est rendu devant le Très Saint Sacrement.

Un rapport complet devrait rappeler l'acclamation élective de la loi Salique : « Vive le Christ qui aime les Francs !... » et la mission de la Vénérable Jeanne d'Arc, ainsi définie dans le décret de la Sacrée Congrégation des Rites : « Elle (Jeanne) ajouta qu'elle était envoyée « de Dieu pour faire lever le siège d'Orléans et pour con« duire le prince à Reims où Jésus-Christ étant déclaré « suprême roi de France, Charles recevrait, en son lieu « et place, les attributs et insignes de la royauté. » Mais ces choses ont été mises en pleine lumière dans les inoubliables fêtes de Reims à l'occasion du XIVe centenaire du baptême des Francs.

Il faudrait parler des demandes du Sacré-Cœur à la Bienheureuse Marguerite-Marie : «... Il veut régner dans « son palais, être peint dans ses étendards.....

«... faire un édifice... pour y recevoir la consécration « et les hommages du Roi et de toute la cour. » Tout cela est bien connu.

Les termes de l'encyclique relative à la consécration du genre humain au Très Sacré Cœur de Jésus, rappelant le souverain domaine du Christ sur toutes les nations, sont dans toutes les mémoires.

Les manifestations de l'hommage solennel de la fin du siècle se produisent sous nos yeux.

La « Croix » de Paris et de très nombreuses « Croix » locales, par la formule d'hommage imprimée sous leur crucifix : « Nous vous reconnaissons comme souverain Seigneur et Maître de la Normandie (de la Touraine, de la Bourgogne, du Nivernais, du Bourbonnais, etc., etc.) et comme Chef suprême de la Patrie française », vulgarisent l'idée de l'hommage au Sacré-Cœur.

Il suffira donc de faire consister ce rapport dans la reproduction du document suivant, laissant ainsi entendre la voix la plus autorisée de l'univers :

LÉON XIII PAPE

POUR PERPÉTUELLE MÉMOIRE

Comme la dévotion que l'on appelle hommage au Sacré-Cœur s'étend chaque jour en France, ainsi qu'il Nous a été rapporté, afin qu'une si pieuse pratique prenne encore, par la faveur divine, de plus grands développements, confiant en la miséricorde du Dieu tout-puissant et en l'autorité des bienheureux apôtres Pierre et Paul, Nous accordons miséricordieusement dans le Seigneur, indulgence plénière et rémission de tous leurs péchés, dans toute la France et ses colonies, à tous les fidèles de l'un et de l'autre sexe, qui, un jour par an seulement, chacun dans son église paroissiale respective, et devant le Très Saint Sacrement exposé, auront fait solennellement l'acte public d'hommage, énoncé dans la formule française qui commence par ces mots : « O Christ Jésus... » et finit par ces autres : « *Christus imperat.* Ainsi soit-il », selon l'exemplaire approuvé par la Sacrée Congrégation des Rites et que Nous avons ordonné de conserver dans les Archives de Notre secrétairerie des Brefs, pourvu que, s'étant confessés et ayant communié, ils prient pour la concorde entre les princes chrétiens, l'extirpation des

hérésies, la conversion des pécheurs et l'exaltation de notre sainte mère l'Eglise.

A ceux qui, au moins contrits de cœur, récitent en particulier le même acte d'hommage, Nous accordons pour chaque jour de l'année une indulgence de 300 jours, dans la forme accoutumée dans l'Eglise. Enfin Nous accordons aux fidèles qu'ils puissent, s'ils l'aiment mieux, expier par cette indulgence plénière et par ces indulgences partielles les fautes et les peines des défunts. Nonobstant toutes choses contraires. Les présentes devant valoir à perpétuité. Et Nous voulons que les exemplaires copiés ou même imprimés des présentes lettres, signés de la main d'un notaire public et munis du sceau d'une personne constituée en dignité ecclésiastique, fassent foi comme les présentes elles-mêmes.

Donné à Rome, sous l'anneau du Pêcheur, le 16 mars 1899, de Notre Pontificat la 22e année.

Pour le Cardinal MACCHI :
NICOLAS MARINI, *Sub.*

Voici la formule indulgenciée :

Hommage au Sacré-Cœur de Jésus.

O Christ Jésus, Fils du Dieu vivant, vrai Dieu et vrai homme, véritablement présent dans l'Hostie sainte exposée sur cet autel,

En mon nom et au nom du peuple chrétien qui se presse dans cette église, au nom de tous les habitants de cette paroisse,

Je viens reconnaître solennellement vos droits souverains sur l'individu, sur la famille et sur la société tout entière.

Oui, divin Jésus, Roi immortel des siècles, nous tous qui sommes ici prosternés devant vous — prêtres et fidèles, nous vous reconnaissons librement pour notre Seigneur et Maître.

Nous acclamons de toutes nos forces votre royauté, cette royauté dont les Juifs n'ont pas voulu et que les impies, après eux, repoussent avec une rage insensée.

Nous vous conjurons de régner sur nos foyers, sur nos cités, sur la société entière et plus particulièrement sur notre chère patrie.

Pour nous, malgré notre indignité, nous mettons à vos pieds ce que nous sommes, ce que nous possédons, nos parents et nos amis, notre vie même s'il vous plaisait d'en disposer.

Vienne donc le jour où tous les enfants de la France, unis dans les mêmes sentiments de foi et d'amour, également soumis aux lois de l'Evangile, pourront s'écrier avec un indicible bonheur, comme autrefois la Rome chrétienne : « C'en est fait, le Christ triomphe, il règne, il commande en souverain, *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat.*

« Ainsi soit-il. »

Ci-jointes : une feuille imprimée expliquant la dévotion de l'hommage au Sacré-Cœur et des formules approuvées.

VŒUX

1° Que les jeunes gens soient préparés à sanctifier leur vingt et unième année, âge légal de l'entrée dans la vie publique, par l'hommage au Sacré-Cœur prêté devant le Très Saint Sacrement (retraites de conscrits, messes du départ...).

2° Que toutes les fraternités du Tiers-Ordre, les associations, les œuvres et groupes divers adoptent l'usage de faire annuellement hommage au Sacré-Cœur devant le Très Saint Sacrement.

3° Que dans toutes les paroisses de France et des colonies soit fait annuellement l'acte d'hommage paroissial auquel Notre Saint Père le Pape a attaché l'indulgence plénière par le Bref du 16 mars 1899.

4° Que le Congrès eucharistique de Lourdes, suivant l'exemple de celui de Paray-le-Monial et d'autres, rende solennellement hommage au Sacré-Cœur devant le Très Saint Sacrement exposé.

32

VŒUX

CONCERNANT QUELQUES PRATIQUES DE DÉVOTION A FAVORISER PARMI LES FIDÈLES

Notes d'un prêtre du diocèse de Montpellier.

I. — Prier Sa Sainteté le Pape de daigner ajouter aux Litanies du Sacré-Cœur de Jésus cette oraison jaculatoire :

Cœur Eucharistique de Jésus, qui brûlez d'amour pour nous,

Embrasez nos cœurs d'amour pour vous.

Tout Jésus est dans la sainte Hostie, donc tout son Cœur et son Cœur identiquement le même que ce Cœur de Jésus qui est au Ciel; seul, le mode de présence diffère. Les fidèles viennent de réciter ou de chanter les perfections, les grandeurs, les gloires, les richesses, les trésors, les dons, les vertus, les tendresses, les condescendances, les amabilités, les humiliations, les douleurs, les abaissements, les anéantissements du Cœur de Jésus; pour les convaincre qu'il s'agit de ce Cœur qui est là, *Cor meum ibi cunctis diebus,* et qu'il ne s'agit pas d'un autre que de ce Cœur qui palpite d'amour, qui brûle d'amour pour eux dans cette sainte Hostie, le leur crier par cette affirmation théologique :

Cœur Eucharistique de Jésus, etc.

« J'ai un ardent désir que mes serviteurs conforment leur vie à celle de mon divin Cœur, au Saint Sacrement; c'est en l'aimant souverainement qu'ils régleront leur cœur sur les vertus du mien. »

(Paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ à la B[se] Marguerite-Marie.)

Donc une mention spéciale du Cœur Eucharistique de Jésus est dans les désirs de Notre-Seigneur Jésus-Christ, puisque le Cœur que l'on vient de chanter est là sous la forme eucharistique. On pourrait encore demander cette invocation :

Cœur Eucharistique de Jésus,
Ayez pitié de nous.

II. — Pour rappeler aux fidèles que Notre-Seigneur Jésus-Christ est là au milieu d'eux, sous leurs yeux, à bout portant, et raviver leur foi, leur amour et leur dévotion envers la divine Eucharistie, leur faire réciter après chaque cérémonie, après l'*Angelus,* comme couronnement, cette oraison jaculatoire et à haute voix, très distinctement :

Loué — Adoré — Aimé — et Remercié soit à tous les moments — par tous les cœurs — Notre-Seigneur Jésus-Christ — au Très Saint Sacrement de l'Autel — dans tous les tabernacles du monde — jusqu'à la consommation des siècles.

Ainsi soit-il.

III. — Que, s'inspirant de l'usage d'Espagne, tous les prédicateurs de l'Evangile, après le signe de la Croix du haut de la chaire, saluent ainsi l'Hôte divin du tabernacle. Le Maître est là... donc salut.

Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ Eucharistie!

Et les fidèles de répondre tous et à haute voix :

Toujours!

Généralement dans les prédications on ne tient pas assez compte et on paraît oublier que le Grand Missionnaire de Dieu est là, sous nos yeux, Notre-Seigneur Jésus-Christ Eucharistie sans lequel nous ne pouvons rien.

Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ Eucharistie !
Toujours !

IV. — Répandre parmi les fidèles (et que les prêtres commencent) le salut catholique de nos pères, quand on se rencontre ou qu'on entre dans une maison. Ces saluts varient ; le principal, c'est qu'ils soient catholiques.

Mgr l'Evêque de Montpellier, en tournée pastorale, du haut de la chaire, a recommandé vivement ce salut catholique et a félicité les paroisses où il est en usage :

Vive Jésus ! — Vive Marie !
Laudetur Jesus Christus ! — Nunc et semper ! Amen.
Ave Maria ! — Gratia plena !
Loué soit Notre-Seigneur Jésus-Christ ! — Toujours !
Vive Jésus ! — Toujours !

Soyons ce que nous sommes : catholiques et prêtres en tout, partout, toujours !

V. — Qu'après tous les saluts du Très Saint Sacrement, on récite à haute voix, le Célébrant d'abord, les fidèles ensuite, les louanges en usage à Rome :

Dieu soit béni, etc., etc., etc.

33

L'UNION DES VICTIMES DU CŒUR DE JÉSUS

Rapport présenté par M. PIERRE BRION, de Bordeaux.

Historique de l'Œuvre.

L'Union des Victimes du Cœur de Jésus a pris naissance à la *Santa Casa* en 1874. En effet, c'est dans l'humble maison de la Sainte Famille, transportée à Lorette (Italie), que l'idée de cette œuvre vint à l'esprit d'un enfant de saint François, membre du troisième ordre.

Des âmes généreuses s'enrôlèrent immédiatement dans cette pieuse milice.

Lorsqu'on entretint le Vicaire de Jésus-Christ, le bien-aimé Pie IX, de l'Union des Victimes, voici les paroles précieuses qu'il daigna faire entendre :

« Je veux de suite accorder la bénédiction apostolique. »

En peu de temps, des milliers de fervents catholiques répondirent à l'appel du Sacré-Cœur. Des évêques, des chefs d'Ordres religieux, des prêtres, des âmes consacrées au Seigneur dans divers instituts, et de pieux fidèles, se firent inscrire sur le registre qui a pour but unique de pouvoir faire connaître au Souverain Pontife l'effectif de la vaillante petite armée du Sacré-Cœur [1].

La notice, traduite en plusieurs langues, se répandit dans le monde entier.

Qu'aujourd'hui comme hier l'appel de Jésus soit en-

[1] Ce que nous nous proposons encore de faire à l'aube du xx[e] siècle.

tendu et que toute âme éprise de la sainte folie de la Croix se fasse inscrire sur le registre de l'Œuvre [1].

L'Union des Victimes du Cœur de Jésus se recommande d'elle-même ; il n'y a rien de personnel dans cette œuvre, l'appel est adressé par l'adorable Victime *à toute âme héroïque*.

Qu'il y ait donc de *vraies victimes* dans le cloître, dans le sanctuaire, dans le foyer, partout.

But et raison de l'Œuvre.

S'offrir comme victime pour le triomphe de l'Eglise et de la Papauté, la sanctification du clergé et l'accomplissement des desseins du Sacré-Cœur [2].

Nous ne saurions mieux faire que de citer les paroles que Notre-Seigneur Jésus-Christ fit entendre à la Bienheureuse Marguerite-Marie au monastère de la Visitation à Paray-le-Monial :

« Mon divin Cœur est si passionné d'amour pour les « hommes, et pour toi en particulier, que, ne pouvant « plus contenir en lui-même les flammes de son ardente « charité, il faut qu'il les répande par ton moyen et qu'il « se manifeste à eux pour les enrichir de ses précieux « trésors que je te découvre et qui contiennent les grâces « sanctifiantes et salutaires, nécessaires pour les retirer « de l'abîme de perdition ; et je t'ai choisie comme un

[1] Il suffit d'envoyer son prénom à Madame la Prieure des Victimes du Sacré-Cœur, 332, boulevard de Caudéran, Bordeaux.

[2] Il existe un **Institut** approuvé de religieuses cloîtrées Victimes du Sacré-Cœur de Jésus dont la règle est très accessible. Il compte plusieurs monastères. La maison-mère est dans le diocèse de Nîmes, à Villeneuve-lès-Avignon (Gard).

Les personnes désireuses de s'agréger à cet Institut et de s'offrir en qualité de victimes en vue de consoler le divin Cœur, de prier pour le triomphe de la sainte Eglise, la conversion des pécheurs, le soulagement et la délivrance des âmes du Purgatoire ; d'obtenir des vocations sacerdotales et religieuses de choix et d'appeler les grâces les plus abondantes sur tout le corps ecclésiastique, sont priées de se faire inscrire au registre de l'agrégation, *Monastère de Bordeaux, 332, boulevard de Caudéran.*

« abîme d'indignité et d'ignorance pour l'accomplissement « de ce grand dessein, afin que tout soit fait par moi [1]. »

Quelle révélation !

Ames généreuses, le Cœur de Jésus contient les grâces de sanctification et de salut nécessaires pour tirer le monde de l'abîme de perdition. N'est-ce pas là le remède à tous nos maux ? Que nous faut-il de plus que ces trésors, pour obtenir le triomphe universel de la sainte Eglise, la sanctification du clergé et le salut du monde ?

« Voilà ce Cœur qui a tant aimé les hommes, qu'il n'a « rien épargné jusqu'à s'épuiser et se consommer pour « leur témoigner son amour, et pour reconnaissance je « ne reçois de la plupart que des ingratitudes par leurs « irrévérences et leurs sacrilèges et par les froideurs et « les mépris qu'ils ont pour moi dans ce sacrement « d'amour. Mais ce qui m'est encore plus sensible est « que ce sont des cœurs qui me sont consacrés qui en « usent ainsi [2]. »

Oh ! hâtons-nous de réparer les ingratitudes, les mépris, les irrévérences, les sacrilèges et la froideur des hommes pour Jésus-Christ dans le sacrement d'amour.

« J'ai une soif ardente d'être aimé des hommes dans « le Très Saint Sacrement, et je ne trouve presque per- « sonne qui s'efforce selon mon désir de me désaltérer, « en usant envers moi de quelque retour [3]. »

Pour étancher la soif de notre divin Rédempteur, répondons à son appel qui nous invite à l'aimer ; et par nos prières, nos larmes et nos sacrifices, obtenons qu'il soit connu, aimé et adoré de tous les hommes.

« Il me fit ensuite connaître que le grand désir qu'il avait d'être parfaitement aimé des hommes lui avait fait former le dessein de leur manifester son Cœur, leur ouvrant tous les trésors d'amour, de miséricorde, de

[1] Page 325, t. II, Vie de la Bienheureuse Marguerite-Marie par les contemporaines.

[2] Page 355, t. II.

[3] Page 278, t. II,

grâce, de sanctification et de salut qu'il contient, afin que tous ceux qui voudraient lui rendre et lui procurer tout l'amour et tout l'honneur qui leur serait possible, fussent enrichis avec profusion de ces divins trésors dont ce Sacré-Cœur est la source, m'assurant qu'il prenait un plaisir singulier d'être honoré sous la figure de ce Cœur de chair, dont il voulait que l'image fût exposée en public, afin, ajouta-t-il, de toucher par cet objet le cœur insensible des hommes ; me promettant qu'il répandrait avec abondance, dans le cœur de tous ceux qui l'honoreraient, tous les dons dont il est plein, et que, partout où cette image serait exposée pour y être singulièrement honorée, elle y attirerait toutes sortes de bénédictions ; qu'au reste cette dévotion était un dernier effort de son amour qui voulait favoriser les chrétiens en ces derniers siècles, leur proposant un objet et un moyen en même temps si propre pour les engager à l'aimer, et à l'aimer solidement [1]. »

« Il me semble que le Sacré-Cœur m'a fait voir que plusieurs noms y étaient inscrits à cause du désir qu'ils ont de le faire honorer, et pour cela il ne permettra jamais qu'ils en soient effacés [2]. »

Quelles promesses ! Chacun de nous peut devenir un canal pour répandre sur le monde les trésors inépuisables d'amour, de grâces, de satisfaction et de salut renfermés dans le Sacré-Cœur. La victime peut transformer le monde, faire régner partout l'amour et la justice et résoudre le grand problème social en basant toutes les institutions sur le Sacré-Cœur et la Croix.

Chrétiens, que deviennent les promesses faites à Abraham devant les promesses de l'Homme-Dieu ?

N'est-il pas vrai que la terre de Chanaan n'est plus qu'un très modeste héritage en comparaison de celui que nous offre aujourd'hui notre très saint Rédempteur par un dernier effort de son amour ?

[1] Page 275, Lettres, t. II.
[2] Lettre de la Bienheureuse.

Que sont les trésors de la création devant les trésors renfermés dans le Cœur de Jésus ?

Le Sauveur des hommes nous a véritablement révélé la source féconde et inépuisable des biens du temps et de l'Eternité !

« Je vous rends grâces, ô mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché vos secrets aux savants et aux habiles, et de ce que vous les avez révélés aux humbles. Oui, mon Père ! Vous l'avez voulu ainsi. »

C'est à vous, âmes humbles et cachées, qu'il est permis de comprendre l'immense bienfait apporté au monde par la révélation du Sacré-Cœur.

C'est à vous de répondre à l'appel qui va vous être adressé :

« *Je cherche une victime pour mon Cœur, laquelle se veuille sacrifier comme hostie d'immolation à l'accomplissement de mes desseins* [1]. »

Voilà enfin le remède à tous les maux de l'humanité !

Chrétiens, qui avez encore du sang des croisés dans es veines, vous qui voulez le triomphe de la sainte Eglise et le règne universel de Jésus-Christ et de sa très sainte Mère, répondez à cet appel par le cri :

Ecce venio.

Me voici, oui, divin Maître, je veux être une hostie d'immolation.

Ames généreuses, si vous comprenez bien cet appel et si vous y répondez, le *monde sera sauvé* et l'ère de l'*Amour* et du *Sacrifice* succédera bientôt à l'ère monstrueuse de la *Haine* et de la *Jouissance.*

Les enfants de l'Eglise sont devenus, pour la plupart, aussi ingrats que le furent les fils de Jacob.

Qui sauvera le peuple du Christ ?

Qui sauvera l'humanité dévoyée ?

La Victime du Sacré-Cœur.

[1] Page 271, t. II.

La victime, dans les temps actuels, est aussi nécessaire que saint François d'Assise et saint Dominique le furent au moyen âge.

« Je te veux donner mon Cœur, mais auparavant il faut que tu te rendes sa victime d'immolation, pour que, avec son entremise, tu détournes les châtiments que la divine justice de mon Père armé de colère veut exercer [1]. »

Comment douter de la parole divine?

La victime peut arrêter les châtiments, la victime peut sauver le monde.

« L'Eglise et la société, s'est écrié Pie IX, n'ont plus d'espoir que dans le Sacré-Cœur, c'est lui qui guérira tous nos maux [2]. »

Voilà bien le remède, quel sera l'instrument ? La victime.

« En s'offrant comme victimes, les âmes généreuses rendraient à l'Eglise et à la France le plus grand service qu'on puisse leur rendre [3]. » (Léon XIII.)

C'est le Pape qui parle.

Ainsi les victimes rendront à l'Eglise, à la France, aux nations et à l'humanité, le plus grand service qu'on puisse leur rendre.

Debout, hommes généreux, debout, femmes héroïques du cloître et du foyer, pour répondre à l'appel du Sacré-Cœur.

« Notre meilleur et plus solide espoir de guérison est dans la vertu de cette religion divine... »

(Encyclique *Humanum genus.*)

Mais qu'est-ce que la religion sans sacrifice, et qu'est-ce que le sacrifice sans victime?

« Moi, qui suis Dieu et Fils de Dieu de toute éternité, je me suis fait homme dans le sein de la Vierge, dont le

[1] Page 338, t. II.
[2] Paroles adressées au Supérieur général des Miss. du Sacré-Cœur.
[3] Paroles de Léon XIII à l'auteur du livre *la Souffrance.*

Cœur était comme mon Cœur ; c'est pourquoi ma Mère et moi nous avons opéré le salut de l'homme pour ainsi dire avec un même Cœur. »

(Paroles de Notre-Seigneur à sainte Brigitte.)

Aujourd'hui, Jésus et Marie veulent opérer le salut du monde par leur union avec la victime volontaire.

Quel appel ! qui pourra ne pas l'entendre !

Acte d'Oblation.

« O bon Jésus, en union avec Notre-Dame des Oliviers, je vous fais humblement l'abandon absolu de mon corps, de mon cœur, de mon âme, de ma volonté et de ma vie pour l'accomplissement des desseins de votre Sacré-Cœur. Ainsi soit-il. »

Par cet acte, on s'abandonne, on se perd volontairement dans l'océan d'amour, on accepte tout ce qu'il plaira au bon Dieu de vous envoyer. C'est *un acte héroïque au suprême degré*. Il y a eu des hommes, des femmes et des enfants pour confesser Jésus-Christ au milieu des plus affreux supplices que la haine des démons ait pu inventer ! Et il ne se trouverait pas une âme capable de *tout souffrir*, de *tout accepter*, en union avec le Sacré-Cœur ? Vous qui lisez cet appel, soyez le premier à vous écrier : *Ecce venio*.

Le cri de la victime fera plus que tous les rêves chimériques des philosophes. Le monde est à refaire. Qui peut entreprendre cette œuvre surhumaine ? *L'humble victime du Sacré-Cœur.*

Nous n'ignorons pas que cet appel ne saurait être compris des multitudes ; aussi ne l'adressons-nous qu'aux âmes qui ont encore le bonheur de posséder une foi sans alliage.

Pour comprendre cet appel, il faut se sentir épris de la folie de la Croix.

La vie religieuse est déjà un holocauste, la vie de

victime est l'holocauste le plus élevé. C'est à une religieuse que le divin Sauveur fit entendre ces paroles :

« Je cherche une victime... »

Le même appel s'adresse donc aux âmes qui se sont consacrées au Seigneur et à celles qui, retenues dans le monde, aspirent néanmoins à la plus haute perfection.

Les temps que nous traversons et l'état du monde réclament ce *suprême sacrifice.*

Aux humbles et aux petits de comprendre quel est le remède à nos maux. Aux humbles et aux petits de savoir où est le salut.

Carthage, le 4 novembre 1885.

APPROUVÉ :

† CH., cardinal LAVIGERIE,
archevêque de Carthage et d'Alger.

34

LA VIERGE IMMACULÉE

ET LE CULTE DE LA SAINTE EUCHARISTIE A LA GROTTE DE LOURDES

Rapport présenté par le R. P. FOURNOU,
supérieur de la Résidence des Missionnaires de Lourdes.

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

C'est bien la sainte Vierge elle-même qui a préparé et établi à la Grotte le culte eucharistique : le culte privé d'abord et le culte public ensuite. Les instruments dont

Elle a pu se servir y sont pour si peu de chose qu'on peut affirmer que c'est Elle seule qui a donné à ce culte ces manifestations splendides, objet de l'admiration de tous les spectateurs croyants et incrédules, toujours subjugués par la majesté de ces scènes imposantes.

I. — Culte privé.

Semblable à l'architecte qui commence à préparer le sol où il veut construire un édifice, à rendre tous ses abords gracieux et accessibles, et se met ensuite à l'œuvre, l'Immaculée vient, avant tout, purifier par sa présence cette Grotte de Massabieille aux souvenirs mystérieux, aux légendes sinistres.

Le passant la regardait avec une certaine appréhension frissonnante, et jamais il ne manquait de marquer son front du signe de la croix pour se préserver de quelque maléfice satanique. Tel est le rapport fait maintes fois par des hommes avancés en âge qui se souviennent d'avoir été les témoins de cette coutume traditionnelle.

L'étude des lieux par un savant archéologue, M. de Caumont, a pu en fournir une raisonnable explication.

Dans l'anfractuosité de la roche Massabieille où apparaissait l'Immaculée, on voit une pierre, de forme à peu près quadrangulaire et d'une nature différente de celle de la Grotte.

Comment a-t-elle été transportée à cette hauteur ? Comment a-t-elle été régulièrement assise dans la niche de l'Apparition ? Serait-ce par un cataclysme *intelligent* survenu à une époque lointaine ? M. de Caumont ne le croit pas : ce serait chose difficile à croire en effet. Il pense que ce serait plutôt une pierre destinée aux sacrifices en l'honneur d'une Divinité païenne, de la Déesse Vénus, très probablement. C'est ce lieu, longtemps contaminé par des souillures de sang et de volupté, que l'Immaculée serait venue purifier, comme Elle avait déjà purifié à Marseille le sommet de la montagne de Notre-

Dame de la Garde, couronné jadis d'une sombre et épaisse forêt où se célébraient les mystères de la Déesse de Cythère — comme auparavant encore, à Chartres, Elle avait purifié cette grotte religieuse, devenue la Crypte de la cathédrale, où nos ancêtres, dit le Cardinal Pie, livrés à un culte mêlé d'erreurs grossières et de vérités, auraient associé aux noms de leurs divinités celui de la Vierge qui devait enfanter : *Virgini parituræ.*

Et c'est alors, de ce trône marmoréen de la Grotte qu'elle s'était choisi Elle-même, que la Vierge se plut à donner ses enseignements, écho fidèle des enseignements évangéliques, et qu'Elle se révéla par le cri triomphal qui fit tressaillir toutes les âmes dans le monde catholique : *Je suis l'Immaculée Conception.*

*
* *

C'est donc la Vierge, Elle-même et Elle seule, qui avait commencé à préparer son œuvre en purifiant par sa présence ces lieux encore hantés par les immondes souvenirs du Paganisme. Ainsi l'architecte assainit, avant tout, le sol de sa construction future.

Mais il fallait en rendre les abords accessibles aux foules, car la blanche Madone avait dit de la chaire rustique qui servait à ses prédications : « *J'aime à voir du monde ici... Je veux qu'on y vienne en procession.* » Or c'est à peine si, à cette époque, on aurait trouvé, selon l'expression du pays, un *sentier de chèvre pour y aboutir.* — Pas de route carrossable, point de voie ferrée pour y transporter les multitudes désirées et demandées. Que dis-je !... Un projet de ligne unissant la ville de Tarbes au chef-lieu des Basses-Pyrénées était déjà décidé et la ville de Lourdes entièrement desheritée voyait, d'avance, le chemin de fer passer loin d'elle, à une distance très reculée.

Que faire donc pour réaliser les vœux de Notre-Dame de Lourdes ? On se perdait en expédients de toute sorte.

Tout à coup on apprend que la Compagnie du Midi a changé ses projets sur les instances d'un haut personnage, ministre du gouvernement, gros financier et d'une religion différente de la nôtre. Il avait fait l'acquisition d'un bien considérable dans le voisinage, à quelques pas de Lourdes (à Mourle). L'exploitation de cette propriété nécessitait le passage de la voie ferrée par notre ville, Saint-Pé, Bétharram, Nay, c'est-à-dire de la ligne actuelle de Lourdes à Pau... *et ainsi fut fait...* avec la rapidité d'un changement de décor.

Ceci, l'expliquera qui pourra d'une manière naturelle; mais nous, catholiques, qui nous souvenons de la parole célèbre : « *L'homme s'agite et Dieu le mène* », nous, qui devons voir partout la main de la Providence divine jusque dans le moindre des événements, nous sommes en droit de proclamer sans ombre de présomption téméraire : C'est la sainte Vierge qui avait opéré ce changement dans le calcul des hommes afin d'exécuter son œuvre à Massabieille. Des hommes voulaient exploiter une propriété ; la Vierge ne visait que l'œuvre admirable de la Grotte. Et pour montrer que c'était bien Elle et Elle seule qui en était la grande inspiratrice et ouvrière, Elle la marquait de sa signature divine, elle y apposait l'empreinte de son doigt, et, en se servant des moyens les plus infimes pour obtenir les plus étonnants résultats, elle obligeait tous les esprits raisonnables à se dire : Non, non, il n'est pas possible de donner à ces merveilles une explication naturelle ; le doigt de Dieu est ici. *Digitus Dei est hic.*

*
* *

Les premiers préparatifs étaient terminés : la Grotte avait été purifiée, le sol déblayé, les abords rendus facilement accessibles aux pèlerinages par une belle voie ferrée qui, du nord et du midi, pouvait déverser à Lourdes des multitudes innombrables.

La Vierge avait demandé une chapelle : « *Allez dire*

aux Prêtres qu'on doit bâtir ici une chapelle. » On se mit à l'œuvre; mais c'est encore l'Immaculée qui sera *l'Inspiratrice et l'Ouvrière* de son sanctuaire bien-aimé.

Messieurs, vous voudrez bien me permettre de rappeler un souvenir de quelques années. Revenant de la Grotte à la Résidence, un Père de l'Immaculée-Conception récitait son office. Un étranger l'arrête pour lui demander un simple renseignement dont il a besoin avant de quitter Lourdes.

— Mon Père, pourriez-vous me donner le nom de l'architecte qui a fait le plan général de ces constructions grandioses ?

— La *sainte Vierge,* lui fut-il répondu.

— La sainte Vierge... très bien. Mais Elle s'est évidemment servie de quelqu'un pour la conception et l'étude de l'ensemble et des détails de cette œuvre complexe et si harmonieuse néanmoins dans sa parfaite unité ?

— Mais personne, Monsieur, personne n'avait jamais songé préalablement à ce plan d'ensemble, pour la simple raison que personne n'aurait pu prévoir ce qui est arrivé avec la rapidité la plus surprenante.

La Basilique, « *une perle du style ogival du commencement du* XIIIe *siècle* », selon la parole de Viollet-Leduc, jaillit du rocher comme par enchantement, avec sa belle rosace, ses gracieux clochetons, sa flèche aérienne, surmontée de son diadème d'or et de sa croix s'élançant dans les nues.

C'était bien la fiancée des Saints Livres, parée admirablement pour le Christ, son céleste époux, *paratam sicut sponsam ornatam viro suo;* c'était le symbole du mystère qui avait été révélé dans ce lieu; c'était une image de l'Immaculée Conception.

Oui, mais elle avait un défaut capital que tout le monde signala bientôt : *elle était insuffisante.*

« La Vierge a demandé une chapelle et nous lui avons construit une Basilique », s'était écrié l'Evêque de Tarbes

à la vue des proportions qu'on lui avait données. Il retira bien vite sa parole devant l'affluence immédiate des nombreux pèlerins qui ne pouvaient être contenus dans son enceinte, et des six et sept pèlerinages qui arrivaient simultanément. On en compta jusqu'à neuf, le même jour, et parfois sous des pluies torrentielles et incessantes. Or, chacun, naturellement, voulait ses cérémonies particulières dans la matinée et dans l'après-midi. Ce n'était alors, selon l'expression d'une personne du monde, qu'un chassé-croisé de pèlerinages se succédant sans interruption dans la Basilique, l'unique sanctuaire du moment.

La nécessité et les convenances réclamaient donc une autre église, puisque les foules allaient toujours croissant; et cette église ne pouvait être que l'église du Rosaire, puisque la Dame de Massabieille n'avait jamais apparu sans le Rosaire à la main.

Mais où jeter les fondements de ce nouvel édifice?

Les opinions étaient diverses. Dieu sait combien de projets furent élaborés en peu de temps.

Un seul pouvait réaliser ce qui semblait devoir être l'idéal par l'ensemble de ses proportions et de ses lignes dont l'harmonie exquise nous représenterait la Basilique, semblable à une fleur sur sa tige, émergeant d'un bloc de granit.

Mais encore, qui oserait sans témérité entreprendre un travail aussi gigantesque ? Qui oserait tenter de vaincre des difficultés nombreuses qui paraissaient insurmontables ?

Au sud, du côté de la montagne, « faire voler en éclats 10.640 mètres cubes d'un roc calcaire des plus compacts » dont les secousses souterraines pourraient ébranler la Basilique malgré toutes les précautions prises ;

Au nord, du côté du Gave, jeter des fondations non plus sur le roc, mais sur des sables mélangés de cailloux et de limon, sur un sol sans consistance, pénétré par les infiltrations du torrent; et, pour avoir raison de cet obstacle, être obligé de couler des masses de béton dans l'eau,

afin d'appuyer le côté droit de l'église sur un roc artificiel de cinq mètres d'épaisseur et de trois mètres de profondeur au-dessous de l'étiage; puis, sur ces assises cyclopéennes qui défieraient tout mouvement dans les constructions, bâtir un temple pas trop élevé pour ne point masquer la Basilique, assez vaste pourtant pour contenir au moins quatre mille âmes, l'inonder de lumière même dans le triple groupe de ses quinze chapelles latérales... enlacer ce colossal édifice dans les bras de deux rampes monumentales qui devaient permettre aux pèlerins de communiquer avec la chapelle supérieure et former à ses pieds cet immense hémicycle où se groupent les foules à la fin de leurs processions... Quel rêve !... Et pour le réaliser, quels travaux et quelles ressources étaient nécessaires ! ! !

Humainement parlant, c'était un problème d'une solution qui paraissait impossible. On éleva les regards plus haut.

La Vierge avait demandé un sanctuaire. Il le fallait en rapport avec l'œuvre qui prenait tous les jours des proportions croissantes. Les hommes reconnaissaient leur impuissance : c'était à Elle de continuer ce qu'elle avait si bien commencé... Et Elle continua son œuvre... Ah ! Elle ne resta pas oisive l'Immaculée de Massabieille : les grâces nombreuses, les faveurs signalées, les miracles qu'Elle répandit à profusion, non seulement dans le lieu béni qu'Elle avait daigné toucher de son pied virginal, mais dans les plus lointaines contrées du monde, firent éclater une explosion de reconnaissance universelle, et, seule, cette reconnaissance des cœurs généreux put permettre à ce qui n'était qu'un rêve aux yeux de la raison et de la sagesse humaine de devenir une splendide réalité.

Merci mille et mille fois, honneur et gloire à jamais à la céleste et vaillante ouvrière de ce cadeau que sa munificence maternelle nous a fait.

Elle qui avait donné Jésus au monde et qui était venue

à Lourdes pour donner aux âmes Jésus-Hostie, pouvait faire répéter maintenant à tous les échos la parole du livre des Proverbes : « *Venite, comedite panem et bibite vinum quod miscui vobis.* » La table du festin eucharistique est partout dressée dans mon sanctuaire : à la Grotte, au Rosaire, à la Crypte, à la Basilique. Venez, mangez le pain du ciel qui possède toutes les délices et buvez le vin qui fait germer les vierges.

Cette voix a-t-elle été entendue ? Ah ! vous savez tous si depuis plus de quarante ans elle a été répercutée d'échos en échos jusqu'aux derniers confins de la terre. Vous savez si les convives invités par l'auguste Souveraine se succèdent en nombre, chaque année, à ce banquet divin : qui de la France, qui de la Belgique, qui de l'Italie, qui de l'Espagne et de toutes les autres provinces de l'Europe, voire même des pays transatlantiques du Nouveau Continent.

Mais connaissez-vous le chiffre des messes célébrées annuellement dans son sanctuaire ? Connaissez-vous le nombre des âmes auxquelles le Dieu de l'Eucharistie se donne annuellement par la main de ses ministres ?

Un relevé des pèlerinages organisés de l'année 1872 à l'année 1898 donne, bon an mal an, s'il m'est permis de parler de la sorte, une moyenne annuelle de 24.060 messes et une somme totale de 761.708 messes.

Et pour les communions, une moyenne annuelle de 233.900 communions et une somme totale de 6.853.180 communions. Que de messes ont été célébrées à Lourdes, depuis l'inauguration du sanctuaire de la Grotte ! Que de communions ont été faites à Lourdes, qui n'auraient pas été faites ailleurs !

Montagne de Massabieille, tu es bien la montagne grasse et fertile du Prophète, « *Mons coagulatus, mons pinguis* », inondée jour et nuit du sang précieux de la sainte Victime qui fait entendre sans cesse, comme autrefois sur la cime du calvaire, des paroles de miséricorde, de pardon et de paix. C'est elle qui touche le cœur du

Père Eternel, arrête le bras de ses Justices appesanti par nos crimes et empêche notre chère Patrie de tomber dans les abîmes effroyables qu'elle côtoie depuis si longtemps.

Sanctuaire de Lourdes, tu es bien la nouvelle Bethléem, la maison du pain qui nourrit les âmes accourant de toutes parts, leur donne le goût de la communion fréquente pendant le séjour de leur pèlerinage et leur inspire, de retour dans leur foyer, la pensée de devenir autant d'apôtres de la sainte Eucharistie.

Mais ce feu sacré du culte eucharistique, allumé ici dans les âmes et, par elles, répandu dans le monde, c'est vous qui l'avez apporté, ô Vierge Immaculée. Soyez-en bénie à jamais !

II. — Culte public.

La Vierge n'a pas seulement préparé et établi le culte privé de la sainte Eucharistie à la Grotte, Elle y a établi, Elle-même, le culte public par ces manifestations si belles et si imposantes qui ont lieu pendant les pèlerinages.

Si l'on demandait quelle a été l'origine de ces processions du Saint Sacrement à Massabieille, sans crainte de se tromper, on pourrait affirmer que c'est bien la sainte Vierge qui en a inspiré la première idée, de même que dans le monde des découvertes on trouve toujours l'illumination subite et providentielle qui les a préalablement révélées.

En voici la genèse décrite dans les *Annales de Notre-Dame de Lourdes.*

« C'était le 22 août 1888, pendant le pèlerinage national. Une pensée du ciel avait germé tout à coup dans le cœur d'un pieux ecclésiastique. Pourquoi ne ferait-on pas une ovation triomphale au Saint Sacrement et pourquoi, tandis que le Dieu de l'Eucharistie serait porté au milieu des malades, toute la multitude ne lui adresserait-elle pas les mêmes acclamations que les Juifs témoins des prodiges que le Sauveur semait à pleines mains ?

« Ce projet ne pouvait qu'être accueilli favorablement par le Président du pèlerinage national, le R. Père Supérieur Général des Pères Augustins de l'Assomption. En quelques instants, des paroles appropriées de l'Evangile furent recueillies et distribuées aux pèlerins.

« A quatre heures, le salut fut donné à la Grotte, les invocations commencèrent avec un entrain, un accent, un enthousiasme indescriptibles.

« La bénédiction donnée aux infirmes de la Grotte, le cortège reprit sa marche vers les piscines. Ce fut là que l'émotion fut portée à son comble. Cinq ou six mille personnes tombèrent à genoux les bras en croix et s'écrièrent avec un ensemble parfait : « Hosanna ! Hosanna au Fils « de David ! Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez nous guérir ! »

« Quel spectacle ! On ne pourrait imaginer un plus bel acte de foi à la présence réelle de Notre-Seigneur ! C'était le ciel sur la terre. Une guérison se produisit en ce moment solennel : on devine quel fut l'enthousiasme. »

Mais si on avait pu lire dans les consciences, combien de miracles de l'ordre spirituel nous auraient été révélés ! C'est le secret des anges ; c'est aussi notre secret à nous, ministres du Seigneur, qui recevons les confidences intimes des âmes.

Depuis lors, pas de grand pèlerinage qui n'ait sa procession du Saint Sacrement. Un danger était à éviter. Au milieu de ces chaleureuses acclamations coup sur coup répétées de toutes parts, on devait arriver fatalement à l'enthousiasme vertigineux, si ces invocations étaient abandonnées aux spontanéités d'imaginations pieuses et ardentes.

L'officiant lui-même, n'écoutant que son cœur et sa charité pour les malades, ne pourrait s'empêcher de céder à leurs instantes supplications, sans égard au respect et aux convenances dus aux rites sacrés. Et c'est ce qui advint au commencement. On reposa l'ostensoir sur la tête des infirmes, on leur permit de le baiser ; des per-

sonnes bien portantes voulaient en faire autant. Il fallait remédier à ces irrévérences.

On prit conseil à Rome, et depuis lors, invocations, prières, chants liturgiques, tout a été réglé et se fait dans un ordre qui n'a rien laissé aux hasards de l'improvisation.

De ces processions magnifiques, je n'ai pas à en faire la description. De fines plumes nous ont laissé là-dessus des pages ravissantes.

Nous, nous n'avons qu'à constater comment la sainte Vierge, l'Inspiratrice et l'Ouvrière de tout ce qui s'est fait à la Grotte, avait préparé les progrès immenses donnés au culte public de l'Eucharistie par ces manifestations, ainsi que le bien qui en a été le résultat.

Mais comme Elle avait bien choisi le lieu prédestiné de ses manifestations eucharistiques, dans cette prairie qui mérite vraiment le nom de Prairie du Saint Sacrement!

Heureuse pensée qui ne pouvait venir que du ciel, puisque, à ce moment encore, tout le monde en ignorait l'histoire si intéressante, rapportée par le *Journal de la Grotte de Lourdes* sur les documents fournis par M. Barbet, officier de l'Instruction publique, l'ancien instituteur de Bartrès.

Ce serait déflorer cette page de notre journal, que de ne point la citer textuellement.

*
* *

« Dans la première moitié du XVIIIe siècle, vivait, sur le territoire de Lourdes, dans une sorte de vieux manoir qui ne devait pas être bien éloigné de l'*Ermitage* actuel, Jean Barrau du Savy. C'était ce qu'on appelait alors, dans le langage du pays, un *escolier,* c'est-à-dire, d'après M. Barbet, un étudiant, qui, s'étant d'abord préparé à l'état ecclésiastique, avait interrompu ses études théologiques et était resté simple clerc. A l'inverse de ce qui arrive trop souvent aujourd'hui en pareil cas, Jean

Barrau n'en était pas moins demeuré un pieux et fervent chrétien. La preuve en est qu'il avait fondé de ses deniers une prébende en faveur du curé d'un village voisin, M. Bernard Latapie, curé, ou plus exactement, en style de l'époque, recteur de Poueyferré.

« Une pièce de terre de son domaine du Savy, sise aux portes mêmes de Lourdes et au pied du château de cette ville, faisait partie de cette prébende.

« A la mort de M. Latapie, cette pièce de terre passa par héritage à la *Confrérie du Très Saint Sacrement de l'Autel* de Lourdes. Après avoir contribué à l'entretien du ministre de l'autel et du sacrement par excellence, elle devenait ainsi la propriété de ses principaux adorateurs : ce n'était guère changer de destination.

« Hélas ! la Révolution dépouilla la confrérie de Lourdes comme tant d'autres, et comme ses fils sont en train de dépouiller en ce moment, d'une autre manière, un certain nombre de pieuses associations.

« Si le pauvre recteur de Poueyferré et le jeune *escotier* de Lourdes avaient pu, avant de mourir, lire un peu dans l'avenir, quelle n'eût pas été leur tristesse en voyant cette terre dont ils avaient fait comme un fief de l'Eucharistie, et qu'ils avaient destinée à l'entretien de son culte, être vendue à l'encan et passer en des mains vulgaires ! Peut-être auraient-ils eu regret de leur générosité.

« Mais si l'avenir se déroulant plus longuement devant eux, ils avaient pu d'avance contempler en esprit le même lieu, plus de cent ans après, combien leur émotion n'eût-elle pas été différente ! Avec quel joyeux étonnement, avec quelle stupéfaction attendrie, le regard de leur âme ne se fût-il pas dilaté en voyant le sort réservé à la pièce de terre de Jean Barrau : le Gave qui la traversait détourné et reculé ; le rocher inculte qui la limitait couronné de magnifiques édifices, abritant le mystère du Grand Sacrement ; la prairie elle-même transformée en un vaste temple, percée d'allées larges comme des nefs, ornée de statues et de saintes images ; à certains jours,

des multitudes venues de tout point de la France et du monde entier, se pressant dans cette prairie comme les flots d'un fleuve humain, tantôt pour faire escorte au Dieu de l'Eucharistie et le célébrer dans leurs hymnes et leurs cantiques, sous le grand soleil de l'été, tantôt pour répéter sans fin les louanges de la Mère du Sauveur dans la sérénité des nuits et à la lumière de milliers de flambeaux en marche; les foules enthousiastes enfin faisant retentir l'air d'acclamations triomphales, d'actes de foi et d'amour, redisant et rajeunissant l'*Hosanna* des temps évangéliques !... En présence d'une telle vision, quel prophète eût jamais pu leur persuader qu'ils n'étaient pas le jouet de l'illusion et du rêve ?

« Et pourtant, ce rêve s'est réalisé. La pièce de terre léguée d'abord au recteur de Poueyferré et, après lui, à la confrérie du Saint Sacrement de Lourdes, et devenue plus tard la prairie Laffite, n'est autre, en effet, que notre esplanade et notre prairie actuelle du Savy.

« C'est là que se font maintenant les processions du Saint Sacrement, c'est là qu'elles aiment à se déployer, qu'elles viennent de la Grotte, du Rosaire ou de la Basilique. C'est cette prairie qu'elles traversent dans toute son étendue, depuis les rampes monumentales et la *Vierge du Couronnement* jusqu'à la *Croix des Bretons* et au *rond-point de Saint-Michel*. C'est là qu'ont lieu, pendant le jour, les scènes eucharistiques, tantôt simplement touchantes, tantôt grandioses, et toujours émouvantes, qui précèdent la bénédiction finale; c'est là que, de tous les ruisseaux et courants lumineux des processions du soir, se forme la nappe de lumière terminale d'où s'élèvent embrasés, eux aussi, de toutes les flammes des esprits et des cœurs, les *Credo* et les *Magnificat*. »

*
* *

La procession aux flambeaux est terminée. C'est alors que s'ouvrent grandes les portes de l'église du Rosaire pour recevoir les pèlerins. Leur piété ne serait pas satis-

faite s'ils n'avaient pas encore une nuit d'adoration devant le Saint Sacrement exposé, s'ils n'entendaient pas la voix du président de leur pèlerinage les préparant à la communion de la messe de minuit, la voix d'un Evêque surtout, s'il en est venu quelqu'un à la tête de ses diocésains.

A ces pieux *fervorini* succèdent des prières qui alternent, elles-mêmes, avec les chants de la foule en l'honneur de la sainte Eucharistie et font de cette nuit une nuit d'adoration, de prières, de chant, de communion : nuit délicieuse passée sous le regard du Sacrement par excellence. O nuit du ciel sur la terre !!! Quels souvenirs ineffaçables ne laissez-vous pas dans les âmes pour la vie!

Et ces merveilles ravissantes se renouvellent, au moins toutes les semaines, pendant près de six mois de l'année, sans que jamais se taise, ni le jour ni la nuit, le concert incessant de louanges, de gloire et d'amour, dans ce lieu prédestiné au culte public de la sainte Eucharistie.

Ne semble-t-il pas en effet qu'il y ait ici comme une sorte de prédestination des lieux ? Cette mystérieuse prédestination se retrouve fréquemment dans l'histoire de l'Eglise et dans la vie des Saints. Grâce aux recherches d'un patient fouilleur d'archives, elle nous apparaît nette et précise en ce qui concerne la prairie du *Savy*.

*
* *

Mais d'où est venu à ce pionnier laborieux et infatigable la bonne fortune de mettre la main sur les documents poussiéreux, inédits et inconnus des contemporains avant les manifestations eucharistiques de Notre-Dame de Lourdes ?

Comment expliquer l'apparition de ces renseignements si précieux pour l'histoire de la Grotte, au moment psychologique, comme on dirait aujourd'hui..., à l'origine des processions du Saint Sacrement, dans la prairie du Savy ?

Ici encore nous trouvons l'intervention de la sainte

Vierge qui ne voulait rien laisser aux caprices du hasard dans l'œuvre surnaturelle dont Elle avait été jusqu'alors et l'Inspiratrice et l'Ouvrière.

Comme théâtre, Elle avait choisi Lourdes qui est la clé des Pyrénées ouvrant aux infirmes la porte de nos stations thermales variées et nombreuses, et aux touristes, l'accès de nos superbes montagnes avec leurs cimes pittoresques, leurs glaciers éternels et leurs splendides points de vue.

Elle avait ensuite préparé une demeure royale à son divin Fils, et, dans ce palais, Elle avait dressé la table du festin eucharistique où devaient venir s'asseoir des multitudes de convives se renouvelant sans interruption, pour se nourrir de la manne céleste et s'abreuver du vin des forts pendant leur passage au désert de la vie.

*
* *

Ce n'était pas assez.

Après avoir préparé et établi à la Grotte le culte privé du Sacrement auguste, Elle voulut, Elle-même, préparer et établir dans la prairie du Savy le culte public de la sainte Eucharistie, par de grandes manifestations qui devaient être le triomphe et la gloire de Jésus-Hostie.

Voilà pourquoi Elle conservait discrètement dans le silence et le mystère les documents dont nous avons parlé. Mais, quand vint le moment opportun, Elle inspira à son vaillant et pieux archiviste la pensée de faire des recherches qui ne pouvaient qu'être fructueuses sous ses auspices. Un trésor historique fut découvert; et c'est grâce à ce trésor qu'il nous a été permis d'exposer avec quelle sagesse a été conçu et réalisé par l'Immaculée le plan providentiel d'honorer, tout particulièrement à Lourdes, le Dieu de l'Eucharistie, par un culte privé et par un culte public, unique au monde, et de faire éclater au milieu des échos émerveillés de nos chères montagnes, près de six mois de l'année, l'*Hosanna* triomphal de l'entrée glorieuse de notre divin Maître à Jérusalem.

N'avions-nous donc pas raison de le dire : C'est Dieu qui a tout préparé, tout établi, tout opéré *ici*... mais... par la main de sa sainte Mère, la Vierge Immaculée, dont la signature resplendit à chaque page de son œuvre admirable de Massabieille.

Et si l'histoire de nos valeureux ancêtres a pu être résumée par ces mots d'un style lapidaire : *Gesta Dei per Francos,* les Gestes de Dieu par les Francs, ne nous serait-il pas permis de graver un jour sur les marbres et les granits du domaine de Notre-Dame de Lourdes un exergue similaire qui semble étinceler partout aux regards des admirateurs éblouis : *Gesta Dei per Immaculatam Conceptionem...* les Gestes de Dieu par l'Immaculée Conception ?

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

A la couronne glorieuse qui a été tressée en l'honneur de Jésus-Hostie par les mains de la Vierge de la Grotte, le plus brillant joyau manquait : *celui d'un Congrès eucharistique.*

Elle le possède aujourd'hui. Désormais elle rayonnera de ce magnifique et nouveau fleuron, grâce à vous tous, les membres de ces assemblées solennelles qui se tiennent dans notre église du Rosaire.

Vous voudrez donc me permettre, de la part de Marie Immaculée, de vous offrir son merci le plus tendrement maternel pour les jours de gloire que vous êtes venus Lui faire dans la personne sacrée de son divin Fils.

J'y ajouterai les hommages respectueux et la profonde reconnaissance des gardiens de son sanctuaire béni où l'on n'oublie jamais, dans la prière, les amis dévoués de Notre-Dame de Lourdes dont je me plais à contempler la chère et noble élite ici présente devant nous.

35

LA TRÈS SAINTE VIERGE ET L'EUCHARISTIE

NOTRE-DAME DU TRÈS SAINT SACREMENT

Dans un Congrès eucharistique tenu à Lourdes « sous les yeux de la Très Sainte Vierge », il ne se pouvait qu'on n'évoquât point l'importante et très intéressante question des « Rapports de Marie avec l'Eucharistie. » Au point de vue de la doctrine, y a-t-il des liens, et quels sont-ils, qui rattachent la Mère de Dieu à son Fils présent sous le voile sacramentel ? Il importe de les connaître, pour en tirer la louange de la Mère et du Fils, soit dans le secret de la méditation, soit dans l'enseignement donné au peuple chrétien. Et la piété envers l'Eucharistie ne trouvera-t-elle pas un substantiel et doux aliment si, instruite des relations de Marie avec l'Eucharistie, elle peut s'en inspirer, y trouver des secours ou des exemples ?

Un programme fut rédigé sur ce sujet et nous le reproduisons ici, parce qu'il indique à grands traits ce que l'on peut appeler les liens qui unissent Marie et l'Eucharistie et les points de contact où se peuvent appuyer, pour leur progrès commun, la dévotion envers l'Eucharistie et la dévotion envers la Très Sainte Vierge.

I. — Liens qui rattachent Marie à l'Eucharistie.

Son Immaculée Conception, par laquelle le Saint-Esprit préparait la source très pure d'où devait jaillir le sang rédempteur qui coule au saint calice. — Sa maternité divine, ayant fourni à Jésus la chair et le sang

dont il nourrit le monde par l'Eucharistie, la tient inséparablement unie par ce lien indissoluble à son Fils dans son état sacramentel, comme dans son état mortel et son état glorieux au ciel : *Caro Christi, caro Mariæ.* — Sa maternité spirituelle, qui, en lui imposant la charge d'engendrer tous les hommes à la vie éternelle, lui donne le droit, pour lui permettre d'accomplir ce grand devoir, de les nourrir de l'unique Pain de vie : *Venite, filii, et comedite panem meum et a generationibus meis implemini.*

II. — Influence du culte de Marie sur le culte de l'Eucharistie.

Idéal de la primitive Eglise, où les premiers chrétiens « ne persévéraient si parfaitement dans la prière et la fraction du pain, que parce qu'ils vivaient sous la conduite immédiate de Marie : *Cum Maria, matre Jesu.* »

Les sanctuaires de Marie sont des foyers de vie eucharistique et des cénacles où se distribue plus que partout le pain de l'Eucharistie : Notre-Dame de Fourvière, — Notre-Dame des Victoires. — Par dessus tous les autres, Notre-Dame de Lourdes. — Les triomphes populaires et les miracles du Saint Sacrement, suscités par la Vierge Immaculée aux Roches Massabieille. — Marie a pour unique mission de donner Jésus : comme elle le fit à Bethléem et au Calvaire, elle le donne en l'Eucharistie. — La conception immaculée de Marie fut l'aurore de la manifestation du Verbe incarné au monde : la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception, à Rome par Pie IX, à Lourdes par Marie elle-même, est l'annonce d'une nouvelle manifestation du Christ sacramentel pour le salut du monde.

III. — Secours offerts, par la dévotion envers Marie, à la piété envers l'Eucharistie.

Marie, médiatrice universelle entre les hommes et son Fils au Sacrement, est aussi la dispensatrice souveraine de toutes les grâces nécessaires pour le servir comme il mérite de l'être : *Ad Jesum per Mariam.* — L'esprit, les vertus, les exemples, les mérites de Marie sont le trésor, le complément et le supplément de la religion de ses enfants envers l'Eucharistie : plus on est uni à Marie, plus on est agréable à Jésus. Marie parfaite adoratrice à la crèche, à Nazareth, au Cénacle pendant les années qu'elle demeura sur la terre après l'Ascension de son divin Fils. — Marie participant, dans une plénitude sans égale, au sacrifice sanglant du Calvaire et au sacrifice non sanglant de l'autel. — Marie nourrie sacramentellement de la chair de son adorable Fils, qui avait été formée de son sang et nourrie de son lait. — La vie d'incomparable union intérieure de Marie avec Jésus. — Admirable efficacité, pour satisfaire et glorifier la Mère de Jésus, des actes de religion eucharistique, si on les accomplit à l'intention de l'honorer et de la réjouir : l'adoration, le respect et le culte rendus à la Présence de son Fils dans la faiblesse et la pauvreté de nos Tabernacles, en union avec les soins dont elle entoura son enfance ; — l'assistance religieuse, contrite et compatissante au sacrifice de son Fils sur nos autels, en union avec sa compassion et ses douleurs sur le Calvaire ; — la communion assidue à la chair et au sang de Jésus, pour vivre chaque jour davantage de la vie du Fils et devenir ainsi de plus en plus parfaitement les enfants adoptifs de l'auguste Mère.

L'importance de ces questions, posées pour la première fois dans un Congrès, amena la Direction à rechercher, pour les traiter avec l'ampleur qu'elles

comportent, un maître de la doctrine et de la parole. Le T. R. P. Ollivier, des Frères Prêcheurs, accepta cette mission et donna — 1° sur l'union de Marie et du Christ eucharistique, fondée sur sa maternité divine ; 2° sur ce que Jésus a fait pour sa Mère en se donnant à elle dans la communion ; 3° sur ce que l'Immaculée Conception fait à Lourdes en faveur de son Fils au Sacrement, — trois magnifiques discours, pleins de science théologique, débordants de tendre piété, rehaussés par cette perfection littéraire et oratoire dont l'orateur préféré des chaires de la capitale est coutumier.

Dans l'une des Assemblées générales tenues en présence de Nosseigneurs les Evêques, le R. P. Tesnière demanda que le Congrès voulût bien adopter un nouveau nom de Marie, qui exprime très nettement toutes les relations de Marie avec l'Eucharistie, et le placer comme un nouveau joyau dans le diadème des innombrables noms de l'Immaculée, si riche, si magnifique, si resplendissant de lumière divine, si séduisant à contempler, et qui appelle victorieusement la prière en jetant dans les âmes l'inébranlable confiance.

« Ce nom, Messieurs, c'est celui de : Notre-Dame du Saint Sacrement ! Ne vous apparaît-il pas, au premier énoncé, aussi légitime, aussi fondé en raison qu'il est doux à nommer ?

« Du reste, il n'est pas à créer. Il y a plus de trente ans que le P. Eymard, vénéré fondateur de la Congrégation du Saint Sacrement, le décernait à une image de Marie qu'il plaçait dans la chapelle du noviciat. Il a ses garants dans le Souverain Pontife Pie IX, qui, en en 1875, accordait une indulgence quotidienne à sa traduction latine : *Beata Virgo Maria a Sanctissimo Sacramento ;* dans les Archevêques et Evêques de Marseille, d'Angers, d'Arras, de Tarbes, de Valence, en France ; de Salamanque, en Espagne ; dans tous les Archevêques et Evêques du Canada, qui, tout récemment, accordaient des indulgences aux fidèles de leurs diocèses pour la

récitation de cette prière : « Notre-Dame du Saint Sacrement, mère et modèle des adorateurs, priez pour nous ! »

Mais il porte en lui-même la plus solide de ses garanties, Messieurs : il est l'expression d'une vérité théologique indéniable ; à savoir l'union nécessaire et indestructible, faite par Dieu lui-même, de Marie et de Jésus, la plus étroite, la plus profonde, la plus féconde des unions que la divinité ait jamais scellée avec l'homme, l'union du Verbe avec la nature humaine exceptée. Cette union, il l'affirme entre Marie et Jésus au Sacrement, parce que, dans cet état comme dans tous ceux de sa vie mortelle et dans son état de gloire au ciel, Marie reste toujours la Mère de Jésus et Jésus se reconnaît toujours le Fils de Marie ; parce que la chair et le sang dont le Christ eucharistique nourrit le monde sont toujours le sang reçu de l'Immaculée, la chair formée et nourrie par la Vierge-Mère ; parce que Marie, souveraine et universelle dispensatrice de la grâce, tient de sa maternité le droit et le devoir de dispenser la meilleure et la plus nécessaire des grâces, « la bonne grâce », c'est-à-dire l'Eucharistie, et tous les dons qui doivent préparer les âmes à la recevoir dignement ou à en vivre fidèlement ; parce que Marie ayant participé pendant de longues années de sa vie à l'Eucharistie, ayant exercé envers son Fils sacramenté tous les devoirs de la religion eucharistique avec une perfection suprême, les mérites et les exemples de sa parfaite religion sont le trésor où nous devons puiser pour accomplir à notre tour nos devoirs envers l'Eucharistie, suppléer à tout ce qui nous manque et achever ce que nous ne savons jamais qu'ébaucher.

« Notre-Dame du Saint Sacrement ! » Ah ! Messieurs, quel nom doux à invoquer pour l'âme qui, ayant à consacrer ou à recevoir les redoutables mystères et confondue dans son indignité, peut, en se couvrant du nom eucharistique de Marie, lequel l'investit de la charge de veiller sur l'honneur de son Fils et de nous rendre

capables de le traiter dignement, peut, en se couvrant de ce nom, se sentir revêtue de la robe nuptiale nécessaire au banquet divin, toute blanche de la pureté de Marie, tout ornée de ses vertus, tout enrichie de ses mérites !

« Et quel nom glorieux pour Marie ! En est-il un autre, sauf celui de Mère de Dieu, qui la puisse exalter davantage que ce nom qui ne rappelle pas seulement une vertu, un privilège ou un bienfait particulier de Marie ; qui ne la rapproche pas seulement d'un mystère passager de son divin Fils, mais qui énonce sa maternité sur Jésus en personne, sur Jésus vivant ici-bas, réunissant et continuant par le seul mystère eucharistique tous les mystères de sa vie, à la fois victime sacrifiée et rédempteur victorieux, régnant sur le monde qu'il nourrit de sa chair immolée ? Ce nom de Marie qui l'associe si intimement avec le Saint Sacrement montre notre vaillante et miséricordieuse mère travaillant actuellement avec son Fils, l'infatigable ouvrier de l'œuvre divine à travers les siècles, à la glorification du Père, à la rédemption du monde, à la conduite de l'Eglise, à la sanctification des âmes, puisque c'est surtout dans l'Eucharistie et par l'Eucharistie que, depuis son retour au ciel jusqu'au dernier soir du monde, Jésus accomplit ces grandes œuvres.

« Accueillez donc, Messieurs, accueillez avec empressement le nom eucharistique de Marie, expression concrète de cette union du Saint Sacrement et de la Très Sainte Vierge, qui éclate en traits si lumineux à Lourdes en tout temps, et particulièrement en ces jours du Congrès ; et, puisque tout ce qui se dit ici a du retentissement dans le monde entier, que cette invocation, jetée par vos voix unanimes à l'Immaculée Conception, parte des Roches Massabieille et se répande par tout l'univers catholique : « Notre-Dame du Saint Sacrement, priez pour nous ! »

Des applaudissements unanimes, auxquels prennent part Nosseigneurs les Evêques, montrent clairement en quelle communauté de sentiments l'assemblée se trouve avec l'orateur; et nous pouvons dire dans la joie de nos cœurs reconnaissants que ce nom béni de Notre-Dame du Saint Sacrement a fait, à Lourdes, son entrée solennelle et définitive dans le temple de la piété catholique.

36

LES GUÉRISONS OPÉRÉES A LOURDES
SUR LE PASSAGE DES PROCESSIONS DU TRÈS SAINT SACREMENT

Rapport de M. le Dr BOISSARIE.

La science contemporaine a cherché longtemps dans l'eau de nos piscines le secret de nos guérisons. La température de l'eau, sa composition, tout a été mis en cause : « Savons-nous, nous disait un romancier célèbre, si dans certaines circonstances un bain d'eau glacée ne peut pas sauver un phtisique? » et voilà que par un de ces jeux de la Providence le plan primitif de Lourdes paraît brusquement modifié, un appel nouveau se fait entendre.

Ce n'est plus seulement dans la piscine où un certain mystère enveloppe le malade, c'est à la procession, c'est au grand jour, sous les yeux de mille témoins que les guérisons se produisent.

Il n'y a plus d'agent intermédiaire. C'est presque le miracle demandé par les incrédules : *dans un lieu déterminé, à heure fixée, sur sujet choisi.* C'est l'évidence

dans le surnaturel, toutes les subtilités de l'incroyance sont déjouées comme à plaisir, tous les voiles sont déchirés.

Dans le tabernacle, on voulait enfermer notre Dieu captif et silencieux, et voilà qu'il sort, il traverse les foules, et ses rayons, plus éclatants que l'or et les pierreries qui l'environnent, éblouissent nos yeux, raniment les mourants sur leurs couches et les entraînent à sa suite triomphants et transformés, vont réchauffer dans les foules des cœurs glacés, des âmes engourdies depuis des années. Miracles de guérison, miracles de conversion ! qui pourra les compter ?

Il est intéressant d'étudier ces manifestations qui, depuis 1888, prennent chaque année une extension plus grande : avec elles tout ce qui constitue la vie réelle du pèlerinage se développe, les foules sont plus nombreuses, les communions plus fréquentes ; car c'est là le foyer où s'alimente toute vie surnaturelle.

C'est en 1888 que nous avons fait pour la première fois la statistique des guérisons qui se sont produites sur le passage du Saint Sacrement. Elles ont atteint cette année-là la proportion de 16 0/0. Environ le sixième, sept guérisons aux processions pour quarante aux piscines. Un très grand nombre de guérisons restent sans indication de mode et de lieu. Il est impossible d'arriver à des chiffres exacts. Souvent une guérison commence à la piscine, se termine à la procession, plus rarement une guérison commencerait à la procession pour se compléter à la piscine.

Dans un très grand nombre de faits, les piscines n'avaient donné aucun résultat, et la guérison s'est faite instantanément devant le Saint Sacrement.

La première guérison qui nous fut signalée fut celle de Nina Kin, jeune fille de vingt-deux ans, qui sortait des hôpitaux de Paris. Une bonbonne de vingt-cinq litres d'acide sulfurique s'était renversée sur elle, l'avait brûlée profondément. Les nerfs de la jambe avaient été

compris dans la cicatrice, et depuis dix mois, elle ne pouvait faire aucun mouvement.

Vainement, on avait essayé tous les traitements : frictions, électricité ; tout était resté sans résultat. Nina Kin était venue avec le pèlerinage national. On la plonge deux fois dans la piscine, elle n'éprouve aucune amélioration. Le 22 août, elle était couchée devant la grotte sur son matelas, lorsque le Saint Sacrement passe à côté d'elle. Elle est soulevée par une impulsion violente, elle saute à bas de son lit, franchit les brancards qui l'entourent et suit la procession d'un pas assuré.

Depuis 1888, la proportion des guérisons qui se sont produites sur le passage du Saint Sacrement n'a pas cessé de s'accroître. Nous nous sommes élevés rapidement du sixième au cinquième, au quart, au tiers, enfin à la moitié, qui a été dépassée en 1894 et en 1898.

Nous trouvons cette dernière année quarante guérisons aux processions pour soixante-quinze aux piscines. Il y a eu quelques oscillations en 91, 92, 95, mais dans l'ensemble de ces dix années les guérisons sur le passage des processions se sont élevées de 16 à 60 0/0.

Les malades du reste n'ont pas attendu de connaître nos statistiques pour remarquer ces coïncidences ; ils viennent avec empressement se grouper dans l'esplanade du Rosaire, ils viennent de préférence pendant les pèlerinages pour prendre part aux grandes manifestations eucharistiques, ils savent que pendant ces cérémonies des guérisons très nombreuses seront constatées.

En 1889, nous trouvons des guérisons bien intéressantes. Voilà une jeune aveugle, Marie-Louise Horeau, âgée de dix-neuf ans ; elle ne distingue pas le jour de la nuit, il faut la conduire par la main, la faire manger. Elle avait eu des kératites à répétition, des troubles profonds de l'œil, ses yeux avaient perdu leur transparence. Elle n'a pu approcher de la grotte, elle attend devant la piscine et elle prie son amie de l'avertir du

moment où Notre-Seigneur sera près d'elle. Le Saint Sacrement arrive entouré des acclamations de la foule : « Le voilà ! » dit l'amie à la pauvre aveugle. La malade se précipite à genoux : « Seigneur, s'écrie-t-elle, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. — Seigneur, faites que je voie. » Aussitôt une lueur éblouissante passe devant ses yeux, elle ressent une douleur extrêmement aiguë, et ses yeux s'ouvrent. Elle aperçoit la grotte, la foule agenouillée, et Jésus, tout rayonnant de gloire, qui l'a bénie.

La vue lui est rendue, elle distingue les objets les plus fins, les plus délicats. Nous examinons ses yeux, ils sont d'une clarté et d'une limpidité parfaites.

Mme Facq, de Pont-à-Mousson, mère de dix enfants, âgée de quarante-quatre ans, était paralysée depuis cinq ans. On l'emporte aux piscines évanouie, mourante. Devait-on la baigner dans cet état ? Mais elle est perdue, disent les Sœurs, si la sainte Vierge ne la guérit pas ! Huit dames de l'Hospitalité se mettent à l'œuvre. On déshabille la pauvre malade. On la plonge dans l'eau. Dans l'eau, le hoquet survient, les lèvres sont livides. C'est l'agonie, la fin.

On récite les prières des agonisants.

A ce moment, on entend la petite cloche qui annonce l'approche du Saint Sacrement. A la hâte, on porte sur son passage cette malade à demi vêtue, sous une pluie torrentielle ! Les Hospitalières se mettent autour d'elle à genoux, dans la boue. Une religieuse appelle la malade, essaye de lui lever la tête. Vains efforts, la tête retombe et les yeux ne s'ouvrent pas.

A ce moment, le Saint Sacrement arrive. Tout à coup la malade se redresse, ses yeux s'ouvrent et fixent l'ostensoir. Elle se lève, elle est debout, elle marche à la rencontre du Saint Sacrement. Elle tombe à genoux à ses pieds. On lui met l'ostensoir sur la tête. Elle se relève aussitôt, et pieds nus, dans la boue, le visage rayonnant de joie, elle marche derrière le dais, et c'est

avec peine qu'on l'empêche de monter ainsi jusqu'à la basilique et qu'on l'arrête devant l'asile des pèlerins.

Au début, l'itinéraire de la procession n'était pas ce qu'il est aujourd'hui ; les malades étaient groupés autour de la grotte et devant les piscines ; il y avait là pendant le pèlerinage national jusqu'à douze cents malades et autour d'eux quinze à vingt mille spectateurs qui formaient une haie épaisse, impénétrable, depuis la grotte jusqu'aux arcades du Rosaire et depuis le Gave jusqu'aux rochers. Le prêtre traversait péniblement les rangs des malades, il y avait des moments où le Saint Sacrement ne pouvait plus avancer, il était entouré, acclamé, presque porté en triomphe. En quittant les piscines, la procession remontait les rampes du Rosaire pour rentrer à la basilique.

Je me souviens encore de l'impression profonde que je ressentis en voyant pour la première fois la procession se dérouler devant l'ancien bureau des constatations. A quatre heures du soir, entre une double haie de pèlerins qui se tenaient immobiles, un cierge à la main, nous voyions cinq, six cents malades défiler lentement, sans un cri, sans une plainte.

Il y avait les paralytiques, les poitrinaires qu'un dernier souffle de vie anime à peine. Là, une mère portait son enfant dans ses bras ; ici, des enfants soutenaient leur père ou leur mère. Quelques malades s'affaissaient, soutenus, relevés aussitôt par les brancardiers ; mais le plus grand nombre, par des efforts inouïs, remontaient les rampes du Rosaire, arrivaient jusqu'à la basilique. Tous ces malades se groupaient dans le sanctuaire autour du Saint Sacrement, et, le visage éclairé d'un rayon divin d'espérance, l'œil fixé sur leur Dieu, dans un suprême effort, une ardente prière, ils concentraient toutes les puissances de leur âme. Le spectacle était saisissant. Qui pourra nous dire quels traits de feu s'échappaient de ces cœurs embrasés ? Qui pourra nous rendre ces colloques dans lesquels ces malheureux qui avaient touché le fond

de la souffrance et de l'épreuve traduisaient leur dernière espérance ?

Personne ne pouvait se soustraire aux impressions profondes qui se dégageaient de ces manifestations, les incrédules eux-mêmes n'y échappaient pas. Un écrivain, qu'une célébrité malsaine avait rendu tristement fameux, voulut interpréter à sa manière le secret de Lourdes. Pour compléter son pèlerinage, d'un genre nouveau, il demande à suivre la procession, à se placer derrière le dais. Bientôt, au milieu des acclamations, il se sent pris dans une poussée irrésistible, son courage faiblit, il veut se dérober, il cherche ses amis, mais en vain ; la foule le presse, le porte, il pâlit affreusement, il chancelle. Sera-ce un foudroyé de la grâce ? Non ! Lorsqu'il arrive sur le seuil de la basilique, ce n'est plus qu'une loque humaine que la foule rejette dans l'église et jusque dans le sanctuaire où le malheureux trouve enfin une porte pour se dérober.

Plus tard, rendu à son milieu, il a pu lancer le trait du Parthe, mais dans ces courts instants il avait dû comprendre que devant ces manifestations il faut fléchir les deux genoux si on ne veut être écrasé par elles.

Avec les hommages rendus au Saint Sacrement, les pèlerinages de Lourdes ont atteint leur plus grand développement. En 1888, nous avions eu cent cinq pèlerinages organisés ; en 1896, nous en avons deux cent vingt-cinq. En 1888, il y avait eu deux cent trente-trois mille communions ; en 1896, nous en avons eu quatre cent mille. En 1888, nous n'avions relevé pendant le pèlerinage national qu'une trentaine de guérisons. L'année dernière, nous arrivions à quatre-vingt-dix-huit. Vingt-cinq ou trente médecins visitaient notre bureau, assistaient à nos enquêtes. L'année dernière nous en comptions près de deux cent cinquante.

Comme ces résultats s'enchaînent et se justifient ! Mais l'étude des chiffres est toujours aride ; pour donner à ces grands enseignements tout l'intérêt qu'ils comportent, je

dois encore remettre sous les yeux les grandes scènes de nos processions et faire le récit des dernières guérisons.

Les processions nous donnent des guérisons d'ensemble par groupes de six et huit malades guéris pendant une même cérémonie. La procession du jubilé du pèlerinage national de 1897 nous a laissé des souvenirs inoubliables, elle a été la source d'enseignements graves que nous devons rappeler. Ils nous démontrent que ces guérisons ne sont ni dans la main, ni dans la puissance de l'homme. Tout nous enseigne qu'une volonté supérieure les accorde à son gré ; nous avons vu des pèlerinages admirablement organisés, conduire trois cents, trois cent cinquante malades et n'obtenir aucune guérison. Pourquoi ?

C'était le même décor, le programme de nos pèlerinages n'était pas changé, tous les exercices étaient régulièrement suivis, les processions se déroulaient avec toute la pompe de nos manifestations les plus entraînantes.

Le pèlerinage national des hommes, la plus grandiose manifestation dont Lourdes ait été le théâtre, ne nous a donné qu'une guérison, qui a été controuvée, qui n'a pu résister à l'examen et que nous devrons effacer de nos annales.

Le pèlerinage national de 1897 fut au contraire accompagné de grâces nombreuses, de guérisons remarquables. Les cérémonies du dernier jour ont dépassé tout ce que l'on avait vu jusque-là.

Dès la veille, on avait senti grandir d'heure en heure un enthousiasme qui devait faire explosion. Sous une pluie torrentielle, sous les rafales d'un vent d'orage, une première procession avait défilé aussi calme qu'une troupe dans un jour de parade. Les bannières violemment repliées s'enroulaient autour des hampes, tandis qu'un chant joyeux, triomphant, s'élevait et dominait le bruit de la tempête. Toutes les corporations : hospitalité du Salut, hospitalité de Lourdes, les ordres religieux, des

centaines de prêtres en surplis, précédaient ou suivaient les miraculés sur lesquels les yeux d'une foule innombrable étaient fixés.

Ils s'avançaient, calmes, souriants, sous une pluie battante. Nous avions là d'anciens poitrinaires, des enfants lymphatiques, des hommes et des femmes avancés en âge, d'anciens malades habitués à toutes les délicatesses de la vie. Ils étaient trempés jusqu'aux os. Ce sera un grand miracle, nous disait l'un d'eux, si personne ne rechute.

Personne n'a rechuté. Le lendemain, il n'y avait pas un vide dans leurs rangs.

Cette première manifestation n'avait pas été complète, il fallait une revanche, elle se fit éclatante et sous un soleil radieux.

Nous vîmes le même défilé dans toute la pompe de nos cérémonies les plus grandioses, et lorsque la procession vint se masser dans l'esplanade du Rosaire, un spectacle incomparable s'offrit à nos regards. Quinze cents malades assis, couchés, formaient au milieu une longue et double haie. Sur le parvis du Rosaire, trois cent cinquante miraculés, leur bannière à la main, éclairaient ce fond de tableau avec une intensité de ton qu'aucun pinceau ne saurait reproduire. Des milliers de spectateurs anxieux, immobiles, attendaient dans une émotion indéfinissable. Les malades tournaient leurs regards, avides d'espérance, vers les miraculés, un courant électrique allait des uns aux autres.

C'est alors que le P. Picard, dominant la foule d'un geste et d'une parole pleins d'autorité, s'adressant aux malades : « Voilà vos amis, vos modèles, leur dit-il en leur montrant les miraculés. Ils ont été comme vous, faites comme eux. Ils étaient couchés sur des brancards, ils se sont levés. Qu'est-ce qui vous arrête ? » Et d'un ton plus impératif : « *Levez-vous !* »

Aussitôt voilà des malades qui se dressent sur leurs couches, laissent leur grabat, se dirigent vers l'église

du Rosaire. D'immenses clameurs retentissent, un souffle irrésistible court sur cette foule.

Nous avons vu bien des manifestations, nous sommes habitués à toutes les émotions des pèlerinages, et cependant nous avons été profondément remués par ce spectacle qui ne s'était jamais dressé devant nos yeux avec un tel caractère de grandeur. Quelques malades se sont levés, mais ils devaient se lever tous ; comment un seul a-t-il pu rester sur son grabat ? Ce choc, cette commotion qui ébranlait tout autour d'eux, ces acclamations qui remplissaient l'air, ces miraculés qui défilaient sous leurs yeux comme une vision du ciel, tout cela aurait ressuscité des agonisants, galvanisé des cadavres. Nous touchions aux dernières limites des émotions humaines, au delà ce n'est plus de la terre. Nous avions eu le dernier mot de la suggestion religieuse.

Huit ou dix malades sont venus faire constater leur guérison. Et la moyenne de nos procès-verbaux est restée à peu près la même que celle des années précédentes.

Le premier jour du pèlerinage, pas un malade ne s'était présenté dans notre bureau ; cependant, en touchant ce sol de Lourdes, en approchant de la Grotte qu'ils entrevoyaient dans leurs rêves, qu'ils appelaient dans leurs désirs, ces malades avaient toutes les puissances de leur âme en jeu, leurs émotions atteignaient leur maximum d'intensité.

Parmi les malades qui se sont levés, nous avons vu Fanny Pepper, de Villepinte, poitrinaire avancée ; — Hélène Duval, atteinte d'une péritonite tuberculeuse ; — Philomène Albrecht, d'Armentières, mal de Pott, et tumeur blanche ; — Joséphine Grosset, encore une péritonite tuberculeuse ; — Irma Jacquart, affection cérébrale compliquée de paralysie ; — Félicie Serreau, péritonite ; — Jean Lacombe, mal de Pott, etc.

Mais tous ces malades n'étaient pas justiciables de la suggestion. Qu'étaient devenues, sous cette poussée irrésistible, les maladies nerveuses ? Sur ce double rang de

brancards qui remplissaient l'esplanade du Rosaire, il y avait bien trois cents nerveux. Pourquoi ne se sont-ils pas levés ?

Si Lourdes, comme le prétend l'école de la Salpêtrière, est le rendez-vous de toutes les affections nerveuses, si nous avons des moyens de suggestion d'une puissance sans limites, il faut admettre un miracle à rebours pour empêcher nos malades de guérir. Ce serait un jeu singulier de la Providence, une véritable dérision !

Comment ! avec toutes les maladies nerveuses que l'on nous octroie libéralement, avec des moyens d'entraînement sans pareils, nous compterions surtout parmi nos guérisons des affections de poitrine et des lésions organiques : caries, tumeurs blanches, cancers, des aveugles et des sourds-muets, c'est-à-dire des maladies dans lesquelles la suggestion n'a rien à voir ?

La contradiction est évidente. En vérité, nous assistons à la banqueroute de la suggestion, et ce résultat était à prévoir. Il y a longtemps que l'on a faussé toutes les notions médicales pour essayer de nous enfermer dans un dilemme dont les deux termes sont également faux.

Lourdes aura rendu un grand service à la science en la dégageant de toutes ces théories sans fondement.

Nous savons, et c'est là un point indiscutable, que l'hystérie est une maladie des plus graves, qu'on ne peut atteindre et modifier son principe; elle imprègne toute l'économie. Si ses manifestations se succèdent et disparaissent, elles se reproduisent avec une ténacité désespérante. Tous ces miracles de la suggestion sont des jeux d'enfants ; le plus souvent, on exaspère plutôt qu'on n'améliore la maladie.

Ces réflexions se présentaient plus vivement à mon esprit à la fin du dernier Pèlerinage national. Je voyais combien la suggestion est une arme vaine aux mains de nos adversaires.

On n'avait pas trouvé dans la composition de l'eau de nos piscines le secret de nos guérisons, on ne devait pas

le trouver dans l'entraînemeut qui nous environne. Les guérisons se produisent en dehors de toute règle, à l'aller, au retour, sur des enfants inconscients, elles font défaut alors que nos cérémonies se déroulent dans toute leur pompe. En vérité, le programme de ces guérisons n'est pas écrit de main d'homme; chaque guérison est comme un poème divin où tout s'enchaîne et se justifie. Relisez le récit de la guérison de Jeanne Tulasne, de Tours.

C'est une des plus intéressantes dont nos annales fassent mention.

Jeanne avait un mal de Pott; couchée sur un matelas dans un long panier d'osier, on l'avait entrée, non sans peine, dans un compartiment de chemin de fer; à Lourdes on l'avait plongée trois fois dans la piscine sans aucun résultat, on la porte enfin devant l'église du Rosaire sur le passage du Saint Sacrement. Le visage en larmes de son père et de sa mère n'était plus éclairé par une aussi vive confiance, seule la jeune fille espérait toujours. Mgr l'Archevêque de Tours portait le Saint Sacrement, il s'arrêta longtemps devant la chère malade, qu'il connaissait bien, dans l'espoir que le divin Maître prononcerait le mot que tout le monde attendait et que la foule réclamait à grands cris : « Guérissez-la, Seigneur. « Seigneur, guérissez-la ! » et lentement, très lentement le Saint Sacrement s'éloigna, emportant notre dernière espérance; seule la pauvre malade n'était pas ébranlée, elle répétait sa prière d'une voix plus déchirante : « Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. » Mgr l'Archevêque, ému jusqu'aux larmes, continuait son parcours, il était arrivé devant Mme Katé, de Tours, que la maladie avait terrassée et qui, après avoir connu l'aisance, vivait péniblement de son travail. Mme Katé visitait souvent Jeanne dans sa maladie, et Jeanne avait demandé à ses parents de payer les frais du voyage de leur voisine, de la garder avec elle à Lourdes et de s'assurer ainsi le concours de ses prières. Lorsque Monseigneur arriva

devant cette dernière malade : « Mon Dieu, dit Mme Katé, si de nous deux, une seule doit guérir, que ce soit Jeanne. » A ce moment, un cri retentit dans la foule, Mgr l'Archevêque se retourne, il aperçoit Jeanne qui s'était assise seule de son propre mouvement, secouée de la tête aux pieds par un frisson violent et qui disait : « Je suis guérie, je ne souffre plus, je veux me lever », et qui se levait en effet débarrassée de ses longues souffrances. La guérison de Mlle Tulasne avait été la récompense d'un acte de charité, là était la clef du miracle.

Nous pourrions rappeler encore la guérison du jeune Guy, de Montpellier. Il avait été soigné longtemps à l'hôpital sans résultat. Il avait un bras paralysé, atrophié, sans vie, son épiderme décoloré s'enlevait par plaques. Avec sa main valide, il soulève la planchette sur lequel son bras était fixé, il touche l'ostensoir. Aussitôt il ressent une secousse violente et le mouvement, la chaleur, la vie reviennent instantanément dans le membre paralysé, il se débarrasse de son appareil, il était absolument guéri.

A ses côtés, voilà un jeune enfant de douze ans qui n'avait jamais marché ; atteint d'une coxalgie tuberculeuse suppurée, il était couché dans une gouttière. Lorsque le Saint Sacrement passe devant lui, il saisit le voile huméral des deux mains et retient le prêtre qui porte l'ostensoir. Vainement on essaie de lui faire lâcher prise : — Non, dit-il, je ne céderai qu'en me relevant guéri, et après quelques instants de lutte il se relève en effet sous les yeux de la foule émerveillée, qui se précipite sur ses pas et le porte en triomphe.

Je vous ai dit que nous étions arrivés à 60 0/0 de guérisons sur le passage du Saint Sacrement ; cette proportion a été dépassée. Cette année, le pèlerinage d'Arras a vu tous ses malades guéris pendant la procession.

Lorsque les malades guérissent dans la piscine, ils ressentent dans leurs membres depuis longtemps paralysés des sensations violentes, douloureuses, préludes

du mouvement et de la vie qui reviennent instantanément. De même sur le passage du Saint Sacrement, nous observons des commotions identiques qui semblent indiquer l'intervention d'une force supérieure.

Mlle Gimard, de Bordeaux, était paralysée depuis dix-sept ans ; au moment où le Saint Sacrement arrive près d'elle, elle éprouve un sentiment indéfinissable, un mouvement de flot de vague la soulève sur son brancard : — Cette sensation, dit-elle, je ne puis l'oublier, ni l'expliquer ; mais elle provenait certainement d'une force étrangère et supérieure à ma nature.

Lorsque Marguerite Savoye vint à Lourdes, c'était un cadavre que l'on portait sur un brancard : pâle, sans voix, elle était effrayante à voir : âgée de vingt-cinq ans, elle pesait quarante livres, le poids d'une enfant. Depuis six ans, elle n'avait pas quitté son lit, n'avait pris aucune nourriture solide.

Au moment de son départ pour Lourdes, son médecin déclarait qu'elle avait quinze jours à vivre. Les docteurs qui la virent au Bureau des constatations n'osèrent pas la toucher, c'est à peine si l'on percevait un souffle insensible ; il n'était pas question de piscine : personne n'eût voulu la mettre dans l'eau. C'est dans ces conditions que Marguerite fut déposée sur son brancard devant la grotte, le vendredi 16 septembre, à neuf heures du matin.

Au moment du passage du Saint Sacrement, une impulsion violente, irrésistible la soulève sur sa couche et la projette violemment à terre. Elle tombe d'une hauteur de 0^m,60 environ. Elle se retrouve à genoux au pied de son brancard, aussitôt elle se relève, s'avance sans appui. « Je suis guérie », dit-elle à haute voix. Sa mère éperdue se précipite au-devant d'elle : « Je suis guérie. »

Ce jour-là même, elle reparut au Bureau des médecins, non plus sur son matelas, mais debout et solide sur ses jambes. Elle était pâle, amaigrie ; une flamme illuminait son regard et tout semblait renaître en elle. Une joie sans limite inondait son âme.

Elle pesait quarante livres, elle en pèse aujourd'hui cent dix. A vingt-cinq ans, sa croissance a repris son cours et dans l'espace de quelques mois elle a grandi de sept à huit centimètres. Dans ces conditions, ce ne sont plus des guérisons, ce sont des résurrections.

Tous ces exemples nous rappellent par quelles manifestations il plaît à Dieu de récompenser les hommages qui lui sont rendus ; c'est la réponse du ciel à la terre, c'est Dieu lui-même qui nous apporte le témoignage direct de sa puissance et de son amour.

La Vierge de Lourdes a voulu faire de son pèlerinage son œuvre préférée, elle a jeté le surnaturel à pleines mains autour de nous, mais elle a voulu surtout conduire les foules aux pieds de son divin Fils, et son divin Fils est devenu le dispensateur direct du miracle et de la grâce.

Depuis dix ou douze ans, le grand rendez-vous pour les hommages à rendre à l'Eucharistie est à Lourdes. Ces manifestations, limitées d'abord au pèlerinage national, ont été adoptées par tous les pèlerinages, elles sont en honneur chez tous les peuples et font partie désormais de toutes les grandes cérémonies religieuses ; sur les pas de nos missionnaires, avec le culte de Notre-Dame de Lourdes elles ont pénétré partout.

Le plus grand des miracles, c'est l'ovation faite au Dieu de l'Eucharistie par des foules de vingt et trente mille âmes ; c'est cette marche triomphale du Saint Sacrement deux heures durant, au milieu d'acclamations telles que rois ou empereurs n'en entendirent jamais.

Le récit des guérisons qui se sont produites depuis 1888 sur le passage des processions forme une des plus belles pages qui aient été écrites sur les merveilles eucharistiques.

37

PROJET D'UN OUVRAGE
SUR LES MIRACLES EUCHARISTIQUES

Proposé par le Dr PAUL COSTAS, curé-archiprêtre de Mataro, au diocèse de Barcelone.

De tout temps et en tout lieu, Notre-Seigneur a voulu soutenir la foi au mystère adorable de la sainte Eucharistie par des miracles éclatants, incontestables, très souvent publics, parfois permanents.

Pour combattre l'incrédulité de notre époque et pour exciter la ferveur des fidèles, le soussigné vient proposer au Congrès eucharistique international de Lourdes de recueillir tous ces miracles dans un ouvrage qui serait ainsi comme un monument élevé à la gloire, au pouvoir et à l'amour de Jésus dans la sainte Eucharistie.

Voici en peu de mots le canevas de l'ouvrage proposé et les moyens d'exécution que je soumets à l'approbation du Congrès.

Canevas.

Première partie. — *Miracles permanents.*

Hosties miraculeusement conservées, taches du précieux sang, etc., etc.

La division de cette partie pourrait être par nations ou par groupes de miracles offrant quelque analogie.

Deuxième Partie. — *Miracles transitoires.*

1° Miracles publics : *a*) Apparitions du Sauveur dans les saintes Espèces. *b*) Guérisons. (Chapitre à part pour celles de Lourdes.)

2° Miracles privés offrant des garanties. Les vies des Saints en fournissent un très grand nombre : apparitions, guérisons, etc., etc.

Moyens de mettre à exécution le projet.

Nommer un Comité de trois ou quatre membres, lesquels chercheraient un Ordre religieux qui veuille se charger de l'entreprise. Il la proposerait en premier lieu aux Franciscains, dont le saint Fondateur eut un si grand amour envers Jésus-Eucharistie et compte parmi ses fils saint Pascal Baylon, le Patron des Œuvres Eucharistiques.

Les Religieux qui se chargeraient de l'exécution, s'adresseraient à tous les Evêques du monde et aux supérieurs de Communautés pour les prier de vouloir bien faire remettre une relation de tous les miracles eucharistiques conservés ou réalisés dans leurs diocèses respectifs, avec la garantie de leur signature.

L'ouvrage serait en latin. On pourrait en faire un extrait en français et d'autres langues, contenant les faits les plus remarquables et les plus utiles pour exciter la piété des fidèles.

38

LE MIRACLE DU SAINT SACREMENT A DOUAI
EN 1254

Rapport de M. DELCOURT-HAILLOT,
président des Conférences populaires de Valenciennes.

Pendant le siècle de saint Louis, l'un des plus illustres dans l'histoire de la société et de la religion, la Flandre, comme s'il était nécessaire que l'ivraie soit toujours mêlée au bon grain, comptait déjà parmi ses enfants des hommes pervers qui répandaient dans le peuple des doctrines aussi bien antireligieuses qu'antisociales.

C'étaient les hérétiques que le peuple appelait les Albigeois dans vos contrées, alors que dans nos pays du Nord on les appelait les Stadingues.

Et chose bizarre, qui, suivant le mot de saint Augustin, « non nova, sed nove », montre combien l'histoire est un éternel recommencement, ces hérétiques avaient absolument les mêmes doctrines, les mêmes théories que celles des francs-maçons qui menacent en ce moment nos pays catholiques du plus affreux cataclysme.

S'insurgeant contre toute vérité, ils proclamaient la licence la plus absolue, prêchaient l'abolition de la famille, et s'ils n'avaient pas écrit comme Proudhon sur leur drapeau « la propriété, c'est le vol », ils mettaient en pratique toutes les conséquences de ce principe.

Au point de vue religieux, leur principale erreur était la négation du dogme de la présence réelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans le sacrement de l'Eucharistie.

Ils étaient très nombreux dans notre pays du Nord, et comme les catholiques étaient absolument débordés, Dieu

se plut à opérer un grand miracle en rapport avec le dogme attaqué, miracle destiné à encourager les fidèles, à confondre les hérétiques et à les ramener à la foi de la manière la plus persuasive.

C'est en l'an 1254 que Douai fut choisi par le Tout-Puissant pour être le théâtre de ce prodige, qui fit prendre dès lors à cette ville le rôle sublime que l'avenir devait consacrer si glorieusement, lorsque dans les siècles suivants elle deviendrait par son université l'un des boulevards du catholicisme français.

Dans l'église des Chanoines de Saint-Amé, au temps de Pâques, un prêtre, qui avait donné la communion au peuple, vit avec effroi qu'une sainte Hostie se trouvait sur le sol.

Il se mit à genoux et voulut recueillir le Corps de Notre-Seigneur Jésus-Christ, mais bientôt d'elle-même la sainte Hostie s'éleva en l'air et alla se placer sur le purificatorium, ce linge dont les prêtres se servent pour purifier leurs doigts consacrés.

Le prêtre pousse un cri ; il appelle les chanoines qui étaient au chœur, et ceux-ci, accourus à sa voix, aperçoivent sur le linge un corps plein de vie sous la forme d'un charmant enfant.

Le peuple voit aussi le prodige, mais de façons différentes ; les uns voient un enfant resplendissant de beauté, d'autres le Christ crucifié, d'autres le Juge suprême des vivants et des morts.

Le miracle dura plusieurs jours et il se renouvela chaque fois que la sainte Hostie fut à découvert. Tous les fidèles présents à l'église furent pendant quatre jours les heureux témoins de ce prodige.

Notre-Seigneur Jésus-Christ apparaissait sous les traits d'un enfant doux et gracieux aux âmes pures ; dans la personne du Sauveur crucifié aux pécheurs convertis, mais non suffisamment vertueux ; enfin un juge irrité se présentait aux endurcis et aux hérétiques.

Le miracle produisit naturellement un bruit immense

dans le pays et émut le chef du diocèse. L'archevêque de Cambrai étant en tournée pastorale à Malines, qui faisait alors partie de son diocèse, son suffragant, l'évêque Thomas de Cantimpré, accourut à Douai.

Arrivé chez M. le Doyen de Saint-Amé, il demanda à voir la sainte Hostie miraculeuse ; de suite on appela le peuple au son de la cloche et, en présence d'une foule nombreuse entourant l'autel, le ciboire fut ouvert. Peu à peu tous s'écrièrent : « Le voilà ! je le vois ! je vois mon Sauveur. »

J'emprunte ici le récit du bienheureux Thomas de Cantimpré, dans son magnifique livre *De Apibus*.

« J'étais debout, frappé de stupeur. J'apercevais la face « de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la plénitude de « l'âge. Sur sa tête était une couronne d'épines, et deux « gouttes de sang lui découlaient du front sur la figure.

« A l'instant, je tombai à genoux et, pleurant, j'adorai. « Je me relevai ; sur la tête plus de couronne d'épines ni « de sang ; mais je vis une face d'homme vénérable au « delà de tout ce qui se peut imaginer. Elle était tournée « à droite, de sorte que l'œil droit était à peine visible « dans le profil de la face. Le nez était très long et très « droit, les sourcils arqués, les yeux très doux et baissés ; « une longue chevelure descendait sur les épaules.

« La barbe, que le fer n'avait point touchée, se recour- « bait d'elle-même sous le menton et, près de la bouche « charmante, elle s'amincissait, en laissant de chaque « côté du menton deux petits espaces privés de poils, « comme cela arrive ordinairement aux jeunes gens qui « ont laissé croître leur barbe depuis leur enfance. Le « front était large, les joues maigres, et la tête, ainsi que « le cou assez long, s'inclinait légèrement. Voilà le por- « trait de cette face très douce dans toute sa divine « beauté. »

. . . .

Tel est le récit du prélat, qui a vu lui-même ce

miracle au milieu d'une multitude d'hommes, qui ont vu eux aussi et ont tous attesté la vérité du fait.

A partir du moment où le prélat eut quitté l'église, les apparitions cessèrent complètement.

L'authenticité de ce miracle est établie absolument :

1° Par les témoignages des écrivains contemporains, dont le principal, après Thomas de Cantimpré, est Buzelin, le vénérable auteur des *Annales de Flandre ;*

2° Par des médailles d'or frappées au temps où le miracle eut lieu, qui en portent la représentation et se trouvaient, il y a quelques années encore, chez des antiquaires (Je dois dire que je n'ai pu en retrouver personnellement) ;

3° Par un document tiré des archives du couvent des Dominicains, réglant les prédications que ces religieux devaient donner en l'église Saint-Amé en l'an 1356, c'est-à-dire un siècle après le miracle, et disant qu'on prêchera, moyennant la somme de vingt sols payés par la Confrérie, après la messe du dépositoire de la sainte Hostie miraculeuse, le mercredi de Pâques ;

4° Par la Confrérie instituée pour honorer la mémoire du miracle ;

5° Par les brefs des Souverains Pontifes réglant canoniquement cette dévotion ;

6° Par la conservation de la sainte Hostie miraculeuse.

Le temps me manque pour développer ces preuves ; je dirai seulement quelques mots sur la conservation de l'Hostie et sur la Confrérie.

L'Hostie fut soigneusement conservée dans une châsse en argent qu'on appelait fierte et que l'on portait solennellement en procession la semaine de Pâques.

L'autel à cette époque était une simple table de pierre et n'avait pour tout ornement qu'une croix et deux candélabres. La fierte contenant les saintes Hosties était suspendue au-dessus de l'autel par un cordon et pouvait au moyen d'une poulie être remontée ou descendue,

suivant la pratique de ces temps, où l'on ne connaissait pas encore l'usage des tabernacles fixés dans les autels, ni de ces tours du Saint Sacrement dont on voit encore en quelques endroits des spécimens si remarquables.

L'Hostie fut conservée ainsi jusqu'à la Révolution, entourée de la vénération de tout le pays.

En 1793, les révolutionnaires mirent l'église au pillage, forcèrent les tabernacles, et ouvrirent la châsse où ils croyaient trouver la sainte Hostie; mais elle était vide. La sainte Hostie avait été sauvée par une main pieuse.

La vieille basilique de Saint-Amé fut détruite de fond en comble. A son défaut, au rétablissement du culte, on prit la chapelle du couvent des Récollets pour en faire l'église de la nouvelle paroisse, qui prit le nom de Saint-Jacques.

C'est dans cet humble sanctuaire que se conserva la dévotion au Saint Sacrement de Miracle; et à peine installé dans sa cure, le doyen, M. Carpentier, reconstitua la confrérie et sur l'Ordonnance de Mgr Belmas, évêque de Cambrai, rétablit la procession annuelle; mais la sainte Hostie ne figurait plus dans la procession, puisque personne ne savait ce qu'elle était devenue.

En 1855, l'abbé Cappelle organisa le sixième jubilé séculaire du Saint Sacrement de Miracle, qui fut une fête merveilleuse.

Quelques jours avant la cérémonie, en faisant déblayer un coin de l'église de Saint-Pierre à Douai, il trouva des caisses qu'un vieux chanoine de Saint-Amé avait fait envoyer à l'église avant de mourir et dont personne ne s'était jamais occupé.

Dans l'une d'elles, on eut l'immense joie de trouver au milieu de magnifiques reliques une boîte contenant l'Hostie miraculeuse admirablement bien conservée, avec les documents en expliquant l'authenticité.

Cette découverte fit un bruit considérable dans le peuple, qui se précipita à l'église Saint-Pierre, délaissant l'église Saint-Jacques, où était la confrérie.

Mais le cardinal Régnier, alors archevêque de Cambrai, avec sa grande prudence ne voulut pas qu'on pût traiter de supercherie une pareille découverte, surtout à la veille du jubilé séculaire, et défendit de s'en occuper tant que l'authenticité ne serait pas parfaitement établie.

Elle le fut quelques années après, et en 1875, lors du fameux pèlerinage national à Douai, la sainte Hostie miraculeuse était placée dans l'ostensoir derrière le Saint Sacrement.

Cette hostie est toujours conservée à l'église Saint-Pierre. Elle a la taille des hosties qui servent à la communion des fidèles. Sa couleur est brun foncé; elle est légèrement fendillée, mais on reconnaît très bien encore la forme d'un Christ, qu'elle portait suivant l'usage prescrit par les rubriques.

La confrérie du Saint Sacrement de Miracle fut fondée dans les temps qui suivirent de près les jours du miracle. Formée sur le modèle des jurandes et des corps de métiers, elle prenait ses administrateurs parmi ses membres, avait son prince et ses quatre hommes et chaque année son trésorier rendait compte de sa gestion au Chapitre.

Ses 199 registres conservés aux Archives du Nord témoignent de l'ordre qui régnait dans l'administration de la Confrérie, qui comprenait toujours cinq à six cents membres.

Cette confrérie fut reconnue successivement par le pape Paul V et par le pape Clément XIV qui l'enrichit de nombreuses indulgences nouvelles et confirma les anciennes; ensuite Benoît XIV en 1754 donna plusieurs ordonnances destinées à régir la confrérie du Saint Sacrement de Miracle; et enfin Pie VII en 1816, confirmant les actes de ses prédécesseurs, reconnut canoniquement la nouvelle confrérie établie dans l'église Saint-Jacques et lui accorda des indulgences nombreuses et importantes.

Parmi les bienfaiteurs de la Confrérie, nous remar-

quons particulièrement les noms des familles de Florizone, de Cazier, et surtout de Robiano, dont le nom brille encore d'un si vif éclat dans la catholique Belgique.

La confrérie du Saint Sacrement compte encore aujourd'hui des centaines de membres, parmi lesquels la plupart des prélats dont s'honore le monde catholique.

Parmi les usages curieux conservés dans la Confrérie jusqu'au XVIIIe siècle, étaient la communion sous les deux espèces pour les confrères, et l'ornementation de l'église pendant l'octave de Pâques.

Tout le chœur était tendu de fils supportant des nieules, c'est-à-dire des grands pains d'autel. Ces nieules gracieusement suspendues en l'air rappelaient la sainte Hostie, qui se releva d'elle-même, traversa l'air et alla se placer sur l'autel.

Contrairement aux autres confréries du Saint Sacrement, celle-ci ne s'occupait pas seulement de pourvoir à l'entretien de la chapelle et à la célébration des offices, mais elle propageait hors du temple des images qui représentaient le miracle et des brochures propres à augmenter la dévotion. Les livres de la Confrérie nous montrent les grandes dépenses faites tous les ans à ce sujet.

L'une des principales brochures qui nous restent est celle du Père Joseph. Elle date du XVIe siècle et est écrite avec une noble simplicité, empreinte d'un sentiment de piété vraie, douce et affectueuse, qui touche le cœur sans exalter l'imagination.

Son exergue était celui-ci :

« Venite et videte opera Domini, qui posuit prodigia « super terram. »

Et en terminant ce petit résumé du fait remarquable que le Père Joseph appelait, « avec étonnement de ce mystère, une si grande chose », je vous redis, comme lui, la parole de David :

« *Quam mirabilia sunt opera tua, Domine!* »

39

UN ÉCLATANT MIRACLE EUCHARISTIQUE

DONT LA MÉMOIRE EST PERPÉTUÉE A MIREPOIX

Communication de M. le Ch. SENTENAC, du diocèse de Pamiers.

Un correspondant ami nous fait connaître un document inédit d'histoire locale, qui fixe l'origine d'une procession solennelle du Très Saint Sacrement, célébrée encore de nos jours au 1er dimanche de juillet, dans l'ancienne cité épiscopale de Mirepoix. C'est un extrait de l'*Ordo,* un grand calendrier liturgique du diocèse de Mirepoix, de l'an de grâce 1754, sous le pontificat de Mgr de Champflour. Nous signalons toujours avec bonheur tout ce qui peut éclairer le passé religieux de notre pays, et faire revivre les édifiantes traditions de nos pères. Voici le texte latin du document avec la traduction française :

« Prima die Julii, post Vesperas, fit processio solemnis « cum S. S. Sacramento per circuitum plateæ civitatis « Mirapiscensis, propter incendium subito et quasi « miraculose extinctum, præsente S. S. Sacramento ab « Illustrissimo Antistite *Ludovico de Levis Vantadour* « reverenter et pie flammis opposito, die 4 Julii 1664, « et hoc voto solemniter et publice facto, præsente et « consentiente civitate. Huic processioni adesse debent « Religiosi S. S. Trinitatis et S. Francisci. De mandato « Illustrissimi et Reverendissimi Domini Episcopi Mira- « piscensis. » (*Ordo Mirapiscensis* pro anno 1754.)

« Le 1er jour de juillet, après les Vêpres, a lieu la « procession solennelle du Très Saint Sacrement autour « de la place de la cité de Mirepoix, en mémoire d'un « incendie subitement et comme miraculeusement éteint

« à la vue du Très Saint Sacrement, qui fut porté pieu-
« sement et avec grande vénération et opposé aux flammes
« par Mgr Louis de Lévis-Vantadour, le 4 juillet 1664, et
« pour remplir le vœu solennel et public fait par le prélat
« en présence et avec le consentement de la cité. A cette
« procession doivent assister les Religieux de la Très
« Sainte Trinité et de Saint-François. Par mandement de
« l'Illustrissime et Révérendissime Seigneur Evêque de
« Mirepoix. » (*Ordo de Mirepoix* pour l'année 1754.)

« Depuis le commencement de ce siècle, la procession a été transférée au 1er dimanche de juillet. Elle a été solennisée cette année encore avec pompe et recueillement. La tradition locale, qui nous est transmise par un vénérable témoin, assure que les Religieux de Saint-François dont il est parlé dans l'Ordonnance avaient été établis à Mirepoix par un des premiers disciples de saint François d'Assise, sur la prière adressée au Saint lui-même par le seigneur Gui de Lévis. Ce fut, d'après la même tradition, le premier couvent de Franciscains établi en France. »

(Extrait de la *Semaine religieuse du diocèse de Pamiers*, 28 juillet 1883.)

40

S. PASCAL BAYLON, DE L'ORDRE DES FR. MINEURS, PATRON DES ŒUVRES ET CONGRÈS EUCHARISTIQUES

Par le P. THADÉE, Gardien des Franciscains de Bordeaux.

MESSIEURS,

A Lourdes surtout, pays des merveilles eucharistiques, Marie Immaculée, Mère de Dieu, est appelée et veut être l'*Ostensoir* de Jésus. Les Saints remarquables par leur

amour pour la divine Hostie sont comme les rayons de gloire de cet Ostensoir vivant. Et Léon XIII a pensé que saint Pascal Baylon, de l'Ordre des Frères Mineurs, était, parmi ces rayons, un des plus beaux, celui qui brille d'un plus pur éclat. « Parmi ceux, dit-il, dont la piété à l'égard de (l'Eucharistie) ce sublime mystère de la foi a paru se manifester avec la ferveur la plus ardente, Pascal Baylon tient le premier rang [1]. »

... « C'est pourquoi, ajoute le Saint Père, Nous déclarons et constituons, de Notre autorité suprême, saint Pascal Baylon comme Patron particulier des Congrès eucharistiques et de toutes les Associations qui ont pour objet la divine Eucharistie. »

L'année dernière, au Congrès de Bruxelles, saint Pascal prit possession officiellement de son titre et de ses nouvelles fonctions. Depuis lors, plusieurs événements se sont produits qui ont mis en relief la pensée du Souverain Pontife. L'Espagne catholique, patrie terrestre de notre saint Patron, est allée en pèlerinage à son tombeau, à Villareal. Ce fut une manifestation de piété vraiment nationale. La Reine y fut représentée par le Capitaine Général du Corps d'armée de Valence.

En France et dans d'autres nations, l'Ordre de saint François, famille spirituelle de saint Pascal, a célébré, par des fêtes solennelles, l'honneur décerné à l'un de ses enfants les plus humbles sur la terre, les plus glorieux dans le ciel. Une affluence extraordinaire de fidèles, des orateurs distingués, des prêtres et des religieux en grand nombre, la présence de plusieurs Evêques et des Princes de l'Eglise ont donné à nos cérémonies un éclat incomparable. C'était une nouvelle canonisation.

Et maintenant, Messieurs, ne semble-t-il pas que saint Pascal lui-même nous ait invités au Congrès de Lourdes puisque la lettre d'invitation de Mgr l'Evêque de Liège est datée du jour de sa fête, le 17 mai ?

[1] Lettre du Souverain Pontife, 28 novembre 1897.

Me sera-t-il permis d'offrir à notre saint Patron un hommage d'admiration et de réclamer, dès le début de nos travaux, son puissant patronage? Je ne parlerai que des relations de saint Pascal avec l'Eucharistie, ne voulant pas faire un panégyrique complet; quoi qu'il puisse m'en coûter, je ne vous dirai rien de sa dévotion envers Marie Immaculée, dévotion qui revêtait les formes les plus gracieuses dans leur simplicité.

L'Eucharistie a été tout pour saint Pascal : l'attrait dominant de son cœur, le charme perpétuel de son intelligence, la préoccupation constante de sa vie, le ressort de son courage, le modèle de ses vertus, la spécialité de son amour, le cachet de distinction de sa piété, le secret de sa sainteté, le principe de sa gloire dans le temps et dans l'éternité. Saint Pascal a été le disciple, l'apôtre, le martyr; il a été et il reste le Saint et l'Ange de l'Eucharistie. Passons rapidement en revue quelques détails de sa vie.

Visite au Saint Sacrement.

Nous sommes en 1540, à Torre Hermosa, en Aragon. Pascal, tout jeune encore, échappe un jour au regard maternel pour courir après la douceur de l'Hostie. On le trouve ravi au pied de l'autel où Jésus réside. Admirable visite au Saint Sacrement de la part d'un petit enfant de trois ans! gracieux prélude d'une dévotion qui ne fera que grandir!

Pascal devient berger. La pensée du Bon Pasteur qui se donne en nourriture à ses brebis ne le quitte point. Il dirige son petit troupeau du côté des églises. Dans la plaine, sur les coteaux, dans les prairies, brûlé par les ardeurs du soleil, à l'ombre des grands arbres, toujours son cœur se tourne vers l'Eucharistie, comme l'aiguille aimantée vers le pôle. Il est attiré, il contemple, il est heureux.

Première Communion.

La cloche de l'église voisine sonne-t-elle l'élévation? notre saint berger se met à genoux et adore son Dieu présent sur l'autel. Dans l'ardeur de son désir, il soupire après l'Eucharistie. Il la reçoit dans son cœur avec des transports de joie et d'amour et cette pure fraîcheur d'âme qui reluit sur le front d'un premier communiant.

Jésus n'a point de disciple plus docile, et Pascal écoute avec un religieux respect les enseignements de l'Hostie sainte, et il apprend l'humilité qui se voile et se contente du seul regard de Dieu, la soumission à l'autorité légitime, la patience dans l'épreuve, la justice qui respecte les moindres droits et la charité qui se dévoue.

Saint Pascal prenait note des dégâts causés par ses agneaux et tirait sur ses gages une valeur correspondante pour dédommager tel propriétaire. Saint Pascal prenait des notes. Donc il savait écrire. Il savait aussi lire, assez pour réciter l'Office de la sainte Vierge. Sa science acquise ne s'étendait pas plus loin. Pourtant il fut un savant de premier ordre dans les choses de Dieu. Oh! sans doute, il n'eut point la gloire d'être un de ces savants par *immersion* qui se plongent dans l'océan de la vérité et qui en sondent les profondeurs, mais il eut le privilège d'être savant par infusion surnaturelle. Dieu versa dans son intelligence l'abondance des lumières. « Il mérita, dit Léon XIII, par ses méditations sur le festin eucharistique d'acquérir une science telle que cet homme dépourvu de connaissances et d'aptitudes littéraires devint capable de donner des réponses sur les matières de la foi les plus difficiles et d'écrire même des livres pieux. » L'Eucharistie fut donc la source pure et féconde où Pascal puisa les belles pensées que nous admirons dans ses écrits.

Procession, Exposition du Saint Sacrement.

Cependant notre Saint, sans être du monde, vivait

encore dans le monde. Il ne devait pas y rester longtemps. Un jour qu'il était prosterné en adoration, selon son habitude, des anges en grand nombre vinrent à lui, portant un ostensoir plus beau que la lumière, et dans l'ostensoir l'Hostie sainte. La procession angélique s'arrête. Le Saint Sacrement est exposé. Pascal débordant de reconnaissance, rayonnant d'amour, adore son Dieu, puis lui parle comme un ami parle à son ami. Quels furent les secrets de cet entretien intime? Nous l'ignorons. Mais le résultat de la visite divine fut l'entrée de saint Pascal dans l'Ordre de saint François d'Assise. L'Eucharistie préside toujours aux événements importants de la vie de notre Saint.

Adoration perpétuelle.

L'humble franciscain établit dans le sanctuaire de son cœur l'adoration perpétuelle. Il devient un des membres les plus assidus de l'adoration nocturne.

Sainte Messe.

Saint Pascal occupa dans son Ordre les emplois les plus modestes. Ses responsabilités furent toujours circonscrites dans des limites étroites. Point de préoccupation ou de sollicitude d'enseignement, d'administration ou de ministère. Comme saint François, son séraphique Père, il ne voudra point, par humilité, gravir les degrés du sacerdoce. Il aurait si bien célébré la sainte messe! Il aime mieux y assister et la servir, comme un ange. Son devoir d'état, sa fonction spéciale sera la contemplation, l'amour de l'Eucharistie.

Pourrai-je dire que Dieu fit à son serviteur un tempérament eucharistique et lui donna, dans un heureux mélange, la foi et l'amour de saint François, le zèle et la confiance de saint Antoine de Padoue, la science et la piété de saint Bonaventure?

Au milieu de ses frères saint Pascal s'enveloppe d'humilité et se déploie dans les expansions de la charité.

Dans les divers emplois, il se fait tout à tous. Avec les pauvres il partage son pain. Ses supérieurs le proclament un modèle d'obéissance.

Saint Pascal, avons-nous dit, fut Apôtre et Martyr de l'Eucharistie.

Apôtre, il l'avait été auprès de ses amis d'enfance et de ses compagnons de travail, plus tard il le fut au milieu de ses frères dans la vie religieuse. Apôtre, il le sera surtout au milieu des hérétiques du XVIe siècle. Voici dans quelles circonstances. C'était en l'année 1576. La France était infestée par la détestable doctrine de Calvin. En attaquant les deux dogmes fondamentaux de la Présence réelle et de l'autorité du Pape, les hérétiques, avec l'habileté d'une tactique inspirée par l'enfer, visaient à la tête et au cœur de la religion catholique.

Les fils de Calvin étaient sauvages dans leur haine. Déjà ils avaient fait bien des martyrs.

Les Supérieurs ayant une affaire à traiter de la plus haute importance proposèrent à Fr. Pascal de se rendre en France et d'aller à Paris où se trouvait le Père Général de l'Ordre. Toutefois ils lui firent part des dangers qu'il aurait à courir. Le parti de Fr. Pascal fut bientôt pris. Heureux de la perspective du martyre, il se met en route, traverse les Pyrénées, s'avance, peut-on dire, en pays infidèle et prêche l'Eucharistie. Il discute et résout les objections. Il éclaire d'une vive lumière le dogme de la présence réelle. Aux portes d'Orléans, il proclame, en présence des huguenots assemblés : « Oui, Notre-Seigneur Jésus-Christ est aussi réellement et véritablement présent dans l'Hostie consacrée qu'il est au ciel. »

De telles affirmations excitaient la rage des hérétiques. Insultes, mauvais traitements, rien ne fut épargné au martyr de l'Eucharistie. Saint Pascal souffrait pour Jésus-Hostie et lui donnait son amour. Il aurait voulu donner son sang comme saint Tarcisius dont il fut l'émule, suivant la parole du Pape. Il enviait le sort de ses frères, les martyrs de Gorcum, prêtres séculiers,

réguliers de différents Ordres unis dans l'amour de l'Eucharistie, la fidélité au Pape et le triomphe du martyre !

Saint Pascal ne versa pas son sang. Dans les desseins de la divine Providence, le martyre de saint Pascal, immolation non sanglante, devait ressembler davantage au sacrifice eucharistique.

Ayant accompli sa mission, au péril de sa vie, notre saint Patron retourna en Espagne où pendant quinze années encore il continuera sa vie eucharistique.

La sainte Eucharistie est vraiment et de plus en plus le milieu où il vit, où son âme se développe, ses vertus grandissent et son activité pour le bien se déploie, le milieu où s'organise sa sainteté.

L'Eucharistie sera le point de jonction préféré de son âme avec Dieu, comme elle est le point de contact (le plus accessible pour nous) de Dieu avec notre pauvre humanité.

La vie de saint Pascal sera cachée comme celle de Jésus au tabernacle; comme celle de Jésus son oraison sera continuelle. La dévotion brûlera dans son cœur comme dans la lampe du Saint Sacrement brille la douce lumière. Son repos, auprès de la sainte Hostie; sa vie, la sainte communion; sa joie, l'entretien intime avec l'Hôte du tabernacle; sa pratique de piété, la sainte messe; ses vertus, l'imitation du Saint Sacrement. Jésus-Hostie sera son tout. Le plus beau jour de sa vie sera le jour de sa dernière communion, car il soupire après la possession de Celui qu'il a tant aimé.

Le 17 mai, fête de la Pentecôte, anniversaire de la naissance de saint Pascal, fut le jour de sa mort.

Pendant la messe, à la fin de l'élévation, le Saint adora une fois encore Jésus présent sur l'autel et rendit son âme à Dieu. Il avait attendu que Jésus descendît sur la terre pour s'envoler au ciel et le contempler sans voile.

Cependant la dépouille mortelle de l'humble enfant de saint François est exposée dans l'église conventuelle. Les

Religieux chantent la messe des funérailles. A l'élévation de l'Hostie et du calice saint Pascal ouvre deux fois les yeux, comme pour contempler une dernière fois l'Eucharistie. Ce miracle et d'autres accomplis après la mort du Saint sont marqués du cachet de l'Eucharistie par leur relation avec ce divin Sacrement.

Un jour le servant de messe ne sonne pas l'Elévation, saint Pascal fait entendre des coups répétés dans la châsse où il repose. Une autre fois, un frère sacristain passe devant le tabernacle sans faire la génuflexion, des coups retentissent qui rappellent au respect ce sacristain trop empressé. Saint Pascal se montre vraiment l'Ange adorateur qui veille au respect du lieu saint et fait la garde autour du Saint Sacrement.

Ces prodiges et l'étude de la vie du Patron des Congrès eucharistiques nous permettent de proclamer saint Pascal le disciple, l'apôtre, le martyr, le Saint, l'Ange de l'Eucharistie.

O saint Pascal, protégez-nous, faites grandir notre amour pour Jésus-Hostie et bénissez les travaux du Congrès eucharistique de Lourdes.

VŒUX

En terminant, permettez-moi de citer encore une parole du Pape : « Nous formons des vœux pleins de confiance, dit Léon XIII, pour que les exemples et le patronage de ce Saint aient pour fruit d'augmenter tous les jours, dans le peuple chrétien, le nombre de ceux qui rapportent leur zèle, leurs desseins, leur amour au Christ Sauveur, principe le plus élevé et le plus auguste de tout salut. »

Messieurs, les vœux que j'ai l'honneur de présenter à votre assemblée sont ceux du Vicaire de Jésus-Christ.

41

PÈLERINAGE NATIONAL ESPAGNOL

AU TOMBEAU DE SAINT PASCAL

Note envoyée par Monsieur R. de C.

Une assemblée des Cercles catholiques ouvriers du diocèse de Tortose se tint en janvier 1896 sous la présidence de S. E. le cardinal Sanchez, archevêque de Valence, et de S. G. Mgr l'évêque de Tortose, à Castellon, capitale de la province du même nom. C'est auprès de cette ville que se trouve le gros village de Villaréal où se voit le tombeau de saint Pascal Baylon, qui est le centre d'une grande dévotion, non seulement dans toute la contrée, mais aussi dans tout l'ancien royaume de Valence. L'un des vœux formulés à l'Assemblée fut adopté à l'unanimité et avec grand enthousiasme. Il s'agissait de l'organisation d'un pèlerinage national au tombeau de saint Pascal.

Ce projet reçut d'ailleurs le plus grand encouragement quand S. S. Léon XIII, par lettre apostolique en date du 28 novembre 1897, daigna proclamer saint Pascal protecteur et patron des Congrès et de toutes les œuvres eucharistiques.

Le pèlerinage fut fixé au 17 mai 1898. Malheureusement la guerre, qui éclata entre l'Espagne et les Etats-Unis au mois d'avril de la même année, ne permit pas de réaliser le pieux projet. C'est seulement le 17 mai 1899 qu'il fut exécuté.

Sous la haute direction de S. G. Mgr Rocamora, évêque de Tortose, le Comité d'organisation du pèlerinage, constitué à Castellon, travailla avec ardeur. — Il

fut puissamment aidé par plusieurs associations, telles que le Centre eucharistique national et le Comité central de l'Adoration nocturne établis à Madrid, et les Centres eucharistiques et Comités diocésains de l'Adoration nocturne, notamment ceux de Tortose et de Valence. Grâce au dévouement du Comité de Castellon, on put fonder une revue hebdomadaire sous le titre de *El Peregrino.*

Le programme du pèlerinage fut ainsi fixé : Adoration nocturne solennelle dans la nuit du 16 mai. Le 17, trois messes seraient célébrées à 7 heures, afin de permettre à tous les pèlerins d'assister au saint Sacrifice ; à 8 heures, visite des pèlerins au tombeau ; à 9 heures, grand'messe pontificale, et dans l'après-midi, à 4 heures, procession solennelle du Très Saint Sacrement. Le 18, Concours littéraire en l'honneur de saint Pascal.

Dès l'après-midi du 16, arrivèrent à Villaréal, avec leurs drapeaux et leurs bannières, les pèlerins et les membres de l'Adoration nocturne, amenés par les trains de Valence et de Tortose. Ils s'organisèrent à la gare et entrèrent processionnellement dans la ville au chant des hymnes et des cantiques. L'enthousiasme était partout et se traduisait par des vivats en l'honneur de saint Pascal. Tous purent visiter au couvent des Sœurs Clarisses le tombeau du Saint qui se trouve dans leur église. Cette visite accomplie, les pèlerins se logèrent dans le couvent des Franciscains et dans les maisons des habitants de Villaréal qui se disputaient l'honneur de les recevoir. Une pauvre femme pleurait parce qu'elle n'avait personne à qui offrir l'hospitalité.

A dix heures du soir commença l'Adoration nocturne. Le Très Saint Sacrement était exposé dans les sept églises du village. Des centaines d'adorateurs se trouvaient répartis dans chaque église et chantaient l'office du Très Saint Sacrement. Le nombre total de ceux qui passèrent ainsi la nuit fut de deux mille, et plusieurs vinrent de Valladolid et de Lugo, très éloignés de Villaréal. Un adorateur de Lugo fit un voyage de quatre jours en

chemin de fer, chargé de la bannière de sa corporation. A trois heures et demie tous les adorateurs se réunirent à l'église paroissiale où Mgr l'Evêque de Lérida célébra une messe de communion générale.

On commença de bonne heure à célébrer les messes, car il y avait beaucoup de prêtres dans le pèlerinage. Toute la matinée on distribua la sainte communion. Près de douze mille personnes s'approchèrent de la sainte Table.

Les trois messes de sept heures, célébrées sur trois grandes places, étaient pour la commodité des pèlerins qui venaient des villages éloignés et qui n'auraient pu trouver place dans l'église.

Les trains qui arrivèrent dans la matinée du 17 amenèrent des groupes nombreux qui, au sortir de la gare, demandaient à vénérer le corps de saint Pascal.

A neuf heures et demie, la grand'messe pontificale dans la paroisse. C'était Mgr l'Archevêque de Burgos qui officiait. Nosseigneurs les Evêques de Lérida et de Tortose assistaient, ainsi que le capitaine-général de Valence, représentant de Sa Majesté la Reine. On remarquait aussi le préfet, le général de Castellon et les autorités locales. Après la messe, Sa Grandeur donna au peuple la bénédiction papale.

Tout le jour la foule visitait le tombeau du Saint, dont le corps si bien conservé était exposé.

La procession du Très Saint Sacrement clôtura dignement les solennités de ce jour. A trois heures et demie de l'après-midi on commença à s'organiser, et la procession rentrait à huit heures à l'église. Dans la première partie de la procession figuraient dix-huit images, dont la dernière, celle de saint Pascal Baylon, était accompagnée de nombreux fidèles portant des cierges allumés. Dans la seconde partie se trouvaient les adorateurs nocturnes et les pèlerins (chaque groupe avec son comité et ses bannières). Le clergé venait ensuite, précédant le Très Saint Sacrement, escorté des trois prélats, du Conseil muni-

cipal de la ville et des autorités. Deux compagnies d'infanterie, avec le drapeau, et un escadron de cavalerie formaient escorte. Une foule immense avait envahi la ville. — On peut évaluer à 60.000 le nombre des personnes présentes.

Le lendemain le concours littéraire s'est tenu dans la même église paroissiale, sous la présidence des prélats. Les compositions portaient sur des thèmes en l'honneur du Très Saint Sacrement et de saint Pascal. En réponse au télégramme que lui avait envoyé Monseigneur de Burgos, le Saint-Père daigna envoyer sa bénédiction à tous ceux qui avaient pris part à la manifestation.

Et maintenant il ne reste plus qu'à remercier et à féliciter les habitants de Villaréal, si dévoués au culte de saint Pascal et du Très Saint Sacrement, qui se sont surpassés dans la décoration de leurs maisons. On remarquait dans chaque rue de magnifiques arcs de triomphe, et le soir la ville fut splendidement illuminée. Tout cela fut fait spontanément et avec l'enthousiasme d'un peuple qui voit chaque jour son église remplie d'ouvriers, venant entendre la messe avant de se rendre au travail. En outre, dans cette localité si chrétienne, sitôt que tinte la grande cloche de la paroisse annonçant l'élévation de la grand'messe, tout le monde s'arrête, tout travail est suspendu dans les champs, on ôte son chapeau et on adresse une prière au Très Saint Sacrement.

Nous devons encore signaler la présence au pèlerinage de M. de Pèlerin, le zélé secrétaire du Comité permanent des Congrès eucharistiques, qui, accompagné de M. Placide, a si dignement représenté l'Œuvre des Congrès eucharistiques dans ce grand acte de dévotion.

En terminant, je dois demander les prières de tous pour hâter l'avènement du jour où les circonstances permettront enfin de faire un grand pèlerinage international au tombeau de saint Pascal.

42

LA BERGÈRE DE NOTRE-DAME DU LAUS

LA VÉNÉRABLE SŒUR BENOITE RENCUREL

Rapport du R. P. ALBERT, Supérieur des Missionnaires
de Notre-Dame du Laus (Hautes-Alpes).

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Lorsqu'en parcourant le programme des sujets qui seraient traités dans ce Congrès, je vis qu'il y était question des saints et des personnages qui ont le plus brillé par leur dévotion envers la divine Eucharistie, la pensée m'est venue naturellement qu'une place, si petite fût-elle, pourrait être faite à la Fondatrice du pèlerinage de Notre-Dame du Laus, la Vénérable Sœur Benoîte.

Benoîte, la gloire des Hautes-Alpes, fleur de virginale beauté éclose au pied des autels, sous le regard maternel de la très sainte Vierge qui, pendant toute sa vie, fut sa directrice et l'embauma de célestes parfums.

Aussi Mgr Berthet, évêque de Gap, non seulement approuva le projet de participer au Congrès eucharistique, mais, regrettant de ne pouvoir y assister elle-même, Sa Grandeur m'honora d'une délégation spéciale pour la représenter ainsi que le clergé du diocèse. Cette petite place, vous avez bien voulu, Monseigneur, avec une bienveillance extrême, me l'accorder, et je prie

Votre Grandeur d'agréer, au nom de Mgr l'Evêque de Gap et de la communauté des missionnaires du Laus, l'hommage de notre très respectueuse reconnaissance.

I

La Reine des Hautes-Alpes, s'il m'est permis de parler ainsi, vient donc saluer aujourd'hui la Reine des Pyrénées, et j'aime à croire que, dans le ciel, Bernadette et Benoîte, prosternées devant l'Agneau divin qu'elles contemplent sans voiles, le bénissent plus que jamais de l'amour qu'il leur a inspiré pour son adorable Sacrement; amour qu'elles ont cultivé dans des conditions bien différentes quoique avec une égale fidélité : la bergère des Alpes dans le monde, au milieu des épreuves de toute nature, Bernadette dans le silence du cloître et sous le seul regard de Dieu.

Bien que le sujet exclusif de ce rapport soit la dévotion de Benoîte envers la divine Eucharistie et les faveurs extraordinaires dont sa piété fut récompensée, il me paraît nécessaire de dire préalablement un mot, mais un seul mot, du culte de Notre-Dame du Laus, si peu connu dans cette province.

Le pèlerinage de ce nom a été fondé, comme celui de Lourdes, par la très sainte Vierge elle-même. Elle choisit également pour sa coopératrice une jeune bergère. A Bernadette, elle dit : « Je veux que les foules viennent ici »; et elles s'y succèdent sans cesse, et elle répond à leur confiance par des miracles sans nombre. — A Benoîte, la sainte Vierge dit : « J'ai demandé le Laus à mon Fils pour la conversion des pécheurs et il me l'a octroyé »; elle ajouta : « La dévotion du Laus durera jusqu'à la fin du monde, progressant de plus en plus et faisant de grands biens partout. » Or, voici plus de deux siècles que cette prophétie se réalise; le passé répond de l'avenir. Il y a eu depuis cette différence que, pendant cinquante-quatre ans consécutifs, Marie fut personnelle-

ment ou par l'intermédiaire des anges la conseillère de Benoîte, sa directrice, avec une bonté si parfaite que Benoîte l'appelait sa *bonne Mère* et que la Reine du ciel la nommait sa *chère fille*.

A cette divine école Benoîte se forma à la pratique de toutes les vertus et les cultiva jusqu'à un degré héroïque, puisque, nous l'espérons, l'Eglise, de sa voix infaillible, la proclamera bientôt Bienheureuse; mais elle fut surtout *une grande adoratrice du Très Saint Sacrement*. Cette dévotion était comme innée en elle.

Toute jeune enfant, ne connaissant d'autres prières que celles du chapelet, elle les récitait sans cesse en gardant son troupeau ; mais c'est de préférence dans l'humble église de son village, au pied de l'autel eucharistique, qu'elle aimait à les redire. Là elle trouvait Jésus avec sa Mère et en obtenait déjà des miracles. Là elle réunissait les enfants de son âge et par son recueillement, la ferveur de sa prière, elle leur apprenait quel respect et quel amour sont dus à l'Hôte divin de nos tabernacles. Ces sentiments, elle les éprouvait à la vue de toute église, même d'une simple chapelle, où le Saint Sacrifice n'était offert qu'à de longs intervalles. Alors, sous l'impulsion d'un attrait irrésistible, et comme si Notre-Seigneur y avait laissé pour sa pieuse servante des marques sensibles de son passage, Benoîte entrait dans une contemplation ineffable.

Alors le monde extérieur n'existait plus pour elle. Puisant la véritable vie à la source, est-il étonnant qu'il lui soit arrivé d'oublier qu'elle devait porter le repas du soir à des ouvriers qui, par charité, travaillaient pour sa mère? Le lendemain, la fervente adoratrice voyait son tablier rempli de roses que les ouvriers recevaient avec reconnaissance.

Mais c'est particulièrement pendant les quatre premiers mois des apparitions de la très sainte Vierge, que Benoîte puisa dans ces célestes entretiens de chaque jour une *foi vive* et profonde en la présence réelle, une *vigilance scru-*

puleuse pour conserver son âme en état de recevoir souvent l'unique objet de son amour, et un *esprit de mortification* dont la vie des saints les plus austères donne à peine l'idée. Ces grandes vertus sont le fruit et l'aliment de la véritable dévotion envers la très sainte Eucharistie.

Elles ont brillé en Benoîte d'un éclat incomparable.

II. — Foi de Benoîte en la présence réelle.

L'âme simple et docile de Benoîte ne connut jamais les hésitations du doute.

L'Eucharistie était pour elle sans voiles.

Les saintes Espèces, dit un historien du Laus, devenaient comme un pur cristal à travers lequel elle reconnaissait Dieu comme si elle le voyait face à face. Du reste, nous savons que plusieurs fois Notre-Seigneur lui apparut dans la sainte Hostie sous la forme d'un gracieux enfant. Aussi, tout ce qui pouvait contribuer au culte du Très Saint Sacrement, Benoîte l'accomplissait avec autant de zèle que de piété. La sainte Vierge lui ayant exprimé sa volonté qu'une grande église fût bâtie au Laus, en l'honneur de son divin Fils et au sien, Benoîte est un moment effrayée de cette mission. Elle n'avait que dix-neuf ans, sans culture intellectuelle, sans autre crédit que sa foi et sa vertu; le pays était pauvre, point de chemins praticables aux voitures; les pèlerins à la vérité venaient nombreux, car, ainsi que l'a dit un grand apôtre de nos jours, *c'était Lourdes au* XVIIe *siècle,* mais on était ruiné par les grandes guerres de Louis XIV. Ces objections, Benoîte, avec la simplicité naïve qu'elle conserva jusqu'à sa mort, les avait faites à la très sainte Vierge. La Mère de Dieu lui dit : *Soyez sans inquiétude; non seulement cette église sera bâtie avec les dimensions que je veux, mais ce seront surtout les aumônes des pauvres qui en feront les frais.*

Benoîte n'hésite plus et l'édifice fut construit en quatre ans, ce que l'on considéra comme une sorte de miracle.

Dès lors, ce temple deux fois vénérable par les apparitions sans nombre de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge et des anges, et par le concours des circonstances merveilleuses qui présidèrent à sa construction, devint l'objet de la pieuse sollicitude de Benoîte, l'asile sacré où elle se réfugiait contre les attaques du monde et des démons. La chapelle primitive où, pendant les deux premières années du pèlerinage, avaient eu lieu les apparitions, avait été enclavée dans la grande église et transformée en sanctuaire. C'était pour Benoîte le *Saint des saints*. Elle l'appelait : *ma chapelle!* ne confiant à personne le soin de l'orner, d'y renouveler les fleurs, de l'entretenir dans un état de propreté irréprochable. Son bonheur était d'y venir passer au pied de Jésus-Hostie tout le temps que lui laissaient les pèlerins. Lorsque sa piété ne pouvait se satisfaire pendant le jour, elle se dérobait à la surveillance des gardiens du temple et passait la nuit dans une extase qui durait jusqu'au matin.

Quand ces pieuses ruses étaient découvertes, elle venait prier sur le seuil. Alors son bon ange lui ouvrait charitablement la porte et, répondant aux vœux les plus ardents de cette âme séraphique, l'Esprit céleste la communiait de sa main et lui recommandait ensuite d'aller faire son action de grâces dans sa pauvre demeure. *Merci, bel ange,* répondait Benoîte, *j'ai maintenant tout ce qu'il me faut.* Parole profonde qui révèle les lumières surnaturelles dont cette humble fille des champs était favorisée; parole lumineuse elle-même pour nous faire apprécier et rechercher les trésors infinis que notre bon Sauveur met si libéralement à notre disposition dans l'adorable Eucharistie.

D'un désintéressement absolu pour elle-même, rien ne lui paraît trop riche pour le grand Dieu qui a daigné fixer sa demeure au milieu des hommes. Ainsi, elle aurait voulu rester la dernière sur cette terre pour accumuler dans sa chapelle tous les diamants des couronnes,

toutes les richesses de l'univers. Quelle ne doit pas être présentement sa joie en contemplant du haut du ciel la splendide basilique élevée à Lourdes en l'honneur de Jésus eucharistique et de sa très sainte Mère; mais surtout ses louanges faisant écho à celles qui, de ce lieu béni, s'élèvent jusqu'au trône de l'Agneau divin, particulièrement en ces jours de Congrès eucharistique! Ces grandes et émouvantes manifestations de la piété chrétienne qui vont à Jésus par Marie, lui rappellent sans doute ces processions d'anges présidées par la très sainte Vierge qu'elle suivait, elle aussi, un cierge à la main, dans l'église du Laus, tandis que les voûtes du sanctuaire retentissaient de ces paroles : *Béni soit le Père éternel qui a choisi ce lieu pour la conversion des pécheurs!*

Ah! Messieurs, convertir les pécheurs, ramener les brebis égarées dans le bercail du divin Pasteur, les arracher à la servitude des passions, et leur faire trouver dans la participation au banquet eucharistique comme un avant-goût du bonheur du ciel : voilà la raison de tous les mystères chrétiens, de l'Incarnation, du Calvaire, de toutes les manifestations de la très sainte Vierge dans tous les siècles. Voilà la mission de toutes les âmes privilégiées par Dieu de grâces extraordinaires; et pour la mieux remplir, les Apôtres, les missionnaires, ces instruments de la miséricorde divine auprès des pécheurs, c'est au pied des autels qu'ils sont venus et qu'ils doivent venir puiser les grâces dont ils ont besoin pour remplir leur sublime vocation. Voilà pourquoi Benoîte, proclamée la *sainte Bergère,* pouvait être appelée également l'*Ange du tabernacle,* un séraphin par les ardeurs de son amour, un véritable apôtre par son dévouement.

III. — Sainteté de Benoîte.

C'est une vérité d'expérience autant qu'elle est fondée sur la foi, que la conversion d'une âme ne se perfec-

tionne, ne s'achève et ne se maintient que par la participation fréquente à la nourriture supersubstantielle de l'Eucharistie. Benoîte le savait. Elle savait aussi que si le temple matériel où le Dieu du ciel daigne habiter doit être autant que possible en rapport avec la grandeur de cet Hôte divin, *la sainteté est l'ornement essentiel* du temple spirituel de nos âmes où Jésus-Hostie veut bien descendre.

D'une délicatesse de conscience presque scrupuleuse, elle évitait jusqu'aux plus légères fautes. Elle se croyait toujours indigne de recevoir celui qui est la sainteté même, et plusieurs fois elle dut être encouragée par la sainte Vierge et par son bon ange à faire la sainte communion. Si elle ne redoutait rien tant pour elle-même qu'une profanation du Très Saint Sacrement, sa grande sollicitude était aussi de prévenir le sacrilège chez les autres. On peut dire qu'elle était une sentinelle vigilante pour écarter de la Table sainte ceux qui osaient s'en approcher sans les dispositions requises. Ayant reçu le privilège de lire dans les consciences, elle s'en servait pour aider les pèlerins à préparer leur confession. Elle avertissait charitablement ceux qui, ne discernant pas assez le *don de Dieu,* allaient, insouciants, manger et boire leur condamnation. Quand elle n'avait pu le faire plus tôt, elle les arrêtait au passage avec tous les ménagements possibles, disant à celui-ci : *Vous ne pouvez communier, parce que vous n'avez pas la contrition de vos fautes ;* à cet autre : *Parce que vous n'avez pas déclaré tel péché.*

IV. — Esprit de sacrifice de Benoîte.

La divine Eucharistie n'est pas seulement la présence réelle et permanente de Jésus-Christ dans nos tabernacles, elle n'a pas été instituée non plus uniquement pour être la nourriture de nos âmes, elle est encore le

grand, le sublime sacrifice du Calvaire renouvelé sur nos autels à travers les siècles pour en perpétuer la mémoire, nous en appliquer les fruits et nous apprendre par le plus éloquent de tous les exemples la nécessité de la mortification et de la pénitence. Cette doctrine, tombée des lèvres de la très sainte Vierge dans le cœur de sa chère fille Benoîte, y excita une dévotion particulière au saint sacrifice de la Messe. Elle y assistait aussi souvent qu'elle le pouvait, condamnant ainsi l'indifférence de tant de chrétiens qui trouvent des heures, même des journées pour leurs plaisirs quelquefois coupables, et qui sont indifférents à l'égard de cette source intarissable de sainteté, de consolations et de force qui jaillit de l'autel pendant le saint Sacrifice.

Je ne résiste pas, Messieurs, au plaisir de vous faire part de la réponse de cette humble fille des champs à la question que lui fit un solitaire qui habitait loin de l'église, s'il ne vaudrait pas mieux prier Dieu dans sa cellule que d'aller à la messe : « Non, répond-elle, car « le sacrifice de la Messe est d'un prix infini ; il n'est « qu'un, et commun au prêtre qui l'offre et aux fidèles « qui y assistent. Ceux qui ne reçoivent pas le Corps du « Seigneur réellement, doivent le recevoir spirituellement « comme faisaient les Pères du désert. D'ailleurs, mon « bon Frère, il y a une raison qui me saute aux yeux : « Ne sortez-vous pas de votre cellule pour chercher votre « vie ? Ne courez-vous pas d'ici et de là, au risque de « vous dissiper et de perdre le recueillement intérieur ? « Réfléchissez sur les soumissions et même les bassesses « qu'il faut faire dans le monde à ceux qui vous font du « bien ; le bon Dieu n'y est-il pas offensé ? Je vous « demande pardon, mon Frère, de la liberté que j'ai « prise de vous parler de ces choses que vous savez « mieux que moi. Mais il me semble que si pour cette « misérable vie, qui n'est que passagère, nous prenons « tant de soins pour la conserver, nous ne devons pas « faire moins pour la vie spirituelle, et, par conséquent,

« aller à la messe non seulement *les jours d'obligation,* « mais les autres. »

Lorsque Notre-Seigneur envoya Ananie vers Saul qui, terrassé sur le chemin de Damas, fut plus tard saint Paul, il lui dit : Je l'ai choisi pour prêcher mon nom aux Gentils, et je lui ai fait connaître *tout ce qu'il aura à souffrir pour moi.*

L'apostolat chrétien, de quelque manière qu'il s'exerce, n'est fécond qu'à la condition de ressembler à celui du divin Maître. Il faut souffrir beaucoup si l'on veut coopérer efficacement à la conversion des âmes. Mais où puiser cette générosité dans le sacrifice, cette abnégation et ce don de tout soi-même pour la gloire de Dieu et le salut des pécheurs ? Vous le savez, Messieurs, c'est à l'autel. L'adorable Victime qui, par nos mains, y est offerte chaque jour, nous enseigne cette grande loi établie et pratiquée par Dieu lui-même. Benoîte, honorée de la grande mission de travailler à la conversion des pécheurs, se pénétrait en assistant à la sainte Messe de l'obligation de souffrir et de s'immoler avec la Victime eucharistique. Le détail des mortifications qu'elle s'imposa est effrayant. Chaque jour elle se martyrisait par de nouvelles tortures, à tel point que son bon ange, par commisération, lui retirait ses instruments de pénitence. Elle s'en plaignait à sa bonne Mère; la sainte Vierge les lui faisait rendre, approuvant ainsi ces mortifications volontaires si utiles pour soi et pour les autres. Mais Benoîte ne fut satisfaite sous ce rapport que lorsqu'elle eut obtenu de Notre-Seigneur lui-même d'éprouver des douleurs semblables à celles de sa Passion. Alors Jésus lui apparut sur une croix qui existe encore, tel qu'il était au moment de sa mort sur le Calvaire ; Benoîte, ainsi que saint Paul, sainte Claire, saint François d'Assise, fut honorée des sacrés stigmates ; et, pendant quinze ans, elle éprouva chaque semaine, le vendredi, une sorte de crucifiement, heureuse de ressembler ainsi au Dieu de l'Eucharistie constamment immolé pour

nous. Cet héroïsme, cet amour passionné de l'expiation n'est accordé qu'à des âmes privilégiées; mais, tous nous avons notre croix à porter, et c'est en contemplant Jésus sur l'autel renouvelant sans cesse le sacrifice qui a sauvé le monde, c'est en approchant nos lèvres tremblantes et respectueuses de ses plaies toujours ouvertes, que nous comprendrons le devoir de la pénitence, et que nous puiserons la soumission à la volonté divine, quelque lourd que soit le fardeau à porter.

En vous remerciant encore, Eminence, Messeigneurs, Mesdames et Messieurs, de votre bienveillante attention, permettez-moi d'exprimer un double vœu :

1° Que l'exemple de la Vénérable Sœur Benoîte et surtout ses prières, excitent notre dévotion envers le Très Saint Sacrement de l'autel;

2° Si la béatification de la Vénérable Jeanne d'Arc a été présentée au Congrès comme l'aurore d'une sorte de résurrection pour notre chère patrie, une patronne de plus auprès de Dieu n'étant pas de trop dans les circonstances angoissantes que nous traversons, que la béatification de notre Vénérable Bergère réalise bientôt nos espérances et accroisse la gloire du sanctuaire de Notre-Dame du Laus.

43

LE P. CHEVRIER

ET L'ŒUVRE DES CONGRÈS EUCHARISTIQUES

Discours prononcé par le P. VAUDON, de la Congrégation du Sacré-Cœur, Supérieur des Missionnaires de Bourges [1].

EMINENCE,
MESSEIGNEURS,
MESDAMES,
MESSIEURS,

Un enfant du peuple, de ce bon peuple lyonnais connu dans le monde entier pour sa foi expansive et conquérante, l'un de ces doux innocents dont le Christ Jésus disait : « Leurs anges voient la face du Père qui est aux cieux », croyait, en sa candeur naïve, qu'au moment de la consécration, Notre-Seigneur descendait sur l'autel visiblement, mais que le prêtre seul avait le droit de le regarder, cependant que, par respect et sans doute aussi pour n'être pas éblouis par la vision splendide, les fidèles devaient s'incliner profondément.

Or, un jour, dans l'église Saint-François de Sales, poussé par une force intérieure où se mêlaient, je pense, la curiosité du premier âge, la foi grandissante du baptisé et déja l'audace de l'amour, l'enfant lève la tête un peu... Il regarde. Il voit. Il voit, sans surprise, au-dessus du calice, un globe qui jetait des rayons.

[1] Pour la première partie de ce discours nous avons consulté les *Articles* autographiés du postulateur de la cause de béatification et de canonisation du Serviteur de Dieu, Antoine Chevrier ; sa *Vie* par M. Villefranche ; des *notes manuscrites*, que nous devons à l'obligeance aimable des prêtres du Prado ; pour la seconde partie d'autres *notes*, également *inédites* et singulièrement précieuses, recueillies pour ainsi parler des lèvres mêmes du Père par une de ses filles spirituelles.

C'était en 1835. Cet enfant avait environ neuf ans. Il s'appelait Antoine Chevrier [1].

Dès lors l'Eucharistie fut sa joie, j'allais dire sa proie, son festin de tous les jours, sa vie.

Enfant de chœur, il arrivait à Saint-François avant l'ouverture des portes; il attendait là, priant, « le réveil du bon Dieu [2]. »

Devenu prêtre, il fit dans cette Eglise catholique dont l'Eucharistie n'est pas seulement le foyer, mais le soleil, de très grandes choses.

Il n'entre pas dans mon plan, Messieurs, de vous les raconter en détail, mais je dois au moins les esquisser, afin que vous sachiez quel est cet homme dont le regard juste et pénétrant paraît avoir entrevu, avant leur conception et leur naissance, vos œuvres eucharistiques présentes et d'autres, plus admirables encore peut-être, qu'avec la grâce de Dieu et la protection du Saint, vous entreprendrez, Messieurs du Comité permanent, et réaliserez.

I

Le prêtre, disait l'abbé Chevrier, doit être, à l'exemple du Sauveur, « un homme dépouillé, crucifié, mangé. » De cette idée, si profondément sacerdotale, il fut toute sa vie hanté et véritablement possédé.

Vicaire à Saint-André de la Guillotière [3], une région de miséreux, une *cité dolente,* je le vois dans les taudis remuant des paillasses, préparant des tisanes, glanant tout de suite les âmes, en attendant qu'il les moissonne. Durant deux mois, il soigne un jeune homme atteint de la petite vérole et, pour dompter en soi les terreurs instinctives et les naturelles répugnances, à chaque visite il le baise, sur les deux joues, longuement.

[1] Antoine Chevrier naquit à Lyon le 16 avril 1826.

[2] Cf. la *Vie* illustrée du P. Chevrier, brochure de propagande, très bien faite. Abbeville, Paillart, sans date.

[3] L'abbé Chevrier fut ordonné prêtre le 25 mai 1850.

Prodigue, — sa mère n'eût pas hésité à dire inconsidéré, — il donnait tout. Il lui arriva de n'avoir pas de souliers pour célébrer la messe.

Aux inondations de 1856, quand les fleuves débordés eurent envahi les quartiers de la Guillotière et des Brotteaux, il saute dans une barque avec deux hommes, rame avec eux, va droit à l'église pour sauver le Saint Sacrement. Lorsque, en lieu sûr, il a déposé le ciboire, l'abbé remonte en barque, portant, au bout d'une perche, du pain aux pauvres affamés, prisonniers des flots, puis, pour atteindre certaines habitations situées dans les cours intérieures, il grimpe sur les toits, entre par les fenêtres, quand il y en a, ou par les lucarnes. Deux jours durant et deux nuits, il opère, au péril de sa vie, de merveilleux sauvetages. Rentré dans l'ombre, l'héroïque sauveteur fait décorer... son curé [1].

En cette même année 1856, au jour de Noël, le divin Pauvre de l'étable, Jésus, intérieurement se révèle à son serviteur dans l'austère beauté de ses humiliations et de son dénûment.

L'abbé Chevrier a compris qu'il était loin de l'idéal entrevu et il s'enrôle dans la milice du plus « désespéré amateur de la pauvreté » qui fut jamais, François d'Assise.

D'être tertiaire, c'est un premier pas dans le chemin du dépouillement ; mais rien qu'un pas. Or, il veut marcher ; il veut courir comme il n'y a, dit la Bible, que les géants qui courent. Ce dépouillement, il le veut radical et total.

Oui, Messieurs, l'abbé Chevrier a cette vocation, mais non pas dans un ordre religieux, mais en plein ministère des âmes.

J'ai dit ministère des âmes, et non ministère paroissial.

L'abbé quitte en effet Saint-André [2] pour la cité de

[1] Il ne put cependant se soustraire aux félicitations que l'Empereur lui fit adresser.

[2] Après un ministère de sept années.

l'Enfant-Jésus, une maison de refuge où l'on entassa, après les inondations, les pauvres vieillards ramassés, çà et là, comme des épaves. De cet asile il devint le directeur spirituel.

Là, il vendit ses derniers meubles. Il donna son linge. Il donna son manteau qui fut bientôt populaire comme le manteau de saint Martin [1]. Il donna sa montre. Il donna tout. Surtout il se donna lui-même.

Quand il n'était point dehors à rabattre son gibier de misère, savez-vous ce qu'il faisait, Messieurs ? Dans une cellule mal close où la neige tourbillonnait avec le vent, où le vent faisait rage avec la pluie, il priait ; il jeûnait ; il grelottait : littéralement il gelait, et toussait, et se macérait.

Il vécut dans cette pauvreté, dans cette humilité, ces pénitences, durant quatre années, faisant de plus en plus l'apprentissage de la charité, et se préparant à une autre œuvre, celle qui a popularisé dans tout le Lyonnais, et bien au delà, son nom — le nom du P. Chevrier — celle qui l'a fait pour ainsi dire entrer vivant dans l'immortalité : la *Providence du Prado,* en attendant qu'elle le fasse monter sur nos autels, à côté de saint Vincent de Paul et de don Bosco.

Son idée à lui, obsédante et passionnante, ce n'était pas l'œuvre des vieillards, mais des enfants : le baptême des enfants, le catéchisme des enfants, la première communion des enfants, l'amélioration de la société par les enfants.

[1] Des personnes charitables, le voyant vêtu misérablement, lui avaient en quelque sorte imposé ce manteau. Bientôt il devint célèbre dans le monde des pauvres gens. Un malheureux venait-il demander l'aumône à M. Chevrier, si l'abbé n'avait pas d'argent, ce qui n'était point rare, il donnait son manteau. Le pauvre l'engageait au mont-de-piété, touchait de douze à quinze francs et apportait la reconnaissance à l'aumônier. Une bonne âme le rachetait et le rendait à son propriétaire. Lorsque le manteau était en circulation, l'abbé donnait sa montre, laquelle, à son tour, prenait le chemin du mont-de-piété.

Oh ! qu'il a souffert dans cette œuvre ! Paroles amères, critiques mordantes, calomnies odieuses, conseils entravants et décourageants, rien ne lui manqua... Ce fut parfois l'agonie et la flagellation et le couronnement d'épines, le crucifiement et le coup de lance au cœur. Il avait dit : « Le prêtre est un homme immolé. »

Donc, pour son œuvre du Prado, il a loué... une salle de danse, rendez-vous habituel de tous les irréguliers de la grande ville. Dès l'abord il y installe le maître de la maison, le Dieu des petits enfants : *Dominus custodiens parvulos*. Les enfants ne tardent pas à venir. Le premier qu'il rencontre, hâve, déguenillé, est une espèce d'idiot. Le P. Chevrier le trouva fouillant les balayures et dévorant des écorces de melon. Après lui il en vint d'autres. En voici dix. En voici vingt, trente, soixante. Tout en leur coupant des tranches de pain, il leur apprenait à faire le signe de la croix.

Chose admirable, Messieurs ! cette œuvre des pauvres fut premièrement soutenue par les pauvres. « Dans nos besoins, racontait le Père, nous avons trouvé de généreux désintéressements. Une bonne ouvrière nous a envoyé son peigne en argent. Une autre ouvrière nous a donné ses couverts, aussi en argent. Une pauvre journalière s'est dépouillée de tout ce qu'elle avait et nous a donné, en plusieurs fois, 600 francs : toute sa fortune. Une ouvrière en soie faisait chaque soir un demi-mètre d'ouvrage de plus pour nous. Une pauvre femme fait de temps en temps 18 kilomètres pour apporter sa faible mais généreuse offrande de trois à quatre francs... »

Voilà les pauvres, Messieurs !

De bons riches aussi se rencontrèrent dans la fondation du Prado. Un jour le Père devait mille francs et ne savait comment les payer. Au soir de sa journée, harassé, n'en pouvant plus, se traînant à peine, il regagne sa cellule, tombe sur sa chaise de paille en disant : « Mon Dieu, voilà une journée qui vaut bien mille francs ! » Le lendemain il en recevait trois mille, comme il en avait

reçu neuf la veille du jour où il devait justement verser cette somme sur le prix d'acquisition du Prado.

Lui-même se faisait mendiant. J'ai entendu raconter à Mgr l'Archevêque de Bourges que, souventes fois, particulièrement le vendredi, il avait vu le P. Chevrier à la porte de l'église de la Charité, à genoux, une aumônière à la main. Ce fut dur dans les commencements. Deux fois le pauvre Père essaya de tendre la main ; deux fois il manqua de courage. Il le faut pourtant, car les enfants ont faim. L'émotion fut si violente que, rentré chez lui, il tomba malade gravement [1].

Il aurait voulu, ce prêtre au grand cœur, recevoir au Prado tous les vagabonds de la rue. Faute de ressources et vu l'affluence des demandes, il choisissait. Mais il avait une façon à lui de choisir. Quand on lui demandait les conditions d'entrer au Prado, il répondait : « Il y en a trois : Ne rien avoir, ne rien savoir, ne rien valoir. » A ses collaborateurs il dira plus tard : « Si les ressources venaient à manquer, il faudrait garder les plus mauvais, parce qu'ils ont plus besoin de notre œuvre que les autres. »

Que de bien il faisait à ces enfants ! Oh ! les premières communions du Prado ! Que n'ai-je le temps de vous les raconter ! Quelles transformations par l'Eucharistie !

Mgr Geay, évêque de Laval, rapportait du haut de la chaire, quand il était curé à Lyon, le trait suivant qui fait toucher du doigt, comme on dit, l'influence profonde du P. Chevrier sur ces jeunes âmes : « J'étais au chevet d'un malade qui refusait tout secours religieux. Pour l'attendrir, je lui parlai de sa mère. A ce mot, il eut un sourire plein d'amertume : « Ma mère? Elle ne s'est jamais occupée de moi. — Vous m'étonnez, lui dis-je, car vous ne paraissez point ignorant des hautes questions de Dieu et de l'âme. — Ah ! c'est que j'ai fait ma

[1] Outre ses propres répugnances, le Père dut subir les moqueries des passants, les insultes de plus d'un, et même les tracasseries des agents de police : plusieurs fois le saint mendiant fut conduit au poste.

première communion! » Et il se prit à pleurer. — Et vous l'avez bien faite, à ce que je vois. — C'est un saint qui me l'a fait faire! Je l'ai faite au Prado, chez le P. Chevrier. » Ses larmes redoublèrent. Il était revenu à Dieu. »

Cependant l'œuvre des premières communions n'est pas toute l'œuvre du P. Chevrier. Ce saint rêvait de fonder une œuvre de prêtres pauvres qui catéchiseraient les pauvres. Elle existe, Messieurs, cette œuvre bénie. Elle compte environ quatre-vingts membres dont deux évêques missionnaires. Il n'y aura pas, croyons-nous, d'exagération à assurer que la formation qu'il donnait à ses futurs prêtres était eucharistique. Les notes que j'ai entre les mains, et qui seront publiées un jour, le prouvent surabondamment. « Notre-Seigneur, disait-il, c'est le pain de vie qui donne la vie. Nous-mêmes devenons du bon pain. Le prêtre est un homme mangé. »

Ce prêtre à l'âme apostolique aurait voulu évangéliser, non pas seulement dans les églises, mais dans les ateliers, mais sur les places publiques, mais partout... Partout il eût voulu se donner, par la parole et par l'action, aux pauvres, aux petits, aux ignorants, aux souffrants, aux abandonnés, aux dégradés, dans une immense profusion de tout lui-même... Et il est mort! Il est mort avant le temps. Il est mort à la tâche. Il est mort dans son cher Prado, le 2 octobre 1879, après avoir jeté trois fois ce cri d'extase : « Le ciel! le ciel! le ciel! »

II

Eh bien, Messieurs, ce prêtre, si humble et si grand, si puissant en doctrine et en œuvres, il s'est occupé des congrès eucharistiques avant même qu'ils existassent. Il en a eu comme l'intuition profonde. Oserai-je dire qu'il les a vus dans une sorte de pénombre, sinon de lumière prophétique?

Le 17 janvier 1872, une âme de bonne volonté qui cherchait sa voie, l'aborde. Elle lui raconte les essais infructueux qu'elle a faits de la vie religieuse, ses déceptions, ses tribulations intérieures, sa vie sans but et, en apparence, stérile, surtout son désir ardent de servir l'Eucharistie.

Le Père l'entend et lui dit à brûle-pourpoint : « Vous ne savez pas l'*a b c* de la sainteté. Faites-vous mendiante. Demandez à la première pauvresse que vous rencontrerez ses vêtements, et donnez-lui les vôtres. Sous ces haillons vous commencerez à servir Notre-Seigneur... Quand vous aurez fait cela, quand vous vous sentirez de force à marcher dans cette voie, revenez me trouver et je m'occuperai de vous. »

La pensée de mendier n'effraya pas outre mesure la pauvre âme. Au fond, qu'est-ce que cette humiliation au prix de cette grâce : devenir la servante du Très Saint Sacrement! Mais, se revêtir de haillons rencontrés au hasard des rues, de haillons couverts de vermine peut-être! Rien que l'idée lui soulève le cœur. Que voulez-vous, Mesdames! tout le monde n'a pas la vocation de Benoît Labre.

Sacrifice entier! lui répond le Père. Il vous faut aller jusque-là.

Durant six mois, il y eut, dans cette âme habituellement sereine, de rudes combats, troubles profonds et fières révoltes.

Quand elle revoyait le Père, invariablement il dressait devant elle le point d'interrogation terrible : « Etes-vous décidée? Vous n'êtes qu'une mendiante, la mendiante du Saint Sacrement. C'est votre vocation de courir les grands chemins. »

A ces paroles énigmatiques, elle ne comprenait rien. Ce qu'elle voulait, c'était l'indication d'une solitude claustrale, d'une maison religieuse où elle persévérerait. dans la paix et dans l'amour de l'Eucharistie. Et voilà que le P. Chevrier l'invite à courir les grands chemins!

Enfin, un jour, sous la pression de la grâce, elle s'abîme en quelque sorte, par amour pour le Saint Sacrement, dans l'idée repoussante d'emprunter des haillons et héroïquement elle s'y résigne. « Mon Père, dit-elle, je suis prête au sacrifice. » Alors le P. Chevrier avec un bon et fin sourire : « Sotte, vous prenez donc tout au sérieux ! Allez, mendiante du Saint Sacrement. » Et il se chargea de la conduite de cette âme.

Maintenant, Messieurs, nous-mêmes écoutons le Père :

« Cachez-vous. Adorez le Saint Sacrement en silence. Soyez le cierge qui brûle et se consume à ses pieds. Ne vous troublez de quoi que ce soit. C'est Dieu qui mène tout. Il sait où il vous conduit. Les choses tourneront à bien. Dieu saura vous envoyer des âmes qui pensent comme vous. »

La pénitente du P. Chevrier entendait ces paroles, n'y comprenait rien, et cependant les notait dans son journal d'âme. Elle pensait sans doute qu'un jour ou l'autre ces mots mystérieux s'ouvriraient et, comme des étoiles, jetteraient des flammes.

Un peu plus tard, le Père l'accueille ainsi :

« Ah ! voilà la mendiante ! Elle n'a donc plus de pain ? Quand vous serez convaincue de votre impuissance, de votre misère, quand vous resterez là, comme un chien mort, Dieu fera son œuvre. Dieu saura bien vous envoyer du monde. Il en viendra assez. Ne faites rien par vous-même. Tout ce que vous ferez, sera défait. Tout ce que vous fonderez, fondra. Dieu veut faire son œuvre par vous, mais sans vous. Laissez Dieu diriger tout par les événements. Vous le retardez par votre action propre. Soyez le député du bon Dieu. »

L'année suivante, 1873 :

« Soyez une lumière. Aussitôt qu'on verra une lueur sortir de vous, tout se groupera autour de vous. Vous aurez des frères. Vous aurez des sœurs. Attirez par la force de votre prière... Soyez le pain de Notre-Seigneur. Nous, prêtres, nous sommes le pain de Jésus-Christ par

la parole, par l'action, par le saint ministère. Vous, soyez son pain par l'adoration, par l'amour... »

Les épreuves ne manquaient point, paraît-il, à l'âme que le Père façonnait de la sorte, énergiquement et suavement, et ainsi préparait à sa mission :

« Vous en verrez bien d'autres, lui disait-il. Laissez-vous cribler, faucher, vanner... Vous n'êtes encore qu'au moulin. » Comme s'il voulait insinuer le reste : « Vous serez pétrie; vous serez broyée; vous serez passée au feu ; mangée. »

Le 27 mai de cette même année 1873 :

« Les œuvres ne se font pas avec les prévisions humaines ni par l'argent et nos combinaisons et nos calculs... Dieu prend une âme, il la tourne, il la retourne, la façonne, la jette, la reprend, la place ici, puis là... Et il en choisit une autre, puis une autre... Il les groupe, et, en son temps, il fait éclore ses grâces. »

« En son temps ! »

En ce temps-là, c'était le temps de Dieu, Messieurs. En ce temps-là, au mois de juin, le 29, date historique, deux cents députés français, dans la chapelle de la Visitation à Paray-le-Monial, prosternés devant le Très Saint Sacrement, consacraient leurs personnes, le Parlement et la France au Cœur de Jésus-Christ.

De ce grand acte il y eut une répercussion profonde, une résonnance harmonieuse dans l'âme que dirigeait le prêtre lyonnais. Elle comprit les paroles du Père et les desseins de Dieu sur elle. Elle en eut, disait-elle plus tard, comme la vision. Dieu lui demandait de se vouer au salut social — par l'Eucharistie. Où ? Comment ? Dans quel milieu ? Dans quelle mesure ? Elle n'en savait rien. Ce qu'elle savait, c'est qu'elle était prête à tous les sacrifices, à toutes les marches, à toutes les démarches, à toutes les contre marches. Le P. Chevrier lui avait dit : « Votre vocation est de marcher. »

Il lui avait dit encore : « Vous soufflerez quelques idées, d'autres compléteront. »

Une autre fois : « Vous sèmerez cinq ou six ans. »

Or, ceci était dit au mois d'août 1874. Sept ans après, Messieurs, c'était à Lille le premier congrès eucharistique et la traînée lumineuse et brûlante de tous les autres : Avignon, Liège, Fribourg, Toulouse, Paris, Anvers, Jérusalem, — Jérusalem dont vous étiez le bras, Eminence ! Jérusalem dont vous étiez le cœur ! — puis Reims, puis Paray-le-Monial, Bruxelles et Lourdes !...

Elle avait marché à travers la France, à travers la Belgique, à travers la Hollande, — et même un peu guerroyé, la Jeanne d'Arc de l'Eucharistie. Elle avait frappé à bien des portes, la mendiante du Saint Sacrement. Une lueur était sortie d'elle. Des âmes s'étaient groupées autour de son âme. Le salut social par l'Eucharistie était commencé...

Je dis : était commencé. Il y a, en effet, dans notre ciel, comme des clartés d'aurore, je ne sais quel crépuscule charmant du salut social; mais, seulement un crépuscule... Quelque chose de plus grand, semble-t-il, se prépare. Ecoutez le P. Chevrier. Les saints ont la vue juste et ils voient l'avenir, par leur sainteté ils le préparent.

« Cette œuvre, disait-il un jour à sa pénitente, sans lui laisser entrevoir de quelle œuvre il parlait, est très difficile. C'est peut-être la plus difficile qui se soit jamais vue... Vous serez en contact avec tout le monde, obligée de concilier tant de choses en apparence inconciliables... Pour l'instant, ne sortez pas de votre solitude, nourrissez-vous de plus en plus du Très Saint Sacrement. Sainte Julienne du Mont-Cornillon, qui a tant contribué à établir la Fête-Dieu, a attendu bien plus longtemps que vous... Voyez aussi Marguerite-Marie. Voilà deux cents ans qu'elle a commencé sa mission, dans l'obscurité et dans l'épreuve. Aujourd'hui quelle gloire pour le Sacré-Cœur !... Dans deux cents ans peut-être le Saint Sacrement sera exposé partout. Vous y travaillerez, mais vous ne verrez pas le fruit de vos travaux. L'éternité est proche pour vous. »

Puis, fidèle à sa méthode de replonger l'âme dans ses impuissances au moment où il l'exaltait pour l'action, le Père ajoute : « Laissez-vous ballotter par Notre-Seigneur d'ici de là. Pourquoi vouloir pénétrer ses voies providentielles? Vous seriez allée tout droit en Paradis si vous eussiez été une pauvre fille des champs, tandis que vous voulez imposer vos idées, retourner le monde avec le Saint Sacrement adoré comme vous l'entendez ! »

Eh bien oui, Messieurs, il s'agit de *retourner* le monde. Le monde est tombé à terre, à bas, bien bas, et en quelque sorte sur le flanc et incapable de se relever, incapable même de se retourner. Infailliblement il périrait dans son impuissance et son déshonneur... Mais le bon Samaritain passera avec son sang, avec son cœur, avec son âme, avec toutes ses richesses de Dieu, comme il passe à Lourdes, au milieu de nos malades, le très bon, le très doux, le compatissant Sauveur. Et, tout de même que, sur le passage de l'hostie, les paralytiques se lèvent comme aux journées de l'Evangile, est-ce que vous ne voyez pas le monde se soulevant de son grabat de misère, le monde encouragé par le sourire de la Vierge, le monde enfin désabusé, purifié dans ses pleurs, régénéré dans le précieux sang, guéri ? Est-ce que vous ne l'entendez pas acclamant le Christ eucharistique, exposé partout sur nos autels, et, partout, irradiant, comme un soleil central, les feux embrasés de son Sacré-Cœur ?

Vous avez fait de grandes choses, Messieurs : vous en ferez de plus grandes encore. Vos congrès eucharistiques ne sont qu'une préparation, une sorte d'acheminement vers on ne sait quel triomphal avenir. De ce siècle dix-neuvième, chrysalide qui se déchire douloureusement pour briser son enveloppe, le vingtième va sortir, siècle du Cœur de Jésus, battant d'amour dans l'Eucharistie, et, si j'en crois toutes les rumeurs qui courent, il sera grand parmi les plus grands. Aux démolitions antichré-

tiennes succéderont les restaurations magnifiques. Vous savez ce qu'écrivait de Rome, à l'ouverture du concile du Vatican, Louis Veuillot, tête de génie, non moins grand cœur, demi-prophète : « Par delà les longues fumées du combat et de l'écroulement, on entrevoit une construction gigantesque et inouïe. Œuvre de l'Eglise qui répondra par des créations plus belles au génie infernal de la destruction. On entrevoit l'organisation chrétienne et catholique de la démocratie. Sur les débris des empires infidèles, on voit renaître plus nombreuses des nations égales entre elles, libres, formant une confédération universelle dans l'unité de la foi, sous la présidence du Pontife romain, également protégé et protecteur de tout le monde; un peuple saint comme il y eut un saint empire. Et cette démocratie, baptisée et sacrée (par le Pape), sera ce que les monarchies n'ont pas su ou n'ont pas voulu faire; elle abolira partout les idoles; elle fera régner universellement le Christ... *Et fiet unum ovile et unus pastor.* »

Voilà, Messieurs, l'horizon qui s'entr'ouvre aux regards perçants du grand écrivain catholique et du saint prêtre de Lyon... Acceptons-en l'augure, ne fût-ce que pour raviver nos espérances et retremper notre courage.

Qui donc, — pour ne parler plus que de notre pays, — qui donc, en pleine invasion étrangère, en pleine guerre civile, dans le feu et dans le sang, qui donc, alors que la tête de la France était broyée sous la botte du uhlan, alors que son flanc saignait de l'effroyable amputation de deux provinces, qui donc, le vainqueur ayant emporté nos milliards, qui donc aurait osé prophétiser ceci : La France humiliée, désorganisée, appauvrie, — la pauvre France, — va se saigner elle-même aux quatre membres et l'on verra des flots d'or, avec des flots de larmes, sang du cœur, roulant vers la colline de Montmartre leurs ondes expiatrices?

Et pourtant, Messieurs, le rêve s'est réalisé splendidement.

Que se passera-t-il un jour sur le mont sacré? Le roi Jésus, trônant dans les obscurités radieuses de son Eucharistie, y recevra peut-être l'hommage de tous les chrétiens, ses vassaux : non plus seulement, Messieurs, l'hommage individuel, mais l'hommage collectif, l'hommage social, l'hommage international...

Oui, elles graviront les pentes de la sainte montagne, en chantant le cantique des ascensions; oui, au pied de l'ostensoir où rayonne le Cœur de Jésus-Christ, Roi de la nature, Prêtre de la grâce, Dieu de la gloire, elles se prosterneront, les corporations baptisées : famille par famille, et le travail des champs et l'industrie et le commerce, la magistrature et l'armée, le sacerdoce, toutes les cités, toutes les patries!

Ne serait-ce pas là, Messieurs, la grande œuvre eucharistique entrevue en des splendeurs d'apothéose par cet humble, par ce pauvre : le P. Chevrier, et dont il disait à la confidente de ses secrets, à la dépositaire de ses pensées : Elle est la plus difficile des œuvres; mais c'est Dieu qui mène tout; laissez-le faire?

A cette grande œuvre, Messieurs, « la plus difficile qui se soit jamais vue », à la répandre partout, à partout répandre cette reconnaissance de la royauté universelle de Notre-Seigneur Jésus-Christ, à propager partout, et non pas seulement à Montmartre et dans les grandes villes, mais jusque dans nos plus petits villages cette adoration sociale, — sous la conduite de nos chefs tendrement aimés et filialement obéis, le Pape et les évêques, nous y mettrons, n'est-ce pas, Messieurs, toutes les clartés de notre foi, toutes les intrépidités de nos espérances et les belles flammes de nos cœurs étroitements unis au Cœur eucharistique de Jésus, roi immortel des siècles.

44

LE PÈRE EYMARD

FONDATEUR DE LA CONGRÉGATION DU TRÈS SAINT SACREMENT ET DE LA SOCIÉTÉ DES SERVANTES DU SAINT SACREMENT

Rapport du R. P. TESNIÈRE, de la Congrégation du Très Saint Sacrement.

Les Saints et les personnages de réputation sainte qui se sont distingués par un zèle extraordinaire pour le Saint Sacrement ou qui ont reçu de lui des faveurs marquées, occupent toujours une place dans le programme des Congrès eucharistiques. Les Saints ne sont-ils pas une démonstration de la Présence réelle du Christ qui, les nourrissant de sa chair, reproduit en eux ses vertus et, foyer caché de leur vie, rayonne dans leurs œuvres ?

Mais dans ce Congrès tenu en présence de l'Immaculée une place d'honneur devait être faite à un homme de Dieu qui n'a vécu que de l'Eucharistie et pour son unique service, et à qui Marie elle-même, après l'y avoir préparé pendant des années, dicta en termes formels sa mission de fondateur de la première famille religieuse d'hommes exclusivement voués à l'adoration et à l'apostolat de l'Eucharistie : j'ai nommé le P. Pierre-Julien Eymard, mort en odeur de sainteté en 1868.

La parole ayant été donnée au P. Tesnière dans la dernière des assemblées générales, il demanda au Congrès d'appuyer de son suffrage l'introduction en cour de Rome de la cause de canonisation du vénéré Père, en faveur de laquelle des démarches ont déjà été commencées, et d'en hâter l'heureuse issue par ses prières soutenues.

« Ce serait là, disait l'orateur avec l'ardente conviction de la piété filiale, une œuvre vraiment eucharistique ; car s'il est une vie que l'Eucharistie ait inspirée, pénétrée de sa vertu, conduite à de grandes œuvres et sanctifiée tout entière, c'est assurément celle du P. Eymard ! »

Et il montrait à larges traits, dans son héros, le Saint, le Fondateur, l'Apôtre, uniquement formés par l'Eucharistie et voués à l'unique service de l'Eucharistie.

« Le Saint, que dès sa petite enfance, à l'âge de trois ans, le Sauveur attirait vers son Sacrement comme une mère attire son enfant sur son cœur, pour le former, le remplir de connaissance, de piété, d'amour pour lui. On le surprenait en effet monté sur un escabeau fixé au chevet du maître-autel de l'église paroissiale, passant des heures entières l'oreille collée contre la paroi du Tabernacle ; et quand on lui demandait ce qu'il faisait là, il répondait de sa voix enfantine : « Je l'écoute ! » et pourquoi il était monté si près du Tabernacle : « Je l'écoute mieux ! » Il écoutait et il comprenait : aussi le voyait-on, dès cet âge, quitter ses souliers, se passer une corde au cou et faire le chemin de croix pour réparer en faveur des pécheurs et pour consoler le Cœur outragé du Maître qu'il aimait si tendrement. Il écoutait et il entendait les désirs ardents de Celui qui appelle à lui les petits enfants pour les faire grandir en grâce et en sagesse en les nourrissant de sa chair. Et comme après sa première communion son curé, trop imbu du triste esprit que le Jansénisme avait laissé derrière lui dans le clergé d'alors, lui refusait la communion de tous les dimanches qu'il sollicitait, l'enfant, âgé de douze ans, ne craignait pas d'entreprendre à pied, sans autres ressources qu'un morceau de pain et quelques noix, le pèlerinage de Notre-Dame du Laus, situé à douze lieues de son pays, pour obtenir d'un missionnaire qu'il avait entendu prêcher les avantages de la Communion fréquente, la permission de recevoir son Dieu chaque semaine.

« De là une vocation sacerdotale précoce, déterminée, triomphant d'obstacles qui eussent découragé les plus vaillants, si l'enfant ne se fût senti invinciblement attiré vers le sacerdoce comme vers le moyen de se rapprocher du Saint Sacrement en devenant par caractère sacré son Ami de profession, son consécrateur et son dispensateur. Prêtre, vicaire et curé de campagne, il apparut partout l'adorateur assidu de l'Eucharistie, passant à l'église tout le temps que lui laissaient libre l'administration de sa paroisse et la visite des malades ; le temps même réservé à l'étude, à la lecture, à la préparation de ses sermons et de ses catéchismes, il le passait à l'église, où il apportait ses livres ; et quand il en avait parcouru quelques pages, on le voyait les yeux fixés sur le Tabernacle lire longtemps par la foi dans le Grand Livre de l'Eucharistie, où le Verbe incarné en personne a résumé et redit à toutes les générations les merveilles de sa vie, de sa mort, de sa gloire, qui ne sont que les merveilles de son amour.

« Il embrasse la vie religieuse parce qu'elle lui permet, par la consécration des trois vœux, de devenir une victime d'holocauste plus digne d'être offerte à Dieu avec la victime de l'autel. Directeur de Petit Séminaire à Belley, Supérieur de collège de plein exercice à La Seyne-sur-Mer, Maître des novices, Provincial et Visiteur dans la Société de Marie, son assiduité auprès du tabernacle, sa prédication qui revient sans cesse sur l'Eucharistie, lui font décerner le surnom de « Père du Saint Sacrement. » Et tout à coup, en 1845, pendant qu'il porte l'Ostensoir à la procession de la Fête-Dieu, une flamme détachée de l'Hostie qu'il contemple de si près et qu'il tient entre ses mains serrées contre sa poitrine, embrase son cœur d'un feu nouveau, ardent, torturant, qui le fait s'écrier avec un brûlant soupir : Ah ! Seigneur, vous savez que je voudrais unir tous les cœurs des hommes pour les donner à votre service et à votre amour. — Ce feu ne s'éteignit plus ; et pendant plus de dix ans il brûla sourdement le cœur du Père de désirs, de projets, d'angoisses et de dou-

leurs du milieu desquels émergeait lentement, laborieusement, tantôt plus claire et tantôt plus obscure, mais par une progression constante, la pensée de l'œuvre qui allait désormais absorber sa vie. Pendant ces années d'attente, parfois cruelles, il montait fréquemment à Fourvière pour obtenir de celle qui « assiste au grand conseil de Dieu » et qui seule connaît tous ses desseins, comme elle prépare toutes ses œuvres, de lui révéler nettement ce que le Saint Sacrement voulait de son impuissant serviteur. Ce fut alors que Celle qui « a fait lever dans les cieux la lumière qui ne s'éteint jamais » déclara par trois fois au P. Eymard, prosterné au pied de son image miraculeuse, en paroles claires, clairement entendues et qui n'admettaient pas le doute, que le Christ eucharistique attendait de lui qu'il fondât une famille religieuse exclusivement vouée à son service. « Tous les Mystères de mon Fils, disait Marie, ont un corps religieux qui les honore : l'Eucharistie seule n'en a pas. Il en faut un ! » Et le P. Eymard, de santé précaire, sans ressources, sans appui, au milieu de contradictions venues du dedans et du dehors, ayant répondu « qu'il se donnerait à cette œuvre, dût-il manger des pierres et mourir à l'hôpital », il entreprit la fondation demandée par Marie.

« Fondateur, il veut donner au Saint Sacrement un service qui réponde à tous les droits du Christ sacramentel et satisfaire tous les désirs qu'il a manifestés à l'aurore de nos temps en révélant son Cœur. Ces droits sont ceux de l'Homme-Dieu victorieux et immortel qui demeure au Sacrement pour régner sur le monde ; ceux du Souverain Prêtre qui offre pour tous le sacrifice public de sa médiation toute-puissante ; ceux du Pasteur infiniment bon qui veut nourrir toutes ses brebis de sa chair et de son sang. Il faut, pour connaître les droits de ce Roi toujours présent, l'hommage de l'adoration ininterrompue, rendue à sa Personne adorable entourée, au moyen du culte de

l'Exposition solennelle, des splendeurs d'une Fête-Dieu perpétuelle. Il faut à ce Prêtre qui renouvelle sans cesse l'oblation de sa mort pour la satisfaction de son Père et le salut du monde, des adorateurs consacrés et sanctifiés par les vœux de religion, obligés par profession de mourir chaque jour sous les coups de la pauvreté matérielle et spirituelle, de la chasteté du corps et du cœur qui immole toutes les affections humaines, de l'obéissance où meurt l'âme elle-même avec la volonté propre sous le poids de l'humilité sans réserve. Enfin ce pasteur, qui daigne se donner en nourriture, a le droit d'être désiré avec ardeur, reçu dignement autant qu'il s'offre et de voir son don inénarrable produire dans les âmes ces fruits de vie sainte et d'assimilation avec lui qui sont la raison souveraine de sa venue ici-bas. Pour cela l'Eucharistie réclame des apôtres, allant par les rues des cités et les sentiers des campagnes annoncer le festin royal et amener tous les hommes à remplir les cénacles multipliés par le monde entier.

« En l'année 1856, aussitôt après la proclamation de l'Immaculée Conception, le P. Eymard soumet ses idées, formulées en un projet, au Pape Pie IX alors régnant, qui répond : « Cette pensée vient de Dieu, l'Eglise a besoin de ce secours, il faut se hâter d'établir cette œuvre. »

« C'est alors que naît à Paris, de la grande sagesse, des soins dévoués, des douleurs aussi du Père, la famille religieuse du Très Saint Sacrement, composée de deux branches, unies dans la communauté du même but, du même esprit et de la même règle : les Religieux du Saint Sacrement, prêtres et laïques, et les Servantes du Saint Sacrement. Les uns et les autres sont voués à l'adoration perpétuelle ; mais tandis que les religieux, après avoir étudié les amabilités du Christ eucharistique, en le contemplant longuement à la lumière des Ecritures et de la doctrine théologique, les vont annoncer au peuple pour les lui faire goûter, les Servantes, se contentant de l'a-

postolat de la prière, continuent leur vie d'adoratrices pour soutenir et féconder, par la force et le mérite de leur prière, l'apostolat eucharistique de leurs frères et de leurs Pères : ainsi s'efforcent-elles de continuer la vie adoratrice de Marie au Cénacle, priant nuit et jour pour les apôtres, et d'où ils attendaient tout le fruit de leurs travaux !

« Ces deux Congrégations sont certes bien petites et bien faibles encore ; mais leur fin est grande, leur œuvre nécessaire, et leur établissement, qui a conquis les plus élogieuses approbations de Léon XIII comme celles de son auguste prédécesseur, montre quelle admirable intelligence du Saint Sacrement et des âmes à l'heure actuelle avait l'homme de Dieu qui les créa, de quel généreux amour et de quel zèle intrépide il était animé pour la gloire du Dieu caché, du Sauveur méconnu, du Christ au grand Cœur tant aimant et qui veut tant être aimé dans le Sacrement de son amour ! »

Le P. Tesnière évoque enfin l'apôtre de l'Eucharistie dans le P. Eymard et dit sa science pénétrante, étendue, pleine d'autorité et d'onction, du mystère eucharistique. « Qui de vous, Messieurs, ne connaît ces excellents petits livres, tant répandus dans le monde pieux sous le nom de *La divine Eucharistie,* qui ne se composent que de notes prises pendant que le Père parlait, ou de notes recueillies dans ses brouillons ? Rien là d'achevé en vue de la publicité : et pourtant, comme l'étude des maîtres de la théologie, et surtout de saint Thomas, s'y laisse voir ! Comme on y sent l'inspiration de l'Esprit-Saint, promis par Jésus pour enseigner « toute vérité », c'est-à-dire pour faire pénétrer dans l'intime connaissance des vérités par lui enseignées ! Comme on y entend clairement l'écho des entretiens familiers et prolongés de l'Ami divin avec un de ses amis de prédilection ! Il se trouve que, sans avoir lui-même signé aucun livre, le P. Eymard apparaît comme un docteur surnaturellement éclairé sur

tout le mystère eucharistique, en qui, disait le P. Monsabré, un fin connaisseur, « en qui l'on trouve le plus agréable mélange de saint François de Sales et de saint Alphonse de Liguori. »

L'orateur montre le zèle déployé par le P. Eymard dans cet apostolat à Paris et dans la plupart des grandes villes de France, dans les grands séminaires et les communautés religieuses ; à tous les auditoires, quelque variés qu'ils fussent, il ne prêchait que l'Eucharistie ; mais ce sujet n'était ni étroit, ni borné : l'Eucharistie était pour lui tout le Christ-Jésus, perpétuant dans le mystère de l'autel tous ses mystères, en continuant tous les exemples, en appliquant tous les fruits ; et il disait sa Personne sacrée, sa Divinité, son Ame, son Cœur, sa vie, ses vertus, ses paroles, son amour surtout, ah ! son amour dans le Sacrement de tous ses amours, ainsi que l'a nommé saint Bernard : *Amor amorum !*

« Deux œuvres pourtant eurent les préférences de son zèle apostolique : la première concernait la foule, de plus en plus nombreuse aujourd'hui à Paris et dans les grandes villes, de ces enfants, de ces jeunes apprentis et ouvriers des usines et des fabriques, vagabonds et rôdeurs de barrières qui ont dépassé l'âge des catéchismes paroissiaux et grandissent dans l'ignorance de Dieu et de sa loi, terrain propice à l'éclosion de tous les vices, à l'explosion de toutes les haines. Le Père les recherchait, lançait à leur recrutement des zélateurs intrépides, et, les réunissant le soir dans un local aménagé pour eux, il leur faisait le catéchisme, les gagnait par sa bonté et sa patience, gagnait aussi par eux leurs parents ; et, deux ou trois fois par an, l'on voyait quelques centaines de ces malheureux, revêtus de vêtements convenables, sollicités de la charité par le Père, avec la sérénité de la conscience purifiée sur le front, avec de la joie dans le regard et de la fierté dans la démarche, parce qu'ils comprenaient l'honneur d'être les commensaux du Fils de Dieu, monter à la Table sainte pour y trouver la force de

garder le trésor reconquis de leur dignité d'enfants de Dieu, de résister mieux au mal en supportant chrétiennement le malheur de leur condition.

« La seconde œuvre qui passionna son cœur concernait le prêtre, pour lequel sa foi en l'Eucharistie lui inspirait un profond respect, une tendre affection et un dévouement sans bornes. Ne voyait-il pas en lui l'être si intimement lié au Christ sacramentel qu'étant, par caractère, son consécrateur, son dispensateur et son gardien, il est de plus l'organisme extérieur, la personnification sensible, la bouche, le bras et le pied de Celui qui, en s'anéantissant dans l'inertie du Sacrement pour représenter sans cesse à Dieu son immolation, a voulu trouver dans le prêtre son complément et ne faire avec lui qu'un seul être moral? Et parce qu'il savait que les destinées du Christ eucharistique sont entre les mains du prêtre, qu'il dépend de sa fidélité et de son zèle, ou de sa négligence que le Sacrement soit, ou non, connu, honoré et donné comme il le mérite et le désire, qu'il agisse, sanctifie, console et sauve les âmes autant qu'elles ont besoin de l'être, — à cause de cela il se dévouait et vouait sa Congrégation au service du clergé. Retraites dans les maisons de son Institut, retraites pastorales, associations dans le clergé séculier pour sanctifier le prêtre par l'Eucharistie, accueil fraternel et tendre pour tous les prêtres dans la peine, démarches empressées et concours dévoué qui ne regardait pas aux sacrifices en faveur des confrères tombés sur le chemin et qu'il fallait à tout prix relever, rien ne lui coûtait et il eût volontiers donné sa vie et subi l'anathème pour l'âme d'un prêtre!

« C'est que, encore une fois, sous les apparences humaines du prêtre, à qui Jésus, par l'excès suprême d'un amour qui ne connaît aucune limite, se livre et s'abandonne sans réserve, comme à l'ami sur la fidélité duquel il peut compter, le P. Eymard voyait, aimait, servait le Christ eucharistique lui-même! »

« Tel fut, Messieurs, dit en concluant l'orateur, le serviteur de l'Eucharistie qui a laissé derrière lui le parfum et la réputation d'un saint. Ne voyez-vous pas que s'il arrivait à l'honneur des autels ce serait une grande gloire pour le Saint Sacrement? Il fut en vérité un fruit de choix de la vigne eucharistique, tout rempli de sa sève, tout embaumé de son parfum, en faisant goûter tous les sucs exquis ; et les honneurs que décernerait l'Eglise à ses vertus et à ses œuvres remonteraient directement vers l'Eucharistie qui les a seule inspirées, formées et portées à leur exceptionnelle perfection.

« Que le Congrès veuille donc accorder ses suffrages à l'introduction de la Cause du P. Eymard et prier pour l'heureux succès des procédures canoniques dès aujourd'hui commencées ! »

De chaleureux applaudissements accueillirent cette conclusion, affirmant l'unanime sympathie du Congrès pour la personne et pour la cause du vénéré Fondateur de la Congrégation du Saint Sacrement.

(Extrait de la Revue : *Le Très Saint Sacrement.*)

45

LE TRÈS SAINT SACREMENT AU MEXIQUE

Rapport du R. P. ROUSSELON, S. M.,
de l'église Notre-Dame de Lourdes, à Mexico.

MESSEIGNEURS, MESSIEURS,

Il a fallu toute l'amabilité et les instances réitérées de votre secrétaire pour m'engager à vous dire quelques mots sur les œuvres eucharistiques du Mexique. Ce n'est pas sans crainte que j'aborde ce sujet, me trouvant ici en

présence de plusieurs évêques et archevêques de ce pays lointain bien plus capables que moi de traiter cette question. Qu'ils excusent donc la présomption d'un religieux de la Société de Marie, arrivé depuis peu du Mexique après un séjour prolongé dans ce pays et qui doit y retourner dans quelques semaines.

Au Mexique, les œuvres eucharistiques n'ont pas malheureusement atteint ce développement extérieur et grandiose qu'elles ont en France. Cependant, grâce à la pieuse direction de nos évêques et archevêques, elles sont florissantes et dénotent chez le peuple mexicain une grande dévotion à la sainte Eucharistie.

Cette dévotion se manifeste, au moins extérieurement, par de grandes prostrations. On prie les bras en croix, on baise la terre, on se réunit plusieurs pour réciter ensemble des prières, surtout les actes avant ou après la communion. Il est fort édifiant d'assister à de pareils spectacles, et l'étranger qui pour la première fois en est témoin, en est profondément touché.

Dans beaucoup d'églises est établie l'Heure sainte. Elle consiste à venir en quelque sorte tenir compagnie à Notre-Seigneur renfermé toutefois dans le Tabernacle. Les adorateurs formés en société se succèdent les uns aux autres. Souvent, le soir, il y a exposition du Très Saint Sacrement avec récitation ou chant du Rosaire, instruction et bénédiction, et cette cérémonie est bien suivie, au moins par la classe pauvre et ouvrière.

Il existe des confréries du Très Saint Sacrement qui suivent avec une grande dévotion les différentes églises ou chapelles où ont lieu les Quarante-Heures. Celles-ci durent quatre jours dans chaque église et se terminent chaque soir par une procession dans l'intérieur de l'église que les fidèles suivent en chantant. Les processions extérieures n'ont point lieu au Mexique à cause des lois civiles.

L'adoration nocturne telle qu'elle se pratique en France n'existe pas encore, peut-être y arrivera-t-on.

La communion du premier vendredi du mois est très bien établie dans quelques églises.

Le précepte de l'assistance à la messe les dimanches et jours de fète est bien observé par toutes les classes de la société, et il est consolant de voir la foule se presser nombreuse et recueillie et remplir plusieurs fois les églises.

Bien souvent sur semaine, il y a messe à midi et il n'est pas rare de voir les personnages les plus connus et les plus honorables de la ville y assister. Quelle édification pour tous que de voir par exemple Madame la Présidente de la République avec sa famille se joindre à la foule et suivre attentivement la messe! Or cela se voit fréquemment dans notre église de Notre-Dame de Lourdes à Mexico.

Le Jeudi-Saint est un jour de grande fête au Mexique. Les magasins sont fermés l'après-midi. Les reposoirs sont décorés selon le goût du pays avec une profusion incroyable de cierges; et jusqu'à une heure fort avancée de la nuit c'est un défilé très nombreux de pieux fidèles.

Les premières communions au Mexique n'ont pas cet éclat extérieur qu'on leur donne en France. Elles se font presque toujours en particulier et seule la famille y assiste. Je sais que dans bien des paroisses canadiennes aux Etats-Unis, au moins celles dirigées par les RR. PP. Maristes dans la Nouvelle-Angleterre, la première communion se fait simplement et les résultats en sont peut-être meilleurs. Les enfants persévèrent plus longtemps et ils n'ont point cette idée que leur donne facilement une première communion avec solennité extraordinaire, qu'une fois faite il ne peut y en avoir d'autres, car ils n'y trouveraient plus cet éclat et cette solennité qui ont accompagné leur première communion.

Il existe à Mexico même une magnifique église, neuve, admirablement placée, dédiée au premier martyr du Mexique, saint Philippe de Jésus. Dans l'intention de son fondateur, Mgr Plancarte, abbé mitré de la collégiale

de Notre-Dame de Guadeloupe, enlevé si rapidement, il y a quelques mois, à l'affection des siens et à la vénération du peuple mexicain, cette église devait être un sanctuaire où le Très Saint Sacrement serait exposé tous les jours de l'année. Des pèlerinages de toutes les paroisses de la ville et même des diocèses environnants devaient venir, chacun à son tour, à jour fixe, pour adorer, prier et réparer. Or cette église terminée depuis trois ans reste encore fermée au culte et l'on n'a point trouvé de prêtres ou de congrégations religieuses qui voulussent s'en occuper. N'est-ce pas fort regrettable ?

Plût au ciel que ce triste état de chose puisse disparaître bientôt et que prochainement nous puissions voir le culte de la sainte Eucharistie grandir et prospérer dans notre chère patrie d'adoption ! Que le Très Saint Sacrement reçoive dans cette belle église bâtie avec le centavo mexicain les adorations constantes des fidèles et attire ainsi sur ce beau pays les plus abondantes bénédictions !

46

NOTE SUR LE COLLÈGE ROYAL

ET LA CHAPELLE DU CORPUS CHRISTI A VALENCE (ESPAGNE)

Par Monsieur R. de C.

Parmi les saints qui se sont distingués par une grande dévotion à la sainte Eucharistie il faut placer Jean de Ribera, patriarche d'Antioche, archevêque et vice-roi de Valence. Issu d'une des plus nobles familles de l'Andalousie, il fut nommé archevêque de Valence en 1568.

Entre toutes les œuvres qu'il fonda pendant son long pontificat, il en est une qui lui fut toujours particulièrement chère et qui fait encore aujourd'hui l'admiration de tous.

Le bienheureux patriarche avait une dévotion toute particulière au Très Saint Sacrement et employait deux ou trois heures à la célébration de la sainte Messe, pendant laquelle il versait parfois d'abondantes larmes.

Or, un jour, ayant décidé de laisser un témoignage perpétuel de son amour à la sainte Eucharistie, il fonda le collège et la chapelle du *Corpus Christi*. On peut dire qu'il a obtenu le résultat qu'il se proposait et qu'il serait très difficile de rencontrer ailleurs une autre église pouvant rivaliser avec celle-ci pour la solennité des exercices du culte.

Il faudrait reproduire tous les articles des constitutions qu'il a données lors de sa fondation pour se faire une idée complète de l'importance qu'il attachait à son œuvre. Nous en reproduisons seulement quelques-uns.

Il désire que dans cette chapelle on apporte plus de soin en tout ce qui concerne la célébration des Offices, et en particulier du saint sacrifice de la Messe, que dans toute autre église de la chrétienté, et il ajoute que non seulement les autels, mais même les parquets doivent être ornés de pierres précieuses. Il propose également qu'on emploie une demi-heure pour la récitation de chacune des Petites-Heures ainsi que pour la célébration des messes basses. Deux cierges supplémentaires doivent être allumés depuis la préface jusqu'à la communion, et pour en imposer davantage le prêtre qui célèbre la messe doit porter une soutane à queue qui recouvre toujours ses souliers, même dans les génuflexions.

Chaque jeudi est consacré exclusivement au Très Saint Sacrement que l'on expose dès le matin. A neuf heures on chante l'Office, et après la grand'Messe qui est toujours par privilège celle du Très Saint Sacrement six prêtres en surplis suivis de six sacristains viennent

offrir au Très Saint Sacrement douze grands bouque d
fleurs artificielles dans de grands vases argentés ue
l'on dispose ensuite soit sur l'autel, soit sur les grad is.
Dans l'après-midi on expose à nouveau le Très S n
Sacrement pendant qu'on chante l'office des Vêpres.

Pour le service de l'église il y a quatre prêtres u
moins formant une communauté et remplissant à tou e
rôle, par élection, les charges de recteur, sacrist n
majeur, vicaire de chœur, syndic et administrateur. I
a en outre des chapelains de première et de secon
classe, au nombre de six au moins, six sacristains, d
acolytes, des enfants de chœur et une maîtrise choisi

Les prêtres, les sacristains, les acolytes, les enfants c
chœur, portiers et autres, forment une communauté do
les membres ne sont soumis à aucun vœu religieux, e
habitent dans le collège. On appelle leur résidence de c
nom parce que le bienheureux patriarche avait voul
faire de son œuvre une espèce de séminaire. Les étudiants de théologie y entrent par concours et y reçoivent gratuitement logement, nourriture, etc.

Le collège et l'église renferment de grandes richesses artistiques parfaitement combinées avec l'aspect de gravité et de sévérité qui frappe tout d'abord en ces lieux. Le Bienheureux Jean de Ribera a voulu faire une église modèle, et il a réussi. Cette église renferme en outre de nombreuses et précieuses reliques, qui, chaque vendredi, sont exposées à la vénération des fidèles.

Je ne veux pas terminer sans ajouter que ce grand patriarche a très bien étudié et compris toutes les questions relatives à la régénération sociale et au maintien de la paix ; il a reçu comme gages chez lui les enfants de la première noblesse pour les former dans l'esprit de piété, et ordonné expressément aux administrateurs de son collège de ne pas exiger les rentes très modiques qu'il payaient, s'ils ne pouvaient les payer sans se mettre dans la gêne.

Le Bienheureux Jean de Ribera a eu la consolation de

compter nombre de saints parmi ses contemporains et ses amis. C'étaient saint Louis Bertrand et le bienheureux Nicolas Facteur. Il a été en correspondance avec saint Charles Borromée, sainte Thérèse de Jésus, saint Ignace de Loyola, saint Pierre d'Alcantara et saint Pascal Baylon, qui admiraient ses vertus. C'était le beau temps de l'Espagne, qui recevait de Dieu la récompense de sa foi et de sa fidélité.

Que Dieu nous ramène aux heureux jours d'autrefois et que l'Espagne redevienne l'Espagne ancienne, catholique avant tout et surtout !

47

LES ŒUVRES EUCHARISTIQUES

DANS LES UNIVERSITÉS CATHOLIQUES FRANÇAISES

Parmi les œuvres qui ont germé à foison sur le sol fécond de nos Universités catholiques de France, on aime à remarquer les œuvres eucharistiques, car elles sont le foyer qui embrase la vie des étudiants, elles sont la source vivifiante où ils viennent puiser ces trésors d'activité et de vaillance qui leur permettent de se livrer aux travaux de l'apostolat, aux fatigues de l'action sous toutes ses formes.

Nous ne signalerons ici que les œuvres dues seulement à l'initiative généreuse des étudiants et qui n'émanent pas de l'autorité supérieure.

A l'Université catholique de Lille, les membres de la Congrégation de la Très Sainte Vierge (120 environ) se

réunissent le premier vendredi de chaque mois pour assister à la sainte Messe et faire la sainte Communion; le troisième jeudi ils assistent à un salut où une instruction leur est faite.

L'élite des congréganistes a fondé l'Œuvre de la Communion et de l'Adoration réparatrices.

Chaque membre (156 aujourd'hui) s'engage chaque semaine à faire la sainte Communion à un jour fixe, dans le but de réparer les outrages faits à Dieu dans l'Université catholique de Lille, comme dans les autres Universités de France et du monde entier.

Le jeune homme qui communie doit agir, car à l'heure présente l'inaction est une faute grave, et, comme disait Sonis, « quand on a Dieu dans son cœur, on ne capitule pas. »

Il a la même pensée dans une visite au Très Saint Sacrement faite dans la journée.

Trois ou quatre fois par an les pieux associés se réunissent pour entendre la sainte Messe, offerte à leurs intentions, soit pour leurs collègues défunts, soit pour leurs examens; une courte instruction leur est adressée par M. le chanoine J. Didiot qui leur sert d'aumônier. Après avoir pris part au même banquet eucharistique, ils s'assoient à la même table pour un sommaire et frugal déjeuner.

Les anciens étudiants aiment à rester unis à cette belle œuvre; aussi, dans la liste imprimée chaque année, est-on heureux de voir figurer les noms de ceux qui ont quitté l'Université mais qui sont restés unis à elle par leurs prières. On y remarque en particulier les noms de jeunes Américains et Canadiens qui du Nouveau Monde prient en communion d'idées avec l'Ancien.

Cette pieuse phalange songe à susciter une organisation nouvelle qui enverrait chaque mois dans une paroisse de la ville, choisie à tour de rôle, une nombreuse délégation chargée d'escorter le Saint Sacrement à la procession mensuelle. Les étudiants lillois sont

tenaces, aussi sommes-nous persuadés que cette œuvre sera menée à bonne fin.

Ils ont aussi fondé l'Œuvre de l'Adoration nocturne; chaque mois ils font cette pieuse veillée dans la chapelle académique.

La nuit qui précède l'adoration perpétuelle voit surtout défiler une quantité d'adorateurs, et des salles de repos spéciales doivent être préparées pour les professeurs et les étudiants.

Diverses nuits d'adoration sont aussi organisées dans les chapelles des trois maisons de famille.

Les étudiants prennent encore part aux adorations nocturnes des paroisses ou des œuvres ouvrières, et font partie de diverses confréries du Très Saint Sacrement.

La multitude des œuvres de jeunesse de la Capitale accaparent les étudiants de l'Institut Catholique de Paris et leur laissent peu de moyens d'avoir des associations spéciales. Cependant la dévotion à la Très Sainte Eucharistie se manifeste par l'adoration du premier vendredi du mois; le Très Saint Sacrement est exposé en l'église des Carmes (chapelle de l'Institut) de neuf heures du matin à cinq heures du soir. Chacun, professeurs et étudiants, choisit sa demi-heure d'adoration, soit en l'indiquant au secrétariat, soit en s'inscrivant sur un tableau spécial destiné à cet usage.

On agit de même pour les trois jours de l'adoration perpétuelle; les étudiants ecclésiastiques font une nuit d'adoration et les étudiants laïques prennent la seconde.

Vers la fin de l'année scolaire, les étudiants ecclésiastiques vont passer une nuit à Montmartre et demander au Sacré-Cœur de bénir leurs examens.

Cette année, les étudiants laïques les ont imités, et voici en quels termes le *Bulletin de l'Institut Catholique* raconte ce pieux pèlerinage :

« Dès huit heures et demie du soir, les étudiants arrivaient par groupes à la sacristie pour choisir leurs heures de veillée. A neuf heures, on les invitait à

déterminer leurs intentions; c'était un touchant spectacle de voir chacun de ces jeunes gens recommander aux prières de ses camarades, avec le simple et noble abandon de la fraternité chrétienne, ses projets, sa vocation, ses études, ses examens, sa famille, son ancien collège, l'Institut.

« A neuf heures et demie, le petit bataillon, en ordre de procession, drapeau en tête, est venu prendre place dans le sanctuaire. Après le chant du *Tantum ergo,* Mgr le Recteur n'a pu contenir l'émotion qui remplissait son âme; il a félicité ses chers étudiants de l'enthousiasme avec lequel ils ont accueilli l'idée de ce pèlerinage.

« A dix heures, les exercices ont commencé par la consécration au Sacré-Cœur, la récitation de l'office divin et celle du Rosaire. Dans le calme de la nuit, dans la solitude de la Basilique, il était doux de faire trêve avec les labeurs de la journée, avec les bruits de la capitale, et d'écouter au fond du cœur la voix du divin Maître.

« A cinq heures a eu lieu la messe de communion célébrée par Mgr Péchenard. »

Plus encore que les Lillois, les étudiants parisiens font partie des œuvres paroissiales du Saint Sacrement.

A l'Université catholique d'Angers, les 55 membres de la congrégation de la Très Sainte Vierge assistent deux fois par mois à une messe de communion avec instruction. Presque tous sont affiliés à l'Œuvre de l'Adoration nocturne établie dans la chapelle du Palais académique.

Le premier jeudi de chaque mois la plupart assistent à la procession du Très Saint Sacrement qui se fait à la Cathédrale. Et malgré de réelles difficultés ils fournissent chaque mois plus d'adorateurs que la salle ne peut en contenir à l'Œuvre de l'Adoration nocturne de la ville d'Angers.

L'Institut catholique de Toulouse a surtout des élèves ecclésiastiques qui sont inscrits dans les sociétés

eucharistiques : prêtres adorateurs, prêtres serviteurs de Jésus-Hostie. Les laïques renforcent les œuvres paroissiales.

Telles, sont Messieurs, les œuvres eucharistiques de nos belles Universités catholiques françaises. Si j'avais su que le béret de velours à fleur d'iris devait sur la terre de Lourdes se rencontrer et fraterniser avec la toque d'astrakan de l'étudiant belge, j'aurais complété mon rapport en y narrant les œuvres eucharistiques de nos sœurs les Universités belges, car là aussi on a l'amour de l'Eucharistie, et souvent on voit des groupes d'étudiants s'en aller dans les basiliques recevoir le Dieu des forts, le Dieu qui met au cœur du jeune homme la soif de l'action et du dévouement.

Oui, Messieurs, l'Eucharistie c'est le secret de force de la jeunesse.

48

LES ŒUVRES DES TABERNACLES DE FRANCE

L'ARCHI-ASSOCIATION DE L'ADORATION DU SAINT SACREMENT ET DES ÉGLISES PAUVRES FONDÉE A BRUXELLES, ÉTABLIE A ROME

Rapport de Mgr l'Evêque de Cahors et tableau y annexé.

Eminence,
Messeigneurs,
Mesdames,
Messieurs,

L'an dernier, au Congrès eucharistique de Bruxelles, une belle Œuvre fondée dans cette ville, l'Archi-association de l'Adoration du Saint Sacrement et des Eglises

pauvres, célébrait son jubilé cinquantenaire. Pendant ce demi-siècle elle a produit un bien immense que l'on a rappelé d'autre part ; le Congrès tenait ses assises dans le magnifique établissement où cette Œuvre a son centre, et spécialement dans la chapelle du Couvent qui est l'église du Très Saint Sacrement du Miracle ; si bien que la solennité du Congrès paraissait se confondre avec les noces d'or de la maison.

Le digne Supérieure de cet Institut m'a demandé d'en parler à Lourdes, et Son Eminence Mgr le Cardinal Vincent Vannutelli qui en est le protecteur m'a exprimé le même désir, « afin, dit-il, qu'il soit donné au Congrès « de Lourdes une nouvelle consécration à cette uniformité de vues et d'action qui existe entre l'Œuvre des « Congrès et l'Archi-association. »

Je me rends à ces vœux, et je vais tâcher de mettre en évidence, dans vos esprits, les caractères qui donnent à cette Œuvre son autonomie en même temps qu'ils assurent sa gloire et sa fécondité.

I

Le premier de ces caractères résulte du double but assigné à l'Œuvre et méthodiquement poursuivi : l'adoration du Saint Sacrement et les secours aux églises pauvres. Le but est double, mais on en voit l'unité, puisque c'est vers Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans le sacrement de son amour, que vont tous les mouvements de l'âme, tous les travaux volontaires, toutes les offrandes d'argent. Vous voyez de suite comme ces deux intentions se soutiennent, comme l'adoration excite le travail, et comme le travail réagit à son tour sur les plus nobles sentiments. Ajoutons que ceux qui ont dirigé l'Association ont voulu que ce programme, tout en restant nettement déterminé, fût assez élastique pour comprendre des œuvres latérales que les circonstances commandaient impérieusement ; elle s'est annexé une branche de caté-

chistes volontaires et de secours en ornements d'autel aux prêtres des missions. Ç'a été un des premiers attraits du Congrès de Bruxelles que les rapports des jeunes catéchistes et l'exposition des objets sacrés destinés aux missionnaires.

Le second caractère de cet Institut consiste dans une sorte d'opposition entre les deux phases de son existence. Il a d'abord été fortement national, puis international. Pendant les quarante premières années il s'est profondément implanté en Belgique ; les six évêques du royaume se sont entendus vite et parfaitement pour l'établir et le développer ; son essor a été rapide. Et ce n'est pas seulement sur des points de seconde importance, comme celui-là, que les évêques de France regrettent de ne pouvoir s'entendre comme leurs voisins vénérés. Ayant rempli la Belgique, l'Institut a débordé comme un vase trop plein : de national — ce qui avait fait sa vitalité dans les premiers temps, il est devenu international, — ce qui a décuplé ses ressources et ses fruits. Près de 300 diocèses jouissent de ses bienfaits ; il a pu, en cinquante ans, recueillir 7 millions, secourir 2.670 églises, aider 750 missions, et grouper, dans la seule Belgique, plus de 200.000 adorateurs.

Il a maintenant son siège à Rome, mais c'est bien toujours la ruche-mère Bruxelles-Malines qui travaille et produit le plus.

En troisième lieu, ç'a été une bonne fortune pour lui d'être géré par une congrégation religieuse. Après quelques tâtonnements, et quand la volonté de Dieu a été bien claire, les fondatrices, pour assurer à leur entreprise une plus grande stabilité et des dévouements plus certains, ont renoncé au monde, ont sollicité du Souverain Pontife une règle, ont adopté un habit de communauté très simple, comme serait des couturières du bon Dieu, et ont fondé çà et là des foyers de vie religieuse dont chacun répand l'Œuvre au loin. Inutile d'insister, n'est-ce pas ? Nous savons tous comment les

meilleures associations séculières peuvent languir ou se désagréger, et nous connaissons tous l'énergie ardente, la passion sainte, la persévérance admirable avec laquelle les réguliers poursuivent le but qui leur a été imposé. Et au cas présent il faut ajouter que la Congrégation se recruta dans les meilleurs rangs de la société de Belgique et plus tard d'Italie.

Une telle organisation, de si beaux résultats, ont éveillé l'attention des Souverains Pontifes et ont attiré leurs faveurs. Ce magnifique ensemble a reçu le titre d'Archi-association qui en rend dépendantes, dans une certaine mesure, toutes les œuvres similaires et lui donne le monopole des Indulgences exceptionnelles dont il a été enrichi. J'ai cherché le tableau de celles-ci, sans le trouver, dans les documents que l'on a daigné me communiquer; mais je dois les croire très abondantes d'après quelques indications du Bulletin de l'Œuvre. Car elle a ses annales; le recueil en est mensuel; il rapporte, au sujet de l'adoration et du soin des églises pauvres, les fêtes qui ont eu lieu, les discours qui ont été prononcés, les procédés de propagande et les moyens de réussite qui ont été découverts. Rédigé en plusieurs langues, il va, dans toutes les villes où fleurit l'Archi-association, stimuler l'ardeur des associés, gagner de nouveaux adhérents, et, chez les simples lecteurs mêmes, réchauffer l'amour de Notre-Seigneur et le zèle de sa maison.

L'an dernier, le rapport que je viens d'ébaucher a été rédigé par le Directeur de l'Archi-association, Mgr Radini-Tedeschi. Il l'a écrit de main de maître et nous l'a lu avec cette chaleur apostolique qu'il porte partout où il va, au nom de Notre Saint Père le Pape Léon XIII, créer, à l'ombre des bannières eucharistiques, les meilleures œuvres sociales.

II

Dès qu'il nous a été proposé de vous présenter la riche et généreuse entreprise de nos frères de Belgique, l'idée nous est venue, et vous la trouverez toute naturelle, de vous offrir le tableau de ce qui se fait en France, aux mêmes intentions. Nous ne croyons pas qu'il ait été apporté dans les Congrès précédents un compte rendu des œuvres de ce genre s'étendant à tout notre pays. Ce désir, nous ne pouvions le réaliser par nous-même. Nous avons eu l'heureuse inspiration de nous adresser à l'infatigable secrétaire des Congrès eucharistiques, le très vénéré et très aimé M. de Pèlerin. Nous avions à peine un mois devant les mains. Sans désemparer, il a demandé à MM. les Secrétaires généraux de tous les évêchés de France le nom du Directeur ou de la Directrice de l'Œuvre des Tabernacles ; puis, sollicité de ceux-ci l'envoi du compte rendu de l'Œuvre pour 1898. Quelques diocèses n'ont pas de compte rendu imprimé ; quelques Directrices étaient déjà en villégiature ; ajoutez à cela les retards et les fausses manœuvres inévitables : les renseignements demandés, malgré la diligence des zélés secrétaires de M. de Pèlerin, nous sont arrivés tardifs et incomplets. Néanmoins, les résultats que nous allons mettre sous vos yeux et qui révèlent bien la situation sont à la fois très consolants et bien suggestifs.

Nous n'avons pas eu, chez nous, d'effort d'ensemble ; il n'y a pas eu rapprochement, entente, union entre les diocèses. Nous trouvons en chacun d'eux l'éclosion spontanée et personnelle des habitudes et des travaux qu'a inspirés l'amour de Notre-Seigneur au Saint Sacrement. L'*Œuvre des Tabernacles* est l'appellation généralement employée chez nous, et nous ne sommes pas, sous le rapport même de la dénomination, bien loin de l'Archi-association belge, car les revues mensuelles de celles-ci

portent, en italien, le titre de « *Bollettino de' santi Tabernacoli.* »

Je vous serai agréable aussi, en vous disant que les premiers initiateurs belges ont été fort bien stimulés au début par ce qui se pratiquait déjà en France à l'époque où ils ont commencé. Ils le reconnaissent loyalement : le pieux Mgr de la Bouillerie et le P. Hermann ont été pour eux des modèles.

Sur 84 diocèses continentaux qui ont été appelés à nous donner leur compte rendu, 60 nous l'ont envoyé. Nous sommes persuadés qu'il n'y a pas 24 diocèses privés de l'Œuvre si utile des Tabernacles, nous pensons même qu'il n'y en a aucun ; la précipitation de notre enquête explique cet écart qui peut-être sera comblé demain. Dans les 60, nous comptons le diocèse de Metz qui nous est toujours très cher, tant par sa fidélité à la foi que par sa sainte espérance dans les redressements de l'avenir.

1° Quant à la date des fondations, Messieurs, les plus récentes remontent à 1885 et 1893. Mais combien aussi qui pourraient faire leurs noces d'or ! Ont commencé : Bordeaux et Besançon en 1849 — Cambrai, Avignon et Paris en 1846, — Orléans et Quimper en 1845, — Langres en 1844 et Lyon en 1843. Mettons en honneur les deux plus anciens ateliers sacrés : Metz ouvrant le sien en 1836 et Viviers en 1832.

2° Quant au nombre des adhérents, les renseignements fournis sont très variables. Il y a évidemment de grandes différences si l'on compte toutes les personnes qui souscrivent et travaillent. Ainsi, Bayeux se pare d'un chiffre de 1.200 sociétaires, Langres d'un chiffre de 600, tandis qu'Angoulême qui produit presque autant inscrit modestement 100 abonnés.

Les adhérents sont d'ordinaire pris dans des Congrégations pieuses, Demoiselles et Dames, Enfants de Marie, Mères Chrétiennes, Persévérance. Parfois, le travail est la spécialité de certaines Confréries : alors c'est une

carrière fermée, comme autrefois l'Etat-Major et l'Intendance ; n'y entre pas qui veut. Le plus souvent on ouvre toutes les portes et on fait appel à toutes les bonnes volontés.

3° Pour l'organisation, il a fallu nécessairement créer un bureau, qui fasse les achats, qui recherche les besoins, qui prépare en quelque sorte et distribue la besogne ; à la tête de ce Comité ou bureau, une Présidente et des secrétaires, les plus actives et les plus intelligentes, naturellement.

Celles qui sont ici me permettront-elles de dire qu'on ne s'est pas mal trouvé, en maint endroit, de leur adjoindre un Directeur ecclésiastique, qui, respectant toutes les initiatives et toutes les libertés, sert de couronnement naturel à cette petite hiérarchie ? Il visite les ouvroirs, il y fait la lecture, et quelquefois, dans les petits malentendus qui se produisent inévitablement, il remplit les graves et délicates fonctions de juge de paix. Ce qu'on n'accepterait pas de ses compagnes, on l'accepte de lui, et tout n'en va que mieux.

J'ai dit les *ouvroirs ;* c'est qu'en effet l'établissement de réunions hebdomadaires ou bimensuelles où l'on travaille ensemble, a paru le mode de production le plus favorable, tout en laissant les nobles ouvrières libres d'apporter de chez elles du travail déjà fait. On s'encourage mutuellement, on est stimulé par la quantité de besogne venant d'autrui, et on y met plus de zèle.

Dans plusieurs diocèses, chaque petite ville a ainsi son ouvroir ; il reçoit au début de l'année sa part de travail et la Présidente sait répéter à temps : « Hâtons-nous, si nous voulons avoir fini pour l'exposition. » Toute réunion comporte habituellement une prière, une conférence ou une lecture, un quart d'heure d'adoration, et chaque mois le salut du Très Saint Sacrement.

4° Les *sources des ressources* sont très variées. Les églises aidées font ici une modeste offrande, MM. les Curés font la leur. — Là, une quête a lieu dans tout le

diocèse. En plus, les ouvrières et les souscriptrices apportent leur cotisation. Enfin, en quelques endroits, comme à Metz, une belle loterie, dont les adhérents placent les billets et fournissent les lots, alimente la caisse.

Devinez tout ce que cela produit? Le chiffre respectable de 5.000 francs en moyenne annuelle par diocèse. Comme Malines donne à l'Archi-association son plus fort contingent, Paris donne le sien, admirable : il est de 55.000 francs par an. Mais après lui Bayeux et Lyon ramassent de 10 à 15.000 francs.

Quant à apprécier la valeur des marchandises transformées par le travail, c'est difficile. Cependant, après avoir consulté, je crois qu'on peut, en raison de certaines confections très riches, doubler le prix. Ce serait donc, pour 80 diocèses, 420.000 francs par an, et en cinquante ans 21 millions. Que d'actes d'amour contenus dans ces offrandes et dans ces travaux et dans les assujettissements qu'ils comportent!

5° La nature des objets offerts aux églises est aussi à indiquer. On s'est fait une loi de ne pas donner de vases sacrés, mais surtout des ornements et en particulier du linge. Les paroisses ressemblent bien un peu à ces personnes qui tâchent par tous moyens d'avoir une belle robe, mais n'ont rien même de passable dessous.

A la dernière heure l'excellent M. Vrau me signale le désir de plusieurs âmes très délicates que fait frissonner le vol des saintes Espèces; elles demanderaient que nos œuvres s'occupent de fournir aux paroisses exposées à ces déprédations monstrueuses des tabernacles, capables, par leur matière et leur mode de fermeture, de résister aux coups de main et qui mettraient ainsi la sainte Hostie à l'abri de ces violations lamentables.

Chaque année, un peu avant la distribution de toutes les pièces confectionnées, on les expose pour encourager les ouvrières et mettre en relief ce que peut leur dévouement envers l'Hôte de nos tabernacles. L'an

dernier, à Bruxelles, l'exposition des objets destinés aux missions ressemblait à un immense magasin ; c'était un véritable émerveillement.

6° Les indulgences accordées aux œuvres diocésaines sont beaucoup moins nombreuses que celles de l'Archi-association belge.

A la suite de ces études parallèles, Messieurs, voyez s'il y a lieu de provoquer la réunion des œuvres françaises ensemble et de les rattacher à celle de Rome. Plusieurs de nos diocèses ont déjà pris des lettres d'affiliation ; j'ignore si les comptes se mêlent, je ne le crois même pas : la chose ne me paraît pas désirable ; mais il y a, sûrement, profit spirituel à entrer dans la *Prima Primaria,* en raison de sa situation exceptionnelle dans l'Eglise catholique, comme il y aurait à additionner les résultats de l'Œuvre des Tabernacles dans le monde entier une plus glorieuse démonstration d'amour envers Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Tableau général de l'Œuvre

	Diocèses.	Siège de l'Œuvre.	I Date de Fondation.	II Adhérents.	III Ressources (moyenne par an).
	—	—	—	—	—
1	AGEN..........	Id.	1857	....	En 42 ans : 81.031 fr. 80 Moyenne par an : 1.930 fr
2	AIRE..........	....	....	....	....
3	AIX............	Id.	....	Enfants de Marie.	1.500 fr.
4	AJACCIO.......	....	....	....	....
5	ALBI..........	Id.	....	....	....
6	AMIENS.......	Id.	1858	Dames et Enf. de Mar.	....
7	ANGERS.......	Id.	1853	....	....
8	ANGOULÊME..	Id.	1875	100	Autrefois : 12 à 15.000 fr. Aujourd'hui : 8.000 fr.
9	ANNECY.......	....	....	....	....
10	ARRAS........	Id.	1852	120	8.908 fr. 80.
11	AUCH..........	Id.	1867	170+550	En 1898 : 3.948 fr. 50.
12	AUTUN........	Id.	1856	130	2.000 fr.
		Chalon-s.-S.	1864	60	2.000 fr.
13	AVIGNON.....	Id.	1846	120	3.000 fr.
14	BAYEUX......	Bayeux.....	1863	1066	6.754 fr. 85.
		Caen.......	1866	....	....
		Vire........	1862	170	7.000 fr.
15	BAYONNE.....	Bayonne....	1859	200	1.000 fr.
		Pau........	....	145	2.500 fr.
		Oloron.....	1883	....	500 fr.
16	BEAUVAIS....	....	....	....	....
17	BELLEY.......	....	....	....	....
18	BESANÇON...	Id.	1849	80	2.544 fr.
19	BLOIS.........	Id.	1855	106	5.000 fr.
20	BORDEAUX...	Id.	1849	....	6.253 fr. 75.
21	BOURGES.....	Id.	1877	....	2.213 fr.
22	CAHORS.......	Id.	1866	12 dignitair.	En 1899 : 2.784 fr. 40.
23	CAMBRAI.....	Id.	1846	105	2.900 fr.
24	CARCASSONNE	Id.	1860	52	... .

des Tabernacles en France.

IV Organisation. —	V Résultats (moyenne par an). —
Réunion pour l'ouvrage : 1 par semaine et 1 par mois.	1.025 ornements depuis 1878. 49 ornements en moyenne par an.
....	....
1 par mois (travail chez soi).	25 chasubles, 12 chapes. — Aubes et linge d'église.
....	....
....	Pas d'ornements. — Linge : pales, amicts.
1 par semaine.	60 ornements complets, chapes, écharpes. — Vases sacrés, statues. — Linge d'église.
1 fois par mois.	30 chasubles, 16 chapes, 12 étoles, 1 dais. — 20 aubes, etc.
2 fois par mois.	Ornements. — Orfèvrerie. — Linge.
....	....
2 fois par mois (le 1er jeudi, messe).	137 ornements, 10 chapes, 24 étoles. — 2 calices. — 38 aubes.
1 par mois de juin à décembre. — Retraite tous les 2 ans.	35 chasubles, 25 chapes, 1 dais, 10 voiles de ciboire — 6 nappes, 6 aubes.
1 par mois (travail chez soi).	20 chasubles, 6 chapes. — 12 surplis, 30 soutanes et surplis (pour enfants de chœur).
....	35 chasubles, 8 chapes, étoles, bourses, bannières. — Linge sacré.
1 par semaine (on y récite chapelet; lecture pieuse).	Nombreux ornements.
1 par mois (travail chez soi).	72 chasubles, 44 étoles, 12 écharpes, 19 voiles de ciboire. — 33 aubes, 113 pales, 53 nappes, 286 manuterges, 480 purificatoires, 299 amicts, 263 corporaux, 30 surplis de chantre.
....	....
Travail laissé au loisir des Associées.	69 chasubles, 2 chapes, 21 écharpes, 5 étoles, etc.
1 par semaine ou travail chez soi.	Ornements, aubes, surplis. — Aubes, surplis, nappes...
....	8 chapes, 36 chasubles, 8 voiles, étoles. — 24 aubes et surplis.
2 fois par mois en hiver. Ouvrage à domicile.	10 ornements.
....	....
....	....
1 par semaine (travail à domicile).	55 chasubles, 18 chapes, 4 étoles, 3 pavillons de ciboire. — Linge.
1 fois par mois (messe, instruction, Salut).	50 paroisses secourues.
1 par semaine (travail chez soi).	70 chasubles, 33 chapes, 30 étoles. — 3 ostensoirs, 2 calices, 2 ciboires. — 20 aubes, 30 costumes (enfants de chœur).
1 par semaine.	56 ornements, 9 chapes, 14 étoles. — 1 calice, 1 ciboire.
....	19 chasubles, 6 chapes, 8 étoles, 4 écharpes. — 7 aubes, 6 dessus d'autel, 2 surplis, 8 nappes. — 3 pavillons de ciboire, 1 voile du S. S., 4 bourses. 7 garnitures d'autel, 8 corporaux, 16 purificatoires, 14 amicts.
1 par semaine (adoration et Salut).	39 chasubles, 5 chapes, 28 étoles, 3 pavillons de ciboire. — 16 aubes, 22 rochets.
1 par semaine (on y récite le chapelet ; lecture spirituelle. — 2 fois par an, retraite.	200 églises pauvres sont pourvues de tous les ornements.

	Diocèses.	Siège de l'Œuvre.	Date de Fondation.	Adhérents.	Ressources (moyenne par an).
	—	—	—	—	—
25	CHALONS	Id.	1863	600+500	Quête. — Cotisation de 5 fr., 10 fr.
26	CHAMBÉRY...	Id.	1878	....	....
27	CHARTRES....	....	....	....	....
28	CLERMONT ...	....	....	....	....
29	COUTANCES ..	Saint-Lô ...	1893	40	1.024 fr. 70.
30	DIGNE.........	....	....	....	....
31	DIJON.........	....	....	....	....
32	EVREUX......	Id.	1876	....	....
33	FRÉJUS.......	Id.	1874	50	....
34	GAP...........	Id.	....	....	Paroisses : 2.380 fr. 05.
35	GRENOBLE ...	Id.	1851	Dames et Enf. de Mar.	Souscription : prêtres et membres.
36	LANGRES.....	Langres....	1846—55	600	6.000 fr.
		Saint-Dizier	1873	....	806 fr.
37	LAVAL........	Id.	1880	320	3.000 fr.
38	LIMOGES	....	....	....	....
39	LUÇON	Luçon......	1886	100	1.200 fr.
		Font.-le-Cte.	1853	....	....
40	LYON..........	Id.	1843	345	10.000 fr.
41	MANS (le)......	Id.	1864	400	....
42	MARSEILLE ..	Id.	....	....	....
43	MEAUX	....	....	....	....
44	MENDE........	Id.	1865	....	Quête. — Cotisations de 3 fr., 5 fr., 10 fr.
45	MONTAUBAN .	Id.	1854	6	....
46	MONTPELLIER	Béziers	1875	311	3.511 fr. 20.
		Cette.......	1874	120	....
47	MOULINS......	Id.	1850	300+100	2.500 fr.
48	NANCY........	Id.	1852	200	2.000 fr. + dons.
49	NANTES.......	Id.	1852	100+18	700 cotisations : les unes à 5 fr., les autres à 10 fr.
50	NEVERS.......	Id.	1880	12	2.500 fr.
51	NICE...........	....	....	....	....
52	NIMES	Id.	....	120	5.000 fr. + travail.
53	ORLÉANS.....	Id.	1845	400 (3 ouvr.)	5.000 fr.
54	PAMIERS......	Id.	....	....	....
55	PARIS.........	Id.	1846	....	En 1899 : 55.000 fr.
56	PÉRIGUEUX ..	Id.	1856	200	2.000 fr.
57	PERPIGNAN...	Id.	....	....	....
58	POITIERS.....	....	....	....	....
59	PUY (le).......	Id.	1882	140	2.500 fr.
60	QUIMPER.....	Id.	1845	90+55	1.800 fr.
61	REIMS.........	....	....	....	....
62	RENNES	....	....	....	....

Organisation.	Résultats (moyenne par an).
1 par semaine (messe, instruction, Salut). Réunion au couvent du Sacré-Cœur, travail. — Adoration diurne et nocturne.	101 chasubles, 20 chapes, 54 étoles, 4 bourses, 9 écharpes. — 43 aubes, 39 cordons. — 31 bourses à quêter. Presque toutes les églises pourvues de linge.
...	...
...	...
1 par semaine.	52 paroisses secourues en 1897.
...	...
...	...
...	...
1 par semaine.	50 chasubles, 10 chapes. — Grand nombre de linges.
...	23 chasubles, 9 chapes, 10 écharpes. — 1 calice.
...	130 paroisses assistées.
1 par semaine.	Evalué à 12.000 fr.
1 par mois.	19 chasubles, 2 chapes, 9 étoles. — 3 surplis, etc.
2 fois par mois (chapelet, Bénédiction du Saint Sacrement).	40 chasubles, 20 chapes, étoles.
...	Aubes, surplis. — 80 à 100 paroisses aidées pour la Mission.
1 fois par mois (travail en partie chez soi).	Secours divers.
...	...
1 fois par mois...	110 chasubles, 50 chapes, 3 bannières, dais. — 25 soutanes (enfants de chœur). — 20 écharpes, 6 voiles d'exposition, 75 étoles, 18 bourses.
1 par semaine.	60 chasubles, 4 dais, bannières, étoles. — Surplis, etc.
...	...
...	...
Desservi par Paris.	Prend à Paris les ornements pour 30 paroisses pauvres.
3 fois par semaine (Salut).	Depuis la fondation : 900 chasubles, 50 chapes, 80 étoles. — 80 aubes, 80 surplis, 80 nappes.
1 par mois. — Retraite annuelle.	23 chasubles, 18 chapes. — 8 surplis.
1 fois par semaine pour les jeunes filles; 1 par mois pour les dames.	...
1 fois par semaine.	60 chasubles, 15 chapes, 40 étoles. — 30 aubes, surplis, etc...
1 fois par semaine (2 heures d'ouvrage et travail chez soi).	355 chasubles, 3 chapes, 2 voiles salut, 3 étoles. — 38 étolettes — Vases sacrés.
1 fois par semaine.	80 chasubles, 15 chapes, 40 étoles. — 60 nappes, surplis, linge.
1 fois par semaine.	Depuis 1880 : 264 chasubles, 19 chapes, 19 voiles, 101 étoles. — 12 calices. — 3 mitres d'évêques, bannières. Moyenne : 14 chasubles, 1 chape, 1 voile, 6 étoles. — 1 calice.
...	...
1 fois par semaine.	36 chasubles, 20 chapes, conopées, étoles. — Aubes, nappes, etc...
1 fois par semaine.	150 paroisses secourues.
...	...
Travail fait dans les Ouvroirs des départements.	258 chasubles, 81 chapes, 40 étoles. — 16 calices. — 70 aubes à d'autres diocèses.
3 fois par an. — Action laissée à l'initiative.	80 paroisses secourues.
1 fois par semaine.	...
...	...
1 fois par an (travail chez soi).	32 chasubles, 15 chapes, 16 étoles. — 600 pièces de linge, 55 aubes, nappes, surplis, etc...
2 fois par mois (chapelet, Salut).	25 chasubles, 12 chapes, etc.
...	...
...	...

	Diocèses.	Siège de l'Œuvre.	Date de Fondation.	Adhérents.	Ressources (moyenne par an).
	—	—	—	—	—
63	ROCHELLE (la)	Id.	1868	40	....
64	RODEZ	....	....	....	....
65	ROUEN........	....	....	....	....
66	SAINT-BRIEUC	Id.	....	....	....
67	St-CLAUDE ...	Dôle........	1835	100	1.000 fr.
		St-Claude...	1889	110	....
68	SAINT-DIÉ....	....	....	....	....
69	SAINT-FLOUR	Aurillac....	1883	40	500 fr.
70	St-JEAN DE M.	....	....	....	....
71	SÉEZ..........	....	....	....	....
72	SENS..........	....	....	....	....
73	SOISSONS	Id.	1882	50	....
74	TARBES	....	....	....	....
75	TARENTAISE .	....	....	....	....
76	TOULOUSE ...	Id.	1885—1849	500	....
77	TOURS........	Marmoutier	1876	150	2.000 fr.
78	TROYES	....	....	....	....
79	TULLE........	....	....	....	....
80	VALENCE.....	....	....	....	....
81	VANNES	....	....	....	....
82	VERDUN......	Id. (Ouvroirs dans le dioc.)	1874	....	5.051 fr.
83	VERSAILLES .	....	....	....	....
84	VIVIERS	Annonay ...	1832	120	1.200 fr.

COLONIES

	Diocèses.	Siège de l'Œuvre.	Date de Fondation.	Adhérents.	Ressources (moyenne par an).
85	ALGER........				
86	CONSTANTINE				
87	ORAN..........	Id.			
88	BASSE-TER. (la)				
89	SAINT-DENIS .				
90	St-PIERRE et Fort de F.				
91	CARTHAGE ...				
	METZ	Id.	1836 par Mgr Chalandon.	Enfants de de Marie.	....

RÉSULTAT

54 Diocèses continentaux.	60 Sièges de l'Œuvre dans 59 diocèses.	La plus ancienne fondation est au diocèse de Viviers (1832).	Les adhérents (patrons, patronnes, zélatrices, ouvrières et associées ...) sont plus de 1.200 dans le diocèse de Bayeux.	Les recettes (cotisations, souscriptions, quêtes, loteries, dons...) opérées dans 36 diocèses qui ont fait parvenir des résultats précis, s'élèvent à........... 186.706 fr. Moyenne .... 5.186 fr. L'apt de Paris 55.000 fr. — Lyon 10.000 fr. — Bayeux 13.754 fr. Argent pour acheter.

Organisation.	Résultats (moyenne par an).
1 par mois.	60 chasubles, 16 écharpes, dais. — Linges.
....	....
....	....
....	....
1 fois par mois.	Depuis 1885 : 187 chasubles, 98 chapes. — 56 aubes, 70 surplis. Moyenne : 14 chasubles, 7 chapes. — 4 aubes, 5 surplis.
....	....
....	....
....	150 pièces en linge.
....	....
....	....
....	....
1 par mois (travail chez soi).	22 ornements. — Linges, aubes, garnitures d'autel.
....	....
....	....
1 fois par semaine (travail à domicile). 2 fois par mois. — Pas de linge.	40 chasubles, chapes, dais, draps mortuaires. — 15 douzaines de divers linges. — Bannières. NN. SS. les Archevêques ont constaté depuis quelques années que les sacristies de Touraine n'offraient plus l'aspect lamentable d'autrefois.
....	....
....	....
....	....
....	....
1 par semaine (lecture pieuse). Travail à domicile.	Ornements. — Linges.
....	....
Le 1er vendredi du mois (messe, communion).	40 paroisses secourues.
1 jour par semaine. — Loterie. Chaque Enf. de Marie doit placer 10 bulletins et fournir 1 lot.	Les mêmes dames et demoiselles enfants de Marie s'occupent des autels et des pauvres.

GÉNÉRAL

La plupart des réunions pour l'ouvrage sont hebdomadaires; là où elles sont plus rares, le travail laissé à l'initiative des associées s'accomplit à domicile. Dans les réunions, on voit à peu près partout la prière unie au travail. (*Ora et labora.*)

On ne saurait déterminer le nombre des paroisses secourues. Les ornements les plus divers leur sont distribués : Chasubles, chapes, étoles, voiles pour Saluts, conopées, pavillons pour ciboires, bourses pour Saluts, bourses pour quêtes, draps mortuaires, dais, bannières, écharpes. — Des vases sacrés : Calices, ostensoirs, ciboires (plus rarement). — Des linges sacrés en très grand nombre, et de toutes sortes : Aubes, ceintures, amicts, manuterges, purificatoires, pales, nappes, corporaux, garnitures d'autel, surplis, costumes d'enfants de chœur.

Les chasubles fournies par 32 diocèses sont au nombre de 2.000, ce qui fait une moyenne pour chacun de 32. L'apport de Paris = 258. — Les chapes fournies par 23 diocèses sont au nombre de 414, ce qui fait une moyenne pour chacun de 18.

Paris a fourni 16 calices.

49

L'ŒUVRE DES PETITES DOMINICAINES DE L'EUCHARISTIE

ÉTABLIE A NIMES, 7, RUE SAINTE-EUGÉNIE

Par M. le Chanoine COURAN.

Messieurs, si vous le voulez bien, je vous dirai 1° ce que sont les Petites Dominicaines de l'Eucharistie ; 2° ce qui les caractérise ; 3° la méthode qu'elles ont employée et qui leur a réussi ; et cela dans le but de montrer que chez elles le nom répond à la chose et qu'elles sont sous tous les rapports Eucharistiques.

* * *

1° Ce que sont les Petites Dominicaines de l'Eucharistie ?

Une œuvre de servantes, devenue par son personnel, composé aujourd'hui de 125 membres, un tiers-ordre régulier de Saint-Dominique, connu sous le nom de Petites Dominicaines de l'Eucharistie.

Pendant les douze premières années, de 1866 à 1878, elles vécurent à l'ombre et sous la direction des religieuses de Saint-Vincent de Paul, dans leur maison même, où leur supérieure, Sœur Pitra, l'éminente sœur du célèbre cardinal, leur aménagea une chapelle, un asile et des infirmeries. Après ce temps, à l'invitation de l'autorité diocésaine, elles achetaient la plus vieille église de Nîmes, devenue, depuis la grande Révolution, une manufacture de billards. Ce fut dans les deux étages bâtis aux combles de la chapelle qu'elles aménagèrent tout d'abord leurs divers services ; mais bientôt, pour être plus à l'aise,

elles durent acquérir deux autres maisons attenantes. Leurs trois premières œuvres, du logement, du placement et des infirmeries, reçurent leur organisation définitive. On leur en ajouta une quatrième qu'on appela « maison de retraite », où l'on put offrir des logements distincts, composés quelquefois de plusieurs pièces, à soixante servantes journalières ou rentières.

En même temps la chapelle, vraie relique des siècles passés, prenait un caractère distinctif; une belle façade, dans le style roman du XII[e] siècle, annonçait, par ces mots gravés à son frontispice : *Regi sæculorum immortali,* qu'elle était dédiée à la royauté de Jésus. Un magnifique trône se dressait aux frais d'une seule personne dans son sanctuaire, à la condition, acceptée par l'autorité ecclésiastique, d'y voir bientôt monter par l'exposition le vrai Maître et Roi du monde. On eut en effet bientôt l'adoration, d'abord tous les vendredis, puis tous les mardis et vendredis, enfin tous les jours et toutes les nuits.

Tout allait à souhait. Le nombre de jeunes filles reçues à l'asile dans l'année variait entre six et huit cents. Les infirmeries comptaient parfois dix et même douze malades ; le dimanche, aux offices, l'église se remplissait de servantes; pendant la journée, de toutes parts affluaient les fidèles.

A cette époque, votre honorable secrétaire général, M. de Pèlerin, connu dans le monde entier, quittait Vaucluse où il avait occupé la place de procureur, et retournait dans le Gard, son pays d'origine; il se fixait à Nîmes. Sainte-Eugénie ne pouvait pas ne point frapper ses regards et surtout attirer son cœur. Avec son concours ou plutôt sous sa direction, l'adoration nocturne, après le congrès de Fribourg l'adoration sociale, commencèrent leurs pieuses veillées qui jusqu'à ce jour ont continué sans interruption.

N'était-ce pas assez, même trop, pour une œuvre de servantes? Non, car la Providence allait elle-même

intervenir et indiquer qu'il fallait marcher en avant et faire davantage.

On admettait à Sainte-Eugénie, dans les infirmeries des domestiques, toutes sortes de maladies : on avait même promis par excès de zèle de ne pas exclure les maladies épidémiques. La petite vérole ne tarda pas à sévir dans notre cité : plusieurs servantes furent atteintes ; on les reçut avec bonheur. Le malheur voulut, ou plutôt la Providence permit qu'un jeune homme, dans une famille voisine, prît le mal : on nous accusa à tort ou à raison d'en être cause; des plaintes furent déposées à la mairie ; nous fûmes prévenus que, par le fait, les lois défendaient de créer au centre d'une ville des foyers d'infection.

Que faire dans cette circonstance ? Manquer de parole, ce n'était pas possible. Il fallut se résigner et acheter une campagne. C'était le signe de Dieu, qui par la voie des événements allait conduire vers des horizons nouveaux auxquels on n'avait pas pensé. Deux autres œuvres allaient apparaître ; deux œuvres distinctes mais qui semblaient faites l'une pour l'autre, toutes les deux de la plus grande importance : l'exploitation agricole et le vin eucharistique.

La première, si elle se généralisait, aurait pour conséquence la restauration du travail agricole dans notre patrie qui se meurt pour l'avoir abandonné. La seconde s'impose à la conscience chrétienne, à notre époque où les progrès de la science ont rendu si facile ce que l'appât du gain ne pouvait manquer de rendre si commun : la fabrication à bon marché d'un vin de bonne marque, mais frelaté. Continuons notre récit.

Propriétaire d'une campagne, on ne pouvait pas la laisser en friche : il fallait la cultiver et adjoindre à notre personnel encore restreint, puisqu'il ne se composait que de cinq membres, une jeune fille de vingt et un ans qui entra dans ce but. Le choix fut heureux. Debout dès trois heures du matin, elle trayait les vaches, por-

tait en ville sur un modeste véhicule le lait et le jardinage, puis, de retour, piochait, sarclait, arrosait toute la journée. Plus tard, lorsqu'on eut acquis des propriétés nouvelles, elle ne fut pas au-dessous de sa tâche, elle dirigea avec succès tous les travaux. La communauté s'était accrue ; on était allé de l'avant : on avait planté, semé ; la directrice, devenue Sœur Rose de Sainte-Marie, avait grandi avec son œuvre ; et en l'année 1890, le jour où elle prenait possession d'une grande campagne qu'on avait achetée, elle était formée et son personnel capable de conduire une vaste exploitation. Les terrains étaient incultes, couverts non seulement d'épines et de buissons, mais remplis de genêts et d'azalées enracinés fortement dans le sol d'ailleurs très rocailleux. N'importe : on se mit à l'œuvre, on arracha les broussailles, on déracina les arbustes ; on défonça avec le treuil, plus tard avec les machines à vapeur. On planta chaque année 10 hectares, la quatrième, jusqu'à 25. On a tout greffé et l'on possède à cette heure 105 hectares de vignes plus belles les unes que les autres.

Ecoutez le compte rendu de la visite de Monseigneur notre Evêque, donné par la *Semaine religieuse de Nîmes*, le mois dernier, dans son numéro du 8 juillet.

« Lundi 26 juin, Monseigneur visitait la grande campagne des Petites Dominicaines de l'Eucharistie, située sur le plateau qui domine les plaines d'Arles et de Beaucaire.

« Leur Supérieur, M. le Chanoine Couran, assisté de Messieurs les aumôniers Robert et Rousson, attachés à l'Œuvre, a voulu faire lui-même les honneurs à son Evêque. Il l'a fait avec sa simplicité ordinaire, mais avec tant de bonne grâce et d'exquise délicatesse que Sa Grandeur en a été touchée.

« Ce qui distingue « le Sacré-Cœur » (ainsi s'appelle la campagne) c'est le plein règne de Dieu, tel qu'on l'a vu fleurir aux plus beaux jours de l'Eglise. Jamais souverain n'a eu des sujets plus dévoués. Debout dès quatre

heures du matin, les Petites Dominicaines de l'Eucharistie s'acquittent de leur service avec ardeur. Il faut les voir au milieu de leurs vignes avec leurs vingt bêtes de trait ou leurs machines chargées de sulfate.

« Monseigneur et les prêtres qui l'accompagnent, M. le Chanoine Michel, archiprêtre de la cathédrale, M. le Chanoine Etienne, archiprêtre de Notre-Dame de Beaucaire, M. le Chanoine Arnal du Curel, secrétaire particulier, M. le Curé de Joncquières, etc., M. l'abbé Durand, économe du Petit Séminaire, ont peine à en croire leurs yeux. Sa Grandeur veut se rendre compte de tout. A la cave remplie de grands foudres, elle se fait expliquer comment on prépare le vin de messe ; comment surtout, par le pressage immédiat de la grappe ramassée le jour même et par le débordage de la mousse, on arrive à lui donner la finesse et le bon goût : tous les détails l'intéressent; elle les écoute avec le plus grand soin.

« Bientôt on part en voiture pour le désert Sainte-Marie. Dans un quart d'heure on est au centre d'un magnifique vignoble, qui comprend 55 hectares. On revient ensuite sur ses pas et l'on parcourt successivement 50 autres hectares de vignes toutes chargées de raisins. C'est partout le même plant qui étale sa verdoyante parure : c'est la clairette blanche, à la grappe dorée, au cep dur et montant. » (*Semaine religieuse de Nîmes,* 8 juillet 1899.)

Depuis lors on a enfermé dans les greniers 95 salmées de grains et en ce moment on achève de faucher 40 hectares de prés qu'on afferme sur les bords du Rhône à la Compagnie du canal du Midi. C'est notre directrice qui dirige la faucheuse et la moissonneuse-lieuse.

Chez les Petites Dominicaines il n'y a pas différence de costume, ni distinction de personne. Les supérieures elles-mêmes sont soumises au travail. La Prieure du Sacré-Cœur, Mère Agnès de Saint-Joseph, est toujours, malgré ses cinquante ans, à la tête de ses piocheuses. C'est elle qui vient de dresser ses meules de foin et qui, pour les mettre à l'abri, va les couvrir d'une bonne

couche d'argile. Bientôt, au moment des vendanges, on la verra faire fonctionner un des trois pressoirs. A cette époque la directrice n'a pas mal de tracas. Ramasser les raisins, les porter, les peser, les fouler, c'est peu ; car il faut tous les jours presser quatre fois ce qu'on a cueilli le jour même, loger cent hectolitres de moûts dans vingt fûts placés au bel air, au nord de la cave, faire déborder toute la mousse au moment de la grosse fermentation, ramener dans les foudres le premier vin, lui fournir par le moyen de l'aéromètre l'air pur qui lui est nécessaire, ensiler les grappes qui plus tard seront utilisées pour le bétail. Bien souvent onze heures de la nuit sonnent qu'on n'a pas encore terminé tout l'œuvre et le lendemain il faut être debout à quatre heures. Il est vrai que dans la journée on donne à une partie du personnel quelques heures de relâche, mais l'ensemble ne se repose pas, on va toujours bon train. Les charrettes arrivent à chaque instant avec leur charge de raisins ; le fouloir ne s'arrête pas ; les pressoirs marchent toujours, les tonneaux et les foudres se remplissent. La joie brille sur tous les fronts ; on rit tout de même et l'on s'amuse, car le temps des vendanges est le délassement de l'année. C'est la récréation annuelle.

Chez les Petites Dominicaines, il est défendu d'avoir la mine refrognée et chagrine ; c'est convenu que la tristesse déprime et vient du démon, tandis que la joie dilate et convient aux enfants de Dieu. On n'est pas non plus étroit et petit. On est comme le plateau qu'on habite et qui domine les vastes plaines qui s'étendent de Beaucaire, d'Arles et de Saint-Gilles jusqu'à la mer, toujours sous un ciel d'azur, chanté par notre poète, qui devient monotone à force d'être pur, à des hauteurs où le regard, comme celui du sage, voit de haut, de loin et juste.

Le problème est résolu, le fait est acquis, la femme est apte à tous les travaux agricoles, elle peut planter, tailler, greffer. Les mulets eux-mêmes deviennent dociles entre ses mains plus douces que celles de l'homme.

L'instrument du labour qu'elle tient avec habileté et aisance la fatigue moins que les machines à coudre ou à tricoter. Les plus forts attelages ne la déconcertent pas : les charrois les plus lourds ne sont pas au-dessus de ses forces. Elle sait avoir de l'énergie pour mettre à sa place l'indiscret ou le mauvais plaisant, du courage et de l'adresse pour tourner une difficulté, sortir d'un embarras. En réalité, à la campagne, au centre d'une exploitation agricole, elle se porte à ravir, elle est heureuse et fervente.

Mais sa place d'honneur est à l'autel ; près du calice, sa présence revêt presque le charme d'une vision. Dans l'Apocalypse, l'Ange tient entre ses mains l'encensoir d'or ; mais il est debout au bas des marches de l'autel. La Petite Dominicaine de l'Eucharistie est plus heureuse, elle monte plus haut, elle s'approche de plus près, et, sans toucher au calice, elle verse dans la coupe vermeille sa clairette dorée.

Ne soyez donc pas surpris qu'elle attache tant d'importance à ses vignes et qu'elle en prenne soin comme le jardinier le fait de la plus belle plante de son jardin. Dans son cellier où le perfectionnement des machines donne plus de facilité et permet d'avoir toute convenance, elle prépare son vin en psalmodiant ses prières comme le faisaient dans leurs vieux monastères les chartreux qui pétrissaient l'hostie blanche de l'autel. Entendez-la chanter son cantique de prédilection : « Qu'à l'autel le calice — Avec nos raisins blancs — Pour Jésus se remplisse — De nos vins excellents. »

N'ayez point crainte qu'elle fasse de son vin un objet de commerce. Pour elle c'est le vin sacré, le vin de Jésus. Elle le fournira toujours pur et naturel, elle fera tous ses efforts pour le rendre excellent. Semblables à ces reines illustres pour qui, lorsqu'il s'agissait du calice, l'or n'était pas assez beau ni les pierres assez fines, les Petites Dominicaines ne trouvent jamais leur vin eucharistique ni assez vermeil, ni assez exquis. Elles n'auront point

recours à des substances étrangères; elles se contenteront de le parfumer avec la myrrhe de leur travail et de l'embellir avec les perles de leurs sueurs.

Voici maintenant leur caisse qui n'est pas chose négligeable.

Sur les 500.000 francs que leur ont coûté leurs immeubles, elles doivent encore 220.000 francs; elles ont donc payé 280.000 francs.

Chaque année, comme elles ne peuvent pas faire les foudres ni les fûts et autres ouvrages de ce genre, comme elles ne récoltent pas le riz, les lentilles, mille autres choses nécessaires, et que la régie et l'Etat ne leur font pas grâce d'un centime, le chiffre de la dépense monte assez haut : il s'est élevé l'an dernier à la somme énorme de 150.000 francs; il est vrai qu'on a fait des constructions et acheté de grands foudres. Dans tous les cas cette somme témoigne de leur activité au point de vue même de l'économie sociale. En définitive ces 150.000 francs sont l'appoint que les Petites Dominicaines ont versé, en une année, dans la caisse commune.

Je crois avoir suffisamment répondu à la première question et vous avoir dit ce que sont les Petites Dominicaines de l'Eucharistie.

*
* *

2° Mais quel est le trait qui les distingue : deuxième question sur laquelle vous me permettrez d'appeler votre attention.

Les Petites Dominicaines sont, par-dessus tout, eucharistiques.

Je ne reviens pas sur leur chapelle où elles ont l'exposition du Saint Sacrement de nuit et de jour; je ne fais que rappeler l'adoration sociale qui leur permet de convoquer chaque lundi, à l'heure de l'Adoration nocturne, un groupe professionnel. Je signale à la hâte le vin eucharistique qu'elles préparent elles-mêmes sans le

concours de mains étrangères et qui, par conséquent, offre la plus entière garantie.

Je laisse tous ces côtés pourtant si eucharistiques pour vous mieux montrer et vous faire paraître dans toute sa lumière ce qui fait le fond de leur vie et les rend au plus intime de leur être et à toute heure du jour réellement et tout à fait eucharistiques. Je veux parler de leur adoration vitale.

Evidemment ce n'est pas le son de la voix qui plaît le plus au Seigneur : c'est le cœur qui lui est surtout agréable. Mais le cœur a plus que le sentiment pour s'exprimer. Son suprême effort c'est sa vie, et lorsque du matin au soir le cœur l'a prodigué dans un labeur incessant, dans un travail pénible comme le fait la Petite Dominicaine de l'Eucharistie au milieu de ses champs ou de ses vignes, si fidèle à ses constitutions elle fait de tous ses coups de pioche ou de chacun des autres actes qui composent sa journée un tribut d'adoration et d'amour, il est certain qu'elle doit faire envie aux anges eux-mêmes et que Dieu doit se complaire en son adoration vitale plus encore que dans celle des Esprits de sa cour céleste. Si les bouquets de myrrhe, d'après nos saints Livres, sont à cause de leur amertume plus agréables au divin Roi des cœurs, cette adoration tout imprégnée dans le travail matériel de fatigues et de sueurs doit faire à ce bon Maître un singulier plaisir. Il doit sentir en elle comme une émanation de Bethléem, de Nazareth et du Calvaire, c'est-à-dire de tout ce qu'il y a dans le cours des siècles de plus pur, de plus saint, de plus beau.

Ce n'est pas tout : là n'est pas la vraie valeur de l'adoration vitale des Petites Dominicaines de l'Eucharistie. Ce qui la rend belle, magnifique, tout à fait eucharistique, c'est qu'elle n'est pas leur adoration personnelle, mais l'adoration du Christ Jésus uni à ses anges et à ses saints. Dès la première heure de leur lever, à toutes les saisons de l'année, à tous les âges de leur vie, elles s'unissent à Notre-Seigneur ; elles mettent

leurs cœurs dans le sien ; et c'est convenu que chacun de leurs battements doit reproduire sa sublime, sa divine adoration.

Entendez-les au milieu de leurs champs. A chaque heure, au son de la cloche, elles tombent à genoux et tournées du côté du Saint Sacrement elles disent : « Nous renouvelons, ô mon Dieu, l'intention de faire toutes nos actions par amour pour vous, en particulier de vous offrir, à chaque battement de notre cœur, l'adoration de votre Christ Jésus uni à ses anges et à ses saints. »

Plusieurs fois dans la journée, tandis que le travail est plus calme ou que la fatigue est plus grande par l'effet de la chaleur ou du froid devenus plus intenses, elles aiment à répéter en chœur :

Ainsi que vous adore la Très Sainte Vierge Marie, je vous adore, mon bon Jésus.

Ainsi que vous adore le bon saint Joseph, je vous adore, mon bon Jésus.

Ainsi que vous adorent les Séraphins et les Chérubins, je vous adore, mon bon Jésus.

Ainsi que vous adorent tous les Anges de la hiérarchie céleste, je vous adore, mon bon Jésus.

Ainsi que vous adorent les Patriarches et les Prophètes, je vous adore, mon bon Jésus.

Ainsi que vous adorent les Apôtres et les Martyrs, je vous adore, mon bon Jésus.

Ainsi que vous adorent les Vierges, je vous adore, mon bon Jésus.

Ainsi que vous adorent tous les Saints de tous les lieux et de tous les siècles, je vous adore, mon bon Jésus.

Leur louange varie : elles disent tour à tour : « Je vous adore, je vous aime, je vous remercie, je m'offre à vous, je vous implore. » Leur dernier accent est celui-ci : « Ainsi que la Très Sainte Vierge Marie, je veux être, mon bon Jésus ; — ainsi que le bon saint Joseph, je veux être, mon bon Jésus, etc... »

Pour mieux exprimer ce caractère devenu le trait distinctif de l'ordre, comme leur acte constitutif, le fond même de leur vie, on a dressé un monument : on a placé à l'entrée de la grande campagne une magnifique statue du Sacré-Cœur étendant les bras vers le ciel et offrant à Dieu, son Père, avec son adoration, celle de ses enfants, les Anges et les Saints.

*
* *

3° J'arrive à la troisième question ; je vais essayer de vous faire connaître la méthode employée par les Petites Dominicaines et qui leur a réussi.

Cette méthode n'est pas nouvelle ; elle est aussi ancienne que le christianisme. Notre-Seigneur lui-même l'a préconisée par ces mots tombant de ses lèvres divines : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous transporteriez des montagnes. »

Certes il s'agit d'une force qui n'est pas commune puisqu'elle est capable de transporter des montagnes. D'après Notre-Seigneur, on la possède si on a une petite dose de foi pas plus grosse qu'un grain de sénevé.

Les Petites Dominicaines ont ce petit trésor et là est tout le secret de leur force. Permettez-moi, pour mettre en relief ma pensée, d'entrer ici dans quelques développements. Deux explications suffiront pour faire à ce sujet pleine lumière et révéler dans sa simplicité, mais dans sa beauté, toute leur méthode.

Pour les Petites Dominicaines de l'Eucharistie, la foi est une magnifique vision. Elles voient avec saint Augustin, dans le Fils de Dieu descendu sur la terre, le plus grand, le plus riche, le plus beau des Princes qui a daigné se faire comme nous, pour nous rendre semblables à lui, Dieu comme lui : *Deus factus est homo ut homo fieret Deus*. Enthousiasmées d'une destinée pareille, elles se sont éprises d'un grand amour pour ce Jésus qui les appelle à tant d'honneurs, les revêt de ses joyaux, ceint leur front de son diadème : et pour mériter cette part

glorieuse, cet héritage sublime, elles trouvent légères les souffrances et les fatigues dont elles ont à supporter le fardeau.

Mais la foi n'a pas seulement ses lumières, elle a ses réalités aussi ravissantes que ses splendeurs, qui pour s'accomplir à l'ombre et dans le secret ne perdent rien de leur magnificence.

La grâce est pour les Petites Dominicaines de l'Eucharistie une vraie participation à la Divinité; c'est une réelle déification, c'est le divin qui transforme leur être, leur âme et même leur corps et qui, à force de les pénétrer en ce monde même, de s'installer en elles, ne détruit pas sans doute leur humaine substance mais la change tellement que, un jour, à l'heure de l'achèvement et de la glorification, elle aura un autre mode de subsister, une existence toute différente. Alors elles ne seront plus, elles si humbles et si petites, les dernières venues dans la famille religieuse, terrestres, passibles, mortelles, soumises à la misère ou à l'infirmité; mais transportées sur d'autres rives, dans un monde ou sous un ciel nouveau, elles seront, même dans leur chair devenue glorieuse, impassibles, immortelles, célestes, divines, participant à tous les trésors de Dieu même, à sa richesse, à sa gloire, à sa félicité; elles seront au beau royaume du Paradis à titre de reine, d'épouse; dans des noces qui seront continuelles, dans les délices d'un festin qui ne devra jamais finir, dans un abîme de bonheur, dans un océan de félicité où les flots, au fur et à mesure qu'on s'y plongera, n'en deviendront que plus profonds et plus enivrants.

Comment voulez-vous que, travaillées ainsi par le divin, toutes pétries en quelque sorte de Dieu, leurs âmes n'éprouvent pas les tressaillements du courage et de l'ardeur? n'arrivent pas à posséder en elles quelque chose qui se ressente à la fois de la flamme et du fer?

Dans ces conditions on peut mettre la main à la charrue; mais fidèle à la recommandation du bon Maître on se garde bien de regarder en arrière. Dix-neuf Petites

Dominicaines ont pris leur essor vers le ciel; aucune d'entre elles n'est retournée dans le monde qu'elle avait quitté.

Je termine par deux faits dont les Petites Dominicaines de l'Eucharistie garderont à jamais le souvenir.

En 1814, Pie VII, captif de Fontainebleau, traîné d'étape en étape entre deux gendarmes qui ne lui permirent pas de s'arrêter à Nîmes pour prendre son repas de midi, bien que l'heure fût avancée, descendait vers les deux heures, un dimanche de février, dans une humble hôtellerie de Saint-Vincent-de-Jonquières, petit hameau situé sur la route de Nîmes à Beaucaire. La famille qui le reçut était protestante mais honnête. Elle fit bon accueil à l'auguste vieillard qui la bénit.

Les Petites Dominicaines comptent dans leur œuvre deux membres de cette famille qui ne tarda pas à se convertir : une religieuse, Sœur Henri de la Croix, la dernière héritière de la branche aînée; leur Père Fondateur, le dernier fils de la branche cadette.

Cinquante ans après, désireux de venir en aide à Pie IX qui dépouillé de ses Etats faisait appel à la charité de ses enfants, un jeune vicaire de Nîmes remettait à l'abbé de Cabrières, alors vicaire général de Mgr Plantier, ce qu'il avait de plus précieux, un beau calice qu'il venait d'acheter et qui n'était pas encore consacré. Très touché de ce don, le Saint-Père, informé que le jeune vicaire commençait une œuvre de servantes, écrivit lui-même de ses mains, au bas de son portrait, ces mots : *Accendat Deus in cordibus vestris ignem sui amoris.*

L'œuvre du vin eucharistique confiée aux Petites Dominicaines par l'autorité ecclésiastique n'a-t-elle pas dans le dernier fait toute son explication ? Le calice reparaît après vingt ans. La première fois, lorsque nous l'avons donné, il était de vermeil, mais vide. Dieu l'a rendu plein, plein de son sang, du sang de son Eucharistie.

Fecit magna qui potens est. Dieu est toujours le même.

Son bras ne s'est point raccourci. Il sait en notre siècle, comme toujours, accomplir de grandes choses, d'autant plus admirables que l'instrument dont il se sert est plus faible et plus petit.

50

LES FILLES DU CŒUR DE JÉSUS

Par M. le chanoine LAPLACE, Directeur Général de l'Archiconfrérie de la Garde d'honneur, à Bourg.

Parmi les *Congrégations religieuses* vouées au culte eucharistique, qu'il me soit permis de signaler à l'attention bienveillante du Congrès la Société, jeune encore mais déjà florissante et singulièrement bénie dans ses œuvres, des *Filles du Cœur de Jésus.*

Elle date de 1872 et se réclame du nom à jamais vénéré de l'illustre cardinal Dechamps, archevêque de Malines, qui le premier approuva ses Statuts et l'érigea canoniquement dans l'humble chapelle de Berchem-les-Anvers devenue depuis la Basilique du Sacré-Cœur. Le pieux et savant Cardinal tenait en particulière estime la fondatrice de l'Institut, l'héroïque Marie Deluil-Martiny. « Je viens de voir la Thérèse de notre siècle », disait-il à la suite d'une audience qu'il lui avait accordée.

Après s'être plu pendant vingt ans à prodiguer les faveurs de ses témoignages de haute sympathie à cette Société religieuse, le Saint-Siège y a mis le couronnement en approuvant définitivement en 1896 ses Constitutions.

Rappellerai-je que le cher Institut a reçu le baptême du sang ? La fondatrice fut assassinée par un anarchiste

le 27 février 1884 dans sa maison religieuse de la Servianne, près de Marseille. Ce fut la première victime de l'anarchie. Il semble que la Providence ait voulu que le sang de la virginale victime fût mêlé, comme elle l'avait désiré tant de fois, au sang de l'éternelle Victime eucharistique dans l'expiation du crime qui est proprement le crime du siècle, la révolte contre Dieu et contre l'ordre établi par Lui dans la société : Ni Dieu, ni maître !

Les dernières paroles de la Mère Marie de Jésus furent : *Pour l'Œuvre!* Cette Œuvre ainsi baptisée dans le sang, quelle est-elle ? quel est son but, son esprit ?

Elle se propose de faire au Cœur de Jésus, Prêtre et Victime dans le Très Saint Sacrement de l'autel, une perpétuelle réparation pour les horribles outrages de l'impiété contemporaine, et spécialement pour ceux qui blessent aux fibres intimes son Cœur adorable.

Tous les jours et souvent encore la nuit, les Filles du Cœur de Jésus sont en adoration devant le Saint Sacrement exposé ; l'esprit de leur Institut est de s'immoler sans cesse en union aux souffrances de Jésus, en union surtout aux douleurs intimes de son Cœur. Ces douleurs, qui ne les connaît ? Les Ordres religieux sont les racines de l'Eglise, elles donnent à ce grand arbre sa vitalité empruntée aux sources mêmes du Sauveur ; mais quand ici ou là les racines dépérissent et meurent, c'est un grand dommage pour l'Eglise.

Le sacerdoce est le sel de la terre ; et, Dieu merci ! il reste à travers les siècles la force et l'indéfectible honneur de l'Eglise du Christ, la beauté de sa robe immaculée. Que si parfois, dans quelque coin mystérieux du sanctuaire, le sel se corrompt, quel malheur ! Que si une âme consacrée se retourne contre le divin Maître et rivalise avec ses plus acharnés ennemis de haine et de mépris dans le blasphème, quel scandale ! Comprenons-nous la parole de Notre-Seigneur à la Bienheureuse : « Les autres se contentent de frapper sur mon corps ; ceux-ci attaquent mon cœur ? »

Tous nous devons avoir à cœur de réparer ces divines douleurs; mais s'il y a des victimes volontaires qui se détachent de nous pour aller se dévouer au fond d'un cloître aux immolations du cœur, de la volonté et de la chair, des victimes choisies parmi ce qu'il y a de plus pur et de plus généreux et qui se constituent formellement et pour toujours dans cet état de victimes, notre devoir n'est-il point de le faire connaître, de favoriser leur généreuse entreprise et de nous y unir autant que possible ?

Il est à remarquer que dans les cinq maisons que possède l'Institut, à Marseille, à Anvers, à Turin, à Schwyz et à Montpellier, les constitutions faibles abondent ; mais si les santés sont frêles, les âmes sont fortes ; si les rigueurs de la pénitence ne sont point facilement autorisées par la prudence des Supérieurs, on donne libre carrière aux immolations de l'obéissance, à cette abnégation complète de soi-même et à cet amour de la Croix dont Notre-Seigneur fait une condition indispensable pour parvenir à la perfection.

Enfin, et c'est ici tout à la fois la conclusion et la raison d'être de cet humble rapport, la vie des Filles du Cœur de Jésus est essentiellement eucharistique. Leur Patronne et leur modèle est Marie, la Vierge-Prêtre, *Virgo Sacerdos ;* leurs vertus sont toutes cachées et réparatrices comme celles de la grande Victime de l'autel ; leur fonction spéciale est l'oblation du Précieux Sang, et ainsi elles se rattachent toujours à la Garde d'honneur du Sacré-Cœur de Jésus dont elles sont issues et dont elles remplissent l'office le plus sublime et le plus méritoire, celui de victime.

51

L'EUCHARISTIE ET L'ORIENT

Rapport du R. P. ISAIAS PAPADOPOULOS,
missionnaire grec-catholique.

Eminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Puisqu'on veut bien me permettre de prendre la parole au milieu de vous, laissez-moi d'abord remercier devant vous Notre-Seigneur et sa divine Mère de m'avoir ménagé cette occasion du Congrès à laquelle je dois de voir de mes propres yeux le théâtre des grandes merveilles qui s'accomplissent chaque année par Marie et par le Dieu de l'Eucharistie ; ce que j'ai le bonheur de voir aussi, c'est une chose que je savais déjà, c'est le grand amour que porte envers le Très Saint Sacrement et envers Marie Immaculée, cette France catholique qui, malgré tous ses ennemis, vit et vivra toujours pour le grand conquérant des âmes.

Depuis dix-huit ans que je suis en mission je puis dire que c'est dans le Très Saint Sacrement de l'autel et dans la Très Sainte Vierge que j'ai trouvé ma plus grande force. Voyez si je suis heureux de l'occasion de ce Congrès pour venir les en remercier.

Ne me demandez pas, je vous prie, une longue thèse sur l'Eucharistie et l'Orient ; le magnifique Congrès eucharistique de Jérusalem et vos études personnelles m'autorisent à penser que vous préférez connaître par des faits certains les merveilles accomplies par l'Eucharistie et aussi par Notre-Dame de Lourdes, en faveur des pauvres schismatiques.

Le peuple grec-schismatique, vous le savez, croit ferme-

ment à la sainte Eucharistie ; il ne souffrirait pas une seule parole contre la présence réelle de son Dieu dans ce divin Sacrement. Pourtant, il faut le dire, il n'a pas la communion fréquente en honneur, loin de là ; le grec-schismatique s'approche de son Dieu quatre ou cinq fois l'an tout au plus, et quelquefois, hélas ! il s'en approche sans le moindre souci de la confession. Il s'ensuit un véritable sacrilège qui explique les insultes et les blasphèmes, si fréquents de leur part, envers le Très Saint Sacrement.

Quelle sera la réponse de Jésus-Hostie ? Il montrera par de véritablee merveilles, en facilitant les travaux du missionnaire, que la vérité est avec ceux qui travaillent pour Rome et avec Rome.

En 1883, missionnaire converti, je fus envoyé par Mgr Rutelli dans la province de Malgara, située dans le vilayet de Constantinople. Trois mois auparavant, le gouvernement turc avait fait mettre les scellés sur la seule chapelle qui s'y trouvait, pour deux raisons, disait-il : parce qu'on l'avait construite sans permission et qu'il n'y avait pas de catholiques ; il n'y avait en réalité que six familles et le missionnaire avait été chassé.

Voici donc que, nouveau missionnaire converti, j'arrive à Malgara. J'étudie ma situation : la chapelle avec mon petit logement sont toujours sous scellés. Tout est impossible, excepté la ruse, pour le moment. Je fais donc le tour de la chapelle de bon matin, enfonce un mur par derrière pour ne pas briser les scellés, entre par une toute petite ouverture, trouve tout en ordre pour célébrer la sainte Messe et ressors aussitôt pour trouver un enfant catholique. Bientôt après je rentrais par la même ouverture avec l'enfant qui portait du pain, du vin et de l'eau. La Messe commence. A peine la consécration achevée, des scrupules bouleversent mon âme. Je suis là presque seul, en contravention avec la loi ; je serai jeté en exil, en prison peut-être ; et cette fois c'est la ruine certaine pour la Mission. Mais bientôt je repousse cette idée comme

une tentation. Je suis devant Jésus-Hostie et je dis à mon Dieu : « C'est vous qui permettez qu'on me persécute ; pourquoi ont-ils fermé cette église qui est votre maison ? O mon Dieu, ce n'est plus pour vous le temps de souffrir, mais de vous glorifier. Je veux rester avec vous ici pour toujours. » Et en effet je venais de consacrer une réserve. La messe terminée, je me sens fort avec mon Dieu ; je fais sauter les scellés, ouvre la porte et bientôt arrivent trois catholiques suivis de près par le gouverneur turc et le chef de la police grecque, accompagnés tous deux de soldats turcs.

Pendant que je fais mon action de grâces, les deux policiers entrent pour me faire sortir. — « C'est à vous de vous éloigner, leur dis-je ; ici c'est la maison de mon Dieu, laissez-moi l'adorer. » Et comme je veux franchir le sanctuaire pour m'approcher du tabernacle, le gouverneur me retient par le bras, croyant que j'allais chercher une arme pour me défendre. En effet, je me dégage vivement des mains du gouverneur et je saisis bientôt comme une arme toute-puissante le Très Saint Sacrement que je tenais en réserve. Le Turc n'ose pas s'approcher. « Qu'est-ce que cela ? » dit-il. — « C'est le Dieu que j'adore ! » m'écriai-je. — « Est-ce vrai ? » demande le Turc au grec-schismatique. — « Oui », répond celui-ci. — « Montrez-le-moi », me dit le gouverneur. — « Vous ne le verrez pas ! »

Pendant cette scène le policier grec n'avait cessé de me menacer en me parlant dans sa langue maternelle et en traitant ma folie de gravement coupable. Mais voilà que le gouverneur est ébranlé par ma résistance. « Sortons, dit-il, au moins par respect pour son Dieu. Laissons-le tranquille. » Ils sortent et peu après on m'appelle devant la justice. Après avoir prié, je pars, demandant à l'enfant de réciter les psaumes jusqu'à mon retour. O merveille ! on m'appelle et c'est pour me remettre un écrit me permettant d'ouvrir en paix l'église pour toujours. La Mission de Malgara était fondée.

A quelque temps de là une merveille plus frappante, s'il est possible, contribua au développement de la Mission.

Une femme schismatique, accompagnée de son fils âgé de quinze ans, vint me trouver et me dit : « Depuis plusieurs années il tombe d'épilepsie ; je suis allée dernièrement, ajouta-t-elle, dans l'église de Notre-Dame de Kalivia, (monastère grec qui dépend du mont Athos) ; je suis demeurée là, selon la coutume, pendant quarante jours et quarante nuits, ne mangeant que du pain sec ; le supérieur et tous les moines priaient avec moi. Mon enfant était toujours malade ; je vous l'amène, guérissez-le. » — « Faites-vous catholique », lui dis-je. — « Que mon enfant soit catholique s'il le veut, répliqua la mère ; son père et moi nous le serons s'il guérit. » L'enfant se confesse et reçoit la sainte communion ; à peine rentré chez lui il a une attaque d'épilepsie plus violente que jamais. Il ne perd pas confiance, et après la troisième communion il est guéri pour toujours. Depuis, ses parents sont devenus comme lui très fervents catholiques.

Ce miracle amena bientôt vers moi une femme turque des environs, sujette à la même maladie ; je fis sur elle le signe de croix avec l'ostensoir, comme on le fait à Lourdes, et la malade fut immédiatement guérie. Que Dieu daigne sauver son âme !

Nous avons le bonheur d'être réunis ici auprès de la Vierge de Lourdes ; me permettez-vous de dire ce qu'elle fait, elle aussi, de concert avec son divin Fils, pour le retour des grecs à l'unité ?

Les schismatiques savants, les prêtres et les moines sont, hélas ! plus que schismatiques ; ils sont en réalité, aujourd'hui, des hérétiques, car ils rejettent le dogme de l'Immaculée Conception.

Le peuple, heureusement, ne s'attarde pas beaucoup aux discussions théologiques, il vénère Marie comme une Mère bien-aimée, et c'est même là une des grandes forces du missionnaire contre le péril protestant qui grandit de

jour en jour. Mais voyons surtout ce que fait Notre-Dame de Lourdes pour favoriser le retour des grecs-schismatiques. Je fus encore le témoin d'une merveille des plus éclatantes due à Marie et que je vais vous rapporter brièvement.

Une année, avant de partir pour la Mission, voyant d'une part la pauvreté de notre communauté qui n'avait pas une maison pour s'abriter et pour faire l'école, et de l'autre entendant et ayant même vu les miracles de Notre-Dame de Lourdes à Peri-Keuï de Constantinople, je commençai une neuvaine pour la conversion d'un seigneur catholique, du nom de Corpis, homme très riche, avec promesse de lui demander la construction d'une maison et d'une école, s'il était guéri. Je vais chez lui le dernier jour de la neuvaine, et je demande à cet homme qui était muet depuis quatre ans et paralytique, s'il était vraiment incapable de se lever et de parler. Sa femme — Sophie — me répondit (car lui était vraiment incapable de le faire) et elle affirma devant toutes les personnes qui étaient venues voir ce que j'allais faire, qu'il était dans cet état déplorable depuis quatre ans, malgré tout ce qu'avaient essayé les médecins. Alors, comme il se trouvait dans la chambre un autel sur lequel était placée une toute petite statue de Notre-Dame de Lourdes, je fais agenouiller toutes les personnes qui étaient présentes, et après trois *Pater, Ave* et *Gloria,* je prends la petite statue et je fais le signe de la croix sur le front de l'infirme en disant : « Au nom de l'Immaculée Conception de la Très Sainte Vierge, levez-vous, marchez et parlez ! » Et voilà qu'il se lève, qu'il marche, qu'il danse comme un fou et qu'il parle. De suite, je suis allé annoncer tout cela à Son Em. le cardinal Vincenzo Vannutelli, qui était alors délégué à Constantinople. Il va lui-même visiter et interroger le miraculé. Toutes les personnes de la maison affirment le prodige.

Quelques jours plus tard il nous fit remettre les 115.000 francs qui servirent à bâtir notre maison de

Péra, près de Constantinople. Son Em. le cardinal Vannutelli mit au courant de cette affaire Sa Sainteté Léon XIII qui donna à ce miraculé devenu notre principal bienfaiteur le titre de Comte Romain.

Je vous demande pardon, Messieurs, d'avoir tant parlé de moi et de mes œuvres. Ne fallait-il pas vous parler de choses précises concernant cet Orient encore si peu connu sous son vrai jour? Grâce à Dieu, depuis quinze ans que S. S. Léon XIII a encouragé d'une façon spéciale l'œuvre de l'Union des Eglises par la restauration de l'Eglise grecque-hellène catholique, plus de 800 fidèles se groupent autour des missionnaires de Malgara, le centre principal du retour. Et on peut le dire, une des grandes raisons du retour des schismatiques, c'est de voir dans cette Eglise renaissante Jésus-Eucharistie et la Très Sainte Vierge beaucoup mieux servis et honorés que dans l'Eglise orthodoxe.

Et que serait-ce si les missionnaires pouvaient donner au culte la majesté et le développement nécessaires, mais que le manque de ressources les oblige de négliger ! Dans tous les villages où s'étend triomphante l'Eglise grecque-hellène les conversions se multiplient au point qu'il nous faudrait bâtir coup sur coup, dès à présent, des églises et des écoles dans sept ou huit villages différents.

Ma tâche est achevée ; permettez-moi, en terminant ce rapport, de vous exprimer un vœu personnel que partagent, j'en suis sûr, tous les catholiques orientaux. Si vous saviez, Messieurs, combien l'Orient tout entier a les yeux fixés sur vous, vers la France qu'on dit si attachée au Saint-Siège, en même temps que si persécutée ! De grâce, venez montrer à nos populations catholiques la foi de la France et des pays d'Occident, leur respect profond envers le Très Saint Sacrement de l'Eucharistie.

Le grand désir de Sa Sainteté Léon XIII est le retour des grecs dissidents à l'unité catholique. Vous pouvez beaucoup, Messieurs, pour la réalisation de ce désir de notre Père, le Souverain Pontife.

Les solennités eucharistiques de Jérusalem que Votre Eminence, comme Cardinal-Légat, présidait au nom du Pape avec tant d'éclat, en 1893, ont produit en Orient la plus profonde des impressions. Vous ne sauriez croire, Messieurs, combien d'erreurs et de préjugés elles ont dissipés, combien de cœurs elles ont touchés, combien de retours à l'unité elles ont opérés et surtout préparés !

Leur action a été grande, mais elle n'a pas été, elle ne pouvait être complète. Pardonnez, Eminence, au plus humble des missionnaires orientaux, grec converti, et animé du seul désir de ramener ses frères à l'unité, d'oser vous dire : Cette action sera complète, mes bien-aimés frères d'Occident, le jour où vous reviendrez en Orient avec la même foi et la même piété dont vous nous avez donné l'exemple à Jérusalem. Oui, j'en ai la ferme confiance, et c'est dans le Cœur eucharistique de Jésus que je la puise; venez à Constantinople en 1900, célébrez-y vos treizièmes solennités eucharistiques, et les meilleurs et les plus consolants effets en résulteront pour l'Union des Eglises.

Le Vœu que je propose à votre illustre assemblée au nom de mes chers et bien-aimés frères d'Orient, est donc que vous veniez l'année prochaine à Constantinople, où l'Immaculée Mère de Dieu, à Peri-Keuï comme à Lourdes, prépare votre venue depuis bien des années, travailler au développement du culte envers le Très Saint Sacrement et, par lui, amener l'Union des Eglises : *Cor unum et anima una !*

52

L'EUCHARISTIE ET LES MISSIONS ÉTRANGÈRES

Rapport de M. l'abbé PAUL GRANDCLÉMENT, à Cannes.

« Mitte panem tuum super transeuntes aquas, quia post tempora multa invenies illum. » (Eccles., XI, 1.)

MESSEIGNEURS,
MESSIEURS,

Qu'il me soit permis de signaler à votre sagesse une question qui rentre pleinement dans les préoccupations d'une Assemblée qui est internationale et qui tient ses assises au seuil du XXe siècle spécialement consacré à Jésus-Christ.

C'est la question de l'Eucharistie dans les pays infidèles, question résumée dans un double devoir : étendre dans ces pays la connaissance de l'Eucharistie ; pourvoir à la dignité du culte eucharistique.

Les rapprochements entre l'Eucharistie et Notre-Dame de Lourdes ne sont pas notre fait, mais nous trouvons dans l'Ecriture un texte d'une allusion prophétique surprenante à Notre-Dame de Lourdes et au règne de l'Eucharistie qu'elle a mission d'étendre dans l'univers : *Facta est quasi navis institoris de longe portans panem suum.* (Prov., XXXI, 14.)

Il s'agit de la femme forte, de Marie. Son nom s'en va des piscines au Gave, du Gave à la mer et de la mer sur toutes les plages, porter, distribuer l'approvisionnement qu'elle est allée chercher jusqu'au ciel, *de longe.*

Ne voit-on pas déjà se dessiner dans ce texte le plan providentiel dont nous sommes informés par l'annonce bien connue que la définition de l'Immaculée Conception serait le signal de la chute des idoles dans le monde entier?

C'est une présomption appelée à recevoir une confirmation très ample.

L'Eucharistie est l'aliment de l'âme sous l'apparence et l'emblème de l'aliment par excellence, le pain ; le pain est aussi l'emblème de la civilisation. Aux peuples non civilisés, en proie aux misères de la vie présente sans espoir de salut, la fraternité humaine nous commande de porter, avec le pain matériel, la civilisation et le pain des âmes. Nous leur donnons tous ces biens dans l'Eucharistie, et c'est dans l'Eucharistie que nous lisons notre devoir à ce sujet.

Le Cœur de Jésus est là sous nos yeux. Quelle était la dominante de ses désirs sur la terre ? Il l'a dit : *Ignem veni mittere in terram, et quid volo nisi ut accendatur?* Il est facile de s'en assurer en lisant la vie du Sauveur : l'idée qu'il voudra nous inculquer plus fortement sera l'objet de ses dernières recommandations. Or, les paroles sur lesquelles Jésus-Christ s'est séparé de ses apôtres pour monter au ciel et qu'il a voulu leur laisser comme la conclusion de son enseignement et la forme de la vie de ses ministres, renferment la mission d'évangéliser le monde : *Euntes ergo docete omnes gentes*... (Matth., XXVIII, 19.)

Jamais ce devoir n'a été plus impérieux, plus pressant. Les peuples sauvages étaient défendus naguères par leurs déserts et par la distance. Ces barrières, la science moderne les a fait tomber. Ces peuples, mis en minorité par leur état sauvage, sont envahis, exploités, livrés à l'hérésie, exterminés par les races plus fortes.

C'est le continent noir que l'esclavage dépeuple, que l'Islam enlace de toute part. Hâtons-nous de relever cette race déchue. L'Abyssinie nous offre son aide contre l'Islam, hâtons-nous de la civiliser elle-même et de la soustraire à la domination étrangère [1].

La race indigène des Deux Amériques disparaît; une

[1] *L'Angleterre et la paix du monde*, *** (*Correspondant*, 25 avril 1899.

puissance protestante surgit, les Etats-Unis, créant, par leur développement matériel effréné, un danger pour les Etats du Sud, pour l'Europe elle-même et pour la civilisation des peuples nouveaux [1].

Le catholicisme a seul dans l'Eucharistie le gâteau magique de Virgile qui puisse assouvir l'activité désordonnée du monstre ou la tourner vers de plus nobles conquêtes.

En Asie, voici une contrée immense, la Chine, que se disputent déjà les Etats européens, et qui nous tend les bras : à la promulgation du décret impérial, des régions entières se sont ébranlées, écrit Mgr Favier. Quand une nation de 500 millions d'âmes frappe à notre porte, eussions-nous des milliers de basiliques sortant de terre, nous devrions les laisser inachevées pour courir aux missions.

Devant cette moisson si vaste qui s'égrène déjà de toute part, il nous serait donné, si nous pouvions pénétrer la retraite inaccessible du Dieu eucharistique, de le voir « se troubler lui-même » s'il était possible. Lui qui courait après la brebis perdue, reste muet, pétrifié, aujourd'hui que des troupeaux entiers sont égarés dans le désert. Quelle est cette anomalie ? C'est un autre secret de son amour ! Oui, il s'est interdit d'agir autrement que par influence et il pouvait compter nous avoir fourni d'assez puissants motifs d'agir à sa place.

Dans les jours de sa chair, le regard du Sauveur suivant avec intérêt les générations humaines, de siècle en siècle jusqu'aux derniers temps, et les voyant souffrir sans espoir et se perdre, il voulut, de cette volonté d'amour qui n'essuie pas de refus, subir sa passion, ensanglanter ses pieds tout le long des âges à la recherche des brebis perdues. Le Père l'exauça comme il fait toujours, au delà de ses désirs. Oui, jusqu'à la

[1] *Péril américain.* Oct. Noël. (*Corresp.*, 25 mars et 10 avril 1899.)

fin des siècles, il souffrira, il évangélisera, mais sans excéder le terme de sa vie humaine; il souffrira, et évangélisera dans ses membres qui y gagnent le suprême honneur d'être adaptés au Fils de Dieu comme des instruments volontaires : *Christo exhortante per nos.*

Notre action se greffe ainsi sur les désirs, sur le cœur même du Christ dans une merveilleuse union qui n'est pas même le dernier mot de son amour, puisqu'il a voulu que son corps fût présent au milieu de nous dans les langes mystiques de l'Eucharistie et servît de cœur à l'Eglise. Et pour une âme accablée de la reconnaissance de tous les biens, ce qui fait les délices de l'apostolat, c'est qu'il s'exerce sur Jésus lui-même; ce ne sont pas seulement les pasteurs qui sont ses membres, c'est aussi l'Eglise enseignée, nous sommes des Jésus faisant naître et formant d'autres Jésus : *donec formetur in vobis Christus.*

Dieu n'a-t-il pas trop fait, n'avait-il pas à craindre d'avoir dépassé le but et de nous voir, dans l'ivresse de la gratitude, déranger l'équilibre social en portant toutes nos forces vives vers l'Apostolat des infidèles ?

Non, Dieu nous connaissait et il prévoyait, contre toute vraisemblance, que là n'était pas le danger. Loin de faire une concurrence fâcheuse aux œuvres secondaires, l'œuvre des Missions en souffre plutôt.

Oh! n'oublions plus que nous sommes en état de persécution, c'est-à-dire en deuil, et que, les nécessités de l'apostolat étant centuplées, il est d'une élémentaire sagesse de décupler au moins les ressources et de sacrifier sans pitié les œuvres de pure convenance.

Nous voulons des statues à nos grands hommes; laissons pour le moment cette gloire au monde officiel qui sait se la faire payer sur les fonds publics. Si notre zèle, très louable pour l'honneur extérieur de la maison de Dieu, jugeait bon de s'imposer à temps des limites, il avancerait le règne de l'Eucharistie sans se mettre en contradiction avec la divine Sagesse que Salomon nous

fait voir cherchant, après avoir dressé la table eucharistique, non parmi les riches, mais sur les places parmi les petites gens, et des convives plutôt que des adorateurs. Tout le luxe des convives, des festins et même de nos autels n'est-il pas la blancheur et la pureté ?

Les Sociétés savantes ne nous manquent pas et ce n'est pas faute de zèle pour la science que nous demeurons suspects aux savants modernes. Pourquoi trop nous préoccuper de nous les concilier ? Renvoyons-les plutôt à la thèse de M. Le Play : « Les progrès matériels, loin de perfectionner les mœurs, sont des sources de désordres. » (*Réforme sociale,* Ier vol., ch. II.)

Ou bien retranchons-nous dans la noble indépendance de l'Apôtre qui arbore la folie de la croix en bravant le scandale des Juifs et le mépris des Grecs.

Le catéchisme de la jeunesse anglicane lui rappelle l'obligation de s'intéresser à la propagation de l'Evangile.

Une assemblée de la même Eglise se solidarise ainsi dans la même pensée :

« Notre responsabilité en cette matière est très grande et elle s'accroît chaque jour quand nous considérons ce fait terrible qu'il existe encore un si grand nombre de nos semblables à qui la lumière de l'Evangile n'est point parvenue [1]. »

Quelle que soit la part que nous fassions dans ce noble sentiment à l'instinct de la race, il nous sera un stimulant pour dégager dans la pratique la question principale des accessoires.

Les Apôtres abandonnaient à d'autres mains les œuvres de miséricorde, l'administration des sacrements, se réservant tout entiers pour le ministère de l'Evangile : « Malheur à moi, si je n'évangélise ! »

L'évangélisation nous délivrera d'une foule de maux, embrassons-la avec ardeur ; tous les événements nous y

[1] Conférence de Lambeth, 1899.

convient, et les événements sont le signe de la volonté du ciel.

Les processions eucharistiques de Lourdes sont le symbole d'une immense procession dans l'univers, pour laquelle Dieu lui-même a préparé les voies, redressant les courbes, comblant les vallées, aplanissant les hauteurs. Nous sommes appelés à y figurer ; portons à toute chair le pain de vie dans la gloire des miracles de Lourdes.

Qu'objecterions-nous à présent ?

Les moyens de pénétrer chez les infidèles ? Mais les routes du commerce embrassent le monde de leur réseau; elles sont longues : la vapeur et l'électricité abrègent le parcours.

La férocité des tribus ? Les rôles sont aujourd'hui renversés, ce sont les païens qui tremblent sous la main de l'Européen.

La sanctification de nos ouailles et la nôtre ? Elle est mieux assurée dans une charité plus large; plus large est la bienfaisance, plus elle est divine.

Les *desiderata* que nous formulons sous le titre de « Devoirs des fidèles et des Pasteurs envers l'Eucharistie » sont des effets d'une grâce peu ordinaire; leur réalisation ne sera durable qu'autant que nous nous mettrons sous l'influence d'une telle grâce, et je n'y vois que deux moyeus : l'esprit de renoncement et l'exercice des œuvres de miséricorde qui glorifient le plus complètement l'Eucharistie, afin de toucher le Cœur de Jésus et d'attirer les bénédictions de sa douceur; le dernier moyen est le plus facile et le seul pratique sans doute dans un siècle de volontés affaiblies.

Saint Paul a dit de l'épouse : *Salvabitur per filiorum generationem*; le mot ne s'applique pas moins justement à l'épouse mystique du Sauveur.

Tous les désordres hantent le foyer sans enfants : pas d'affection, pas de support mutuel, pas de travail ; le chagrin, les migraines, les querelles, les médisances, les

inimitiés; nuls devoirs religieux. Mettez l'enfant, vous ramenez le cercle de tous les biens : on travaille, on s'aime, on est joyeux, on épargne, on est prévoyant, on fréquente l'église.

Tous les biens nous viennent avec le devoir de la fécondité spirituelle.

C'est le flot montant du socialisme à endiguer. Combien il serait plus fécond de le lancer, comme l'Empereur d'Allemagne, à la conquête du monde qu'à celle du capital et du pouvoir !

On est sans armes contre la passion du luxe, l'amour du bien-être qui provoquent la désertion des campagnes, l'immigration dans les centres, et amènent, par la stérilité des mariages, la dépopulation de certaines contrées.

Ouvrez à la jeunesse les perspectives de l'apostolat secondaire à côté du ministre de l'Evangile : pays à explorer, domaines à exploiter, industries à fonder, commerces à ouvrir, peuplades mineures à gouverner, à protéger, à initier à la civilisation, aux arts, à l'industrie; elle aura vite répudié la vie d'études stériles, d'intrigues politiques, d'oisiveté, de faux plaisirs, d'indolence.

Toutes les aptitudes, toutes les énergies trouvent leur exercice; tous les bras, tous les capitaux sont employés et ne suffisent pas. Quel soulagement immédiat pour les métropoles, puis quelle source de multiples avantages ! *Mitte panem tuum super transeuntes aquas, quia post tempora... invenies illum.*

Un dernier motif :

Nous venons de consacrer le monde au Sacré-Cœur; la fête a été pleine de consolations comme ces fêtes de l'âme qu'on appelle la Vêture; mais elles ont leur lendemain de contrainte et de labeur; on sait ce qu'il en coûte pour garder à Jésus-Christ un cœur qu'on vient de lui donner.

Semblable labeur vient d'être assumé par nous dans la consécration du monde. Le cœur humain est un champ, le monde aussi; les offrir puis les abandonner dès lors

au foisonnement des pensées ou des herbes parasites, serait indélicatesse et inconséquence. De là le devoir de rendre l'offrande présentable, de la défricher, de la transformer, de l'entretenir.

C'est notre mise en demeure d'évangéliser avec plus de rapidité, plus de grandeur, plus de suite.

Le démon fit voir à Jésus les royaumes de la terre avec toute leur gloire en ajoutant : « Je te donnerai tout cela si tu te prosternes pour m'adorer. »

Jésus le repoussa et songeait en lui-même : Un jour mes amis me les donneront ces royaumes de la terre. Je me ferai petit pour leur procurer la joie plus grande de me donner, *beatius est magis dare,* de me protéger, de travailler pour moi. Ils conquerront le monde comme pour un petit frère et j'aimerai à le recevoir d'eux pour leur donner en échange le royaume de mon Père.

Ce jour est arrivé, Jésus est comme un enfant sur l'autel et dans nos mains ; il nous a inspiré de lui consacrer le monde : sachons ce qu'il entend nous insinuer par là. Ne cherchons pas à lui prêter nos vues : nous ne rêvons que marbre et sculptures dans ses palais ; soie, or et perles dans ses vêtements ; ce n'est pas cela, « *plenus sum !* » Il est amour, ses yeux brillants d'amour se portent ailleurs... l'amour veut se répandre. S'il avait cherché notre crainte et nos honneurs il ne se serait pas fait enfant ; il veut être aimé et « il donnera sans regret toutes les richesse de sa demeure pour l'amour. »

Une seule conclusion que nous osons recommander humblement à l'attention bienveillante du Congrès :

Pour étendre le règne de l'Eucharistie, pour faire cesser l'inégalité criante qui existe, sous le rapport du culte eucharistique, entre les pays de mission et les métropoles, il serait bon de centraliser les Sociétés de missions étrangères par la création d'une Société qui remplirait à leur égard le rôle de l'institution du Comte de Chambrun en faveur des Syndicats agricoles, le *Musée Social,* le ministère libre du travail.

Ceux qui connaissent l'œuvre du noble philanthrope savent qu'elle répond à toutes les exigences. La Société dont nous donnons l'idée a en Angleterre des analogues de fonctions, non de juridiction : la *Junior Clergy Association* et la *Church Missionary Society*. Ces deux Sociétés recrutent, préparent, équipent, entretiennent le personnel des missions et résolvent les difficultés de toute nature qui peuvent naître dans le ministère apostolique.

Un autre modèle d'une étude plus facile parce qu'il fonctionne parmi nous, est l'Œuvre centrale qui seule a pu donner à la charité privée, si bien dotée cependant, toute son efficacité. Cette centralisation s'impose avec plus de rigueur dans l'œuvre des Missions, même à notre point de vue spécial, une organisation rationnelle, une administration sévère étant l'unique moyen de faire face avec de modiques ressources à l'immensité des besoins.

53

LES CHANTS LITURGIQUES

Rapport de M. le Vicomte DE DAMAS.

MESSIEURS,

Il est fort à désirer que le Chant liturgique reprenne la place que la musique fantaisiste a usurpée.

D'abord sa beauté calme et grave est plus adaptée à la majesté du culte.

En second lieu, dès l'enfance tout chrétien l'apprend presque instinctivement, sans qu'il y ait besoin d'étude,

et par lui les vérités de la foi pénètrent dans les cœurs, pour ainsi dire à leur insu.

Qui ne connaît le chant du *Credo?* Celui qui n'a été même que rarement à l'église le sait, il lui suffit de l'entendre commencer pour qu'il se mêle tout de suite au chant général.

C'est donc une manière facile d'enseigner les grandes vérités.

J'entends dire : Lorsque l'on chante, l'on ne pense pas.

Je ne dis pas que le chant soit une instruction suffisante, mais il dispose à la recevoir.

Pourquoi ce jeune homme, cet homme dans la force de l'âge vont-ils à l'église? Bien souvent parce qu'ils y chantent. Là, les vérités qu'il dit sans les comprendre, lui sont expliquées, et lorsqu'il les dit de nouveau il y pense.

Lui ferez-vous entendre le *Credo* plus ou moins trituré par une musique savante; il ira une fois l'entendre, comme l'on va à un concert. Il ne lui en restera rien. Le chant liturgique, au contraire, se grave. Il doit donc non seulement être conservé avec soin, mais toujours employé dans les plus grandes solennités.

Nous l'avons dit, il est connu de tous et entraîne tous les cœurs, et de plus il amène à l'église lorsque tout le monde y prend part.

A quoi tient-il qu'il soit actuellement si peu général? que les fidèles laissent le chœur chanter seul?

Là comme partout notre pauvre nature déchue reparaît.

L'orgue, au lieu d'accompagner simplement, comme il le devrait, pour soutenir les voix, demande à faire paraître le talent, et les élucubrations plus ou moins heureuses de l'artiste qui le touche; de là un froid glacial, les sons rentrent au fond du gosier de tous. Au lieu de cela, laissez chanter tous les versets sans distinction; au fur et à mesure l'élan s'accentue, il devient presque frénésie.

Et croyez-vous que cette frénésie soit un mal? Non, car le cœur a vibré; et lorsque le cœur est atteint, l'on a vaincu.

Il est encore un autre écueil, ce sont les chœurs de chants. Devant eux tout se tait, et c'est toujours le même triste principe : faire entendre une belle voix, faire admirer la méthode avec laquelle le chœur a été formé, etc., etc. Or il ne doit être qu'un guide, un soutien.

Que parfois l'on chante un ou deux morceaux particuliers, c'est bien; mais que le plain-chant reprenne aussitôt après, la piété y gagnera.

Faites-en l'essai, Messieurs ; ne demandez pas au côté droit de répondre au côté gauche; laissez, laissez l'élan se produire naturellement, et le chant liturgique triomphera et tous les fidèles diront avec entrain les gloires de Dieu.

Nous avons parlé des chants liturgiques en général sans nous préoccuper du point de vue eucharistique.

Si le chant du *Credo,* des psaumes, exalte la gloire de Dieu, les hymnes et motets chantés devant le Très Saint Sacrement exposé portent à la piété et à l'amour. Tout chrétien n'a qu'un désir, celui d'exprimer ses sentiments avec la plus grande ardeur possible; et qu'est-ce qui s'y prête plus que le chant?

Est-il rien de plus beau, de plus admirable que cet air grave du *Tantum ergo,* si bien adapté aux paroles de cette hymne d'allégresse, d'adoration, de foi? Oh! laissons ces expansions se produire, venons-leur en aide.

Nous osons donc vous proposer d'émettre les vœux :

1° Que désormais, pour que tous les fidèles puissent prendre une part active aux cérémonies de l'église, l'orgue ne serve que comme accompagnement et réserve ses harmonies pour l'entrée et la sortie des offices;

2° Que tous les prêtres engagent tous les fidèles, sans exception, à prêter le concours de leur voix.

54

L'ART CHRÉTIEN

ICONOGRAPHIE EUCHARISTIQUE

Rapport de M. Georges CLAUDIUS-LAVERGNE, peintre-verrier.

MONSEIGNEUR,
MESSIEURS,

Vos instants sont trop précieux pour que j'en perde un seul en banales excuses. Vous me permettrez de vous dire cependant que c'est la première fois de ma vie que je monte en chaire... (*Rires et applaudissements.*)

Dans la lettre de convocation que Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Liège nous a adressée, il est longuement question de l'anémie, cette maladie moderne si contagieuse et si difficile à guérir. Je n'ai nullement la prétention d'y apporter un remède. Je suis simplement chargé de faire le diagnostic d'une de ses variétés : l'anémie esthétique...

Vous vous désintéressez beaucoup trop, Messieurs, des questions d'art. — Vous avez tort. — Elles doivent, au contraire, entrer pour beaucoup dans vos sollicitudes parce que l'art est un langage doctrinal de la plus grande importance. L'artiste qui travaille dans vos églises y parle toutes les langues, et son discours y sera entendu par plusieurs générations. Si son langage est édifiant, il vous aidera puissamment à diriger les âmes vers Dieu ; si par malheur il scandalise les fidèles, vous partagerez nécessairement cette grave responsabilité.

*
* *

Maintes fois, Messieurs, dans les assemblées catholiques, j'ai porté les doléances des artistes chrétiens. Je l'ai fait notamment dans l'Œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers, où, pendant de longues et belles années, sous la direction du pieux et savant Maurice Maignen, nous avons étudié tous les moyens de réaliser la Contre-Révolution. Nous avons essayé de remettre en honneur la Capacité professionnelle, de reconstituer ces Corporations que la Révolution a détruites parce qu'elles étaient chrétiennes et qu'elles sauvegardaient les droits acquis par le travail et la vertu. Etendant nos études à tout ce qui regarde non seulement les arts et métiers, mais aussi le commerce et l'industrie, nous sommes parvenus à donner au moins à la clientèle catholique des renseignements précieux.

Ces renseignements, vous en avez encore besoin ; car nous voyons tous les jours des travaux importants confiés à des architectes qui ne savent pas se découvrir devant le Saint Sacrement, à des artistes qui n'ont jamais ouvert un livre de piété. L'un d'eux, chargé de faire la décoration d'une église, est venu naguère me consulter pour savoir de quel côté est l'Epître et de quel côté est l'Evangile. Son client s'en rapportait à lui pour le choix de tous les motifs de sa décoration : c'était *un artiste de Paris,* cela lui suffisait.

Aujourd'hui, Messieurs, je ne veux pas vous apporter de nouveau la plainte de mes confrères, encore moins, je vous prie de le croire, faire un *pro domo*. Je ne veux pas même traiter la question d'art en général. Je prends la chose de plus haut encore, afin de la rendre plus digne de cette auguste assemblée.

L'intérêt que je viens défendre, c'est celui du Catéchisme, celui de l'orthodoxie elle-même. Si quelques-uns parmi vous ont l'avantage de s'y connaître en archéologie

et en esthétique, c'est le petit nombre ; mais en matière de catéchisme aucun de vous n'a le droit de se récuser. Vous êtes le sel de la terre... Vous êtes les dépositaires et les défenseurs de la Vérité.

*
* *

Un jour, Mgr Richard, notre saint Cardinal, était en tournée dans son diocèse de Belley. Il entra dans une de ses principales églises, regarda un vitrail qui venait d'y être placé. Dans les fenêtrages on voyait l'Eglise triomphante, plus bas l'Eglise militante et dans le soubassement l'Eglise souffrante. Il courut au presbytère et dit au vénérable pasteur : « Monsieur le Curé, vos enfants savent-ils bien leur catéchisme ? — Nous avons fait tout ce que nous avons pu, Monseigneur. — Je n'en doute pas, mon cher Curé ; mais je vous dis cela parce que j'ai lieu de croire que vous-même, vous l'avez un peu oublié..... Je viens de voir, dans les flammes du Purgatoire, un petit enfant allaité par sa mère. C'est une hérésie, mon cher Curé ; vous allez m'enlever cela, ou je ne donne pas la Confirmation !... »

Le bon Curé était un homme d'esprit ; c'est pour cela que Mgr Richard aimait à causer avec lui et se permettait de le faire un peu poser. Il s'en tira d'un seul mot en répondant : « Monseigneur, je n'y avais vu que du feu. »

Retenez bien cette histoire, Messieurs, et qu'il me soit permis de vous dire que malgré les feux charmants dont le soleil du matin illumine nos verrières ; malgré les incendies splendides que le soleil couchant allume derrière nos peintures, si nous y commettons des fautes vous n'aurez pas toujours la ressource de dire que vous n'y avez vu que du feu.....

Je me borne à cet exemple. J'en pourrais citer un grand nombre. Sans doute les erreurs commises ne sont pas toutes aussi grossières. Il y en a quelquefois qui s'abritent derrière des théories plus ou moins discu-

tables. Doit-on, par exemple, considérer comme une faute ce que j'observai naguère dans une église? En dessous d'un vitrail représentant la Cène, on a placé cette inscription : « Voici ce Cœur qui a tant aimé les hommes. » Je comprends bien que cette interprétation correspond à une fort belle théorie, et que l'anachronisme est moins grave que si l'on écrivait, en dessous de l'apparition de Notre-Seigneur à Marguerite-Marie : « Ceci est mon corps »; mais enfin je qualifie cela d'erreur en me plaçant au point de vue historique, et je crains bien que le client, qui a fait faire ce travail, ait choisi ce motif pour éviter la représentation du Cœur de Jésus, et qu'il appartienne, hélas! à ce détestable clan janséniste que condamna la Bulle *Auctorem fidei.*

(Une discussion s'engage entre quelques membres du Congrès, et la conclusion en est qu'il n'y a pas lieu de blâmer aussi sévèrement cette interprétation. Le rapporteur n'insiste pas.)

— Vous voyez, Messieurs, combien nous avons raison de faire appel à vos lumières en présence de programmes qui comportent des points aussi délicats.

Les clients nous tiraillent quelquefois de différentes manières... que vous dirais-je des clientes?...

Voici une dame qui a fait faire une petite image de piété qu'elle a répandue, et qui, d'après elle, a fait beaucoup de bien : « Cette image, Monsieur, est spécialement destinée *à l'enfance* (je m'occupe beaucoup de l'enfance)... Elle représente le Baptême de l'Enfant Jésus par les Anges. » — « Madame? » — « Oui, et je voudrais lui faire *un pendant,* et je voudrais que vous me dessiniez la première Communion de l'Enfant Jésus... » — « Madame!!! » — « Oui, Monsieur, PAR LES ANGES! »

Se débarrasser d'un problème de ce genre, c'est une affaire de formules de politesse, que l'on trouve toujours en présence d'une dame.

Mais il y a des cas où il n'est pas toujours si facile de retirer son épingle du jeu : c'est quand on se voit, par

exemple, dans l'obligation de renoncer à un travail très beau à faire, très intéressant, et ce, à cause des prétentions du client à s'y connaître en théologie!... Le cas est rare, mais j'en ai un exemple qui est de nature à intéresser les membres d'un Congrès eucharistique.

Plusieurs d'entre vous, Messieurs, ont gardé de l'église Saint-Sulpice des souvenirs précieux. Pour moi j'y ai fait ma première Communion, et je n'y retourne pas, même en esprit, sans une douce émotion.

Vous souvenez-vous du vitrail qui décore la fenêtre centrale du chœur? Il représente Notre-Seigneur montant au Ciel les bras étendus, comme dans la Transfiguration de Raphaël. Le rayonnement qui l'environne est circonscrit par un nuage qui affecte à peu près la forme d'une ellipse. Ce vitrail est attribué à Levieil.

Le 24 mai 1871, au moment où les troupes de Versailles arrivaient au Luxembourg, les communards firent sauter la poudrière qui était à peu près en face du Val-de-Grâce.

Plusieurs panneaux des verrières de Saint-Sulpice tombèrent dans l'église, et, parmi eux, celui de la tête du Christ en question.

Les prêtres de la Communauté avaient promis un cadeau à leur chère église, s'ils échappaient aux dangers du siège. Ils virent dans cet accident une indication providentielle et résolurent de faire refaire ce vitrail par mon père.

Ils ne se doutaient pas que depuis bien des années le pieux artiste, qui venait là tous les jours faire la sainte Communion, avait entrevu dans ce nuage une interprétation à faire du *Lauda Sion :*

Vetustatem novitas,
Umbram fugat veritas,
Noctem lux eliminat.

Il fit un magnifique projet où Notre-Seigneur apparaissait rayonnant sur une grande Hostie, et entouré de personnages de l'ancienne Loi qui l'ont annoncé ou figuré : Abraham et Isaac, Moïse, Aaron et Melchisédech.

Au-dessus il avait placé le Père Eternel imposant les mains à son Divin Fils et le Saint-Esprit l'inondant de ses rayons.

En bas un autel et un prêtre prosterné : à ce prêtre, il avait donné les traits de M. Olier.

— Un des clients fit une observation très juste : « Il faut prévoir l'avenir. Le clérestory du chœur de Saint-Sulpice comporte sept fenêtres. On en viendra certainement un jour à décorer les six autres baies, et on y complétera sans doute les sept sacrements. »

Jusque-là, rien de plus sage : il ne faut pas au début d'une décoration se préparer des repentirs.

Mais voici que le client déclare que la place centrale ne doit pas être occupée par l'Eucharistie, qui n'est pas le plus important des sacrements.

On s'attend, n'est-ce pas, Messieurs, à voir soutenir la priorité du Baptême, qui est le seul sacrement absolument indispensable ? Ce n'est pas cela du tout : le donateur prétend que c'est l'Ordre, sans lequel il n'y aurait pas de prêtre et *par conséquent* pas d'Eucharistie.

L'artiste essaya de soutenir que jusqu'à ce jour il avait trouvé qu'un bloc de marbre, sans lequel on ne pourrait pas faire une statue, était moins important, moins précieux que la statue qui en sortira.

— « Laissez-nous donc tranquilles ! Votre comparaison ne vaut rien. Vous n'êtes pas théologien. »

Et mon père de répondre que pour lui, et conformément à la théorie même de son adversaire, le premier, le plus important de tous les sacrements c'est le mariage, sans lequel il n'y aurait pas d'enfants, et *par conséquent* pas de séminaristes..... même à Saint-Sulpice !

— « Ne plaisantez pas, Monsieur, avec des choses sérieuses. »

Et mon père de répondre : « Je plaisante si peu, Monsieur l'abbé, qu'avant que j'aie consenti à mettre au second plan le sacrement où Notre-Seigneur réside en personne, vous me donnerez à moi-même l'Extrême-Onction. »

Hélas ! Messieurs, il en a été ainsi, et mon père n'a pas eu la joie d'exécuter cette magistrale composition.

Son fils, votre serviteur, parmi les consolations qui lui sont advenues depuis quelques années, a eu celle de la réaliser, et bientôt, dans la chapelle du *Corpus Christi* à Paris, on verra resplendir, avec des développements que j'ai puisés dans l'inépuisable *Somme de la prédication eucharistique,* cette belle conception d'un maître qui n'avait pas fait sa théologie, mais qui en avait découvert les secrets dans la prière et dans la méditation.

Combien je voudrais, Messieurs, avoir le temps de faire passer sous vos yeux toutes les compositions que mon père a faites soit en l'honneur du Très Saint Sacrement, soit en l'honneur de l'Immaculée Conception ! mais le temps qui m'est accordé...

*
* *

— Ici le R. P. Tesnière, qui préside la séance, prie M. Lavergne de continuer, en lui faisant remarquer l'intérêt que le Congrès a bien voulu porter à ses communications.

« Un jour mon père avait à représenter dans une verrière les Saints patrons d'un Petit Séminaire : saint Pierre, saint Jean, saint Vincent de Paul et saint Louis de Gonzague. C'était un problème de grouper dans une seule verrière des personnages si différents d'époques et de physionomies; et d'autant plus que la forme du vitrail se développait en hauteur beaucoup plus qu'en largeur. Ces difficultés combinées donnèrent lieu à une compo-

sition charmante qui eut pour épigraphe : Je suis la Vigne et vous en êtes les rameaux. » Notre-Seigneur Jésus-Christ supprime par sa présence la distance qui sépare les Saints. Qu'importent les siècles, puisque Jésus-Christ étend ses bras vers tous ceux qui se donnent à lui? N'a-t-il pas montré sur le Thabor que ces rapprochements sont une fête qu'il offre à ses favoris?

« Dans la verrière en question, le « bon Monsieur Vincent » a tout à fait l'air de dire, comme saint Pierre, qu'il se trouve bien là et qu'il voudrait y rester toujours. Aussi bien l'artiste, qui sentait lui-même les impressions qu'il traduisait dans les physionomies de ses Saints, a-t-il insisté, par des accessoires d'un très heureux choix, sur la pensée fondamentale de sa composition. Au pied du Divin Maître, dans les racines du cep de vigne, on voit jaillir une fontaine d'eau vive : c'est l'eau de la grâce, l'eau sanctifiante, « cette eau que demandait la Samaritaine. » Or voici qu'un cerf s'y vient désaltérer pour rappeler cette aspiration du prophète : « *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum : ita desiderat anima mea ad te, Deus!* »

« Cette eau, c'est le don de Dieu, et comment y penser sans se rappeler que tant d'âmes appelées à en jouir se font prier comme Jérusalem, au lieu de répondre tout simplement à l'appel maternel de la Providence, comme les petits que la poule rassemble sous ses ailes?

« A la maison, ma bonne mère appelait ce carton : « Le carton de la poule. » Elle avait été si heureuse d'avoir à ce moment-là une jolie couvée à donner pour modèle à mon père!

« Enfin, dans le haut du sujet, la vigne n'est plus seulement un abrisseau, qui porte des raisins, elle se transfigure et c'est la Croix qui apparaît, saint autel, sur quoi sera répandu le sang de l'Agneau Rédempteur. Et voici des colombes qui ont volé dessus et qui becquettent les grappes de ses fruits délicieux : « Qui me donnera des ailes comme à la colombe, *et volabo et requiescam?* »

« Saint Vincent est là qui jouit de se faire tout petit aux pieds de Notre-Seigneur. Saint Louis de Gonzague, profondément incliné, a les mains croisées sur sa poitrine où il sent brûler l'amour de Jésus. Saint Pierre et saint Paul, saint Jacques et saint Jean regardent Notre-Seigneur avec des yeux dévorants. Et Notre-Seigneur regarde en face et étend les bras comme pour inviter tous ceux qui viendront devant ce vitrail, à partager le pain qui brille sur sa poitrine, où rayonne la sainte Eucharistie. »

Combien a-t-on vu d'artistes à notre époque mettre autant de suavité dans un sujet dont la donnée première était tout simplement, je l'ai dit, de représenter les Saints patrons d'un Petit Séminaire ?

Nous allons voir à présent ce compositeur, si habile à développer une pensée, étendre les richesses de sa palette sur les données d'un programme plus étendu.

« M. le Curé de Chappes, sur la recommandation de M. l'abbé Camus, alors vicaire à Saint-Jean de Troyes, aujourd'hui archiprêtre de Nogent-sur-Seine, avait demandé à Claudius Lavergne de lui peindre une petite verrière en l'honneur de sainte Anne et de l'Immaculée Conception de la très sainte Vierge. Voici comment mon père composa ce vitrail : Il divisa chacune des trois lancettes dans sa hauteur, en plaçant dans le sommet un personnage debout et dans la moitié inférieure un sujet historique. Quoi de plus rationnel ? Les tableaux qui comportent des détails, des impressions variées dans les physionomies, des accessoires multiples, dont l'examen est intéressant à faire, gagnent à être placés le plus près possible des yeux du spectateur. Les personnages isolés peuvent s'apercevoir de plus loin sans inconvénient. Leur attitude est le principal moyen de leur expression, et leur silhouette gagne à se détacher sur un fond qui sera d'autant plus brillant que le haut d'une verrière est ordinairement mieux éclairé que le bas.

« Il place donc au centre la très sainte Vierge entourée de Chérubins, debout sur le croissant de la lune et le pied sur la tête du serpent. Ses mains sont croisées sur sa poitrine, son corps enveloppé des plis abondants de son manteau, son cou et ses épaules drapés dans un grand voile.

« A ses côtés, dans les baies latérales de la fenêtre, on voit ses heureux parents : saint Joachim porte un petit agneau parce qu'il était pasteur, et parce que cet agneau est un symbole d'innocence; sainte Anne porte la fleur de Jessé, le Lis annoncé par le prophète Isaïe.

« En bas, à gauche, est représentée sainte Anne, conversant avec un ange à qui elle fait voir dans un buisson une heureuse petite mésange qui vient abecquer ses petits : « Eh quoi ! dit-elle, voici des créatures insignifiantes à qui Dieu donne la joie de la maternité, alors que moi qui suis la fille des rois je demeure sans postérité ! » L'ange du Seigneur lui annonce que ses prières et ses plaintes ont touché le Cœur de Dieu de toute éternité, et que cette maternité si glorieuse n'a été tardive que pour éprouver sa foi. Au fond du tableau on aperçoit saint Joachim qui garde ses troupeaux, et qui reçoit lui aussi, par un ange, l'annonce du grand bienfait qui va lui être accordé.

« Le sujet central représente la rencontre des deux époux, venus l'un au-devant de l'autre pour se raconter leurs visions et conversant de ce double miracle sous la porte Dorée. A cet instant l'archange saint Michel ferme avec son bouclier l'orifice de l'Enfer, afin d'interdire à Satan jusqu'à la connaissance de ce qui vient de se passer : L'âme très pure de Marie est sortie des mains du Créateur, exempte de la tache originelle.

« Voici bien un exemple des savantes additions qu'un artiste chrétien peut faire à la représentation traditionnelle d'un mystère. Aucun théologien ne saurait blâmer cette composition, qui exprime admirablement l'Immaculée Conception de Marie.

« Enfin, non content d'enseigner, avec une élévation remarquable, les grandes vérités de la foi, l'artiste révèle dans un troisième sujet ce qu'il a puisé dans son imagination et dans son cœur de poète. Il représente saint Joachim et sainte Anne s'occupant ensemble de l'éducation de Marie.

« Ce n'est pas d'apprendre à lire qu'il s'agit ici, comme on le voit dans les statues banales et les images du quartier Saint-Sulpice. La leçon porte sur l'intelligence des saintes Ecritures, et la petite Madone, ravie d'entendre les cantiques de la sœur de Moïse, les récits de l'Exode et les psaumes du Roi prophète, chante, en étendant ses petits bras et en levant ses yeux et son cœur vers le Ciel. Et son heureux père l'écoute, appuyé sur sa harpe. Il est pasteur, mais il appartient à la famille de David ; et dans les cérémonies du temple, pourquoi ne pas supposer qu'il faisait résonner cet instrument, dont les accords sont si doux, si pieux, si remplis de consolations ?

« Au-dessus de cet ensemble, dans la rosace qui domine ces trois lancettes, le Père Eternel bénit son œuvre admirable, et envoie ses anges placer une couronne royale au-dessus de la Vierge Immaculée. »

— Que d'enseignements et que de charmes dans une verrière comprise comme celle-là ! Et comme on a pitié des gens qui se permettent, en présence d'un pareil travail, de hausser les épaules parce que les figures ne sont pas grimaçantes, les draperies sottement chiffonnées, les ornements calqués sur les spécimens authentiques de telle ou telle époque du Moyen-âge !

*
* *

« Une pieuse donatrice, la Comtesse de Mesnard, voulait donner à l'église Notre-Dame de Genève un vitrail représentant sainte Julienne du Mont Cornillon.

« Pour se raccorder avec le parti-pris décoratif de la

chapelle où devait être ce vitrail, il fallait dessiner la Sainte debout et, dans une sorte de médaillon placé au bas de la verrière, représenter un sujet de sa vie.

« Sainte Julienne a eu des révélations importantes qui sont relatées par le Pape Urbain IV dans l'admirable bulle « *Transiturus de hoc mundo.* »

« Alors que tout le monde voyait la lune brillante et pleine, elle seule la voyait toujours ébréchée ou barrée. Ce phénomène extérieur était pour confirmer les révélations qui lui étaient faites dans le but de faire ajouter à la liturgie catholique la fête du Saint Sacrement. Un ange lui dit un jour qu'elle ne verrait la lune en son plein que le jour où la liturgie serait complétée par l'institution de cette fête.

« Urbain IV n'était alors qu'archidiacre de Liège, et il ne put étendre à l'Eglise universelle la fête qui fut instituée d'abord à Liège, que lorsqu'il occupa la chaire de Saint-Pierre.

« Alors sainte Julienne était devenue vieille et malade. Il est dit dans sa Vie qu'on exposa le Saint Sacrement dans sa cellule, à côté de son lit de mort.

« Après avoir représenté sainte Julienne regardant la lune barrée et écoutant les explications d'un petit ange, mon père composa la scène des derniers moments de la Bienheureuse.

« A cette époque-là mon père utilisait de temps à autre un document que tous les artistes n'ont pas à leur disposition : Ma sœur Marie était dans toute la grâce de ses dix-huit ans; sa beauté, qu'elle devait peu d'années après cacher sous le voile de Sion, était celle qui convenait à son âme naïve, à son caractère d'une grande douceur, et aussi à ces figures de saintes que l'Eglise nous rappelle chaque jour dans le canon de la messe; à ces vierges, douces comme le pain qui les a fait germer, et fortes jusqu'au martyre dans la simplicité de leur foi.

« Il fit d'après cette chère sœur une sainte Lucie qui est une des plus ravissantes figures qu'il ait composées.

« Pour représenter sainte Julienne sur son lit de mort, le frais visage de sa gentille Marie ne pouvait plus lui servir. Mais elle portait si bien le costume religieux, qu'il la fit poser cependant pour la religieuse mourante. J'avais placé un matelas sur la table à modèle et cherché avec mon père l'inclinaison convenable d'un oreiller. Je vois encore cette bonne petite sœur si bien installée qu'elle s'était endormie, ce qui me permit de faire un croquis en même temps que mon maître sans avoir le souci de lui dire : « Repose-toi si tu es fatiguée. »

« Il la fit encore poser pour une petite religieuse assistant aux derniers moments de sainte Julienne et écartant le rideau de sa fenêtre pour lui montrer la lune brillante, et désormais sans aucune ombre. Ce tableau délicieux est un pur chef-d'œuvre.

*
* *

« La dernière année de sa vie, alors qu'il était si fatigué, si triste, si cruellement éprouvé, il fit une composition représentant le couronnement de la très sainte Vierge.

« Il y a des archéologues plus ou moins théologiens qui se chicanent sur la question de savoir si la Vierge doit être couronnée par Notre-Seigneur ou par le Père Eternel. Les grands maîtres ont choisi selon leur caprice ou les idées de leur temps. Les uns ont interprété le Cantique des Cantiques, les autres se sont inspirés d'autres passages de l'Ecriture.

« Mon père s'éleva au-dessus de ces contestations oiseuses en convoquant la sainte Trinité tout entière pour cette fête des derniers temps. Mais voici qu'il se souvient, en dessinant, de cette belle page du Livre de la Sagesse que la liturgie nous fait entendre le jour de la Conception Immaculée de Marie : « Le Seigneur m'a possédée au commencement de ses voies, j'étais dès le principe, avant qu'il créât aucune chose » ; et alors il

représente le Père Eternel donnant à la boule du monde sa première impulsion et bénissant en même temps la radieuse figure de Marie qui lui apparaît comme dans un songe. Et Jésus étendant les bras élève une couronne au-dessus de celle qui est sa Mère, qui est l'Epouse de son Esprit, et la fille de son Père Eternel.

« Et voici qu'au moment où je place dans un album ce merveilleux dessin, que je regarde comme la dernière pensée de mon maître, je retrouve par hasard, dans un petit calepin qu'il avait sur lui à l'âge de vingt ans, le tâtonnement d'expression de cette page sublime... Toute sa vie n'a donc été qu'une méditation sur les grands mystères qui sont l'inépuisable trésor, l'idéale satisfaction d'un cœur épris de la beauté divine !

« Pourquoi faut-il que la vie d'un homme soit de si courte durée ? Pourquoi faut-il partir au moment où l'on vient d'atteindre le but de ses efforts et l'apogée de son talent ? »

*
* *

Vous le saviez déjà, Messieurs, peu d'artistes à notre époque ont mis dans leurs œuvres tant de suavité, en même temps qu'une parfaite orthodoxie. Non seulement il n'a jamais été relevé la moindre faute d'interprétation dans aucun des ouvrages de Claudius Lavergne, mais on a pu admirer souvent, dans les développements qu'il a donnés à certains sujets, un sentiment très délicat des textes sacrés. Son exégèse est constamment éclairée par la Foi et animée par la Piété.

Plusieurs de ses œuvres ont été décrites par de savants ecclésiastiques tels que M. l'abbé Mathieu, de la Collégiale de Saint-Quentin, et M. l'abbé Ecalle, aujourd'hui vicaire général du diocèse de Troyes. Ils ont fait ressortir les qualités maîtresses de ces ouvrages et leur supériorité sur les productions ordinaires d'une certaine école, très en faveur au Ministère des Beaux-Arts et des Cultes, et dont l'idéal artistique est d'imiter servilement

les incorrections et les naïvetés du Moyen-âge. M. l'abbé Ecalle, dans une remarquable notice où il a soutenu une véritable thèse d'esthétique chrétienne, citait ce passage d'une lettre de mon père :

« Quant à moi, tout en faisant grand cas de l'archéologie, sachant au besoin en faire usage, j'avoue me soucier beaucoup plus d'édifier les fidèles que de satisfaire les archéologues, et je pense que les artistes chrétiens de toutes les époques ont eu cette même inclination. »

S'il est vrai, Messieurs, que les publications comme celles dont je parle aient rendu de temps à autre un véritable service à mon père, il faut reconnaître que le service est encore plus réel pour les églises qui ont été préservées, par les sages avertissements de ce connaisseur, des productions vulgaires que l'on y eût peut-être admises.

Ceci m'amène à la conclusion de ce rapport :

Dans plusieurs diocèses, Messieurs, il y a des ecclésiastiques dont l'action, aussi discrète que savante, sauvegarde en même temps les intérêts de l'art et ceux de nos sanctuaires.

Au diocèse de Quimper, par exemple, personne ne fait rien sans consulter MM. les chanoines Abgrall et Thomas. A Rennes, pendant de longues années, le chanoine Brune a été le conseil de tous ceux qui voulaient bien faire.

Je sais des diocèses où les pauvres vicaires ont fait autant de bien à eux tout seuls que la Commission des Monuments historiques a fait de mal. Certes, ce n'est pas peu dire !

Eh bien, Messieurs, ce qui existe là devrait exister partout, et c'est pourquoi je vous propose d'adopter la conclusion suivante :

« Le Congrès Eucharistique émet le vœu que, dans chaque diocèse, un ou plusieurs ecclésiastiques compétents soient désignés par les Evêques à l'effet de con-

trôler, spécialement au point de vue de l'orthodoxie, les travaux d'art exécutés dans les églises. »

Le R. P. Tesnière insiste sur les avantages et l'urgence de ce moyen, pour empêcher par exemple la divulgation des images dont il a plusieurs fois collectionné des échantillons absolument ridicules et de nature à fausser les idées, à dévoyer complètement la piété chrétienne.

Le vœu est adopté à l'unanimité.

55

RAPPORT SUR LES CONGRÈS EUCHARISTIQUES EN ESPAGNE

Présenté au XIIe Congrès eucharistique international par le Centre eucharistique espagnol.

Parmi les divers documents laissés par notre très regretté Président, feu Don Luis de Trelles, l'on conserve une précieuse lettre qui lui fut adressée par M. de Benque, homme illustre, dont toute la France pleure la perte, ainsi que nous la pleurons nous-mêmes, nous les amants de l'Eucharistie. Dans cette lettre, M. de Benque invitait Don Luis de Trelles à célébrer en Espagne un Congrès eucharistique international. Malgré les désirs de Trelles et du Centre eucharistique de Madrid, il fut matériellement impossible de donner satisfaction à la demande de M. de Benque. L'Espagne était alors affligée par une guerre civile et ses conséquences, et l'on n'était pas à même d'entreprendre une œuvre de cette importance.

Le premier Congrès catholique national a démontré que l'on pouvait tenter avec succès la célébration d'un Congrès eucharistique national. Et en effet, le Supérieur ecclésiastique du Centre eucharistique de Madrid, Mgr Caparros, passionné par cette idée, en fit la proposition et la défendit avec enthousiasme au Congrès catholique de Saragosse, en 1890; il en obtint l'acceptation, du moins en principe.

En 1892, le Centre eucharistique de Madrid présenta un Rapport au Congrès catholique de Séville; l'on y émettait le vœu de célébrer le premier Congrès eucharistique national l'année suivante à Valencia; ce vœu fut accepté, malgré l'opposition justifiée de Grenade et de Lugo qui réclamaient la préférence.

Son Excellence Mgr l'archevêque de Valencia, Don Ciriaco Maria Sancha y Hervas, accepte avec enthousiasme la décision du Congrès de Séville, et, avec l'activité qui le distingue en tout, dispose le nécessaire à cet effet, admirablement secondé d'ailleurs par un Comité central composé des plus illustres personnages de Valencia.

Il est impossible de condenser en quelques lignes l'importance et l'intérêt de ce congrès, dont la chronique et les travaux les plus saillants se trouvent imprimés dans deux gros volumes.

Son inauguration solennelle eut lieu le 20 novembre 1893, sous la présidence de S. Em. le Cardinal Sanz y Fores, archevêque de Séville.

A partir de ce jour jusqu'au 25 inclus, le Très Saint Sacrement fut exposé à la Cathédrale, et pendant la nuit, l'Adoration nocturne se livrait à ses exercices de dévotion dans la Chapelle *del Milagro* et dans d'autres temples de la Capitale.

A la procession de clôture, concoururent soixante-quatre localités du diocèse de Valencia, avec leurs images, leurs bannières et leurs musiques et fanfares respectives. Dans cette procession figuraient six mille

personnes, sous la présidence des autorités civiles et militaires. Les troupes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie faisaient la haie dans toutes les rues par où passait la procession.

Vingt prélats ou abbés mitrés et le Nonce de Sa Sainteté assistèrent aux fêtes religieuses et aux séances littéraires. 5.622 personnes se firent inscrire comme membres. Le total de la recette pour les frais du Congrès s'éleva à la somme de 61.679 piécettes. Quand tous les frais furent couverts on distribua comme suit le surplus : 2.000 piécettes au Centre eucharistique de Madrid et 2.000 à celui de Valencia pour le développement des Œuvres eucharistiques. 2.000 piécettes furent données à l'Evêque de Lugo pour faire face aux premiers frais du deuxième Congrès eucharistique, et enfin, 5.442 piécettes à l'Archevêque de Valencia pour l'impression des brochures de propagande et autres accordée par les sections.

Ces détails montrent l'importance du Congrès eucharistique de Valencia; ce fut moins un essai que l'œuvre d'une assemblée expérimentée déjà dans ce genre de travaux.

Au point de vue scientifique et littéraire, l'importance du Congrès ne laissa rien à désirer.

Les travaux présentés à la première section : *Dévotion et culte du Très Saint Sacrement,* furent nombreux et excellents. Dans la deuxième section : *Histoire et statistique eucharistique,* s'accumulèrent de précieuses monographies, les unes relatives aux miracles eucharistiques, permanents ou transitoires, réalisés en Espagne, et les autres faisant l'historique du culte par diocèses. Nous signalerons spécialement, comme méritant d'être consultées, la monographie intitulée : *Madrid eucharistique,* travail dû à la plume de don Manuel Uribe, curé de la paroisse du Carmel de Madrid, et la *Statistique eucharistique de Valencia,* qui fait honneur au Centre d'où elle émane.

Sont dignes d'être examinées, pour leur importance littéraire, les études sur *la Loca del Sacramento* (*la Folle du Sacrement*), de Alarcon ; la revue de la *Dévotion de saint François de Borgia au Très Saint Sacrement,* du P. Mir, de la Compagnie de Jésus ; *le Poète populaire espagnol du Très Saint Sacrement* (*El Cancionero espanol del Santisimo Sacramento*), du P. Solà, de la Compagnie de Jésus, et les *Notes pour la formation du poète populaire du Très Saint Sacrement* (*Notas para la formacion de un cancionero del Santissimo*), de M. Guinot.

Dans la troisième section : *Bibliographie eucharistique,* méritent d'être signalés : les *Notes de bibliographie eucharistique de Valencia,* de Churat, et le *Rapport* de M. Péreda.

En ce qui concerne la quatrième section, nous devons indiquer, comme méritant d'être étudiés, les travaux du *Rapport* de M. Roza, chanoine de la Cathédrale d'Oviédo ; de M. Chabas, chanoine de celle de Valencia, et le travail anonyme intitulé : *l'Eucharistie et les Arts.*

Comme complément de ces diverses manifestations, nous citerons le concours littéraire, dont les travaux récompensés remplissent tout un volume de la Chronique du Congrès, ainsi que l'Exposition artistique eucharistique nationale.

Malgré tout, le Congrès eucharistique de Valencia aurait toujours eu dans les annales de l'Histoire une note très importante et très pratique, à cause de la célébration de la *Première assemblée des centres eucharistiques, conseils diocésains de l'adoration nocturne et sections adoratrices d'Espagne,* qui eut lieu du 21 au 24 novembre 1893 simultanément avec les Sections du Congrès. C'est dans cette réunion que furent jetées les bases de l'organisation eucharistique d'Espagne. C'est là que, pour la première fois, se réunirent les membres actifs des Œuvres eucharistiques espagnoles, d'où il jaillit une confédération qui a produit déjà et est appelée à produire encore d'incalculables résultats.

Le deuxième Congrès eucharistique national espagnol se célébra à Lugo, du 26 au 30 août 1896.

La présidence avait été acceptée par le cardinal Cascajares, archevêque de Valladolid; mais comme il ne put y assister, elle fut occupée successivement par S. Exc. l'archevêque de Santiago de Compostelle et par S. Em. Casana, évêque d'Urgel.

21 prélats, l'abbé mitré de Samos et le Nonce de Sa Sainteté assistèrent à ce Congrès. Il y eut 6.241 inscriptions de membres. La recette monta à 48.497 piécettes. Il y a lieu d'observer que le prix d'inscription, qui était de dix piécettes dans le premier Congrès, fut réduit à sept piécettes, ce qui donna un excellent résultat, facilitant ainsi l'inscription à des personnes peu fortunées. Après avoir couvert tous les frais, nous avons eu aussi un boni : 1.000 piécettes furent destinées au futur troisième Congrès eucharistique de Léon, et 750 à la chapelle du Très Saint Sacrement, dont la construction dans la Cathédrale catholique de Londres est à la charge de l'Espagne.

Il y a lieu de remercier la Commission catholique d'Angleterre qui, pour contribuer aux dépenses du Congrès, fit un don de 1.000 piécettes. Il en est de même du don de 300 piécettes, fait par S. Em. le Cardinal Vaughan, évêque de Wesminster. Ceci démontre ostensiblement que les intérêts eucharistiques ne connaissent pas de frontières.

Le Congrès eucharistique de Lugo avait l'heureux avantage d'être tenu dans une localité que nous pouvons appeler le Tabernacle d'Espagne (*el Sagrario de España*). Dans son église cathédrale basilique, le Très Saint Sacrement est exposé solennellement *de jour et de nuit,* depuis déjà treize siècles. D'où il résulte que l'adoration fut continuelle pendant toute la durée du Congrès, et les démonstrations pieuses d'une magnificence exceptionnelle.

La plus grande importance de ce Congrès lui vint de ses séances publiques (ce qui n'eut pas lieu à Valencia,

à l'exception des séances d'inauguration et de clôture). Des évêques, des professeurs de diverses universités et des catholiques distingués y développèrent des thèses fort intéressantes. Le travail par excellence fut celui du R. P. Vinuesa, de la Compagnie de Jésus, sur la *Souveraineté du Christ-Hostie en Espagne et l'Adoration nationale de Lugo* (*Soberania de Cristo Sacramentado en España y adoracion nacional en Lugo*); comme hommage à la très chrétienne nation française, le *Rapport* écrit par le Président du Centre eucharistique de Madrid sur la *Congrégation des prêtres du Très Saint Sacrement* et la *Société internationale des fastes eucharistiques* (*Congregacion de sacerdotes del Santisimo Sacramento, y la Sociedad de fastos eucaristicos*) mérite à tous égards d'être lu et médité.

Ce Congrès se partagea en trois sections. La première : *Foi; sainte messe; communion; adoration et réparation* (*Desagravios*). La seconde était intitulée : *Associations et œuvres eucharistiques;* et la troisième, enfin, avait pour titre : *Liturgie, art, histoire.* Bon nombre de travaux de différente nature, mais tous pratiques, furent présentés. Ils méritent d'être consultés ; on les trouvera résumés, de façon claire et concise, dans la chronique du Congrès.

Nous eûmes également, dans ce Congrès de Lugo, une Exposition eucharistique, où l'on présenta des objets d'art de haute valeur, tant anciens que modernes, de la région galicienne; ainsi qu'un concours littéraire dont il nous reste une précieuse perle, qui obtint le prix de S. M. la Reine Régente, le *Catéchisme eucharistique,* dû à la plume de l'illustre avocat de Mora de Tolédo, don Juan Marin del Campo.

Dans la deuxième Séance publique, et sur la proposition du Centre eucharistique de Madrid, le Congrès adopta, par acclamation et avec le plus grand enthousiasme, la décision d'offrir, par souscription nationale qui n'excéderait pas un dixième de piécette par personne, une Lampe votive (*Lampara votiva*), destinée à brûler,

jour et nuit, devant le Très Saint Sacrement, dans la Basilique de Lugo. Ce projet est en voie d'exécution, et l'inauguration de cette lampe, lorsque le moment sera venu, revêtira une solennité exceptionnelle.

S'il est vrai de dire que la procession publique de clôture ne fut pas aussi brillante que celle de Valencia, néanmoins, il y a lieu de reconnaître qu'elle fut splendide et édifiante. Au moment de la consécration du peuple, qui eut lieu sur la place publique, nous devons mentionner l'émouvante présentation de la précieuse bannière de l'Adoration nocturne de Lugo devant le Très Saint Sacrement, au nom de toutes les Sections adoratrices d'Espagne.

En résumé le Congrès eucharistique de Lugo donna pleine satisfaction à tous ceux qui y assistèrent. Il accrédita, en outre, les hautes qualités de zèle, de sagesse et d'amour au Très Saint Sacrement, dont est doué l'Evêque du diocèse, Mgr Mura, qui fut l'âme de cette intéressante manifestation. Si nous comparons ce Congrès avec celui de Valencia, nous constaterons de façon palpable que les forces eucharistiques, loin de diminuer, vont de progrès en progrès, et que, dès lors, il est permis d'augurer pour le futur Congrès de Léon un succès plus remarquable encore.

Dans le but d'assurer les résultats des Congrès de ce genre, nous comptons en Espagne sur les Centres eucharistiques diocésains qui se composent de groupes de catholiques fervents et experts en matières religieuses. Ils ont la mission de les étudier et de proposer au Prélat de leur diocèse respectif les solutions qui leur paraissent les plus convenables. Dans la capitale de chaque diocèse, il doit exister un de ces groupes; tous réunis, ils peuvent agiter avec compétence les questions générales et nationales, sous l'action du Centre eucharistique d'Espagne dont le siège est à Madrid, par le moyen de l'organe officiel de publicité, *la lampara del Santuario* (*La lampe du sanctuaire*). Ces organismes sont distincts de ceux

qui dirigent l'Adoration nocturne, œuvre qui, par son développement, a une vie indépendante des Centres, bien qu'elle en procède.

Les excellents résultats obtenus des Centres eucharistiques diocésains engagent le Centre eucharistique d'Espagne à faire la proposition suivante au Congrès de Lourdes :

Proposition.

Le Congrès verrait avec satisfaction l'institution, dans toutes les capitales de diocèse, de Centres eucharistiques diocésains, dont l'occupation serait la fondation, le maintien et la propagande des Œuvres eucharistiques, et surtout, d'assurer l'exécution des décisions prises par les Congrès eucharistiques nationaux et internationaux.

Le Centre eucharistique international aurait son siège à Paris et servirait de trait d'union entre tous ceux du monde, avec lesquels il se mettrait en rapport par le moyen d'une revue internationale écrite en français, et qui leur serait distribuée en échange de leur concours moral et matériel.

Béni et adoré soit le Très Saint Sacrement de l'autel.
Bénie soit la Vierge Immaculée de Lourdes.

SECTION SACERDOTALE

56

RÉUNIONS SACERDOTALES

I. — Le prêtre, ministre du Très Saint Sacrement, sanctifié par l'accomplissement de ses devoirs envers l'Eucharistie
Sic nos existimet homo ut ministros Christi.

1° *La digne et fructueuse célébration de la messe* assurée :

a) Par la préparation éloignée, vie pieuse et bien ordonnée, studieuse et séparée du monde ;

b) Par la préparation prochaine de l'oraison mentale ;

c) Par la religieuse observance des rubriques, la tenue respectueuse, la lecture et la récitation attentive des textes sacrés.

2° *La digne et fructueuse participation à la chair de la Victime* assurée :

a) Par l'application suivie à parvenir à la perfection des devoirs et des vertus d'état ;

b) Par la lutte soutenue contre la routine et contre les autres causes de la tiédeur ;

c) Par l'exercice de l'action de grâces fidèlement fait après la messe, pendant un temps raisonnable ;

d) Par le recueillement intérieur, dans la journée, et la pureté d'intention dans les actes de la vie.

3° *Devoirs envers la présence permanente de Notre-Seigneur au tabernacle :*

a) L'entretien, la décence et le zèle pour la propreté et la beauté de l'autel, du sanctuaire et de l'église ;

b) La tenue et la démarche graves et religieuses ;

c) La visite quotidienne au Très Saint Sacrement. L'œuvre des prêtres-adorateurs.

II. — Le prêtre, dispensateur des saints mystères : ***Et dispensatores mysteriorum Dei,*** **chargé comme tel de donner abondamment l'Eucharistie, en la faisant connaître, en la faisant recevoir, en la faisant régner :**

1° *Par la parole, l'enseignement, l'apostolat sous toutes ses formes :*

a) Nécessité de prêcher fréquemment l'Eucharistie ; proportionnée à l'importance de ce mystère, soit considéré en lui-même, et qui est le Christ en personne, soit considéré comme l'un des plus importants objets de la foi et l'un des plus indispensables moyens de salut ;

b) Nécessité et moyens de se former une science sûre et une doctrine claire de l'Eucharistie ;

c) Prédication fréquente des innombrables avantages de la Communion, faite à toutes les catégories de fidèles, conformément à l'enseignement du catéchisme du Concile de Trente ;

d) Apostolat eucharistique dans les écoles, collèges, petits séminaires et dans les institutions de jeunes filles. Mesures à prendre pour obtenir, pendant le temps des vacances, l'assistance quotidienne à la sainte Messe et la fidélité à la sainte Communion ;

e) Même apostolat parmi la jeunesse des Universités et Ecoles supérieures.

2° *Par les œuvres et les industries du zèle apostolique :*

a) La dignité et la pompe employées dans les diverses cérémonies ;

b) La formation des clercs, employés et chantres d'église ;

c) Les saluts, expositions, adorations. L'établissement des Confréries du Très Saint Sacrement, du Sacré-Cœur, et des autres associations ou affiliations capables de stimuler la piété envers l'Eucharistie. (En ces pratiques et fondations surtout, le prêtre ne doit rien entreprendre qu'avec l'approbation de l'Ordinaire.)

3° *Par la formation individuelle des âmes à la piété eucharistique dans la confession et la direction :*

a) Conseils à donner aux parents sur la formation de leurs enfants (dès l'âge le plus tendre) à la dévotion envers la sainte Eucharistie ;

b) Confession des enfants dès qu'ils ont atteint l'âge de raison ;

c) Confession fréquente des enfants qui se préparent à la Première Communion ;

d) Dans les paroisses très populeuses, messe et instruction spéciales pour les enfants, les dimanches et fêtes d'obligation ;

e) Zèle et assiduité pour la confession, même fréquente, des gens de labeur et de modeste condition ;

f) Dévouement pour la direction et le progrès spirituel des âmes qui, dans toutes les conditions, peuvent être appelées à vivre dans une plus grande union avec Notre-Seigneur.

57

L'ŒUVRE DU PAIN EUCHARISTIQUE

Rapport présenté par M. l'abbé MERMILLOD, curé d'Anthy, au diocèse d'Annecy.

De toutes les questions que peut traiter un Congrès eucharistique, la plus fondamentale, je pourrais dire la plus essentielle, est bien, de l'avis de tous, celle dont je vais avoir l'honneur de vous entretenir.

Il s'agit en effet de l'existence même de cet auguste sacrement. Je viens donc, délégué de S. G. Monseigneur l'Evêque d'Annecy, jeter un cri d'alarme au sein de ce Congrès, à l'occasion d'un danger grave que court l'existence même de ce sacrement.

Quelle est cette hérésie d'un nouveau genre que je viens vous dénoncer ? C'est l'hérésie des *fraudeurs de farine,* hérésie plus radicale encore que celle de Luther, puisque Luther apportait encore du pain sur l'autel et que, grâce aux fraudeurs, le pain même est sur le point de disparaître.

Rappelons les principes. Le Missel romain, au paragraphe *de defectibus,* dit formellement : « Si le pain n'est pas du pain de farine de blé, ou si à la farine de blé se trouvent mêlées d'autres farines, au point que ce pain ne puisse plus s'appeler simplement pain de farine de blé, ou si le pain est avarié, il n'y a pas de sacrement de l'Eucharistie. »

Deux cas peuvent donc se présenter : ou la farine de blé dont on fait les hosties est tellement additionnée d'autres farines que la consécration est invalide : ou, malgré cette addition, elle peut encore conserver le nom de farine de froment et alors la consécration est valide, mais illicite. Deux cas sur lesquels il n'est pas permis à un prêtre de rester dans le doute et l'indifférence, et sur lesquels, hélas ! un trop grand nombre ne soupçonnent pas ce qui se passe, ont les yeux entièrement fermés.

Parlons d'abord des mélanges qui n'altèrent pas substantiellement le pain eucharistique, mais qui rendent tout au moins les consécrations illicites.

Il est de notoriété publique aujourd'hui que les farines de commerce sont additionnées trop souvent de matières étrangères. On peut trouver de tout dans les farines : du seigle, de l'orge, des fèves, des pois et des haricots souvent même avariés, de l'amidon de riz, de la fécule de pommes de terre, des os, de la craie, de la chaux, du plâtre, de la terre de pipe, des cendres, du talc, de l'alun,

des pierres diverses, de la sciure de bois, le tout pulvérisé et mélangé avec la farine de blé.

Je lisais dans une publication de l'année 1861 que sur 100 échantillons de pain pris au hasard chez différents boulangers d'une grande ville, 13 seulement n'avaient pas été falsifiés par l'adjonction de substances dangereuses ou tout au moins inertes ou de qualité inférieure.

Dans une autre publication bien antérieure, puisqu'elle porte la date de 1832, je lisais encore ceci : Un M. Chevallier, chimiste chargé, par suite d'une enquête hygiénique, d'aller avec plusieurs de ses collègues visiter une féculerie, remarqua dans cet établissement des sacs pleins de fécule et qui portaient le nom et l'adresse de meuniers et de boulangers. Il demanda à quoi était destinée cette fécule de pommes de terre. On lui répondit que c'était pour mêler aux farines destinées à faire le pain et qu'on en livrait pour ce mélange de 50 à 60 sacs par jour. — Voilà ce que l'on faisait déjà en 1832 : on a bien marché depuis cette époque. Encore, si l'on s'en tenait à des matières étrangères, mais inoffensives pour les estomacs, au point de vue de l'alimentation publique, il n'y aurait pas trop à se plaindre. Mais non : la soif de l'or ne permet pas aux marchands de s'en tenir là ; le plâtre bien blanc, très lourd et d'un prix infime fait bien mieux leurs affaires. En route donc pour l'usine à plâtre ou la carrière de pierres blanches. A ce sujet, qu'on nous permette le petit trait que voici.

Nous tenons ce récit de la bouche de M. l'abbé Chavanel, aumônier des Révérendes Sœurs Bernardines à Rumilly. Ce fait ne manque pas de sel, ni de couleur locale, et il en dit long sur les habitudes peu scrupuleuses de certains commerçants en farines.

Il y a quelque vingt ans, ce digne ecclésiastique se promenait aux environs de la petite ville de S... Tout à coup, regardant dans la direction d'une hauteur voisine, il poussa un cri d'exclamation : « Eh quoi ! dit-il à ses compagnons de promenade, de la neige sur cette colline

et au mois de juillet !... » Ses compagnons se mirent à rire : « Ce que vous prenez pour de la neige, lui dirent-ils, ce sont des carrières de pierres blanches, et vous ne vous douteriez certainement pas de l'usage que l'on fait de ces pierres... Ce n'est pas pour bâtir, oh ! non... Ces pierres on va les expédier à l'usine de Z... Là on les broie, on les réduit en poussière, que dis-je ? en farine ; et ces « *farines de pierres blanches* » partiront de là pour l'Angleterre, la Belgique, l'Italie, dans toutes les directions, pour être envoyées à des marchands de farines et devenir... du pain ! »

C'est invraisemblable, c'est à n'y pas croire, et cependant cela était ainsi, il y a déjà vingt ans !...

Du pain avec des farines de « pierres blanches », en vérité, c'était déjà tout à fait fin de siècle dans un temps où cette locution n'était pas encore connue.

Cela nous rappelle un fait que nous raconta naguère un enfant. Il était allé passer ses vacances dans la commune de X... Là, le fils d'un meunier, bambin du même âge, lui demanda de l'aider dans sa besogne, pour que, sa besogne faite, il pût plus vite s'amuser... Or cet enfant avait pour fonction de mélanger du plâtre à de la farine...

On aurait pu penser que l'adjonction du plâtre serait le dernier mot du génie commercial dans le commerce des farines. Pas du tout. Voici qu'un journal américain, le *Board of agriculture,* nous annonce la prochaine importation en Europe de farines *comprimées* d'Amérique. Qu'est-ce que ces agglomérés de farines vont bien renfermer dans leur sein, ou plutôt qu'est-ce qu'ils ne renfermeront pas ? Je me le demande avec effroi et involontairement je pense au vers du poète :

« Ce bloc enfariné ne me dit rien qui vaille. »

J'ai voulu supposer jusqu'à présent que les falsifications des farines étaient faites avec assez de modération pour ne pas altérer substantiellement les farines eucharistiques et compromettre la consécration. Mais qui nous

assurera de cette modération et qui est-ce qui arrêtera la main de nos falsificateurs? Il faut bien que ces messieurs n'y aillent pas de main morte pour que la fraude ait pu, parfois, les élever en si peu de temps à un brillant état de fortune.

Dans mon rapport à S. G. Monseigneur l'Evêque d'Annecy, je lui rappelais un fait récent extrait de la *Gazette des Tribunaux*. Ce sera vraiment le cas de dire : *Ab uno disce omnes.*

Il n'y a pas longtemps que la Cour d'appel de P...., à la suite du tribunal de V..., condamnait un minotier à deux ans de prison et 3.000 fr. d'amende ; un monsieur X..., courtier assermenté à Z..., à un an de prison et 2.000 fr. d'amende ; un autre marchand de farines à Y..., à trois mois de prison et 50 fr. d'amende. Ces messieurs s'étaient enrichis en très peu de temps en mêlant du plâtre à leurs farines ; et, certes, ils n'y allaient pas de main morte. De l'enquête du juge d'instruction, il résulta que le premier minotier mélangeait depuis plusieurs années à ses farines une quantité importante de plâtre qu'il livrait aux boulangers de toute la région de l'Ouest, par l'intermédiaire de certains courtiers. Quarante personnes se trouvaient impliquées dans cette grosse affaire de fraude, qui a provoqué dans tout le pays une profonde stupéfaction.

Or qui oserait dire que les marchands de la région de l'Ouest aient le triste monopole de ces falsifications ? Il n'est que trop certain que ces pratiques frauduleuses ont lieu ailleurs, pour ne pas dire un peu partout.

Or, pour m'en tenir à cette grosse affaire de fraude, en présence de ce fait de farines plâtrées, livrées pendant plusieurs années consécutives dans toute la région de l'Ouest, se dressent naturellement ces questions :

1re question. — Pour quelques fraudes découvertes et réprimées çà et là, combien d'autres sur la surface du monde doivent échapper aux regards de dame Justice ou, découvertes, échappent au code pénal, grâce au spécifique si connu en cette fin de siècle, des pots de vin !

2me question. — Puisque, durant un si long temps, on a fait du pain dans toute cette région de l'Ouest avec des farines plâtrées, on a dû faire aussi des hosties ; ces hosties étaient-elles matière valide pour le saint sacrifice de la messe ?

On me dira sans doute que ces mélanges ne devaient pas intéresser la substance même du pain. Qui oserait l'affirmer ?

Déjà en 1832, dans un rapport à l'Académie des Sciences, il fut annoncé que l'on pouvait faire avec la fécule de pommes de terre seule un pain de bonne qualité qui se vendrait un tiers de moins que le pain de froment. Une personne qui goûta de ce pain, le trouva de bonne qualité, il lui parut seulement un peu moins nourrissant que le pain de farine de blé.

Eh bien, supposez qu'au lieu de confectionner ce pain avec de la fécule seule, on y eût mêlé un quart, un tiers, une moitié ou même les trois quarts de farine de blé, ces mélanges seraient-ils encore matière valide pour la consécration ? Quel est le prêtre qui, en présence de ce point d'interrogation, ne reculerait pas épouvanté ?

Voilà où nous en sommes : la fraude des farines est partout : il ne nous est plus permis de sommeiller devant le danger qui menace l'existence même du sacrement de l'Eucharistie.

L'enfer ne redoutant rien tant que l'Eucharistie, quoi d'étonnant qu'il ait, de tout temps, employé ses ruses et ses artifices pour empêcher la production de ce sacrement ? Déjà Mahomet avait défendu l'usage du vin et proscrit la culture de la vigne pour rendre impossible, partout où dominerait le croissant, le saint sacrement de nos autels et le saint sacrifice de la Messe. De nos jours, l'enfer, plus avisé, pousse à l'usage du vin, mais il arrive à ses fins en falsifiant le vin de messe. Ne pouvant proscrire l'usage du pain, il falsifie le pain destiné à nos autels.

Et maintenant le remède ?

Suffit-il, comme on serait tenté de le croire, pour s'éviter

de la peine, de confier la confection des hosties à de pieuses religieuses ou à d'honnêtes laïcs ? Il est évident que ce remède n'en est pas un. L'honnêteté de ces laïcs, la piété de ces religieuses ne peuvent rien changer à la nature des farines qui leur sont fournies par le commerce.

Il n'y a, il ne peut y avoir qu'un remède : revenir au système en usage dans les monastères du moyen-âge : moudre soi-même son blé pour être sûr de sa farine. Comme autrefois à la plupart des monastères était annexé un moulin, est-ce que, de nos jours, chaque diocèse ne pourrait pas avoir son moulin, où, sous la surveillance d'un prêtre, se ferait la farine eucharistique ?

Mais il n'est pas même nécessaire d'imposer cette charge à chaque diocèse. Nous avons, çà et là, sur notre territoire, des moulins tenus par des Pères Trappistes, en qui nous pouvons mettre notre pleine confiance.

Dans le diocèse d'Annecy, nous avons notre moulin eucharistique. L'Institut français de Bethléem fondé à Immensée, dans le canton de Schwitz, a acquis sur les bords du lac de Genève et à deux pas de mon presbytère d'Anthy, un moulin dont j'ai la haute direction ; et Monseigneur l'Evêque d'Annecy, en envoyant à tous ses curés mon rapport sur l'Œuvre du Pain eucharistique, a invité tous mes confrères à demander désormais à notre moulin les farines destinées à la confection des hosties.

Ayant eu connaissance de notre initiative, S. G. Mgr Hautin, archevêque de Chambéry, a daigné m'écrire les mots que voici :

« L'Archevêque de Chambéry apprécie hautement l'im-
« portance de l'Œuvre du Pain eucharistique et bénit le
« zèle de M. l'abbé Mermillod pour la faire connaître et la
« recommande au clergé et aux communautés religieuses. »

En conséquence, sous les auspices de Nosseigneurs de Chambéry et d'Annecy, j'ai l'honneur de proposer aux membres du Congrès eucharistique de Lourdes l'adoption du vœu suivant :

VŒU

Vu la nécessité de se pourvoir d'une matière certainement licite et valide pour la consécration ; vu, d'autre part, le caractère suspect qui plane plus ou moins sur toutes les farines commerciales, le Congrès applaudit à l'initiative de l'Institut de Bethléem dans la fondation du moulin eucharistique d'Anthy-Séchex au diocèse d'Annecy, et invite toutes les communautés religieuses et les personnes qui confectionnent les hosties à prendre leurs farines eucharistiques exclusivement dans ce moulin ou dans les moulins des Révérends Pères Trappistes ou d'autres ordres religieux.

58

LE VIN DE MESSE

Rapport présenté par M. le Chanoine COURAN.

Je me propose, dans une première partie, de mettre sous vos yeux les principes théologiques ; dans une seconde, de faire une courte excursion dans le domaine des faits pour faire pleine lumière sur cet important sujet.

Il n'y a pas lieu de faire grand étalage de science théologique ; nous n'avons qu'à nous rappeler ce que nous avons appris, ce que tout chrétien doit savoir : la nécessité d'une matière valide dans l'administration des sacrements. A son défaut le sacrement n'est point conféré ; il n'existe pas. Ainsi pour le baptême, si au lieu

de se servir de l'eau naturelle qui est sa matière, on emploie l'eau de rose, le baptême est nul. De même dans l'Eucharistie, si au lieu de vin on verse dans le calice un autre liquide, le sacrifice n'a pas lieu et la messe n'est pas dite.

On ne peut pas invoquer la bonne foi ; elle ne peut rien dans le cas présent. La matière valide est absolument nécessaire et rien ne la supplée.

C'est pour ce motif qu'on ne peut pas se contenter à son sujet de raison probable et même très probable. Il faut des motifs sérieux, des raisons solides ; ceux que l'on exige pour la certitude morale.

Si l'on n'a pas cette certitude, on est coupable et de plus responsable au point de vue même de la justice, de telle sorte qu'un prêtre qui attacherait peu d'importance à l'achat de son vin de messe et prendrait au premier venu un vin qui ne serait point matière valide commettrait d'abord un péché très grave et serait de plus obligé en conscience à réparer le tort fait à toutes les personnes qui lui auraient confié des honoraires de messe.

Mais quel vin est matière valide du sacrifice de la Messe ?

Le vin de la vigne, *vinum de vite,* répond la théologie, c'est-à-dire le vin fait avec des raisins mûrs et qui a persévéré dans sa propre substance, dit Suarez ; par conséquent un vin naturel, fait avec des raisins seuls, pur, sans mélange d'éléments étrangers qui l'altèrent.

A dessein j'évite les détails pour ne pas diminuer la force des principes. Ils sont tels que tous les auteurs s'accordent sur ces points importants.

Il faut donc, pour mettre sa conscience à l'abri sur ce point, à l'abri de la faute et de la responsabilité lorsqu'on achète le vin de messe, avoir la certitude morale que le vin est naturel et pur.

Comment arriver à cette certitude morale ?

Est-ce par la chimie ? Non, Messieurs, le Cardinal de

Malines le disait à ses prêtres dans une réunion synodale, et c'est très vrai. On est trop intelligent à notre époque, surtout lorsqu'il s'agit de ses propres affaires ; les négociants, surtout ceux qui fraudent, connaissent très bien les éléments que contiennent les vins et les proportions dans lesquelles ils s'y trouvent. La chimie intervient ; elle constate ce que son analyse a trouvé et sa déclaration n'est qu'une estampille de plus au profit de la fraude.

Quel moyen prendre ? Faire soi-même avec les raisins son propre vin. Ce serait le meilleur, mais la chose n'est pas toujours facile ni même possible.

Il faut donc recourir à autrui. S'adresser à un propriétaire consciencieux qui fera lui-même le vin de messe avec ses raisins ? Peut-être bien. J'opine que dans ce cas on peut avoir la certitude morale et mettre sa conscience à l'abri. Toutefois je fais une restriction. Je ne voudrais pas que votre propriétaire fût un propriétaire marchand de vins. Cette sorte de propriétaire succombe facilement à faire avec du sucre un vin blanc de seconde cuvée. Si le débit augmente, il augmente comme de juste sa provision au fur et à mesure de ses besoins. On n'est pas sûr avec lui et la conscience ne peut écarter des doutes légitimes qui la troublent dans sa sécurité.

En réalité, comme l'a déclaré Son Eminence l'Archevêque de Malines à ses prêtres dans la réunion synodale dont je vous ai déjà parlé, on n'a qu'un moyen pour tranquilliser sa conscience et la mettre à couvert de toute responsabilité : s'adresser à une maison de confiance, autorisée par l'Ordinaire, et qui présente toute garantie. D'après les informations que Son Eminence avait prises auprès de Mgr l'Evêque de Nîmes, l'œuvre des Petites Dominicaines établie à Nîmes lui a paru avoir toutes les conditions et Elle l'a recommandée aux prêtres de son diocèse.

Messieurs, je suis le Supérieur de cette communauté ; à titre de Fondateur, je suis mêlé tout à fait à sa vie ; je la vois agir à toute époque de l'année et à toute heure du

jour ; vous pouvez vous adresser à elle en toute sécurité, vous ne serez point trompés ; elle vous fournira toujours un vin pur et naturel.

Les Petites Dominicaines de l'Eucharistie ne vendent que le vin préparé par elles-mêmes.

Elles sont autorisées par leur Evêque et seules autorisées. La *Semaine religieuse* l'a déclaré plusieurs fois.

Si vous le voulez bien, dans une seconde partie, nous ferons une petite excursion dans le domaine des faits. Ce ne sera peut-être pas sans intérêt ni même sans avantage.

Il y a longtemps que l'industrie humaine s'exerce dans la fabrication des vins. L'histoire grecque a conservé le nom d'un Canthare, célèbre dans les pratiques des mélanges les plus ingénieux ; il savait, au dire de ses contemporains, donner à l'eau des qualités vineuses auxquelles les amateurs les plus distingués se plaisaient à rendre hommage. Pline rapporte dans son *Histoire naturelle* (Livre XIX, chap. VIII) que les riches de son temps ne buvaient pas pur le fameux Salerne qu'on s'empressait de frelater dans la cave. Il ajoute qu'on se défiait beaucoup de certains vins de la Gaule Narbonnaise où les vignerons eux-mêmes avaient établi des fabriques de vins.

A plusieurs époques de l'ère chrétienne les évêques et même les conciles ont été obligés d'intervenir, tant la fraude était devenue générale.

De nos jours, c'est un fait acquis, tout le monde en convient, on est devenu maître passé dans l'art de travailler les vins. On les fait excellents et telle cave du Midi a la réputation, méritée d'ailleurs, reconnue par les vrais connaisseurs, de fabriquer des vins de Bordeaux aussi bons, aussi fins que ceux-là même que fournissent les clos les plus en renom.

Comment procède-t-on ? De plusieurs manières. Chaque maison a sa recette dont elle garde le secret. Ne vous méprenez pas sur les affirmations données de vive voix

ou imprimées sur des prospectus. Tous les négociants assurent que leur vin est naturel, mais s'ils étaient francs et que vous leur demandiez la signification de ce mot, ils vous répondraient comme nous le fit un des plus gros négociants d'une des villes les plus commerciales du Midi, auquel me présentait un Père Dominicain, un de ses amis : « Nous appelons, nous, négociants, nos vins naturels, parce qu'ils sont faits avec des substances naturelles, avec la glucose par exemple et l'alcool allemand. »

Evidemment le vin de commerce n'est pas un vin dont on puisse en conscience se servir pour le saint Sacrifice. Il n'est pas *vinum de vite*. Quelquefois il a pu l'être à son origine, mais il n'a pas persévéré en sa propre substance.

D'ordinaire ces gros négociants n'ont pas la spécialité des vins de Messe. Ils peuvent servir quelquefois quelques clients mal avisés ; mais la tromperie effrontée, en grand, répugnerait à leur caractère, d'ailleurs, d'ordinaire loyal et franc.

Mais les fournisseurs attitrés de vins de Messe, ceux qui mettent sur leurs circulaires de magnifiques en-têtes, de belles abbayes, de superbes églises, un beau calice, qui prennent les noms les plus séduisants, qui donnent même des sommes importantes pour les œuvres, pour les écoles catholiques, qui se recommandent de certains prêtres, ceux-là même ont bien souvent rompu avec la conscience et leur audace a grandi avec le succès. Ainsi, voulant me rendre compte un jour de la confiance que pouvait inspirer un de ces négociants, je suis arrivé à savoir que le prêtre dont il se recommandait était un prêtre taré mis hors cadre par son évêque à cause de son ivrognerie, qui habitait un pays éloigné, qui ne paraissait jamais à la cave alors que l'on prétendait faire tout sous sa surveillance.

Le P. Vieyra, au XVII[e] siècle, dans un de ses ouvrages intitulé *L'art de voler,* parle d'un de ces habiles sophistiqueurs très connu en Portugal et qui avait les mains

rapaces. Vous pourriez même y trouver autre chose que des doigts avides : Dieu vous garde de tomber en des griffes aussi cruelles.

Je finis par ce communiqué que nous donnait la *Semaine religieuse* de Montpellier, le 17 juin de cette année :

« L'Administration diocésaine déclare qu'aucun ecclésiastique du nom de « Turié » n'est inscrit dans le personnel du clergé de Montpellier. Elle rappelle à cette occasion qu'elle n'accorde son approbation à aucune œuvre de vin de Messe. »

Cet avis venant après tant d'autres prouve combien on doit se tenir en garde contre les prétendues œuvres de vin de Messe, ajoute l'*Eclair,* portant le nom d'abbaye, de monastère ou de quelque saint. Nous pourrions citer les noms de quatre protestants qui ont fait fortune dans ce commerce. Deux francs-maçons du Midi ont su exploiter de même le clergé des autres régions.

59

NOTES SUR LES SACRISTAINS

Par M. l'abbé E. RUL, aumônier du Sacré-Cœur à Montpellier.

Permettez-moi, Messieurs, de soumettre à votre bienveillante attention quelques réflexions sur un sujet bien pratique, mais qui m'a paru trop laissé dans l'ombre et qui intéresse souverainement la divine Eucharistie.

Je veux parler des sacristains.

Personne de vous, Messieurs, ne sera surpris, j'en suis convaincu, de m'entendre dire qu'il y a beaucoup à faire

à cet égard. Tous les curés, qui plus, qui moins, se plaignent. Mais qui se préoccupe de remédier à ce malaise dans lequel se trouvent les serviteurs des églises? L'exception, je crois, sans calomnier personne, confirme la règle.

Quoique mes fonctions actuelles ne semblent pas me rapprocher beaucoup de cette classe intéressante de la société religieuse (je suis aumônier de couvent), je me rappelle que j'ai été desservant de paroisse, et que, comme beaucoup de mes confrères, je n'ai pas donné à mon humble sacristain tous les soins que mon devoir aurait peut-être exigés. C'est peut-être pour réparer mes torts que Dieu m'a inspiré la pensée de vous offrir ce sujet de méditation. Puissé-je un peu vous intéresser, Messieurs, et surtout être l'occasion d'études plus approfondies capables d'amener quelque réforme! Le service de nos saints autels y gagnerait certainement en dignité, Dieu en serait glorifié et les âmes édifiées.

Je ne m'attarderai pas à vous décrire longuement ce qu'ont été les officiers inférieurs de nos temples sacrés dans l'antiquité. Les limites imposées à ce mémoire ne le permettent pas. Qu'il suffise de le savoir : autrefois les emplois actuels confiés à ce que l'on est convenu d'appeler de pieux laïques, étaient occupés par des hommes le plus souvent destinés au sacerdoce et que l'on amenait par des initiations successives jusqu'au sommet de la hiérarchie sacerdotale. Tout au plus admettait-on quelques séculiers qui s'étaient distingués par leur héroïsme au milieu des persécutions. C'était une récompense. A cette époque la foi était assez vive pour pousser les chrétiens en grand nombre vers le ministère sacré.

Mais avec l'affaiblissement du sentiment religieux, on vit diminuer ceux qui désiraient se consacrer au service de Dieu. Il fallut alors faire appel à des mercenaires. Vers le XVIe siècle, époque du relâchement, doit remonter l'origine de l'entrée des sacristains à peu près comme nous les avons dans nos temples. Ils sont donc les suc-

cesseurs de ceux qui jadis recevaient les ordres mineurs. Et c'est pour cela que le langage ordinaire les désigne du nom de clercs.

D'après cet aperçu historique nous comprenons ce que doivent être ces fonctionnaires ecclésiastiques, et les vertus dont ils doivent être revêtus.

Le Pontifical nous trace l'idéal qu'ils sont obligés de réaliser dans les cérémonies par lesquelles on consacrait leurs prédécesseurs et qui servent encore à faire les prêtres. Ils remplissent les mêmes offices : ils sont donc tenus par respect pour nos saints rites à posséder la même sainteté. Ils portent la même soutane et le même surplis : ils auront par conséquent, comme eux, autant de détachement et de pureté. La sainte Eglise leur confie la clef de ses trésors les plus précieux, ils sont constitués les gardiens et les portiers de ses édifices; à eux d'appeler le peuple à la prière, de faire retentir l'airain sacré, cet ami de la famille, cette voix de la Patrie, cet apôtre de Dieu, à eux de tenir le livre des saints Evangiles ouvert. Quelle fidélité ne réclame pas cette fonction sublime et quelle récompense n'attend pas celui qui en a la charge! Parlerai-je de l'ordre des acolytes dont le sacristain est surtout le représentant? Ecoutons encore le livre de notre belle liturgie nous indiquant leurs devoirs : « Puisque vous devez porter l'encens, allumer le luminaire, présenter l'eau et le vin pour l'Eucharistie, étudiez-vous à exercer dignement ces fonctions. Brillez comme des astres dans le monde, que vos reins soient toujours ceints et vos lampes ardentes. Conduisez-vous comme des enfants de lumières; ce fruit consiste en toutes sortes de bonté, de justice et de vérité : vous offrant en sacrifice par une vie chaste et par de bonnes œuvres, vous offrirez dignement l'eau et le vin. »

Voilà un résumé bien succinct mais bien authentique de ce qui est demandé aux candidats à l'honneur d'être admis auprès des autels avec les prêtres.

Réalisent-ils ce minimum des obligations cléricales?

Je n'ai pu faire une enquête, comme le comporterait une question si importante. Est-elle bien nécessaire ? N'est-ce pas connu de tout le clergé et de beaucoup de chrétiens que l'ensemble des employés d'église laissent beaucoup à désirer ? Chacun de nous pourrait à cet égard apporter sa contribution douloureuse. Sans doute, il y aurait de nobles exceptions. Mais ne serait-ce pas une confirmation d'une règle trop générale ?

Comme intelligence et instruction, à notre époque de progrès où on devient si exigeant sous ce rapport, le corps des sacristains n'a pas suivi le mouvement. Beaucoup sont au-dessous des exigences imposées pour des situations bien inférieures.

Aussi la tenue est-elle à la hauteur pour ne pas dire à la bassesse du développement de l'esprit. Et cependant le point de vue extérieur exerce une si grande influence sur les gens du monde si sévères pour cela !

Si maintenant nous pénétrons dans les âmes, ce qui est en réalité le côté sérieux, *Deus autem intuetur cor,* quelles constatations ! On demandait un jour : « A quels signes reconnaissez-vous la vocation des clercs ? — A la paresse. » Il peut y avoir dans cette réponse quelque exagération amplifiée par les tribulations de quelques curés ; mais il y a, je crois, du vrai aussi. La morale laissera bien souvent à désirer, et d'étranges rumeurs circuleront sur le compte de tels ou de tels. Toutefois, je me l'imagine, le vice innommé doit être écarté dans l'ensemble. Mais l'honnêteté ? Combien seraient cités devant nos tribunaux pour des indélicatesses, si nous n'avions pas des trésors d'indulgence coupable quelquefois !

Dans une ville on fit rendre gorge de 16.000 fr. Ailleurs, pendant dix ans, les quêtes d'une paroisse faites par un sacristain n'ont jamais donné qu'un franc cinquante centimes.

Les sacristains voleurs sont légion. Dans de pareilles conditions, on le comprend, la piété qui devrait les

animer n'existe pas chez eux. Tout au plus ont-ils le minimum du simple fidèle. Ne demandez pas des communions fréquentes, des exercices de dévotion, la méditation, des retraites. Hélas ! bien heureux quand ils pratiquent la religion dans son essence ! ! !

Quelle est la cause de cet état de choses lamentable et qui ne peut pas, ne doit pas nous laisser indifférents pour peu que nous ayons la foi ?

Les serviteurs de nos églises sont coupables ; mais nous, ecclésiastiques, chargés aussi tout particulièrement du même soin matériel, n'avons-nous pas notre responsabilité engagée ? Un évêque dernièrement, dont la parole quoique de bien loin m'a été apportée, disait : « Dans mon diocèse, je n'ai trouvé que trois sacristies bien tenues. » A qui la faute ? N'aurons-nous pas à encourir de graves reproches au Tribunal de Dieu à cause de nos sacristains ?

Pourquoi ? Si je ne me fais pas illusion, généralement parlant on les choisit de trop basse condition. *Nemo dat quod non habet ;* comment voulez-vous trouver de la délicatesse de sentiments, là où il n'y a que de la grossièreté ? — Si encore on les prenait à un âge susceptible de formation ! C'est trop tard quand ils nous arrivent.

Je me hâte de répondre à une objection des plus sérieuses : On est bien obligé de prendre ce que l'on trouve ! Je l'avoue, le choix est difficile. Pourquoi ? Ne serait-ce pas parce qu'on ne fait pas assez ressortir la grandeur de cette carrière ? N'y aurait-il pas aussi une raison du mépris où elle est tombée, dans le trop modeste traitement qui lui est accordé ? Il y a bien des suppléments. Mais bien souvent ce sont ceux qu'ils s'octroient indûment.

Le clergé lui-même estime-t-il assez ces hommes destinés au service de Dieu avec lui ? Quand ce n'est pas du dédain pour eux, c'est de l'indifférence. On leur fait trop sentir leur infériorité, on les astreint à des ministères rebutants en dehors de l'église. Quoi de surprenant qu'ils n'aient pas conscience de leur dignité ?

Il arrive aussi quelquefois, trop souvent, que, sans les honorer davantage, on leur témoigne une confiance excessive, dépassant vraiment la mesure. On craindra un vicaire ! on ne lui confiera pas une clef ! tout est ouvert au sacristain, qui aura su apprécier le côté faible de son maître et lui jettera, passez-moi cette expression, de la poudre aux yeux par des flatteries extraordinaires. C'est par ce moyen qu'un jour un de ces malheureux donnait l'explication de son influence néfaste. Rien d'étonnant alors que cet humble ait la morgue des domestiques, plus redoutable que celle des grands.

Pense-t-on au moins à former complètement ces hommes d'église ? Qu'exigeons-nous ordinairement ? Quand ils ont les connaissances strictes absolument nécessaires, nous sommes contents. Songeons-nous à la blancheur, à la beauté, à la perfection de ces âmes qui cependant s'approchent si près de Notre-Seigneur ? Je voudrais me tromper, mais pour beaucoup d'entre nous, non pas par mauvaise volonté, plutôt à cause de la difficulté, nous ne paraissons pas nous en soucier assez. Nous nous ferions un scrupule d'employer des vases sacrés qui ne fussent pas irréprochables, et nous ne travaillons pas assez à dorer et embellir ceux qui les manient.

On pourrait certainement faire d'autres constatations ; il suffit, je le suppose, d'avoir éveillé ces pensées, exprimées peut-être un peu trop crûment (ce dont je vous demande pardon), Messieurs, pour que tous ici, animés des meilleures intentions, nous prenions d'excellentes résolutions sur ce point.

On l'a compris déjà ; voilà pourquoi de saints prêtres ont tenté des réformes, et en particulier le P. Querber, fondateur des Clercs de Saint-Viateur. Cependant personne encore n'a entrepris en faveur des sacristains une œuvre qui s'occupe du corps lui-même.

Ma parole bien humble sera-t-elle le premier coup de clairon, et le Congrès eucharistique en transmettra-t-il

l'écho ? C'est bien prétentieux de ma part. *Infirma mundi elegit Deus.* Je le désire. En attendant je prends la liberté de signaler les principaux remèdes qui me paraissent capables de guérir en partie cette situation.

Il serait d'abord nécessaire de faire un meilleur choix. Ce n'est pas facile, j'en conviens ; mais ne pourrait-on pas tenter quelque chose ? Rendre par exemple la charge dont nous nous entretenons en ce moment *enviable.* Dans les paroisses importantes, aucun obstacle. Que de positions sociales sont recherchées, qui, pécuniairement parlant, ne valent pas celle-là ! Faisons disparaître le discrédit que nous entretenons à notre insu peut-être et il n'y aura pas pénurie d'excellents employés. Dans nos écoles, parlons de la sublimité de cet office, faisons aussi miroiter l'avantage matériel qui l'accompagne, donnons cette fonction comme un but désirable à nos enfants les plus intelligents et les plus pieux.

Un des inconvénients se trouve bien dans l'instabilité de cet emploi. Le moindre caprice est capable d'en chasser celui qui l'occupe. Qui sait si toujours c'est avec justice ! Il peut toujours trembler celui qui en est investi. Il ne serait peut-être pas impossible d'y remédier, donnant quelques garanties, par exemple en ne permettant pas une expulsion sans en avoir référé à l'autorité épiscopale.

Un autre moyen de relever cet état serait l'organisation de concours pour l'obtention au moins des charges importantes.

Et pour cela la fondation d'une espèce de séminaire où l'on formerait les recrues de nos sacristies rendrait les services les plus appréciables. Mieux exercés, plus instruits, nous trouverions des auxiliaires extrêmement précieux, aussi bien dans nos grandes villes que dans nos petits villages.

Toutefois cette réforme aussi radicale, je ne me le dissimule pas, présentement offre des empêchements pratiques. Qui sait ce que l'avenir nous réserve ?

Mais ce qui n'est pas une utopie, c'est l'œuvre excel-

lente de la régénération spirituelle des clercs. Personnellement nous pouvons la commencer dans la mesure de notre influence. Peut-être aurions-nous de meilleurs résultats en la confiant aux maisons de retraite. Pourquoi ne sacrifierions-nous pas quelques ressources fabriciennes à y envoyer les serviteurs de nos églises ? Ils reviendraient avec des sentiments de piété plus considérables et partant avec de meilleures dispositions.

S'il m'était permis, avec tout le respect profond dont je suis animé, d'indiquer cette pensée à Nosseigneurs les Evêques, dans le même ordre d'idées je signalerais le projet de faire donner les saints exercices dans un local affecté à cette œuvre, à nos clercs, de les y contraindre même, sous des peines différentes, quand cette coutume aurait pu être implantée. Après plusieurs expériences, j'en suis persuadé, on s'apercevrait bientôt du bien extraordinaire opéré.

On trouverait certainement d'autres moyens pratiques, d'autres industries pour l'avantage spirituel surtout des sacristains. Je n'ai pas voulu faire un chef-d'œuvre, ni être complet. J'ai eu pour but de jeter quelques idées utiles en toute simplicité, quelques semences que je prie Dieu de faire germer comme on doit le faire avec des confrères désireux de faire glorifier Dieu et la sainte Eucharistie, même par les éléments les plus modestes. Puissent ces quelques paroles avoir pu réaliser ce plan ! Il me semble que Dieu et les âmes en profiteront et qu'un jour peut-être les humbles serviteurs de l'église nous en béniront.

60

LA PRÉPARATION DU MISSEL AVANT LA MESSE

Note par M. l'abbé BOUCHEZ, du diocèse de Liège.

A la digne célébration de la Messe, qualité dont il faut poursuivre de toute manière l'acquisition, se rattache une précaution en apparence insignifiante, souvent même je l'avoue absolument inutile, mais qui ne manque pas d'importance.

Ce moyen consiste à faire contracter aux sacristains et servants de Messe l'habitude de présenter, dans la sacristie même, le Missel au prêtre qui va dire la Messe, du moins chaque fois que cet officiant est un prêtre étranger.

On ne se doute guère de l'étonnement et d'une sorte de dépit éprouvés par certains fidèles s'apprêtant à écouter la Messe d'un prêtre dont le manège à l'autel où il vient d'arriver s'exerce tout d'abord, parfois pendant cinq ou six minutes, à feuilleter le Missel en tous sens. Heureux encore ce pauvre prêtre quand, en désespoir de cause, il ne se croit pas obligé d'envoyer le servant de Messe chercher des instructions dans la sacristie et ne se voit en mesure de pouvoir commencer le saint Sacrifice que grâce au renfort du sacristain, sinon d'un prêtre rappelé de quelques fonctions pratiquées dans l'église, et s'empressant de lui indiquer l'office propre à célébrer.

La recherche de l'office, suivie du succès, loin de nuire il est vrai à la dévotion de l'officiant, stimule cette dévotion par la joie d'une précieuse découverte, celle de la Messe à célébrer. Mais, s'il doit se contenter d'une Messe *de communi* au lieu de la Messe propre, s'il doit com-

mencer le saint Sacrifice avec la certitude d'omettre quelque commémoraison prescrite, il se trouve exposé nécessairement à des distractions, parfois multiples, pendant la Messe qu'il va offrir.

Il y a peu de semaines, un prêtre, au moment de célébrer la Messe un dimanche dans une des églises paroissiales d'une grande ville, fut stupéfait de ne trouver l'office de saint Pholien, ni dans le corps du Missel, ni dans l'appendice des Messes des saints du diocèse, ni dans les offices nouveaux ou complémentaires rejetés habituellement à la fin du Missel. Or, ce jour-là même, on célébrait, lui avait-on dit à la sacristie, la fête de saint Pholien, patron de la paroisse. Ce prêtre étranger se disposait à dire la Messe d'un saint Martyr, se rappelant vaguement que saint Pholien a été martyrisé, quand il découvrit tout à coup dans le Missel un feuillet écrit à la main et contenant précisément un office, celui de la Messe de saint Pholien. C'est alors qu'il regretta de n'avoir pas demandé à la sacristie le Missel dont il aurait à se servir, et il le regretta d'autant plus que, depuis longtemps, il avait appris en étudiant les rubriques que la préparation de la récitation de l'Office de la Messe est recommandée par la rubrique.

Par conséquent, j'ai l'honneur de proposer un vœu dans ce sens :

Le Congrès eucharistique estime qu'il y a lieu, pour les Curés, principalement dans les villes ainsi que dans les endroits fréquentés par les voyageurs prêtres, d'obliger leur sacristain à présenter toujours, au prêtre qui va célébrer la sainte Messe, le Missel dont ce célébrant devra se servir.

61

OBSERVATION AMICALE AUX CONGRESSISTES

A l'exemple de la très sainte Vierge dans ses apparitions à Bernadette, le prêtre, surtout, doit s'appliquer à bien faire le signe de la croix. Il y a dans le signe de la croix bien fait mérite personnel et édification des fidèles.

62

SANCTIFICATION DU DIMANCHE

ET CHANTS LITURGIQUES

Note de M. l'abbé P., curé en Belgique.

Il est très regrettable que, dans certaines paroisses, on ait supprimé les vêpres du dimanche. C'est un grand mal : le peuple ne sachant alors que faire de son temps, on travaille, on se répand dans les cabarets, etc.

Que les vêpres soient partout chantées (mais bien chantées), et qu'il y ait un salut vers le soir, et les familles se partageront pour assister aux deux offices. (Le son des cloches se renouvelant pour annoncer ces offices est d'ailleurs un rappel à la sanctification du dimanche.)

Aux messes chantées, on mutile certains chants (le

Credo par exemple), au mépris des prescriptions liturgiques les plus formelles. On en supprime d'autres...

On exécute ces chants d'une manière capable de ridiculiser les offices et de les faire déserter.

Beaucoup de membres du clergé officient sans dignité. On croirait qu'ils sont toujours pressés d'en avoir fini.

Ils ignorent ou dédaignent les rubriques.

VŒUX

A. — Etude des cérémonies liturgiques ; exercices plus soignés dans les séminaires et les couvents.

B. — *a*) Etude sérieuse du chant grégorien ;

b) Conformité aux prescriptions de l'Eglise concernant les chants religieux ;

c) Obéissance aux actes du Saint-Siège, brefs, décrets, particulièrement de Pie IX et de Léon XIII, quant à la version du chant à adopter.

Voir sur cet objet : 13 mai 1873; 14 avril 1877; 15 novembre 1878; 26 avril 1883; 3 mai 1884; 7 juillet 1894.

63

QUELQUES POINTS DE LITURGIE

Notes par le R. P. JARLAN, de la Congrégation du T. S. Sacrement.

Des Chants en langue vulgaire. — Dans une discussion qui s'est établie au sujet des chants religieux, les uns voulaient bannir de l'église tout chant en langue vulgaire, — les autres donnaient une trop grande place à ces chants.

Il suffit de rappeler ce qu'a décidé la S. R. C. dans un décret qui a pour titre *De musica sacra ordinatio,* en date du 7 juillet 1894, N. 3830 :

Art. 4 : *Infra solemnes stricte liturgicas functiones in canticis usurpanda sit lingua ritus propria : textusque* AD LIBITUM *e sacra Scriptura desumantur, aut ex officio diei, vel ex hymnis precibusque ab Ecclesia adprobatis.*

Art. 8 : *Ceteris vero in functionibus lingua vernacula poterit adhiberi, verba seu textus sumendo e piis atque adprobatis compositionibus.*

Ainsi, aux fonctions strictement liturgiques et solennelles, comme la grand'Messe, les Vêpres et tout l'Office chanté, on ne doit chanter que *en latin ;*

Aux offices solennels et non liturgiques, v. g. au Salut jusqu'au *Tantum ergo* exclusivement, on peut chanter en langue vulgaire, parce que, bien que ce soit un office solennel, il n'est pas strictement liturgique, il ne le devient qu'au *Tantum ergo ;*

Aux offices non solennels et liturgiques, comme la Messe basse, on peut chanter en langue vulgaire.

Cierges aux autels autres que l'autel d'Exposition. — On a prétendu à tort qu'il faut durant l'Exposition du Très Saint Sacrement éteindre tous les cierges en dehors de l'autel de l'Exposition.

Bien que l'Eglise demande que pendant l'Exposition du Très Saint Sacrement on évite toute cérémonie qui peut détourner les fidèles de l'Adoration, cependant elle ne défend pas de laisser des cierges allumés en l'honneur des saints. C'est même la pratique des églises de Rome d'allumer en signe de joie les cierges de tous les autels là où se font les prières des Quarante-Heures.

Du reste la S. R. C. s'est prononcée sur ce point :

An liceat, perdurante Expositione, accendere lumina coram imaginibus Domini Nostri, sive in eodem sive in alio altari ?

Resp. ad primum NEGATIVE, *ad secundum* AFFIRMATIVE. — 18 *Maii* 1878.

Des images religieuses. — Un congressiste s'est plaint de l'arbitraire, du mauvais goût qui préside à la composition de certaines images religieuses. Elles contiennent souvent des hérésies.

Si nous voulons observer les règles que Léon XIII vient de donner dans la Constitution du VIIIe jour des Kalendes de Février 1897, *Officiorum ac munerum*, et des décrets qui l'accompagnent, nous nous mettrons à l'abri de ces inventions inspirées par l'imagination peu éclairée de certains éditeurs. Nous lisons en effet au Titulus I cap. VI *de sacris Imaginibus et Indulgentiis*, N. 15 : « *Imagines quomodocumque impressæ D. N. J. C., B. M. V., Angelorum atque Sanctorum, vel aliorum Servorum Dei ab Ecclesiæ sensu et decretis difformes vetantur. Novæ vero, sive preces habeant adnexas, sive absque illis edantur, sine Ecclesiæ potestatis licentia non publicentur.* »

Je propose cette motion :

Que les Curés, les catéchistes, ne donnent en récompense aux enfants qui suivent les cours du catéchisme que des images approuvées par l'Ordinaire selon les décrets récents de la Congrégation de l'Index, et que l'on proscrive toutes images qui ne seraient point conformes à ces décrets.

64

QUELQUES MOYENS A EMPLOYER DANS LES ADORATIONS DIOCÉSAINES

Note d'un vicaire des Pyrénées.

Ne pouvant me rendre à Lourdes pour le Congrès eucharistique, je me permets de vous adresser deux mots relativement aux *Adorations diocésaines.*

Comme moyen de rendre ces adorations pieuses et solennelles, vous proposez les *convocations individuelles.* L'expérience que j'en ai faite me permet de dire avec vous *que ce moyen est infaillible et même nécessaire pour les hommes.*

La première année tous les chefs de famille reçurent un billet d'invitation pour une demi-heure seulement. Tous ne s'y rendirent pas, mais ce fut cependant très beau et très édifiant, même pour les prêtres !

La deuxième année, tous les invités se rendent à la minute, le conseil municipal en tête. La demi-heure est bien courte pour ces braves hommes qui cependant *n'ont pas communié* le matin ; et ainsi, de la messe aux vêpres, Notre-Seigneur a eu de nombreux adorateurs !

Plusieurs prêtres ont bien voulu se partager le temps qui séparait la grand'messe des vêpres. Avec les divers groupes ces prêtres ont successivement chanté : *Adoremus in æternum, Parce Domine, Pater noster,* etc... et voilà que tous ces hommes ont chanté à ravir... beaucoup chantaient pour la première fois !

Que d'amendes honorables ont également réjoui le cœur de Notre-Seigneur ! Et depuis, tout va visiblement mieux en ma chère petite paroisse.

Donc bon courage, bien vénéré Monsieur le Rapporteur, et dites bien à nos chers confrères que là est le secret. *Essayer c'est réussir !* Et puis c'est bien pour les autres que nous sommes prêtres : *Ite et docete !*

Déjà plusieurs paroisses nous ont imités avec grand succès et édification. A quand donc pour tous les diocèses !

Il est très important qu'on se gêne un peu, et *qu'un prêtre soit toujours devant le* SAINT SACREMENT UN JOUR D'ADORATION !... *C'est si facile ! c'est si beau ! c'est si nécessaire !*

Daigne Notre-Dame de Lourdes bénir ce vœu et le faire triompher !

65

UN MOYEN POUR METTRE EN HONNEUR LA COMMUNION DU PREMIER VENDREDI

Note envoyée par un prêtre de Belgique.

J'ai l'honneur de vous soumettre ces divers imprimés pour le cas où ils pourraient être cités au prochain Congrès eucharistique comme moyen d'attirer à la sainte Table.

J'ai établi la Communion réparatrice du premier vendredi ou du premier dimanche en 1896. J'envoyai la feuille n° 1, après un triduum que j'avais fait prêcher par un Père Jésuite pour donner l'élan ; car il ne fallait pas laisser refroidir la dévotion allumée dans les âmes. Les adhésions ne venant pas, ou presque pas, j'allai à domicile dans les familles où l'imprimé avait été envoyé (donc dans les familles choisies), et, Dieu en soit béni ! j'en reçus beaucoup : une centaine.

Voici, après cela, l'invitation mensuelle dont vous recevez un spécimen ci-joint, qui varie de temps en temps pour attirer l'attention et renouveler le courage : cette invitation est portée par les enfants du catéchisme avant le premier vendredi du mois quand celui-ci précède le premier dimanche : elle est accompagnée rarement d'une image (deux fois sur quatre ans) et souvent d'un opuscule de Grammont (société Saint-Charles), ou des feuillets de Mgr Wagmans, ce bon chanoine qui a fait les imprimés : *Marie, le saint Scapulaire*... etc.

Résultat : en 1894, 2. 672 communions ;
en 1895, 2.476 —
en 1896, 2.879 —
en 1897, 2.806 —
en 1898, 3.118 —

Laudetur Jesus Christus !

Ma population est de presque 1.300 ou plutôt de 1.233 paroissiens en 1898.

Je supprime chaque mois de l'Association les membres négligents et infidèles, ce qui fait que le nombre ne s'accroît pas, il reste à 100 environ.

Chaque année j'inscris les enfants qui ont suivi le catéchisme de persévérance et qui acceptent.

Inutile d'ajouter, Monseigneur, qu'il faut être au confessionnal très régulièrement à l'heure indiquée pour le premier vendredi ou le premier dimanche.

Comme le premier vendredi, étant un jour ordinaire, passerait peut-être inaperçu, je sonne la veille pour annoncer les confessions et le premier vendredi. J'orne de mon mieux la statue du Sacré-Cœur pour les deux jours, et je dis la sainte Messe avec exposition les deux jours, ce qui donne de l'importance à la dévotion au Sacré-Cœur, et, le premier dimanche, procession après les Vêpres solennelles.

66

DE QUELQUES MOYENS MATÉRIELS

PROPRES A EXCITER ET A NOURRIR LA PIÉTÉ DES FIDÈLES ENVERS L'EUCHARISTIE

Par M. l'abbé VIÉ, curé de Montesquieu-Lauragais.

C'est l'Esprit-Saint qui l'a dit : *La Foi sans les œuvres est une Foi morte.* Elle meurt faute d'aliment ; elle disparaît dans l'inaction ; au lieu d'aider à conquérir ce qui fait l'objet de l'Espérance chrétienne, au lieu d'avoir pour terme la Charité, c'est-à-dire l'union intime avec Dieu, soit ici-bas soit dans l'éternité, elle devient pour les hommes comme pour les démons un titre à la réprobation éternelle.

Ce qui est vrai pour la Foi l'est aussi pour les autres vertus et plus particulièrement pour la vertu de Religion qui embrasse le culte soit intérieur soit extérieur que nous devons rendre à Dieu, surtout au Très Saint Sacrement de l'autel. Celui qui a la prétention de n'adorer Dieu que dans son cœur, qui érige en dogme l'indifférence pratique, est voué fatalement à l'éloignement de tout sentiment religieux et même trop souvent au blasphème et à l'impiété. Hélas ! c'est ce que nous avons la douleur de constater tous les jours. Force est donc à tous les prêtres, apôtres nés de l'Eucharistie, de multiplier les industries grandes ou petites (en réalité rien n'est petit en cette matière si auguste) pour exciter et nourrir la piété surtout envers le Très Saint Sacrement.

Il ne nous appartient pas de traiter des grands moyens propres à provoquer la ferveur à l'égard de Jésus-Hostie : la dévotion au Sacré-Cœur, — le culte de Marie ; — le Programme réserve ces deux sujets pour deux grands

discours, et en cela, il a pleinement raison. Ils sont tous deux, surtout dans le temps présent, d'une importance capitale. Notre tâche est plus modeste, mais, nous l'espérons et nous le souhaitons de tout cœur, elle n'en sera pas moins profitable.

Quels sont donc les moyens matériels propres à exciter et à nourrir la piété des fidèles envers l'Eucharistie dont nous voulons parler ?

Nous les réduisons à quatre principaux :

1° La dorure des calices, des ciboires, des ostensoirs, et l'ornementation des tabernacles soit à l'intérieur soit à l'extérieur ; — 2° l'entretien des ornements servant au culte et surtout à la célébration du Saint Sacrifice ; — 3° le blanchissage et l'entretien du linge eucharistique ; — 4° la fourniture du luminaire, des hosties, du vin eucharistique pour les messes quotidiennes.

I

La dorure des calices, des ciboires, des ostensoirs, et l'ornementation des tabernacles soit à l'intérieur soit à l'extérieur.

Quand on visite le trésor de nos vieilles basiliques ou celui de notre musée de Cluny, enrichi de leurs dépouilles, on est émerveillé de la richesse des vases sacrés qu'ils renferment. La matière est l'or pur ; les ornements sont de magnifiques émaux, de brillantes pierreries. Hélas ! nous sommes loin des époques de foi où l'on offrait aux églises de tels présents. D'ailleurs ceux qui aujourd'hui voudraient en offrir de pareils, pour la plupart du moins, ne détiennent pas la richesse, en grande partie aux mains des jouisseurs et des mécréants. Que faire ? — Sera-t-on condamné à ne voir sur les autels que des vases de bois ou d'étain ? — Que deviendront alors les règles de la liturgie sacrée qui prescrivent formellement de ne faire reposer le Corps et le Sang du Sauveur que sur l'or,

symbole de la Charité ? — Que les âmes pieuses se rassurent. Si elles ne peuvent point donner beaucoup, elles peuvent faire beaucoup en donnant peu. Qu'elles se donnent la mission (quelques francs, de temps à autre, suffiront pour cela) de faire dorer quand cela est nécessaire les calices, les ciboires, les ostensoirs, au moins l'intérieur des calices et des ciboires et le rayon des ostensoirs. Les prêtres n'auront pas ainsi la douleur de se demander, dans les églises sans ressources pour parer à cet inconvénient, si le calice dont ils se servent pour la Messe, passé par le frottement du jaune de l'or à une ombre de dorure à peine perceptible, est suffisamment liturgique pour pouvoir s'en servir *tuta conscientia.*

Et que ces bonnes âmes ne bornent pas leur sollicitude aux vases sacrés. Qu'elles veillent aussi à la décence de l'autel et du tabernacle. Faire dorer la clef ou la porte du tabernacle, broder une robe de ciboire, etc., etc. : quel bonheur pour un cœur qui habite avec Jésus la prison de l'amour !...

II

Entretien des ornements servant au culte et surtout à la célébration du saint Sacrifice.

Parmi les œuvres chrétiennes que nous avons le plus admirées au Congrès de Bruxelles nous plaçons en première ligne l'Œuvre des églises pauvres qui a son siège à la chapelle du Saint Sacrement de Miracle et qui se ramifie dans toute la catholique Belgique. Cette œuvre fait des prodiges pour fournir des ornements décents aux églises pauvres et aux Missions. — Pourquoi n'existerait-elle pas dans tous les diocèses ? — Pourquoi même ne s'étendrait-elle pas d'une certaine façon aux plus petites paroisses, sinon pour les besoins généraux, au moins pour les nécessités locales ? — Les personnes même trop peu fortunées pour travailler habituellement

pour l'Œuvre ou pour la soutenir par une cotisation généreuse, voyant les ornements paroissiaux près de tomber en lambeaux, devraient demander la faveur de les entretenir, de les remettre à neuf à leurs moments perdus. Elles feraient ainsi dans leur pauvreté une aumône bien méritoire au Divin Mendiant de l'Eucharistie. N'est-ce pas que leur cœur serait dans la joie en voyant sur les épaules du prêtre l'ornement pieusement réparé par leurs mains chrétiennes ? N'est-ce pas que, au moment de l'élévation, elles entendraient la parole de Jésus à saint Martin : *C'est toi qui as couvert ma nudité !*

III

Le blanchissage et l'entretien du linge eucharistique.

Une des principales dépenses portées au budget des fabriques c'est l'entretien et le blanchissage du linge qui doit servir pour le prêtre et pour l'autel. Dans bien des églises cette dépense pèse lourdement sur un budget de plus en plus dénué de ressources. Oh ! qu'il serait facile d'alléger ces pauvres églises !... Un effort a été tenté dans ce sens dans certaines paroisses. Pourquoi ne serait-il pas tenté partout ? Pourquoi n'établirait-on pas partout l'Œuvre des *Blanchisseuses de l'Eucharistie,* fondée en particulier, à notre connaissance, dans quelques paroisses de Toulouse ? Cette œuvre, comme beaucoup d'autres, pourrait se composer de membres patrons et de membres actifs. Les membres patrons offriraient leur argent, les membres actifs donneraient leur travail. C'est à regret que nous faisons cette classification. Dans les siècles de foi tous les membres auraient tenu à honneur d'être des membres actifs et de marcher vaillamment à la suite des sainte Elisabeth, des saint Louis et de tant d'autres qui ne voyaient dans les linges de l'autel que les langes de l'Enfant-Dieu et qui ne les trouvaient jamais assez

éclatants de blancheur, assez ornés de dentelles et de broderies.

Par sa nature l'œuvre de l'entretien des linges d'autel est à la portée de tous, plus encore que l'œuvre de l'entretien des ornements. Elle pourrait donc exister partout où il y a un peu de foi, un peu de piété. Les prêtres des paroisses ne seraient donc plus condamnés à envier, sans espoir de jouir des mêmes avantages, la propreté et la beauté des linges d'autel qui règnent dans les chapelles de couvent. Je le dis souvent avec la rougeur au front, on ne voudrait point se servir dans bien des cas des linges d'autel pour ses soins personnels, soit de la table soit de la toilette.

IV

La fourniture du luminaire, des hosties, du vin eucharistique pour les messes quotidiennes.

Qu'il serait facile de voir cette fourniture faisant partie des œuvres de piété des vrais fidèles !... Pour poursuivre ce but et pour l'atteindre sûrement, on n'aurait qu'à s'inspirer des œuvres de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, de Saint-François de Sales qui font des miracles avec un sou par mois ou par semaine. Il suffirait de diviser aussi l'année en semaines ou en mois et de trouver pour chaque semaine ou pour chaque mois une ou plusieurs personnes de bonne volonté. Nous avons tenté d'établir cette œuvre dans une bien pauvre paroisse. Après avoir vanté ses avantages spirituels et sa facilité matérielle, il nous a suffi de dire que le curé prenait un mois à sa charge personnelle pour voir marcher à sa suite les personnes dévouées à l'Eucharistie. Nous ne saurions assez le redire, c'est une des œuvres chrétiennes les plus faciles à établir.

V

Nous bornons là nos réflexions pour ne point dépasser les limites tracées par le Programme et nous demandons au Congrès de vouloir bien émettre le vœu que les vrais amis de Jésus-Eucharistie

Prennent à leur charge la dorure des vases sacrés, — l'ornementation des tabernacles, — l'entretien des ornements servant au culte, surtout à la célébration du saint Sacrifice, — le blanchissage et l'entretien des linges d'autel, — la fourniture du luminaire, des hosties, du vin eucharistique pour les messes quotidiennes.

67

ALLOCUTIONS DE M. L'ABBÉ GARNIER

I

Pour l'adoration nocturne du mardi au mercredi.

Le prédicateur a rappelé le mot de saint Paul : *Unus est enim mediator,* et il a montré comment Notre-Seigneur dans l'Eucharistie remplissait la fonction de médiateur, au nom du genre humain tout entier.

Les hommes doivent à la divine Majesté un ensemble de devoirs qu'on peut ramener à quatre : *adoration, reconnaissance, expiation* et *demande.* Ils doivent essayer de les remplir, mais Notre-Seigneur, sachant qu'ils sont impuissants à le faire convenablement, se fait lui-même leur avocat, leur supplément. C'est ainsi que les quatre

grandes fins du Saint Sacrifice de la Messe ne sont autres que les quatre grands devoirs dont nous venons de parler. Notre-Seigneur daigne les remplir dans les divers états de l'Eucharistie, c'est-à-dire dans le tabernacle quand nous venons le visiter, et dans nos cœurs quand nous l'avons reçu par la sainte communion, aussi bien que pendant le Saint Sacrifice de la Messe.

La nuit a été consacrée à l'accomplissement de ces quatre devoirs. Le prédicateur rappelait comment nous devons remplir chacun d'eux envers Jésus lui-même et comment nous devons nous unir à Jésus pour les rendre, avec lui et par lui, aux trois personnes de la sainte Trinité.

Un grand nombre d'invocations furent suggérées à l'assemblée des adorateurs, soit pour exprimer ces devoirs envers Notre-Seigneur avec le plus de vivacité et de puissance possible, soit pour les faire monter jusqu'au trône même du Père, du Fils et du Saint-Esprit.

Les applications pratiques ne manquèrent pas. Le grand péché contre l'Adoration, c'est l'oubli du souverain domaine de Dieu sur le monde et l'esprit d'indépendance libre-penseuse qui souffle de toutes parts. Chacun de nous doit réagir par la parole et par l'exemple.

Pour la Reconnaissance, nous ne songeons même pas à remercier Dieu des bienfaits les plus positifs, les plus quotidiens. Nous les recevons comme s'ils nous étaient dus. Prenons la résolution d'agir désormais dans les sentiments de l'humilité et de l'action de grâces les plus sincères.

Pour l'Expiation et pour la Demande, essayons donc d'arriver à détester le péché, comme Notre-Seigneur Jésus-Christ le déteste lui-même, et d'appeler en nous les grâces de Dieu, par la prière incessante dont il nous a fait une si pressante recommandation.

II

Nuit du mercredi au jeudi.

Cette seconde nuit fut consacrée à méditer la passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le prédicateur rappelait à chaque heure ce que Notre-Seigneur avait souffert à l'heure correspondante pendant la nuit du Jeudi-Saint.

De dix heures à minuit, ce fut l'agonie au Jardin des Oliviers qui occupa l'esprit et le cœur de l'assemblée. Vint ensuite la trahison de Judas, la condamnation du Sanhédrin, la flagellation de la nuit, puis le cachot de Jérusalem.

Le prédicateur s'appliqua à montrer que la passion de Notre-Seigneur se renouvelait tous les jours, et il en fit des applications aux circonstances douloureuses que l'Eglise catholique traverse en ce moment; il demanda surtout, aux âmes vaillantes et dévouées qui l'écoutaient, de donner à Notre-Seigneur les satisfactions qu'il leur eût demandées au moment même de sa passion.

Jésus se plaignait d'avoir vainement cherché une âme capable de compatir à ses peines, un consolateur assez généreux pour lui tenir compagnie. Il ne pourra plus formuler cette plainte ; le Congrès eucharistique va susciter de toutes parts des œuvres d'adoration diurne et nocturne, il va surtout répandre l'esprit d'apostolat dont ces œuvres ont besoin pour pénétrer toutes nos populations catholiques.

III

Allocution du jeudi matin.

Dans le Congrès on s'occupe surtout de rendre à Notre-Seigneur Jésus-Christ les hommages qu'il mérite. On a donné une large place aux questions les plus élevées et

les plus pratiques. On veut garantir la validité du pain et du vin destinés à l'Eucharistie. On cherche à faire des démonstrations solennelles et publiques envers le Dieu de nos autels.

Tout cela est très bien. Si je ne me trompe, ce n'est pourtant pas ce que Notre-Seigneur demande le plus ardemment. Ce qu'il désire par-dessus tout, c'est de travailler dans l'Eucharistie, et ce qu'il nous demande avec le plus d'instance c'est de le mettre en état de travailler.

La vie eucharistique est la prolongation de sa vie mortelle ; le but qu'il s'y proposa dès le premier jour et qu'il ne cesse de poursuivre, c'est la parfaite exécution de l'œuvre que son Père lui avait donnée à faire ici-bas. Cette œuvre, il la poursuit sans cesse à l'autel, au tabernacle et à la table de communion. Mais son action est subordonnée à notre collaboration. Il se trouve dans la situation de Dieu même, en face d'un champ qu'il voudrait enrichir d'une belle moisson. Dieu n'est-il pas obligé d'attendre, d'après les lois qu'il a posées lui-même, la collaboration de l'homme ? Si le cultivateur ne commence par labourer, engraisser et ensemencer, la bonne volonté de Dieu, pourtant bien sincère, ne nous donnera pas la moisson que le champ devait porter.

Quelle est donc l'œuvre que Jésus-Christ poursuit dans l'auguste Sacrement de l'Eucharistie ? Elle porte sur deux points : 1° éclairer, toucher, convertir et sanctifier les âmes ; 2° aider les âmes à payer leurs dettes à la Majesté divine, à remplir tous leurs devoirs envers elle.

I. — Notre-Seigneur réside dans l'Eucharistie pour sanctifier les âmes par le saint Sacrifice, par la communion et par l'adoration. Il faut le mettre en rapport avec elles, les attirer, leur faire comprendre comment Notre-Seigneur veut les travailler et les mettre en état de recevoir son action.

Que sommes-nous, prêtres ou laïques, dans les œuvres catholiques dont nous nous occupons ici, sinon les pré-

curseurs de Jésus-Christ, les préparateurs de son action? Ouvrez-lui donc les âmes. Ouvrez-les-lui toutes sans exception; mais surtout celles des petits enfants.

II. — Nous devons rendre à la sainte Trinité les quatre devoirs essentiels de l'adoration, de la reconnaissance, de l'expiation et de la prière. Jésus nous a permis de les connaître et il nous donne la force de nous en acquitter; mais il connaît notre frivolité, notre inconstance et aussi la force de nos ennemis.

Craignant que nous ne soyons infidèles ou du moins insuffisants dans l'accomplissement de ces devoirs, il vient à nous et vit au milieu de nous ; il se fait notre avocat, notre auxiliaire pour nous en acquitter le plus parfaitement possible. Il le fait admirablement pour chacun de ceux qui veulent recourir à sa médiation. Il le fait de même pour les familles, les paroisses et les groupements de toute espèce; il le fait surtout pour la nation; il se fait notre *Dieu national.* C'est bien la raison d'être du sanctuaire national de Montmartre.

Mais nous devons aller à lui, lui expliquer nos intentions dont il daignera faire les siennes, et lui demander de nous aider à remplir nos devoirs envers la Majesté divine.

Il faut faire travailler la sainte Eucharistie dans les âmes, dans les familles, dans les corporations et dans notre nation tout entière. Il n'a rien de plus à cœur.

IV

Le pèlerinage de Rome.

Profitant de son passage à Lourdes, au moment du Congrès eucharistique, l'abbé Garnier a parlé du pèlerinage de Rome qui se préparait pour le 20 septembre suivant. Il a résumé les raisons qui doivent, comme catholiques et comme Français, nous y intéresser. La

France n'est-elle pas le soldat de l'Eglise ? N'a-t-elle pas promis de défendre sa Mère ? Son bonheur n'est-il pas en raison directe de sa fidélité à remplir cette mission ?

Quelques faits et quelques dates montrent bien que dans tous les siècles, comme dans le nôtre, la France a été heureuse ou malheureuse, dans la mesure même où elle s'était fidèlement acquittée de sa mission.

Or que pouvons-nous faire en ce moment pour l'Eglise ? Il ne s'agit pas d'une guerre, mais d'une action sur l'opinion publique, préparant elle-même une action diplomatique. Et quel est le meilleur moyen de frapper l'opinion publique, sinon les pèlerinages d'hommes, avec les conférences et les prédications dont ils sont accompagnés ?

En parlant du pèlerinage de Rome, nous ne sortons pas du sujet du Congrès ; nous parlons de Jésus à un point de vue spécial et nous lui ménageons un moyen particulièrement efficace de réaliser l'action qu'il veut exercer par l'Eucharistie.



LETTRE

DE

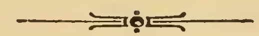
NOTRE SAINT PÈRE LE PAPE LÉON XIII

A

SON ÉMINENCE LE CARDINAL LANGÉNIEUX

ARCHEVÊQUE DE REIMS

en réponse à l'envoi de l'adresse des Archevêques et Evêques présents au Congrès Eucharistique tenu à Lourdes du 7 au 11 août 1899, sous la présidence de Son Eminence représentant Sa Sainteté en qualité de Légat auprès de cette assemblée.



Dilecto Filio Nostro Benedicto Mariæ Tit. S. Joannis ante P. L. S. R. E. Presb. Card. Langénieux, Archiepiscopo Rhemensi, Rhemos.

LEO P. P. XIII,

Dilecte Fili Noster, salutem et Apostolicam benedictionem. — Misisti ad Nos litteras, quas de exitu Lourdensis cœtus Eucharistici Episcopus Leodiensium dabat. Gratæ eæ quidem fuerunt ; gratiores vero, quod testimonio tuo confirmabantur. Cœtum quidem feliciter processurum sine ulla dubitatione expectabamus ; spem optimam injiciebat quum studium Episcoporum ceterorumque fidelium qui aderant, tum Virginis sanctissimæ præsidium, qua aus-

pice cœtus ipse celebrabatur. Quod fides in Sacramentum augustum præclaris adeo argumentis sese manifestaverit, nimium quantum Nostrum animum lætitia obfudit ! Faxit benignissima Christi Mater, cujus implorationi id acceptum referimus, ut quod tam jucundis initiis est cœptum, jucundiore processu augescat. Quo enim magis Eucharistiæ religio atque amor pervadet animos, eo caritate fervebunt acrius factisque abundabunt nomine christiano dignis. — De cœtu igitur secunde acto gratulamur libentes. Benevolentiæ vero Nostræ testem Apostolicam benedictionem, munerum divinorum auspicem, Tibi, Episcopo Leodiensi, ceterisque qui in cœtu adfuerunt amantissime impertimus.

Datum Romæ apud S. Petrum, die VI Septembris MDCCCXCIX, Pontificatus Nostri anno vicesimo secundo.

LEO P. P. XIII.

A Notre cher Fils Benoît-Marie Langénieux, Cardinal Prêtre du titre de Saint-Jean à la Porte Latine, Archevêque de Reims, à Reims.

LÉON XIII, PAPE

Cher Fils, Salut et bénédiction apostolique.

Vous nous avez envoyé la lettre par laquelle l'Evêque de Liège Nous faisait part des résultats du Congrès eucharistique de Lourdes. Elle nous a réjoui et d'autant plus réjoui qu'elle était confirmée par votre témoignage. Certes, Nous Nous attendions bien

à la réussite du Congrès ; deux choses nous en donnaient la ferme espérance : le zèle ardent des Evêques et des fidèles qui y prenaient part et la protection de la très sainte Vierge sous les auspices de laquelle on le célébrait. Mais en voyant la foi dans l'auguste Sacrement s'y manifester d'une manière si éclatante, combien Notre cœur a débordé de joie ! Plaise à la très bonne Mère du Christ qui a accordé cette grâce aux prières qu'on lui a adressées, de faire en sorte qu'à de si heureux commencements répondent des progrès plus heureux encore ! Plus le culte et l'amour de l'Eucharistie pénétreront les cœurs, plus aussi ceux-ci seront embrasés du feu de la charité et abonderont en œuvres dignes de la profession de chrétien. C'est donc avec plaisir que Nous vous félicitons de l'heureuse célébration du Congrès. Comme témoignage de Notre bienveillance et gage des faveurs divines, Nous accordons affectueusement à vous, à l'Evêque de Liège et à tous ceux qui ont assisté au Congrès, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome à Saint-Pierre, le 6 septembre 1899, de Notre Pontificat la vingt-deuxième année.



LISTE DES MEMBRES DU CONGRÈS

(*Voir, page 10, la liste des Cardinaux, Archevêques et Evêques qui ont assisté au Congrès ou exprimé leur adhésion.*)

A

MM.

Abadie (Joseph), à Lourdes.
Abadie (abbé).
Abbadie (abbé), à Auch (Gers).
Abbadie (R. P.), Supérieur du Collège de Betharram.
Abbé (Révme P.) de la Grande-Trappe.
Achard, à Saint-Julien de Peyrolas (Gard).
Adéodat (Frère), à Lourdes.
Aigneau (comte d'), château de Bernaville (Manche).
Aigneau (vicomte d'), château de Bernaville (Manche).
Ajac, Supérieur du Petit Séminaire de Narbonne.
Alberny, à Narbonne.
Albert (R. P.), Supérieur des Missionnaires de Notre-Dame du Laus (Hautes-Alpes).
Albert de Saint-Sauveur (R. P.), Paris-Passy.
Albiret, curé de Magnant (Aube).
Alric (abbé), à Vabres (Aveyron).
Althabe (J.-B.), curé d'Ordriarp (Basses-Pyrénées).
Alvarez Arteta, curé à Ambato (Amér. du Sud).
Amiaud (Arsène), à Rocheservière (Vendée).
Amiel, curé à Moussoulens (Aude).
Andhuy (J.), curé à Villeréal (Lot-et-Garonne).

André (Frère), à Paris.
André (R. P.), Paris-Passy.
Aninard, (C.), avocat à Aix-en-Provence.
Anzola (Jean), à Bayonne.
Apcher (abbé Maurice), curé de Gourville.
Aptel, à Saint-Gille (Gard).
Arciolo (Vincent), prêtre de la Mission.
Ardenne, à Lyon.
Ardoin, vicaire général à Fréjus.
Arlès, curé-doyen à Saint-Alvère (Dordogne).
Arnould (abbé), à Paris.
Artiguenave, vicaire de Saint-Jean à Tarbes.
Assiniry, Missionnaire à Hasparren (Basses-Pyrénées).
Astorg (comte d'), à Orléans (Loiret).
Aubert (Louis), à Carpentras.
Aumont, curé à Champagne (Dordogne).
Aurignac, curé de Saint-Loube-Amades (Gers).
Averseng (E.), curé-doyen à Mirambeau (Char.-Infér.).
Azibert, aumônier à Castelnaudary.

B

Bacqué, curé de Burnos (Basses-Pyrénées).
Bacquié (Jean), aux Marianites de Pontacq.
Bailen (le duc de), à Madrid.
Balban, prêtre à Lugo (Espagne).
Balbon (Pern.), à Lugo (Espagne).
Baqué (abbé), à Aire.
Barbée, maison de retraite de Domfront (Oise).
Barbier, curé à Saint-Germain de Pont-Audemer.
Barragat, curé de Baudeon (Hautes-Pyrénées).
Barregat, curé à Ourde (Hautes-Pyrénées).
Barrère, supérieur du Petit Séminaire d'Aire.
Barrère (abbé), Petit Séminaire d'Aire.
Barrère (R. P.), des Pères de la Grotte.
Bartet (R. P.), Missionnaire à Lourdes.

Bartre, curé de La Réal, Perpignan.
Basilide-Marie (R. P.), à Béziers (Hérault).
Bastin (Joseph), à Stavelot (Belgique).
Bataa, curé à Saint-Laurent-Bretagne (B.-Pyrénées).
Batardy (H.), à Paris.
Batardy (P.), à Paris.
Baudicourt (R. P. de), à Epinay-sur-Seine (Seine).
Bauguinet (abbé), à Lourdes.
Bauos, curé de Meyloc.
Baylin (abbé Joseph), au château de Nazelle (Lot-et-G.).
Bécas, curé à Bédart (Basses-Pyrénées).
Becbec, curé à Goutz (Gers).
Becdelièvre (Vte Aloys de), Nantes.
Becerra (P. Manuel), à Lugo (Espagne).
Beck (Jules), Dunkerque.
Bedoura (Noël), chanoine à Pau.
Bédouret, curé à Sos (Haute-Garonne).
Béens (Antonin), à Béziers (Hérault).
Bellamy, aumônier à Vannes.
Bellomayre (de), à Toulouse.
Bénard, à Montluçon (Allier).
Benazeth, curé de Tourouzelle (Aude).
Bène (R. P.), des Pères de la Grotte.
Benet (Gabriel), notaire à Marseille.
Benistant, vicaire à Saint-Martin, à Roubaix (Nord).
Benoit (abbé L.), à Bordeaux.
Benoy, à Bellevue (Meurthe-et-Moselle).
Bens (Georges), chapelain de Mgr de Birmingham.
Béreziat, aumônier Bourg-en-Bresse (Ain).
Bergeron.
Bernard (Joseph), au Havre.
Bernard, Directeur de l'Ecole Ste-Marie, à Bordeaux.
Bernier, curé de Nouâtre (Indre-et-Loire).
Bershan (abbé), Grand Séminaire de Grenoble.
Berthier, vicaire de Saint-Nizier, à Lyon.
Berthoin (abbé), Grand Séminaire de Grenoble.
Bertoye, à Annonay.

Berville (de), à Bourges.
Beth, curé d'Aux (Gers).
Beyria, curé de Saint-Pierre-du-Mont (Landes).
Bidegaray, curé à Bussunarit (Basses-Pyrénées).
Bien (de), curé à Deerbijck (Belgique).
Blanc (L.), curé à Marseille.
Blanc (G.), au Petit Séminaire à Digne.
Bobichon (abbé), à Romans.
Bodart, curé-doyen de Tourteron (Ardennes).
Bodson (Octave), à Huy (Belgique).
Boé (abbé Laurent), à Saint-Michel-El-Biar (Algérie).
Boiffard (Al.), à Romorantin.
Bois de Jancigny (du), à Evreux.
Boisdron, vicaire à Cholet (Maine-et-Loire).
Boissarie, docteur à Lourdes.
Boissel (abbé), à Monbeton (Tarn-et-Garonne).
Boissonnet (abbé), Ecole Saint-Martial à Limoges.
Bomez de Quessac (Corrèze).
Bonnafé, chanoine, aumônier des Carmélites à Albi.
Bonnardet (Mgr), vicaire général à Lyon.
Bonneau, curé à Fontenay-le-Vicomte (Seine-et-Oise).
Bonnecaze (R. P.), à Trévoux (Ain).
Bonnefin (Alfred), à Saint-Jean-de-Luz (B.-Pyrénées).
Bonnel (Louis), à Lyon.
Bonnel, avocat à Paris.
Bonnet (abbé), à Albi.
Bonnières (Jules de), Arras.
Bonnis, curé d'Houcilles (Lot-et-Garonne).
Bordes (abbé), à Lourdes.
Bordes (R. P.), des Pères de la Grotte.
Bottin, à Orsmal (Belgique).
Boubès (Georges), à Bordeaux.
Boucart (R. P.), des Pères de la Grotte.
Bouchard, curé de Sault.
Bouché, à Agen.
Boucher (abbé), à Liège.
Bougé (comte de), à Guyencourt (Somme).

Bougues, curé de Troussens (Gers).
Bouillau, professeur au Grand Séminaire de Blois.
Bounassies, Missionnaire à Lourdes.
Bounhiol (abbé Ch.), à Pau.
Bourassa (abbé J.-A.), Collège canadien à Rome.
Bourdoncle, curé à Saint-Camille (Aude).
Bourjade (abbé), à Millau.
Bourrier (R. P.), des Pères de la Grotte.
Boussenot, chanoine, secrét.gén. de l'Archevêché, Reims.
Brabant, à Stavelot (Belgique).
Braillard, Supérieur de la Madeleine, à Bordeaux.
Brandel, curé d'Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).
Bridet, curé du Très-Saint-Sacrement, Lyon.
Brintet, chanoine à Autun.
Brives, prêtre, hospice de Mirepoix (Ariège).
Brodeur (abbé J.-C.-C.), à Lourdes.
Bru, curé à Mantignac (Dordogne).
Brun (H.), au Petit Séminaire à Digne.
Bruneau de la Souchais (Henri), à Nantes.
Buhau (G. de), à Bordeaux.
Bullot (Désiré), à Lourdes.
Burosse (R. P.), des Pères de la Grotte.

C

Cabanoux (de), curé de St-Thomas d'Aquin, Paris.
Cabirol (P.), vicaire de Lezignan (Aude).
Cabrera-Warleta (Manuel), Calle de San Miguel.
Cadroy, curé de Corneillan (Gers).
Caillabère (R. P.), des Pères de la Grotte.
Caillet, curé de Bédarrides (Vaucluse).
Calewart, Crenythentem (Belgique).
Calon (Paul), à Paris.
Camin (J.), aumônier de la Providence, place des Carmes-Déchaussés, à Clermont-Ferrand.

Camy, curé-doyen de Nay (Basses-Pyrénées).
Camy, curé à Aire-sur-Adour.
Candellé (abbé), à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyr.).
Canitrot (abbé), à Béziers.
Canonge, vicaire général, à Montpellier.
Capdegelle (abbé), à Lourdes.
Caperon (abbé), à Arras.
Cardeillac (Jean), à Agen.
Cariven, à Tarbes.
Carnus (Alf.), à Laval.
Carre, aumônier des Clarisses à Romans (Drôme).
Carrère, curé de Bernac-Debat.
Carrère (R. P.), des Pères de la Grotte.
Carrère (abbé), au Chalet Camus, à Lourdes.
Carrère (abbé de), à Saint-Ferréol.
Carrière (abbé), Directeur au Grand Séminaire de Bayonne (Basses-Pyrénées).
Carrière (abbé), à Lourdes.
Carrière (J.), curé de Serreslous (Landes).
Casamajor (de), aumônier, à Montpellier.
Castagnède, vicaire à Repaumour.
Castaing, missionnaire diocésain à Bordeaux.
Castel, curé à Lussan.
CASTELLOTE (Mgr), évêque de Minorca (Espagne).
Casteran (Paul), à Saint-Gaudens.
Cathala (L.), à Bordeaux.
Cauran (Chauvin), à Nîmes.
Causans (de), à Rouen.
Cavayé (Valentin), curé à Carcassonne (Aude).
Cayraud (abbé), à Dax (Landes).
Cayraud (abbé), à Murat (Tarn).
Cazajous (R. P.), des Pères de la Grotte.
Cazaux (Alexandre), vicaire à Saint-Gaudens (Haute Garonne).
Cazeaux (L.), à Paris.
Cazenave, vicaire à Lourdes.
Celse-Marie (Frère), à Lourdes.

Cepeda (Raphaël de), à Valence (Espagne).
Chabassière (L.), à Mâcon.
Chabrillan (le comte de), à Montluçon (Allier).
Chailliot (R. P. Salvi-Marie), prieur de la Chartreuse, Vauclaire.
Chambaud, curé à Largentière (Ardèche).
Chanson, curé à Montfernand (Aude).
Chaperon, au Grand Séminaire de Poitiers.
Chappon, Ste-Foy-les-Lyon.
Charreton (abbé Ad.), à Guingamp.
Chatard (abbé), à Lyon.
Chateu, curé de Héchettes (Hautes-Pyrénées).
Chauveau, curé de la Chapelle-Saint-Martin.
Chave, à Carpentras.
Chenemoiran (René de), à Sarlat (Dordogne).
Choisme (abbé Léon), à La Rochelle.
Chopin (Alfred), à Lille (Nord).
Chupins, Direct. de l'Ecole apostolique de Pont-Château.
Clare, Supérieur du Grand Séminaire de Tarbes.
Clauvel, à Arpajon (Seine-et-Oise).
Claverie, Directeur au Grand Séminaire de Bayonne.
Clément (R. P.), à Narbonne.
Clercq (de), juge de paix, à Flobecq (Belgique).
Clot, aumônier à Lyon.
Cluzeau, à La Fare (Dordogne).
Colomby (baron de), au château de Baliros (Basses-Pyrénées).
Compans (Alexandre), à Saint-Gaudens (Haute-Garonne).
Conac, curé à Lelein (Gers).
Conaud, à Toul.
Coppilier, chanoine à Valenciennes (Nord).
Cornaille-Raison, à Lille (Nord).
Costas, archiprêtre de Mataro, Barcelone (Espagne).
Coste (abbé Emmanuel), à Sagnes (Hérault).
Coste, vicaire à Lourdes.
Cottin (Paul), à Beauregard (Ain).
Coubé (R. P.), à Paris.

Couloumat, curé de Pontiacq (Basses-Pyrénées).
Couran, chanoine, à Nîmes.
Courtois, à La Richardais (Ille-et-Vilaine).
Coussolle (Sylvain), à Notre-Dame de Lourdes.
Couture, curé de Galan (Hautes-Pyrénées).
Cox, docteur à Lourdes.
Cramauzel, missionnaire à Lourdes.
Crépin (Alexandre), vicaire à Nantes.
Crespin, curé à Nogna (Jura).
Crétin, curé de Tarcenay (Doubs).
Cros (J.), curé à Boujan (Hérault).
Cuillé (A.), curé à Tuzaguet (Hautes-Pyrénées).
Cuillé (R. P.), des Pères de la Grotte.
Cuillé (abbé), à Lahitte (Hautes-Pyrénées).
Curé (Mgr), ancien aumônier du comte de Chambord à Frohsdorf.
Cuvellier-Verley, à Haubourdin (Nord).
Cuyaubaire, curé en retraite à Saint-Pé (Hautes-Py.).

D

Daenen (abbé), à Hasselt (Belgique).
Dalary.
Damas (vicomte de), à Paris.
Damour, économe au Collège Saint-Stanislas, à Nîmes.
Damour (Aug.-Al.), membre de l'Institut, à Paris.
Damour (Julien), au Collège Saint-Stanislas, à Nîmes.
Danviray (Louis).
Dapoigny (R. P.), à Riom.
Darby (abbé), Prieuré de la Grange (Lot-et-Garonne).
Darthos (Pierre), desservant à Misson (Landes).
Darzac, curé à Hontanx (Landes).
Dasquet (abbé), à Aire.
Dastugue, curé à Sère-Rustain (Hautes-Pyrénées).
Dauzat (abbé).
David (Jean), à Paris.

David, à Vienne (Isère).
Dechezelles, curé d'Yzeures (Indre-et-Loire).
Decorbie (Eug.), à Paris.
Degrez, curé de Vaux du Rosière (Belgique).
Dekmin (abbé), vicaire à Luingue-les-Mouscron (Belgique).
Delaine (Ernest), à Paris.
Delassus-Fumerry, à Haverskerque (Nord).
Delcourt-Haillot, à Valenciennes.
Deleforge, à Roubaix (Nord).
Deleuze, curé à Aspiran (Hérault).
Delorme, curé à Pouilloux.
Delpy (R. P.), des Pères de la Grotte.
Demeuran, vicaire à Blaye (Gironde).
Denis (abbé), chanoine à Montbazon (Indre-et-Loire).
Denis (abbé Auguste).
Desbenoit, à Renaison (Loire).
Deschamps (abbé), à Ribérac (Dordogne).
Deschamps (abbé), vice-official, à Paris.
Desgrand (Vincent), Lyon.
Desmarchelier, curé d'Avelin (Nord).
Desplats (A.), aumônier à Albi.
Desplats (E.), aumônier à Castres.
Destailleurs (J.).
Desvimaux, géomètre à Eyzin-Pinet (Isère).
Detaille (Jules), à Versailles.
Dhalluin-Lepers, à Roubaix.
Didier (abbé), à Châlons-sur-Marne.
Diot (abbé).
Diringer, à Paris.
Dolez, avocat à Lille (Nord).
Dols, curé à Brusthem (Belgique).
Donati (abbé Gius.), Asti (Piémont).
Donnayen, missionnaire apostolique à Jurançon, près de Pau.
Dop, aumônier à Cambo-les-Bains (Basses-Pyrénées).
Doreillac, curé de Saint-Bruno, à Bordeaux (Gironde).

Doury.
Dousine (R. P.), au Sut-Chuen Méridional.
Doussène, curé de Barzun (Basses-Pyrénées).
Douvain, curé à Notre-Dame de Grâce, à Passy.
Doux, curé à Thèbe (Hautes-Pyrénées).
Douzelot, aumônier à Pau.
Drive (R. P.), à Toulouse.
Druwerlweert, à Alost, rue Albert Lienal.
Dubar (Charles), à Roubaix.
Dubarry, professeur à Saint-Pé-de-Bigorre.
Dubois, curé de Gometz-le-Chatel (Seine-et-Oise).
Dubroux, aumônier à Dijon.
Ducasse (François), aumônier à Lourdes.
Ducès, curé à Pouydraguin (Gers).
Duchesnay, vicaire à Alfortville.
Duclos, curé à Tostat (Hautes-Pyrénées).
Ducos, curé de Dumes (Landes).
Ducros (J.), à Castres.
Dudon, curé doyen de Soustons (Landes).
Dufau, professeur au Collège de Mauléon.
Duffau, curé-doyen de St-Jean, Tarbes.
Duffer (J.-B.), séminariste à Barcus (Basses-Pyrénées).
Dugnaire, à Lyon.
Duhaut (J.), curé de Vallois (Meurthe-et-Mos.).
Duhr (Jean), à Ahn (Grand-Duché de Luxembourg).
Dumelie (Eugène), à Ypres (Belgique).
Duparc (Ed.), curé-archiprêtre à Lorient.
Dupas, curé à Ossun.
Dupleick, curé de Salles-Adour.
Dupleick, curé de Horgues.
Dupont, aumônier à Bagnères-de-Bigorre (Hautes-Pyrénées).
Durand (Alexandre), à Montpellier.
Durfort (Mgr de), prélat romain, au Mans (Sarthe).
Dussourd, à Lourdes.
Duthu (R. P.), des Pères de la Grotte.

E

Eliceiry (d'), curé à Lantabat (Basses-Pyrénées).
Elissague, curé de Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées).
Emmanuel (A.), à Beaune (Côte-d'Or).
Escande (A.), à Bagnères-de-Bigorre.
Estève (Pierre), curé de Bessède-de-Sault (Aude).
Estoupe, curé de Portet-de-Luchon (Haute-Garonne).
Estrade (J.-B.), curé d'Ilhet (Hautes-Pyrénées).
Estrade, aumônier à Vic-en-Bigorre (Hautes-Pyrénées).
Etcheven, curé-doyen de Saint-Etienne-de-Baigorry (Basses-Pyrénées).
Etève de Broth (Henri), Angers.
Evesque, curé de Boisson (Gard).

F

Fabre, curé aux Vans (Ardèche).
Fages, à Montpellier.
Fages, aumônier, à Toulouse.
Farjon de Besson, Montpellier.
Faurau, de Salles-d'Aude (Aude).
Favatier (Léonce), à Narbonne, rue Hoche.
Favier, curé de Choloy (Meurthe-et-Moselle).
Favre (J.-Ch.), Missionnaire Mariste, à Chartres.
Fayolle, curé-archiprêtre d'Annonay.
Félix (R. P.), directeur de la *Croix d'Arras,* à Arras.
Ferdinand-Marie (R. P.), Gardien des Frères Mineurs, à Bourges.
Ferner de Mougère (comte R.), à Chambéry.
Ferner de Mougère (comte L.), au château de Mont-Chabod (Savoie).
Féron-Delcroix, à Lille.
Féron-Vrau, à Lille.

FERRAND, vicaire à Betbèze (Hautes-Pyrénées).
FERRÈRE, aumônier, à Lourdes.
FERRÈRE, curé de Sost (Hautes-Pyrénées).
FIAT, Supérieur Général des Lazaristes, à Paris.
FIDÈLE (Frère), au Mans (Sarthe).
FITAU (R. P. Ferdinand), des Pères de la Grotte.
FITAU (R. P. Paul), des Pères de la Grotte.
FLAMAND, curé de Lagny (Oise).
FOIX, vicaire à Pontacq (Basses-Pyrénées).
FONTAINE (abbé), à Paris.
FONTAN, vicaire à Cantaous (Hautes-Pyrénées).
FONTAN (Henri), missionnaire du travail, à la solitude Saint-Antoine, à Tarbes (Hautes-Pyrénées).
FORGES, curé de Doudrac (Lot-et-Garonne).
FORT (Calixte), curé à Cournonsec (Hérault).
FOURCADE (Samson), curé de Ossen (Hautes-Pyrénées).
FOURCADE, curé de Labarthe-de-Neste (Hautes-Pyrénées).
FOURCADE (R. P.), des Pères de la Grotte.
FOURNOU (R. P.), Supérieur des Pères de la Grotte.
FRANCE (abbé), à Grenoble.
FRENAY (comte), à Paris.
FRIESS, avocat à Sidi-Bel-Abbès (Algérie).
FULCRAND-MARIE (R. P.), à Bourges (Cher).
FUMERRY, à Saint-Venant (Pas-de-Calais).

G

GABBÉ (Fr.), à Oderon (Haute-Alsace).
GABET (Michel), La Tour-d'Aygues (Vaucluse).
GACHE (Eugène), curé à Lalevade (Gard).
GACHI (Léon), à Pau (Basses-Pyrénées).
GALAN (abbé), à Vieuzos (Hautes-Pyrénées).
GALIAY, curé à Sailhan (Hautes-Pyrénées).
GALLEGO (Don Antonio), à Lugo (Espagne).
GAROBY (abbé), d'Ousté (Hautes-Pyrénées).

Gaston (abbé), secrétaire général de l'évêché de Pamiers.
Gaubel, curé à Lasserre-Belvèze (Aude).
Gauffriau, vicaire, Basse-Indre (Nantes).
Gaultier de Claubry, curé de Saint-Eustache, Paris.
Gauthey, Vicaire général à Autun.
Gayrard, curé à Segala (Aude).
Gayraud (abbé).
Gayraud, curé à Andabre (Hérault).
Geay (abbé Clément), à Gourgé (Deux-Sèvres).
Gébeilli (abbé Marsal), à Zamora (Espagne).
Gennevoise (J.), Lambersart (Nord).
Gérard, curé d'Alles (Dordogne).
Gérardy, docteur, à Stavelot (Belgique).
Gerbeau (abbé), Périgueux.
Gézat, curé de Salles Argelès.
Gicquel des Touches, vice-amiral, à Versailles.
Gillot (Louis), Supérieur des Chapelains, à Paray-le-Monial.
Gimé (abbé Louis), professeur au Collège de la Malgrange à Jarville (Meurthe-et-Moselle).
Ginestet, curé d'Alban (Tarn).
Girard, aumônier des Pénitents Gris, à Avignon.
Girard, Cours Morand, Lyon.
Girard (M. Ludovic), à Tiffauges (Vendée).
Givenchy (Léon), à La Viergette (Nord).
Gombeaud (M.), à Bordeaux.
Gonnet (Henri), à Salon (Cher).
Gosselin (Camille), Saint-Germain-en-Laye.
Gougeon, chapelain de Notre-Dame de Recouvrance.
Gounel, chanoine honoraire, à Passy.
Goytino, vicaire, à Lasse (Basses-Pyrénées).
Grall, curé-doyen, à Ploudalmezeau (Finistère).
Grandin, curé de Monceaux, près Bayeux.
Granier, curé à Agnat (Aveyron).
Granottier (abbé J.-B.), Lyon.
Guatowcki (Mgr de), (Autriche).

Guérin, curé de Pailhès (Hérault).
Guigue (M. Emile), Peyrolas (Gard).
Guilhalmene (M. Jean), curé à Sainte-Eulalie (Aude).
Guilhalmeu, curé de Marseillette (Aude).
Guillaumenot, missionnaire apostolique, Orange.
Guillon, curé à Saint-Jean-Baptiste de Belleville, Paris.
Guinoux de Fermou, château des Gatines (Loire-Inférieure).
Guiriauden, curé à Saint-Ursule, Pezenas.

H

Haale, curé de Mollau.
Haffner (Oct.), à Paris.
Hain (Georges), à Caen.
Hanotel (Rémy), à Charleville.
Hansey, à Montrilet (Liège).
Harauguier de Quincenot (Léon d'), à Bourges.
Hautefeuille (Octave), à Isle-Adam (Seine-et-Oise).
Hebel, à Lourdes.
Hébrard, aumônier à Lafarge (Ardèche).
Hecke (Rév. V. Jos.), à Wishau (Ecosse).
Heguy, curé à Saint-Jean Pied-de-Port (Basses-Pyrénées).
Hemou (F. Paul), à Caen.
Henry (Victor), à Dinant (Belgique).
Henry (Eugène), à Dinant (Belgique).
Hérail, à Montpellier.
Hérard, à Paris.
Herbulot (Alexis), vicaire à Mouzon (Ardennes).
Hohn Dortling, à Arras.
Hos (R. P), des Pères de la Grotte.
Humiot, à Lille.
Hygoncira (abbé), à Lescure.
Hyppolite, curé de Robert-Espagne (Meuse).

I

IGNACE (R. P.), Assomptionniste.
ISERENTANT (Th.), notaire à Herve (Belgique).
ISERENTANT (P.), à Battice.
ITENEY (Frédéric), curé de Saint-Denis (Seine).
IZARN, à Viviers-les-Montagnes (Tarn).

J

JACQUET, à Perpignan.
JADOUL (abbé), à Waremme.
JALADIS (abbé), Villa Sainte-Rose, à Lourdes.
JAMBON (Jean), à Pau.
JANSEN (W.), à Schiedam (Hollande).
JARLAN (R. P.), à Paris.
JARRIANT et sa famille, à Paris.
J'AYMES (Joseph), curé de Monblanc (Gers).
JEAN-CHRYSOSTOME (R. P.), Capucin à Bayonne.
JOFFRES, curé-doyen de Saverdun (Ariège).
JOLY, à Paris.
JOSEPH, Supérieur du Grand Séminaire de Bayonne.
JUGEBOSCH, à Attenhoven (Belgique).
JULIEN (abbé), à Pontacq (Basses-Pyrénées).
JULLIANY (abbé), à Nice.

K

KERKHOFS, curé de Hoesselt (Belgique).
KERVYN DE LETTENHOVE (A.).
KIMPENERS, curé d'Orvanches (Belgique).
KLEIN (Paul), curé de Bagneux (Seine).
KLEINER (Joseph).
KRANER (abbé), à Versailles.
KUHN (Herman), Paris.

L

Labayle (abbé), à Lourdes.
Laborie (de), chan. hon. à Montesquieu (Lot-et-Garonne).
Labreuille (de), à Lourdes.
Lacaille (R. P.), des Pères de la Grotte.
Lacaze, curé d'Ogeu (Basses-Pyrénées).
Laclavère, vicaire général à Auch.
Lacoste, aumônier à Verdun (Tarn-et-Garonne).
Lacouture (abbé), à Berdoues (Gers).
Lacq (R. P.), à Bétharram (Basses-Pyrénées).
Laderrière, curé à Frémicourt (Pas-de-Calais).
Laffon-Maydieu, curé de St-François, Castelnaudary.
Lafforgue, grand vicaire à Tarbes.
Laforgue (Raoul).
Laforgue, Missionnaire à Lourdes.
Lafuge, à Paris.
Laga (abbé), à Saint-Trond (Belgique).
Lagarde (de), à Villefranche (Haute-Saône).
Lagardère, curé de Vazerac (Tarn-et-Garonne).
Laglaye (abbé), professeur au Petit Séminaire d'Aire (Landes).
Lago (Gonzalès), à Lugo.
Laguès, curé à Poumaroux (Hautes-Pyrénées).
Laloubère (Jean), curé de Gaube (Landes).
Lamaigneu (Isidore), curé de Habas (Landes).
Lamandé (de), château de Roussay, La Flèche.
Lamanne, Missionnaire à Lourdes.
Lamotte (Adelin), curé à Haversin (Belgique).
Landon, curé de Marnac (Dordogne),
Landry (L.), à Leygonie (Dordogne).
Langlain, vicaire à Anzin (Nord).
Langlois (A.), à Paris.
Lapeyrère.
Lapeyre (abbé), à Bernac-Dessus.

Laplace, chanoine honoraire à Ceyzériat (Ain).
Laplace (Paul), curé d'Igon (Basses-Pyrénées).
Laporte, curé à Esbareich (Hautes-Pyrénées).
Larieu (Léopold), à Auch.
Larré (Gaston), curé à Biarritz.
Larrède, curé à Gamardes-les-Bains (Landes).
Larreyre (J.-O.), curé de Lugaut (Landes).
Larroze (J.-V.), à Nérac (Lot-et-Garonne).
Lascabettes, curé à Lespourcy (Basses-Pyrénées).
Lasserre, curé de Panjas (Gers).
Lasson, curé à Bègles (Gironde).
Lassus (abbé), directeur au Grand Séminaire de Tarbes.
Latapie (R. P.), des Pères de la Grotte.
Latapie (abbé), à Pontacq.
Latil, docteur à Aix-en-Provence (Bouches-du-Rhône).
Latour, curé-archiprêtre de Libourne.
Laurand, à Tours.
Lauret (E.), curé de Loisia (Jura).
Lauzac (abbé), à l'Orphelinat d'Escala (Hautes-Pyrénées).
Laval (abbé), de Leignon (Belgique).
Laventure (Joseph), curé d'Ornezan (Gers).
Lavergne, curé de Saint-Sixte (Lot-et-Garonne).
Lavergne (Georges), à Paris.
Lavernette-Saint-Maurice (de), vicaire à Saint-Vincent (Chalon-sur-Saône).
Lavit (P.), curé de Bernède (Gers).
Lazare (R. P.), à Paris.
Lebert, vicaire à Nantes.
Leboucher (R. P.), à Caen.
Lechou (abbé), à Miniac-Morvan.
Lecomte (Maurice), à Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).
Legard, curé-doyen de Rocheservière.
Leingre (Joseph), curé de Combejean (Hérault).
Lemaître (J.-Fr.), au Mesnil-Théribus (Oise).
Lemoine (abbé), à Dinan (Côtes-du-Nord).
Lenfant, Missionnaire à Paris.
Lensen (abbé), à Hasselt (Belgique).

Lentz, à Bassens (Gironde).
Léopold (R. P.), à Paris.
Leopold-Larieu, à Auch (Gers).
Lesur (Mgr), maire de Mortiers (Aisne).
Lequette, à Athies-les-Arras (Pas-de-Calais).
Leteiller, chanoine à Beauvais.
Lieuhart (Joseph).
Lievin-Copis, à Looz (Belgique).
Lilot (Louis), à Waremme.
Livenais (R. P.), missionnaire, Orphelinat du Fleix (Dordogne).
Livois (baron de), Osny (Seine-et-Oise).
Los-Leja, à Kenty, Autriche (Galicie).
Loupiac, curé-doyen à Montaigu (Tarn-et-Garonne).
Loupias, curé de Saint-Grat (Aveyron).
Lourreyt (abbé), à Auch.
Louvet (Louis et Amédée), à Ancemont (Meuse).
Ludovic (R. P.), à Limoges.
Lurdos (R. P.), des Pères de la Grotte.
Luret (J.), aumônier du Calvaire à Bourg-la-Reine (Seine).

M

Magat, curé à Calès (Dordogne).
Mage (Charles), curé de Saint-Médard-la-Garenne (Lot).
Maillard (R. P.), à Issoudun (Indre).
Maillon, curé à Balma, près Toulouse.
Malbos, curé à Prades (Ardèche).
Malegue (V.), à Pezilla-la-Rivière (Pyrénées-Orientales).
Malet (baron de), à Lourdes.
Malot (Maurice), chapelain de Grèzes (Aude).
Maloteau (abbé), de Tillier (Belgique).
Maneut, curé à Saléchan (Hautes-Pyrénées).
Marbeau, curé de St-Honoré d'Eylau, à Paris.
Marie-Bernard (R. P.), religieux des Sacrés-Cœurs.

MARION (Horace), à Lyon.
MARION (A.), à Lille (Nord).
MARIOT, Nantes.
MARSAL (J^h), aumônier à Perpignan (Pyrénées-Orientales).
MARTIN (M.), à Londinières (Seine-Inférieure).
MARTIN (Prosper), à Gaud (Haute-Garonne).
MARTRES (Joseph), curé à Toulouse.
MASURE Van Elslande, à Tourcoing.
MATHIEU, à Saint-Germain-de-Calberte (Lozère).
MAULÉON, curé de Tallet (Landes).
MAUMONT, curé à Saint-Basile-de-Meyssac (Corrèze).
MAUPOMÉ, curé à Belvis (Aude).
MAUREL, curé à Saugane (Aveyron).
MAURON, censeur au Petit Séminaire de Lavaur.
MAURY (de), curé à Villeneuve-des-Escaldes.
MAVENCE LE PELVRE (B^on), chât. de Laronde (Allier).
MAYSONNAVE (Jean), curé à Meillon (Basses-Pyrénées).
MAZEAU, curé de Gouts (Dordogne).
MÉHU, secrétaire général de l'Archevêché, Lyon.
MELISE, curé à Vinassan (Aude).
MERCIER, à Pouru-St-Remy (Ardennes).
MERCIER, chanoine, secrétaire général à l'Evêché de Luçon.
MERCKERS, vicaire à Aus-les-Liège (Belgique).
MERMILLOD, curé à Anthy (Haute-Savoie).
MERSCH (J.), à Paris.
MESNARD, chanoine à Angoulême (Charente).
MESSONGUIRAL (Basile), curé-doyen à Martel (Lot).
MÉTHOL (Jean), à Pau (Basses-Pyrénées).
MÉTRAL (J.), curé à Saint-Etienne-de-Valoux (Ardèche).
MEUNIER, vicaire général à Cambrai.
MEUVIÈLE (abbé), au Séminaire St-Thomas, Arras.
MIALARET, curé à Latrape (Haute-Garonne).
MICHALET, curé de Saint-Quentin (Isère).
MICHAUD (F.), à Vittel (Vosges).
MICHÉ, à Auneuil (Oise).
MICHEL (chanoine), à N.-D. d'Esparron (Isère).

Michel-Marie (Frère), à Lourdes.
Michel (Ch.), Paris.
Michel (Jules), Paris.
Micollier, vicaire à St-Jean-d'Ardières (Rhône).
Miqueu, curé-doyen de Simorre (Gers).
Miqueu (R. P.), des Pères de la Grotte.
Moises (Eugène), curé d'Husserien (Haute-Alsace).
Molinier, curé-doyen à Azille (Aude).
Molon, curé de Bonningues-les-Ardres (Pas-de-Calais).
Moncade (Amédée), curé de Montgaillard (Landes).
Monthieu, à Dijon (Côte-d'Or).
Montortal (Mis de), à Valence (Espagne).
Moore (Arthur), House of Commons, London.
Morand (J.-B. de), Le Tremblay (Savoie).
Moreau (abbé Pierre), à Périgueux.
Mordrelle (R. P.), à Paris.
Morel (abbé), à Caen.
Morel (abbé), à Lyon.
Morenas (Amédée), à Hérimoncourt (Doubs).
Moret (J.), à St-Ferjeux, Besançon (Doubs).
Mortera, Missionnaire à Auch (Gers).
Mouliet.
Mounicou, curé d'Aureilhan (Hautes-Pyrénées).
Mounix (abbé), à Haynooth.
Moyano (L.), à Liège.
Musy-Douay, à Raismes (Nord).

N

Nau, curé de Villedomer.
Navarro, curé à Caracas (Vénézuéla).
Nègre (abbé), à Toulon (Var).
Neuville (abbé), directeur des Ecoles catholiques à Ypres (Belgique).
Nicolai (Ch., comte de), à Paris.

Nicolas (Paul), ingénieur à Montluçon (Allier).
Nonnon, curé-doyen de Pontfaverger.
Nougaret, curé à Cette (Hérault).

O

Odelin (Henri), vicaire général à Paris.
Olivier, curé à Villers-la-Loue (Luxembourg-Belge).
Ollivier (R. P.), à Paris.
Orléans (Gaston d').
Osaz, curé de Saint-Maurice-d'Ibie.
Oschert (R. P.), des Pères de la Grotte.
Ott, à Villeveyrac (Hérault).
Ozou (R. P.), des Pères de la Grotte.

P

Pagès (Ant.), à Paris.
Paillet, vicaire à Casteïde-Camy (Basses-Pyrénées).
Pangon (R. P.), à Pau.
Passerieu (R. P.), des Pères de la Grotte.
Pastor (Manuel), professeur à l'université de Saragosse (Espagne).
Pastoureau de Labesse, à Castres.
Patrick O'Quin (abbé), à Pau (Basses-Pyrénées).
Paurville (V.), curé à Queyssac (Corrèze).
Pèlerin (P. de), à Nìmes (Gard).
Pellisson (abbé), à Pau (Basses-Pyrénées).
Pène, curé à Campet (Landes).
Penon, à Paris.
Perdriau, vicaire de Saint-Saturnin à Tours.
Peré (R. P.), des Pères de la Grotte.
Perier (abbé).
Perrone (abbé), à Marseille.
Perrotot (abbé), à Fribourg (Suisse).

Persault (abbé), à Condé-sur-Marne (Marne).
Perthus (abbé), à Annonay.
Petit (Jean), à Verviers (Belgique).
Petitpé, à Lourdes.
Peyrafitte (R. P.), des Pères de la Grotte.
Pezons, curé d'Orsonis, Tarbes.
Pic (R. P.), S. J., à Toulouse (Haute-Garonne).
Pigelet (Ernest).
Pignatel (J.-E.).
Piquemal (A.), chanoine honoraire.
Placide (Henri), à Nîmes (Gard).
Plagnet, Missionnaire à Lourdes.
Plantecoste, curé à Chaussenac (Cantal).
Plessis (comte du), à Saint-Jean (Yonne).
Poey, aumônier des Dominicaines, à Pau.
Polo, à Nantes (Loire-Inférieure).
Poncin, Missionnaire à Voiron (Isère).
Porte, vicaire général à Aire (Landes).
Portes (abbé), curé de Sainte-Croix (Lot-et-Garonne).
Poulidon, curé-doyen du Beausset (Var).
Pourtejoie, à Stavelot (Belgique).
Pouvey (abbé).
Pouyforcat, curé de Troubat (Hautes-Pyrénées).
Prach (abbé), aumônier des Dominicaines, à Cette.
Pradier, curé-doyen de Brantome (Dordogne).
Pranaud (abbé), à Perpignan (Pyrénées-Orientales).
Prieuret (P.), curé à Mezerville (Aude).
Privat-Garilhe (abbé), curé à Valvignères (Ardèche).
Protois, vicaire à Notre-Dame de Grâce, Passy.
Prunet, à Béziers (Hérault).
Prykartz (Gérard), à Vervières (Belgique).
Pujo (abbé), à Saint-Pé (Hautes-Pyrénées).
Pujol, curé de Saint-Avit-Soual (Tarn).
Pujolle, curé de Lafitole (Hautes-Pyrénées).
Purg (J. de), à Lugo (Espagne).
Pyfourcat (R. P.), Missionnaire à Lourdes.

Q

Quesada (Mgr), à Lisbonne (Portugal).
Quesada (abbé), à Lisbonne.
Queyrol, curé de Beauregard (Dordogne).
Quidarré (abbé).
Quique, à Roubaix (Nord).

R

Raguy (A.), professeur au Petit Séminaire de Montmorillon (Vienne).
Raikem (Florent), avocat à Liège (Belgique).
Ral (A.), étudiant à Lille (Nord).
Ramby (Jules), aumônier à Lille (Nord).
Ramonet (abbé).
Ratel, à Tours.
Réah (Raoul de), château de Toulencourt (Finistère).
Reau (Albert), professeur au Grand Séminaire de Poitiers.
Rédacteur en chef du *Peuple Français*.
Rédacteur en chef de l'*Univers*.
Rédacteur en chef de la *Vérité*.
Rédacteur de la *Croix de Reims*.
Redon, vicaire général à Avignon (Vaucluse).
Regnat, à Clermont-Ferrand.
Relesamen (abbé), à Blois.
Remy, curé de Pihem-les-Calais (Pas-de-Calais).
Renacle (abbé), vicaire à Stavelot (Belgique).
Renard, directeur au Séminaire d'Issy (Seine).
Renault, curé des Mathes (Charente-Inférieure).
Restier (abbé Louis), Roquebrun.
Revol (chanoine), curé de Bonlieu (Drôme).
Révolle, à Autun.
Reynaud (abbé), curé de Montans (Tarn).

Reynier (J.), à Montpellier.
Rhodes (R. P. Dom.), rue de la cité, 8, Liège (Belgique).
Ribaire, curé du Vaulmier.
Ribaucourt (comte de), Petit Séminaire dé Malines (Belgique).
Ribaucourt (comte Robert de).
Ribaucourt (comte Xavier de), Vilvorde (Belgique).
Ribes, chanoine à Tarbes (Hautes-Pyrénées).
Ribeyre, curé à Tournon (Ardèche).
Ricome, curé à Saint-Georges-d'Orques (Hérault).
Rieu (abbé), à Viviers (Ardèche).
Rigaud, à Lourdes.
Rigaudie (R. P.), des Pères de la Grotte.
Riss, à Anédec (Nord).
Rivère (abbé), à Pau (Basses-Pyrénées).
Rivière (A.), à Paris.
Roaldès, à Toulouse (Haute-Garonne).
Robert de la Ferté, à Tours (Indre-et-Loire).
Robert, curé à Lunel (Tarn-et-Garonne).
Roche (Louis).
Roger (abbé), professeur au collège St-Pierre, à Louvain.
Roger, aumônier à Cette (Hérault).
Roger-Tanière, à Béziers (Hérault).
Rolan (Léon).
Roland-Gosselin (Louis), à Paris.
Rollin (J.), Châtenois, près Belfort.
Rome (Cyp.), aumônier à Béziers (Hérault).
Roques, Missionnaire à Vabres (Aveyron).
Rossignol (Elie), à Montans (Tarn).
Roth (abbé), à Saint-Quentin (Aisne).
Rougier (abbé), à Périgueux (Dordogne).
Roume (R. P.), à Albi (Tarn).
Roune (R. P.), à Alger (Algérie).
Rouquette (Elie), à Mazamet (Tarn).
Roure, curé au Cheylard (Ardèche).
Rousselon (R. P.), à Groslay (Seine-et-Oise).
Roux (A. Le), à Brézal (Finistère).

Roux, à Montpellier (Hérault).
Rouzaud (R. P.), des Pères de la Grotte, supérieur à Buenos-Ayres.
Ruédin, curé à Fleurier, canton de Neuchâtel (Suisse).
Rul, aumônier du Sacré-Cœur à Montpellier (Hérault).

S

Saijous (abbé), d'Aspeinburden.
Sainte-Olive, avocat à Lyon.
Salambier, vicaire à Lille (Nord).
Salefranque, vicaire à Salies-de-Béarn (B.-Pyrénées).
Sallaberry (R. P.), à Bétharram (Basses-Pyrénées).
Sandre (R. P.), Missionnaire à Notre-Dame du Laus (Hautes-Alpes).
Sanna Solaro (R. P.), à Turin (Italie).
Santillana-Sanchez, de Madrid, calle Fernand el Santo.
Saraille (Jean), Supérieur du Petit Séminaire de Marseille.
Sarramagnat (R. P.), à Paris.
Sarrebayrouse, vicaire à l'Isle-en-Jourdain (Gers).
Sauriac (Alexandre), à Pau.
Saurré, à Toulouse, rue Cujas.
Savaton (Olivier).
Scalbert, banquier à Lille (Nord).
Schiffers (abbé H.), à Liège.
Schyrgens (abbé), Belgique.
Screpel (Louis), à Roubaix.
Sélery, curé de Jaxu (Basses-Pyrénées).
Semailles (Hector), à Bruxelles.
Senepare, à Paris.
Sens, curé d'Anla (Basses-Pyrénées).
Sentenac (Eugène), curé de Pailhès (Ariège).
Sentenac, chanoine à Pamiers.
Senurier, vicaire général à Aire-sur-l'Adour (Landes).
Sépulchre (M. Al.), à Maubeuge (Nord).

Sépulchre (Cél.), à Maubeuge (Nord).
Seriech, chanoine à Bordeaux.
Servonnet, aumônier à Annonay (Ardèche).
Seube (abbé).
Siffer, *Bien public* de Gand.
Simart (abbé), à Meximieux (Ain).
Sirand, à Arles.
Solignac, à Condom (Gers).
Sommervogel (H.), à Obersbuck (Alsace).
Soret, à la Buchère (Ardennes).
Soubirau, chanoine à Aire-sur-l'Adour (Landes).
Soulé, curé de Ferrère (Hautes-Pyrénées).
Soyris (Henri), à Campagnan.
Stoumpff, chanoine à Montauban.
Stouten (H.), à Liège.
Supérieur (R. P.) de la Chartreuse à Montreuil-sur-Mer (Pas-de-Calais).

T

Tajan (J.-M.), curé de Manciet (Gers).
Taveny, à Lourdes.
Terhoost, chapelain à Drempt (Hollande).
Tesnière (R. P.), à Paris.
Tessier, curé de Magny-en-Vexin (Seine-et-Oise).
Thadée (R. P.), à Bordeaux.
Theillet (abbé), à Sainte-Sabine (Dordogne).
Thévenon (abbé), à Lourdes.
Thiry, curé de Courière (Namur).
Titeloup de Gournay, au chât. de Clarque (Pas-de-Calais).
Tortel, chanoine à Valence.
Toulouse, curé de Lupiac (Gers).
Tournamille, curé de Saint-Pierre de Toulouse.
Tourné, curé de Prugnanes (Pyrénées-Orientales).
Tournier, aumônier des Ursulines.
Touya, aumônier à Bayonne.
Tranier, curé du Minier (Aveyron).

U

Uhide (Mgr), à Paris.

V

Vabres (abbé).
Vachet, à Dijon.
Vacqueul, directeur du Petit Séminaire, à Villiers-le-Sec, par Creully (Calvados).
Valade (abbé), à la Roche-sur-Yon (Vendée).
Valet, curé à Saint-Antonin (Tarn-et-Garonne).
Valiquette (abbé J.).
Van Arcken, à Arnheim (Hollande).
Vancken, curé à Beeck (Hollande).
Vandenbarte (Oscar), curé de Charleroi (Belgique).
Vandenhove (abbé), (Belgique).
Vassal (A.), à Perpignan.
Vassat-Coder (J.), à Perpignan.
Vasselle (G.), à Montreuil-sur-Mer.
Vattier, aumônier à Compiègne.
Vaucelle (R. P.), des Pères de la Grotte.
Vautrin (Ch.), à Paris.
Vayssière, à Agen.
Verbiest, à Marcq-en-Barœul (Nord).
Verdier (R. P.), des Pères de la Grotte.
Verlade (abbé), à la Roche-sur-Yon (Vendée).
Verley (Ch.), à Lille (Nord).
Vernet, curé de Saint-Joseph-en-Beaujolais.
Vernette, à Béziers.
Vernière, Supérieur des Lazaristes, à Dax (Landes).
Véron, à Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).
Veye (Gérard de), à Toulouse.
Veylon, curé de Saint-Germain-du-Plain.
Victorin (Frère), à Lourdes.
Vidal, curé de Mirepeisset (Aude).
Vié, curé de Montesquieu-Lauraguais.

Vigneite, à Bordeaux.
Vignel (René), à Paris.
Vignes (abbé), curé à Projan.
Vignole, à Nantes.
Vignolle, Supérieur du Pensionnat Ste-Marie d'Oloron.
Villalba Irriarte (Jose), de Valence (Espagne), Calle-Catalans de Calatrava.
Villary de Fajac, château de Sivra (Ariège).
Vissière (abbé).
Voussen (Pierre), à Dunkerque.
Vrau (Ph.), à Lille.

W

Watine-Taffin (Nord).
Wattel, à Roubaix (Nord).
Waziers (comte de), à Lignières (Somme).
Weick-Hannesse, à Réthel (Ardennes).

LISTE DES DAMES CONGRESSISTES

A

Aigneau (Mme la comtesse d'), au château de Bernaville (Manche).
Albert (Mlle Amélie), à Paris.
Alric (Mme), à Paris.
Amiaud (Mlle), à Rocheservière (Vendée).
Ancenay (Mlle), à Albertville (Savoie).
Antonio (Mlle Marguerite), à Lyon.
Anzola (Mme veuve), à Bayonne (Basses-Pyrénées).
Ardembourg de Gibiecq (Mme la baronne d'), à Bruxelles (Belgique).
Arozaremia (Mlle de), à Angoulême (Charente).
Astas (Mme d'), Supérieure du Sacré-Cœur, Montpellier.
Auberjon (Mme la marquise d'), à Agen.
Aubert-Rozalic (Mlle).
Audrain (Mme), au Verger (Loire-Inférieure).
Audubert (Mme veuve Jeanne), à Bordeaux.
Auger (Mme veuve), à Reims.
Aulaire (Mlle de Saint-), au château de la Luminade (Dordogne).
Aungier (Miss).
Aveline (Mme), à Troyes (Aube).
Aveline (Mlle), à Troyes.
Avisse (Mme Ferdinand).

B

Balisson (Mme), à Mortain (Manche).
Barbieux (Mme veuve), à Saint-Amand-les-Eaux.

Baré (Mlle), rue Notre-Dame-des-Champs, à Paris.
Barioge (Mme), à Lourdes.
Barrau (Mme la comtesse de), aux Bains de Siradan (Hautes-Pyrénées).
Barbate (Mme veuve de la), à Massiac (Cantal).
Bastide (Mlle), à Vinezac (Ardèche).
Bastide (Mlle Isabelle), à Vinezac.
Batardy (Mlle), à Paris.
Batie (Mme de la), à Montbrison (Loire).
Battisti (Mlle Marie de), à Rome.
Batz (Mlle de), à Auch (Gers).
Baubon (Mlle Louise de), à Villeperdue (Cher).
Baudel (Mlle), à Béthune (Pas-de-Calais).
Baumès (Mme), à Lourdes.
Bayol (Mme), à Marseille.
Bayol (Mlle M.), à Marseille.
Beaume (Mlle Berthe), à Bagnols (Gard).
Bedin (Mlle Catherine).
Beer (Mlle), à Bordeaux (Gironde).
Beer (Mlle Alice), à Bordeaux.
Bellettre (Mlle), à Abbeville (Somme).
Benayé (Mlle A. de), à Rennes (Ille-et-Vilaine).
Benayé (Mlle de), à Rennes.
Bergeron (Mlle Noémie).
Bernadou de Boisson (Mme).
Bernard (Mlle de), à Clermont-de-l'Hérault (Hérault).
Besmer (Mlle Valérie), à Nantes (Loire-Inférieure).
Besmer (Mlle Cécile), à Nantes.
Bidreneau (Mlle), à Lyon (Rhône).
Bigne (Mme la comtesse G. de la), à Avranches (Manche).
Billiais (Mme de la), Nantes.
Bizouème (Mme), à Pithiviers (Loire).
Blays (Mlle Marie), à la Roche-sur-Yon (Vendée).
Bodilis (Mlle Anne), à Lourdes.
Boiffard (Mme), à Romorantin (Loir-et-Cher).
Boiffard (Mlle), à Romorantin.
Boissarie (Mme), à Lourdes.

Bonaventure (Mme), à Lourdes.
Bondu (Mlle Pauline), au château de Lavergne (Vendée).
Bonnafoux (Mlle), à Cournonterral (Hérault).
Bonnefin (Mme), à Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées).
Bonot (Mlle), à Lorient (Finistère).
Bouchacourt (Mme), à Fourchambault (Nièvre).
Bouessel-Lecoussalle (Mlle), à Fougères.
Boullenger (Mlle), à Moyenneville (Oise).
Boussard (Mme), à Vermenton (Yonne).
Bouthéon (Mlle), à Lyon.
Bouttas (Mlle Antoinette de), à Lourdes.
Brechemier (Mlles Céleste et Gabrielle), à Pithiviers (Loiret).
Brèque (Mme de la), à Vitré (Ille-et-Vilaine).
Breuille (Mme la comtesse de la), au château de Test-Milon (Yonne).
Brezzi (Mlles Eulalie et Solange), à Issoudun (Indre).
Bridet (Mlle Marie), Tramayes (Saône-et-Loire).
Brousle (Mlle), à Passy.
Bruneau (Mlle Marie), à Angers (Maine-et-Loire).
Brunet (Mlle), à Passy.
Buisson (Mme), à Passy-Paris.
Buttel (Mme la comtesse de), à la Motte-Servolex (Savoie).
Byasson (Mlle Anna), à Laberga.

C

Cabanel (Mlle Flavie), à Lacabarède (Tarn).
Cabart (Mme), à Narbonne.
Caboud (Mme veuve), Sainte-Foy-les-Lyon.
Camarido (comtesse de), à Lisbonne.
Cambustou (Mme Mathilde), à Bayonne.
Campaidor (Mlle Joséphine), à Saint-Girons (Ariège).
Capdevieille (Mme R.), à Lourdes.
Capelle (Mlle Thérèse), aux Mathes (Charente-Inférieure).
Carbonnier (Mlle), à Caen.

Carette (Mlle), à Béthune (Pas-de-Calais).
Carlier (Mme), à Lourdes.
Carlier (Mlle), à Paris.
Carol (Mlle), à Ploudalmézeau (Finistère).
Carvalhaet (Mme Anna de), à Lourdes.
Castelhou (Mlle), à Saint-Vallier (Drôme).
Cavaillé (Mme), à Rieupeyroux (Aveyron).
Cazabin (Mme), à Pennes.
Cazabin (Mlle), à Pennes.
Cepeda (Mlle Carmen de), à Valence (Espagne).
Chabaud (Mlle Marguerite), à Lourdes.
Chaîne (Mlle), à Lissieu (Rhône).
Chambre (marquise de la), à Chambéry.
Chambure (Mme H. de), à Lachave (Nièvre).
Champion (Mme veuve), à Valence (Drôme).
Chanteloup (Mme), à Cholet (Maine-et-Loire).
Charin (Mlle), à Troyes (Aube).
Chartenet (Mme), à Lourdes.
Chartron (Mme veuve), à Lévigny (Saône-et-Loire).
Chave (Mme), à Carpentras.
Chenemoiran (Mme de), à Sarlat.
Chérel (Mlle de), au château de Longuetoise (Seine-et-Oise).
Choquet (Mme C.), à Saint-Denis (Seine).
Cissey (Mlle de), à Moulins.
Citerne (Mme veuve), à Montferrand (Puy-de-Dôme).
Clément (Mlle Héloïse), à Avignon, rue Peyrolerie.
Clerq (Mlle de), à Flobecq.
Cloarec (Mlle), à Dôle (Jura).
Clock (Mlle).
Cluzeau-Pradier (Mlle), à Angoulême.
Cluzeau (Mme), à La Fare (Dordogne).
Colas (Mlle Marie), à l'Hospice de Chavagnes-en-Paillers (Vendée).
Comillas (Mmes de), à Madrid.
Compagnat (Mlle), à Paris.
Cordier (Mme), à Segré (Maine-et-Loire).
Cottin (Mlle E.), à Paris.

Courtejoie (MMlles), à Stavelot (Belgique).
Cousin-Constantin (Mlle), à Bordeaux.
Coyola (Mme), à Montfort-en-Chalosse (Landes).
Creai-Héadie (Mme), à Coulon (Cher).
Crutzer (Mlle Philomène), à Bruxelles, rue d'Aussaud.

D

Dalary (Mme).
Dalmas (Mlle), au Beausset.
Daumery (Mlle), à Montpellier.
Dauthez (Mme).
Debroise (Mme), à Quimper.
Decerf (Mlle Charlotte), à Liège (Belgique).
Dehesdin (Mme), à Paris.
Déjoux (Mlle), à Mâcon.
Delafontaine (Mlle), à Paris.
Delahay (Mme), à Rullery-la-Montagne (Marne).
Deny (Mlle Julie), à Lunéville.
Deshoulières (Mme), château de l'Isle (Cher).
Despouy (Mlle Adèle) à Saint-Girons (Ariège).
Dessus (Mme), à Aubenas (Ardèche).
Dinguirard (Mlle), à Lourdes.
Doublet (Mlle), à Caen (Calvados).
Doury (Mme).
Dreppe (Mme), à Chénie (Belgique).
Druilhet (Mme A.), à Auch (Gers).
Dubar-Desrousseaux (Mme), à Roubaix.
Dubourg (Mlle), au château de Benat (Var).
Duclos (Mlle), à Lyon.
Ducor (Mlle), à Auch.
Dufaur (Mlle), à Lourdes.
Dumbley (Mme), à Reims.
Dupuy (Mme E.), à Lourdes.
Duriena (Mlle Marie), à Binche (Belgique).
Durieux (Mlle), à Lyon.
Dussarthou (Mme), à Bordeaux.

E

Eave (Mme).
Engrenny (Mme), à Bordeaux.
Epinay-Saint-Luc (marquise d'), à Romorantin (Loir-et-Cher).
Escures (Mlle Elisabeth d'), à Lourdes.
Eu (comtesse d'), à Boulogne-sur-Seine.

F

Fajon (Mlle Marie), à Avignon.
Fauran (Mme), à Narbonne.
Faurau Mlle), à Salles-d'Aude (Aude).
Faure (Mlle), à Paris.
Fayet (Mlle), à Paris.
Feraud (Mme veuve), à Vandrettes.
Fermon (comtesse de), à Issé (Loire-Inférieure).
Feuillet (Mlle Pauline), à Dol (Ille-et-Vilaine).
Florent (Mme), à Monchy-le-Preux (Pas-de-Calais).
Fourcade (Mme), à Bayonne.
Fourcade (Mlle Anna), à Bordeaux.
Fournier (Mme Louise), à Béthune (Pas-de-Calais).
Frenay (comtesse), à Paris.
Friess (Mme), à Sidi-Bel-Abbès (Algérie).

G

Gaches (Mme), à Béziers.
Gallais (Mlle), à Fougères.
Gallard (Mme), à Paris.
Gallien (Mme), à Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).
Gamblon (Mme), à Lourdes.
Gardères (Mlle Jeanne), à Pau.
Gardères (Mlle Pauline), à Pau.
Garnot (Mme), à Avranches.

GASPARD (Mlle Joséphine).
GASSIE (Mlle Th.).
GAUTIER (Mme Etienne), au Hâvre.
GAYRAUD (Mlle Lucie).
GÉLAS (Mlle Caroline).
GENETIER (H.).
GEORGES (Mlle), à Paris.
GIMIÉ (Mme veuve), à Lapargue.
GOBARD (Mlle), à Laferté-Bernard (Sarthe).
GONTIER (Mme veuve), à Béziers (Hérault).
GOUGEON (Mlle), aux Tourailles (Orne).
GRANIER (Mlle Gabrielle), à Montpellier.
GRESLÉ Mlle (J.), à la Chaussée (Charente-Inférieure).
GRISARD (Mme Anna), à Flize (Ardennes).
GROS (Mlle), à Lourdes.
GUÉRARDI (Mme Marie), à Hyères (Var).
GUIRAUD (Mlle Anaïs).
GUY (Mlle Clara), à Narbonne (Aude).

H

HAILLOT (Mme), à Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).
HAINAUT (Mme), à Liège.
HANDLEY (Mlle), à Lourdes.
HANSEZ (Mme), à Liège.
HAURIE (Mlle Emma), à Lourdes.
HÉBERT (Mlle), à Lourdes.
HEREIPIER (Mme Philomène), à Cholet (Maine-et-Loire).
HERMAN (Mme), à Mouveaux (Nord).
HOCHET (Mme), à la Croix-Saint-Jacques.
HOFFMANN (Mlle), au château de Vesterloo (Belgique).
HOLLENRIEDER (Mme), à Lourdes.
HULLE (Mme), à Béthune (Pas-de-Calais).
HUNOLSTEIN (comtesse Antoine d'), à Lany (Seine-Infér.).
HUPP (Mlle), à Liège.
HUSSON (Mlle), à Lyon.
HUTTEN (baronne de), à Munich, Bavière (Allemagne).

I

Ingremaud (Mlle Louise), à Parthenay (Deux-Sèvres).
Iserentant-Doutreloux (Mme), à Herve (Belgique).

J

Jacquet (Mlle), à Perpignan.
Janisel (Mlle Alice), à Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).
Janisel (Mlle Hélène), à Epinay-sur-Orge.
Jansen (Mlle Antoine).
Jansen (Mlle Rosalie).
Jeannin (Mlle), directrice de l'Orphelinat de la Présentation, à Paris.
Jourdan (Mlle Isabelle), à Lodève (Hérault).
Jousky (Mlle), à Poitiers.

K

Kaes (Mlle), à Liège.
Kersaint (comtesse de), à Paris.
Krengburq (Mlles), à Jurançon (Basses-Pyrénées).

L

Labal (Mme Marie).
Labaret (Mlle), à Fleury-d'Aude (Aude).
Labart (Mlle Olimpie), à Fleury-d'Aude.
Lacay (Mlle), à Tercis-les-Bains (Landes).
Lacombe (Mlle), à Valence.
Lacroix (Mlle Thérèse), à Béziers (Hérault).
Lafayette (Mlle Marie de), à Saint-Didier-la-Séauve (Haute-Loire).
Lafleur (Mme), à Neuville-les-Dames (Ain).
Lafoulotte (Mlle de), à Fontinville.
Lamotte (Mme), à Hyères (Var).

Lamy (Mlle Henriette), à Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).
Lamy (Mme de), à Lourdes.
Lapeyrère (Mlle).
Lari (Mme), à Bordeaux.
Larie (Mme Marie), à Bordeaux.
Lardinais (Mlle), à Remonchamps (Belgique).
Latapie (Mme), à Béziers (Hérault).
Latanie (Mlle), à Béziers.
Latrade (Mme de), à Arcachon.
Launay (baronne de), à Châlons-sur-Marne.
Lavau (Mlle), à Toulouse.
Lavenir (Mlle), à Tramayes (Saône-et-Loire).
Lavergne (Mme), à Paris.
Lavilléon (vicomtesse de), à Moutier (Char.-Inférieure).
Lebon (Mlle Henriette), à Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).
Lebouc (Mme veuve Constance), à Séez (Orne).
Leconte (Mlle Jeanne), à Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).
Lefaure (Mlle), à Alger.
Lefebvre (Mlle), à Lille (Nord).
Lefebvre-Théry (Mme), à Tourcoing.
Lefebvre-Théry (Mlle), à Tourcoing.
Legentil (Mme), à Larbroye (Oise).
Legrand (Mme veuve Elisa), à Rouen (Seine-Inférieure).
Lelure-Pontal (Mlle), à Bourg-Saint-Andéol (Ardèche).
Lemaître (Mme L.), à Châlons-sur-Marne.
Le Marquière (Mme El.), à Moulins.
Le Rebour (vicomtesse), à Montélimar.
Lepelletier (Mlle), à Montpellier.
Létang (Mlle Maria), à Provins (Seine-et-Marne).
Lhuillier (Mlle Henriette), à Nantes.
Lucrivier (Mme J. de), à Agen.

M

Madl (Mme Marie), à Lourdes.
Mairemont (Mlle), à Saint-Jean-de-Luz (B.-Pyrénées).
Maisonneuve (Mlle de la), à Montargis (Loiret).

MALEPEYRE (Mme), à Saint-Chéron (Seine-et-Oise).
MALET (Mlle Céline), de Saint-Cassien (Isère).
MALET (baronne de), à Lourdes.
MALOT (Mlle), à Cassel (Nord).
MANSEIREL (Mlle Pauline).
MARCHAND (Mme), à Paris.
MARÉCHAL (Mme Marie), à Pornic (Loire-Inférieure).
MARQUIS (Mlle Elisa), à Rugles (Eure).
MARTIN (Mlle Marguerite), à Tramayes.
MARTY-PARENZOLS (Mme), à Narbonne.
MARZION (Mlle), à Lourdes.
MASCAUL (Mlle), à Brassioux (Vienne).
MASUREL (Mme Jules), à Mouveaux (Nord).
MATHIEU (Mlle), à Saint-Germain de Calberte (Lozère).
MAUDUIL (Mme de), à Vannes.
MAURIN (Mlle), à Villeneuve-de-Berg (Ardèche).
MEINVILLE (Mlle de), à Millau (Aveyron).
MÉNARD (Mme), à Pézenas (Hérault).
MERCIER (Mme), à Pouru-Saint-Remy (Ardennes).
MERSEY (Mme Adeline), à Esterre (Hautes-Pyrénées).
MESNIL (vicomtesse du), à Avignon.
MÉTHOL (Mlle), à Pau.
MICHEL (Mme), à Paris.
MICOLLIER (Mlle), à Villefranche-sur-Saône.
MIEUSSEN (Mlle Joséphine), à Mirande.
MOLARD DE SPRIMONT (Mme), à Liège.
MONLAUR (Mlle), à Pau.
MONTAUT (Mlle Louise-Marie de), à Tarbes.
MONTGABERT (Mlle Louise), à Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).
MONTLOSIER (comtesse de), à Clermont-Ferrand.
MORAND (Mme C. de), à Chambéry.
MORVAN (Mlle Marie).
MOUNIER (Mme), à Fontenay-le-Comte.
MURAT (Mlle Marie), à Lyon.
MUSARD (Mlle), à Paris.
MUSSART (Mme), à Paris.

N

Nègre (Mme), à Toulon (Var).
Nemondaux (Mme), à Tulle.
Neyron des Granges (Mme), à Lyon.
Nicolay (Mlle de), à Veyries (Haute-Savoie).
Noblet (Mme).
Noché de Champgrand (Mlle), à Bourges (Cher).
Nolet-Hamet (Mme veuve), à Schiedam (Hollande).
Nougarède (MMlles), à Villeneuve-de-Berg (Ardèche).

O

Ollond (comtesse d'), à Nancy.
Orda (Mlle d'), à Lourdes.
Orléans (S. A. R. Mme la princesse Blanche d'), à Paris.

P

Pagès (Mme), à Paris.
Palangie (Mlle), à Saint-Geniez-d'Olt (Aveyron).
Palvadeau (Mme), à Nantes.
Pascal (Mlle), à Valenciennes.
Patrault (Mlle), à Paris.
Pattez (Mlle), à Béziers.
Pelletier-Hollagray (Mme), à Lourdes.
Penet (Mlle Maria), à Saint-Germain-du-Plain (Saône-et-Loire).
Penguilly (Mme de), à Saint-Brieuc.
Pérouse (Mme E.), à Nîmes.
Petit (Mme veuve), à Cambrai.
Picard (Mlle), à Lourdes.
Pilhès (Mme), à Paris.
Pin (Mme Clémence), à Nice,
Plessis (Mme la comtesse du).
Pollet (Mme César), à Mouveaux (Nord).

Pomiès (Mlle), à Tarascon (Ariège).
Poncet (Mme), à Lyon.
Pontico (Mlle), à Ségus (Hautes-Pyrénées).
Portal (Mlle Reine), à Montpellier.
Poulain (Mlle), à Rodez.
Poulhouze (Mme), à Montluçon.
Pournier (Mme), à Paris.
Pouy (Mme la vicomtesse de), à Lourdes.
Prades (baronne des), à Barjac (Lozère).
Priday (Mme), à Epinay-sur-Orge (Seine-et-Oise).
Prigny de Quéroux (Mme de), au château de Saint-Criq-du-Gave (Landes).
Pros (Mme Laure), présidente de l'Œuvre des Tabernacles, à La Rochelle (Charente-Inférieure).

Q

Quessac (Mme veuve).
Quessac (Mlle Henriette).
Questa (Mlle de), à Lyon.

R

Raes (Mlle), à Liège.
Rancourt (Mme de), à Mimérand (Loiret).
Raphael (Mlle), à Lourdes.
Rapoux (Mme Marie), à Lyon.
Ratton (Miss).
Ray (Mlle le), à Villeneuve-de-Berg (Ardèche).
Raymond (Mlle), à Dijon.
Raymond d'Abbis (Mme), à Toulouse.
Rebour (vicomtesse), à Montélimar.
Régnault (Mlle), à Combiège (Jura).
Retaillan (comtesse).
Retz (marquise de), au château de Benat (Var).
Reynart (Mme C.), à Paris.
Reynes (Mlle), à Castelnaudary.
Reysner (Mlle de).

Ribiers (marquise de), à Montpellier.
Ricaud (Mme), à Lourdes.
Roche (Mlle), à Lourdes.
Rodrigues (Mme C.), à Paris.
Roman (Mlle), à Carpentras, Av. de Pernes.
Rondel (Mme), à Lourdes.
Roquelatour (comtesse de la).
Russy (Mme de).

S

Sabatier (Sœur Joseph), orphelinat des Sœurs de Nevers, à Lourdes.
Sadot (Mme), à Clermont-Ferrand (Puy-de-Dôme).
Saint-Arnaud (Mme la Maréchale de).
Saint-Jean (Mme Marie de), à Reims (Marne).
Saint-Loup (Mme de).
Saint-Père (Mlle Lucie de), à Lourdes.
Saint-Sauveur (Mlles), à Lourdes.
Santos (Mlle Marie de), à Lisbonne (Portugal).
Sanée (Mlle Gabrielle), à Nantes (Loire-Inférieure).
Sanz (Mlle Rosa), à Valence (Espagne).
Sauvageon (Mlle), à Erome (Drôme).
Semoult (Mme veuve), à Romeries (Nord).
Serain (Mlle Elise), à Toulouse.
Serre (Mlle de), à Paris.
Serremony (Mlle), à Mauzé (Deux-Sèvres).
Sernet (Mlle), 10, rue de Lisbonne, à Paris.
Severac (Mme de), à Lourdes.
Sœur Astérie, à Rethel (Ardennes).
Sœur Louise-Bénigne, à Brignoles (Var).
Sœur Marie-Gabriel, à Sedan.
Sœur Saint-Honoré, à Mézières (Ardennes).
Sœur Marie de Gonzague, à Reims (Marne).
Sœur Marie du Sacré-Cœur.
Sœur Philomène de l'Espérance, à Reims (Marne).
Sœur Priscille, à Paris.

Soreau (Mme veuve).
Soubirou (Mlle), à Aire-sur-l'Adour (Landes).
Souquet (Mme), à Pamiers (Ariège).
Supérieure (Mme la) du couvent Saint-Joseph, à Lourdes.
Supérieure (Mme la) du couvent J.-M., à Lyon (Rhône).
Supérieure (Mme la) du Pensionnat, à Torcy (Sedan).
Supérieure (Mme la) des Sœurs de Nevers, à Lourdes.
Supérieure (Mme la) du Bon-Pasteur, à Reims (Marne).
Supérieure (Mme la) du Sacré-Cœur, à Perpignan.
Supérieure (Mme la) du couvent de St-Sever-sur-l'Adour.
Supérieure (Mme la) des Ursulines, à Pau.
Supérieure (Mme la) du Sacré-Cœur, à Laval.
Supérieure (Mme la) du Sacré-Cœur, à Avignon.
Supérieure (Mme la) de l'Hôpital de N.-D. des Sept-Douleurs, à Lourdes.
Supérieure (Mme la) du Carmel, à Pau.

T

Tack (Mlle Herminie).
Taffin (Mlle de), à Lourdes.
Tamisier (Mlle), à Issoudun (Indre).
Tarnier (Mlle Jeanne).
Tavernier (Mlle), couvent de l'Immaculée-Conception, à Lourdes.
Teisserenc (Mme veuve), à Lodève (Hérault).
Theien (Mlle), aux Mathes (Charente-Inférieure).
Thomard-Verrière (Mme), à Parthenay (Deux-Sèvres).
Thomas (Mme), à Bruxelles (Belgique).
Tissot (Mlle Anna), à Rodez (Aveyron).
Touchard (Mme), à Versailles (Seine-et-Oise).
Tournier (Mlles), à Bagnères-de-Bigorre (Htes-Pyrén.).
Toussaint (Mlle), à Cannes (Alpes-Maritimes).
Toytot (Mlle de), à Dôle (Jura).
Trembloy (Mlle Madeleine), à Paris.
Tricon (Mlle Thérèse).
Tuigny (Mlle de), château de Beaupuy (Vendée).

Turc (Mlle Marguerite), à Charmes (Ardèche).
Tustes (Mlle), à Paris.

V

Vachon (Mme), à Romanèche (Saône-et-Loire).
Vaissière (Mlle Marie de la), à Pau (Basses-Pyrénées).
Valatz (Mlle), à Carmaux (Tarn).
Valette (Mlle Gabrielle), à Paris.
Vasconcellos (Mme de), à Lisbonne (Portugal).
Vassal (Mme), à Perpignan (Pyrénées-Orientales).
Vautier (Mlle), à Caray (Pas-de-Calais).
Vayssières (Mme), à Agen (Lot-et-Garonne).
Verbiest (Mme veuve), à Marcq-en-Barœul (Nord).
Vialatoux (Mme), à Beaumont (Haute-Vienne).
Viéleville-Demarcq (Mme), à Servais (Aisne).
Vignon (Mlle), à Belleville-sur-Saône.
Villers (Mlle de).
Vincent (Mme veuve), à Paris.
Vincent (Mlle L.), à Paris.
Vivon (Mlle), à Saint-Varent (Deux-Sèvres).
Vuillemet (Mme Marie), à Dôle (Jura).
Vulf (Mlle Hélène de).

W

Wattinne (Mme Albert), à Roubaix (Nord).
Wavert (Mme) à Coye (Oise).
Waziers (comtesse de), à Lignières (Somme).
Weick-Hannesse (Mme), à Rethel.

Z

Ziveiffel (Mlle), à Lourdes.



TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

DOCUMENTS PRÉLIMINAIRES ET PRÉPARATION DU CONGRÈS

DEUXIÈME PARTIE

COMPTE RENDU DES CÉRÉMONIES DU CONGRÈS, DES SÉANCES D'ÉTUDE ET DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

TROISIÈME PARTIE

RAPPORTS PRÉSENTÉS AU CONGRÈS

PREMIÈRE SECTION

Moyens de développer la dévotion au Très Saint Sacrement.

I

IV

V

DEUXIÈME SECTION

Questions d'histoire et de statistique. Œuvres diverses relatives au culte du Très Saint Sacrement.

SECTION SACERDOTALE

Bar-le-Duc. — Impr. de l'Œuvre de Saint-Paul. — 5906.1901.

INTERNATIONAL Eucharistic Congress. 12th, Lourdes, 1899.
BQT 1308 .L6

